with supplement
'Pathogénésies nouvelles' IV pp 161-288
pp 1-160 are in vol 8
pp 289-395 are in vol 6

22500000021

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE

a
7

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ HAHNEMANNIENNE FÉDÉRATIVE

TOME SEPTIÈME

ON S'ABONNE :

AU BUREAU DU JOURNAL

RUE SAINT-GEORGES, 6, A PARIS

PARIS
BAILLIÈRE PÈRE ET FILS
RUE HAUTEFEUILLE, 19

LONDRES
TURNER L. ÉDITEUR
FLEET STREET, 77

1875

318332

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

WELLCOME INSTITUTE LIBRARY

Coll.	WelMOmec
Coll. No.	

REVUE DES JOURNAUX

MALADIES DU DIAPHRAGME.

Par le Dr Joseph Buchner, de Munich

THÉRAPEUTIQUE

(Suite.)

Mais dans toutes les affections des membranes séreuses, et dans une partie de celles des fibreuses, notre plus grande confiance est dans *Bryonia*, suivie de *Sulfur* ou d'*Hepar*, dans la fibrinose; suivie de *Kali* dans la gélatinose; suivie de *Calc-Arsen.* dans l'anémie; et qui, donnés après *Bryonia*, aident à la résorption ou à l'organisation, et la réduisent au minimum, ce qui est spécialement nécessaire dans les inflammations interstitielles.

Là où *Belladona* est indiquée, *Bryonia* ne peut être applicable, et *vice-versa*. Les esprits faibles espèrent éluder tout ennui en les unissant tous deux dans un mariage mal assorti, montrant ainsi aux laïques combien peu ils sont instruits. *Bellad.* est spécialement indiqué quand les muscles sont affectés, surtout les *Crura;* chez des personnes plétoriques; dans les affections du foie concomitantes, soit du parenchyme, soit de l'enveloppe péritonéale; dans les douleurs inflammatoires et les coliques causées par incarcération de concrétions dans le foie et dans les reins; dans la pylephlébite; dans les affections puerpérales avec grandes douleurs de tête par hypérémie active et avec toutes les autres manifestations qui en dépendent. Nous préférons l'*Atropine* pour les douleurs inflammatoires, et surtout pour les douleurs spasmodiques dues à l'irritation par des concrétions, ou à l'hypéresthésie du nerf diaphragmatique, tandis que dans les affections purement nerveuses, *Stramonium* agit mieux. *Atropine* tient le milieu

entre *Belladona* et *Stramonium*. Les cas sont rares où l'on puisse employer *Mercurius*, comme remède consécutif, en raison d'une origine syphilitique, lymphatique (*Aurum, Cuprum*), parce que ces états morbides déterminent plutôt des altérations organiques dans le foie que dans le diaphragme.

Colchicum a, dans les états arthitiques, une action semblable à celle de *Bryonia*, seulement ses épanchements sont plutôt albumineux, et même séreux, tandis que ceux de *Bryonias* ont plutôt fibrineux, état tout à fait opposé à *Colchicum*.

Quand la maladie s'adresse à des personnes d'habitude nerveuse, les muscles souffrent plus que la membrane nerveuse; la douleur est cependant moins intense, mais alors elle est déchirante ou perforante, avec nausées, et, si elle est excessive, avec vomissements, *Nux vom.* agit bien.

Morphine est indiquée dans la grande jactitation, l'impossibilité de dormir à cause de la dyspnée, l'extension de la maladie, l'hypéresthésie des nerfs, la mobilité du pouls. Il peut calmer, et ouvre la voie à *Tabacum* qui trouve son application dans les souffrances occasionnées par les calculs rénaux, spécialement quand ils sont arrêtés dans les uretères. Il y a cette différence entre *Belladona* et *Tabacum*, que le premier contracte les muscles à fibres circulaires, le second les muscles longitudinaux. On doit penser à *Stramonium* quand il y a un mélange d'hypérémie et de spasme, de maladie de la corde spinale et du diaphragme, du hoquet, des spasmes sympathiques de la glotte et autres manifestations analogues.

Dulcamara est indiquée dans les affections rhumatismales simultanées de la région spinale. Dans les affections concomitantes du cœur, organiquement malade, nous avons étudié *Spigelia, Laurorerasus, Cannabis, Veratrum, Arsenicum.*

Digitalis agit bien chez les personnes qui ont souffert d'inflammation des membranes séreuses, spécialement de pleurésies, et qui, à la suite, sont devenues anémiques. Après des influences rhumatismales, elles sont fréquemment atteintes

d'inflammation du diaphragme du côté opposé ; la douleur n'est pas tant lancinante que constrictive : il y a de la vomiturition ou des vomissements, suivant l'intensité de l'accès, une grande oppression au centre de la poitrine, une respiration difficile plus fréquente que normalement, à 32 ; le pouls, dès le début, est supprimé, rapide, les ongles sont bleus, la face allongée et froide. En dépit de l'anémie, le malade ne peut supporter une forte température, même pendant la réaction ; il se tient assis plutôt que couché ; sensation de faiblesse qui bientôt disparaît.

Des productions osseuses anomales, naissant d'une pleurésie antérieure à dépôts plastiques, se détachent quelquefois et produisent mécaniquement la diaphragmatite.

Les remèdes doivent varier d'après la constitution du malade.

Les néoplasmes du foie peuvent à peine être reconnus pennant la vie.

La rupture du diaphragme cause la mort par suffocation. Sa perforation peut être causée par l'anévrysme de l'aorte, les abcès des poumons et de la plèvre, plus souvent par les cancers des organes abdominaux, le ramollissement de l'estomac. S'il ne se fait pas d'adhérences sur la surface sereuse, il se produit une inflammation fatale dans la plèvre et le péritoine.

Le *Hoquet* se compose de contractions courtes, fortes, involontaires du diaphragme, par lesquelles les organes abdominaux sont pressés et chassés en avant, et il se produit une brève inspiration pendant la contraction de l'isthme de la glotte. Il peut se produire, dans les cas graves, jusqu'à 16 fois par minute ; il se détermine à la suite d'une répletion rapide de l'estomac, par des boissons trop froides ou trop chaudes, après et pendant l'inflammation des organes abdominaux, souvent dans les maladies du foie, dans les coliques hépatiques, l'état granuleux du foie, spécialement quand il y a atrophie de la couche musculaire, et hypertrophie de la

couche sereuse après des inflammations antérieures, plus rarement dans le typhus, le choléra, l'hypertrophie du cœur gauche, le mal de Bright avec vomissement et diarrhée. Nous avons vu une fois le hoquet dans une albuminurie qui durait déja et dura encore plusieurs années. Nous le voyons chez les enfants quand ils ont froid aux mains ou aux pieds.

La mort peut survenir par paralysie du diaphragme, surtout quand les autres organes ne sont pas intacts, et quand l'*opium* a échoué à rétablir ses fonctions. Le remède doit varier d'après la cause : — *Nux* après les boissons froides; *Veratrum*, après les boissons chaudes; *Pulsat*, *Arsenic*, après les fruits froids; *Hyosciamus* dans les inflammations et les maladies de l'abdomen, — plus souvent utile dans les inflammations hyperinotiques; — *Ruta* est indiqué indirectement dans la dépression des forces, par sa ressemblance à *Camphora; Stramonium*, à l'intérieur et à l'extérieur, agit directement sur les cas les plus graves et les plus opiniâtres chez les enfants; *Ignatia* est fréquemment indiqué, mais nous préférons *Stramonium*, quand ils sont agités et crient beaucoup la nuit. D'autres vantent *Zincum*, *Bismuthum*, et autres remèdes anti-nerveux. Dans les maladies graves, le hoquet, à intervalles irréguliers, est pire que quand il paraît régulièrement avec chaque respiration.

La névralgie du diaphragme demande *Atropina*, *Rhus*, *Mezereum;* quand elle est devenue chronique : *Silicea;* dans la névralgie intermittente : *Ignat* et les *Sels arsenicaux*.

Veratrum guérit les spasmes du diaphragme par les nuits d'orage du sud, chez les personnes sensibles, avec mains froides, grande oppression et angoisses périodiques. *Stramonium* et *Cuprum* peuvent aussi être donnés. (*Hirschel's Klinik.*)

Le mal du Sommeil. — C'est une maladie particulière, dans laquelle il n'y a pas d'autre symptôme qu'une tendance extraordinaire au sommeil qui continue jusqu'à la mort du malade, et qui ne s'accompagne d'aucune altération pathologique des tissus. On la dit régner dans l'Afrique occidentale,

parfois, chez les nègres. « Le Dr T. H. Bailey, qui l'y a observé, mais qui n'est pas plus arrivé que les autres à en expliquer la pathogénie, la décrit brièvement ainsi : — Comme son nom l'indique, le principal, et en fait, le seul symptôme observé est la léthargie, et un cas stéréotype essentiellement tous les autres. Le malade, ordinairement un homme adulte, est saisi, pour symptômes prémonitoires, d'une sensation d'assoupissement qui augmente graduellement, en dépit de tous les efforts pour la chasser, jusqu'à un sommeil profond et d'apparence normale. Celui-ci continue pendant environ 21 jours, après lesquels la mort arrive. Dans le cours de la maladie, le malade conserve une physionomie calme et paisible, il peut facilement être réveillé pendant quelque temps, pour prendre des aliments et répondre, en général, à quelques questions d'une manière parfaitement raisonnable. Le pouls, la respiration et la température, restent, tout le temps, normaux ; la pupille n'est ni dilatée, ni contractée à un degré notable, et les excrétions se font avec une régularité passable.

A l'exception de la tendance insolite au sommeil, il n'existe rien qui dénote le mal. Plusieurs autopsies sérieuses ont été faites avec soin par des hommes compétents, mais elles n'ont révélé aucun phénomène anormal.

Le Dr Smith, chirurgien colonial à Freetown, dit avoir employé sans succès tous les remèdes qui pouvaient sembler utiles... (*Boston, Med. and Surg Journ.*) (1).

(1) *Stramonium* et *Opium* sont les remèdes indiqués. J'ai guéri rapidement, et sans difficulté, deux cas de *sommeil prolongé* à retours bi ou tri-mensuels, où le mal durait trois à quatre fois vingt-quatre heures. Cela me rappelle l'expériment d'un camarade d'études qui, ayant avalé une certaine quantité de graines de *Stramonium*, dormit trois jours et trois nuits sans arrêt. Dr P. Pitet.

CATARRHE NASAL

Indications des remèdes :

1° D'après la *Localisation :* — Sur le dos du nez : *Sticta pulmon ;* dans les arrière-narines : *Ferrum*, *Hydrastis ;* dans les narines antérieures *: Mercurius ;* dans le pharynx : *Kali bichr*, etc.

2° D'après les *tissus affectés :* — Membrane muqueuse : *Mercurius*, *Hydrastis*, *Ferrum*, etc. ; cartilages : *Argentum*, etc. ; Os : *Calcarea, Silicea,* etc. ; peau : *Sulfur*, *Lycopodium*, *Arsenicum*, etc.

3° D'après les causes : — Empoisonnement mercuriel *: Nitri acid, hepar ;* — uni à une cachexie Syphilitique : *Aurum;* uni à la scrofule : *Calc*, etc. ; par les temps froids, humides : *Dulcam ;* par l'air froid, sec : *Acon*, par les froids d'automne : *Gelsem ;* après s'être fait couper les cheveux : *Bellad*, *Sepia ;* après s'être découvert la tête : *Hepar*, *Nux*, *vom*, *Silicea ;* après avoir été mouillé, en général, par la pluie, ou être tombé à l'eau : *Rhus*, etc.

4° D'après la nature des signes morbides : Sensations, sécrétions, altérations de tissu, etc. ; — Sensation d'écoulement ou d'égouttement (d'un liquide) : *Ferrum*, *Mercurius ;* mucus épais, obstruant : *Hydrastis ;* mucus visqueux : *Kali bich. ;* serosité aqueuse, corrosive : *Cepa*, *Arsenic*, et *Arum triphyllum ;* rougeur : *Sulfur*, *Pulsat*, *Arsen.*, *Gelsem*, *Mercur ;* boutons : *Lycop Sulfur ;* ulcérations : *Mercur*, *Aurum*, *Kali bich.*, *Hydrastis*, etc ; sensation, très-douloureuse, d'excoriation : *Arum Triphy.*

5. D'après les concomittants *mentaux :* — morosité : *Hydrastis*; humeur pleureuse : *Pulsat.* ; désespoir : *Aurum*, *Silicea*, *Ferrum* ; inertie : *Mercur*, *Calc.*

6. D'après les concomittants *physiqnes :* — affections hépatiques ou hémorrhoïdales : *Hydrast.*, *Mercur*, *Nux vom.*, *Sulfur*, etc. ; leucorrhée : *Sepia*, *Hydrastis*, *Mercurius.* Rhuma-

tisme : *Dulcam*, *Rhus*, *Mercur*, *Pulsat.*, etc.; céphalalgie : *Sticta*, *Silicea*, *Ferrum*, *Aconit.*, *Gelsem.* etc.

BRONCHITE ET PNEUMONIE

(1) Indication des remèdes

Siége et direction des douleurs.

Élancements dans la partie supérieure des deux poumons, s'améliorant pendant la marche : *Elaps.*

Petites douleurs dans la moitié supérieure du poumon droit : *Calc. c.*

Élancements en avant de la partie supérieure du poumon droit : *Arsen.*, *Borax.*

Élancements ou douleurs sourdes au tiers moyen du poumon droit : *Sepia.*

Élancements dans la partie inférieure du poumon droit : *Kali. c.*

Élancements dans la partie inférieure du poumon gauche : *Pulsat.*, *Phosph.* (soulagement dans les deux remèdes, en se couchant sur le même côté).

Élancements dans la partie supérieure du poumon gauche : *Sulfur* (toux continuelle avec aphonie).

Élancements à la partie supérieure du poumon gauche, s'étendant à travers l'épaule : *Myrtus comm.*

Douleur, comme une tranchée crampoïde, à travers la poitrine du côté gauche jusqu'à l'épaule : *Natr. mur.*

Violentes douleurs tranchantes dans la glande mammaire gauche, s'étendant à travers l'épaule gauche : *Lilium tigr.*

Donleurs tractives à travers la poitrine du côté gauche jusqu'à l'épaule : *Rhus rad.*

Toux, avec endolorissement dans la partie supérieure de la poitrine du côté gauche : *Apis.*

Toux, avec élancements irradiants du sternum jusqu'aux deux épaules : *Kali bichr.*

Élancements dans le sternum et dans le côté droit de la poitrine, traversant jusqu'au dos, pendant la respiration : *Kali carb.*

Élancements au milieu du sternum, s'étendant jusqu'au dos : *Kali hydriod.*

Élancements depuis l'épaule gauche, en travers, jusqu'à la partie antérieure du poumon gauche : *Sulfur* (a aussi l'inverse).

Élancements depuis l'épaule droite, en travers, jusqu'à la partie antérieure du poumon droit : *Mercur* (*Borax* a l'inverse).

Élancements en travers vers l'épaule droite : *Borax.*

Élancements en travers vers l'épaule gauche : *Sulfur.*

Élancements à la partie inférieure de l'épaule gauche : *Kalmia.*

Douleur au-dessous de l'épaule gauche : *China, Chenopod.*

Douleur sous les fausses côtes, en arrière, du côté gauche à la partie postérieure de la rate, qui s'étend en dehors presque jusqu'au côté gauche : *Lobelia.*

Douleur au-dessous de l'épaule droite : *Ruta, Bryonia.*

Douleur sous l'épaule droite, empêchant le mouvement du bras : *Chelidon* (voyez *Senega*).

Douleur irradiant du cartilage xyphoïde, vers la seconde côte droite, diagonalement à travers la poitrine : *Cinnab.*

Élancements dans la poitrine, soulagés en se courbant sur le côté douloureux : *Bryonia.*

Élancements dans la poitrine, aggravés au moindre mouvement et à la respiration : *Spigelia.*

(2) *Temps de l'aggravation de la toux.*

Toux pire de 3 à 4 h. du matin : *Kali c., Ammon c.*
» » 10 à 12 h. du matin : *Natr mur.*
» » 1 à 2 h. du soir : *Arsen.*
» » 3 à 4 h. du soir : *Lycop.*

Nux vom. Toux pire le soir ou vers le matin.

Hepar, *Rhus* : Toux pire le soir et avant minuit.

Cepa, *Calc. c*, *Capsic* : Toux pire vers le soir et pendant la nuit.

Euphras. . Toux pire pendant le jour, et spécialement le matin.

Chamom., *Laches.* : Toux pire la nuit et pendant le sommeil.

Apis : Toux pire avant minuit, après le coucher et après le sommeil.

Arsen., *Hyosc*, *Mercur*, etc. Toux pire pendant la nuit.

(3) *Quelques caractéristiques remarquables.*

Pendant la toux, tremblement de la tête avec tremblement interne : *Tart emet.*

Par la toux, tremblement de la tête et de la poitrine : *Rhus tox.*

En toussant, tremblement de tout le corps : *Bellad*, *Phos.*

Pendant la toux, il appuie la main sur le sternum : *Bryonia.*

Pendant la toux, les douleurs thoraciques et abdominales sont soulagées par la pression de la main : *Drosera.*

En toussant, la nuit, il doit s'asseoir et soutenir sa poitrine avec ses deux mains : *Natr. Sulfur.*

Par la toux, douleur à l'occiput : *Ferrum.*

En toussant ou en éternuant, phosphènes devant les yeux : *Kali chlor.*

Pendant la toux, élancements dans les tumeurs hémorrhoïdales : *Ignat.*, *Laches.*

En toussant, sensation de constriction au front : *Iris.*

Après chaque accès de toux, vomissement des ingesta : *Ferrum.*

Après la toux, baillement : *Opium.*

Toux et baillement continuels : *Antim. Tart.*

Toux avec larmoiement : *Eupat. perfol.*

Toux, avec goût de sang dans la bouche : *Bellad.*

Goût de sang avant la toux : *Elaps.*

Toux sèche et dure, par accès simples : *Lilium tigr.*

Toux sèche, dure, avec grand endolorissement abdominal : *Nux vom.*

Toux avec douleur au larynx et au sternum : *China.*

Toux avec élancements au larynx : *Bufo.*

Toux provoquée par les boissons froides et soulagée par les boissons chaudes . *Rhus tox.*, *Silic.*

Toux soulagée par une gorgée d'eau froide : *Caustic.*

Toux soulagée par les boissons chaudes : *Alumina.*

Toux après avoir mangé ou bu : *Bryon*, *Hyose.*

Toux par les odeurs fortes : *Phosph.*

Toux par les changements de temps : *Phosph.*

Toux en entrant à l'air froid : *Phosph.*

Toux en entrant dans un endroit chaud : *Brom.*, *Bry.*, *Natr.*

Toux dans la chambre chaude, s'améliorant dans un lieu froid : *Coccus cacti.*

Toux en changeant de chambre : *Rumex.*

Toux en s'échauffant au lit : *Nux mosch.*

L'excitation à la toux est ressentíe dans l'abdomen : *Ant. crud.*

Sensation d'un tampon dans la fosse suprasternale : *Lobelia.*

Toux sèche, avec haleine courte : *Psorin.*

Toux sèche, jour et nuit, chez des enfants faibles et émaciés : *Lycop.*

La toux grasse du matin est plus fatiguante que la toux sèche du soir : *Squilla.*

Toux sèche, jour et nuit, expectoration copieuse seulement le matin : *Euphorb.*

Toux sèche, fatiguante, pire étant couché la nuit après avoir parlé et chanté ; en général, allongemement de la luette : *Hyosc.*

Toux sèche avec brûlement depuis le larynx jusqu'à l'estomac : *Magn. Sulf.*

Toux sèche par irritation et chatouillement à la partie inférieure du larynx : *Cimicif.*

Toux courte, sèche, par chatouillement à la partie supérieure de la trachée et qui s'aggrave par la toux : *Teucrium m.* 8

Toux sèche, courte, hachante, par une sensation de démangeaison à la partie supérieure de la trachée : *Nux vom.*

Le chatouillement au fond de la gorge détermine une toux sèche, astrictive, pire la nuit, même pendant le sommeil, surtout chez les enfants qui prennent des rhumes pendant l'hiver : *Chamon.*

Toux provoquée par une pleine inspiration (*Verbascum* a : toux diminuée par celle-ci) ; par la parole et la pression au creux de la gorge ; l'air froid produit un chatouillement désagréable au fond de la gorge et derrière le sternum, plutôt à gauche : *Rumex.*

Toux sèche, creuse, par chatouillement dans la poitrine ou dans la gorge : *Euphorb.*

Toux causée par un chatouillement insupportable au larynx ou à la bifurcation de la trachée, par une oppression à l'épigastre ou par une accumulation de mucosités dans le larynx ; douleur brûlante dans la trachée ou les bronches ; toux après l'ingestion de la plus petite quantité d'aliment ou de boisson ; expectoration visqueuse : *Kali. bichr.*

Toux d'abord sèche et hachante par chatouillement au larynx, et finalement s'étendant aux poumons : *Sticta.*

Toux grasse, par sensation de reptation derrière le sternum : *Kreos.*

Toux hystérique par suffocation derrière le quart supérieur du sternum : *Platina.*

Expectoration difficile ; il doit arracher, renacler, tousser et cracher un peu avant de réussir à expectorer quelque peu de mucus épais : *Lachesis.* (Comparez : *Alumina Arum tri.*)

Toux avec paralysie partielle du pneumogatrique, respiration courte, enrouée, faible, presque suffocante, avec bruit de sifflement ; le thorax se dilate très difficilement, la tête est tendue en arrière avec beaucoup d'anxiété et de prostration, la face est livide et froide ; le front, et un peu tout le corps, sont baignés d'une sueur froide ; le pouls est faible et accéléré ; *Tart. emet.* (Comparez : *Dulcam Ipeca*, etc.)

Dr Miller, (*Hahn. Monthly.*)

ENROUEMENT. *Natrum muriaticum.*

Décembre 1868 ; Miss C. S. âgée de 17 ans, se plaint d'être enrouée depuis 3 semaines, de façon à ne pouvoir chanter ; la gorge est douloureuse, il semble qu'il y ait toujours un tampon à avaler ; brûlement au bout de la langue avec sécheresse de la bouche. La gorge a été une ou deux fois badigeonnée avec le *Nitrate d'argent*. L'hiver précédent, la malade n'a pas été capable de chanter pendant tout l'hiver ; comme elle était une des meilleurs chanteuses des chœurs de son église, elle faisait grand défaut à ceux-ci.... Dans ce cas, dont j'ai un peu oublié les détails, je choisis *Nat. mur,* parce qu'il répondait aux symptômes et qu'il antidotait *Argentum nitr.*, surtout dans ses applications locales. Le lendemain de la dose elle pouvait parler, et trois jours après elle chantait.

(A suivre). Dr Chaffee.

NOTES ÉPARSES

SUR LES EFFETS THÉRAPEUTIQUES DU VENIN DES ABEILLES, (*Apis Mellifica*), COLLECTÉES PAR FEU LE Dr DESTERNES.

(Supplément et Suite.)

Apium virus. (Héring.)

Apium virus. Si les taches sont d'un rouge lie de vin, ou pâles, ou transparentes, avec beaucoup de gonflement, de

prurit, d'élancement et de brûlement; si l'on ne peut supporter d'être frictionné, et que l'on n'éprouve de soulagement que par de rudes frottements; si les enfants deviennent facilement méchants.

Scarlatine.

Apium vir. Si les enfants se plaignent de la chaleur, ne peuvent rester dans une chambre chaude, et particulièrement si les urines déposent un petit sédiment blanchâtre, ou si les urines s'épaississent, tant qu'elles sont chaudes, comme du blanc d'œuf.

Érysipèle.

Apium vir. S'il brûle et picote, et si les malades craignent d'être touchés; mauvaise humeur; la chaleur de la chambre fatigue.

Démangeaisons.

Rhus ou Apium vir. et après *Hep.*, si avec les démangeaisons on ressent un violent brûlement.

Mort apparente.

Apium vir. ou *Glonoïn*, dans le cas d'une mort apparente soudaine, après de vives émotions.

Apium lorsque la syncope débute par une faiblesse qui entraîne le malade à terre et tombe; quelquefois avec vomissements, particulièrement après une peine morale et une fatigue corporelle.

Refroidissements.

Apium vir. convient à celui qui se laisse facilement impressonner par l'air froid et dont l'état s'aggrave dans une chambre chaude.

Fatigue.

Apium vir. Si tout effort ou mouvement cause du picotement partout.

Apium vir. Si la parole fatigue particulièrement la poitrine,

Lésions mécaniques.

Apium *vir*. Si la blessure causée par une piqûre devient rouge, si elle est enflammée, et que l'inflammation s'aggrave par le toucher, particulièrement si la douleur est brûlante, picotante, et si la rougeur prend l'aspect d'un érysipèle. Si la rougeur gagne le dedans des bras ou des jambes, par raies séparées, *Rhus* sera préféré et puis *Arsen*.

Vertiges.

Apium vir. Le vertige aggravé dans le repos, en fermant les yeux, ou lorsqu'ils ne voient que l'obscurité, avec mal de tête, nausées et éternuement.

Migraines.

Apium vir. est préférable si la tête est comme trop pleine et élargie avec pesanteur et pression, spécialement en changeant ou non de place; aggravation constante dans un appartement chaud, mais amélioration en la comprimant entre les deux mains; également si les yeux sont affectés; pendant la nuit, si l'on éprouve des frissons après le plus petit mouvement, si la figure et les mains sont chaudes; avec éruption d'une urticaire, avec secousses lancinantes et perçantes, ou si l'éruption a disparu soudainement, ou si les différentes parties du corps sont impressionnables au moindre attouchement.

MALADIES DES YEUX.

Inflammation et gonflement des paupières.

Apium vir., dans le cas où Acon. convient, et lorsqu'après deux jours d'attente ce dernier n'a pas guéri d'une manière prompte et durable, et surtout dans tous les cas d'engorgement œdémateux des yeux, un peu semblable à l'érysipèle; si les paupières sont gonflées et collées ensemble, avec accumulation de matière sur les yeux; avec sensation de démangeaison, de brûlement et d'élancement.

Inflammation des yeux.

Apium vir., si l'on ressent des élancements et des tiraillements dans le globe de l'œil. On le donne aussi pour l'inflammation de cet organe, accompagnée de douleur perçante et perforante dans la tête, qui se fait sentir dans les yeux ; avec douleurs piquantes, perforantes et pruriteuses pendant le larmoiement, et si les yeux sont rouges.

Taches ou taies de la cornée.

Apium vir. est en première ligne,

Faiblesse de la vue.

Apium vir., si après chaque effort les yeux deviennent douloureux et que les globes oculaires éprouvent, pendant la nuit, des tiraillements et des élancements.

Aversion de la lumière.

Apium vir., si tout semble tournoyer devant les yeux, et si les yeux sont comme remplis de mucosités.

Toux.

Apium vir., dans la toux qui est provoquée par une démangeaison à la fossette du cou, pire avant minuit, après s'être couché ou après le sommeil; améliorée par la sortie de quelques mucosités ; avec mal de tête et respiration courte ; après une éruption, et particulièrement l'urticaire qui l'a précédée, ou qui n'est pas sortie complétement.

Congestion de la poitrine.

Apium vir., pour la plénitude de la poitrine, lorsqu'on est couché et qu'on est forcé de se relever, si l'appartement est trop chaud, et quelquefois si l'on sent des douleurs au cœur.

Courte haleine, asthme.

Apium vir., si le cou est fortement contracté ; si la région

des fausses côtes est comme meurtrie, plus vers le côté gauche, si la température de l'appartement devient insupportable à cause de la chaleur et du mal de tête qu'on éprouve.

Fièvre de consomption.

Apium vir., si la douleur reste fixe dans toute la poitrine, et particulièrement dans les fausses côtes, comme si elles étaient brisées ou froissées.

Mal de gorge ou esquinancie.

Apium vir., si le malade est toujours frileux et craint le grand air, qu'il ne peut supporter une chambre chaude, particulièrement s'il a chaud et s'il n'a pas soif; s'il a l'urticaire; si la langue et la bouche sont comme échaudées; des traces brûlantes sur le bord gauche de la bouche; sécheresse et rougeur de la gorge et de la bouche; salive épaisse; amygdales rouges et gonflées avec douleurs brûlantes et picotantes. Ce gonflement des amygdales doit faire saillie à l'extérieur du cou ; en buvant il se produit un état de spasme.

Affection des dents.

Apium vir., pour les *douleurs les plus violentes dans les gencives*, ainsi que par les secousses et les battements dans les molaires, avec morsure involontaire et soudaine des dents ensemble, mal de tête et saignement des gencives.

MÉDECINE DOMESTIQUE (Héring).

Affections des dents (Suite).

Apium-vir. Sur le côté gauche.
Sur les gencives douloureuses.
Douleurs saccadées, piquantes.
Aggravées dans une chambre chaude.
Pour les femmes.
Pendant la grossesse.
Avec mal de tête (symptôme concomittant).

Affections de la langue.

Apium-vir. Si la langue semble échaudée avec vésicules brûlantes, sur les bords, brûlement, picotement, rougeur brûlante et sécheresse.

Démangeaisons à l'anus.

Apium-vir. Convient dans la pire espèce des démangeaisons de l'anus, dans les douleurs brûlantes et lancinantes.

Prolapsus de l'anus ou du rectum.

Apium-vir. S'il y a un gonflement d'un rouge-blanchâtre autour de l'anus, accompagné d'élancements.

Hémorrhoïdes.

Apium-vir. Lorsque les tumeurs sont petites, très-douloureuses, pinçantes, mordantes et pruriteuses ; quand il y en a de grosses avec douleur et brûlement ; si tout le pourtour de l'anus est gonflé et comme rempli, particulièrement s'il sort un sang noir fluide ; approprié aux personnes irritables, inquiètes et abattues.

Diarrhée.

Apium-vir. Pour la diarrhée jaune-verdâtre, liquide, indolore, particulièrement le matin, ou si le ventre est sensible, même au contact du drap de lit ; spécialement aux personnes irritables, qui trouvent à redire à tout, aux enfants inconstants, qui mangent et boivent de tout, et qui tombent dans l'abattement et la faiblesse.

Difficulté et douleurs dans le cours des urines.

Apium-vir. Si les urines sont partiellement ou complètement supprimées, ou si, dans différentes parties, il y a brûlement, picotement et demangeaison ; si l'abdomen est sur tous les points sensible à tout attouchement ; si le malade sent froid en se remuant, particulièrement vers la nuit ; s'il a chaud sans soif ; s'il a des baillements et ne peut dormir.

Apium-vir. Lorsque les souffrances urinaires ont lieu à la

suite d'hémorrhoïdes mal soignées, par exemple, lorsqu'on en a fait l'ablation, alors le brûlement et les douleurs sont intenses, notamment lorsque les urines ne coulent que goutte à goutte ; quelquefois elles deviennent sanguinolentes, d'où suit souvent un léger soulagement. *Acon. Merc. Nux, Sulph.* se donnent dans le même cas.

Apparition tardive des règles.

Apium-vir. Si les règles s'arrêtent, soit brusquement, soit qu'elles cessent de couler deux ou trois jours pour recommencer ensuite, et ainsi de suite ; si le côté droit, de la hanche au nombril, est très-sensible ; douleurs violentes, crampoïdes, se portant sur les reins ; douleurs semblables à celles de l'accouchement, écoulement menstruel pauvre et d'un sang noirâtre ; ou si les femmes se prennent alors à parler sans cesse quoiqu'elles en aient peu envie.

Odontalgie pendant les règles.

Apium-vir. Est cité. « Voir plus haut, »

Blessure ou avortement.

Apium-vir. Est aussi utile pour prévenir l'avortement que pour arrêter la perte de sang qui peut suivre ; s'il y a des douleurs pressives sur l'abdomen ; embarras dans les urines ; mal de tête ; montée du sang à la figure ; éruption avec brûlement et picotement ; sensation de brisement des parties situées dans les fausses côtes ; tout le ventre sensible ; douleur dorsale, particulièrement chez les femmes d'humeur changeante et d'un esprit jovial et gai, mais qui sont susceptibles de colère et de jalousie.

Douleurs consécutives à l'accouchement.

Apium-vir. Pour l'état de grande faiblesse et particulièrement après le moindre petit effort ; si elle ne peut supporter la chambre fermée, ou la chaleur ; si tout l'abdomen est endolori, et les tissus placés sous les côtes comme brisés, contusionnés.

Erysipèle traumatique (Ch. Bojanus).

Il emploie Acon. et Apis. alternés contre un érysipèle consécutif à l'opération d'un cancer du sein, et dans plusieurs cas différents.

Traitement consécutif à l'opération de la cataracte (Id.).

Quand la conjonctive se gonfle, qu'elle présente un aspect boursoufflé ou œdémateux, ou que les paupières se gonflent et présentent une rougeur érysipélateuse, Apis 3°, sera d'une grande efficacité.

Erysipèle traumatique (Id.).

Parmi les remèdes employés il n'en est pas un seul dont l'effet puisse être plus décisif ni plus prompt que celui de l'Apis. Aussi sommes-nous entièrement d'accord avec l'opinion de M. Wolf, quand il dit que depuis la découverte de l'Acon. il n'y a pas de remède d'un effet aussi important et aussi étendu que l'Apis. Depuis que nous connaissons ce médicament nous entreprenons les opérations plastiques avec beaucoup plus de sûreté, ne craignant plus l'issue funeste de l'érysipèle. Aussitôt qu'il se manifeste, il serait même superflu d'en déterminer le degré pour l'emploi de l'Apis. Les guérisons nombreuses obtenues par ce remède sont des preuves plus éloquentes que tous les éloges de la théorie. A ceux qui pourraient en douter, nous donnons le conseil d'en faire consciencieusement l'expérience eux-mêmes.

L'effet de l'Apis ne se borne pas à cela dans le domaine de la chirurgie plastique; il combat avec autant de succès les symptômes alarmants qui se manifestent dans le lambeau transplanté, et qui font si souvent échouer le succès auquel on s'attendait.

Sous l'influence d'Apis, la congestion de sang active et la stagnation passive qui s'opère dans le lambeau transplanté devaient céder. *Arsen. Carb. v. Lach. Rhus. Crot. et Apis* étaient les médicaments à consulter en pareil cas. Nous nous déci-

dâmes pour Apis 3c, à doses répétées de 2 en 2 heures. Quelques heures après on ne pouvait en nier les effets. Le lambeau perdit sa couleur livide, et recommença à regagner sa température normale, de manière que sous l'influence prolongée d'Apis, la réunion par première intention s'obtint facilement et permit d'enlever les sutures, 60 heures après l'opération.

Scarlatine miliaire (Dr Bayer, de Londres)

Apis lui a été du plus grand secours contre le mal de gorge accompagné d'enflure du cou et parfois de la joue. (A propos d'une épidémie de scarlatine qui a régné à Cambridge, 1862-1863.) (*Bulletin*, 1er juillet 1866.)

Sur le venin des abeilles et le moyen de le recueillir (M. de Parière.)

Il est facile de se procurer une certaine quantité de ce venin. Si l'on jugeait à propos d'en faire l'analyse, voici un moyen dont je me suis servi avec succès.

On prend une éponge très-fine et très-douce. Il est utile de la laver dans une eau miellée, afin de lui ôter son odeur étrangère qui irrite les abeilles. Après l'avoir pressée autant que possible pour en ôter l'eau superflue, on s'en servira pendant qu'elle est encore humide, de la manière suivante : après avoir soulevé une ruche en cloche (ce sont les plus commodes pour cette expérience) dès la veille, afin que la fraîcheur force les abeilles à se retenir serrées l'une contre l'autre, on la renverse tout à fait, le matin de bonne heure, avant que les abeilles aillent aux champs. Elles se tiennent alors immobiles et forment une masse compacte, et on n'aperçoit que la partie postérieure de leur corps ; au moindre choc, elles sortent toutes à la fois leur aiguillon, à l'extrémité duquel on voit une goutte de liqueur transparente et très-limpide, c'est le venin. En promenant l'éponge très-légérement sur cette multitude de dards empoisonnés, on recueille tout le venin de cette partie de la population. Si l'on procède à la même opération sur plusieurs

ruches, l'une après l'autre, l'éponge se charge d'une quantité d'acide vénéneux suffisante, pour qu'il soit possible d'en faire l'analyse et pour tenter quelque expérience sur ses qualités encore inconnues aujourd'hui. La médecine pourrait peut-être en tirer un parti avantageux, comme elle l'a fait d'un autre produit des abeilles.

En effet, on a été longtemps sans savoir que la *propolis* pouvait remplacer avantageusement les vésicatoires ordinaires, si contraires dans certains cas. Mon père ayant parlé des propriétés de cette substance à un médecin de Milan, et l'expérience ayant démontré son efficacité, l'usage de cette matière n'a pas tardé à se répandre, bien que les pharmaciens de ce pays aient jugé utile à leurs intérêts de garder le secret sur l'origine de cette substance ainsi que sa préparation. Les pharmaciens de Paris font venir de Milan cette pâte toute préparée, car ils ignorent encore sa véritable origine.

Il y a certainement d'autres substances que la propolis qui entrent dans la composition de la pâte de Milan, mais celle qui est pure d'origine ne contient pas de cantharide (Les *mondes* 1866. *Art. méd.* fév. 1867.)

Aphonie et éruption causée par une guêpe.

Ayant été piqué au doigt médius de la main gauche par une guêpe, le Dr Huvelka (allopathe) observa sur lui-même les symptômes suivants :

Eruption de taches roses prurigineuses, lenticulaires sur la main et l'avant-bras, puis sur le cou et sur la peau entière. Cette éruption confluente s'étendit jusqu'aux pieds.

En même temps la voix devint rauque.

Il y eut même de l'aphonie et une injection notable de la conjonctive de l'œil droit.

L'éruption disparut au bout de trois jours ; l'aphonie et l'éruption peu de jours après.

Il n'y eut pas de fièvre dans le cours de ces accidents (*Bullet. de la Soc. médic. hom. de France*, 1er juillet 1870.)

NOTE SUR L'ONGLE INCARNÉ

L'article du Docteur Ozanam (1), sur le traitement de l'ongle incarné est sans contredit d'un très-grand intérêt; mais il est purement chirurgical, et comme il s'adresse plus particulièrement aux jeunes praticiens, nous pensons leur être agréable en leur traçant en quelques mots le traitement médical de cette affection.

Ici, comme dans toutes les questions chirurgicales connues, le médecin Homœopathe, pour opérer sur la constitution, dispose de ressources inconnues à la vieille École, ressources qui lui donnent sur cette dernière, dans toutes les branches de la chirurgie, une supériorité sans comparaison possible.

Que les jeunes praticiens, que le public, que nos adversaires eux-mêmes sachent donc profiter de notre assertion. Le médecin Homœopathe saura utiliser les données particulières que nous allons rappeler, non pas en essayant au hasard, et dans l'ordre alphabétique les remèdes indiqués, mais en choisissant parmi eux, celui qui, dans chaque cas particulier, coïncide plus particulièrement, par ses autres *caractéristiques*, avec l'état symptomatologique du malade. — Considéré sous cet aspect, l'ongle incarné perd sa propriété de mal local, pour devenir ce qu'il est en réalité, dans le fonds, *l'expression d'un état pathologique général;* et, par suite, un indicateur puissant de l'état de la constitution, une lumière de plus pour instituer le traitement de maladies diverses, et d'une importance autrement grande, que celle à laquelle cet article se rapporte.

L'ongle incarné, ou, la tendance à la déformation dite de ce nom, est souvent en effet le *caractéristique* irréfragable de certaines formes de phthisie, ou de maladies du cœur, par exemple, et le médicament indiqué, par le fait de son existence peut devenir le remède curatif de l'une ou l'autre de ces

(1) Voir le numéro de décembre 1874.

graves maladies, et, par suite, celui qu'il importe le plus d'appliquer au malade.

Ainsi les remèdes qui suivent seront indiqués par les phénomènes pathologiques suivants :

Colchicum aut. — Élancements perforants au-dessus de l'ongle du gros orteil droit, ou à la face plantaire du gros orteil gauche, comme si l'ongle voulait croître dans les chairs.

Graph. — Douleur autour de l'ongle de l'orteil (plus souvent le droit). Ongles épais et croissant mal.

Hepar sulph. — L'ongle du gros orteil est très-douloureux, comme s'il était ulcéré, même quand on presse légèrement dessus. Douleurs déchirantes dans le gros orteil, surtout en marchant.

Hura braz. — Douleur comme celle causée par une esquille de bois sous l'ongle du gros orteil.

Kali. c. — Un côté de l'ongle du gros orteil est douloureux comme s'il tendait à croître dans la chair.

Lycopod. — Douleur comme celle d'une inflammatiou autour des ongles des orteils.

Magnes. c. — Douleur sous l'ongle de l'un ou de l'autre orteil, comme si le soulier avait trop pressé dessus, et comme si l'ongle devait s'ulcérer.

Magnetis pol. austr. — Douleur dans la chair du bord interne de l'ongle du gros orteil, comme si l'ongle était entré dans les chairs.

Natr. c. — Enflure des deux orteils, avec une douleur, comme de violent déchirement et de meurtrissure, et qui ne permet pas le sommeil.

Panacea. — Sensation comme si l'ongle de l'orteil fut arraché.

Ranunc. Scel. — Élancements soudains dans la partie du bout de l'orteil, comme si une aiguille y eut été enfoncée, douleur fréquente ; élancements qui deviennent comme une brûlure.

Ruta grav. — Sensation de brûlure, et déchirement dans les orteils, ou comme de meurtrissure, de contusion, comme si quelque corps étranger y fut enfoncé.

Sulphur. — Douleur contusive ou de meurtrissure au côté interne de l'ongle du gros orteil. — Ongle du gros orteil douloureux ; — inflammation et gonflement avec douleur lancinantes au bout du gros orteil gauche.

Zinc. m. — Élancements et pulsations au bout de l'orteil droit.

Douleur d'ulcération de l'orteil droit.

Déchirement et douleur de meurtrissure au bout et sous l'ongle de l'orteil.

Douleur à l'ongle de l'orteil, comme s'il y avait ulcération dessous.

A cet exposé nous ajouterons que chez l'individu *colchicique*, il se rencontrera souvent que les yeux soient saillants ; qu'il ait eu le carreau, — et que la constitution soit très-lymphatique, ou rhumatoïde.

Hepar. S., nous le savons, s'applique surtout à ceux où l'état des organes affectés tend à donner lieu à de la suppuration ; — et à celui où les lésions cutanées guérissent avec difficulté.

Kali carb. — Se trouve indiqué chez les anémiques, — lorsque le mal a commencé par le côté droit, ou qu'il occupe les deux pieds ; — Et, quand les sujets sont phthisiques, ou que la phthisie est en germe, on trouvera surtout la lésion localisée à mi-hauteur du bord interne de l'omoplate.

Lycopodium. — La lésion a surtout son siége au pied droit, au bas ou près du bas de l'ongle. — En outre, ce médicament appartient surtout aux sujets de teint brun, maigres, sujets aux varices et aux flatuosités.

Ruta gr. — Individus affreusement constipés, avec hémorrhoïdes et douleurs rhumatismales.

Sulphur. — Semble s'appliquer particulièrement aux cas où le pied gauche est affecté.

En résume, *l'ongle incarné m'est pas une affection purement locale* et exclusivement dépendante de la pression occasionnée par une chaussure vicieuse ; *sa première raison d'être est dans la constitution elle-même, et quand il s'agit de choisir le médicament qui lui convient, il faut, après constatation faite de tout l'état phénoménal du malade, préciser et individualiser.*

Dr Heermann.

DU SILPHIUM CYRENAÏCUM

Du Silphium Cyrenaicum.

On fait beaucoup de bruit depuis quelque temps autour du *Silphium Cyrenaïcum*. Les uns pensent que c'est le *Thapsia garganica*, bien connu des droguistes et des pharmaciens ; d'autres placent cette plante, soit dans le genre *Ferula*, soit dans le genre *Narthex* ; d'autres enfin affirment que c'est le *Silphium* des anciens qui aurait été retrouvé en 1817 par le Dr Della Cella, et *récolté* récemment par le Dr Laval.

Uu travail complet sur cette question va paraître sous peu de jours. Nous ne manquerons pas d'en rendre compte. En attendant, voici l'opinion du célèbre professeur Aersted, de Copenhague (1), sur le Silphium Cyrenaïcum du Dr Laval.

Le professeur expose d'abord l'histoire du *Silphium*, comme on la connaît par les auteurs, puis il constate que la plante n'a pas été retrouvée dans les temps modernes : « Quelques » savants, dit-il, qui ont exploré la Cyrénaïque, Dalla Cella, » Pacho, Barth, les frères Beechey... (on peut ajouter le » Dr Laval), ont émis l'opinion qu'une ombellifère qui est très- » commune, et que les habitants appellent *Drias* ou *Dirias*, » était le Silphium des anciens. Mais cette ombellifère, dont » le nom botanique est *Thapsia Silphium* (c'est le Silphium

» Cyrenaïcum du Dr Laval), ne présente ni dans son aspect, » ni dans ses propriétés, la *moindre ressemblance* avec la » célèbre plante de l'antiquité. »

Les botanistes du Muséum d'histoire naturelle, M. Cosson membre de l'Institut; M. Baillon, professeur à l'École de médecine ; M. Planchon, professeur à l'École de pharmacie, affirment que le *Sylphium Cyrenaïcum* n'est autre chose que le *Thapsia garganica.*

(*Ab. méd.*)

NÉCROLOGIE

LE DOCTEUR DOURS

L'Homœopathie vient de perdre un de ses représentants les plus estimés, la science entomologique un de ses maîtres : le docteur Antoine Dours est mort à Amiens, le 23 juillet 1874, à l'âge de cinquante ans. Il était membre de la Société médicale homœopathique de France, de la Société entomologique (1), de la Société Linéenne du nord de la France, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Qu'il nous soit permis, à nous ses amis de vieille date, de dire quelques mots sur cette existence brisée avant l'heure, et de faire connaitre l'homme, le savant, et le praticien homœopathe.

Le docteur Dours était né à Bagnères-de-Bigorre. Il fit ses études classiques au collége de Pau, et montra dans son adolescence toutes les qualités qui devaient faire de lui plus tard l'homme excellent et distingué que nous avons connu. Il passait habituellement ses vacances à Saint-Sever, auprès d'un savant naturaliste, le docteur Léon Dufour, mort récemment membre correspondant de l'Institut. Il l'accompagnait toujours dans ses excursions scientifiques, et ce contact fit

(1) Le docteur Laboulbène, professeur agrégé de la Faculté de médecine, médecin des hôpitaux, doit publier dans le prochain numéro des *Annales* de cette Société une notice biographique sur le docteur Dours.

naître en lui un goût très-prononcé pour l'étude de l'histoire naturelle.

En 1843, il obtenait le diplôme de bachelier et partait pour Paris. Il avait hâte de faire choix d'une profession, et de mettre un terme aux charges que son éducation fesait peser depuis longtemps sur sa famille.

A cette époque la doctrine de Hahnemann avait conquis sa place en France depuis plusieurs années, et notre ami avait entendu parler fort souvent de ses luttes et de ses progrès. L'idée lui vint qu'il pourrait trouver de ce côté la voie qu'il cherchait ; et peu de jours après, il se présentait dans notre pharmacie de la rue du Helder, sous les auspices de son frère, alors principal du collége de Laval, aujourd'hui évêque de Soissons.

A peine était-il admis au nombre de nos élèves, qu'il se faisait remarquer par son zèle, son attachement à ses devoirs, son goût pour l'étude, et surtout par son culte pour les sciences naturelles. S'il attendait impatiemment le jour où il devait avoir sa liberté, c'était pour l'employer à s'instruire. L'hiver, il passait de longues heures à visiter les collections du Muséum ; l'été, il se livrait à des excursions scientifiques aux environs de Paris. Lorsqu'on jetait les yeux sur le butin qu'il avait recueilli, on constatait toujours qu'il était moins riche en plantes et en minéraux qu'en insectes ; sa prédilection pour l'entomologie commençait à se dessiner d'une façon très-manifeste. Elle s'accusa si bien, qu'il ne tarda pas à trouver insuffisant le temps dont il pouvait disposer et qu'il songea à embrasser une profession qui lui laisserait plus de loisirs pour ses études favorites.

Vers la fin de l'année 1843, il nous quittait pour suivre la voie de la médecine militaire. Mais il avait puisé chez nous, dans la sincérité de nos convictions, dans notre dignité professionnelle, et dans les guérisons dont il avait été témoin, un sentiment de respect pour la doctrine de Hahnemann, une

impression favorable qui l'accompagna dans sa nouvelle carrière, et qui devait plus tard le conduire à l'adopter dans sa pratique.

En 1845, Dours sortait de l'hôpital d'instruction de Lille et passait à l'hôpital de perfectionnement du Val-de-Grâce. L'année suivante, il partait pour Oran avec le titre de chirurgien sous-aide. En 1848, il était envoyé à l'hôpital de Perpignan, puis à l'hôpital de Rennes, et, en 1850, il retournait en Algérie.

Pendant son long séjour en Afrique, il put se livrer en toute sécurité à l'étude de l'histoire naturelle. Il fit de riches récoltes et peupla sa collection (1) des espèces les plus rares et les plus belles. Quelques-unes firent le sujet de communications à la Société entomologique qui s'honorait de le compter parmi ses membres.

Après avoir fait bravement son devoir en qualité de sous-aide à l'hôpital du Dey, pendant une épidémie de choléra, et aussi dans une expédition importante, il avait été proposé par le général Cavaignac pour la croix de la Légion d'honneur; mais le médecin-major n'ayant pas encore reçu cette distinction, la proposition ne fut pas accueillie. Dours était jeune; on pensa qu'il pouvait attendre.

En 1853, il était nommé aide-major au 49e de ligne et rentrait en France pour aller rejoindre son régiment à Péronne. A peine était-il arrivé dans cette ville, qu'il fut travaillé du désir de mettre un terme à sa vie nomade, et de planter définitivement sa tente. Depuis longtemps d'ailleurs il déplorait la pauvreté de la thérapeutique officielle, et il éprouvait le besoin de se soustraire au contrôle de ses chefs pour se livrer a la pratique de l'homœopathie.

En 1854 il donnait sa démission, se mariait à Péronne, et

(1) Le docteur Dours à laissé une riche collection que se disputent en ce moment plusieurs entomologistes et plusieurs musées : elle comprend 8,000 espèces et 70,000 exemplaires.

abordait la médecine civile en se déclarant sans hésiter le disciple de Hahnemann. Ses premiers clients furent, comme toujours, ceux que les médecins officiels avaient déclarés incurables, et qui venaient, en désespoir de cause, frapper à la porte de la médecine nouvelle. Il eut le bonheur de guérir quelques-uns de ces malades délaissés, et dès ce moment, son succès n'était plus douteux.

Mais il se sentit bientôt à l'étroit dans sa modeste sphère, et il songea à se fixer dans une ville qui fût plus en rapport avec ses aptitudes et son activité; son choix se porta sur Amiens.

Là, comme à Péronne, il eut bientôt conquis l'estime et les sympathies de tous, par la distinction de son esprit, par l'aménité de son caractère et par l'élévation de ses sentiments. Ses confrères ne lui pardonnaient pas d'avoir déserté la médecine *traditionnelle;* ils lui pardonnaient bien moins encore de guérir fort souvent des malades qui avaient vainement fait appel à leurs lumières; mais ils ne pouvaient s'empêcher de rendre hommage à son honorabilité et à son savoir.

Il traçait son sillon sans bruit et sans impatience, évitant soigneusement tout ce que la dignité médicale condamne. Il pensait avec raison que tous ceux qui touchent à la nouvelle doctrine, avaient pour devoir de veiller sévèrement sur eux-mêmes, et de ne pas justifier l'accusation de charlatanisme qu'on lance si facilement, à défaut d'arguments sérieux, contre l'homœopathie et les homœopathes.

Le Dr Dours n'était pas un ingrat envers la doctrine à laquelle il devait d'avoir pris place à Amiens parmi les médecins les plus répandus et les plus estimés; il s'intéressait vivement à ses luttes et applaudissait de grand cœur à ses triomphes. S'il était heureux de ses succès personnels, c'était bien moins parce qu'ils apportaient de nouvelles pierres à l'édifice de sa réputation ou de sa fortune, que parce qu'ils étaient la consécration des principes posés par Hahnemann, et en même temps une leçon pour ceux qui les repoussent.

Il s'efforçait aussi de contribuer aux progrès de l'homœopathie en consignant par écrit les résultats de sa pratique. Tous ses travaux sont marqués au coin d'une érudition de bon aloi et d'une saine érudition scientifique. Nous citerons notamment un mémoire remarquable sur les maladies du cœur, qui sera publié prochainement dans l'un de nos recueils homœopathiques.

Il faisait marcher de front ses études médicales et ses études d'histoire naturelle,

En 1861, il publiait le *Catalogue raisonné des hyménoptères du département de la Somme.*

En 1869, paraissait sa *Monographie iconographique du genre Antophora.* Ce travail avait été commencé en collaboration avec le Dr Sichel; la mort de ce médecin, qui n'était pas seulement un oculiste célèbre, mais aussi un savant de premier ordre, en fit retomber tout le poids sur le Dr Dours.

En 1872, la *Revue de zoologie* insérait son *Mémoire sur les hyménoptères nouveaux du bassin de la Méditerranée.*

En 1874, il publiait, après plusieurs années de recherches et d'efforts, son *Catalogue synonymique des hyménoptères de France.*

A cette époque, Dours ne formait plus qu'un vœu, celui de pouvoir mettre la dernière main à l'œuvre qu'il avait sur le chantier depuis quinze ans : *la description des espèces et des variétés inscrites dans son catalogue synonymique.* Le 23 janvier 1874. il nous écrivait : « Ma santé, qui avait été excellente jusqu'à présent, me donne des inquiétudes : les accès de goutte envahissent tour à tour le cœur et les poumons, et me causent des angoisses très-grandes, principalement après mes consultations. Je ne puis pas travailler suffisamment à mon ouvrage sur les hyménoptères de France, dont le catalogue va paraître dans un mois; immense besogne qui dépasse mes forces physiques et m'impose de grosses dépenses

pécunières. Tout cela dans un but scientifique que je voudrais atteindre avant de mourir. »

Ce vœu, qui lui était si cher, ne devait pas s'accomplir. Comme s'il avait le pressentiment de sa fin prochaine, il s'occupait avec plus d'ardeur que jamais de ses études entomologiques. C'était le soir surtout, après avoir donné quelques heures aux joies ou aux tristesses du foyer, et lorsque tout reposait autour de lui, qu'il se livrait à ses travaux d'histoire naturelle. Sa compagne dévouée ne dormait qu'à demi ; elle s'inquiétait de ce travail qu'elle trouvait excessif, et lorsque les limites lui semblaient dépassées, elle venait frapper à la porte du travailleur obstiné et lui rappeler la tâche obligée du lendemain. Disons tout bas que notre ami n'était pas toujours docile à cette voix du cœur et de la raison, et que l'aube le surprenait souvent absorbé dans les travaux commencés la veille.

Du reste, Dours avait eu jusque dans ces derniers temps une santé parfaite, et il avait supporté sans dommage, pendant de longues années, des fatigues multiples. Cette immunité recélait un péril ; elle lui avait donné une sécurité trop absolue, une confiance en ses forces qui devait lui être funeste.

Il y a sept ou huit mois, en revenant de voir un malade à une assez grande distance, il eut froid pendant plusieurs heures et rentra chez lui extrêmement souffrant. Sous l'influence de la médication homœopathique, les principaux symptômes disparurent rapidement, et quelques jours après, trompé par son énergie morale, entraîné par son généreux dévouement, il reprenait avec courage son labeur quotidien. Mais sa guérison n'avait pas été complète. Tous les jours, le soir principalement, il éprouvait des malaises qu'il considérait comme des manifestations goutteuses, et il continuait sa route sans s'en inquiéter.

Au mois de mai, il rencontrait à Amiens un des médecins les plus répandus de Paris, qui attribua comme lui à la goutte

les phénomènes qu'il constatait et lui conseilla avec insistance un traitement hydrothérapique. L'assurance de son confrère le détermina et il vint s'installer à Paris dans un établissement spécial. L'hydrothérapie aggrava considérablement son état. Après trois semaines de traitement, il y avait chez le malade une oppression excessive, une prostration complète; sa véritable maladie avait été méconnue.

Le docteur Jousset fut appelé alors par son confrère en homœopathie, et il diagnostiqua sans hésiter une pleurésie à forme latente. Le docteur Dieulafoy, consulté le lendemain en vue d'un appel possible à Amiens pour une opération, confirma pleinement l'opinion de son confrère et constata de la façon la plus positive l'épanchement pleurétique.

Le péril était imminent. Dours quitta Paris sans illusion comme sans faiblesse.

Quinze jours après il nous écrivait : « Je suis à peu près dans le même état, sauf que la plèvre a été entièrement dégagée par la cantharide. Pas d'appétit, souvent de la fièvre et toujours une prostration extrême. »

Cet état douloureux se prolongea quelques semaines encore, pendant lesquelles le docteur Dours fit preuve d'une grande force d'âme et d'une touchante résignation. Mais l'heure avait sonné pour le dernier sacrifice, pour la suprême séparation : le 23 juillet, après avoir reçu les secours de la religion, notre ami s'éteignait avec le calme et la sérénité de l'homme de bien.

Il laisse à sa veuve et à ses enfants (ce sera leur consolation) le plus enviable des patrimoines : un nom honoré de tous, des travaux que la science enregistrera avec orgueil, et les regrets sincères de tous ceux qui l'ont aimé, nous voulons dire de tous ceux qui l'ont connu.

CATELLAN frères,

Pharmaciens homœopathes à Paris,
Membres de la Société médicale homœopathique de France.

LES MÉDICAMENTS EMPIRIQUES

PAREIRA BRAVA

La loi de similitude nous fournit un précieux criterium pour l'emploi de certains remèdes, qu'une notoriété plus ou moins légitime a rendus populaires. On trouve en effet, chez tous les peuples, surtout chez ceux qui vivent en contact incessant avec la nature, des spécifiques contre des maladies graves et réputées incurables.

On sait avec quel dédain la médecine officielle accueille ces ressources quelquefois très-précieuses, qu'un empirisme fortifié par la tradition offre à la thérapeutique. Si elle y a recours, en désespoir de cause, c'est à contre cœur, et en rougissant de sa défaillance momentanée. Cette attitude s'explique par les préjugés et les erreurs qu'elle accrédite dans son enseignement sur le traitement des maladies.

Toute autre est la pratique du médecin guidé par la loi de Hahnemann. Il estime que si les remèdes, dont la pathogénésie a été méthodiquement vérifiée, guérissent en vertu de la similitude, les agents non encore étudiés, lorsqu'ils modifient certaines formes morbides, n'ont pas d'autre manière d'agir. Il fait donc légitimement honneur à la doctrine de Hahnemann, de ces cures rapides et merveilleuses que les empiriques savent parfois procurer. Aussi, considère-t-il provisoirement, les résultats obtenus comme des valeurs pathogenétiques, et n'hésite-t-il pas à les utiliser au besoin. Il les contrôle ensuite par la méthode expérimentale, qui seule peut lui fournir des données précises de thérapeutique par les expressions symptômatiques qu'elle lui permet d'enregistrer.

Une autre source de renseignements a mis en lumière des modificateurs d'une singulière énergie.

L'observation fortuite d'accidents produits par des agents perturbateurs met souvent en relief une série constante de

phénomènes anormaux, qui justifient l'emploi méthodique de ces forces contre des maladies offrant des symptômes analogues. C'est ainsi que la constation de l'érysipèle œdémateux, produit par la piqûre de l'abeille sur la peau extérieure et sur la muqueuse buccale, a révélé un précieux remède. Notre école l'emploie avec un succès constant contre l'érythème, l'érysipèle du réseau de Malpighi et l'angine œdémateuse. En outre, l'étude de ce venin a fait connaître, par les expressions pathogénétiques qu'elle a fournies, des indications thérapeutiques inattendues et d'une très-haute valeur.

C'est surtout des guérisons empiriques et des ressources qu'elles nous fournissent, que nous nous occupons dans cette note. Nous savons que nos confrères si laborieux des États-Unis d'Amérique, suivant la voie tracée par Hérincq, de Philadelphie, ont su emprunter aux remèdes populaires chez les Indiens, toute une pathogénésie nouvelle. Quelque brillantes que soient ces nouvelles conquêtes, hâtons-nous de dire qu'il ne convient pas de se laisser entraîner sur ce facile terrain sans une critique prudente. L'exemple du *Condurango* si prôné contre le cancer, si rapidement oublié, nous servirait au besoin de leçon. — Mais comme nous n'acceptons ces modificateurs nouveaux que sous bénéfice d'inventaire, comme nous ne les préconisons que lorsqu'ils ont fait leurs preuves empiriques, et qu'à ce moment nous ne les tenons pas quittes de l'expérimentation pathogénétique, on comprend que nous sommes suffisamment prémunis contre l'engouement et l'infatuation.

Etant formulées ces réserves qui nous sont imposées par la rigueur de notre méthode, il nous a semblé utile de faire connaître ce que nous savons expérimentalement de quelques remèdes renommés, aux Antilles, dans l'Amérique méridionale et en Europe.

Le *Baume de Copahu* est réputé, à Porto-Rico, souverain contre l'asthme. N'oublions pas que l'asthme est un symptôme de plusieurs maladies qui diffèrent par leur siége et par leur

nature. Il faut donc avoir recours à la pathogénésie; elle seule peut déterminer la véritable expression morbide qui sera du ressort du *Copaïvæ Balsamum*. Nous croyons devoir signaler à l'actif de ce nouveau remède son efficacité contre l'urticaire, contre la cystite du col de la vessie, résultant d'une métastase rhumatismale, et contre le catarrhe des bronches, lorsqu'il s'accompagne de troubles fonctionnels du côté des voies urinaires.

Le *Lignum nephreticum*, bois de Coult, Guilandina moringa de la famille des légumineuses, est dans les Antilles françaises rénommé parmi les nègres comme spécifique de la goutte. C'est aux révélations d'une vieille négresse, que l'on doit la connaissance de ce médicament, qu'une jalouse et mystérieuse tradition réservait à certains adeptes.

J'ai pu vérifier la remarquable efficacité du *Lignum nephreticum* pour atténuer les attaques de goutte, lorsque les articulations sont gonflées sans rougeur, et empâtées au point de rendre tout mouvement impossible ou fort douloureux.

Rappelons à l'occasion de la goutte, que ce Protée a une modalité très-variable; d'où la nécessité de vérifications pathogénétiques qui permettront une précision diagnostique suffisante des indications de cet agent.

Le *Frêne* de nos halliers et des forêts du centre de la France, fournit, par la décoction de ses feuilles et de son menu bois, un remède très-vanté contre les tophus goutteux et les fausses ankyloses des vieux rhumatisants. Avec ce médicament dynamisé, j'ai vu le Dr Chargé guérir une ankylose du genou avec contracture, qui depuis quelques années, empêchait la marche et occasionnait un trouble notable dans l'économie de la malade. Le Dr Chargé indique le *Fraxinus excelsior* contre la surdité d'origine goutteuse.

La *liqueur de Harlem*, remède empirique des Hollandais, s'est montrée d'une efficacité singulière dans les coliques néphrétiques, avec cheminement très-douloureux de calculs à

travers les uretères et dysurie, ou même suppression complète de l'excrétion des urines. Je l'ai moi-même empiriquement administrée en dilutions et j'ai réussi à abréger de terribles crises de coliques néphrétiques.

On sait, par de récentes analyses, que cette liqueur de Harlem se compose des produits empyreumatiques de la combustion et de la distillation du bois et des baies du genévrier commun. Les études pathogénétiques réclamées pour cet agent devraient-elles se faire avec la teinture du genévrier ou avec la liqueur de Harlem ? Telle est la question dont la solution n'est pas douteuse pour notre école, qui peut trouver, dans ces deux préparations, deux agents thérapeuthiques à propriétés différentes, bien que provenant d'une source identique.

Mais le remède le plus intéressant que j'aie à signaler aujourd'hui, c'est le *Pareira brava*, ou vigne vierge des Antilles. Voici comment j'ai été conduit à le connaître et à l'administrer.

J'étais depuis plus de vingt ans, le médecin d'un honorable industriel de Toulon, M. Lazare Imbert, qui a la plus grande confiance dans la méthode homœopathique.

Ce client et ami était sujet à des coliques néphrétiques, et, pendant les dernières années de sa carrière commerciale, il eut souvent de violentes crises qui le clouaient au lit avec d'atroces souffrances, et se résolvaient ordinairement par l'expulsion d'un ou de plusieurs calculs. D'autres fois, il ne se montrait pas de véritables graviers, mais invariablement il y avait dysurie, ténesme vésical, urines sanguinolentes, et parfois vomissements.

Les coliques revenaient presque périodiquement, et malgré le traitement, s'accentuaient à certains époques plus insupportables. M. L. Imbert prêta donc peu à peu l'oreille aux confidences de ses amis, atteints de la même maladie et vantant à qui mieux mieux le spécifique dont ils se trouvaient

bien. A l'un, la décoction de *Pois chiches* torréfiés avait réussi sans retour; l'autre avait eu recours avec succès à l'*huile de Harlem,* ce qui ne l'empêcha pas plus tard d'être opéré de la pierre par la lithotritie. Quoi qu'il en soit, mon client se procura cette huile, qui calma quelques-unes de ses crises; mais les échéances périodiques ne furent point pour cela supprimées.

Un médecin qui avait le premier à Toulon pratiqué l'homœopathie et qui fréquentait le magasin de M. L. Imbert, lui conseilla, en 1868, de prendre 10 grammes de racine de *Pareira brava,* en décoction dans 3 verres d'eau, qui, réduits à 1 verre par une ébullition prolongée, serait pris le matin à jeûn.

M. L. Imbert suivit ce conseil, et voici ce qu'il m'écrit a ce sujet, car il habite la campagne, où j'ai été le relancer pour préciser ses souvenirs :

« Je pris pendant quelque temps l'infusion conseillée par » M. Daniel, et je m'en trouvais bien; lorsqu'un jour je fus » pris d'une crise terrible. Vous fûtes immédiatement appelé; » obligé de garder le lit pendant huit jours avec des souf- » frances, je mis au monde le plus beau caillou que j'aie fait » de ma vie. Sachant l'usage que j'avais fait de la décoction de » *Pareira brava,* l'idée vous vint alors de donner à M. Ferrat, » pharmacien homœopathe, une certaine quantité de ladite » racine que j'avais coupée en très-petits fragments. Il en fit » une teinture dont vous me donnâtes un flacon. Je m'en suis » servi depuis avec assez de succès pour améliorer mes souf- » rances.

» Je crois que contre cette maudite maladie, il n'y a guère » que ce remède, sinon pour la guérir, du moins pour y » apporter de grands soulagements; mais je suis obligé de » dire que l'huile de Harlem est aussi une excellente chose. » J'use des deux alternativement. »

J'ai tenu à citer textuellement les souvenirs de M. L. Imbert : mes confrères comprendront que j'ai été conduit à

faire une préparation plus régulière du *Pareira brava* parce que j'avais cru que la décoction concentrée avait produit une aggravation homœopathique. Je n'ai pu du reste m'expliquer que par des bizarreries et des prétentions à la singularité auxquelles, dans les dernières années de sa vie, le Dr Daniel s'abandonnait trop volontiers, l'oubli qu'il avait semblé faire de nos principes, en conseillant des doses massives non dynamisées.

Il était donc naturel que j'eûsse recours à une préparation mieux équilibrée, d'une substance qui me paraissait digne d'être employée. C'est en l'administrant à doses infinitésimales, que je suis arrivé à cette conviction, que le *Pareira brava* est, contre les *coliques néphrétiques* occasionnées par les calculs uriques, le plus puissant modificateur. Mais je n'oublie pas que pour détruire la disposition morbide qui occasionne les coliques, il faut un traitement et surtout un régime. Or, M. L. Imbert, pas plus que les autres malades rhumatisants ou goutteux, n'eut ni le courage, ni la persévérance de se soumettre pendant les intervalle des crises à la diète homœopathique. J'ai néanmoins la croyance que par son action élective incontestable sur les reins, le *Pareira brava*, modifiant la genèse morbide de l'acide urique, pourra être employé avec succès à combattre efficacement la goutte et le rhumatisme dont les coliques néphrétiques sont le plus capital symptôme.

Mais il faudrait soumettre ce précieux remède à l'expérimentation selon la méthode de Hahnemann. Il n'existe pas, en effet, de pathogénésie de cette liane des Antilles. Le peu que l'on en sait se trouve consigné dans la *Flore médicale* du Dr Descourtilz, ancien médecin du gouvernement à Saint-Domingue, imprimée en 1827. J'en extrais ce qui suit :

« Pareire à feuilles rondes ; Liane à feuilles en cœur ; Pa-
» reira brava ; Cissampelos butua, ou vigne vierge à bâtons, de
» la famille des ménispermes : croît aux lieux montueux du
» Brésil, de Saint-Domingue, de Cuba, de la Martinique et

» des autres Antilles, où les nègres en font le plus grand
» cas comme remède et comme alexitère. On emploie la ra-
» cine qui se donne en poudre, depuis un dragme jusqu'à
» deux gros. Trois gros suffisent pour deux litres d'eau qu'on
» fait réduire à moitié.

« Les vertus de cette plante, quoique contestées, n'en sont
» pas moins réelles et mille fois reconnues aux colonies, dans
» les néphrites calculeuses et les dyspnées. Elle divise
» évidemment les matières visqueuses qui engouent les
» bronches, et elle favorise l'exportation d'une manière
» prompte et sensible. On l'emploie aussi dans les gonorrhées,
» et pour arrêter certaines hémorrhagies. Ses feuilles appli-
» quées sur les plaies et les ulcères, en accélèrent notablement
» la cicatrisation. Le jus de cette liane à la faculté de neu-
» traliser incontinent les morsûres des serpents venimeux. Sur
» cinq nègres mordus par des serpents et entrés à l'Hôpital
» de Saint-Pierre, (Martinique.) Trois furent guéris en em-
» ployant le *Pareira Brava*. Les deux autres périrent en
» quatre heures de temps pour n'avoir pu le leur admi-
» nistrer. J'ai mille faits exacts et bien observés, qui m'auto-
» risent à publier la propriété de ce précieux don de la
» nature, observations faites dans tous les cas surtout où les
» moyens généraux, quoique rationnels, avaient échoué, et où
» la perte des malades était assurée, malgré la cautérisation
» pratiquée dans un temps opportun et dont cet antidote
» végétal triompha. »

On voit par cette citation, que le praticien des Antilles, ne fermait pas volontairement les yeux à la lumière. Malgré sa déférence pour les moyens *généraux* et *rationnels*, Descourtilz acceptait les spécifiques ; il les prônait, Il semble qu'il ait entrevu la méthode expérimentale, ou du moins l'action élective des médicaments, si admirablement démontrée par Hahnemann, et aujourd'hui proclamée, même par les détracteurs du grand médecin.

Pour justifier l'estime que je fais du *Pareira Brava*, je publie quelques observations sur les résultats que j'en ai obtenus dans ma pratique.

PREMIÈRE OBSERVATION.

M. Saffret maître magasinier en retraite, âgé de 50 ans, demeurant rue Notre-Dame n° 5, me fait appeler le 9 mars 1871. Il est alité, souffre beaucoup depuis 17 jours de coliques néphrétiques qui ont commencé à se produire depuis un an, et m'apprend qu'elles reviennent à peu près tous les trois mois, de plus en plus longues et violentes. Il a rendu plusieurs fois des calculs uriques, et pendant ses campagnes, il a eu des atteintes de rhumatisme. Toutes les médications ayant été vaines, il a recours, en désespoir de cause à l'Homœopathie.

Les urines sont rares, rouges, à sédiment briqueté. Dysurie, soif et constipation opiniâtre. Le malade supporte difficilement le lit, où cependant il est contraint de séjourner.

Je prescris *Pareira Brava* 3 potions 30e 24e 12e, une goutte de chaque dans 150 grammes d'eau distillée, à prendre alternativement d'heure en heure par cuillerées. Eau sucrée pour boisson.

Du 10 au 15 mars, les douleurs vont se calmant, la dysurie cesse, les urines deviennent abondantes et non sédimenteuses. Le repos au lit n'est plus désagréable, et le malade peut le 18, venir dans mon cabinet me demander s'il lui faut continuer un traitement, tant il se trouve dispos et rétabli.

J'engage M. Saffret à ne pas oublier ses rechûtes et à me venir voir de loin en loin. Ma prescription est : *Pareira Brava*, 30e et 24e dil. une goutte 150 aq. stil. à alterner tous les matins à jeûn.

Le 14 avril les urines continuent à être tout à fait limpides : *Pareira Brava* 24e et 12e *Ut suprà*.

Le 1er Juin à la suite d'un écart de régime. (Tabac,

liqueurs) et peut-être en raison de la périodicité précédemment constatée, mon malade se plaint d'une douleur sourde dans la région lombaire. Je lui donne *Pareira Brava*, teint. mère une goutte dans 150 gr. aq. stil à prendre de 4 en 4 heures. Je le revois le 15 ; il m'apprend que pendant sa potion, il a rendu beaucoup de petits graviers, presque sans douleurs. Je donne *Pareira Brava* 6e et je cesse de le voir jusqu'au 1er juillet 1873.

Pendant cette longue période de 25 mois, M. Saffret n'a pas eu un seul accident, bien qu'il n'ait pas observé le régime imposé pendant les crises.

Ce jour-là, il s'est empressé de recourir à moi, parce qu'il a eu quelques douleurs lombaires, accompagnées de sédiment briqueté dans les urines. *Pareira brava* 30e en eut raison en quelques jours. Je continue le 9 juillet par *Pareira brava* 24′, et le 19 du même mois, par *Pareira brava* 12e, le traitement dont les effets se prolongent encore aujourd'hui, 25 février 1875, puisque pendant vingt mois aucune nouvelle crise ne s'est produite.

Ce traitement a consisté uniquement dans l'emploi de ce seul et même remède, le *Pareira brava*, dont j'ai pu ainsi constater l'efficacité à toutes les dilutions, en partant de la teinture mère jusqu'à la 30e. On remarquera dans cette observation, non-seulement le prompt soulagement procuré pour les souffrances provenant de la présence et du cheminement des calculs, mais encore l'atténuation progressive des crises, dont l'intensité et la périodicité ont été si heureusement modifiées.

Deuxième observation.

M. M., capitaine de frégate en retraite, 52, rue Picot, a longtemps souffert de rhumatismes. Consécutivement s'est développée une endocardite, caractérisée par le souffle aortique au premier temps, chocs douloureux à la région præcordiale, et intermittences du pouls. (Rétrécissement de

l'orifice aortique.) M. M. éprouve en montant une oppression excessive, et pendant longtemps, il avait de cruelles insomnies avec impossibilité de rester au lit. Ces symptômes ont été notablement améliorés par un traitement approprié, dans lequel *arsenic* et *belladonne* ont joué un rôle capital.

Le 19 janvier 1875, M. M. éprouve, vers deux heures du soir, des douleurs contusives à la région des reins. Il s'aperçoit avec inquiétude que ses urines sont rares, rendues avec un pénible ténesme, qu'elles ont une couleur rouge foncé, presque noirâtre, et qu'un dépôt briqueté se forme au fond du vase où elles séjournent. Les coliques néphrétiques vont s'accentuant de plus en plus, et vers huit heures du soir, elles deviennent si insupportables que M. M., qui a toujours une certaine appréhension du lit, se traîne chez moi, appuyé sur un ami, et fou de douleur, me supplie de le calmer. Je prescris *Pareira brava* 6e une goutte dans 150 gr. d'eau distillée, à prendre par cuillerées à café, de cinq en cinq minutes, tant que les souffrances seront aussi intenses. — Je lui recommande d'espacer de plus en plus les doses, dès que les douleurs deviendraient moins cruelles.

Le 20, au matin, je vais voir mon malade, que je trouve au lit, calme et complétement soulagé; il m'apprend que dès les premières cuillerées de la bienfaisante potion, il s'est senti mieux. Mais il avait une telle appréhension du retour de ses atroces tortures, qu'il a, sans interruption, épuisé sa potion en en prenant toutes les cinq minutes, jusqu'à onze heures du soir. A partir de ce moment, un sommeil réparateur l'a calmé, et les urines, qui me sont montrées, sont redevenues claires et ont été rendues facilement et en plus notable quantité.

Ici l'effet du *Pareira brava* a été rapide et décisif contre une hémorrhagie des uretères, provoquée par le cheminement de petits calculs uriques; aucune récidive ne s'est encore produite depuis deux mois.

Troisième observation.

Mme la comtesse de P. S, au Grand-Hôtel, est depuis longtemps dans un grave état de marasme, dont le point de départ date de la ménopause survenue il y a plus de dix ans. Vers cette époque, elle eut une néphrite albumineuse qui fut traitée par des préparations arsenicales à doses allopathiques. La guérison fut proclamée par le médecin et l'albuminurie sembla conjurée, bien que la malade continuât à maigrir d'une manière inquiétante.

Il y a trois ans, Mme la comtesse de P. S. eut à Como une pneumonie grave, qui fut admirablement traitée et guérie par M. le Dr Bruni, de Milan, praticien de notre École, très-justement renommé pour le traitement des maladies de poitrine.

Appelé auprès de cette dame, je suis frappé d'abord du dépérissement qui se manifeste, et surtout de l'oppression si considérable dont elle souffre depuis sa pneumonie, au point que le moindre mouvement des bras, et quelques pas essayés, même dans l'appartement, amènent une suffocation presque syncopale. Elle ne peut, *à fortiori*, ni se mettre dans son lit sans aide, ni monter quelques marches d'escalier. Le sommeil est bon, mais seulement dans une attitude presqu'assise. Mais l'appétit est nul, bien que les digestions ne soient pas trop laborieuses.

Bien que Mme de P. S. ne tousse pas, et qu'elle n'ait jamais de sueurs nocturnes, les commémoratifs de la récente pneumonie, ont fait craindre une phthisie pulmonaire ; en conséquence, je suis invité à procéder à un scrupuleux examen de la poitrine.

L'auscultation la plus minutieuse et la plus attentive de toutes les parties du thorax ne révèle aucun des signes caractéristiques de la présence de tubercules. La respiration est courte et haletante, mais ne produit aucun souffle pendant

ses deux temps. J'en conclus que s'il y a un peu d'empâtement du tissu intercellulaire, il ne s'est point produit de néoplasmes hétérogènes, et que la maladie ne saurait être considérée ni traitée comme une phthisie pulmonaire.

Quelle était donc la nature de ce mal, qui avait pu produire une si profonde altération d'un organisme primitivement vigoureux ?

Je portai mon attention sur les urines, en raison de l'ulbuminurie traitée autrefois et réputée guérie. Or, l'examen de ce produit me révèla le nœud de la situation. Une bonne analyse y démontra la présence d'une notable proportion d'albumine, avec des cellules d'épithélium et des tubuli, dénotant une grave altération des éminences mamelonnées ; l'urine contient en outre des cristaux rouge-bruns d'oxalate de chaux, la quantité rendue en 24 heures, et toujours sans douleurs, varie de un litre à 3/4 de litre.

Je diagnostique une néphrite parenchymateuse, et je prescris, le 19 décembre 1874 : *Arsenic* 30, six globules dans un verre d'eau, à prendre par cuillerées trois fois par jour.

Le 25 décembre, je suis mandé en toute hâte auprès de la comtesse, qui depuis 3 heures, souffre d'une atroce douleur dans la région lombaire gauche. Cette douleur insolite, inattendue, est si violente, qu'elle désespère la malade qui appelle la mort à son secours. Il était 4 heures, au moment où je la visitai, la douleur rayonnait du rein gauche, jusqu'à l'aîne, en suivant le trajet de l'uretère. Je prescris *Pareira-Brava* 6 glob. de la 6e dilution dans un verre d'eau, une cueillerée de 5 en 5 minutes. A la 2e cueillerée, la crise se calme presqu'instantanément, et la malade repose paisiblement pendant toute la nuit.

Cet accident ayant ainsi démontré la justesse de mon diagnostic, dont il a été comme le critérium, j'ai, pendant cinq semaines, continué avec *Pareira-Brava ; Copaïvæ Bals ; Hélonin ; Azotate d'urane*, et *Thea viridis*, le traitement de la

néphrite parenchymateuse. Sous l'influence de ces remèdes, donnés chacun en une seule dose, le matin à jeûn, avec des intervalles de repos convenables, les progrès de l'amaigrissement se sont arrêtés, l'albumine a été réduite des 2/5, et des cristaux de carbonate de chaux se sont mêlés à ceux de moins en moins nombreux d'oxalate de chaux. En outre, l'appétit est revenu, et la malade a pu non-seulement marcher dans son appartement, mais encore parcourir à pied quelques centaines de mètres dans la rue, et monter un escalier d'une vingtaine de marches.

L'action de *Pareira-Brava* sur le symptôme coliques néphrétiques et sur la modalité des reins a été aussi efficace que rapide.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Mme Béretta, âgée de 51 ans, rue des Beaux-Esprits, 14, a eu deux enfants ; elle est entrée dans la période de la ménopause il y a 2 ans, et depuis cette époque, elle a eu de violentes crises de coliques néphrétiques, à la suite desquelles ses urines noirâtres ou sanguinolentes et écumeuses, laissent déposer des poussières briquetées d'acide urique. Avant la ménopause, elle a souffert d'un rhumatisme à l'épaule gauche.

Mme Béretta me fait appeler, pour la première fois, le 21 août 1873. Je la trouve alitée, en proie à de cruelles douleurs des reins, s'étendant le long du trajet de l'uretère gauche, urinant goutte à goutte et avec un violent ténesme, et vomissant péniblement et après des nausées successives, quelques gorgées d'un liquide bilieux. Elle m'apprend que, même en dehors des accidents néphrétiques, elle voit habituellement dans ses urines de petits calculs ne dépassant pas le volume d'un grain de petit millet.

J'administre *Pareira Brava* 12e une goutte, dans 150 gram. d'eau distillée, à prendre par cuillerées à café de quart d'heure en quart d'heure.

Le lendemain 22, les douleurs ont notablement décru; l'urine coule plus librement ; elle est d'un rouge foncé, troublée par quelques mucosités ; les vomissements ont cessé. — Prescription *Pareira Brava* 24e une goutte 150 aq. stil., une cuillerée de trois heures en trois heures. — Bouillon de bœuf.

Le 23, toute sensibilité de la région lombaire et de l'uretère a disparu; les urines ont entraîné un petit calcul rouge de la grosseur d'un grain de blé, — elles sont limpides et ne laissent plus déposer de mucosités.

Je la revois le 26 et le 29 en franche convalescence, et je lui fais continuer *Pareira Brava* 30e une cuillerée deux fois par jour.

Madame Béretta vient me consulter le 25 octobre. Elle a souffert un peu de la région lombaire et voudrait conjurer une crise qu'elle redoute, en raison des prodrômes trop connus de ses précédentes atteintes. *Pareira Brava* 12e est donné avec un tel succès, que je n'entends plus parler de cette malade jusqu'au 11 du mois d'août 1874, époque où de nouvelles douleurs lombaires sont encore dissipées en trois jours par une dernière potion de *Pareira Brava* 24e par cuillerées trois fois par jour.

Cinquième Observation.

M. X., ancien officier de marine, demeurant au faubourg du Mourillon, âgé de 58 ans, est depuis une dixaine d'années sujet à des coliques néphrétiques, et ses urines laissent habituellement déposer de petits cristaux d'acide urique. La première crise qui eut lieu en 1865 fut extrêmement douloureuse et de longue durée. — Je la combattis par les moyens appropriés : *Nux vomica*, *Bryonia*, *Uva ursi*, etc., et c'est par les médicaments ordinaires que je traitai les crises successives qui se succédèrent, à d'assez longs intervalles, avec le même caractère de ténacité.

Au mois d'août 1874, une violente atteinte, traitée uniquement avec *Pareira Brava*, n'a duré que deux jours, et les conséquences n'en ont été, ni aussi graves comme épuisement, ni aussi pénibles comme symptômes ultérieurs.

Sixième Observation.

M. X., capitaine de frégate, âgé de 57 ans, éprouva, au mois de juillet 1874, une violente attaque de coliques néphrétiques, qui le tint au lit ou à la chambre pendant 8 ou 9 jours. Comme commémoratifs, ce malade a eu de fréquentes atteintes de rhumatisme et de névralgies rhumatismales.

Appelé à soigner, en décembre 1874, une nouvelle crise, j'administrai *Pareira Brava* 6 globules de la 12e dil., dans un verre d'eau, une cuillerée de 3 en 3 heures. Je constatai que les urines offraient un sédiment briqueté. En deux jours, les douleurs avaient entièrement disparu, et M. X put commencer une tournée d'inspection des côtes du 5e arrondissement maritime, et l'accomplit sans incident pendant une dixaine de jours. Le même médicament doit être continué de mois en mois alternativement avec le *Juniperus communis*.

J'aurais pu multiplier les observations qui tendent à prouver la remarquable efficacité du *Pareira Brava* contre les coliques néphrétiques, occasionnées par des calculs des voies urinaires. Mais il me semble que celles que je viens de donner suffisent à cette démonstration, et justifient suffisamment l'appel que je fais aux médecins de notre école pour vérifier expérimentalement la pathogénésie de ce précieux médicament.

Aller au-delà de ce desideratum serait superflu, et les doctrines thérapeutiques, qui ont nos croyances, nous interdisent de faire des théories ou des raisonnements hypothétiques sur les indications problables que l'on pourrait induire de son action élective sur les reins. C'est à l'expérience de prononcer souverainement avec la précision à laquelle la

méthode de Hahnemann nous a heureusement habitués. Je crois devoir ajouter que les préparations, qui ont servi à mes traitements, viennent de la pharmacie G. Weber, 8, rue Neuve-des-Capucines, à Paris.

Toulon, 26 février 1875.

Dr Turrel.

STATISTIQUE

Des cas de choléra guéris à Naples avec le camphre seul, à l'hôpital royal des pauvres, au 3e régiment suisse et en ville, pendant les années 1854, 1855, 1865,

Par le Dr Rocco Rubini.

L'auteur du travail dont nous allons entretenir nos lecteurs n'est pas un inconnu pour eux, car il leur a mis dans les mains une arme puissante contre les maladies du cœur, en leur faisant connaître les propriétés thérapeutiques du *Cactus grandiflora*.

La statistique des cas de choléra offre surtout deux points très-importants à signaler : la guérison du choléra par le camphre seul, à toutes les périodes du mal, et l'observation très-curieuse d'un certain nombre de cas de choléra débutant par des attaques d'épilepsie.

Comme cette question est d'un très-haut intérêt scientifique, je donnerai la traduction entière de quelques-uns de ces cas. Suivront quelques remarques et appréciations que je me réserve de soumettre à l'auteur et aux lecteurs.

Il convient d'indiquer d'abord la préparation du camphre dont se sert le Dr Rubini ; car elle diffère quelque peu de celle que nous connaissons.

PRÉPARATION DE L'ALCOOL CAMPHRÉ.

« L'esprit de vin du commerce exhale ordinairement une désagréable odeur de moisi ; il ne convient pas pour l'usage

dont je parle, Il faut qu'il soit le produit d'un vin potable et pur. L'esprit qu'on en obtient doit être distillé plusieurs fois, et la dernière dans une cornue de verre, et rectifié de manière à marquer 40° à l'aréomètre de *Cartier*, ou 90° à celui de *Gay-Lussac*. C'est alors que, selon l'expression arabe, on peut l'appeler alkôôl. Ainsi préparé, une livre de cet esprit dissout une livre de camphre pour être saturé. Telle est la préparation que j'emploie. La préparation ordinaire est d'une once de camphre par livre d'esprit de vin du commerce. Cette préparation ne vaut rien. Le choléra est un mal très-grave et qui tue souvent en peu d'heures. Le remède qui sert à le combattre doit être fort et très-énergique. *La base des faits prodigieux que je viens de publier repose tout entière sur la préparation de l'alcool camphré.* Je répète donc et je ne saurais trop répéter que l'*alcool doit être très-pur*, *rectifié à* 40° *au moins et bien saturé de camphre*, de manière qu'une livre d'alcool dissolve une livre de camphre. »

Voilà l'instrument bien préparé ; voyons comment notre honorable confrère s'en sert. Je vais le citer, c'est le moyen d'être plus exact.

MÉTHODE PRÉSERVATIVE.

« Lorsque le choléra frappe un pays, quiconque jouit d'une santé normale doit prendre, pour se préserver du fléau, cinq gouttes d'alcool camphré sur un petit morceau de sucre et répéter la même dose trois, quatre fois par jour et observer un régime diététique convenable. Ce moyen si simple a préservé beaucoup de familles et un grand nombre de mes amis et de mes clients dans la ville et dans le pays. »

Pour éviter de longs et fastidieux détails, l'auteur se contente de citer en exemple un couvent de religieuses, composé de 40 personnes, qui furent ainsi préservées de toute attaque.

MÉTHODE CURATIVE

« Il est bien facile de guérir le choléra à son début. Il suffit pour obtenir ce résultat de faire prendre tous les quarts d'heure cinq gouttes d'alcool camphré..... Et comme le stade d'invasion de la maladie ne dure souvent pas plus de quelques heures, il est bon de conseiller à chacun d'avoir toujours sur soi une petite fiole d'alcool camphré et de petits morceaux de sucre pour en user en cas de besoin aussitôt qu'on ressent quelques troubles d'estomac, ou quelque dérangement de ventre. Une prompte guérison survient comme par enchantement.

« Aussitôt qu'apparaît le choléra, il faut se coucher, se couvrir d'étoffes de laine, et prendre tous les cinq minutes quatre gouttes d'alcool camphré. Dans les cas graves, la dose peut être de cinq à vingt gouttes chaque fois, toutes les cinq minutes. Ce même remède, administré par gouttes, fut impuissant sur deux hommes d'âge avancé; je fis prendre alors une petite cuillerée à café du remède toutes les cinq minutes, et, en peu de temps, j'obtins la réaction désirée. Ordinairement, au bout de deux, trois, quatre heures, survient la fièvre de réaction, une sueur abondante et la guérison.

« Un musicien, Carlo Mele....., fut apporté à la Clinique sur les 9 heures du soir dans un état effrayant qui laissait craindre une mort très-prochaine. — Tête pesante et endolorie; aspect cadavéreux, défiguré, émacié; yeux cyanosés, languissants, éteints; langue et souffle froids; voix grêle et languissante; soif ardente, inextinguible; angoisse, douleur précordiale; diarrhée séreuse continuelle; vomissements; déjections presque incessantes; suppression complète de l'urine; froid glacial de toute la surface du corps; peau contractée et insensible à toute espèce d'excitation; extrémités cyanosées; crampes violentes aux mollets; pouls insensible; défaillances fréquentes; prostration complète; profond abattement moral; crainte extrême de la mort.

« Cependant ce cas si grave guérit avec le camphre seul, administré intérieurement et extérieurement. On commença par donner cinq gouttes toutes les cinq minutes, on augmenta progressivement jusqu'à vingt gouttes par cinq minutes; on fit de larges frictions sur le ventre, aux tempes, sur la colonne épinière, sur les extrémités. Bien que d'abord l'organisme ne présentât aucune réaction, cependant, avec une persévérante confiance, au bout de sept heures d'emploi de ces moyens, la terrible maladie commença à céder. Les forces éteintes se ranimèrent peu à peu; la fièvre survint, une sueur abondante, une réaction complète, et la guérison. »

C'est assez pour faire bien connaître la méthode de notre honoré confrère. Nous ferons seulement remarquer que, chez quelques malades, la dose du médicament fut portée jusqu'à trente gouttes toutes les cinq minutes. Nous allons maintenant nous arrêter un peu plus sur un autre ordre de faits qui offre un intérêt tout particulier, et auquel l'auteur attache une haute importance. Je veux parler des cas de choléra qu'il désigne sous le nom de *choléra de forme épileptique*. Je vais encore traduire littéralement afin que chacun puisse apprécier en toute connaissance.

« Dans une famille..... je vis débuter le choléra avec la forme épileptique, ce que je n'avais jamais observé. Jamais l'épilepsie n'a existé chez aucun membre de la parenté, ni du côté paternel, ni du côté maternel. Cinq femmes furent atteintes de cette cruelle maladie, l'une après l'autre, comme si elle eût été contagieuse dans cette maison, où cependant on observait les règles de l'hygiène : la propreté, les bonnes mœurs, et toutes les habitudes de la bienséance. L'habitation était suffisamment grande, aérée, éclairée, exposée au soleil. Cependant le fléau s'y présenta ; et les fumigations de chlore, la désinfection par le sulfate de fer ne servirent à rien contre ses envahissements successifs, comme s'il eût voulu détruire toute la famille. . . . . .

» Deux des malades eurent une rechute et, malgré la gravité du mal chez ces personnes, cependant elles guérirent avec le camphre seul. Voici, en peu de mots, l'histoire des faits :

» La jeune fille, Rebecca G., âgée de 11 ans, se leva bien portante le matin comme à l'ordinaire. Deux heures après, elle prit son déjeuner habituel. Peu après elle fut prise d'un vertige qui l'aurait fait tomber si sa mère ne se fût trouvée à point pour la retenir. Bientôt elle perdit connaissance, le visage devint livide, les yeux renversés et tous les mouvements convulsifs des épileptiques se montrèrent aux muscles de la face et des membres. L'écume vint à la bouche, l'algidité s'empara du corps fortement cyanosé, absence de pouls, et, dans cet état, arrivèrent les vomissements et la diarrhée sans que la malheureuse s'en aperçût. Elle vomit d'abord ses aliments et bientôt il n'y eût que des déjections séreuses par le haut et par le bas.

» La jeune fille, revenue à elle, n'avait aucun souvenir de ses souffrances successives. Elle répondait juste aux questions qu'on lui adressait, mais d'une voix éteinte. Elle se plaignait d'une extrême faiblesse, d'une grande soif et d'une forte angoisse précordiale. L'absence du pouls continuait ainsi que le froid, la cyanose, le froid de la langue et de l'air expiré, les crampes aux mollets, la diarrhée et les vomissements.

» Au bout d'une demi-heure environ survint une autre attaque épileptique précédée d'un cri aigu et accompagnée d'écume à la bouche, de vomissements et de diarrhée involontaires. Après le paroxysme épileptique, l'intelligence reparut, mais l'algidité, la cyanose, les crampes, la perte du pouls, la soif, l'angoisse, les vomissements, la diarrhée séreuse avec des flocons albumineux, la suppression des urines persistent.

» Ces attaques épileptiformes, alternant avec le retour de l'intelligence et cessation des mouvements convulsifs, se répétèrent plusieurs fois et cédèrent à l'emploi du camphre. Voici comment il fut employé :

» Pendant le paroxysme épileptique, la malade ne pouvant rien avaler, on faisait sur tout le corps et continuellement, des frictions avec de l'alcool saturé de camphre. Après l'attaque on faisait prendre toutes les cinq minutes dix gouttes d'alcool camphrée sur un petit morceau de sucre. La maladie ne paraissant pas céder, on augmentait la dose jusqu'à 20 et 30 gouttes chaque fois, sans cesser les frictions. Au bout de six heures on obtint une réaction favorable qui sauva la malade. Les vomissements et la diarrhée cessèrent d'abord, ensuite le pouls reparut peu à peu, la cyanose diminua progressivement ainsi que le froid, les crampes, la soif et l'angoisse. La fièvre de réaction, une sueur abondante et la chaleur s'établirent. Après huit heures de cette sueur qui avait baigné la chemise, les draps, la couverture de laine et jusqu'au matelas, la jeune fille se trouva bien, recouvra le calme et les forces, la soif s'éteignit, la sécrétion des urines reparut, alors on la changea de linge et on la coucha dans un autre lit bien préparé. On lui fit prendre deux petites tasses de bouillon pour relever ses forses et le lendemain, étant bien guérie, elle dut seulement garder le lit quelques heures par jour.

« Quoique guérie, elle n'avait pas le souvenir des souffrances endurées. Elle ne se souvenait pas d'avoir déjeûné avant de se sentir malade, d'avoir éprouvé un étourdissement à tomber, des convulsions, et d'autres souffrances pendant sa maladie. Elle ne se rappelait ni ce qu'on lui avait demandé, ni ce qu'elle avait répondu. En un mot, tout ce qu'on lui racontait de ses souffrances était nouveau pour elle et curieux. Après quelques jours, la mémoire lui revint peu à peu, et ce ne fut qu'au bout de huit jours qu'elle se souvint peu à peu qu'elle s'était levée bien portante, qu'elle avait déjeûné, qu'elle avait éprouvé un étourdissement et autre chose encore ; mais tout cela lui semblait assez lointain, comme datant de plusieurs mois et non de huit jours.

« La dose d'alcool camphré, employée pour obtenir la

guérison, fut de deux livres, et les fortes doses de 30 gouttes chacune toutes les cinq minutes, sans qu'il s'en soit suivi aucune irritation des nerfs, ni de la muqueuse gastro-intestinale, comme si la vie n'avait plus la puissance d'en éprouver l'impression.

« Le 19 septembre, la même personne eut une rechute de cette maladie, sans cause appréciable, avec la même attaque épileptique et les mêmes symptômes. L'attaque épileptique fut plus longue, il y eut plus de faiblesse, la voix tellement éteinte qu'elle ne pouvait répondre, l'intelligence troublée et parfois stupide. Après l'attaque épileptique, elle semblait revenue à la raison; ce calme apparent fut de moindre durée, les vomissements et la diarrhée furent plus fréquents, les crampes plus douloureuses et l'angoisse plus terrible. En un mot, tous les symptômes furent plus graves que la première fois, et au point de faire craindre pour la vie de la malade.

« Pour ce motif, l'alcool camphré fut donné à plus forte dose et plus souvent. La malade fut guérie pour la seconde fois. On employa, dans l'espace de 10 heures, trois livres d'alcool camphré, à l'intérieur et à l'extérieur pour obtenir la réaction vitale, et la crise salutaire de la sueur abondante et de la chaleur. »

Plusieurs autres cas pareils se sont présentés dans la pratique du Dr *Rubini*. Je pense qu'il suffit d'en avoir traduit un pour donner, à nos lecteurs, une idée de la maladie qu'il a voulu faire connaître à ses confrères, en même temps que de la méthode qu'il suit dans l'application du camphre. Dans un cas des plus graves, il en employa jusqu'à huit livres, mais une partie fut administrée en lavement.

Je veux encore faire connaître un autre cas de guérison de choléra remarquable pour un autre motif. Il s'agit d'une dame qui venait de perdre sa fille des suites d'une attaque de cette cruelle épidémie. Le camphre ne produisit pas chez elle les heureux effets observés chez tous les autres.

Elle fut prise du choléra sous l'influence du profond chagrin de la perte de sa fille. Le Dr *Rubini* pensa que l'entrave à la guérison provenait précisément de la cause morale. Il eut donc vite l'inspiration de donner à la malade une dose d'*Ignatia*. Bientôt après l'amélioration et la guérison suivirent.

Sans doute, il ne manquera pas plus en France qu'ailleurs de médecins pour douter et même pour nier les résultats d'une telle pratique. On n'accusera pas vraisemblablement le confrère d'imposture, mais seulement d'illusion; on ne dira pas qu'il a voulu tromper, mais bien qu'il s'est trompé, qu'il a commis des erreurs de diagnostic; qui sait même? qu'il a peut-être pris le *Pirée* pour un homme. Il faudrait pourtant se garder de trop de légèreté dans le jugement et savoir bien, avant tout, que le médecin qui nous donne de telles affirmations n'est pas le premier venu, mais un des hommes les plus distingués et les mieux posés dans la clientèle de Naples.

D'ailleurs, ce n'est pas ici mon opinion seulement que j'exprime. Il a pour lui celle de confrères éminents en Angleterre: Drysdale à Liverpool et Russel à Édimbourg. Voici ce qu'en dit ce dernier : « Nous avons la ferme conviction que le Camphre est un remède presque infaillible contre le choléra, si on peut l'employer dès le début de l'attaque. »

Il va sans dire que si le Dr Rubini et ses confrères ont guéri 592 cas de choléra par le Camphre et sans un seul décès, ces Messieurs n'ont pas prétendu que tous fussent à la période algide. Au contraire, il est dit expressément que sur un groupe de 200 cas traités dans le même établissement, 60 seulement étaient arrivés à un état d'extrême gravité.

J'ai traduit tout au long certains des cas graves traités par le Dr Rubini, afin de montrer les éléments de diagnostic et pour prouver combien le doute à l'égard de sa relation serait injurieux. C'est aussi l'avis du Dr Richard Hughes, dans son Traité de matière médicale homœopathique à propos du Camphre.

Nous avons exprimé franchement notre opinion sur l'œuvre et sur le talent du Dr Rubini. Nous lui croyons le caractère trop élevé et l'esprit de progrès trop sérieux, pour supposer qu'il puisse s'offenser de la sincérité de nos réflexions.

Et d'abord, nous commençons par le louer d'avoir fait ressortir avec tous les détails nécessaires les faits si importants de début de l'attaque de choléra par des attaques épileptiformes. Nous n'avons qu'à l'applaudir de ses succès. Nous nous permettrons, cependant, de lui demander s'il croit que le cuivre administré au début de ces cas épileptiformes n'aurait pas produit un aussi heureux résultat que l'emploi du Camphre? C'est *un* des médicaments auxquels, certainement, beaucoup d'homœopathes auraient pensé comme nous. L'administration de ce remède aurait peut-être beaucoup modifié les développements de l'attaque cholérique. Nous osons le croire.

Un autre motif encore qui fortifie chez nous cette conviction, c'est que nous avons à Paris un confrère, le docteur Cramoisy, qui a guéri la plupart des cas de choléra qu'il a eûs à soigner par l'emploi d'*Aconit* seul. (*V. ses observations consignées dans le bulletin de la Société Médicale Homœopathique de France*, année 1865, p. 604 et 652.)

Si deux médicaments si différents par leur composition chimique et par leur symptomatologie ont pu produire des résultats presque identiques, cela ne nous autorise-t-il pas suffisamment à nous demander s'il y a vraiment un spécifique absolu du choléra?

Mais à plus forte raison nous ferons-nous cette question si nous nous rappelons que beaucoup de cas de choléra ont été guéris par d'autres médicaments, entre autres, par le *veratrum album* et par le *veratrum nigrum* qui paraît devoir l'emporter sur le premier.

Si tant est qu'un certain nombre de médicaments se disputent la palme de supériorité en face d'une si redoutable épidémie, nous avouons franchement croire à tous les succès

annoncés, mais nous déclarons aussi formellement ne croire ni plus, ni moins à la supériorité, à la spécificité, disons le mot, car c'est là qu'on tend, de l'un ou de l'autre des médicaments indiqués.

Tout le monde sait que les manifestations du choléra ne sont pas tellement identiques à elles-mêmes chez tous les sujets frappés qu'un seul médicament puisse répondre à toutes ses phases, à toutes ses nuances, à toutes les individualités. C'est regrettable à coup sûr, car la médecine serait ainsi bien plus facile à pratiquer et la sécurité bien plus grande. C'est regrettable pour ceux qui n'aiment ni le doute, ni les recherches minutieuses.

Il y a d'un autre côté un certain positivisme qui dira : les faits sont des faits et la statistique homœopathique montre qu'avant le *camphre* du docteur Rubini et l'*aconit* du docteur Cramoisy, c'est-à-dire avant la méthode dont use chacun d'eux dans l'emploi de son médicament, les cas de guérison n'étaient ni si nombreux, ni si sûrs. A cela je réponds que si l'on choisit bien parmi les nombreux médicaments applicables au choléra, celui qui répond le mieux à chaque phase du mal et à chaque individualité le succès sera sûrement le même, pourvu qu'il n'y ait pas trop de timidité daus la répétition des doses,

Je n'insisterai pas plus longuement sur des observations que je pourrais prolonger. J'en ai dit assez pour faire réfléchir ceux qui tiennent d'avantage à la loi des semblables, et c'est tout ce que je me proposais.

Après les succès de notre très-honoré confrère, devant les nombreux éloges qui lui sont arrivés dans presque toutes les langues de l'Europe, en face de la position et de la valeur personnelle de l'auteur, je n'ai pas voulu faire de critique, mais seulement rappeler que la loi des semblables n'avait pas pour autant perdu ses droits, ni sa valeur incontestables. J'ai voulu indiquer qu'il est possible, sans doute de faire aussi bien, pourvu

qu'on applique le médicament le plus semblable, par ses syptômes, à la période de la maladie au moment où l'on est appelé. On m'opposera la statistique, mais celle-ci même, tout en ne prouvant que dans une certaine mesure, ne donnerait vraisemblablement pas un démenti à ce que je propose de faire encore après qu'on l'a déjà pratiqué nombre de fois, et pas toujours avec des succès trop inférieurs. Je me rappelle, pour ne parler que de ceux qui ne sont plus, les beaux résultats obtenus par Jal, à Saint-Pétersbourg.

Mais je n'ai pas à défendre ce que personne n'a contesté. Je dois plutôt remercier vivement nos deux confrères de ce qu'ils nous ont appris, et les féliciter sincèrement de leurs brillants succès. Dr Leboucher.

A PROPOS DU TRAITEMENT DE LA VARIOLE PAR LE VACCINIUM, ETC.

A Monsieur le Président de la Société médicale Homœopathique de France.

Monsieur le Président,

En parcourant le numéro d'octobre du *Bulletin de la Société Homœopathique*, j'ai vu que, dans la séance du 6 juillet, il avait été question de moi à propos de l'emploi du *Vaccinium* dans le traitement de la *Variole*.

J'ai donc lu, qu'à ce propos, notre estimé confrère Jousset faisant observer, — et avec juste raison, — que l'inauguration de cette pratique n'est pas de moi, adopte sur ce point des conclusions qui ne sont autre chose, dans le fond, que l'infirmation de la diagnôse de notre excellent confrère Ozanam et de la mienne.

M. Jousset a dit : « Il est admis aujourd'hui qu'on n'arrête pas » plus une variole qu'on n'arrête une pneumonie, une fièvre

» typhoïde, etc., en un mot, une maladie cyclique : — on
» atténue simplement les symptômes, on calme l'organisme
» affecté, on l'aide à sortir vainqueur de sa lutte avec le mal.
» Or, si M. Ozanam avait obtenu ce résultat, je dirais qu'il le
» doit à son médicament; mais tel n'est pas son cas : il voit
» une variole confluente arrivée au quatrième jour, qui s'arrête
» par conséquent au moment de l'éruption, et dans laquelle la
» fièvre de suppuration n'a pas lieu; et il attribue cet effet au
» *Vaccinium*. Eh ! bien, je dis qu'en pareil cas il a eu affaire
» à une personne vaccinée, atteinte de variole modifiée ou
» varioloïde, qui se distingue justement de la variole franche
» par l'absence de la fièvre de suppuration, et sans aucune
» espèce de médication. »

Qu'est-ce que cette autorité de *il* ou de *on*? Hypothétiques prémisses de conclusions arbitraires... Entre tous ses confrères, M. Jousset s'est-il conféré à lui seul le monopole de la diagnôse? — Qu'entend-il par *arrêter* une maladie? — Ne l'ayant pas dit, me voilà obligé de supposer à mon tour, et de lui attribuer peut-être une idée différente de la sienne? — Veut-il dire que la médecine est impuissante à abréger la marche normale qu'affectent ces maladies dans les cas où elles sont abandonnées sans traitement à leur évolution, et que, quoique l'on fasse, leur marche est toujours une et identique à elle-même en durée, — sinon en intensité? — Si c'est là ce qu'il entend dire, il serait facile de lui opposer des faits nombreux en preuve du contraire, — commençant par ceux que Tessier a signalés dans son travail *Sur la Pneumonie et le Choléra*. — et finissant par les siens, du temps où, interne à l'Hôtel-Dieu, au moyen de *petites* saignées *orthodoxes* répétées soir et matin seulement pendant deux jours à deux jours et demi, avec le tact médical qui déjà le caractérisait, — (on se sert de ce que l'on a), — il amenait la pneumonie en franche résolution vers le quatrième jour de sa durée ! — Je lui citerai encore un seul cas particulier, — authentique, puisqu'il eût pour témoins quatre ou

cinq d'entre nous, — celui de notre regretté confrère Gastier, lequel eut une pneumonie que Bryone fit entrer en résolution au bout de trente-six heures de durée. — Je passe sous silence les suites qui, par l'imprudence du maître, furent une rechute très-grave, mais qui vint confirmer le diagnostic primitif; diagnostic si facile du reste, qu'il ne peut être sujet à conteste, même de la part des médecins les plus familiers à ce genre de controverse.

M. Jousset m'objectera peut-être, — je n'en sais rien, — aussi dis-je : *peut-être,* — que la pneumonie peut guérir toute seule, et s'arrêter le troisième ou le quatrième jour sans traitement. — A l'appui de cette proposition supposée, il faudrait citer des faits; — mais je suppose encore que cela soit; — dans ce cas, je répondrais que, si au lieu de s'arrêter seulement le septième ou le quatorzième jour, la pneumonie entre parfois en résolution, c'est-à-dire se met à décliner vers le troisième ou le quatrième jour, cela prouverait précisément le contraire de ce que soutient M. Jousset, savoir, que cette maladie n'est pas, comme il le prétend vouée fatalement à une évolution cyclique invariable, et, à plus forte raison, quand elle est traitée.

Quant à tous les faits qui pourraient être cités en opposition à l'argument par l'autorité de *il* ou de *on,* ils sont trop nombreux pour prendre place dans une lettre.

Donc, qu'est-ce que conduire une maladie à sa résolution en moins de temps que celui qui caractérise sa marche normale lorsqu'elle est abandonnée à la nature, — ou mal traitée (disons le mot), —si ce n'est modifier son évolution, l'*arrêter,* comme le dit notre confrère? — Et les observateurs n'ont-ils pas unanimement remarqué que la période de *déclin* est d'autant plus rapide, que plus rapide a été la période d'*augment?* — Par conséquent, appliquer un tel mode d'objection soit à la marche de la pneumonie, soit aux résultats du traitement de la variole par le *vaccinium,* à propos d'un cas

où notre éminent confrère Ozanam rapporte avoir, comme plusieurs d'entre nous, supprimé dans la variole la fièvre secondaire et la période de suppuration, n'est pas seulement commettre *à priori* un jugement anticipé et hasardé, mais mettre en doute le savoir ou la bonne foi d'un confrère !

Plus loin, M. Jousset ajoute : « qu'il n'adopte pas mes conclusions optimistes. » — Jusqu'à contre-épreuve expérimentale, il a cent fois raison de se tenir dans cette sage réserve, mais non de qualifier par avance le mode d'observation de ses confrères, et d'infirmer leur diagnostic en l'absence des faits. — A-t-il donc si vite oublié que l'histoire de l'épidémie de 1870-71 fourmille de cas où varioloïde, variole, variole confluente et variole noire se montrèrent sur des sujets anciennement vaccinés et dont beaucoup succombèrent ? — Or, ces faits ne démontrent-ils pas que l'effet de la vaccine est fort incertain, et que chez un vacciné, une variole vraie dont la période de suppuration a été supprimée, ne peut, ni ne doit être pour cela considérée comme étant nécessairement une varioloïde, — puisque, — je le répète, — des vaccinés, et même des revaccinés, ont pu être pris des formes les plus graves, et en mourir ! (1)

(1) Je me rappelle avoir vu autrefois dans les services de Piédagniel et de Piorry, à l'hôpital de la Pitié, des varioloïdes, même discrètes, qui, contrariées dans leur évolution par des causes inconnues, se terminèrent par la mort. A un moment donné, en général vers le quatrième jour de l'éruption, quelques pustules s'affaissaient et prenaient une teinte livide. Sur ce seul signe, et malgré le nombre très-restreint des pustulus en rétrogression morbide, les confrères cités pronostiquaient la mort, — qui arrivait constamment. — Les faits de l'épidémie de 1870-71, et ceux que je viens de rappeler, établissent donc d'une manière évidente : 1° Que la vaccine ne préserve pas nécessairement de la variole, ni ne mitige constamment l'influence variolique ; — 2° que la varioloïde n'est pas nécessairement ni constamment bénigne ; — et que dans certains cas, elle peut devenir mortelle comme la variole, — à moins qu'un *dynamisme équivalentiel* interposé en temps opportun ne vienne faire équilibre au poison, et « arrêter » une évolution funeste, ce dont la médication par loi de *similarité* nous offre d'incontestables exemples.

Pendant l'épidémie de 1870-71, notre confrère Martin (de Nogent) fit, dans

En présence des faits si nombreux et si universellement connus auxquels je me reporte, arguer comme le fait notre estimé confrère, n'est pas seulement infirmer des faits cliniques dont il n'a pas été témoin, mais dire trop légèrement à un confrère autorisé qu'il ne sait pas distinguer un cas de varioloïde d'un cas de variole franche, — c'est substituer une opposition de *parti pris* à l'observation pratique, à l'analyse critique des faits observés.

Chacun sait et comprend qu'en présence de faits nouveaux il faille se tenir sur la réserve, et attendre soi-même de l'observation bien faite le jugement qu'il sera permis de porter. Mais, avec le système d'argumentation généralement adopté par notre confrère, que devient la logique en matière d'observation, s'il suffit, pour infirmer les faits et asseoir sa petite controverse, d'arguer qu'on n'y était pas, qu'on ne les a pas vus, que pour cela ils ne peuvent être, et que par conséquent ce sont les observateurs qui ont nécessairement mal vu; — car, sous une autre forme, c'est là généralement tout le fond de son argumentation.

Veuillez agréer, monsieur le Président, etc.,

Dr P. Pitet.

Paris, le 16 novembre 1874.

« Il est nécessaire de répondre quelques mots à la lettre passablement aggressive que M. le Dr Pitet me fait l'honneur de m'adresser. »

Notre cher confrère est d'abord offusqué, parce que j'ai eu le malheur de me servir du pronom indéfini *on*. « *On* n'arrête

un cas de variole noire, une tentative couronnée de succès. Vers le cinquième jour, les pustules étant complètement affaissées et livides, et l'état général du malade revêtant la gravité que l'on connaît, notre confrère eut l'idée de prescrire *Vaccinium* en le faisant alterner avec *Arsenicum*. Deux jours après, l'état général du malade avait perdu sa gravité, et l'éruption entrait en complète dessication. Quelques jours plus tard, l'épiderme se détachait de tous côtés, et celui des bras notamment, en vastes lambeaux comme chez les ophidiens.

pas une maladie cyclique, » ai-je dit. Et le Dr Pitet me demande qu'est-ce que cette autorité de *on*, qui se cache derrière ce *on ?* — Or, cette attaque de notre confrère m'est d'autant plus sensible qu'il sait, aussi bien que moi, que Joseph de Maistre a dit quelque part : « *On* est un sot, » Il est vrai que le terrible polémiste répondait à Locke, qui, bien des fois, a masqué le peu d'autorité de ses déductions philosophiques par des *on* complaisants. Mais, dans ma proposition incriminée, « *On* n'arrête pas une maladie cyclique, » *On* représente, parmi les anciens, Sydenham et Borsieri, pour ne citer que les plus autorisés, et parmi les modernes, Trousseau, Jaccoud, Niemeyer, etc.

« M. Pitet est-il fixé maintenant sur la valeur du pronom indéfini *on*, et nous dira-t-il parmi ces grands hommes, quel est le sot ?

» Ceci dit, je n'ai plus qu'à faire observer que le Dr Pitet me prête généreusement une thèse absurde, qu'il s'amuse à démonter pièce à pièce avec une satisfaction évidente. On n'a jamais enfoncé une porte ouverte avec plus de fracas. — J'ai dit, en effet, qu'on n'arrêtait pas une maladie cyclique ; et M. Pitet me fait dire qu'on n'abrégeait pas une maladie cyclique. Si M. Pitet trouve que ces deux phrases sont identiques, à la bonne heure ; et, dans ce cas, je n'ai qu'une chose à lui dire, c'est qu'*on* ne sera pas généralement de son avis ; et ici *on* représente la précision du langage médical ; et s'il ne trouve pas les deux phrases identiques, à quoi bon sa lettre, et quelle ardeur est la sienne, pour prendre feu ainsi, et combattre à outrance les moulins à vent édifiés par son imagination ! »

Dr P. Jousset.

Il s'agit d'une des plus importantes questions de la médecine ; — mon confrère l'élude ; — libre à lui ; — libre même de retourner le sens de mes paroles comme il le fait sans plus de gêne, et de rester dans le vague qu'il m'attribue, en me

refusant une définition précise de ce qu'il entend par *arrêter*, lorsqu'il dit « qu'on n'arrête pas une maladie cyclique. » Mais, quelle que soit l'idée qu'il attache au mot *arrêter*, ou à celui d'*abréger* dont il se sert, l'une et l'autre idée se trouve naturellement exclue de la suite de sa proposition, qui dit en termes absolus : — « On atténue simplement les symptômes, on calme l'organisme affecté, on l'aide à sortir vainqueur de la lutte avec le mal; » et cela suffit pour faire voir la mince portée qu'il attribue à la thérapeutique.....

Je m'arrête donc aussi, en lui disant que, rien dans ma lettre ne l'autorisait à supposer que j'aie pu lui appliquer le sens que Joseph de Maistre attribuait, dans le cas cité, à l'indéfini *on*. C'est là une très-blâmable sottise du philosophe qui se trouve aussi déplacée entre nous, que pent l'être un persiflage de mauvais goût, à la place d'une raison scientifique.

La « *porte ouverte*, » l'était à une grave et intéressante question; M. Jousset s'en fait une échappatoire... Mais puisque l'orthodoxie sous laquelle il abritait son dire, est celle de Borsieri, de Sydenham, de Trousseau, de Jacquoud, de Niémeyer, etc., disons, pour lui rendre toute la justice qu'elle mérite, qu'une telle opinion est chose déplorable, surtout envisagée au point de vue de ceux qui furent les *patients* de ces grands noms, car, il en découle, et sans réplique possible cette conséquence, — que, dans les maladies, ces grands hommes n'étaient habiles à arrêter qu'une chose... le terme de la vie; — et que, poursuivant l'erreur jusqu'à ses dernières limites, ils allaient jusqu'à ériger les produits de leur insuffisance médicale en axiômes scientifiques !

Dr P. Pitet.

NOTES ÉPARSES

SUR L'AMMONIUM CARBONICUM COLLECTÉES PAR FEU LE Dr DESTERNES.

AMMONIUM CARBONICUM.

Sources :

Bœnninghausen (Thérapeutique).
Hirschel (Guide du méd. prat.).
Hartmann (Maladies aiguës et chron.).
Hartmann (Maladies des enfants).
Annales de la médecine homœopathique.
Bibliothèque homœopathique de Genève.
Journal de la Société Hahnemanienne.

AMMONIUM CARBONICUM (Hahnemann).

Mal de tête habituel. — Cataracte. — Soif. — Prurit à l'anus. — Hémorrhoïdes. — Règles trop peu abondantes. — Flueurs blanches. — Coryza. — Asthme. — Toux. — Douleur dans un poignet foulé longtemps auparavant.

Ammonium carbonicum

AFFINITÉS :

Cavité cérébrale ; région coronale.
Dents supérieures.
Règles de trop courte durée.
Règles trop faibles.
Épiphénomènes pendant les règles.
Horreur de se laver.
Desquammation de la peau.
Exanthème furfuracé.
Scarlatine.
Taches rouges de la peau.
Exanthèmes en général.
Le soir (Rhythme).

Aggravation par un temps humide.
Aggravation par les lotions.
Aggravation par les fomentations humides.
Amélioration en se redressant.
Aggravation en se courbant.
Aggravation en serrant les dents.
Aggravation en mâchant.
Aggravation en mangeant.
Suites de la scarlatine.

BIBLIOTHÈQUE HOMOEOPATHIQUE DE GENÈVE.

Angine, (*Esquinancie.*)

Ammon. c. lorsqu'il y a ardeur dans le cou s'étendant jusqu'au gosier, sensation de gonflement dans les amygdales en avalant; pression avec engouement de l'œsophage, comme si quelque chose y était arrêté, quoique sans douleur particulière; parole difficile, voix rauque, toux nocturne violente, respiration courte, quelquefois aphthes. Une grande sensibilité au froid, l'abattement des membres, un frisson presque constant, qui alterne la nuit avec la chaleur, indiquent aussi ce remède (t. V, p. 249, *Anonyme*).

Ammonium carbonicum (Hirschel).

Fièvre Typhoïde.

Amm. c. Quand la *faiblesse* et l'*adynamie* sont profondes. (Il rend au système nerveux une incitation passagère et un peu d'animation).

Hémorrhoïdes.

Amm. c. Rarement utile dans le traitement des hémorrhoïdes.

Hémorrhagies,

Amm. c. Dans l'hémoptysie.

Goutte.

Amm. c. Dans la *goutte articulaire avec contracture.*

Hydropisie.

Amm. c. Dans quelques cas d'hydropisie.

Maladies nerveuses du cœur.

Amm. c. est indiqué.

Vertiges.

Amm. c. Vertige qui fait tourner en rond.

Céphalalgie.

Amm. c. (Pour la céphalalgie nerveuse). — Et lorsqu'il y a douleurs de *pression d'un côté à l'autre.*

Maladie des yeux.

Amm. c. Vision d'étincelles et flammes.
Amm. c. Myopie.

Maladies des oreilles.

Amm. c. Bruissement et sifflement dans les oreilles.
Amm. c. Bourdonnement.
Tintements dans les oreilles.

Toux. — Enrouement.

Amm. c. Toux produite par une sensation de chatouillement. (Toux semblable à celle que provoquent l'esprit-de-vin, le chatouillement d'une plume; expectoration et enrouement.)
Amm. c. Pour la fièvre catarrhale, le catarrhe aiguë.
Amm. c. Pour la toux nerveuse.

Asthme. (1)

Ammonium. S'adresse à l'asthme *chronique*, lorsque le mouvement rend la respiration courte, et donne des batte-

(1) Spécial dans l'Emphysême. Dr P. P.

ments de cœurs; s'il y a congestion, tendance à l'hydropisie de poitrine et sensation de poids dans le thorax. Réussit également dans l'asthme purement *spasmodique*.

Odontalgie.

Amm. Lorsque le malade sera soulagé en mangeant, et quand il y aura amélioration par la chaleur du lit, aggravation en exécutant un mouvement de succion, et soulagement en curant la dent jusqu'à ce que la gencive saigne.

Indications tirées de l'urine.

Urine jaune.
Urine laiteuse.
Dépôt sablonneux ou composé de graviers.
Urines sucrées.
Sédiment jaune.

Leucorrhée.

Ammon. c. Pour la leucorrhée aqueuse, âcre, *causant des excoriations*, de la brûlure, et venant de la matrice.

Scarlatine.

Amm. c. Pour la fièvre nerveuse.

Exanthèmes chroniques.

Amm. c. est cité.
Dans les *éruptions papuleuses.*
Dans le *Lichen.*

MALADIES AIGUES ET CHRONIQUES (Hartmann).

Fièvre catarrhale.

Ammonium carb. ne doit point être négligé dans les fièvres catarrhales avec coryza très-intense (surtout lorsque du nez découle un liquide âcre et brûlant), toux, chatouilleuse et portant au vomissement le matin, alternatives de froid et de chaleur.

Ammonium c. est encore important lorsque la toux est sèche, accompagnée d'une sorte de spasme au larynx, qui ne cesse qu'au moment ou éclate l'envie de vomir et ou le malade vomit une masse de mucosités après beaucoup d'efforts. Si la maladie ne guérit pas toute entière, au moins se trouve-t-elle convertie en une simple toux catarrhale pour laquelle il est facile de trouver un remède convenable.

Scarlatine.

Amm. carb. a été présenté par quelques homœopathes comme spécifique dans cette maladie. On aurait particulièrement égard à la fièvre, à l'état du moral et des sens, et aux accidents du côté de la tête. Ce qui paraît certain, c'est que le choix ne doit jamais tomber sur ce médicament quand l'angine joue un grand rôle dans la scarlatine ; mais, je le répète, l'expérience ne m'a point encore fourni de données à cet égard.

Amm. carb. pourrait être préféré à *Sulph.* lorsque la scarlatine a éveillé les dyscrasies de l'individu, et qu'il ne guérit pas malgré les médicaments les mieux choisis.

Pourpre.

Dans une très-violente épidémie de scarlatine observée en 1842, Schræn a trouvé totalement inertes les moyens conseillés contre cette maladie, tels que *Bell.*, *Acon.*, *Phos. acid.*, *Bryon.*, *Mere. solub. Rhus.*, *Sulph.* celui dont il a retiré le plus d'utilité est *Amm. carb.* à haute dose (un demi gros à un gros, et une à deux onces de sucre blanc ; une demi-cuillerée à une cuillerée toutes les deux heures) : quand il venait à échouer, il enveloppait les parties malades avec des linges imbibés d'eau froide.

Miliaire.

Amm. carb. contre le miliaire chronique, qui, après avoir disparu en partie, se montre de nouveau sur d'autres points avec beaucoup de prurit et d'ardeur.

Lichen.

Amm. c. Si l'éruption revient plusieurs fois.

Diabète.

Les préparations d'*Ammonium* méritent aussi des éloges comme moyens curatifs.

Hémoptysie

Ammon. c. est un excellent remède quand il y a dyspnée ou orthopnée, qui persistent encore après le crachement de sang.

Maladie hémorrhoïdale.

Amm. c. est cité.

Menstruation trop peu abondante.

Amm. c. est cité.

Hydropisie en général.

Amm. c. est cité.

Hydrothorax.

Amm. c. répété tous les 4 jours, m'a donné un succès, mais, depuis, son efficacité ne s'est pas confirmée.

Asthme.

Amm. c. semble convenir dans les mêmes conditions que *colchic*, quand un état asthmatique qui se déclarait presque chaque soir au milieu de palpitations de cœur très-fréquentes, avec œdème considérable des pieds, ne cessait que vers minuit et était soulagé par l'air frais, et que les palpitations ne disparaissaient pas entièrement. Il est aussi utile dans les cas qui dépendent d'un hydrothorax.

Cauchemar.

Amm. c. est cité, quand il survient dans l'état de veille.

Stérilité.

Ammonium. carb. contre une menstruation trop faible, qui amène la stérilité.

MALADIE DES ENFANTS (Hartmann).

Scarlatine.

Amm. carb. a été proné par le Dr Thorer comme spécifique de la scarlatine.

Amm. c. dans l'angine maligne.

PNEUMONIE DES ENFANTS (Ludlam. N.)

Ammon. carb. et *Apis* sont cités. (*Am. Journ.* et *Rev. internat.* 15 mai 1862.).

PHTHISIE (Dr Molin).

Amm. c. est expressément recommandé par le Dr Molin, et il cite plusieurs cas où il a fait du bien ; nous en avons extrait un exemple. (*Journal.* du Dr Molin, t. I, p. 126, 1840.)

MALADIE DE BRIGHT (Dr Max. Quaglio).

Amm. est cité en dernier ordre àvec *Phos. Kali. c. Plumb. Colchic. coloc. zinc,* (*Rev. intern.* tom. II, p. 114, janv. 1858.)

Enrouement catarrhal et aphonie.

Le Dr Œgidi recommande la *Bourrache officinale* et l'*Ammon. carb.* aux dilutions élevées. (*Rev. internat.* juin 1860, p. 248.)

AFFAIBLISSEMENT DE LA VUE (Dr Mouremans).

Amm. Natr. m. Graph. et Sulph. ont été nécessaires dans les cas invétérés (*Dispensaire Hahn,* 1er juin 1861. — *L'Hom. belge,* tom. IV, p. 9).

ASTHME (Dr Mouremans).

Amm. cité avec beaucoup d'autres (*loc. cit.*).

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ HAHNEMANIENNE.

SCARLATINE (Dr Elb).

Dans l'épidémie qui régna à Dreste en 1845, *Acon.* et *Bell.* ne réusirent que dans les cas légers; ils furent efficaces dans les cas de scarlatine maligne. *Bryon.*, *Phos. ac.*, *Phos. carbo. v.*, *Muriat. ac.*, *Rhus.*, et *Ammon. earb.*, n'eurent pas de meilleurs résultats, et n'empêchèrent pas dans les cas graves la terminaison d'être funeste. *Amm. c.* semblait cependant mériter la préférence, surtout parce que, déjà antérieurement, il avait été employé avec succès par plusieurs médecins. Cependant le choix ne fut pas justifié par l'expérience; cela tient sans doute à ce que chaque épidémie a ses caractères particuliers, comme celle décrite par Schrœn (*Hygea.*, t. XXI, p. 1.), le démontre, et contre laquelle *Amm. c.* fut administré avec le plus grand succès; et d'abord Schrœn observe que la fréquence du pouls ne dépasse pas 130, tandis que dans l'épidémie de Dresde 1845, il y avait jusqu'à 164 puls. de sorte que la différence fut de 34 à 34 puls. par minute. En outre, dans l'épidémie de Schrœn le danger était annoncé par une rougeur plus vive et une étendue plus considérable de l'éruption, ce qui n'était, dans l'épidémie de cette année, d'aucune importance pour le pronostic. Enfin Schrœn constate que la paralysie du cerveau se manifeste ordinairement après les vomissements et après une éruption rare, incomplète, tandis que dans celle de Dresde, 1845, cette paralysie survenait sans signes précurseurs remarquables; et on ne la reconnaissait que par les phénomènes consécutifs, c'est-à-dire l'abaissemsnt de la température de la peau, la disparition de l'exanthème, les évacuations involontaires; de plus, il n'est nullement question d'affection pulmonaire dans l'épidémie de Schrœn. — Elb propose *Calc. c.* et *Zinc.*

LEUCORRHÉE (Dr H. Guernsey, de Philadelphie).

Amm. c. Leucorrhée extrêmement âcre; douleur dans la partie inférieure du dos; sentiment de constriction entre les deux épaules; la malade a presque toujours mal à la tête après avoir maarché en plein air. Elle n'aime ni parler, ni entendre parler. — *Amm. c.* est plus particulièrement approprié aux femmes faibles, maladives, ayant constamment recours à leur *flacon*, et prétendant qu'elles en éprouvent du bien. — De plus, lourdeur et somnolence dans la journée, — on dort mal la

nuit, à moins qu'on ne se couche de bonne heure, et plus on se couche tard, plus on a de la peine à s'endormir. — Si enfin, l'écoulement exhale une odeur ammoniacale, *Amm. c.* est encore mieux indiqué.

Après son administration, les symptômes concomitants disparaissent d'abord; la leucorrhée ne se modifie qu'en dernier lieu (*Biblioth. hom.*, 1er sept. 1869).

ANNALES DE LA MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE SUR LE TRAITEMENT DE LA LÈPRE, D'APRÈS LES OBSERVATIONS ET LES NOTES DU Dr HÉRING.

Ammonium.

« Il offre peu de symptômes qui se rapportent à ceux de la lèpre. Je n'ai administré *Ammonium* que dans trois cas et sans beaucoup de succès. Dans un reste de lèpre tubéreuse, il augmenta l'obstruction du nez et le saignement du nez par gouttelettes sans pour cela faire du bien; dans un ulcère malin, au pied, survenu après la guérison de la lèpre, il améliora l'odeur fétide; dans une paralysie des mains, il produisit un tenaillement dans le pouce, la partie charnue du pouce et le dos de la main, sans rien opérer sur la paralysie.

« Il a produit un prurit violent au scrotum et à la face, là ou il y avait eu des tubérosités.

« Des places luisantes sur la peau, des cicatrices luisantes (symptôme très-fâcheux dans beaucoup de cas) se fendillèrent sans guérir pour cela.

« Chez d'autres malades, j'ai obtenu d'*Ammonium* une foule de symptômes importants parmi lesquels je ne mentionnerai ici que la *tubérosité des os*, parce qu'elle se montre aussi chez les lépreux. » (Pag. 293.)

Clinique de Roth.

Amm. carb. a produit des effets salutaires dans plusieurs cas de catarrhe aigu (OEgidi), il prescrit de la 3e à la 6e.

Amm. carb. 3/18 fit disparaître une dartre très-large sur le bras gauche, au point de flexion du coude, consistant en petites pustules suppurantes, qui jetaient, en se crevant, une matière aqueuse, et lui causaient de continuelles démangeaisons et des cuissons violentes quand elle se grattait. Après s'être grattée, il venait de petites escarrhes sous lesquelles se montrait du pus et qui formaient ainsi de petits ulcères de la grosseur d'une lentille, — (femme d'une vingtaine d'années,) — mais les dartres reparurent près de deux mois après, et il fallut donner *Graph.* qui les guérit. (Dr Tietze, 1831.)

Amm. c. 1/30 fait disparaître, chez une jeune fille de 3 ans, grosse et replète, un nœud hémorrhoïdal non enflammé, mais donnant du sang à chaque selle, une cuillerée environ : *Phosp.* avait été essayé inutilement. *Amm. c.* laissa néanmoins un peu de mucosité sanguinolente suinter encore, mais on ne vit plus de sang.

Du moment de la disparition de l'hémorrhoïde, l'enfant cligna des yeux; elle devint d'un aspect très-misérable, et d'une sensibilité extrême à l'air. Et chaque soir, à 7 heures et demie, accès d'agitation qui la réveillait; elle s'agitait, criait, rien ne pouvait l'apaiser : tout le reste de la nuit, elle dormait assez bien. Pendant l'accès, toute la tête paraissait enflée et brûlante; le lendemain (mais seulement après les deux premières nuits), face tachetée, comme si la scarlatine allait paraître. — Cette enfant était très-capricieuse.

Amm. c. 2/6 enlève chez une phthisique après *Stann* une toux sèche violente. (Schule.)

Amm. c. 3/18 fait disparaître une toux sèche qui apparaissait la nuit chez une femme qui, à la suite d'une éruption répercutée, était tombée dans le marasme. Cet état avait été antérieurement amélioré par *Chin.*, *Sep.* Après, *Amm. car.*, *Lycop.* et *Sep.* terminèrent la cure.

PHTHISIE (Dr Molin)

Observation. Un homme de 31 ans, d'un tempérament névroso-sanguin, a eu deux fois la gale, la dernière fois il y a cinq ans; chaque fois il a été traité par les bains sulfureux. Il fut pris il y a deux ans, à la suite d'une course précipitée, d'un crachement de sang assez violent. Il conserva à la suite de cet accident un peu d'oppression et une très-grande facilité à s'enrhumer. Cette hémoptysie se renouvela vers la fin d'avril 1835; c'est à cette époque que je fus consulté. Voici ce que j'observai :

Un peu de maigreur; figure pâle, fatiguée. Peu d'appétit, mais mangeant et digérant assez bien. Toux sèche, causée par un chatouillement continuel à la trachée. Deux ou trois crachats sanguinolents dans la journée. Sous le sternum un sentiment de plaie ou d'écorchure assez vif. Le bruit respiratoire est moins intense à gauche à la partie supérieure du poumon qu'à droite, et il existe dans cette partie un peu de matité. Le pouls est à 90 et assez plein. *Arnic.* 1/9 dans 8 mill. d'eau, à prendre par cuillerées à café, matin et soir, amena en quelques jours la disparition du sang dans les crachats, et fit aussi cesser la sensation d'écorchure. Je donnai de suite *Ammom. carb* 1/30e, dont j'avais eu quelques occasions de constater les bons effets, dans 20 cuillerées d'eau, une cuillerée tous les matins. Avant que cette dose fût prise, l'amélioration était notable; le médicament fut continué pendant deux mois, et sous son influence le malade se rétablit complétement, sans qu'il fût besoin de lui donner autre chose.

Si l'on me contestait l'existence de la phthisie, je constaterais seulement les bons effets d'*Ammon. carb.*, dans une affection de poitrine, qui, si elle n'était pas la phthisie, la simulait au moins complétement.

(*Journal du Dr Molin.* Tom. I, p. 134. — 1840.)

Phthisie Pulmonaire (Dr Molin).

Obs. Une demoiselle de 28 ans, d'un tempéramment lymphatique, ayant perdu son père et un frère à la suite de phthisie pulmonaire, en proie à de vifs chagrins, était malade depuis près d'un an. En février 1836, je la trouvai dans l'état suivant :

Elle ne quitte pas le lit depuis un mois, figure fatiguée, tirée, rougeur des deux pommettes, gêne de la respiration, toux tantôt sèche, sans expectoration, d'autrefois plus grasse avec crachats purulents, douceâtres, jaunes, abondants le matin. La percussion fait entendre au-dessous de la clavicule droite un son plus clair que dans le reste du poumon et l'on y reconnaît à l'auscultation une pectoriloquie évidente, et ce souffle particulier qui se retrouve dans les excavations pulmonaires. Au-dessous la respiration est obscure. Il y a peu d'appétit, et ce que prend la malade ne lui plaît pas. Le ventre est sensible au toucher ; chaque nuit il y a une et quelquefois deux évacuations diarrhéïques, contenant quelques parties d'aliments non digérés ; elles ont lieu sans coliques. Chaque soir un petit mouvement de fièvre, se terminant par une forte moiteur le matin.

Diagnostic : Phthisie au 3e degré ; terminaison prompte et fâcheuse, pronostic qui confirmait ce que le médecin ordinaire avait dit.

Le 20 février je donnai *Chin* 1/12 dans 8 cuillerées à bouche d'eau, une cuillerée à café tous les matins. Au bout de 5 ou 6 jours, le mouvement fébrile fut un peu moins fort et les évacuations diarrhéïques cessèrent. Je donnai alors *Stann* à la même dose ; il fatigua le malade dès le 3e jour, il y eût plus de toux et elle fut plus sèche, surtout le soir. Je le suspendis pendant 2 jours, puis le recommençai en mêlant une cuillerée à café du mélange primitif dans un plein verre d'eau, et faisant prendre ce verre par gorgées, dans la journée, ainsi que l'avait

conseillé Héring. L'action fut encore trop forte, et je fus obligé de descendre à une cuillerée à café par jour de ce mélange. A dater de cette époque, l'amélioration fit des progrès sensibles, et après 6 semaines de l'usage de *Stann*, la toux avait considérablement diminuée, la fièvre et les sueurs n'existaient plus, la respiration était moins gênée, enfin la malade se levait et mangeait d'assez bon appétit.

Lycop. fut pris de la même manière, pendant la fin d'avril et une partie du mois de mai. Alors les crachats avaient perdu presque toute trace de pus ; les nuits étaient très-bonnes, la nutrition se faisait bien, la respiration était seulement encore un peu gênée en marchant vite ; lorsque sans cause appréciable la fièvre revint, la toux fut de nouveau sèche et pénible malgré quelques doses d'*Acon.* et de *Calcareâ carb.*, ce travail d'inflammation tuberculeuse continua, et au bout de 10 à 15 jours on revit dans les crachats quelques stries de matière tuberculeuse ramollie, annonce ordinaire de suppuration plus abondante.

La malade se plaignait d'un chatouillement dans la partie inférieure de la gorge ; elle avait la nuit de fortes chaleurs avec des battements de cœur assez pénibles. Je donnai *Ammon.-carb.* 1/18 dans 20 cuillerées d'eau, une tous les matins. Il fut bien supporté et les effets en furent remarquables ; au bout d'une vingtaine de jours toute suppuration avait disparu, la chaleur nocturne, les palpitations cessèrent ; la toux devint plus rare et ne fut plus pénible. Le médicament fut continué pendant deux mois, puis remplacé par *Kali*, *Puls* et *Sulf.*

A la fin de septembre, environ 8 mois après le commencement du traitement, la malade était complètement guérie.

(*Journal du D Molin.* T. I. p. 135. — 1840.)

NOTES CLINIQUES

Le jeune Bermond, âgé de 8 ans, d'une constitution assez délicate, n'ayant jamais eu de maladie grave, est pourtant sujet à de fréquentes hémorrhagies nasales. Il y a six mois, sans cause connue, il lui survint sur toute la surface du corps d'innombrables taches de *Purpura hemorrhagica*. Ces taches, semblables aux ecchymoses, suites de contusion, avaient la grandeur d'un grain de millet jusqu'à celle d'une pièce de cinquante centimes; elles étaient surtout nombreuses aux jambes; on en remarquait jusque sur la langue, et le tiers externe de la muqueuse oculo-palpébrale de l'œil gauche était le siége d'une suffusion sanguine assez considérable. Du reste, le malade ne se plaignait de rien, il mangeait, jouait et remplissait toutes ses autres fonctions comme de coutume.

Je venais de lire un numéro de la *Bibliothèque homœopathique de Genève*, dans lequel on recommande *Rhus T.* dans cette affection. Je donnai donc, au jeune Bermond, *Rhus* 8e, une goutte dans 120 grammes d'eau, 4 cuillerées à bouche dans les 24 heures. A la fin du quatrième jour, il n'était survenu aucun changement dans l'état du malade. Pas une seule tache ne s'était effacée. Le cinquième jour du traitement, je remplaçai *Rhus* par *Hamamelis* 2e, une goutte dans 120 grammes d'eau, 4 cuillerées à bouche dans les 24 heures. Le quatrième jour, à dater de l'administration de ce nouveau remède, lorsque je revis le malade, toutes les taches ecchymotiques y compris la suffusion oculaire avaient complétement disparu. Il y a de cela plus de six mois, et le jeune Bermond, que je rencontre souvent, ne s'est jamais mieux porté : son teint s'est coloré; il a prit de l'embonpoint et le *Purpura* et les *Epistaxis* n'ont plus reparu.

Dr Pancin.

Caveirac, le 10 mars 1875.

CONVULSIONS PAR SUITE D'UNE FRAYEUR

Première observation. — L'enfant qui fait l'objet de cette observation, est une jeune fille de six ans, vigoureuse, d'un tempéramment sanguin et d'une très-forte constitution.

Au moment de ma visite, je la trouve sans connaissance, la face rouge, vultueuse, couverte d'une sueur visqueuse et chaude, les yeux convulsés en haut. De temps en temps, surviennent des attaques, caractérisées par la distorsion de la bouche, des mouvements cloniques convulsifs des bras et des jambes.

L'officier de santé qui avait déjà vu la malade, avait prescrit des frictions d'essence de thérébentine le long de l'épine dorsale : heureusement, on ne trouva pas cette substance dans la localité.

Sur ma demande, la mère me raconte que la veille, après un souper très copieux, son fils âgé de neuf ans avait fait une chûte sur l'escalier de la cuisine ; il ne s'était pas fait le moindre mal, mais il avait poussé des cris épouvantables. La petite fille avait été saisie d'un effroi subit : elle croyait déjà son frère mort.

Une ou deux heures après, la famille se couche, la petite fille, tremblante encore demande à partager le lit d'une de ses cousines : elle s'endort, en apparence, d'un sommeil tranquille.

Le lendemain matin, au lever, on la trouve sans connaissance et présentant les symptômes décrits plus haut.

Il n'y avait pas pour moi le moindre doute, tous ces symptômes effrayants et qui deviennent le plus souvent mortels, étaient la conséquence de la frayeur éprouvée la veille par la petite fille. Je rassure les parents qui sont au désespoir et je prépare de suite, une potion avec 90 grammes

eau naturelle et 6 glob. opium 30e, dont on donnera une cuillerée à café de quart d'heure en quart d'heure. On éloignera les doses, dès que l'amélioration arrivera.

On commence à midi et dès la troisième cuillerée, la connaissance revient, les mouvements convulsifs cessent. Les yeux sont encore fixes, un peu hagards, mais dès le soir tout a disparu.

Le lendemain, la petite B. s'amusait dans la rue avec ses frères et d'autres enfants de son âge.

Deuxième Observation. — Le petit D... âgé de deux ans, se trouvait dans la rue, s'amusant avec d'autres enfants, lorsque des masques vinrent à passer, (c'était l'avant-dernier jour du carnaval.)

Ce petit garçon se mit à fuir vers sa maison, en poussant des cris de frayeur. Les individus masqués, au lieu de se retirer ou de se cacher, se mirent à poursuivre cet enfant, menaçant de le prendre, de l'enlever : l'effroi fut à son comble.

Dans la nuit, il s'agite, et tout endormi, il pousse les même cris de frayeur que dans la soirée. De temps en temps, il se réveille en sursaut ; il veut fuir. La mère doit le tenir et lui parler, pour l'empêcher de tomber de son petit lit.

Le jour venu, l'enfant est triste et refuse de manger, de sortir. Il se tient constamment accroché aux jupes de sa mère, jetant à droite et à gauche des regards effarés.

Le soir, vers les sept heures, il tombe sans connaissance, Un instant après, les yeux se convulsent, la bouche se tord d'une façon hideuse, les bras et les jambes s'agitent dans des mouvements convulsifs : la figure est rouge, vultueuse.

On vient me chercher à la hâte et je le trouve dans l'état que je viens de décrire.

Jc prépare à la hâte une potion avec 60 grammes eau, et 4 glob. Opium 30e. On donnera une petite cuillerée tous les quart d'heure.

Le lendemain matin, à ma visite, la mère me dit que dès la première dose du remède, la connaissance est revenue, que peu à peu tous les symptômes se sont calmés, et que tout le monde à pu se coucher dès les dix heures. La guérison a été complète et depuis, l'enfant jouit d'une très bonne santé.

B. Puig.

Olette, (Pyrénées-Orientales.)

REVUE DES JOURNAUX

REMARQUES CLINIQUES.

Lauro-Cerasus : Dans la coqueluche, toux spasmodique, avec bruit de sifflement à sa dernière période, sans expectoration de mucus.

Graphites : Selles brunes, liquides, mêlées d'aliments indigérés, d'une odeur excessivement fétide.

Veratrum viride : Dans les convulsions après la fièvre scarlatine, avec grande dilatation des pupilles ; nn symptôme marqué du cas était l'impossibilité de dormir.

Colocynthis : Brûlement intense dans toute la longueur de l'urèthre pendant la selle,

Stramoninm : Écoulement tout à fait aqueux pendant les règles.

Natrum muriaticum : Émaciation rapide des enfants, dans les diarrhées des temps chauds.

Leptandra Virg. : Douleurs tortillantes dans les gros intestins, après la selle, sans tenesme.

Kalmia latifolia. Douleurs rhumatismales erratiques dans la région du cœur.

Colchicum. Mauvais goût, après la perte du repos ; mélancolie, assoupissement avec impossibilité de dormir, par trop grande activité de l'esprit.

Sanguinaria can. Coqueluche, pire la nuit, sans diarrhée.

Ignatia amara. Toux creuse, spasmodique, pire le soir, avec peu d'expectoration et laissant une douleur dans la trachée.

Cistus canad. Erysipèle vésiculeux de la face.

Aurum mur. Crevasses profondes dans les ailes du nez, dans les vieux cas d'ozène.

Eupatorium perf. Crevasses aux angles de la bouche, enduit jaune de la langue, soif.

Veratrum viride. Coliques menstruelles avant l'apparition du sang, avec strangurie.

Digitalis. Désir continuel d'uriner avec émission d'une petite quantité d'eau pâle, qui ne détermine pas de soulagement.

Nux moschata. Hystérie accompagnée de strangurie.

Collinsonia can. Les hémorrhoïdes font apparition pendant qu'il souffre d'une attaque de diarrhée.

Hydrastis canad. Ulcérations dans la bouche chez les nourrices ; langue large et portant les empreintes des dents.

Ammonium carb. Ozène; écoulement de sang et de mucus (épais) le matin, obstruction la nuit ; ne peut respirer par le nez.

Rumex crispus. Toux sèche, chatouillante, incessante, avec altération de la voix.

W. Williamson. (*Hahn monthly.*)

QUELQUES CARACTÉRISTIQUES DE LA TOUX,

PAR Henry N. Guernsey.

Aconitum. Toux continuelle, courte et sèche, avec le sentiment qu'on dut suffoquer ; chaque inspiration semble augmenter cette gêne.

Arnica. Pendant la toux, sensation de meurtrissure ou d'endolorissement dans la poitrine ; l'expectoration est striée

de sang. — L'enfant crie toujours immédiatement avant l'accès de toux.

Arsenicum. Toux excitée par la sensation d'inhalation de vapeur de soufre, comme par une allumette chimique ; sensation comme si on inspirait de la poussière. — La toux est *suivie* d'une *augmentation de gêne respiratoire.* Asthme.

Bryonia alba. Toux, la nuit au lit, forçant à *tressaillir* et à *se redresser immédiatement ;* ce semble comme un mouvement involontaire.

Cactus grandiflora. Toux, avec expectoration muqueuse considérable, quelquefois de la consistance de l'amidon bouilli, mais *très-jaune.*

Cimicifuga, Toux excitée par chaque essai pour parler, de sorte qu'on doit s'en abstenir.

Cistus canad. « Élancements dans la gorge, qui produisent la toux. »

Collinsonia. Toux avec expectoration de masses de sang coagulé enveloppées de mucus.

Comocladia dentata. Toux avec douleur sous le mamelon gauche, s'étendant en travers jusqu'à l'épaule gauche.

Coccus Cacti. Chaque accès de toux se termine par l'expectoration d'une grande quantité de mucus albumineux, épais et visqueux. — Expectoration de globules muqueux, dont quelques-uns sont aussi gros qu'un pois.

Capsicum. Chaque accès de toux est accompagné d'une douleur aigue dans la gorge, ou dans l'oreille, ou dans les deux en même temps. Quelquefois la douleur est dans des parties éloignées comme la vessie, le genou ou la jambe. Toux provoquée en *buvant du café.*

Carbo veg. Toux excitée en entrant à l'air *froid* ou dans un lieu *plus froid* que celui qu'on quitte.

Causticum. Toux après s'être *chauffé au lit,* ou après avoir *recouvré sa chaleur naturelle* d'un état plus froid. Toux avec

douleur dans la *hanche*. Toux soulagée en buvant froid. Émission d'urine pendant la toux.

Chamomilla. Toux sèche pendant le sommeil et n'éveillant pas le malade.

Chelidonium majus. Toux grasse, râlante, persistant après la coqueluche.

China. Toux quand la *tête* est *basse;* on doit la *relever un peu*. Toux violente après avoir mangé.

Chininum sulfur. Toux avec expectoration gélatiniforme.

Cina. Accès, *revenant fréquemment* de *toux courte, sèche, hachante,* suivi de mouvements de *déglutition,* comme s'il venait *quelque chose* dans la *gorge,* et parfois gémissements.

Coccionella septumpunctata. Toux soulagée en entrant à l'air froid.

Conium macul. Une sorte de *toux sèche, agaçante pendant* un *long temps* après s'être *couché la nuit*. La toux de *Conium s'empire ordinairement beaucoup la nuit*.

Crocus. La toux est *soulagée* en *appuyant* la *main* au *creux* de l'*estomac*.

Croton tigl. Toux avec douleur violente, tractive, à travers la poitrine, jusqu'au dos, plus sur le côté gauche.

Cuprum. Toux caractérisée par la *longue durée ininterrompue* de ses *accès*.

Digitalis. Toux *après avoir mangé,* avec *vomissement* des *aliments*.

Drosera. Toux qui se succède si rapidement qu'elle permet à peine de respirer dans les intervalles.

Elaps coral. Toux caractérisée par l'expectoration d'un *sang noir*, et souvent avec *sensation de déchirement* dans la *région cardiaque*.

Eugenia Jambos. Toux *déterminant* en *particulier* ses *sensations* au *creux* de la *gorge*, juste au-dessus de l'extrémité du sternum.

Eupatorium perf : Toux dure, enrouée , comme celle qui

accompagne la rougeole, faisant tellement mal à la poitrine qu'on est forcé de la soutenir avec les mains.

Euphrasia : Toux suffoquante, comme dans la coqueluche, avec larmoiement abondant et coryza fluent.

Ferrum acetic : Toux avec vomissement des aliments, spécialement après dîner.

Guaiacum offic. : Toux sèche, le *jour* ou la *nuit*, soulagée par le *détachement* et l'*expectoration* d'un *peu* de *mucus*.

Hepar s. c. : Toux râlante, *suffoquante;* il semble que le malade doive étrangler en toussant; dans le *croup*, la *coqueluche*, ou le *catarrhe*, aggravation habituelle vers le matin ou après manger.

Hyoscyamus : Toux *continuelle pendant* qu'*on est couché* et *qui cesse aussitôt* qu'on se *relève*. Violents *accès* de *toux spasmodique*, *épuisante*.

Ignatia : Toux *très*-désagréable, habituellement *sèche*, venant de quelqu'irritation au *creux* de la *gorge*.

Indigo : Toux *sèche*, toujours accompagné d'*épistaxis*.

Iodium : Toux provenant d'un *fourmillement* et d'un *chatouillement intolérables* au *larynx* ou à la *gorge*, et qui ne se *soulagent* que par l'*expectoration* de *mucosités abondantes* de ces parties.

Ipeca : Violente toux suffoquante, avec *rigidité* et couleur *bleue* de la *face*.

Kali bichromicum : Toux avec expectoration de *mucus épais*, *visqueux*, qui s'attache en produisant un sentiment de suffocation dans la gorge, aux dents, aux lèvres et àla langue, et ne peut être enlevé que sous formes de longs filaments. Avec cette même toux, il y a souvent de forts élancements dans la poitrine.

Le caractère précédent du mucus est un indice suffisant pour son usage dans le croup, la diphthérite, la pneumonie et la fièvre bilieuse.

Kali carb. : Toux très-violente, plutôt *sèche*, et commençant

à 3 heures du soir ou à 5 heures du matin; si le mucus se détache, il n'est pas expectoré, mais retombe dans l'estomac.

Kali hydriod. : Irritation considérable dans la gorge, déterminant la toux sèche, ou avec expectoration de *mucus verdâtre;* plus particulièrement dans les cas de *syphilis invétérée.*

Kali nitricum : Toux sèche, torturante, provenant d'un chatouillement au milieu de la poitrine, avec palpitations cardiaques entendues à distance.

Kreosotum : Toux sèche, grattante, excitée par une sensation de *grattement* dans la gorge, au-dessous du larynx.

Kobaltum : Toux avec expectoration de sang rouge vif, et avec la sensation qu'il vient du larynx.

Lachesis : Toux excitée en pressant, même légèrement, sur le larynx ; les vêtements doivent être éloignés de cette partie, parce que leur pression excite la toux.

Toux *aussitôt* qu'on *tombe* dans un *sommeil profond*, *souvent* avec *étouffement* comme si la *suffocation* était *inévitable.*

Dans le *croup*, *toux excitée* par la *sensation* qu'une *mie de pain*, ou quelqu'autre substance, soit demeurée dans la *gorge*, avec besoin fréquent de renacler et d'avaler.

Lauracerasus : Toux avec *expectoration abondante* de mucosités, dans la masse desquelles sont *parsemés çà et là* des *points rouges vif* de *sang.*

Ledum : Toux violente, avec expectoration, après minuit ou le matin, matière purulente, fétide et quelquefois de sang rouge écumeux.

Lobelia inflata : Accès de *toux*, très-*violents* et très-*longs*, *soulagés* par l'*expectoration* de *mucus visqueux*, qui tend à s'attacher au pharynx.

Lycopodium : La respiration devient très-courte avant l'accès de toux, et reste telle pendant celui-ci, de façon à rendre la toux difficile dans ce cas; si la toux cesse, la respiration devient normale.

Magnesia carb. : Beaucoup de toux ; accès de toux spasmo-

dique, la nuit, chez les personnes qui sont très-sujettes aux ascarides ; le remède guérit les deux symptômes.

Magnesia sulf. : La toux excite beaucoup de brûlement dans la poitrine, qui cesse, après quelque temps, jusqu'au retour d'un nouvel accès.

Manganum : Toux sèche, qui produit des douleurs lancinantes dans les os pariétaux.

Menianthes trif. : Toux avec suffocation imminente, contraction spasmodique du larynx ; chaque effort d'inspiration augmente la toux.

Mephitis putor. : Toux excitée en buvant, en parlant, en lisant à haute voix, ou en chantant, avec la sensation qu'il y eût quelque chose d'entré dans le larynx.

Mercurius sol. ou *vivus :* Toux de telle nature qu'elle ne peut permettre la prononciation distincte d'un mot.

Moschus : Le besoin de tousser est immédiatement suivi de spasme des poumons et de dyspnée comme si on allait suffoquer; après que ceci s'est passé, le besoin consécutif de la toux est suivi du même cortége de symptômes, et ainsi de suite.

Mezereum : Toux violente, ininterrompue jusqu'à ce qu'elle soit soulagée par le vomissement.

Muriatis acidum : Toux avec brûlement dans la gorge.

Natrum mur. : Tout excitée par chaque déglutition à vide.

Niccolum : Toux nocturne si violente, qu'on est obligé de s'asseoir dans le lit et de soutenir sa tête avec les deux mains.

Nux moschata : Toux excitée par une sensation de *reptation*, depuis la poitrine jusqu'à la gorge, *spécialement* dans la *grossesse.*

Nux vomica : La toux produit toujours une sensation d'*âcreté* dans la gorge.

Opium : Le besoin de tousser est immédiatement suivi d'un arrêt de la respiration, avec face bleuâtre.

Phytolacca dec. : Toux harassante, excitée par un chatouillement au côté gauche du larynx.

Platina : Toux *violente*, excitée par une irritation sous l'extrémité supérieure du sternum.

Podophyllum pelt. : Toux caractérisant la fièvre rémittente : ses exacerbations et ses rémissions correspondent à *celles* de la *fièvre*.

Pulsatilla : Toux qui secoue tout le corps; toux avec la sensation comme si l'on dût vomir, et avec larmoiement.

Rhus radicans : Toux excitée par un chatouillement derrière la moitié supérieure du sternum, ou au creux de la gorge.

Rhus toxic. : Toux avec goût de sang, bien qu'on n'en trouve pas.

Rumex crispus : Toux par chatouillement ou irritation derrière la moitié supérieure du sternum.

Sabina : Toux excitée par un grattement et un chatouillement au larynx, spécialement dans la grossesse.

Sepia : Toux le matin, avec expectoration abondante de mucosités de mauvais goût, et dont chaque accès se termine par une envie de vomir.

Spongia : Toux avec sensation de brûlement dans la poitrine qui est soulagée en mangeant ou en buvant.

Sticta pulm. : Toux excitée à chaque effort d'inspiration.

Squilla mar. : Un des meilleurs remèdes pour la toux harassante, fatiguante, chatouillante et presque continue, avec des variations d'intensité, jour et nuit, parfois grasse, quelque fois sèche.

Stannum : Toux et expectoration qui rendent la poitrine douloureuse, comme arrachée, avec faiblesse dans les membres et langueur générale.

Sanguinaria : Toux forte et continue, avec ou *sans expectoration, toujours accompaqnée de rougeurs circonscrite des joues.*

Sulfur. : Grande *envie* de tousser, mais elle avorte en

partie, et on n'arrive pas au degré plein de la vraie toux. — observée dans la coqueluche.

Sulfuris acidum : La toux produit une secousse sourde sous la paupière droite.

Tabacum : La toux produit une sensation de picotement au creux de l'estomac.

Tartarus emet. : Toux avec bruit muqueux au fond de la gorge, bien qu'il n'y ait que très-peu d'expectoration.

Veratrum album : Toux violente et fatiguante, avec sueur froide au front.

Zincum : Toux avec expectoration laissant une sensation de chaleur et de froid dans la poitrine ; toux avec expectoration de goût douceâtre.

(*Hahnemaninan Montly.*)

OBSERVATIONS SUR COLCHICUM.

PAR LE Dr CAROLL DUNHAM.

(*Amer. Homœop. Review.* vol. VI.)

Le *Crocus* d'*Automne* ou *Safran des prairies*, est une belle fleur, qui se trouve dans la plus grande partie de l'Europe tempérée, et est spécialement abondante et belle près du siége de l'ancienne *Alba longua* non loin de Rome. Les parties employées sont la racine et les graines, et différentes opinions ont été exprimées par divers auteurs touchant l'activité relative de ces parties de la plante. La majorité des expérimentations faites par les homœopathes le furent avec la teinture de racine fraîchement cueillie.

Colchicum, était bien connu des anciens, comme en effet son nom l'indique de l'île de Colchos, ou il abondait, et il a été très peu ajouté, même de nos jours, aux connaissances que les anciens possédaient sur ses propriétés et son usage. Il était décrit par eux comme un violent Emeto-cathartique,

et, pour ce, comme un remède dangereux; comme cependant, un médicament spécifique pour la goutte et le rhumatisme, dans lesquels il donne des résultats magiques. Ils considèrent que, dans la goutte, son usage fréquent et continu est nuisible a cause de son action sur l'estomac et les instestins, et, Alexandre de Tralles, dans le 5e siècle, dit que bien qu'il soulage rapidement la douleur et les sources d'une attaque de goutte, il favorise néanmoins le fréquent retour de ces attaques, opinion respectée par M. Barwell, la plus récente autorité sur les *maladies des articulations*, (Londres, 1860.)

En général, les effets attribués à Colchicum sont les suivants : a fortes doses il produit la perte du pouvoir musculaire, une respiration lente, la lenteur et la faiblesse du pouls, le *sensorium* n'est que *peu* troublé.

Il agit avec une grande énergie sur les organes digestifs, augmentant et altérant la sécretion de quelques uns, ou seulement, de leurs surfaces muqueuses; il en résulte quelquefois une salivation abondante; plus souvent une sécretion profuse d'urine.

Mais les plus fréquents de tous les symptômes sont les nausées, les éructations et les vomissements abondants de mucus et de bile, avec évacuations alvines répétées et copieuses, et composées de matières aqueuses avec flocons membraneux blancs, ou de matières jaunâtres et sanguinolentes; il y a beaucoup de ténesme. La distension flatulente de l'abdomen est quelquefois énorme; dans ce cas, les selles ne sont pas si copieuses, ni si fréquentes.

Cette action sur les intestins ne s'observe pas seulement quand *Colchicum* est introduit dans l'estomac, mais aussi quand il est injecté dans les veines, ou frotté, à l'extérieur, sur la peau de l'abdomen.

Outre les symptômes précédents, le système nerveux a paru ainsi affecté : engourdissement des mains et des pieds, avec picotements, comme s'ils étaient endormis; flexion dou-

loureuse des articulations; douleurs dans les articulations de l'épaule et de la hanche, et dans tous les os, difficulté de mouvoir la tête, et la langue (Henderson.) « Cette perte générale de puissance est aussi remarquable que le fait, que, même aux cas d'empoisonnement extrême, l'*esprit* reste *net*. La mort vient probablement par paralysie du cœur.

Colchicum est un des nombreux exemples de la grande différence en degré et en nature de l'action qu'exercent les drogues sur l'organisme des divers animaux.

A très petites doses il est fatal aux *chiens*, produisant une violente action émeto-cathartique; d'où les Français l'appellent *tue chiens*. Sur les *vaches*, il produit la rareté de l'urine, une grande distension de l'abdomen mais pas de diarrhée abondante. Chez les *lapins*, il produit l'énurèze, mais à peine des symptômes sérieux. Une *grenouille* prit impunément une dose qui eut rapidement tué un gros chien. Cet exemple montre l'erreur de conclure des lois de l'expérience sur les *animaux* pour l'usage des drogues dans les maladies de l'organisme *humain*.

Le sommaire suivant de l'action de Colchicum sur l'homme sain, est tiré des expérimentations de Stapf, dans ses *archives de médecine Homœopathique*, vol. VI, et des rapports d'expérimentations qui abondent dans la littérature médicale, et dont un excellent résumé est donné par Hartlaub dans l'*Homœopatische Pierteljahrschrift*. vol. VIII. Les expérimentations sont encore très imparfaites.

Sphère d'action: Au point de vue général de l'action de *Colchicum*, nous trouvons qu'elle s'exerce principalement sur les os (ou le périoste), et les membranes synoviales des articulations, sur les organes urinaires et digestifs, et sur cette partie du système nerveux qui préside aux fonctions de la nutrition volontaire; il agit aussi un peu sur les organes respiratoires. C'est pourquoi il agit a dégré égal, sur la force vitale et la substance organique.

C'est un fait remarquable que, tandis que l'action de *Colchicum* sur les tissus et les régions précipitées est très-énergique, et sa substance un poison d'action rapide et fatale, même à doses modérées, il ne produit cependant presque pas d'effet sur le sensorium, l'esprit restant net jusqu'à la fin.

Sensations : Celles que produit *Colchicum* sont un frémissement et une sensation de reptation dans les parties isolées du corps, tels qu'il est ordinaire d'en ressentir en prenant froid par un changement de temps. Il existe aussi une douleur déchirante, tensive, dans quelques parties du corps, qui a un moment change rapidement de siége d'une partie à une autre. Il y ade même des chocs ou des secousses subites, déchirantes, dans une moitié entière du corps ; quelquefois des tiraillements piquants ou par saccades, des douleurs tractives et déchirantes, avec faiblesse dans différents muscles. Les douleurs les plus insupportables sont les chocs ou soubresauts perforants, qui se ressentent profondément dans les parties molles, et aussi, dans le périoste.

Aggravation : La nuit elles empêchent le malade de dormir.

Concomittances ; Elles s'accompagnent d'un symptôme caractéristique de *Colchicum* : une sensation de faiblesse et de paralysie musculaire, laquelle empêche les mouvements du malade. Enfin il y a des douleurs piquantes dans les articulations.

La *faiblesse* est très-grande ; tout le corps est douloureux et sensible ; il y a partout une sensation de tremblement ; — tous les muscles de mouvement volontaire, mais spécialement ceux des bras et des jambes, sont paralysés ; les genoux se heurtent ensemble ; le malade peut à peine marcher.

Particularités ; Les douleurs sont beaucoup aggravées la nuit, où elles deviennent intolérables ; — elles s'aggravent aussi par l'exercice mental ou par les émotions. Il y a un grand assoupissement pendant le jour, avec répugnance pour les

exercices de toute sorte, confusion, et obtusion intellectuelle, La nuit le sommeil est troublé ou empêché par les douleurs ; quand il dort, le malade est réveillé par des songes effrayants.

Relativement à la *fièvre*, nous observons des frissons dans les membres ou en bas du dos ; quelquefois une chaleur sèche, spécialement la nuit, sueur copieuse et acide. Mais en général les symptômes fébriles sont peu nombreux et d'intensité modérée.

Le sensorium n'est pas autrement affecté qu'en partageant, à un certain degré, l'état de dépression générale . La mémoire est affaiblie et les idées ne sont pas si claires que d'habitude, chez le malade.

ANALYSE SPÉCIALE.

Tête : Douleurs *pressives*, au sommet par petites places, ou très-violentes dans la substance du cervelet, et se présentant au plus léger exercice intellectuel ; pesanteur pressive dans le cervelet, spécialement en se remuant et se penchant en avant.

Douleurs déchirantes quelquefois dans une moitié de la tête, et quelquefois dans l'occiput. Ces douleurs, comme il a été déjà dit, sont erratiques. Pression déchirante dans l'occiput, finissant en un tiraillement déchirant très-douloureux, dans une moitié de la tête, qui commence au globe de l'œil et s'étend à l'occiput. Cela nous rappelle *Spigelia* qui a le même symptôme du côté gauche, et *Silicea* et *Belladona* qui l'ont du côté droit.

Caractère : En recapitulant les douleurs sont tiraillantes, déchirantes et pressives ; elles sont plus fréquentes dans l'occiput, et souvent semi-latérales. La caractéristique est la douleur violente pressive, profondément dans la substance du cervelet, se présentant au plus léger effort intellectuel.

Yeux : Douleurs tractives, fouillantes, profondément dans

l'orbite et semblables à celles de la sclérotite. Pressionet mordication dans les angles, avec larmoiement modéré. Douleurs violentes, aiguës, déchirantes dans le globe de l'œil et autour de l'orbite.

Face : L'expression en est celle d'une affection chronique. Il y a des douleurs déchirantes et tensives dans les muscles faciaux et qui se portent d'un point à un autre. Il y a aussi des tiraillements dans les *os* de la face et du nez, une sensation comme s'ils étaient écartés l'un de l'autre.

Les *dents* sont très-sensibles quand on les presse l'nne contre l'autre, comme dans l'action de mordre. Déchirements dans les mâchoires et les gencives; les dents semblent trop longues ; les douleurs de dents s'aggravent quand, immédiatement après avoir pris dans la bouche quelque chose de chaud, le malade prend quelque chose de froid.

Dans la *langue*, *déchirements*, brûlements, et picotements. Il y a aussi une perte de la sensibilité de la langue, — le premier symptôme que nous rencontrons dans la paralysie de *Colchicum*.

Dans la *gorge*, chatouillement comme si un coryza allait s'établir et qui amène le malade à tousser et à renacler ; le mucus est liquide, et verdâtre, et vient quelquefois invonlontairement dans la bouche. A l'extérieur, dans les muscles cervicaux, quelquejois une douleur *pressive*, quelquefois tensive, ressentie en avalant. La gorge est sèche, et cependant il y a un flot de salive accompagné de nausée, plénitude et malaise dans l'abdomen.

(A suivre.)

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante, dont nous ne pouvons refuser l'insertion.

A Monsieur le Secrétaire de la rédaction de la Bibliothèque Homœopathique.

MONSIEUR,

« Nous trouvons, avec une certaine surprise dans le numéro de janvier du journal publié par la Société Hahnemanienne Fédérative, la reproduction d'un entrefilet publié le 16 novembre dernier sur le *Silphium* par *l'Abeille médicale.*

» Cet entrefilet anonyme a pu vous sembler dicté par un intérêt scientifique, par le désir d'empêcher de s'accréditer une erreur qui tenderait à se répandre. Détrompez-vous, la science n'a rien à y voir, comme vous pourrez vous en convaincre à la lecture d'un travail que vous recevrez incessamment,

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire, l'assurance de notre haute considération,

DERODE et DÈFFES.
Pharmaciens homœopathes, à Paris.

Nous avons recu en effet, de ces Messieurs, le travail annoncé, duquel nous allons extraire les documents scientifiques destinés à éclairer la question de savoir enfin quelle est la substance que l'on prescrit quand on formule une ordonnance de *Silphium.*

1° Le *Silphium cyrenaïcum* étudié par le Dr Laval est-il le *Silphium* des anciens; 2° le *Silphium cyrenaïcum* n'est-il autre chose que le *Thapsia garganica* répandu sur une grande surface de l'Algérie, et qu'on retrouve en Grèce, en Italie et dans le midi de la France ?

» M. Petit, dans ses conclusions, répond négativement à la

première question, et déclare que le *Silphium* des anciens reste perdu.

» Voyons par quels arguments il arrive à cette conclusion. Il cite d'abord l'opinion du professeur Œrsted, de Copenhague, qui déclare que « cette plante (*le Thapsia Silphium*) ne présente dans son aspect, ni dans ses propriétés, la moindre ressemblance avec la célèbre plante de l'antiquité. »

» J'en demande pardon au savant professeur, mais son affirmation est un peu aventurée. Il ne connaît du *Silphium* des anciens que l'image reproduite sur les monnaies de Cyrènes. Que l'artiste peu expérimenté ne soit pas arrivé à une reproduction rigoureusement exacte de la plante, cela est vrai; mais il est impossible de n'y pas reconnaître une ombellifère. Et si quelques plantes de cette famille, les férules, les fenouils, etc., offrent quelque analogie avec l'empreinte de ces monnaies, il y a une particularité qui place ces ombellifères hors de comparaison, c'est leur absence absolue dans la contrée où croît le *Silphium*, contrée qui est bien la même dans laquelle on récoltait le *Laser cyrenaïcum*.

» A moins d'admettre que les Vandales, lors de leur invasion en Afrique, aient détruit jusqu'au dernier pied de *Silphium* et que le hasard y ait substitué juste à point une autre ombellifère, occupant exactement les mêmes lieux, et présentant précisément pour les animaux les mêmes dangers qui avaient provoqué la destruction de la première, il faut bien consentir à reconnaître sur les médailles l'image du *Thapsia Silphium*, et se féliciter qu'une plante si précieuse, loin d'être perdue, comme on l'affirme, soit rendue à la thérapeutique. (*A suivre.*)

Le banquet pour le 120e anniversaire de la mort de Hahnemann, aura lieu le samedi 10 avril, au Grand-Hôtel. Nos confrères sont invités à adresser leur adhésion ou leurs souscriptions aux Pharmacies Homœopathiques.

NOTES ÉPARSES

COLLECTÉES PAR FEU LE Dr DESTERNES.

(Suite.)

Ambra grisea.

Organes femelles, en général.
Règles trop en avance.
Coryza avec sécrétion de couleur grise.
Toux avec exporation de couleur grise.
Convulsions.
Douleur de serrement dans les parties internes.
Sensation de chatouillement dans les parties internes.
Épiphénomènes du réveil.
Rhythme : le soir.
Exacerbation en étant couché au lit.
Exacerbation après s'être couché.
Amélioration après s'être levé de son lit.

AMBRA (Hirschell).

Hémorrhoïdes,

Ambr. Médicament rarement utile.

Maladies nerveuses du cœur.

Ambr. est cité.

Vertiges.

Ambr. Vertiges avec faiblesse de l'estomac.

Maladies psychiques.

Ambr. Confusion dans les idées (idées fixes, démence, imbécillité).

Maladie des oreilles.

Ambr. Bruissement et sifflement. Tintements, chants dans les oreilles. Craquements et claquements.

Toux. — Enrouement.

Ambra. (Petite toux, grattement dans la gorge, expectoration épaisse.) *Toux spasmodique.*

Ambra pour la toux nerveuse.

Ambra pour la fièvre catarrhale, le catarrhe aigu.

Ambr. pour la coqueluche.

Asthme.

Ambr. Pour la forme spasmodique.

Odontalgie.

Ambra produit constamment chez l'homme sain de l'odontalgie, et mérite par conséquent d'être consulté. — Réussira lorsque le malade sera soulagé en mangeant.

Maladies de l'estomac.

Dans la forme *nerveuse et spasmodique.*

Indications tirées de l'urine.

Urine jaune.

Urine trouble ou devenant telle en se refroidissant.

Urine séreuse (comme du petit-lait).

Dépôt sablonneux ou composé de graviers.

Sédiment rouge rosé, semblable à de la brique pilée.

Inflammation du diaphragme.

Ambr. a été employé avec quelque succès.

MALADIES VÉNÉRIENNES (Léon Simon fils.)

Ambra est cité pour les polypes.

MALADIES AIGUES ET CHRONIQUES (Hartmann).

Fièvre catarrhale.

Ambra est à consulter s'il s'agit d'une toux sèche, d'irritation, ou d'une toux spasmodique.

Paraphrénésie.

Ambra conviendrait dans une oppression avec anxiété, sentiment de constriction analogue à celle qui indique la *Puls*, fort douloureuse, et avec bouffées de chaleur.

Ovarite.

Ambra est cité.

Congestions céphaliques.

Ambra est cité.

Epistaxis.

Ambra pour en prévenir le retour.

Hémorrhagie des gencives.

Ambra semble rendre de bons services.

Coqueluche.

Ambr. 2e ou 3e trituration promet aussi d'être utile. Stapf s'en est bien trouvé dans les cas où les autres moyens connus demeuraient sans résultat et quand la toux s'accompagnait de renvois et d'enrouement.

Asthme.

Ambr. 2e ou 3e trit. (centesim) est très-utile dans l'*asthme sec et sénile,* surtout quand la pression dans le côté gauche du thorax s'étend de la région du cœur au dos, et jusque entre les omoplates, avec palpitations, angoisse et gêne de la respiration. J'ai également eu à m'en louer dans l'état asthmatique que l'on rencontre chez les sujets scrofuleux.

Ambr. pourra convenir dans l'asthme dépendant de la sténose du cœur gauche.

Douleurs d'excoriation dans le vagin.

Ambr. est cité.

Douleurs brûlantes et pruriteuses dans les parties génitales externes.

Ambra est cité.

Emphysème des grandes lèvres.

Ambra est cité.

MALADIES DES ENFANTS (Hartmann).

Grenouillette.

Ambra est signalé par Iahr. Je ne veux le rejeter en aucune manière.

Coqueluch .

Ambra est cité.

DILATATION DES BRONCHES (Dr Buchner).

Ambr. Baryt. Con. Seneg., s'il n'est pas possible chez les

vieillards de faire rétrograder l'affection dans un degré avancé, pour l'amoindrir et empêcher une terminaison fatale. (15 avril 1862. *Rev. internat.*)

ASTHME (N. Mouremans).

Ars. Bell. Cupr. Phos. Puls. Sàmb. Ambr. Ammon. et *Sulf.* donnés à temps selon les symptômes ont toujours guéri et souvent soulagé ses malades (*Cliniq. du dispens* Hahnemann. L'*Hom. Belge,* 1er juin 1861, t. IV, p. 9).

TOUX NERVEUSE (Dr Black).

Obs. Une dame forte, ayant l'apparence de la santé, âgée de 30 ans, très-sédentaire, souffrait depuis plus de 6 mois d'une toux profonde, bruyante et spasmodique. Parler pendant quelques minutes, plus haut que d'habitude, excite cette toux, et si à ce moment elle prend un repas, il est difficile d'empêcher les efforts de vomissements; d'autres fois, elle est si forte qu'elle provoque des vomissements.—Santé générale bonne; fonctions de l'estomac, des intestins et de l'utérus normales. *Cupr. ac.,* 3 (1,2) *Cupr. ac.,* 1 (3,4). Sans résultat. Contre un retard des règles *Puls.* Mais *Ambr.,* donné comme *Cupr. ac.,* deux mois après, enlève complétement la maladie. (*Journ. de la Soc. gallic,* t. I, 2e série, p, 172; 1857.)

ALOES (Hirschel).

Métrorrhagie.

Aloes. Dans la Métrorrhagie.

Dyssenterie.

Il sera possible d'employer encore Aloë.

MALADIES AIGUES ET CHRONIQUES. (Hartmann.)

Dyssenterie.

Aloë est certainement un moyen sur lequel l'attention devrait souvent s'arrêter dans les diarrhées dysentériques, puisqu'il a le pouvoir de provoquer des tranchées violentes avec selles sanguinolentes.

Clinique.

L'*ancienne école* administre intérieurement l'aloës contre l'aménorrhée, les hémorrhoïdes (1), la constipation habituelle, les obstructions du foie et du système de la veine-porte, les mauvaises digestions, l'atrophie du mésentère, le rachitis, les ascarides.

Elle l'emploie extérieurement contre la gangrène, la carie, le cancer, la tuméfaction du sac lacrymal, les taches de la cornée et en applique les feuilles sur les brûlures

L'école homœopathique n'a encore à présenter aucune expérience positive faite au lit des malades. (Mémoire sur l'Aloès, par le Dr Roth.) (*Revue critique et rétrospective*, tome III, page 418.)

Dyssenterie. (Schweikert.)

Aloë. Si les symptômes du rectum prédominent (31e réunion de l'Association centrale des homœopathes allemands, 9 et 10 août 1861. — *Revue intern.*, 15 mai 1862.)

(1) L'abus de l'aloès les provoque.

NOTE CLINIQUE

Métro-péritonite suivie d'accès de fièvre.

Madame Pacull est accouchée dernièrement d'un gros garçon. Les couches n'ont présenté rien d'anormal, elles ont été heureuses. Cinq jours après, une douleur aiguë se fait sentir dans l'hypocondre droit, sans qu'on puisse en préciser la cause. La sage-femme se contente de faire prendre quelques bains, avec fomentations sur le ventre, et applique elle-même des cataplasmes de farine de graine de lin. Huit jours se passent et, pendant ce temps, la malade a eu quelque moments de calme, mais la douleur existe toujours plus ou moins forte. On se décide à m'appeler.

La femme P. est étendue dans le décubitus dorsal ; la figure est rouge, les yeux brillants, la langue blanche et entourée d'un liseré rouge, le pouls donne 112 pulsations. Le ventre est souple, facilement maniable, mais dès que j'arrive au côté droit, à la région de l'ovaire, le palper devient excessivement pénible et je dois y renoncer. Il n'y a pas le moindre appétit, mais la soif est excessivement vive : pas de selles depuis quatre jours.

Potion avec 120 grammes d'eau naturelle et 8 globules Acon. 12e. On en donnera une cuillerée à bouche de deux en deux heures. Tisane d'orge coupée avec un peu de lait par intervalles.

Le lendemain, 29 décembre, je constate une amélioration remarquable. Plus de soif ; pouls à 85 ; le côté n'est presque plus douloureux, figure bonne, langue tout à fait blanche. Il n'y a qu'à continuer.

30 décembre. — La malade se trouve tout à fait bien, elle a poussé une bonne selle dans la nuit ; et demande à manger. Plus de douleur au côté même par la palpation. Je permets trois bouillons dans la journée ; tisane d'orge coupée

avec du lait. On m'appellera de nouveau s'il survient quelque accident.

Dans la nuit du 3 au 4 janvier, la douleur se réveille subitement, elle envahit le côté gauche, et enfin tout le ventre qui devient énorme. Au lieu de venir me réveiller, on fait une application de vingt sangsues, et je suis prévenu dans la matinée.

Je trouve la malade très-affaissée : la figure est de nouveau rouge, vultueuse : la langue sèche et rouge ; le ventre météorisé et excessivement sensible : le pouls à 120; la soif inextinguible. Il est survenu des vomissements porracés, qui ne laissent pas un moment de repos.

Il y a évidemment une métro-péritonite dont les symptômes alarmants ont éclaté dans la nuit. Je prescris : Acon. 12e, 8 gl. dans 120 gr. d'eau, et Bellad. 30e, 8 glob. dans 120 gr. d'eau. On alternera ces deux médicaments toutes les deux heures, tantôt une cuillerée de l'un, tantôt une cuillerée de l'autre. Eau à la température de la chambre pour boisson.

Dès le même jour, à huit heures du soir, je constate déjà une amélioration. La soif n'est plus si vive, les vomissements existent encore, mais ils se présentent à des intervalles beaucoup plus éloignés : la figure est plus calme, plus reposée : le ventre est toujours météorisé, douloureux ; le pouls est à 110. Continuer.

5. La nuit a été assez bonne, Mme Pacull a pu reposer quelques instants dans la matinée. Le pouls est descendu à 92; les vomissements ont cessé, presque plus de soif; la langue est humide, blanche, le ventre a beaucoup diminué, il commence à devenir souple et malléable.

Je suspends Acon. mais je fais continuer Bellad. dont on donnera une cuillerée toutes les quatre heures. Bouillon de poulet; tisane d'orge coupée avec du lait.

Dans la soirée, vers les 4 heures, la malade a été prise, presque subitement, d'une grande chaleur, d'une soif exces-

sivement vive, d'un malaise général, et d'une détresse indescriptible. Le ventre est devenu de nouveau météorisé et sensible : la figure a été chaude et rouge. Cet état a duré jnsque vers deux heures du matin, et il s'est terminé par une légère sueur.

6. Au moment de ma visite, il n'existe qu'un grand affaissement, mais la malade se trouve assez bien. Elle peut se remuer dans son lit, sans éprouver la moindre douleur. Le ventre est revenu à son état normal, le palper n'occasionne pas la moindre souffrance : le pouls donne 65. Pas de soif; pas d'appétit.

Il est évident pour moi que Mme P. a eu un accès de fièvre, mais comme personne ne peut me donner des renseignements exacts, pas même la malade, sur les phases diverses de cet accès, je suspends toute médication. Je recommande au mari, homme fort intelligent, de ne pas abandonner sa femme de toute la soirée, et de noter, avec la plus grande exactitude, tout ce qu'il observera.

Je revois Mme P. le soir, à 7 heures : elle est en plein accès. M. P. me raconte alors que, vers 3 h. 1/2, il y a eu de *forts bâillements* qui ont duré une vingtaine de minutes. A 4 heures, la rougeur, la détresse, la soif, et les autres symptômes décrits plus haut, ont fait leur apparition, et leur intensité augmente depuis.

Deux médicaments sont indiqués *Rhus* ou *Arsen,* car tous les deux répondent à ce symptôme : *bâillements avant l'accès.* Je me décide pour Rhus. 30e, 6 glo. dans 90 gram. d'eau : on en donnera une cuillerée toutes les trois heures.

7 janvier. L'accès a duré jusqu'à minuit. A cette heure on a donné un bon bouillon à la malade qui, à la suite, a fait un sommeil de cinq heures. La journée est très-bonne : l'accès manque d'une manière complète, et l'appétit commence à se faire sentir.

On commencera à alimenter la malade, mais on continuera néanmoins la potion de Rhus, *deux* cuillerées par jour.

A partir de ce moment, Mme Pacull n'a plus rien ressenti, sa guérison a été radicale. Une semaine après, elle dirigeait elle-même son petit ménage.

Dr B. Puig.

Olette. (Pyrénées orientales.)

REVUE DES JOURNAUX

REMARQUES CLINIQUES SUR COLCHICUM.

(Suite.)

Dans l'*Appareil digestif* nous trouvons : soif considérable, mais absence d'appétit, fréquentes et copieuses éructations de gaz insipide ; nausées avec grande agitation; et en prenant la position verticale, malaise dans l'estomac et tendance à vomir, violentes regurgitations suivies de copieux et difficiles vomissements des aliments, et puis de bile. Si le malade reste complètement tranquille, l'envie de vomir est moins urgente ; chaque mouvement la renouvelle. C'est aussi le caractéristique de *Tabacum* et *Veratrum*.

Le creux de l'*estomac* devient très sensible au toucher et à la pression. Quelquefois il y a une sensation brûlante dans l'estomac, plus souvent une sensation de froid glacial, accompagnée de grande douleur et de débilité. Je ne puis me garder de remarquer ici la similitude de ce symptôme à une forme de « goutte retrocédée. »

Douleurs pressives, déchirantes, tranchantes et lancinantes dans l'*abdomen*. Grande distension abdominale par les gaz, avec sensation, pour le malade, d'avoir beaucoup trop mangé. Cet état affecte particulièrement la partie supérieure de l'abdomen sous les fausses côtes.

Déchirements et brûlements à l'orifice du *Rectum*, sont de fréquents symptômes, et le prolapsus en a été observé.

Les symptômes de la selle présentent deux caractères dépendant de la grandeur de la dose, de la période qui s'est écoulée depuis sa prise, et aussi de l'intensité avec laquelle sont affectés les autres émonctoires Parce que, s'il y a abondance de salivation et de sécrétion urinaire, la selle sera rare et accompagnée de ténesme, et *vice-versa*. Ainsi, si le canal intestinal est le siége de la plus puissante action de *Colchicum*, et si les symptômes sont observés de bonne heure, nous avons des selles aqueuses ou bilieuses, copieuses, fréquentes, souvent sans douleurs, quelquefois accompagnées de coliques tranchantes.

D'autre part nous observons une évacuation rare et difficile, composée de mucus sanguinolent et de glaires, avec douleur anale, grand frissonnement ; action spasmodique du sphincter, constant et inefficace effort de défécation. En mettant ces symptômes en rapport avec ceux des affections rhumatismales et semi-thyphoïdes, *Colchicum* sera, comme il l'a prouvé, un bon remède dans plusieurs cas de dyssenterie automnale.

Sur les *organes urinaires* nous avons la même duplicité d'action. La sécrétion est quelquefois très-abondante, aqueuse et fréquente ; mais, généralement, chez l'*homme*, cette sécrétion est diminuée ; l'urine est foncée, trouble, et sa miction est accompagnée et suivie de tenesme vésical, et d'une douleur brûlante dans l'urètre, comme si l'urine était très chaude.

Respiration : Sur ces organes, l'action de *Colchicum* est un sujet de dispute parmi les autorités de la vieille école. Nous trouverons la production d'un coryza de longue durée, qui n'est jamais fluent, mais caractérisé par la sécrétion d'un abondant mucus tenace, — un chatouillement trachéal et un peu de toux. Il produit une fréquente oppression de poitrine, dyspnée, une sensation de tension dans le thorax, quelquefois en haut et quelquefois en bas. Ces symptômes indiquent

l'efficacité de *Colchicum* dans quelque formes d'asthme, où les homœopathes l'ont souvent employé avec succès.

Dans la partie postérieure du thorax, points sourds, autant dans le dos que sur les côtés; ces points sont caractérisés en ceci qu'ils sont principalement ressentis pendant l'*expiration*, et *non* dans l'*inspiration*.

Dos : Dans le dos, nous notons différentes sortes de douleurs tractives, tensives et piquantes, remarquées en tous les points; elles se présentent ou s'aggravent beaucoup pendant le mouvement. Sur la sacrum, une place, large comme la main, semble douloureuse, comme ulcérée, et est très-sensible au toucher.

Extrémités : — Douleurs déchirantes dans les muscles et les articulations; douleurs lancinantes dans les jointures. Les douleurs errent d'un point à un autre ; elles s'aggravent la nuit et par le mouvement; elles paraissent siéger dans le périoste. Simultanément, il y a une sensation paralytique très désagréable, unie à une perte réelle de puissance musculaire, voisine de la paralysie. L'action de *Colchicum* est plus marquée sur les petites que sur les grandes articulations.

APPLICATIONS

Colchicum fut considéré par les anciens médecins grecs et arabes comme un spécifique pour la goutte, mais comme un remède quelque peu dangereux : Il tomba en désuétude jusqu'à ce que Stoerck, de Vienne, au dix-huitième siècle, appela l'attention sur lui. Il l'expérimenta à l'état brut, et le vanta comme remède pour la goutte, le rhumatisme, l'asthme et les hydropisies. Son efficacité dans l'asthme, affirmée par plusieurs médecins, a été niée par d'autres, sauf quand cet asthme dépend d'un hydropéricarde ou d'un hydrothorax, auquel cas on admet que *Colchicum* peut soulager en enlevant l'épanchement hydropique. La recommandation du *Colchique*, par Storck, contre la goutte n'attira pas beaucoup l'attention

jusqu'à ce qu'on eût trouvé qu'il était le principal ingrédient de plusieurs fameux remèdes secrets, tels que l'*eau médicinale* d'Husson et les pilules de Lartigue, et autres. A présent sa valeur est reconnue, et nous avons toute opportunité de voir les dommages produits par son usage impropre.

Alex. de Tralles, au cinquième siècle, et M. Barwell en 1860, affirment qu'il prédispose aux rechûtes. Dans les cas ou il le fait, ce ne peut-être le vrai remède.

On a discuté pour savoir s'il agit, sur la goutte, spécifiquement, ou seulement par la perte de ses propriétés hydragogues ; la question est résolue par ce fait que les autres hydragogues ne soulagent pas la goutte comme il le fait ; et aussi par ce fait que j'ai vu moi-même, et que plusieurs médecins affirment, que son action se manifeste en soulageant seulement la goutte, ou principalement, quand des moyens sont employés pour empêcher son action sur les intestins, comme en le combinant avec l'opium ou avec l'administration abondante d'eau de riz.

Ayant parlé des effets nuisibles de l'usage de *Colchicum*, je donnerai quelques extraits de *Barwel. Sur les articulations :* « Le *Colchique* est un remède dont la valeur n'est pas douteuse, mais son influence fâcheuse est presqu'aussi sûre ; il est plus puissant dans la goutte que dans le rhumatisme. Il a le pouvoir de chasser les douleurs, etc., des affections goutteuses et rhumatismales, mais il a aussi l'effet de procurer des récidives. Les personnes, traitées par lui, subissent ce retour plus rapidement que celles qui se sont soumises à d'autres médicaments. »

Le Dr Todd, dit M. Barwell, écrit que les rechûtes sont susceptibles de prendre un caractère asthénique. « *Colchicum* est une lame à deux tranchants très aigus ; il n'y a pas de doute sur sa grande puissance de détruire les douleurs goutteuses et rhumatismales ; mais on peut demander s'il le fait d'une manière avantageuse. Feu le Dr Todd, croyait qu'il

transforme la forme commune aiguë de la goutte en un état asthénique, qu'il est moins aisé de conduire; il y a une grande raison de croire cette idée juste. Une opinion pratique, résultat de l'expérience et non-seulement d'un raisonnement à *priori*, mérite une grande attention, et nous pouvons être sûrs de ce fait que, quelque soit le *modus operandi* de la drogue, elle hâte les récidives, les rend de moins en moins dociles au traitement, et exige de plus fortes doses que précédemment. Le remède agit, ou simplement comme purgatif, ou en stimulant le foie, où en produisant une plus grande excrétion d'acide urique, — on ne sait; mais son usage n'est permis que si la constitution est vigoureuse, et il ne sera donné que quand les autres auront échoué. »

Je pense que quiconque a vu des cas de goutte ou de rhumatisme traités par *Colchicum*, partagera l'avis de MM. Barwell et Todd; et cependant c'est une erreur de bannir le *Colchique* de la liste des remèdes à employer au début du traitement. Il a sa place dans ce traitement, et s'il est convenablement employé, dans des cas appropriés, il fera du bien et rien que du bien. Les auteurs allopathiques sont presque unanimes, ainsi que M. Barwell, pour le recommander comme seulement applicable aux personnes de constitution vigoureuse, et chez lesquels les manifestations morbides sont aiguës et actives, ou seulement sub-aiguës, et ils nous prémunissent contre son usage chez les sujets faibles et les états asthéniques. Comment? Parce que, comme ils nous le disent, sa tendance est de provoquer un état asthénique que les malades vigoureux peuvent seuls supporter, tandis que les autres seraient réduits trop bas. Nous avons ici la vieille idée d'antagonisme entre l'action de la drogue, et celle de l'organisme morbide, cette dernière n'étant pas regardée (comme je pense qu'elle doit être) comme engagée dans une lutte contre l'influence morbide, de laquelle lutte les symptômes sont les phénomènes, et où la drogue agirait en

coopération avec l'organisme, et dans la même direction que les symptômes.

Si nous considérons les symptômes produits par *Colchicum*, nous trouvons ceux de la goutte ou du rhumatisme avec un caractère de faiblesse, de débilité, très-caractérisque d'un type asthénique de maladie. Le fait que le Dr Todd et M. Barwell ont observé la tendance du *Colchique* a transformer la forme active de la goutte en forme passive (asthénique), tend à confirmer ce mode d'action du remède. Maintenant c'est précisément dans cette forme asthénique, subaigue de la maladie, que *Colchicum* est indiqué et donne de réels services. Mais qu'est le danger d'anéantir le malade. Rien, pourvu que nous donnions des doses assez petites pour ne pas produire des effets physiologiques, mais seulement des effets spécifiques, qu'on reconnaît être produits, quand les symptômes disparaissent. C'est pourquoi ces doses doivent être très petites, et, plusieurs ont échoué en les donnant trop fortes. Je ne pense pas qu'il soit utile de donner, dans un cas bien marqué de *Colchicum*, plus bas que la 15e.

Le Dr Wurmb parle ainsi du *Colchique* relativement au rhumatisme : cette drogue est en rapport intime avec les tissus fibreux; elle produit, chez l'homme sain, des douleurs semblables à celles du rhumatisme; elle excite un état d'irritation qui est très intimement uni à l'inflammation, rougeur, tuméfaction, chaleur, etc. Dans la fièvre de *Colchicum*, comme dans la rhumatismale, la période de froid prédomine; la sueur est très copieuse, etc. L'urine et la sueur ont une odeur et une réaction acide.

« Ces traits ressemblent exactement à ceux d'une attaque de rhumatisme. Si nous considérons l'action totale de *Colchicum*, nous verrons qu'il ne peut jouer un rôle excessivement important dans le traitement du rhumatisme, parce qu'il produit une autre série de symptômes, lesquels, le contre-indi-

queront souvent, par exemple, la faiblesse musculaire, les symptômes parésiques, la diminution de chaleur vitale, les congestions capillaires, lesquels indiquent tous une atonie vitale.

« En conséquence, nous trouverons rarement *Colchicum* indiqué au début des affections rhumatismales, mais plutôt seulement quand des personnes faibles, débilitées en ont souffert pendant longtemps. »

Il paraît spécialement applicable dans les cas où nous voyons, d'une part, une active excitation dans les symptômes locaux, et de l'autre, des symptômes de torpeur dans l'état général du malade.

Colchicum fut recommandé en 1833, contre le choléra asiatique en Angleterre, et employé avantageusement dans huit cas. Mais, comme dit le Dr Stillé : « Malgré son homœopathicité, il n'a pas été employé par d'autres. » Nous avons déjà fait allusion à son emploi heureux dans les dysenteries automnales.

Il a été employé comme diurétique et palliatif des hydropisies ; il peut être utile dans l'irritation de la vessie, et à été employé avec succès dans la maladie de Brigth.

Rückert rapporte ses succès dans l'asthme ; il calme l'action du cœur ; sur l'homme *sain*, il produit de violentes palpitations.

Bœnninghausen, dont la pratique vétérinaire était étendue, loue le *Colchique* comme spécifique pour la distension flatulente excessive de l'abdomen chez les vaches qui ont mangé trop de trèfle ; cette affection est très-fatale. Une seule dose de *Colchicum*, 200, donne un prompt soulagement. Ceci doit attirer notre attention sur ce médicament dans la tympanite, chez l'homme, après certaines sortes d'aliments.

Avant d'achever, je veut attirer l'attention sur ce fait que, dans plusieurs cas d'empoisonnement, des cataractes se sont

formées, avant la mort, dans les yeux des victimes. Le professeur Hope rapporte qu'avec *Colchicum*, il a beaucoup amélioré, bien qu'il n'ait pu les guérir, trois cas de cataracte molle.

LA CÉPHALALGIE D'IGNATIA.

PAR LE Dr SCHULDAM.

Cette forme de céphalalgie qui trouve le plus prompt et le permanent soulagement par *Ignatia*, se rencontre chez les personnes d'un tempéramment fortement nerveux et sensitif, ou chez celles, dont le symptôme nerveux, bien que naturellement fort, a pendant quelque temps, été affaibli par les effets d'une anxiété prolongée, d'un chagrin ou d'un excès de travail mental.

Elle montre généralement un caractère périodique, revenant chaque mois ou chaque quinzaine, et choisissant, pour son apparition, quelques jours ou quelques heures particulières ; elle vient immédiatement après le lever, et augmente graduellement d'intensité jusqu'à 3 ou 4 heures de l'après-midi, et puis s'évanouit subitement, à la surprise et joie du malade ; ou elle vient l'après-midi et ne quitte pas le malade jusqu'à ce que la nuit apporte le sommeil et le soulagement avec lui ; ou elle prend d'un coup 24 heures de souffrances, paraissant le lundi, par exemple, à 9 heures du matin et ne cessant pas jusqu'au mardi suivant, à la même heure. Elle a une crise, comme certaines fièvres, et se passe avec l'évacuation d'une quantité d'urine pâle, limpide. Elle est soulagée par la chaleur et le repos, quelquefois, mais non toujours, par les stimulants. Les vents froids l'aggravent invariablement, et quelquefois déterminent son apparition. Le bruit et la lumière sont douloureux au malade, et l'exercice mental, même léger, est désagréable ; parler à un ami est ennuyeux, parler à un ennemi est tout simplement à rendre

ou. La face est généralement pâle d'abord, mais après quelque temps, une, ou même les deux joues rougiront légèrement, cela, cependant, après que le malade a été complètement fatigué, et que la douleur a duré quelques heures. La langue est plutôt blanche, et d'apparence mollasse, présentant les marques des dents, et elle tremble un peu quand on la sort pour l'inspection. Le pouls est petit, lent et filant. La peau tend a être froide et montre ses papilles très saillantes. La douleur est plus souvent semi-latérale qu'uniformement distribuée sur la tête. Elle commence souvent dans l'oreille (qui fréquemment est rouge et chaude), derrière l'apophyse mastoïde, et s'élève sur l'os pariétal pour s'arrêter à la ligne médiane du crâne, — l'œil est quelquefois atteint d'une douleur profondément située dans le globe, et le front, aussi est douloureux. La douleur irradie quelquefois en bas à la protubérance occipitale, et laisse une roideur dans la nuque. Le cuir chevelu est parfois excessivement sensible, d'autres fois la friction soulage. Les intestins tendent plutôt à la constipation pendant l'accès, et l'évacuation aggrave invariablement la céphalalgie. La douleur, en général, s'augmente en se baissant, en changeant subitement de position, en se levant du lit ou du sofa, en montant rapidement les escaliers, en courant, en fixant longtemps, en tournant subitement la tête. Se coucher, la tête basse, aggravera d'abord, mais souvent ensuite soulage, spécialement si un bon sommeil suit cette position. S'asseoir, la tête légèrement penchée en avant, est en général, la position la plus confortable a prendre, en appuyant la tête sur les mains. Quand la douleur est à son summum, il y a une terrible sensation d'agitation, le malade essayant en vain de changer la douleur en changeant de position, en se levant s'il est assis, en marchant s'il est debout. Parfois il presse ses mains sur la tête douloureuse, d'autres fois il serre le poing, ou ferme fortement les doigts, et presqu'inconsciement, grâce à la torture du cerveau. Si le

malade est un homme, il gémit souvent après la douleur; si c'est une femme elle pleurera et montrera des symptômes d'hystérie.

Il y a une sensation générale de froid, et un besoin de se tenir près du feu et de se rôtir complètement, parceque la chaleur soulage. Le frisson est rare dans la fièvre, et s'il existe, la soif n'est pas accusée. La céphalalgie se dissipera le plus communément avec le sommeil, et celui-ci, sera aussi profond que sous toute autre influence heureuse; mais un repas, qui d'abord aggrave, calmera plus tard la douleur, spécialement si un stimulant a été pris en même temps. Si le mal au cœur se présente, il suit toujours et ne précède jamais la douleur, et c'est un malaise qui résulte de l'irritation cérébrale primitivement, puis de l'irritation gastrique. En règle, ceux qui qui souffrent de cette sorte de céphalalgie sont plus souvent des femmes que des hommes, de nature sensitive, quelque peu délicates et d'habitudes sedentaires, avec tendance à l'hystérie, plus souvent blondes que brunes, mais quelquefois de complexion moyenne, ni aussi blondes que des écossaisses, ni aussi brunes que des italiennes; et n'étant complétement ni du tempérament de *Pulsat*, ni de celui de *Nux vomica.*, mais possédant à un moindre degré quelques caractéristiques de ces deux médicaments. En règle, si les facultés affectives sont médiocrement excitées, les facultés purement intellectuelles sont hautement développées, ainsi que l'imagination, mais l'irrésolution de la volonté existe souvent. Dans les cas de diathèse rhumatismale ou goutteuse avec tendance à se refroidir facilementchez les femmes, il y a généralement quelques troubles du système sexuel, avec menstruation augmentée et douloureuse. Les céphalalgies, souvent accompagnent ou suivent le flux menstruel, spécialement s'il a été extraordinairement abondant. Les palpitations de cœur au moindre mouvement,ou par des bruits subits, ou

des nouvelles inattendues et douloureuses, ne sont pas en rare concomitance de ces céphalalgies nerveuses.

...L. suivent quelques faits de guérison (à voir 7).

NOTE SUR L'ACTION PHYSIOLOGIQUE DE CERTAINS POISONS

PAR LE Dr L. SALZER.

En parcourant le *Manuel de jurisprudence médicale* de l'Inde, dernièrement publié par le Dr Norman Chevers, cet homœopathe put extraire quelques renseignements utiles.

Le passage suivant présente de de l'intérêt. — « Baboo Vany Lall Der, (examinateur chimique supplémentaire du gouvernement), nous informe que les lavures de poisson pourri, et l'ordure humaine furent employés par les naturels du Bengale, comme émétique dans des cas d'empoisonnement par l'arsenic qui se présentèrent dernièrement à Tipperat. Considérant l'anologie d'action qui existe entre les effets des matières animales putrides et de l'intoxication arsenicale (la comparaison n'est pas de moi, mais du Dr Christison) ; considérant, en outre, ce fait clinique, qu'*Arsenicum* s'est montré un puissant antidote aux suites de l'ingestion des matières animales putréfiées, nous devons trouver dans ce rapport quelque chose de plus qu'une simple curiosité.

Sur les différences physiologiques des signes de l'empoisonnement par *Aconitum* et par *Stramonium* nous trouvons ce qui suit :

STRAMONIUM

1° Dilatation des pupilles, qui croit jusqu'à ce que l'iris soit un simple trait. Des contractions limitées et irrégulières se manifestent tant que persiste l'influence du poison ; quand elle cesse, la pupille reprend graduellement sa forme normale.

2° La paralysie est celle d'un animal ivre, et elle est toujours associée à un embarras du pouvoir mental.

3° L'insensibilité à la douleur ne se présente pas jusqu'à ce que l'animal perde conscience de ce qui l'entoure.

ACONITUM.

1° Dilatation de la pupille qui a une tendance constante aux contractions limitées, qui peuvent être augmentées par l'exposition à la lumière. La dilatation peut donner place à la contraction quand l'influence du poison est à son summum.

2° La paralysie commence généralement par les extrémités inférieures, et peut-être portée à l'extrême, sans trouble apparent de l'intelligence.

3° L'insensibilité à la douleur est un symptôme primitif, et peut être extrême pendant que l'intelligence et la puissance locomotive sont encore intactes.

Ces différences nettes, tirées des expérimentations du Dr Palmers sur les animaux sont parfaitement applicables à l'homme.

Nerium Oleander appartient indubitablement aux remèdes les plus négligés de notre matière médicale. Il y a dans le *Manuel*, quelques bons rapports de cas d'empoisonnement avec cette drogue. Les résultats de deux examens *post-mortem* sont ainsi donnés ; aucune altération organique suffisante ne fut révélée par le fait de la mort, qui est attribuée à une action de dépression nerveuse par la drogue.

Plus instructifs sont les symptômes rapportés comme présentés par la victime pendant sa lutte contre l'effet du poison. Si nous l'étudions, nous trouvons que l'expérimentation d'Hahnemann ne nous donne qu'une ombre de l'action réelle de cette drogue. Il n'était évidemment pas en possession de rapports d'empoisonnements par cette substance,

ni de plusieurs autres drogues qu'il a expérimentées. Disons que ses expérimentations furent faites avec les *feuilles*, tandis que les cas auxquels je fais allusion ici, se rapportent plutôt aux effets de la *racine*.

Le suivant est le plus approprié à notre but, s'étant produit, comme je l'ai dit, avec le *suc* d'*Oleander* :

« Kurdaréo Bin Doba, 25 ans, bûcheron, de légère et délicate apparence, fut amené à l'hôpital civile de Kholapore, le 9 août 1858, au matin, en état d'insensibilité. Il parut, d'après le dire de sa femme qui l'accompagnait, qu'une querelle s'était élevée entr'eux relativement à *res augusta domi* et qu'il avait avalé une coupe de *kumère*. Par les investigations qui suivirent, il fut certain que la coupe contenait plus d'une once de jus exprimé d'*Oleander*, et que, au moment de boire le poison, il se trouvait à cinq yards de chez lui, ou il marcha immédiatement, et tomba sans connaissance sur le seuil. A son admission la face et les yeux étaient bouffis, la tête chaude et couverte de sueur, avec respiration stertoreuse et écume à la bouche. Ceci s'accompagnait de violentes contractions spasmodiques des muscles de tout le corps, mais plus marquées aux extrémités supérieures qu'aux inférieures, et aussi développées du côté gauche que du droit. L'effet de ceci était remarquable, et nouveau pour moi (M. Brougthon, médecin civil de Kholapore) comme cas de maladie. Dans les intervalles des spasmes, le malade était immobile sur le dos; et, quand l'attaque commençait, la contraction supérieure du côté gauche le jetait à droite, et il restait dans cette position pendant l'accès ; à la fin de celui-ci, il retombait sur le dos dans la position naturelle de l'épuisement.

Les émétiques et l'antimoine ayant échoué, le sulfate de zinc produisit l'expulsion de grandes quantités de matières verdâtres. L'insensibilité persistant, avec pouls rapide et peau chaude, des sangsues furent appliquées aux tempes, et le sulfate de magnésie donné comme apéritif; les intestins furent

mis en action, et des évacuations aqueuses, de couleur verdâtre et ne contenant que peu de matières fécales eurent lieu. Les spasmes revinrent à des intervalles d'une heure et furent apparemment produits par les essais de le mouvoir ou de le lever. Vers le soir, les spasmes diminuèrent, la face devint pâle, le pouls filiforme, les yeux s'enfoncèrent dans les orbites et les extrémités se refroidirent rapidement. Des frictions, des cataplasmes de moutarde, avec des bouteilles chaudes, de l'ammoniaque et du camphre, rétablirent la circulation mais l'insensibilité persista et il y eut une selle involontaire. Il resta en cet état tout le lendemain ; les spasmes furent moins violents et diminuèrent de fréquence. Il avala l'ammoniaque camphré et la magnésie qui furent continués, mais l'urine et les selles furent évacués encore involontairement. Dans la soirée du 10, la réaction s'établit, la peau devint chaude et le pouls augmenta, il n'y eût pas de spasmes, mais l'insensibilité resta aussi complète qu'avant. On lui donna une forte dose d'huile de ricin, et les intestins agirent copieusement, après quoi il parut plongé dans un sommeil calme. Il s'éveilla au matin du 11, et se remit à parler et à raisonner ; il restait facilement de la faiblesse, comme conséquence naturelle d'une aussi violente attaque. Il s'est depuis, entièrement remis, et n'est pas, je pense, particulièrement satisfait de sa guérison, parce qu'il prévoit un retour de troubles domestiques. Il m'assure, cependant, qu'il ne se rappelle rien, depuis qu'il a avalé le poison, et n'a aucune idée du temps qui s'est passé de son essai de suicide à sa guérison. »

Tous les autres cas rapportés, sont des empoisonnements par la racine de *Nerium oleander*, ou par celle (plus active) du *Nerium osurum*. Ces rapports se terminent par les remarques suivantes : « Baboo Dwarakanath Mookerzea, attire l'attention sur les symptômes tétaniques, comme une preuve évidente que, dansune grande mesure, *Oleander* ressemble à *Strychnine*

par ses effets sur le système. Dans un cas tous les symptômes graves (comme dans l'intoxication strychnique, se développèrent subitement, et les muscles des mâchoires, furent les derniers affectés. Quand les symptômes commencent à se dissiper, ils le font aussi rapidement.) Il ajoute: « La différence marquée entre les effets d'*Oléander* et ceux de *Nux. vomica.* consistent dans l'état du pouls. Dans le dernier cas il n'est généralement pas atteint, ne devenant légèrement accéléré que pendant chaque accès; mais, dans la première, sa lenteur anormale fut très-marquée. »

Le doute, sur l'action physiologique du poison de serpent, pris à l'intérieur, a été résolu de la manière la plus positive, et, comme on le verra, dans un sens favorable aux vues que les homœopathes ont émis depuis longtemps sur ce sujet.

A la page 265, l'auteur dit dans une note: « En juin 1870, je fus, par la gracieuseté du Dr Pagrer, présent à une série d'expériences dans lesquelles le venin frais du cobra fut introduit dans l'estomac d'un chien, d'un poulet, et dans l'œil d'un chien. Ces animaux moururent avec tous les symptômes de l'empoisonnement par le Cobra, sauf qu'ils firent beaucoup plus lentement leur apparition que chez les animaux qui furent mordus en même temps par le même serpent. »

Depuis que *Cadmium sulf.* a trouvé sa place dans notre matière médicale, il s'est montré utile dans l'hémeralopie, aussi clorai-je ces notes par un cas remarquable d'empoisonnement par le *Chlorure de cadmium*, rapporté à la page 297 du *Manuel.*

(A suivre.)

CORRESPONDANCE

SILPHIUM CYRENAICUM

(Suite.)

» Quant aux propriétés, quoi qu'en dise encore le professeur danois, je ne sache pas que parmi les voyageurs qui ont successivement retrouvé et reconnu le *Silphium*, depuis Della Cella (1817), jusqu'à Hamilton (1854), aucun ait entrepris de les rechercher. La comparaison n'ayant pu être faite, sur quelle base repose alors l'affirmation du savant danois,

» Eh bien, je vais essayer, et ici je me retrouve en présence de M. P. Petit, de démontrer qu'entre les propriétés du *Silphium* découvertes par le Dr Laval, et celles qu'ont énumérées Théophraste, Dioscoride, Pline, et d'autres encore, il y a parfaite identité.

M. Petit s'est inspiré, d'un bout à l'autre de sa seconde lettre, de la thèse présentée en 1868 à l'École de Pharmacie de Paris, par feu M. Déniau. Vrai travail de bénédictin, cette thèse n'a que le tort de conclure, à l'inverse des heureuses citations qu'elle contient, qu'il y a identité entre le *Silphium* des anciens et l'*assa fœtida*.

Mon confrère choisit parmi ces citations celles qui viennent à l'appui de sa propre thèse, mais il néglige celles qui, en les complétant, en donneraient la juste valeur. Ainsi il déclare que le *Thapsia Silphium* de Viviani ne saurait être le *Silphium* des anciens, parce que les bestiaux pouvaient manger celui-ci, tandis que le premier fait périr les animaux qui en mangent. Mais il oublie de dire que si les Vandales ont entrepris la destruction du *Silphium*, lors de leur invasion dans la Cyrénaïque, c'est qu'il tuait leurs chevaux, ce qui prouve qu'il n'était pas plus inoffensif qu'aujourd'hui.

« Les choses se passent encore maintenant de la même façon. Ainsi l'Arabe de la Cyrénaïque laisse volontiers ses chèvres et ses moutons brouter les jeunes pousses au printemps, mais il s'en garde bien plus tard. Le chameau ne saurait à aucune époque en manger sans danger; mais son instinct suffit à le préserver, et malgré sa gloutonnerie, je ne l'ai jamais vu s'arrêter aux touffes les plus vertes et les plus appétissantes. Quant aux chameaux des autres parties de l'Afrique, s'ils ont à traverser des plateaux où croît le *Silphium*, on a soin de les museler.

« D'autre part, si Dioscoride nous apprend que les Athéniens mangeaient la racine de *Silphium*, assaisonnée de telle ou telle ou telle façon, il nous dit aussi qu'elle était échauffante et de digestion difficile. Quel était le moyen de la priver de ses propriétés irritantes? Il suffirait pour le savoir de consulter Apicius, qui dans son traité *De culinariæ rei disciplina*, donne diverses recettes où il fait entrer tantôt le suc du *Laser*, tantôt la racine. On peut affirmer, dans tous les cas, que l'écorce de la racine, qui seule fournissait le suc irritant, était rejetée, et qu'on mangeait seulement la partie centrale, au premier âge de la plante, alors que cette partie est encore tendre, cassante, et n'a pas acpuis la consistance ligneuse.

« M. Petit dit encore que nulle part les anciens ne font mention des propriétés vésicantes du *Silphium*, qu'au contraire l'empereur Néron en appliquait des emplâtres sur sa figure pour faire disparaître les marques de ses rixes nocturnes dans les rues de Rome, ce qu'il n'aurait pu faire avec la gomme résine du *Thapsia silphium*.

« La thèse Déniau lui répond encore : à la page 79, Pline dit qu'employé en temps convenable, il produit l'effet d'un cautère; à la page 81, Oribaze cite le suc de Cyrènes parmi les médicaments *caustiques*, putréfactifs, destructifs et *cicatrisants*.

« Les premières expériences du Dr Laval ont toutes porté

sur l'application du *Silphium* aux cas de pathologie externe, et le résultat de ses expériences est consigné dans un mémoire adressé en 1872 à l'Académie de Médecine.

« Mon expérience personnelle dès mon premier voyage en Cyrénaïque, aussi bien que dans le second, m'a montré le *Silphium* comme un cicatrisant bien supérieur aux vulnéraires les plus vantés. A toutes les blessures que mes Arabes et moi nous nous faisions en préparant les racines de la plante, je n'appliquais que le suc de l'écorce elle-même, et jamais il ne fallait plus de quelques heures pour que la plaie fût fermée. Je pourrais citer des cas de brûlure au second degré, des plaies ulcéreuses, si fréquentes chez les Arabes, dont les jambes sont toujours nues, que le *Silphium* guérissait avec une merveilleuse rapidité.

« Ces exemples démontreraient que le *Thapsia silphium* de Viviani, malgré ses propriétés caustiques sur les téguments *sains*, s'applique avec le plus grand succès sur les tissus contus, déchirés ou blessés d'une façon quelconque. Néron ne l'ignorait pas, et il en tirait parti.

« Si je n'avais la conviction que M. le professeur Œrsted ne lira jamais cette réfutation des conclusions de son travail sur le *Silphium*, je lui ferais voir encore que les maladies indiquées par les anciens comme trouvant leur remède dans cette plante, sont aujourd'hui, grâce aux indications du Dr Laval, traitées avec succès par les médecins qui n'ont pas reculé devant l'application d'un remède nouveau.

« Ainsi, d'après Dioscoride, le *Silphium*, entre autres choses, guérit l'*enrouement*, l'*esquinancie*, la *toux*, les *douleurs* de *côté*, les maladies du *poumon*, surtout quand la voix est enrouée. Pline, Galien, Oribaze en disent autant; et, chose remarquable, tous sont d'accord sur les bons effets qu'on en retirait dans les maladies de poitrine.

« Les expériences du Dr Laval ont pleinement justifié ces indications, et le *Silphium*, mis à l'étude sur une vaste

échelle, tend à prendre, parmi les agents thérapeutiques, le rang le plus important peut-être, dans les affections aiguës et chroniques des organes respiratoires.

« Reste à traiter la seconde question : le *Silphium cyrenaïcum* du Dr Laval, ou *Thapsia silphium* de Viviani, n'est-il pas tout simplement le *Thapsia garganica ?* M. Petit, dans sa première lettre, dit *non* ; dans sa seconde, il s'accuse modestement d'erreur, et il dit *oui*.

« Chose assez remarquable et qui se passe, il faut bien le dire, assez souvent quand il est question de plantes exotiques, dont il ne vient en Europe que des parties isolées, sans caractère bien tranché, les plus affirmatifs dans les questions douteuses, sont précisément ceux qui n'ont jamais vu la plante anx lieux où elle croît. Il a suffi de quelques médailles imparfaitement frappées pour que le professeur Œrsted, dont on invoque le témoignage, affirmât que le *Thapsia silphium* « ne présente dans son aspect ni dans ses propriétés aucune ressemblance avec la célèbre plante de l'antiquité. » Il a suffi de quelques graines présentées à M. Cosson, membre libre de l'Institut, à M. Baillon, professeur à l'École de Médecine, à M. Planchon, professeur à l'École de Pharmacie, pour que ces trois messieurs déclarassent, d'un commun accord, que le *Silphium cyrenaïcum* n'est autre chose que le *Thapsia garganica*.

M. Petit, qui ne connaissait pas cette opinion lors d esa première lettre à la *Ruche pharmaceutique*, se range aujourd'hui à l'avis de nos maîtres, et j'en ferais autant moi-même si, n'ayant jamais quitté mon officine, j'avais à me prononcer sur cette question. Mais les trois savants, sur l'opinion desquels on s'appuie pour combattre celle du Dr Laval, en auraient émis une bien différente, s'ils avaient eu entre les mains la racine du *Silphium*.

« Quelque importance qu'ait le fruit dans les ombellifères,

la racine a bien la sienne quelquefois, et dans l'espèce, la différence entre les deux *Thapsia* est là principalement.

« J'ai, d'ailleurs, la bonne fortune de pouvoir, moi aussi, m'appuyer sur l'autorité d'un professeur dont la compétence, dans la question, ne saurait être mise en doute. M. Cauvet, professeur agrégé d'histoire naturelle et de matière médicale à l'École de Médecine de Nancy, et précédemment à l'École d'Alger, vient d'envoyer à la société de Pharmacie une note sur le *Silphium* de la Cyrénaïque, *dont l'espèce connue des anciens*, dit-il, *n'aurait pas disparu, comme on l'a soutenu dans ces derniers temps*, Cette note, dont je n'ai pu encore avoir communication, doit apporter dans la question des arguments de nature à la trancher *ex-professo*. Je n'ai donc autre chose à faire qu'à donner les différences les plus saillantes entre le *Thapsia garqanica* et le *Thapsia silphium*.

« Le *Thapsia garganica* n'a qu'une racine pivotante, et quelquefois bifurquée à son extrémité. Elle ne s'extrait du sol qu'avec une grande difficulté, en raison de la longueur qu'elle atteint.

« Il n'en est pas de même du *Silphium*, et là encore la description qu'en donnent les auteurs anciens confirme l'identité de la plante de l'antiquité et de celle que le Dr Laval a voulu remettre en honneur. Le *Silphium*, dit Théophraste, produit des racines grosses et nombreuses. Pline nous dit que ses racines étaient épaisses et nombreuses.

« Voilà un caractère qui ne saurait s'appliquer au *Thapsia garganica*. Le Dr Laval, dans son mémoire à la Société d'acclimatation, a insisté sur ce caractère, mais comme il ne présentait que des graines, c'est sur les graines qu'ont conclu les savants auxquels on les a présentées, et qu'ils ont tranché la question. La description de la racine est cependant très-caractéristique, Elle est traçante; de la souche principale naissent de quatre à huit rhizômes présentant, dans les premiers mois, une série de dépressions et de renflements qui

figurent assez bien des tubercules allongés. Peu à peu, ce caractère s'efface, les rhizômes deviennent cylindriques, atteignent une longueur de 70 à 80 centimètres, et quand leur extrémité rencontre la surface du sol, elle donne naissance à une nouvelle souche.

« Grâce à ces développements, la question, il me semble, est élucidée, et il ne sera plus permis de confondre en une seule espèce le *Thapsia silphum* et le *Thapsia garganica*. Si j'avais pu prévoir cette polémique, j'aurais apporté de la Cyréanïque quelques échantillons de racines entières que j'aurais mises à la disposition des savants qui ont eu à donner leur opinion sans avoir les piéces nécessaires.

A mon premier voyage aux ruines de Cyrènes, je ne manquerai pas de le faire. »

NECROLOGIE

La Belgique a eu la douleur de perdre tout récemment deux de ses plus distingués praticiens, les Drs *Mouremans* et *Varlez*. L'Homœopathie française vient de perdre le Dr *Dupuy* de l'Isle-Adam. Voici les paroles que le Dr Abbadie a prononcées sur sa tombe; nous les empruntons au *Bulletin de la Société homœophatique*. (1)

Messieurs,

Avec quelle émotion, avec quel déchirement de cœur, avec quelles larmes dans les yeux, nous sommes réunis tous autour de ce cercueil !

(1) Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas de reproduire le discours de notre confrère M. le docteur Parthenay.

C'est que l'homme dont la dépouille mortelle est là, n'était pas de ceux qui, de leur passage sur la terre, laissent ni trace ni souvenir.

L'homme excellent que nous perdons était une de ces riches natures où toutes les qualités de l'esprit se trouvent unies à celles du cœur. Sa vie entière peut être résumée par trois mots, ordre, probité, travail. Voilà pourquoi la mort du Dr Dupuy s'étend au-delà des limites de la famille et devient le deuil de tout ce canton de l'Isle-Adam où pendant un demi-siècle il a vécu toujours en faisant le bien.

Dupuy était né à Vic-Fezensac, petite ville du département du Gers. A l'âge de vingt ans, il prit le chemin de Paris, à pied et le sac sur le dos. A Paris, il se livra à l'étude de la médecine, avec son ardeur toute méridionale; et, comme ses ressources pécuniaires étaient fort modestes, il devint tour à tour élève et professeur. Sa place d'élève n'était jamais vide, aux cours, à l'hôpital, à la bibliothèque, dans les salles de dissections; et la science acquise le jour, il l'enseignait le soir à ceux de ses camarades qui étaient ou moins intelligents ou moins studieux que lui. Après avoir ainsi fait d'excellentes études théoriques et pratiques, il vint en 1828 se fixer à Parmain pour exercer cet art si pénible, mais si utile qui est l'art de guérir.

Il était là seul, inconnu, livré à lui-même, sans famille, sans fortune... Mais il aimait sa profession et l'étude, mais il était laborieux et infatiguable, et dans le dévouement à ses malades, il ne connaissait point de bornes; jour et nuit il était sur la brèche.

Ce jeune médecin dont la conduite méritait tant d'éloges, ne tarda pas à fixer sur lui l'attention du public. Les malades appartenant à toutes les classes de la société arrivaient en foule, et avec les malades l'estime et la considération publiques. Bientôt Dupuy occupa sans conteste le premier rang parmi ses confrères.

Maintenant que vous dirai-je qui ne soit connu de tout le monde ?

Ce bon, ce cher, ce digne Dr Dupuy, nous l'avons tous vu à l'œuvre. Tous nous avons été témoins de la pénétration de son coup-d'œil, de l'étendue de sa science, de la bonté de son cœur, car, dans l'exercice de sa profession, il n'apportait pas seulement toutes les ressources de son vaste savoir et de sa longue expérience, il apportait encore toutes les tendresses de son grand cœur. Qui de nous, lorsque l'art restait impuissant entre ses mains, qui de nous ne l'a vu triste, affligé, humilié comme un vaincu. Quant au contraire, il avait le bonheur de mettre un malade sur pied, avec quelle joïe il goûtait le charme de la victoire ! C'est de lui surtout qu'on peut dire : il guérissait quelquefois, il soulageait souvent, il consolait toujours.

Guérir, soulager, consoler, telle est la difficile et noble mission du médecin. Cette mission, nul ne la remplira jamais avec plus d'honneur que Dupuy. Oh ! que c'est bien là votre sentiment à vous tous, qui venez, malgré la neige, de vingt villages environnants, qui venez en pleurs témoigner sur sa tombe de votre estime, de votre affection, de votre reconnaissance. Riches, vous honorez un ami, pauvres, vous honorez un père ; tous, nous honorons un bienfaiteur !

Dupuy, mort au champ d'honneur, toi, dont la vie doit être pour nous un exemple et un encouragement, toi qui jamais ne connut d'autre plaisir que celui de secourir tes semblables.

Adieu ! cher confrère, honneur de la famille médicale ! Cher ami, adieu !...

Dr Abbadie.

NOTES ÉPARSES

COLLECTÉES PAR FEU LE Dr DESTERNES.

(Suite.)

BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE.

Angine, Esquinancie

Amm. mur. est indiqué par les élancements dans le cou, soit en avalant, soit en dehors de la déglutition, ainsi que dans le gosier en bâillant, avec goût amer, anorexie, soif inextinguible, toux sèche, coryza sec ; lorsqu'à de fréquents chatouillements se joint une sensation de rudesse avec élancements, et une forte sécheresse dans le cou, qu'une grande abondance de mucosités se forme, qu'il est très-difficile de cracher. Alors se manifestent des frissons répétés, une grande fatigue, des bouffées de chaleur angoissantes. Le *sel ammoniac* convient surtout aux cas où la maladie ne se termine pas et menace de passer à l'état chronique.

AMMONIUM. MURIATICUM (Hahnemann).

Taches passagères et points voltigeants devant les yeux. — *Douleur* pressive et constrictive dans le ventre et dans le dos, pendant les règles — Froid aux pieds.

AMMONIUM. MURIATICUM.

Cavité cérébrale ; région coronale.
Apparition de taches devant les yeux.
Hoquets.
Anneau inguinal.
Hernie inguinale.
Coryza avec sécrétion muqueuse.
Doigts.

Bouts des doigts.
Raccourcissement des muscles.
Douleur d'ulcération dans les parties externes.
Douleur d'ulcération, de suppuration de la peau.
Douleur d'ulcère à la suite du frottement à la peau.
Rêves d'eau.
Rêves d'embarras.
Rhythme : le matin.
Aggravation après s'être levé de son lit.
Aggravation par le hoquet.

MALADIES AIGUES ET CHRONIQUES (Hartmann).

Fièvre catarrhale.

Ammon. mur. Lorsque le catarrhe aigu tend à dégénérer en catarrhe chronique, surtout lorsque les crachats en apparence mobiles ne se détachent cependant pas.

Fièvre muqueuse.

Amm. mur. convient aussi parfaitement à l'état muqueux par ses effets physiologiques : il en reproduit tous les symptômes avec une grande exactitude, aussi l'emploie-t-on en pareil cas depuis des siècles. Il est particulièrement indiqué lorsque la langue est chargée d'un mucus blanc, excrétion continuelle et abondante de mucosités épaisses, goût désagréable et pâteux, avec afflux de salive à la bouche; dégoût, répugnance pour les aliments, éructations, régurgitation d'un liquide amer et salé, sentiment de vacuité et de faim dans l'estomac, malaise et chaleur dans ce viscère, déjections par le bas de mucosités visqueuses et vitrées, etc.

Herpès phlycténoïde.

Amm. mur. est cité.

Sycosis.

Amm. mur. est cité pour la mentagre et le Sycosis du cuir chevelu.

Diabète

Les préparations d'*Amm.* méritent aussi des éloges comme moyens curatifs.

AMMONIUM MURIATICUM (Hirschel).

Hémorrhoïdes.

Amm. mur. Rarement utile dans le traitement des hémorrhoïdes.

Rhumatisme et goutte.

Amm. mur. Dans le rhumatisme articulaire, avec *raideur* et *courbure* des parties malades.

Maladies des yeux.

Amm. mur. Mouches volantes.

Maladies des oreilles.

Amm. mur. Roulement, grondement comme celui du tonnerre.

Irritation de la moelle.

Amm. mur. Douleur pressive.
Douleur de brisement.

Toux. —Enrouement.

Amm. mur. Tout avec expectoration. (Toux grasse.) (Toux de longue durée avec expectoration épaisse, blanche, parais-

sant encore plus mûre qu'elle ne l'est en réalité, avec désir d'aliments salés).

Amm. mur. Pour le catarrhe chronique.

Indications tirées de l'urine.

Sédiment semblable à de la terre grasse.

Exanthèmes chroniques.

Amm. mur. est cité.

Amm. mur. Si le *prurit est cuisant.*

Dans le *Psoriasis.*

Dans les *Éruptions vésiculeuses.*

Dans l'*Herpès,* lorsque plusieurs vésicules sont réunies sur une base commune et forment des croûtes épaisses.

AMMONIUM MURIATICUM (Léon Simon fils.)

Maladies vénériennes. — Antidote des Iodures.

Amm. mur. a été cité par Noack et Trincks comme antidote des Iodures.

CLINIQUE DE ROTH.

Toux chronique.

Un boulanger de 40 ans, dont la constitution paraissait robuste, souffrait depuis six ans d'une toux considérable accompagnée quelquefois d'expectoration. Depuis quelques semaines cette toux avait augmenté ; elle était plus forte après les repas, quand il buvait froid ou qu'il était couché ; elle était ordinairement sèche, accompagnée seulement le matin de crachats blanchâtres, épais, sans goût. Douleurs dans les jambes, et exanthème sur la poitrine. *Sulf* 24 diminua et rendit plus pénible l'expectoration sans influence sur la toux ; en sorte que celle-ci était entièrement sèche et que le malade

pouvait cracher au plus le matin une cuillerée de mucosités. *Amm. mur.* 15e 1/2, je le revis quelques jours après, il me dit plein de joie qu'il se sentait beaucoup mieux, que la toux le faisait moins souffrir et qu'il crachait une plus grande quantité de mucosités. (Ruckert; 1835.)

CRITIQUE SUR L'AMMONIUM MURIATICUM (Dr Roth). Tome IV, p. 269;

Revue critique et rétrospective.

SON ACTION SUR L'URINE (Dr L. Muller).

Il *augmente* en général la quantité et les éléments solides de l'urine : l'urée, tous les sels et la matière extractive. Il *diminue* au contraire l'acide urique (Böcker). — (*Revue intern.;* nov. 1859.)

AGNUS CASTUS.

Gazette homœopathique de Paris (suite).

Hemming, dans son catalogue des Plantes médicinales de l'Inde, déclare le *Vitex negundo* le premier des résolutifs contre le rhumatisme articulaire, sur lequel il conseille d'appliquer plusieurs fois par jour des feuilles à demi-roties dans un pot et toutes chaudes. (*Journ. de Bot.*; vol. VI, p. 213.)

Le Dr *Stapff* recommande *Agn. c.* contre l'impuissance virile et dit en avoir éprouvé les vertus médicamenteuses chez plusieurs malades de ce genre. — Nous l'avons également expérimenté dans deux cas d'impuissance chez deux jeunes gens; mais à notre grand regret, *Agn. c.* s'est montré aussi inefficace que tous les autres médicaments (Roth.)

Journal de la Société hahnémanienne.

OBSTÉTRIQUE (Dr Croserio).

Manque de lait. Le médicament le plus efficace et qui ne

m'a jamais fait défaut dans les cas assez nombreux où je l'ai employé est *Agn. c.* 3/12° dans un verre d'eau ; une cuillerée à café toutes les 3 heures, jusqu'à ce que la sécrétion soit établie. Si la femme se propose de nourrir, il ne faudra pas attendre plus de 36 heures avant de lui donner ce médicament, si dans cet espace de temps elle n'a pas senti les picotements des seins, signes de la montée du lait, parce que en attendant plus longtemps, l'enfant pourrait souffrir par un trop long retard dans l'allaitement.

J'ai employé aussi ce médicament avec succès, lorsque, dans le cours de l'alimentation, le lait diminuait dans les seins, ou disparaissait sans cause appréciable.

GAZETTE HOMOEOPATHIQUE DE PARIS, 1850 (Dr Roth).

Vitex-agnus-castus (Gattelier, Petit poivre, Poivre de Moine, Poivre sauvage).

Hippocrate ; Recommande les feuilles d'*Agnus* avec du vin contre la *Métrorhagie* (de Natura mulier.), avec du vin et de l'huile pour l'*expulsion de l'arrière-faix.* — Les semences contre les *maladies de la rate* — contre les *ascarides.* — Pour augmenter la sécrétion du lait chez les nourrices. — Les feuilles fraîches doivent être *appliquées sur les organes enflammés.* — Il conseille des cataplasmes d'*Agnus* sur les *ulcères.*

Selon *Dioscoride :* « Il a la vertu d'échauffer et restreindre. — Sa semence, prise en breuvage, est bonne contre les piqûre vénéneuses, aux hydropiques et à ceux qui ont la rate enflée ou mal disposée. Elle fait venir le lait, provoque les flueurs, prise en vin au poids d'un drachme, dissout le sperme, fait mal à la tête et provoque à dormir. La décoction des feuilles et de la semence sert aux inflammations et autres maladies de la matrice, en se séant dans un bain d'icelle. La graine prise en breuvage avec du pouliot, avec parfum, ou appliquée sur la partie, fait venir

les flueurs aux femmes. Elle ôte la douleur de tête si on l'applique dessus en façon d'onguent. On en fait distiller sur la tête aux léthargies et phrénésies avec vinaigre et huile. Les feuilles appliquées sur les morsures de serpents les guérissent. Incorporées avec beurre et feuilles de vignes, amollissent les duretés des génitoires. La semence appliquée avec eau guérit les crevasses du fondement. En y ajoutant des feuilles, elle guérit des dénoüeures et les plaies. Qui en tiendra une verge en main en cheminant ne s'écorchera à aucun endroit du corps, comme on dit. Les Grecs l'appelaient *Agnos*, c'est-à-dire chaste, parce que les dames d'Athènes, pour garder leur chasteté durant les fêtes de la déesse Cérès, dites *Termophoria*, faisaient des matelats de feuilles d'*Agnus castus* et *Mygon*, à cause de la grande flexibilité des branches » (Traduction par Me Jean de Moulins).

Nous rappelons la remarque de Mathiolus, commentateur de Dioscoride, que l'*Agnus* a été souvent confondu par l'auteur avec l'olivier de Bohême. (Eleagnus angustifolia), deux végétaux fort distincts.

Tous les autres écrivains de l'antiquité et du moyen-âge et même des temps modernes n'ont que servilement copié Dioscoride, et nous n'avons rien trouvé qui méritât d'être mentionné qu'une note dans *Buckner* (Neues repertorium), qui raconte que le Dr Lauderer, à Athènes, employa les baies d'*Agnus c.* avec le plus grand succès contre la *gonorrhée*, et qu'il obtint des guérisons même dans les cas où les cubèbes ont échoué.

Le *Vitex trifolia*, espèce de l'Inde, de Sumatra, des Philippines, où elle se nomme Lagoudi, y jouit d'une réputation très-grande comme fébrifuge dans les fièvres rémittentes. On le donne aussi dans les maladies de la peau ; pour provoquer les règles, on prescrit les feuilles dont l'odeur est forte et aromatique. Les pousses sont appliquées comme un puissant résolutif sur les foulures, les contusions, les gonflements

glandulaires et rhumatismaux (*Ainslie*, *Mater. medic.*, vol. II, p. 238).

AGNUS CASTUS (Hirschel).

Lésions de l'odorat.

Agn. Pour l'exaltation de la sensibilité et les illusions de ce sens.

Hystérie et Hypochondrie.

Agn. S'il y a maladie du système nerveux (convulsions, spasmes, céphalalgie, irritation de la moelle).

Orchite et autres maladies du testicule.

Agn. S'il y a *gonflement* et *induration* du testicule (suite d'inflammation, ou venant chez un scrofuleux sans travail inflammatoire préalable).

MALADIES AIGUES ET CHRONIQUES (Hartmann).

Blennorrhagie.

Agn. c. est cité dans la gonorhée secondaire.

Stérilité.

Agn. c. est à consulter.

ANNALES DE LA MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE.

Agalactie.

Si la constitution de la femme ou d'autres circonstances empêchaient de donner *Puls*, ou, si après 4-6 heures, elle restait sans effet, je donnais *Agnus c.* 3 glob. de la 30e dans un verre d'eau, une cuillerée à café toutes les deux heures (Croserio, p. 342. *Étude clinique sur la Puls*).

MÉDECINE DOMESTIQUE (Héring).

Perte du lait.

Puls convient parfaitement dans ce cas et mieux encore *Agnus c.*; ce ne sont pas les seuls remèdes. La femme, dont le lait est rare, clair et mauvais, doit faire usage de lentilles tous les deux jours, mais sans être épicées, et préparées simplement au beurre.

EXAMEN CRITIQUE DES MÉDICAMENTS ANTIGONORRHÉÏQUES (Dr Attomyr).

Ce médicament répond aux gonorrhées secondaires, aux absences d'appétit vénérien et d'érection, et promet de rendre dans ces cas d'excellents services. Une induration des testicules l'indiquerait également. Un pareil état se rencontre assez fréquemment chez les vieux débauchés. — Mais peut-on le guérir ?

Journal de la Société hahnemanienne.

BLENNORRHAGIE CHRONIQUE (Dr Croserio).

Agn. c. est précieux lorsque, avec la gonorrhée chronique, il y a une absence complète ou notable d'érections, et même de désirs vénériens; j'en ai eu un exemple récent très-frappant. M... avait un écoulement gonorrhéïque séreux depuis 6 mois; *Sulf.*, *Sep.*, *Merc.* et *Cannab.* n'avaient rien fait; ensuite, à l'occasion de la recommandation que je lui faisais d'éviter toute excitation sexuelle, il me fit remarquer que ce sens était mort chez lui depuis qu'il était malade. (Il était âgé de 30 ans.) Ce symptôme me fit choisir *Agn. c.* et une seule dose 30e/oo a suffi pour le guérir complétement. (Tome Ier, p. 274.)

MALADIES AIGUES ET CHRONIQUES (Hartmann).

Rhumatisme du cœur, Endocardite.

Asparagus, outre son action sur le système urinaire, en exerce une sur la circulation et le cœur. Cependant, ces symptômes (élancements peu marqués à la région cardiaque, battements sensibles à la vue et à l'oreille, au moindre mouvement, irréguliers, vites, doubles avec anxiété, etc.) correspondent moins aux maladies aiguës qu'aux affections chroniques du cœur. L'expérience lui a effectivement assigné sa place parmi les moyens propres à calmer les accès tumultueux qui surgissent parfois.

Hydropisie en général.

Aspar. est cité.

La *Revue critique et rétrospective* contient deux mémoires publiés sur l'Asperge ; le second fait partie du t. III, p. 432.

REVUE DES JOURNAUX

REMARQUES CLINIQUES SUR COLCHICUM.

(Suite.

« Scheick Laljaun, maigre jeune homme d'environ 14 ans, fut apporté à l'hôpital, le 2 mai 1866. A l'admission, il était dans un état de collapsus parfait, avec peau froide, visqueuse; pouls radical à peine perceptible ; respiration faible, lente et suspirieuse; pas de stertor; face complétement défigurée, grâce à un chémosis des deux yeux, si considérable qu'il empêchait de clore les paupières, cachant entièrement la pupille ; lèvres renversées, la muqueuse buccale était pâle et ramollie;

langue tuméfiée, ressemblant fortement au ventre distendu d'une grenouille; gît, apparemment, sans connaissance bien que, quand il secoué et réveillé en lui jetant de l'eau froide à la face, il réponde raisonnablement, d'une voix basse et rauque, aux questions qu'on lui pose; il y avait une agitation et une jactitation extrême de ses membres; la déglutition était empêchée ; avec une très-grande difficulté il parvint a avaler un peu de lait et d'eau; cela était dû, selon toute probabilité, à ce qu'il existait dans le pharynx un même état des parties que nous avons vu dans la bouche. Il mourut environ une heure et demi après avoir pris la dose. En goûtant un peu du prétendu sel d'Epsom (d'après le rapport de sa mère), M. Hinder ressentit, presque instantanément, sur la langue une sensation vive d'excoriation, comme si elle fût dénudée de son enduit épithelial, avec constriction et sécheresse de l'arrière-gorge, suivie d'une douleur spasmodique à l'épigastre, accompagnée de nausées et crachements. Le Dr W. Pahner, examinateur clinique officiel du gouvernement, dit que l'un des deux paquets fut prouvé contenir du chlorure de cadmium et l'autre un mélange à parties égales de chlorure de cadmium et de sulfate de magnésie. L'examen du contenu de l'estomac ne révéla pas la présence du poison, et aucune indication de la cause de la mort. Le chlorure de cadmium est un sel si rare, qu'on connaît peu ou pas de son action. Pour confirmer ceci, je donnai à un chat environ 30 grains du mélange; le chat mourut en moins de cinq minutes. Il semble tuer par le système nerveux; le chat lutta, apparemment sans connaissance, pendant quelques minutes, puis resta sans mouvement. L'action fut presque immédiate. On devait s'attendre à trouver fortement congestionnés tous les vaisseaux sanguins du système nerveux, et que ce serait la cause immédiate et apparente de la mort. Le Dr Woodfert trouva les vaisseaux cérébraux extrêmement engorgés. Le poumon gauche était congestionné et l'estomac contenait

quelques onces d'un fluide d'apparence mucilagineuse. Dans son opinion, la mort vient de la congestion des vaisseaux du cerveau.

FRAGMENTS D'EXPÉRIMENTATIONS

PAR LE Dr E. W. BERRIDGE.

Chenopodium vulvaria.

M. J. R. Choker, Malvern, Worcestershire, exprima le suc de la plante entière (sauf la racine) ; ajouta de l'alcool au restant, et l'exprima après quatre à cinq jours. Les deux parties furent réunies et il les laissa s'évaporer spontanément jusqu'à consistance d'extrait. Environ une partie égale de graines fut ajoutée, et le tout mélangé ensemble. De ceci, l'expérimentateur prit 30 à 40 grains par jour pendant trois semaines.

Le premier effet fut une augmentation d'action des intestins, n'arrivant pas à la diarrhée réelle, quelquefois avec tranchées ; après la constipation, les intestins restant inactifs trois ou quatre jours, puis agissant difficilement, la constipation fut accompagnée d'hémorrhoïdes externes.

Après quelque temps, il y eut dans le lobe inférieur du poumon droit une sensation comme si un fluide cherchait à s'y décharger dans la région du duodenum, laquelle revint fréquemment pendant plusieurs jours.

Augmentation de sécrétion de l'urine, d'une odeur fétide.

A la fin de l'expérimentation, sensation douloureuse de fatigue et de faiblesse dans les régions lombaire et dorsale inférieure.

Ce remède demande une expérimentation complète ; il a été avantageusement employé par les allopathes dans l'aménorrhée.

Acide acétique

1. Rougeur vive et chaleur sur les deux joues, spécialement la *gauche*, en buvant du vinaigre.

2. Chez un autre expérimentateur, feu rouge vif sur les deux joues avec places de sueur au front, en buvant du vinaigre.

Podophyllum.

Œil gauche douloureux et mal à l'aise, spécialement à l'angle interne; conjonctive du globe occulaire gauche légèment rouge, spécialement à l'angle interne (par trois doses de 1/4 de grain chacune).

Camphora.

Expér. W. Berridge : Courts élancements répétés en arrière et vers le côté gauche du pharynx (par inhalation de camphre pur. Comparez le semblable symptôme dans Hempel's Iahr).

Glonoïne.

Expér. W. Berridge : Pris 1 goutte de la 1re centés. à 3, 15 M; à 3, 30 S. 20 gouttes du même dans l'eau. Immédiatement après la seconde dose, battements dans la tête. Douleur pire en secouant la tête. A 8, 15 S, après avoir monté les escaliers en courant, pulsations entendues et senties *dans* le cerveau; à chaque pulsation, une sensation non douloureuse dans le cuir chevelu, juste au-dessus des oreilles. Une température d'environ 180° F. dans un bain tiède n'eut pas d'influence sur la céphalalgie.

Datura stramonium.

Expér. W. Berridge : Cette expérimentation fut faite avec

la teinture de la Pharmacopée britannique (allopathique), préparée avec les graines.

1er jour, 1 heure 35 du soir, pris 8 gouttes dans de l'eau; 4 heures du soir, pris 20 gouttes id. ; 5 heures du soir, 30 gouttes. 6, 50 : Depuis 5 heures, céphalalgie frontale qui est maintenant pire en marchant à l'air libre, mieux au bout d'une heure de repos à l'intérieur. 6 heures 50, lèvres sèches et gluantes ; sécheresse de la gorge, ressentie spécialement en avalant la salive ; ceci dura toute la soirée.

6, 55 solr : Douleurs dans les muscles du côté externe de l'articulation coxo-fémorale *droite* en marchant, pendant quelques minutes.

7, 55 : Sensation de mucus au fond de la gorge, déterminant le renaclement et l'enrouement. — Dans la soirée, après le coucher du soleil, manque de solidité en marchant.

2e jour, 8, 40 m. : Pris 40 gouttes dans l'eau.

10, 15 m. : Sécheresse de la gorge, aggravée en avalant la salive.

10, 25 m. : 50 gouttes dans l'eau. — Presqu'immédiatement, léger chatouillement momentané au dos de la main *gauche*.

10, 30 m. : Sensation de mucus au fond de la gorge, me faisant avaler et renacler ; ce qui soulage. Sensation de chaleur générale pendant quelques minutes.

Midi : Lèvres sèches et visqueuses, gorge encore sèche, céphalalgie frontale presque toute la matinée.

1, s. : Incertitude en marchant, *marche quelques pas dans un cercle à gauche* (Comparez symptôme 15 98 dans la *materia medica complète* de Hering). Rougeur du front et de la face.

1, 30 s. : Lèvres et gorge encore sèches. En marchant voix rauque ; elle manque presque par moments, me forçant de renacler afin de l'éclaircir.

(A suivre.)

ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE S. HAHNEMANN

Le banquet célébré annuellement à l'occasion de l'anniversaire de la maissance de Hahnemann a eu lieu le 10 avril dernier. Nous donnons textuellement les discours qui ont été prononcés à cette occasion.

M. Gonnard a pris le premier la parole :

Messieurs,

L'usage, qui nous régit en cette solennité, attribue la priorité de parole au président de la Société médicale homœopathique de France. Je respecterai l'usage, tout en regrettant que cette priorité ne soit pas dévolue à plus méritant que moi. J'aurais aimé, pour ma part, que le premier hommage rendu aujourd'hui à Hahnemann le fût par un de ces vétérans de l'homœopathie que nous sommes heureux et fiers de voir assis à la table de ce banquet. Leur modestie ne me permet pas de les nommer, mais le souvenir de leurs longs services les désigne à notre commune déférence. Pour parler dignement de Hahnemann et de son œuvre, ce n'est pas trop de l'autorité acquise par les mérites d'un laborieux apostolat et par la maturité d'une longue expérience.

Pour moi, de Hahnemann et de son œuvre, que pourrais-je vous dire qui ne vous soit déjà connu? Pourrais-je appeler votre regard sur quelque côté de cette grande mémoire, que votre admiration ne m'ait devancé? La gloire de Hahnemann est pour nous, ses disciples, en dehors de tout débat doctrinal; et quant au contrôle historique, elle est estampillée par tous les cachets que cette chancellerie décerne au génie, et au génie bienfaisant. Voyons, en effet. Par un double privilége qui n'est donné qu'au génie, de deux parties de l'œuvre

de Hahnemann, l'une, l'*expérience pure*, se présente avec une évidence tellement lumineuse, que, malgré sa soudaineté, elle pénétra d'emblée, comme un axiome, dans le monde médical, et qu'il semble naturel de méconnaître l'initiative du révélateur, de l'exproprier pour cause d'utilité publique; l'autre, la *loi de similitude*, vous savez avec quelle avidité des médiocrités ambitieuses s'ingénient à l'adultérer, à la transformer, à en opérer la contrefaçon. Nul novateur scientifique ne vit, contre lui plus que Hahnemann, d'une part, se soulever un tel déchaînement de colère et de persécution; d'autre part, s'élever en son honnenr un tel concert d'acclamations enthousiastes et soutenues ! Or, c'est là un accord musical que seul la main du génie peut faire jaillir du clavier humain. Mais pourquoi m'attarder à un aperçu qui ne saurait viser à être une démonstration, et qui risque de paraître une banalité ?

J'aime mieux demander à Hahnemann une de ces leçons qu'on attend d'un maître, et cela convient mieux à mon rôle de disciple. Quand une science s'est engourdie dans une période d'arrêt, on appelle un réformateur celui qui vient la rajeunir, qui fait pénétrer dans cette masse inerte un ferment nouveau. Tel fut probablement le rôle en médecine et d'Esculape, à l'époque légendaire, et d'Hiprocrate, à l'époque classique : tel a été le rôle de Hahnemann dans le dix-huitième siècle. En quoi consistait le procédé de rénovation ? Lorsque parut Hahnemann, la médecine était encombrée de préjugés, étouffée sous les commentaires, surchargée d'hypothèses, perdue dans les nuages des théories. Il sentit facilement l'inanité des doctrines régnantes ; sans hésiter, Il abandonna la région des nuages ; et, semblable au géant de la fable, qui retrouvait ses forces pour la lutte au contact de la terre sa mère, il s'adressa à l'expérience, la mère de toutes les sciences, et dans ce contact il découvrit la merveilleuse *loi de similitude* qui devait renouveler la médecine. L'expérience, tel avait été le talisman de Hahnemann; il lui fut constam-

ment fidèle, en dépit des faiblesses, qui sont le lot de l'humaine nature, même de l'alliage brillant qui constitue un grand homme. Ce n'était pas tout d'avoir mis au jour la vérité; il fallait faire à l'homœopathie sa place dans le sanctuaire de la science, et, pour cela, balayer les idoles qui le remplissaient. Il fallait attaquer et les préjugés obstinés de la foule, *idola fori,* pour parler le langage de *Bacon,* et les traditions orgueilleuses des écoles, *idola theatri,* sans parler des coins sombres où sont accroupis les intérêts les moins avouables, qui seront justement nommés *idola specus.* Pour cette lutte, que Hahnemann soutint sans jamais faiblir, et où il devait triompher, c'est encore et toujours à l'arsenal de l'expérience qu'il demanda des armes victorieuses.

Cette conduite est ce que j'appelle une leçon, et la plus précieuse des leçons. Sans doute, les efforts de la propagande, les ardeurs de la période militante tiennent notre activité en éveil. Mais il peut arriver une heure de laquelle nous devons nous défier, cette heure où, la lutte devenant moins vive, et un peu de paresse aidant, on s'endorme dans les oisivetés d'une position scientifique acquise, où les doctrines, soustraites à toute discussion, contractent la rigidité inflexible des dogmes, où une cristallisation fatale arrête les courants des idées, où l'assimilation primitivement normale conclue au phénomène pathologique de l'*incrustation.* Notre organisme scientifique sera préservé de ce danger, si nous revenons toujours à l'expérience, pour vérifier, pour reviser, pour développer nos doctrines, si nous savons recevoir de Hahnemann, notre maître, non-seulement l'enseignement de sa science, mais l'enseignement de son exemple.

Je bois à *Hahnemann, l'apôtre de la médecine positive.*

M. le professeur Imbert-Gourbeyre a ensuite prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Laissez-moi vous dire combien je suis heureux de me retrouver au milieu de vous. Il y a huit ans que je n'ai assisté à votre banquet annuel. Malgré mon éloignement, soit à Nice, soit à Royat, notre Ems français, je n'en suis pas moins de l'œil et du cœur vos travaux et vos progrès.

Vous voici maintenant avec des hôpitaux, des cliniques et des cours. Je salue avec bonheur ces commencements précieux. Nonobstant, la lutte persiste, et comme l'a dit fort justement mon ami le Dr Jousset, nous traînons le boulet de l'homœopathie.

Je crois, messieurs, que nous le traînerons encore longtemps pour bien des raisons.

Le corps médical se compose de deux fractions bien distinctes : les médecins enseignants et les médecins enseignés : ils sont tous en majorité notre partie adverse.

En France, l'enseignement officiel ou quasi-officiel se trouve représenté environ par 400 médecins, qui ignorent complétement ce qu'est la réforme hahnemannienne, ce qu'elle a sauvé du naufrage de nos traditions thérapeutiques, ce qu'elle apporte de richesses, ce qu'elle promet pour l'avenir.

Singuliers adversaires qui nous proscrivent sans nous étudier et nous connaître ! Ils organisent autour de nous la conspiration du silence, et refusent obstinément de descendre dans le champ clos de l'expérimentation. Ils avouent en thérapeutique leur impuissance, ils étalent au grand jour leur septicisme, n'en pratiquant pas moins une polypharmacie éhontée, sans foi comme sans principes dans leurs agissements. Combien ils sont coupables de repousser la réforme hahnemannienne et son riche apport ! C'est pour eux surtout qu'il a été écrit : *ignorer est un crime.*

Au fond, ils gardent un silence obligatoire. Pour traiter de la thèse qui nous divise, il faut être fort sur les questions de pharmacodynamie : et, comment en discourir sans études sérieuses au préalable? Or, parmi nos adversaires, je vous le demande, où sont les hommes de la thérapeutique?

De loin en loin, quelques sommités scientifiques rompent ce silence de conspirateurs et insultent la réforme en la taxant de mensonge et de folie. Clameurs impuissantes et ridicules! Les oiseaux de nuit en font tout autant, lorsque tournant le dos au soleil, ils lui jettent des cris sauvages et s'enfoncent dans les ténèbres de plus en plus.

La conspiration du silence n'existe que sur le terrain scientifique, hors de là, nos adversaires, incapables de se mesurer avec nous sur ce terrain légal, ouvrent incessamment la bouche pour se livrer aux ébats d'une polémique très-variée : je n'en fais ici mémoire que pour la condamner et la flétrir. — L'enseignement officiel vit dans l'ignorance la plus complète au sujet de la réforme hahnemannienne; il trompe forcément sur ce point les jeunes générations qui lui sont confiées. Comme membre de cet enseignement, j'ai le singulier honneur de faire exception. Ne vous étonnez pas maintenant si la masse des médecins enseignés vit dans une routine déplorable, s'inspirant le plus souvent à la quatrième page des journaux où les *spécialités* rivalisent avec l'enseignement des écoles et des facultés.

Telle est la situation contre laquelle nous sommes une protestation vivante. Notre mission est de réformer la thérapeutique en la plaçant sur ses véritables bases. Il est impossible que le mouvement scientifique dont nous sommes les propagateurs, avorte et périsse; il est impossible que ces actions positives des médicaments que nous déterminons chaque jour, ne restent pas acquises à la science. Continuons donc la lutte avec courage. Tant mieux, si, en vertu de notre boulet, nous sommes condamnés aux travaux forcés. Un jour, ce boulet

nous fera entrer infailliblement dans la place, et c'est pourquoi, messieurs, je lui porte un toast.

M. Ozanam a porté le toast qui suit :

Messieurs,

Qu'il me soit permis de porter aujourd'hui mon toast. *A la presse !*

A la presse française qui s'est toujours montrée si favorable à nos doctrines et dont nous possédons ici deux des plus distingués représentants.

La presse est devenue en effet la grande puissance de notre époque; il n'est pas de direction, de ministère qui puisse lui être comparé; et pourquoi? C'est que tout le monde veut connaître la vérité. Jadis on n'avait pour y arriver, que la tradition orale, le stylet et les papyrus. Plus tard, au moyen âge, les manuscrits enluminés. Puis vint l'imprimerie qui fit éclore des livres et des bibliothèques, mais tout cela ne suffisait pas, et l'on dut fonder le *journal*, c'est-à-dire le livre de chaque jour, pour que chaque citoyen pût s'écrier chaque matin : voyons où est la vérité, et ce que je dois croire aujourd'hui.

La presse, messieurs, est si nécessaire à toute manifestation. à tout succès que pour propager l'homœopathie il nous a fallu, nous aussi, fonder une presse.

N'avons-nous pas en effet maintenant quatre journaux de médecine homœopathique en France; deux en Angleterre, deux en Espagne, un en Belgique, un en Italie, un en Sicile, deux en Suisse, deux en Allemagne, un en Hongrie, dix ou douze dans l'Amérique du Nord, un en Colombie, un en Australie? et pour combler la mesure, un de nos savants confrères, le Dr Mahendrà-Loll-Sircàr, Hindou de naissance, Européen d'éducation, publie à Calcutta un journal homœopathique *en anglais et en sanskrit.*

Après un pareil épanouissement il ne nous resterait plus,

pour devenir vraiment populaires, que de passer à *l'etat de proverbes*, comme en Colombie, où le peuple, en parlant du traitement homœopathique, dont il éprouve volontiers les bienfaits, répète avec conviction : *Con una cucharada d'agua clara, uno escapa del tumbo. Avec une cuillerés d'eau claire, chacun échappe au cimetière.*

Les proverbes, vous le savez, *sont la sagesse des nations*, et ce peuple a bien compris, que sous cette apparence inerte, l'eau contenait une force médicamenteuse, qui guérit bien des maux, et qui sauve des vies.

Mais en attendant ce dernier progrès, remercions la presse du puissant secours qu'elle nous a fourni et si, de nos jours, tant de mauvais auteurs font encore *gémir* la presse, nous voulons du moins aujourd'hui, en frères reconnaissants, la *réjouir* et la *consoler*.

M. Paul Féval répondit par un toast humouristique qui fut vivement applaudi, et M. Jousset prononça le discours suivant à l'adresse de la jeune génération homœopathique :

Messieurs,

Porter un toast à la jeunesse, c'est porter un toast à l'avenir; c'est, dans le cas particulier, boire à la perpétuité et au perfectionnement de l'Homœopathie. A vous donc, jeunes gens, appelés à nous succéder un jour, de tirer par un travail assidu toutes les conséquences renfermées dans les doctrines de Hahnemann. Toutefois ne vous bornez pas à vous transmettre les uns aux autres les enseignements que vous avez reçus de nous; mais, perfectionnez et transformez la thérapeutique moderne; rappelez-vous que dans les sciences expérimentales la vérité est une coquette, qui ne se livre jamais tout entière, et, si vous ne savez la retenir par un travail incessant, vous serez bientôt délaissés et oubliés. Les plus grands génies dont s'honore la médecine n ont jamais possédé que des vérités incomplètes et mélangées d'erreurs,

Vous riez aujourd'hui, et vous avez raison, de la physiologie de Galien; vous trouvez celle de Haller bien arriérée; pourquoi alors immobiliser la thérapeutique à Hahnemann? Ne le faites pas, je vous en conjure, reprenez tous ces grands travaux de matière médicale; fixez de plus en plus les indications positives; recherchez par la clinique les doses qui conviennent à chaque cas particulier; rejetez impitoyablement tout ce que la méthode expérimentale vous enseignera être faux, recevez de même tout ce qu'elle vous enseignera être vrai, et ne soyez jamais arrêtés par un respect exagéré de la tradition, vous souvenant que la meilleure manière d'honorer la mémoire d'un grand homme, c'est de perfectionner son œuvre et de la transformer, de manière à ce qu'elle soit toujours placée à l'avant-garde de la science.

M. Claude répondit en ces termes :

Messieurs,

Veuillez permettre quelques mots de réponse à l'un des vôtres qui appartient à cette jeune génération à laquelle le docteur Jousset vient de porter un toast si généreux. Je n'ai pas l'habitude des discours, et ma parole rendra peut-être infidèlement ma pensée et celle des confrères de mon âge. Mais je ne crois pas être désavoué en rendant ici un public hommage de reconnaissance à notre cher maître, au docteur Jousset, à nos maîtres de la Maison Saint-Jacques et à tous ceux d'entre vous, messieurs, qui avez soutenu les « jeunes » au début de la carrière, qui leur avez montré qu'au fond de la médecine il y avait positivement une science, et qui nous avez arrachés au scepticisme et à l'indifférence de l'école officielle.

M. Léon Simon prononça le discours final :

Messieurs,

La présence à ce banquet du professeur Imbert-Goubeyre

et du docteur Delalande nous empêcherait, en dehors de tout autre sentiment, de nous séparer sans que vous acceptiez un toast à nos confrères de la province.

Je dis : en dehors de tout autre sentiment, car nous avons bien des motifs de ne pas les oublier.

D'abord, messieurs, les souvenirs qu'ont laissés ceux qui ne sont plus et les noms honorés de ceux que nous possédons encore : Faut-il vous rappeler Des Guidi, Dessaix, Rapou père, Andrieux, Perrussel et tant d'autres que la mort nous a enlevés? Faut-il vous redire les noms des docteurs Béchet, de Bonneval, Chargé, Delavallade, Turrel, Castaing, Gaboriau, Malapert, de tous ceux, en un mot, qui luttent aujourd'hui au milieu d'un isolement complet, mais avec un courage persévérant que rien ne rebute?

Tous nous donnent l'exemple de convictions profondes et d'un dévouement sans bornes à l'Homœopathie. Ce dévouement, messieurs, s'appuie sur leur croyance. Pour tous les confrères dont j'ai rappelé les noms, Hahnemann a, en effet, formulé une doctrine et non pas seulement une partie de la thérapeutique. Pour eux, cet ensemble de principes, qui a reçu le nom d'Homœopathie, est un édifice auquel le temps peut ajouter, mais duquel rien ne doit être retranché. Pour eux encore, la méthode hahnemannienne est féconde en applications, aussi bien vis-à-vis de la pathologie qu'en présence de la thérapeutique. Pour eux, enfin, le progrès est une loi que nous devons suivre, tout en convenant que ce progrès ne consiste pas à remettre à l'étude des questions cent fois résolues, mais bien à profiter des vérités acquises pour marcher à la conquête des vérités nouvelles.

Que de motifs pour nous de donner un témoignage sympathique aux confrères dont la distance nous sépare!

A ce titre, nous ne saurions oublier non plus les médecins homœopathes de l'étranger, car chez eux aussi nous trouvons la même communion de pensées et de sentiments.

Enfin, messieurs, lorsqu'en 1870 nous avons fondé l'*Hôpital Hahnemann*, et lorsque, plus tard, vous avez ouvert la *Maison Saint-Jacques*, nos confrères de la province et ceux de l'étranger ne nous sont-ils pas venus en aide, montrant ainsi que les hommes qui soutiennent une même vérité ne connaissent ni distance ni frontière quand il s'agit de la défendre et d'en poursuivre l'application ;

Réunissons donc dans un même toast et ceux que nous voyons assis auprès de nous, et ceux auxquels l'éloignement n'a pas permis de venir :

AUX MÉDECINS HOMŒOPATHES DE LA PROVINCE ET AUX MÉDECINS HOMŒOPATHES DE L'ÉTRANGER !

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la communication suivante :

Madrid, le 24 avril 1875.

A M. le Dr Pitet, secrétaire général de la Société Hahnemannienne fédérative.

Monsieur et honoré confrère,

J'ai l'honneur de vous remettre le programme des prix de la Société Hahnemannienne de Madrid, vous priant de vouloir bien le faire publier dans le journal : la *Bibliothèque Homœopathique*.

Veuillez agréer, Monsieur, les sentiments de haute considération de votre affectueux collègue.

Dr PAZ ALVAREZ.

PROGRAMME DES PRIX OFFERTS PAR LA SOCIÉTÉ HAHNEMANNIENNE DE MADRID POUR LE CONCOURS DE 1876.

I

Prix proposé et payé par la Société.

Pour établir dans le cours d'une maladie, une médication rationnelle et qui soit dans les limites de la doctrine homœopathique, suffit-il de choisir les médicaments, s'assujettissant à la loi de similitude, ou est-il indispensable de les administrer dynamisés et à des doses minimes ? — Inconvénients et dangers de l'emploi des agents thérapeutiques dans la forme que la pharmacie ordinaire, appelée allopathique, les administre; et limites que doivent avoir les doses pondérables, c'est-à-dire, les basses dilutions de la posologie homœopathique. — Démonstration philosophique, physique, physiologique et clinique de l'action réelle des hautes puissances homœopathiques et leur importance dans la pratique médicale.

II

Prix proposé par le Dr Anastasio Alvarez Gonzalez, membre de la Société.

Comment l'organisme humain réalise-t-il les guérisons spontanées des maladies, et quelles sont les relations entre la force qui les accomplit et celles du dynamisme des médicaments ?

III

Prix proposé et payé par le Dr Vicente Quérol, membre de la Société.

Maladies endémiques de l'île de Cuba, leur description, et pathogénie, avec l'exposition du traitement homœopathique qui convient à chacune d'elles.

Il y aura pour chacune de ces questions un prix et un *accessit*.

Le prix offert par la Société consistera en une somme de deux mille réaux (526 fr. 32 c.), le titre de membre correspondant et la publication du Mémoire dans le Journal officiel de la Société.

L'*accessit* donnera droit au titre de membre correspondant et à la publication du mémoire dans le journal.

Le prix offert par le Dr Alvarez, consistera en une somme de mille reaux (263 francs 16 centimes), le titre de membre correspondant et la publication du mémoire.

L'*accessit* donnera droit au titre de membre correspondant et à la publication du mémoire.

Le prix offert par le Dr Quérol, consistera en une somme de mille cinq cents reaux (394 francs 74 centimes), avec le titre de membre correspondant et la publication du mémoire.

L'*accessit* obtiendra cinq cents reaux (131 francs 58 centimes), le titre de membre correspondant et la publication du mémoire.

Si quelques-uns des auteurs des mémoires couronnés étaient déjà membres correspondants, ils obtiendront le titre de membre d'honneur et de mérite.

Les mémoires peuvent s'écrire en espagnol, portugais, français, italien, anglais ou allemand, mais en caractères parfaitement lisibles, et devront être dirigés au Secrétaire général de la Société Hahnemannienne de Madrid, *calle del Caballero de Gracia*, 25, Madrid, avant le 1er janvier 1876. Chaque mémoire devra être accompagné d'un pli cacheté contenant le nom de l'auteur et son adresse. L'épigraphe placée en tête du mémoire devra aussi être inscrite sur le pli cacheté.

Les plis appartenant aux mémoires non couronnés seront brûlés sans avoir été ouverts.

Tous les mémoires remis deviendront la propriété de la Société.

Les prix seront décernés dans la séance littéraire du 10 avril 1876. Les lauréats pourront les recueillir ou envoyer un fondé de pouvoir à la secrétairerie de la Société, qui en donnera avis dans El Criterio Médico, son journal officiel.

Madrid, 10 avril 1875.

Le Secretaire général,

Dr Paz Alvarez.

NÉCROLOGIE

NOTES BIOGRAPHIQUES SUR CHARLES HUVET.

Notre confrère, le Dr Chales Huvet, vient de mourir à 61 ans. C'était bien jeune si on ne tient compte que des années. Mais si l'on considère le travail, le zèle, le devoir accompli, la tâche peut être remplie, la carrière honorablement longue.

Charles Huvet naquit à Bayeux, d'une famille honorable et considérée, il était l'aîné de quatre enfants, dont deux frères et une sœur. Tout jeune encore, on eût dit qu'il avait le pressentiment que l'homme n'apparaît pas ici-bas seulement pour y goûter des plaisirs appropriés à chaque âge. Au collége, il avait le goût du travail. Sans doute il savait comme un autre profiter des heures de récréation, mais les devoirs n'en souffraient pas. Souvent plus sérieux, plus réfléchi que tant d'autres de son âge, il ne dut pas cette disposition d'esprit aux privations, à la nécessité qui ont servi de point de départ et de stimulant à bien des célébrités. La position de sa famille l'abritait suffisamment de ce côté. Mais sans doute la première épreuve du malheur fit subir une forte trempe à son âme. Il eut la cruelle douleur de perdre son excellente mère, à peine adolescent.

Cette dure expérience du malheur ne pouvait manquer de laisser son empreinte sur un caractère aussi affectueux et que la rudesse des coups ne devait pas épargner encore plus tard. Aussi, quoique vivant dans le monde par état, ne le vit-on jamais guère qu'où le devoir l'appelait.

Sorti du collége pour entrer à l'école de médecine, il continua sa vie de travail régulier.

A cette époque déjà, le mot *homœopathie* bourdonnait sourdement aux oreilles de la jeunesse de l'école; mais, je dois le dire, il n'y produisait guère que l'effet d'un bruit importun. Il n'excitait que la raillerie générale quand il ne rencontrait pas un défenseur, ou bien de l'irritation et même une sourde colère, si d'aventure il trouvait un avocat.

Que mes lecteurs veuillent bien me permettre ici une anecdote qui sera parfaitement dans mon sujet. J'avais pris l'avance dans cette question et je m'étais assuré, par l'étude et par les faits, que la nouvelle doctrine méritait mieux que la moquerie ou le dédain. J'eus donc quelquefois l'occasion de la défendre contre mes camarades. J'en fus tristement récompensé; presque tous me tournèrent le dos. Seul entre tous, Huvet ne me tint pas rancune si complète. Pour les autres, j'étais devenu un pestiféré, pour lui je n'étais qu'un malade et il me garda du moins quelque bienveillance. Quand il fut docteur, nous nous séparâmes après une dernière discussion que je terminai sans avoir entamé ses convictions, mais en lui disant : *L'avenir nous montrera qui de toi ou de moi aura le mieux vu.*

Nous voilà séparés pour quelque temps; mais il emportait la contagion.

Établi dans sa ville natale, sa science, son activité, son aménité lui eurent bientôt conquis une clientèle. Entouré d'une femme affectueuse et d'un enfant, il n'avait plus, semblait-il, qu'à jouir du bonheur que donne la famille et le travail à qui sait en apprécier les charmes.

Le bonheur ne peut jamais être parfait ; mais comme il est payé cher par quelques-uns auxquels il ne semble sourire d'abord que pour les abandonner en suite plus cruellement !

La maladie vint l'arrêter court. Une grave affection des vertèbres de la région cervicale l'obligea bientôt à ne s'occuper plus qu'à disputer au mal son existence à chaque instant menacée. Presque tout ce que la faculté comptait alors d'hommes illustres donna ses conseils. Le temps marchait, le mal continuait et la vie périclitait toujours.

Ce fut alors que le germe de la contagion dont je parlais tout à l'heure trouva son véritable milieu pour éclore. Puisque l'allopathie était impuissante, fallait-il donc mourir plutôt que d'essayer de l'homœopathie ?

Notre confrère le Dr Teste fut consulté, ses conseils suivis, et le malade guérit.

La reconnaissance vint à bout de ce que les discussions n'avaient pu faire : Huvet se livra donc à l'étude de l'homœopathie ; il vint s'établir à Paris et fut bientôt un des adeptes les plus distingués de la jeune doctrine médicale.

Une nouvelle phase de bonheur commençait donc pour lui. Mais celle-là encore ne devait pas être longue. Le plus grand de tous ses chagrins devait bientôt l'accabler.

Son fils, excellent et beau jeune homme âgé de vingt ans partit un matin avec des amis pour une partie en canot sur la seine, et le malheureux père ne le revit plus que pour le mettre dans son linceul.

On peut juger du chagrin qui resta toujours au fond du cœur de cet excellent confrère dont la douleur fut encore aggravée par l'altération irréparable que le même coup fit subir à la santé de la pauvre mère ! souffrances physiques, peines morales, il eût toutes les amertumes de la vie.

Heureusement doué par l'intelligence, il sut trouver, sinon la consolation, du moins un grand adoucissement dans le charme de l'étude, surtout dans l'étude de la médecine ; car

il avait embrassé cette carrière avec ardeur et il la cultiva jusqu'à la fin avec passion. Mais ce fut toujours, pour lui, une passion discrète, qui resta presque constamment entre lui et son client, entre son cabinet et le lit du malade. Modeste autant que savant, il nous laisse le regret de ne l'avoir pas vu d'avantage communiquer le fruit de ces observations et d'une pratique souvent heureuse à ses confrères qui le tenaient tous en grande estime.

Pour jouir un peu des ressources pratiques qu'il avait en réserve, il fallait le tenir dans des conversations intimes et le mettre sur la voie ; c'est là qu'on pouvait apprécier l'homme de science, le praticien.

Ouvrier de la neuvième heure dans le champ de l'homœopathie, il y fit pourtant sa tâche sans bruit, mais non sans courage et sans dignité.

Si je parle ainsi de notre regretté confrère, c'est que je l'ai connu pendant près de cinquante ans. Mais ce qui vaut mieux encore que le témoignage d'un ami, d'un camarade, ce sont les lettres de ses clients. Ces jours-ci, j'en lisais une encore qui ne tarissait pas en en éloges sur son amour pour la médecine, son dévouement à ses clients, son désintéressement, sa forte croyance en une vie supérieure et meilleure que celle d'ici-bas. C'était une grande consolation pour lui qui n'a jamais jouit du bonheur que par échappées. Combien d'autres en de telles circonstances vantent le néant et croient à la fatalité!

Depuis que l'homœopathie existe à Paris, il y a toujours eu des sociétés et des réunions médicales dont chaque médecin homœopathe pouvait à son gré faire partie, tout à la fois pour s'y instruire et pour y apporter son contingent d'idées, de recherches, de critique et d'observations. Charles Huvet, comme nous tous, y tenait son rang. Mais combien n'a-t-il pas fallu d'appels, de conseils, d'amicales sollicitations pour lui faire prendre place parmi nous ! Il y vint pourtant, mais

il ne sut pas croire assez que nous aurions pu gagner à ce qu'il nous mit plus souvent de moitié dans les observations de sa pratique médicale.

Il savait si bien faire ressortir ce qui caractérisait l'individualité de chaque cas morbide et le rapprocher avec justesse du médicament qui représentait les mêmes caractères, qu'on pouvait dire qu'il était un de nos meilleures homœopathes.

J'avais à peine écrit ces souvenirs que je trouvais dans le journal l'*Indicateur de Bayeux* du 9 mars 1875, les lignes suivantes : « ... son oraison funèbre peut-être faite en quelques mots bien simples : ce fut « un homme de bien et de mérite » dans la plus haute acception du mot : sa mémoire ne laissera que de profonds et sincères regrets à tous ceux qui l'ont connu ou qui ont vécu dans son intimité.

« Nul plus que lui n'a aimé son art avec passion ; mais avec cette passion qui tue. Il en a été lui-même la victime, en reculant au delà du possible les limites de l'abnégation personnelle. Le médecin était devenu l'esclave du malade. »

Et plus loin : « Que de misères privées n'a-t-il pas soulagées ! Il est à la connaissance personnelle de celui qui jette cet quelques fleurs sur sa tombe, que, visitant un jour une famille ouvrière, il fut tellement impressionné de la détresse morne qui semblait régner dans la maison, qu'après avoir écrit son ordonnance et prévoyant qu'on ne pourrait l'exécuter, il glissa discrètement une pièce d'or sous le papier qu'il venait de déposer sur la table. »

Comme cela confirme bien ce que dit la lettre dont je parlais plus haut. Ces lignes sont signées J. Luthereau. C'était aussi un camarade de collége de Charles Huvet.

Partout où le danger menaçait, le devoir et la charité l'entrainaient. C'est ainsi qu'en 1849, le choléra sévissant à Arromanches, il se rendit en toute hâte quoique souffrant lui-même et il se prodigua tant qu'il fut nécessaire.

Cette fois du moins, une administration intelligente comprit

qu'un tel dévouement avait droit à une distinction ; le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, lui fit remettre une médaille d'argent qui constate ses services et son dévouement.

Pendant la guerre si malheureuse que nous valut le gouvernement néfaste de l'empire, Charles Huvet ne pouvant être soldat se dévoua complétement aux malades et aux blessés du siége que recevaient les P. P. Oblats de la rue de Saint-Pétersbourg. Je ne crois pas qu'il ait reçu le diplôme et la modeste croix de la Société internationale de secours aux blessés. Il n'était pas homme à la réclamer, et il n'eut pas comme d'autres la chance d'avoir un inspecteur d'arrondissement, homme de cœur et passionné pour la justice.

Mais qu'importe à celui qui a fait le bien et qui n'a jamais calculé l'intérêt que doit rapporter son dévouement.

Qui nous dira maintenant de combien d'années les chagrins ont abrégé la durée de l'existence de notre regretté camarade et confrère ? Malgré les remarquables travaux de savants confrères à propos de l'influence du moral sur le physique, sait-on bien encore jusqu'où elle s'étend et quelle série de maux elle peut engendrer, développer on hâter ? Du reste, longue ou brève, quand l'existence a été noblement remplie, quand le devoir a été la règle et la vie, qu'est-ce que la durée peut laisser à regretter ? Il suffit à l'homme de bien d'avoir eu le bonheur d'être un exemple pour ses semblables.

Dr Leboucher.

NOTES ÉPARSES

COLLECTÉES PAP FEU LE Dr DESTERNES.

(Suite).

Bouchardat (1857).

« L'emploi thérapeutique des préparations arsénicales était presque restreint, il y a quelques années, à quelques applications de cet agent contre certaines affections rebelles de la peau.

« Tous les thérapeutistes savaient fort bien que c'était un agent précieux pour combattre la fièvre intermittente; ils connaissaient les belles recherches de Slevogt, professeur à Iéna, qui en 1700, après avoir fait pendant de longues années usage de l'*acide arsénieux* dans le traitement des fièvres tierce et quarte, proclama ce remède le *fébrifuge par excellence*, et le déclara très-*supérieur au quinquina*. Par ce moyen il évitait la récidive et les accidents consécutifs de ces fièvres. Fowler, Pearson popularisèrent en Angleterre l'usage des préparations arsénicales. Willan proclama ainsi leur puissance : « Je ne connais aucun remède plus sûr, plus commode à prendre que la solution arsénicale dans le traitement des fièvres intermittentes. » Malgré de si graves autorités, en France on fit très-peu usage de l'arsenic dans cette maladie, et cela se comprend : on redoutait toujours ce poison dont les malades connaissaient l'énergie, et malheureusement pour l'arsenic on avait à lutter avec la quinine qui n'empoisonne pas et qui guérit très-bien. M. Boudin ne se laissa pas décourager par cet abandon général des préparations arsénicales. Il observa sur un théâtre ou les fièvres intermittentes ne sont point éphémères, mais se présentent sous un aspect redoutable. Il employa l'arsenic sur notre sol africain, et ses recherches témoi-

gnent bien haut de ce puissant agent thérapeutique. Depuis, M. Boudin a continué ses essais à Paris, à Marsaille et à Versaille sur une très-grande échelle, et il se loue de plus en plus de la médication arsénicale. »

M. Boudin emploie aussi l'acide arsénieux contre les *névralgies*, et surtout les névralgies qui dépendent du trifacial, dans la *chorée* et le *cancer*. Seulement dans ces deux derniers cas il faut arriver graduellement à une saturation arsénicale (18 centigr. en 24 heures).

Suivant MM. Fuster et Gibbal, l'acide arsénieux a une action fébrifuge contre les fièvres intermittentes paludéennes récentes et invétérées, et plus promptement contre les fièvres tierces que contre les fièvres quotidiennes et quartes.

Dans quelques cas il a une action favorable sur l'état général et les engorgements viscéraux.

On suspendra son emploie après 10 ou 12 jours si la fièvre persiste et on le remplacera par le quinquina, on le cessera ou on diminuera les doses d'acide arsénieux dès l'apparition de l'épigastralgie, des coliques, des nausées, de la diarrhée, et à plus forte raison des symptômes cérébraux.

L'emploi des Émétiques (tartre stibée ou ipéca), soit avant, soit pendant l'administration de l'acide arsénieux facilite ou rétablit la tolérance, et contribue à la guérison de la fièvre.

L'irritation phlogistique du tube digestif et un éréthisme nerveux général contre-indiquent le plus souvent l'emploi de l'acide arsénieux. *La médication arsénicale doit être exclue du traitement des fièvres intermittentes et remittentes pernicieuses.*

Toutes choses égales d'ailleurs, la médication arsénicale a une action moins prompte et moins sûre que la médication quinique.

Depuis longtemps Fowler avait montré l'incontestable utilité de l'acide arsénieux pour combattre les *névralgies*. Il avait bien montré que dans certains cas ces préparations rendaient des services qu'on demanderait en vain à tout autre moyen. Le Dr Alexandre en a cité un cas, datant de longues années

dans la *Revue médicale* de 1838. Une nouvelle guérison s'est opérée à l'Hôtel-Dieu comme par enchantement sur un malade qui souffrait depuis 1813.

M. Trousseau a insisté sur l'arsenic dans la *phthisie pulmonaire*. En lisant Pline et Diorcoride, il y trouva que des cas de phthisie, de catarrhe, de crachement de pus avaient été guéris par l'emploi de ce qu'ils appelaient *Sandarake*, qui n'était autre chose que le sulfure rouge et jaune d'arsenic projeté sur des charbons ardents, et dont les malades aspiraient les vapeurs. Plus près de nous les médecins romains et arabes préconisaient le même moyen. Tout cela encouragea M. Trousseau à donner l'arsenic. Voici les paroles remarquables de Dioscoride : « A l'intérieur, on donne l'arsenic aux malades qui ont du pus dans la poitrine : mêlé au miel, il rend la voix plus claire, et on le donne aux asthmatiques en potion avec de la résine. Dans les toux invétérées, on fait respirer aux malades à l'aide d'un tube, la vapeur d'un mélange de résine et d'arsenic. »

Nos essais, dit M. Trousseau, ont été faits sur des phthisiques et sur des malades atteints de catarrhes chroniques du larynx, etc., etc.

Les préparations arsénicales, aidées au besoin de quelques pommades, et toujours des bains de vapeur, constituent aujourd'hui pour M. Cazenane, sinon l'unique, au moins le plus efficace des moyens de traitement à opposer au *Psoriasis* et à la *lèpre vulgaire*.

Chez les individus jeunes irritables, chez les femmes, dans le cas d'éruption peu étendue, récente, de forme légère, dans le *psoriasis guttata*, par exemple, M. Cazenave préfère la solution de Pearson à celle de Biett.

Dans le traitement de la *lèpre vulgaire*, la liqueur de Fowler a la préférence. Cette solution est beaucoup plus énergique. elle contient 1/100 de son poids d'acide arsénieux. M. Cazenave en donne de 3 à 4 gouttes et ne dépasse pas 12, etc.

Il emploie aussi cette dernière préparation dans le *Psoriasis invétéré*, chez les individus mous, peu irritables dont les voies digestives sont en bon état. Il y joint les pipules asiatiques.

M. Devergie a administré la liqueur de Fowler (Arsenite de Potasse) a 300 malades environ sans avoir remarqué d'accidents graves. Il en a retiré de précieux avantages dans les affections squameuses. « Le premier phénomène qui se présente, dit M. Devergie, c'est l'état stationnaire de la sécrétion épidermique, puis la diminution dans l'épaississement de la peau, et par conséquent l'affaissement des élevures. Un peu plus tard les parties malades changent de couleur ; de rouges, elles deviennent brunes puis d'un brun noirâtre ; l'affaissement des élevures diminue au fur et à mesure que la coloration augmente, et enfin, lorsque les parties de peau malade, ont acquis leur maximum d'intensité en coloration, la peau est redevenue saine, molle, souple et sécrétante comme dans l'état normal. » Il donne de 2 à 16 gouttes de liqueur de Fowler.

Sulfure d'arsenic. (réalgar-sulfure hypo-arsénieux. — Sans emploi en médecine), (orpiment, sulfure d'arsenic), le seul employé en médecine ; on s'en est servi dans les mêmes circonstances que l'acide arsénieux. —Il est la base des poudres épilatoires — et du *collyre de Lanfranc.*

Empoisonnement arsénical.

Voici d'après les recherches qui me sont communes avec M. Sandras, les contre-poisons qu'on peut employer contre l'acide arsénieux :

Le peroxyde de fer hydraté humide, le peroxyde de fer hydraté sec, safran de mars apéritif, et le persulfur de fer hydraté humide.

M. Bussy a démontré que la *magnésie hydratée* était un excellent contre-poison de l'acide arsénieux.

Les magma de poroxyde de fer ou de persulfur seront ad-

ministrés sous forme de gelée, comme ils sont conservés dans les pharmacies, en les délayant dans un peu d'eau sucrée.

Il sera utile de faire prendre en même temps plusieurs verres d'eau tiède et de titiller la luette pour exciter et favoriser le vomissement. L'eau tiède lavera l'estomac et favorisera l'action du contre-poison sur toutes les parcelles de poison qu'il aura recueillies. 60 grammes de magma de persulfure de fer peuvent suffire contre 30 centigrammes d'acide arsénieux. Il faut 120 grammes de peroxyde de fer hydraté pour obtenir le même résultat contre cette dernière substance.

80 grammes de peroxyde de fer hydraté paraissent suffisants contre 30 centigrammes d'arsenic.

Plutôt on administrera le contre poison, plus sur on sera de réussir.

En même temps qu'on administrera le contre poison, il conviendra de promener de larges sinapismes sur toute la surface du corps pour rappeler la chaleur à la périphérie ; et pour concourir à ce but on prescrira des boissons diaphorétiques, des frictions sèches avec de la flanelle chaude : quand on aura obtenu une réaction bien décidée, on pourra avoir recours aux boissons diurétiques qui ont été préconisées par Orfila, et qui ont pour but de faciliter l'élimination par les reins de l'arsenic absorbé. (Manuel de matière médicale, de thérapeutique et de pharmacie.)

Au Bendjab, (royaume de Lahore.) Les sicks traitent les fièvres intermittentes avec l'arsenic. C'est pour eux un remède vulgaire.

M. Maurice Raynaud range l'acide Arsenieux a côté du phosphore, des préparations antimoniales, de l'éther, du chloroforme, et parmi les substances dont l'empoisonnement produit le plus sûrement et le plus rapidement la transformation graisseuse du cœur, et de toute la fibre musculaire de l'organisme. (Cœur — *nouv. diction.* p. 518.)

Paralysies.

Falcone a publié un cas d'empoisonnement par l'arsenic, dans lequel les mains furent privées de mouvement, et deux cas dans lesquels la paralysie s'étendit graduellement des doigts sur tout le bras. Toutefois les paralysies produites par l'empoisonnement par l'arsenic sont rares. (Demarquay), *nouv. diction.* — art. avant-bras. p. 270 t. IV.)

INDICATION D'ARSENIC CONTRE LA PLEURÉSIE ET L'HYDROTHORAX, (Gallavardin.)

Le Dr Hofrichter, professeur particulier d'homœopathie à Prague, cite les cas suivants :

1° *Pleurésie avec épanchement séreux considérable.*

(Symptomatique de tubercules?) insuccès de *Sulf.* et de *Digit.* guérison par *Arsen.* 6).

A la suite d'un accès de fièvre, au retour de la chasse, au commencement de septembre 1848, pleurésie à gauche, épanchement jusqu'à la 4e côte. Pouls à 80. *Acon.* ne provoque point de sueur. — Le 9e jour de la maladie, le professeur Oppolzer diagnostique un épanchement séreux à gauche, et une pneumonie à droite ; on prescrit *Sulf.*

Le 14e jour de la maladie, épanchement jusqu'à la clavicule, le cœur rejeté à droite, la rate refoulée en bas, délire. D'après le désir du malade, on lui prescrit *Digit.* Teinture mère, dans de l'eau, pendant 8 à 10 jours. Résultat nul.

Le 25e jour, il prend *Arsen.* 6. La toux diminua immédiatement. Les fonctions de la peau se rétablirent si bien que, toutes les deux nuits, il était couvert de sueur. Les urines déposent de moins en moins et sont complètement limpides au bout de quatre semaines ; l'appétit et les forces

reviennent. De semaine en semaine l'épanchement baissait de la hauteur d'une côte environ.

En novembre, l'épanchement avait complètement disparu, mais par sa longue persistance il avait tellement comprimé le poumon gauche qu'il était presque atrophié et que l'hémithorax gauche était rétréci. Deux ans plus tard, le malade mourut phthisique.

2° *Épanchement pleural purulent*, insuccès de *Bryon.* guérison par *Arsen.* 4.

Un ténor fut atteint de pleurésie avec délire dès le commencement de la maladie. *Acon.* 3e pendant deux jours produisit un peu de mieux, cependant la pesanteur de tête persiste, les pupilles sont quelque peu dilatées, perte de l'appétit, respiration accélérée ; pouls dur, à 120 ; urines peu abondantes et rouges ; même état les 4 jours qui suivent pendant lesquels il prend *Bell.* 4e.

Un épanchement pleural occupait tout l'hémithorax droit, de la base au sommet. 15 jours auparavant le malade avait éprouvé de fortes douleurs lancinantes du même côté. Les changements de position n'avaient aucune influence sur l'exsudation pleurale.— *Bryon.* — Faiblesse, chute des forces, peau terreuse. Perte complète de l'appétit, soif modérée, violente dyspnée et toux au moindre mouvement. Il ne peut se coucher que sur le côté malade. Urines rares, troubles, rouges ; pouls dur, à 132, vers le soir. Quelques jours après, le soir, accès fébrile, frissons suivis de chaleur et sueur ; on diagnostique un épanchement pleural purulent. — *Arsen.* 4e toutes les 2 heures. Au bout de 10 jours, disparition des accès de fièvre et de l'épanchement pleural. La perte d'appétit et la faiblesse cédèrent au changement d'air et à *Chin.* (Dr Teller.)

M. Gallavardin rapporte de mémoire les trois cas suivants :

Une dame de 68 ans qu'il traitait avec le Dr Emery, était

atteint d'un *pleuropneumonie* accompagnée d'une dyspnée très-intense quoique l'épanchement pleural fut peu étendu. Il existait en outre, une double affection du cœur (insuffisance mitrale et rétrécissement aortique) accompagnés d'irrégulières et violentes palpitations. Cinq années de peines physiques et morales avaient sans doute provoqué ces lésions du cœur, et la malade épuisée depuis longtemps, n'avait plus que peu de forces pour résister à la pleuropneumonie. *Bryon.* 12e ayant échoué contre l'épanchement, *Arsen.* 30e, suffit à le dissiper complètement et dissipa le bruit de souffle que l'on entendait à la base du cœur, annonçant l'*insuffisance* mitrale, et qui couvrait presque tout a fait le 2e temps. Le bruit de souffle, accompagnant le 1er temps et siégeant à la base, qui dénotait le *retrécissement aortique*, avait diminué beaucoup, ainsi que la petitesse du pouls, toujours intermittent et irrégulier néanmoins. Y avait-il eu, chez cette dame, bruits de souffle sans lésions d'orifices, comme cela peut arriver, ou bien tuméfaction chronique des valvules, dissipé, plus ou moins complètement par *Arsen.*?

Le D 'Emery guérit après avoir administré *Bryon.* sans succès, par *Arsen.* une fille de 10 ans qui depuis 14 jours était vainement traitée par l'allopathie pour un *épanchement pleurétique.*

Le même guérit une femme de 30 ans qu'à la suite d'un avortement se rouvait atteinte d'une *pleurésie avec épanchement.* Celui-ci augmentait d'une manière manifeste tous les 3 jours. L'épanchement existait depuis 15 jonrs. Il se dissipa rapidement sous l'influence d'*Arsen.* ainsi que les accès de fièvre quarte.

Pleurésie grave avec accès remittents. (Dr Gaudy.)

Une petite fille de 14 ans, atteinte d'une pleurésie, avait le pouls dur plein, à 120, respiration fréquente, suspirieuse, haletante, une douleur violente dans l'hémithorax droit, ag-

gravée par le mouvement, l'inspiration et la toux et des crachats abondants, sanguinolents, rouillés, mais aérés. Durant toute la maladie, il n'y avait point eu de râle crépitant ni sous-crépitant indiquant l'hépatisation du poumon et sa résolution, matité dans le tiers inférieur de l'hémithorax droit, égophonie vers le tiers moyen. *Bryon.* 12 et 30, pendant 2 jours sans amélioration. — Il se déclarait depuis 3 jours des accès remittents dont le plus fort, le dernier, s'était caractérisé par un violent frisson avec claquement de dents, oppression redoublée; point de côté tellement violent qu'il arrache des hurlements à chaque respiration; pouls presque innombrable; sueur froide sur la face et les extrémités; toux incessante, mais sans expectoration; anxiété extraordinaire, soif ardente. — *Arsen.* 30, toutes les heures, puis toutes les 2 heures. — Le lendemain, amélioration notable, pouls à 115, toux plus rare, pas d'expectoration. — *Arsen.* 200, en prévision d'un nouvel accès qui ne s'est pas reproduit, et le troisième jour la fièvre et tous les symptômes alarmants avaient disparu. *Sulf.* 30 et 200 dissipèrent l'épanchement qui persistait.

M. Gallavardin cite, sous le titre d'*Hydrothorax*, *ascite*. *œdème* symptomatique d'une *albuminurie*, l'observation de Eidherr, et il ajoute que Wurmb dit :

« L'*Arsenic* est le remède le plus efficace dans les épanchements séreux de la plèvre, ma confiance en lui est si grande que je doute tout à fait de la possibilité de la guérison quand il n'a produit aucun changement favorable, comme c'est le cas des épanchements hémorrhagiques, car ils défient presque toutes les ressources de l'art. Les épanchements séreux qui ne sont aucunement améliorés par *Arsen.* ne sont pas très-fréquents; ce remède en guérit beaucoup ou bien les modifie de telle sorte qu'il permet à d'autres remèdes de compléter la cure. *Arsen.* montre son action salutaire d'abord en diminuant la dyspepsie si douloureuse, plus tard le mouvement fé-

brile et la bouffissure de l'œdème, s'il existe, et, enfin, en faisant disparaître l'épanchement pleural.

Trincks a toujours trouvé *Arsen.* excessivement efficace dans les épanchements pleuraux, quand la dysepsie est très-intense, la douleur assez vive, le mouvement fébrile pas réglé, et lorsque les forces commencent à baisser.

D'après Ruekert, *Arsen.* est indiqué dans les épanchements séreux et hémorrhagiques de la plèvre, surtout quand la dyspnée est portée au plus haut degré. (*Art médical*, mai 1868.)

De l'arsenic dans le traitement du panaris.
(Dr Roux, de Cette.)

Le Dr Roux (de Cette) a été vivement frappé des résultats qu'il a obtenus dans le traitement du *panaris*.

L'une de ses malades souffrait depuis 2 ou 3 jours du médius de la main gauche, et après une nuit affreuse, prit le matin *Arsen.*, dilution mélangée. Un quart d'heure après elle s'endormit, et, à son réveil, se trouva parfaitement soulagée.

Le travail local se poursuivit, l'ongle tomba, mais les douleurs avaient cessé sans retour.

Dans un autre cas, *Merc.*, *Hep.*, *Silic.* n'avaient ni enrayé le mal, ni calmé la souffrance. *Arsen.* produisit un soulagement rapide et marqué.

Le dernier cas se manifesta chez une femme de chambre, dans une maison où la demoiselle était affectée de diphtherite maligne, dont *Arsen.* fut le remède souverain. Les douleurs atroces de ce panaris, rebelles à *Hep.* et à *Silic.* cédèrent à *Arsen.* 12.

C'est dans les cas les plus graves, lorsqu'il y a douleurs brûlantes, angoisses, étranglement inflammatoire que ce médicament paraît indiqué.

Voici par quelles circonstances il fut amené à l'emploi de ce moyen.

M. C... avait promené le bout de l'index de la main droite sur une éruption siégeant au dos d'un cheval. Le surlendemain, douleur, chaleur au bout de ce doigt, douleur pulsative et brûlante; un point noir se montre près de la racine de l'ongle; malaise, inappétence, insomnie complète. Le lendemain même état. — *Hep.* 3/6. — La nuit a été mauvaise; la tache noire a près d'un centimètre de long. — *Arsen.*, dilution mélangée. Deux ou trois heures apres la première cuillerée, la douleur perd graduellement de son intensité. La tache noire s'étend et s'éclaircit un peu; elle prend une teinte grisâtre et la forme d'une phlyetrue. L'amélioration devient frappante. La malade se sent renaître. — *Arsen.* Le lendemain, la nuit a été très-bonne; la phlyctène se prononce de plus en plus; sa nuance est gris perle. Vers le soir, elle s'étend jusqu'à la moitié du doigt et fait une saillie de près d'un centimètre au-dessus du cercle inflammatoire qui l'entoure. J'en pratique l'ouverture avec des ciseaux fins; il en jaillit de la sérosité, puis un fluide ichoreux. — Le surlendemain, excellent sommeil; il s'écoule du pus à chaque pansement fait simplement avec du linge enduit de cérat. Plus de médicament. — Le doigt reprend ses proportions ordinaires tout en gardant de la raideur pendant quelques jours et se dépouille entièrement de son épiderme, peu à peu l'ongle se détache et fait place à un autre. (*Bibliothèque hom.*, 1er juin 1868.)

Fièvres intermittentes.

En 1808 et 1809, de Harless a guéri avec *Arsen.* 22 malades très-affaiblis et très-amaigris, la plupart étaient cachectiques et leucophlegmatiques, le type était celui de la fièvre quarte, les paroxysmes longs, durant souvent de midi à minuit, avec chaleur prédominante et forte, et faiblesse extrême, il y eut plusieurs cas de ce genre.

En 1811, Hahnemann dit que l'arsenic convient surtout

dans les cas de fièvre intermittente où après chaque action de se mouvoir survient le frisson ou l'envie de vomir ou de l'amertume à la bouche, où il y a perte du goût des aliments et des boissons sans avoir continuellement la bouche amère, et lorsque c'est surtout en mangeant ou immédiatement après, pendant un court instant que survient l'amertume de la bouche, vertiges, nausées, trembiement et rapide affaissement des forces au plus haut degré; le malade boit souvent, mais peu à la fois; lorsque la transpiration n'arrive que quelque temps après la chaleur ou pas du tout; lorsqu'il y a paralysie des nerfs du sentiment et abolition de l'irritabilité, et des douleurs tellement insupportables qu'elles s'allient à l'angoisse du cœur. Tous ces accidents sont dans la sphère d'activité de ce minéral sur le corps humain; lorsque *Arsen.* rencontre ces accidents, il peut les guérir alors même qu'ils s'élèvent au plus haut et au plus fâcheux degré, rapidement, facilement et sûrement. (HAHNEM.)

Les fièvres intermittentes se transforment aisément en fièvre double, tierce anticipante; le premier accès consiste en un faible frisson qui augmente dans les accès suivants, et qui s'accompagne de soif qui se continue pendant la chaleur. Ce n'est qu'au 4e accès que se déclarent les douleurs à l'occiput et la douleur prœcordiale. Après *Arsen.*, dès l'accès suivant la soif manquait et la chaleur était modérée, et le malade pouvait supporter l'accès hors du lit.

(*Gazette générale Hom*).

Lobethal dit que le plus grand nombre des fièvres quartes et les fièvres froides qui persistent depuis longtemps trouvent dans *Arsen.* leur meilleur remède, et je me souviens notamment d'un cas ou un gobule de la 30e, guérit une fièvre quarte et froide qui persistait depuis neuf mois. C'est surtout dans les fièvres qui se caractérisent par une chaleur brûlante et une grande faiblesse dans l'apryrexie, avec une tendance marquée à l'hydropisie (que la fièvre soit quotidienne ou

quarte chez les jeunes personnes dont le système nerveux et les organes du bas-ventre souffrent beaucoup de l'opiniâtreté de cette fièvre), qu'*Arsen.* à faible dose à ou une basse dilution se montre très-efficace.

Arsen. peut être donné de même que *Bell.*, seulement avec la différence que celui-ci doit se donner quand il y a plusieurs symptômes de la tête, tandis que l'autre symptôme manquent pour l'autre médicament. Mais *Arsen.* se montre particulièment efficace quand il se présente de semblables symptômes en même temps que la fièvre, et quand ces symptômes indiquent une tendance prédominante de l'ensemble de l'économie vers l'affaissement (mouvement de recul), et qui s'annonce alors parfois, tantôt par des sueurs abondantes, diarrhée ou suffusion séreuse dans le tissu cellulaire et dans différentes cavités du corps, ou enfin s'il y a atrophie d'un organe quelconque nécessaire à la vie ou de l'organisme en général.

Tripi. — Le principal remède des fièvres quartes invétérées avec constitution affaiblie, épuisée est *Arsen.*

Nagel. — *Quand l'une ou l'autre période de la fièvre manque* ou quand elle est très-incertaine, ou bien encore quand toutes les périodes de la fièvre sont peu prononcées ; quand la chaleur est brûlante, quand il y a affaissement rapide des forces, quand la faiblesse a le caractère torpide, quand il y a *aggravation des douleurs existantes et apparition de symptômes nouveaux.* Quand il y a gonflement hydropique, cachexie et abus de *China.*

REVUE DES JOURNAUX

REMARQUES CLINIQUES SUR COLCHICUM.

(Suite.)

1, 50 : Sensation de mucus au fond de gorge, qui me force à avaler. Pris 60 gouttes dans l'eau. Presqu'immédiatement sensation de grande chaleur.

Dans l'après-midi, palpitations de cœur au plus léger exercice, puis étourdissements en marchant, marche incertaine, et sensation de défaillance, de sorte que je suis obligé d'entrer dans un magasin et de m'asseoir.

De 3 à 7 heures s. : Plusieurs selles diarrhéiques aqueuses, brunes, neuf fois jaunes-brunâtres et glaireuses, précédées de douleurs dans l'abdomen; pendant le passage des selles, brûlement à l'anus; le rectum semble plein, mais, après efforts, il ne passe que des selles liquides.

5, 30 s. : Nausées et régurgitations; enfin vomissement de fluide blanchâtre, les efforts de vomissement produisent une douleur à l'estomac. Je parais pâle, et me sens faible. Après (6 à7 s.) me sens frissonnant.

3e jour : En parlant, mets les mots à une mauvaise place, et fait des erreurs en épelant quand j'ai écrit.

5e et 7e jours : Les intestins n'agissent pas, mais sans souffrances.

DROSERA ROTUNDIFOLIA.

Le Dr E. B. Schulvam : Croydon, prit 2 à 3 gouttes de la teinture pure de *Drosera* dans un pot d'eau chaude et dans la soirée. En inhalant, il ressentit de fortes douleurs aiguës dans et sous les clavicules, sur un petit espace, dans les deux poumons; aussi une sensation de constriction dans les deux poumons; puis, la douleur infra claviculaire s'étendit autour des épaules; une sensation de meurtrissure au

larynx. Ces symptômes durèrent 1 heure 1/2 après l'inhalation, et disparurent graduellement sans produire de toux.

CLINICAL REPORTS

AILANTHUS GLANDULOSA DANS LA SCARLATINE

PAR LE Dr O'NEILL.

J'ai eu dernièrement à soigner trois cas de scarlatine, qui sont maintenant, je suis heureux de le dire, en convalescence, et bien qu'en ayant traité plusieurs et avec très-bon succès, par la pratique routinière avec *Belladona*, *Mercurius* et *Arsenicum*, parmi les autres remèdes demandés par les cas, je n'avais jamais donné une seule bouteille d'*Ailanthus*.

Dans une famille, deux enfants âgés de 5 et 3 ans traversèrent heureusement une attaque ordinaire de scarlatine simple, et libre de complication jusqu'au moment ou la tante, pensionnaire de la maison, fut subitement prise des symptômes d'une scarlatine maligne; l'efflorescence caractéristique apparut après quelques troubles prémonitoires, et fut immédiatement suivie d'une vaste ulcération, de couleur cendrée, sur les deux amygdales, le voile du palais et les deux côtés de la luette, à base livide, circulaire, et à sécrétion visqueuse obstruant l'isthme du gosier.

Des symptômes typhoïdes avec troubles cérébraux, parurent bientôt. Les yeux se voilèrent et se couvrirent d'un mucus membraneux.

Langue sèche, noir-brunâtre, fortement rouge et luisante au bout et sur les bords; haleine fétide; face pâle, sauf que le centre de chaque joue présentait des taches presque livides; pouls à 130, petit et parfois irrégulier; délire murmurant à voix basse. En un mot, tous les symptômes de cette formidable maladie étaient présents.

Je donnai 2 gouttes d'*Ailanthus*, chaque 2 heures, et appliquai sur les tonsilles un mélange d'acide carbolique et de glycerine. En visitant le lendemain ma malade j'eus le plaisir

de la trouver parlant raisonnablement. La langue est encore sèche, l'isthme et les parties voisines paraissent plus saines, l'ulcération diminuée; la peau est moite; en fait, elle est mieux sous tous les rapports, et capable de prendre quelque nourriture avec une facilité relative. Sauf deux jours où elle prit soir et matin une dose d'*Arsenicum*, je poursuivis ce traitement jusqu'au 5e jour, où parut sur tout le corps une sorte d'urticaire, avec démangeaison des plus intolérables; il vint aussi de la diarrhée, et, comme phénomène concomittant, un *ténesme* permanent. Je fus conduit à donner *Rhus tox.*, une dose, toutes les 3 heures; le lendemain matin, l'éruption, la diarrhée etle tenesme avaient disparu. (*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Georges Weber, pharmacien homœopathe à Paris, est mort à la suite d'une maladie longue et douloureuse qui a fini par triompher de toutes les ressources de la science, et par confondre l'affectueux dévouement de sa famille et de ses amis !

C'est un malheur que notre École doit pieusement enregistrer par reconnaissance pour les services que lui a rendus cet homme de bien, exact, précis, consciencieux et parfaitement habile dans toutes les parties concernant l'exercice de sa profession. Tous ceux qui l'ont connu de près ont pu apprécier la droiture de son esprit et la loyauté de son caractère. Il avait toutes les qualités du cœur qui rendent un ami sympathique et dévoué, il était aimé parce qu'il savait aimer.

La myopie morale, affection trop commune, qui a pour caractéristique de dérober à la vue de ses victimes les élévations de la pensée et du caractère pour ne laisser envisager que le côté substantiel de la vie ne l'avait point atteint. Il avait échappé à la contagion. Georges Weber vivait de son travail pharmaceutique, mais son ambition visait plus haut,

il avait pour objectif permanent l'honneur et les succès de l'homœopathie; aussi ne négligeait-il jamais rien pour venir en aide sûrement aux médecins homœopathes, par des préparations irréprochables dans le fonds et dans la forme.

Petroz, pharmacien en chef de la *Charité*, frère du médecin de ce nom, qui a laissé parmi nous des souvenirs toujours vivants, Petroz, dis-je, a eu le courage et le mérite de fonder à Paris la première pharmacie spéciale homœopathique; Georges Weber le suivit de près, et, renonçant à l'exploitation d'une pharmacie allopathique, établissement toujours important à Paris, il se voua au service de l'homœopathie. Dès le début il fut encouragé, soutenu, parce qu'il méritait de l'être, et plus tard ses préparations firent le tour du monde après avoir justifié pleinement la confiance des médecins homœopathes dont il a eu, jusqu'à son dernier jour, la confiance souvent exclusive.

Fils de médecin, Georges Weber a conservé intacte la tradition du travail. Indépendamment des soins qu'il donnait à son officine avec une ponctualité et une régularité personnelle, dont nous devons lui tenir compte, puisque ces qualités étaient précisément celles qui pouvaient le mieux assurer nos succès; il a su trouver le temps de concourir au progrès de la science. Son *Codex des médicaments homœopathiques*, son dynamisateur, ses traductions par lesquelles il a enrichi notre littérature française des travaux originaux et toujours précieux de Héring, son travail sur la *Goutte*, etc., sont des titres suffisants pour sauver son nom de l'oubli.

Le vide que Georges Weber laisse après lui sera comblé, j'espère, par son fils; je dis j'espère quand je devrais ajouter j'en ai la ferme espérance; mais, sous le coup de cette mort qui me désole dans mon affection et dans ma confiance de médecin, je ne puis dire qu'une chose aujourd'hui, c'est que par la mort de Georges Weber, l'homœopathie francaise a fait une perte irréparable. Dr A. Chargé.

LE KOUMYS

(Suite et fin).

Applications thérapeutiques. — Daprès ce que nous venons de dire de ses propriétés, le koumys est indiqué dans toutes les affections consomptives. Mais c'est surtout contre la phthisie pulmonaire qu'on en a préconisé l'emploi. Le Dr Labowski-karow, dans sa thèse sur le koumys, pose les conclusions Masuivantes : le koumys, par les éléments qui le constituent, est un des plus puissants reconstituants. On peut l'administrer dans toutes les maladies qui debilitent l'organisme. L'affection dans laquelle il a été le plus employé jusqu'ici est la tuberculose. Ce médicament n'a aucune action sur le tubercule et ne peut être considéré comme un spécifique, mais il améliore sensiblement l'état général des malades.

M. le Dr Urdy, rendant compte des résultats obtenus dans le service de M. le professeur Chauffard (1), nous apprend que le koumys administré à huit tuberculeux et à un albuminurique a produit une amélioration notable de l'état général et un accroissement de poids très sensible.

Le Dr E. Landowski a recueilli dans plusieurs services des hôpitaux de Paris 40 observations sur l'application de la cure de koumys chez 40 phthisiques (2). Sur ces 40 observations, il constate 30 bons résultats qui se répartissent comme suit : 1 guérison complète, 11 améliorations très marquées (chez quatre malades les signes locaux ont même disparu), 16 améliorations et 2 ameliorations passagères.

Partout le koumys était très-bien supporté par les malades, et les progrès d'amélioration allaient à peu près dans l'ordre suivant :

(1) *Bulletin thérapeutique.*
(2) *Journal de thérapeutique.* nos 14, 16, 17 et 18.

1° Le sommeil reparaît.

2° La fièvre se calme et disparaît peu à peu.

3° Le pouls devient ample et modéré.

4° La toux diminue, les crachats changent de nature après peu de jours de traitement, et de purulents deviennent muco-purulents, puis muqueux.

L'appétit augmente d'une façon tout à fait remarquable, les vomissements, s'il y avait des complications dyspeptiques, s'arrêtent ou diminuent. Bientôt l'amélioration se manifeste d'une manière plus frappante, les forces reviennent et en même temps le poids du corps augmente; ainsi les phthisiques engraissent.

Les mêmes résultats ont été constatés par M. Labadie-Lagrave dans une excellente étude sur le koumys récemment publiée. Il donne une observation très-intéressante que nous reproduisons ici.

« J'ai eu, dit-il, pour ma part, l'heureuse occasion de vérifier ce fait (augmentation du poids du corps, amélioration de l'état général) chez une fille de 16 ans, atteinte de tubercules pulmonaires en voie de ramolissement et que j'ai soumise pendant six semaines au traitement par le koumys. Depuis trois mois que je lui donnais mes soins, je la voyais pâlir et s'étioler, en dépit de tous les moyens analeptiques et reconstituants que je ne cessais de lui conseiller (huile de foie de morue, lait d'ânesse, granules d'arséniate de soude, viande crue, etc.). Elle dépérissait tous les jours davantage; l'anorexie était complète, la toux presque continuelle; le sommeil, incessament interrompu par les quintes, devenait à peu près nul; l'anémie était profonde, les sueurs profuses et l'amaigrissement extrêmes, en même temps que la lésion pulmonaire faisait des progrès menançants. C'est alors qu'en face d'un péril imminent, et vue l'inefficacité de la médication mise en usage, je tentai la cure au koumys, le 15 mai dernier. Pour en mieux contrôler les effets, je fis peser la malade, et la ba-

lance marqua 44 kil. 500 gr. Elle prit régulièrement pendant trois semaines une bouteille de koumys n° 1 par jour ; à ce moment, une diarrhée légère étant survenue, je lui conseillai de recourir au koumys n° 2, dont elle put boire quotidiennement un litre et demi en moyenne durant le même laps de temps. Pendant la durée de ce traitement, auquel, je dois l'avouer, je n'ajoutais dans le principe qu'une médiocre confiance, en songeant autant à la gravité de l'affection qu'au fâcheux état de débilité de la jeune malade, je fus surpris de la voir reprendre, comme par enchantement, son appétit, ses forces, et même la fraîcheur et l'éclat de son teint.

« Je ne pouvais en croire mes yeux, et n'osais encore ajouter foi aux cures merveilleuses dont j'avais entendu faire le récit quelques mois auparavant, pendant mon court séjour en Russie et en Pologne. Cependant, les chiffres indiqués par la balance, à la seconde pésée, venaient confirmer d'une façon éclatante les heureux effets du koumys sur cet organisme si appauvri quelques semaines auparavant. La malade, en effet, pesait 46 kilogrammes dans les premiers jours de Juillet. Craignant que le séjour de Paris, pendant les fortes chaleurs de l'été, ne vînt compromettre une amélioration aussi manifeste qu'inespérée, j'engageai ma cliente à aller passer un mois à la campagne. A son retour, l'état général s'était maintenu, le teint avait conservé sa fraîcheur, la fonction menstruelle venait de s'établir, et déjà, à deux époques régulières, le flux cataménial était apparu ; mais l'auscultation faisait entendre encore dans les fosses sus et sous-claviculaires du côté gauche, des craquements mêlés de quelques râles cavernuleux.

« D'autre part, quoique la malade accusât une augmentation manifeste de son appétit et de ses forces en même temps qu'un amendement plus prononcée de tous les symptômes fâcheux, le poids du corps était cependant tombé à 45 kilogrammes, et cette diminution rapide de 1,250 grammes m'eût inspiré de vives inquiétudes, si je n'avais retrouvé

plusieurs faits analogues dans les observations cliniques recueillis par le Dr Schnepp. »

Certains auteurs n'ont pas hésité à considérer le koumys comme un spécifique de la tuberculose. C'était évidemment aller beaucoup trop loin. Pour se rendre bien compte des effets du koumys employé dans la phthisie, il faut distinguer les résultats immédiats des résultats définitifs. Par résultats immédiats il faut entendre l'augmentation de poids et l'amélioration de l'état général. Ceux-ci manquent rarement ; sur 100 malades traités par le koumys, Stahlberg compte 70 améliorations notables, cette amélioration temporaire s'obtient même chez des individus arrivés pour ainsi dire au dernier terme de la phthisie ; elle n'a manqué que 15 fois sur les 100 cas de Stahlberg. Par résultat définitif, il faut entendre la guérison complète du malade, Stahlberg mentionne 15 cas de guérison sur 100 ; M. Landowski en a observé un cas douteux dans le service de M. Demot. Il est au moins prudent de faire sur ce point les plus expresses réserves. 15 pour 100 de guérisons dans la phthisie pulmonaire, cela peut être vrai, mais n'est guère vraisemblable. Il faut donc attendre de nouveaux faits.

Mode d'emploi. Voici d'après M. Landowski quel est le mode d'emploi du koumys.

La durée est, au minimum, de six semaines ; la quantité à absorber varie de une à quatre bouteilles par jour. Au commencement cependant, pour habituer le malade au goût acidulé du koumys, qui, du reste, n'a rien de désagréable, on fera bien de commencer par lui faire prendre seulement deux verres en quatre fois entre les repas. Au bout de deux ou trois jours, on augmente la dose jusqu'à une bouteille prise en quatre fois, c'est-à-dire deux verres le matin et deux verres dans l'après-midi.

(1) *Gaz. hebdomadaire*, nos 36 et 38.

Il ne faut pas donner le koumys à jeun, et il ne faut pas le donner immédiatement avant ou après le repas, car il présente les mêmes inconvénients que le lait, c'est-à-dire immédiatement avant, il peut diminuer l'appétit, immédiatement après, surcharger l'estomac..

Les deux espèces de koumys employées en thérapeutique ne diffèrent, comme on sait, que par le degré de fermentation. Le koumys fabriqué à Paris (koumys Edward) contient : le n° 1, 22,530 d'alcool par litre, tandis que le n° 2 en contient 30,310. Les indications thérapeutiques doivent se baser sur cette différence. On se sert principalement du koumys n° 1 ; seulement là où on a affaire à une asthénie profonde ou bien à des complications gastro-instestinales, comme les vomisssements, la diarrhée, etc., il faut avoir recours au koumys n° 2.

L'amendement des symptômes morbides, l'amélioration de l'état général, le surcroit du poids, ne doivent en rien ralentir la progression quantitative de cet agent thérapeutique.

Le régime consistera surtout dans l'emploi de la viande rôtie, saignante ou crue, il faut supprimer les fruits et les crudités. Le vin doit être pris en petite quantité et jamais immédiatement après le koumys.

FOIX.

(Extrait de la *France Médicale.*)

BIBLIOGRAPHIE

Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue et la prospérité à l'HOMOEOPATHE DES FAMILLES ET DES MÉDECINS, revue etc., etc, publiée par Adrien Peladan fils. (1)

Notre confrère qui est à la fois poète et savant médecin

(1) A Nimes, rue de la Vierge n° 10.

inaugure sa publication par une pièce de vers à la gloire de l'homœopathie et de la charité. « La charité fera nos couronnes au ciel. »

Dans sa préface il nous promet la sériation dans la liste des médicaments. « *Ce qui n'est pas, dit-il, selon la série, n'est pas selon la science.* » Nous sommes entièrement de cet avis ; mais combien ce programme est difficile à remplir ? Ceux qui ont déjà voulu aborder cette tâche (de Bœninghausen, Teste et d'autres) ont certainement rendu des services à l'homœopathie, mais pourtant que de *desiderata* ! On n'atteint pas la perfection du premier coup. Mais le travail ne rebute pas notre confrère et nous croyons qu'il fera faire un grand pas à la question.

Cette question de la sériation nous parait d'une difficulté considérable ; car il faut l'étudier sous tant d'aspects et la présenter sous tant de formes pour en faire un tout complet. Par exemple il faut l'envisager d'abord à un point de vue très général, comme Hahnemann l'a fait lui-même, c'est-à-dire au point de vue des trois grands miasmes reconnus par l'auteur de l'Organon de l'art de guérir ; ou autrement, si l'on veut discuter la question des miasmes à un autre point de vue que l'inventeur de l'homœopathie, ce qui changerait peu de chose au premier mode de sériation.

Ce serait là, peut-être, la sériation au point de vue théorique, au point de vue abstrait, le point de vue que d'aucuns appelleraient les causalités hypothétiques. Peu importe ; tout ce qui peut guider dans un labyrinthe a suffisamment de mérite.

Puisque nous parlons des causes, il faudrait encore une autre sériation, et celle-là possède déjà beaucoup d'éléments ; je veux parler des causes occasionnelles.

Puis il faudrait encore sérier au point de vue des tempéraments, puisque cette vieille division de l'être humain

existe toujours malgré les plus profondes critiques, bien ou mal fondées.

Ensuite la sériation au point de vue des organes et de leurs analogies ; si je ne me trompe, c'est celle-là que notre confrère affectionne, et celle qu'il veut surtout nous faire connaître.

Pour que le travail fût complet et vraiment scientifique, il faudrait aussi la sériation pathologique, c'est-à-dire celle de tous les modes d'affection de chaque organe avec les nuances qui différencient *l'individualité* dans chaque mode. C'est ce que nous attendons de notre confrère. Aussi je ne veux pas m'étendre d'avantage sur un sujet qui comporterait si bien beaucoup d'autres apperçus.

On me dira sans doute que tout cela existe déjà dans les manuels de Jahr et ailleurs ; c'est même ce qui constitue leur plus grand mérite. Oui, mais malheureusement tout cela n'y existe qu'à l'état embryonaire que nous pourrions appeler la *série confuse*, et non à l'état bien plus ingénieux, bien plus méthodique de *série ordonnée*. L'œuvre de notre confrère est celle d'un homme qui a déjà fait ses preuves en plus d'un genre. Il a même débuté presque en maitre dans un travail ou d'ordinaire on est ou bien faible, ou bien timide, je veux dire dans sa thèse inaugurale. Sans doute tout n'y est pas parfait ; il l'avoue lui-même. Il serait donc de mauvais goût d'en faire une critique. Mais on peut dire que c'est un essai remarquable ; c'est beaucoup en telle circonstance.

Son journal promet d'être un ensemble tout à la fois essentiellement pratique et philosophique. Nous le suivrons avec beaucoup d'intérêt. La variété dans son œuvre ne nous déplait pas.

Nous avons du plaisir à lui dire que sa publication nous est sympathique. Nous voilà donc tout d'abord en très bon termes.

Mais si poussant plus loin notre examen, le hasard voulait

que nous fussions convaincu quelque jour qu'il y aurait lieu à faire une critique, continuerions-nous à être d'accord? Nous avons entendu des hommes très forts, de ceux que la lutte n'effarouche guère, déclarer pourtant qu'ils n'entendaient pas être discutés...

Un seul mot donc à titre d'essai.

Notre confrère insiste et avec raison sur la nécessité de bien choisir une pharmacie. C'est très bien. Mais ce qui l'est moins, c'est de préconiser beaucoup trop et dans trois numéros successifs l'une pour ainsi dire au détriment de toutes les autres. Je ne veux pas dire que celles-ci aient besoin ni de l'encensoir, ni du tam-tam. Dieu merci, non! mais quand on connaît la tendresse et le gout si raffiné d'un certain bon public pour les réclames de la quatrième page, on peut bien, en vrai philosophe, trouver exagérés les coups de plume sincères de notre confrère.

Et pourquoi d'ailleurs perdre tant de pages qui seraient si utilement employées à satisfaire la curiosité déjà si légitimement éveillée par de si bons articles sur l'homœopathie.

Ce hors d'œuvre dans l'ensemble de la conception s'y trouve sans harmonie et sera considéré par beaucoup de lecteurs comme du remplissage.

Si d'ailleurs c'est un monument que notre confrère prétend élever, nous le prévenons que beaucoup de gens sont d'avis que le piédestal n'est déjà plus en harmonie avec la statue.

Si d'ailleurs il est vrai qu'en art comme en tout, la beauté résulte de justes proportions, nous engageons notre confrère à s'arrêter. Mais pour que le travail ne soit pas perdu, on peut utiliser l'œuvre commencée, à si grands frais et dans de si vastes proportions. Écartons toute statue, couronnons le piédestal par un mortier du plus beau marbre, et inscrivons sur le socle cette devise : A LA PHARMACIE HOMOEOPATHIQUE. Et... n'en parlons plus!

Nous avons lu des extraits de quelques bonnes lettres adressées à notre confrère à l'occasion de sa publication. Sûrement il en recevra d'autres encore et nous lui saurons gré de continuer à nous mettre en tiers dans ses bonnes relations. Notre *Bibliothèque homœopathique* a peut-être eu tort de n'en pas faire quelquefois autant.

Nos réserves faites avec la plus grande sincérité et la plus grande franchise, nous disons bien cordialement: continuez, cher confrère et collègue, vous avez toutes nos sympathies.

Dr. Leboucher.

CHRONIQUE.

Dans le dernier numéro de la *Bibliothèque*, il a été rendu compte du Banquet donné à Paris à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Hahnemann; nos confrères de Belgique ont aussi fêté le 10 avril.

Nous lisons dans la *Revue Homœopathique* publiée par le Dr Martiny :

« La plupart des médecins qui ont fréquenté le dispensaire Hahnemann avaient répondu à l'appel que la Société leur avait adressé pour fêter, le 10 avril dernier, le cent vingtième anniversaire de la naissance du fondateur de la doctrine homœopathique.

» La réunion était présidée par M. le Dr Jahr, un des rares élèves de Hahnemann encore survivants; vis-à-vis de lui se trouvaient M. Van Berkelaer et M. Gaudy père; le banquet fut très-animé : inutile de dire que l'homœopathie fit le principal objet des conversations.

« Au dessert, M. le Dr Jahr s'est levé et, d'une voix émue, a porté le toast suivant à la mémoire de Habnemann.

» M. Jahr s'est exprimé ainsi :

» Messieurs,

» Je bois à la mémoire de mon illustre maître Samuel Hahnemann. Pas n'est besoin que j'énumère ici les titres qui le recommandent à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité ; mais je dois vous rappeler une date mémorable pour moi : il y a aujourd'hui quarante ans, j'assistais en Allemagne à un banquet présidé par Hahnemann lui-même : il était sur le point de partir pour Paris, où il allait planter le drapeau de l'homœopathie ; entouré et fêté par ses amis et ses disciples, certain du succès qui l'attendait dans la capitale de la France, tout semblait lui sourire, et pourtant une pensée pénible assombrissait parfois son visage : les convives s'en aperçurent, et sur nos instances, il nous communiqua le sujet de sa préoccupation : « L'homœopathie, dit-il, a fait » son entrée dans la science, elle est persécutée comme toutes » les grandes découvertes, ses ennemis ont tout mis en œuvre » pour empêcher qu'elle fasse son chemin, ils n'ont pas réussi; » ce ne sont pas ces ennemis que je redoute pour elle, ce sont » les soi-disants amis qui veulent la dénaturer, mais j'espère » qu'ils n'y parviendront pas. » Le maître prévoyait juste : ces prétendus réformateurs firent le plus grand tort à la propagation de notre doctrine. Heureusement, leurs idées et leurs théories furent de courte durée : l'homœopathie, la véritable homœopathie, l'art de déterminer dans le cas le plus obscur même le médicament apte à le guérir, cette homœopathie est sortie triomphante de la lutte, et notre maître, s'il vivait encore, serait heureux de se trouver aujourd'hui au milieu de nous, il serait heureux de voir que ses préceptes sont suivis et qu'il a des adeptes fervents et nombreux en Belgique.

» C'est avec une profonde émotion, facile à comprendre, que je bois à la mémoire de Samuel Hahnemann et que je fête le cent-vingtième anniversaire de sa naissance. »

Après ces paroles, qui firent une grande impression sur les convives, M. le Dr Flasschoen but à la santé des vétérans de l'homœopathie en Belgique.

« Je porte un toast, dit-il, aux vétérans de la nouvelle école, qui ont vaillamment combattu pour le triomphe de la vérité médicale et qui, en dépit de la malveillance et de la persécution, ont porté haut et ferme notre drapeau; à tous ceux qui nous ont précédés dans la pratique, qui nous ont ouvert les voies difficiles, qui nous ont légué les fruits de leur labeur et de leur expérience; à tous ceux enfin qui n'existent plus que dans vos souvenirs, que la mort a frappés et qui sont tombés au champ d'honneur. «

Puis M. Martiny prit la parole et s'exprima ainsi :

« Je porte un toast à la mémoire des médecins homœopathes belges qui sont morts depuis l'introduction de l'homœopathie dans notre pays ; ils sont malheureusement déjà très-nombreux : je ne citerai que les Demoor père, les Van Meerbeek, les Bron, les Gauthier, les Carlier, les Mouremans, les Varlez ; nous perdons trop facilement de vue la lutte qu'ils ont eu à subir, l'énergie qu'ils ont dû déployer ; nous autres, nous avons trouvé le terrain déblayé en entrant dans la carrière médicale ; et lorsque nos adversaires s'avisent encore de dire parfois que nous sommes des charlatans, on les accueille par un sourire qui signifie : vous êtes orfèvre de la famille de M. Josse ! Autrefois, il n'en était pas ainsi : il y a à peine quarante ans, la thérapeutique entière était sous le règne de la lancette : le médecin saignait dans toutes les maladies : on accusait de négligence ou d'impéritie celui qui ne saignait pas au moins six fois dans le cours d'une pneumonie simple, on eût traîné devant les tribunaux le praticien qui n'aurait pas immédiatement ouvert la veine dans une congestion cérébrale, même la plus légère, et ces préjugés étaient si bien enracinés dans l'esprit public que les juges n'auraient pas hésité à prononcer une condamnation en cas de revers ; eh bien ! ce sont

les premiers homœopathes qui ont réagi contre cette funeste manie : ils ont déclaré la guerre à la saignée, la guerre de l'aconit contre la lancette ; heureusement pour l'humanité, ce fut la lancette qui succomba ; elle est rentrée dans son étui, si bien que l'un des plus célèbres professeurs de Paris disait, il y a quelques années : « Dans l'apoplexie même, la saignée est » inutile, et souvent dangereuse. » Cette victoire, quoi qu'on en dise, est due à l'homœopathie.

» Permettez-moi aussi d'adresser à ces premiers homœopathes quelques remercîments plus intéressés, quelques mots d'une reconnaissance toute spéciale que nous leur devons : ce sont eux qui ont converti les malades à notre doctrine, c'est à leurs succès que nous devons notre clientèle ; nous ne sommes plus obligés de faire aujourd'hui à certains de nos malades ce qu'on pourrait appeler la théorie de l'homœopathie à l'usage des gens du monde, parce que les premiers homœopathes l'on fait pour nous : leurs succès ont démontré au public que notre thérapeutique est la meilleure.

« Remercions-les de leurs efforts pour faire adopter l'homœopathie dans l'enseignement public de la médecine et dans les hôpitaux ; ils ont malheureusement échoué devant l'esprit de routine et les imperfections des rouages administratifs ; pourtant ils ont monté plusieurs fois à l'assaut : ils ont livré de rudes combats ; la routine est jusqu'ici restée maîtresse du terrain officiel. Devons-nous continuer cette lutte corps à corps avec l'école allopathique, poursuivre des discussions avec des adversaires qui ne veulent pas être convaincus ? Il me semble que non ; nous devons changer de tactique et attendre ; le public ne s'occupe pas des dissertations médicales, mais il comprend qu'une médecine qui guérit vaut mieux qu'une autre ; il viendra à notre aide, et sa grande voix réclamera pour notre enseignement une place au soleil et imposera silence aux déclamations intéressées de nos détracteurs ; c'est

ce qui est arrivé dernièrement encore en Hongrie, où nos partisans ont obtenu une chaire dans les universités, et des salles dans les hôpitaux, malgré l'avis contraire de l'école de médecine de Pesth. En attendant, Messieurs, poursuivons l'œuvre que les premiers homœopathes belges ont si bien commencée, poursuivons surtout l'œuvre du dispensaire Hahnemann fondé par le Dr Mouremans, où les déshérités de la fortune peuvent venir réclamer nos soins; si nos adversaires veulent se convaincre de l'excellence de notre thérapeutique, qu'ils viennent à ce dispensaire ; chacun de nous s'empressera de les initier à la pratique de la vraie médecine. Pareil appel a déjà été fait plusieurs fois, jamais ils n'y ont répondu ; ou bien s'il s'en trouve un qui désire s'initier à notre art, il recule presque toujours devant le travail qu'exige la connaissance de notre doctrine, ou même devant l'espèce de proscription médicale qu'entraîne la pratique de l'homœopathie.

» Après avoir rejeté l'homœopathie à la suite d'un examen insuffisant, les médecins officiels refusèrent toute discussion et organisèrent autour de nous la conspiration du silence; ils allaient répétant : l'homœopathie est morte, elle a fait son temps; les professeurs de nos universités évitaient même d'en parler. Aujourd'hui nous avons grandi, le nombre de nos adeptes augmente de jour en jour (on peut sans exagération dire que nous traitons le tiers de la population de Bruxelles) ; notre clientèle s'accroît naturellement au détriment des intérêts de nos adversaires; aussi la conspiration du silence a cessé; ceux d'entre vous qui viennent de quitter les bancs de l'école, peuvent nous dire que maintenant les professeurs changent de ton, et ne négligent aucune occasion de rompre une lance contre l'homœopathie et les homœopathes : l'épithète de charlatans est une des moins acerbes dont ils nous accablent. Considérons cette recrudescence de colère contre nous comme une nouvelle preuve de notre progrès et buvons à la mémoire des premiers homœopathes belges; remercions-

les d'avoir entrepris dans notre pays la grande lutte, qui doit se terminer bientôt par la victoire. »

Après ce toast, dont les idées furent approuvées par tous les convives, M. le Dr Demulder but à la santé de M. Van Berkelaer, pharmacien, et signala les services qu'il a rendus à tous les médecins homœopathes; ce toast fut vivement applaudi.

On porta ensuite la santé de M. Gaudy père ; on le remercia chaleureusement d'avoir bien voulu honorer le banquet de sa présence; on lui dit qu'il devait être heureux et fier de voir ses deux fils pratiquer avec tant de succès la médecine homœopathique. On félicita aussi en sa personne et en celle de M. Mans, les vétérinaires homœopathes, d'avoir complétement réduit à néant les deux principales objections de nos adversaires, à savoir que nos cures sont des effets du régime ou de l'imagination des malades.

D'autres toasts furent encore portés : au Dr Jahr, cet infatigable travailleur, qui est encore occupé à traduire et à compléter un de ses plus précieux ouvrages; au Dr Hamelrath, pour le zèle avec lequel il a entrepris l'étude de l'homœopathie et pour les services qu'il rend journellement au dispensaire; aux Drs Huyvenaar et Hamelrath, organisateurs du banquet. Puis, sur la motion de M. le Dr Fauconnier, on but à la santé du Dr De Moor, d'Alost, empêché par une cause majeure d'assister au banquet; un télégramme lui fut adressé sur-le-champ.

Cette fête laissera de sérieux souvenirs chez tous les convives : la Société avait décidé de limiter ses invitations aux médecins qui ont fréquenté le dispensaire : elle avait voulu avoir une fête de famille, elle a pleinement réussi.

Dr Martiny.

« Terminons gaiement cette chronique par la pièce de vers suivante lue au banquet de la première séance générale de l'Association de prévoyance et de secours mutuels des médecins de Meurthe-et-Moselle et de la Société de médecine de Nancy, par M. P. Simonin, et trouvée dans les papiers de son grand-oncle, François-Charles Simonin, littérateur. »

I

Le médecin, le dieu d'amour,
Sont de service nuit et jour,
Voilà la ressemblance (*bis*).
L'un est fameux dans ses vieux ans,
L'autre règne dans son printemps,
Voilà la différence (*bis*),

II

Ils sont aveugles tous les deux,
Malgré cela fort curieux,
Voilà la ressemblance (*bis*).
L'un est grave et de noir vêtu,
L'autre est sémillant et tout nu,
Voilà la différence (*bis*).

III

On a recours à tous les deux,
Quoique tous deux soient dangereux,
Voilà la ressemblance (*bis*).
L'un nous blesse en nous guérissant,
L'autre caresse en nous blessant,
Voilà la différence (*bis*).

IV

Tous deux nous donnent de l'essor,
Et même la vie et la mort,
Voilà la ressemblance (*bis*).
Il faut payer un grand docteur,
L'amour payé perd sa valeur,
Voilà la différence (*bis*).

V

Tous deux regardent dans les yeux,
Si ça va mal, si ça va mieux,
Voilà la ressemblance (*bis*).
C'est le pouls que tâte un docteur,
Mais l'amour vous touche le cœur,
Voilà la différence (*bis*).

VI

Tous deux s'en vont, courant, trottant,
Ils sont tant soit peu charlatans,
Voilà la ressemblance (*bis*).
L'un s'en va quand nous allons bien,
L'autre, quand nous ne valons rien.
Voilà la différence (*bis*).

(*Extrait du journal des connaissances médico-chirurgicales.*)

NOTES ÉPARSES

COLLECTÉES PAR FEU LE Dr DESTERNES.

(Suite.)

L'ALCOOL CONTRE L'EMPOISONNEMENT PAR L'ARSENIC (Behier.)

L'alcool, ainsi que le vin et le bouillon, tous trois mélangés, ont été proposés par Rognetta contre l'empoisonnement par l'arsenic. Un fait rapporté dans les *Annales de thérapeutique,* sous l'initiale Dr C... (juillet 1847) serait favorable à ce moyen. Il en est de même d'un autre exemple (*Revue de thérapeutique médico-chirurgicale,* sept. 1875, dans lequel M. le Dr Delarue, de Bergerac, administra une cuillerée à café d'eau-de-vie pure, de quart d'heure en quart d'heure, à trois adultes, et de 25 en 25 minutes à deux enfants, tous cinq ayant été empoisonnés par l'acide arsénieux et étant dans un état fort grave; 60 à 90 grammes d'eau-de-vie furent ainsi absorbés par chaque individu et le lendemain la guérison était complète. L'alcool est à peu près abandonné comme antidote de l'arsenic depuis l'emploi du sesquioxyde de fer, ou à son défaut, du safran de mars apéritif ou hydrate de sesquioxyde de fer sec (Bouchardat et Sandras). Il ne faudrait pas trop oublier cependant les observations que je viens de rapporter, l'eau-de-vie étant plus habituellement sous la main que ces diverses préparations de fer. (*Dict. encyclopéd. des scienc. médic.* — Raige-Delorme et Dechambre,)

ALCOOLISME (Dr Lancereaux.)

Dans plusieurs cas de dyspepsie alcoolique, nous avons pu constater les bons effets des préparations arsénicales. Sous

leur influence, l'appétit ne tardait pas à reparaître et le malaise diminuait notablement. (Loc cit. *ut suprâ.*)

Ascite.

Trousseau raconte avoir guéri à l'aide de l'*arsenic* plusieurs cas d'ascite compliquée d'engorgement des glandes mésentériques. S'inspirant de ses succès, Debovay a employé le même remède avec un égal avantage dans une ascite consécutive à une péritonite puerpérale.

Bronchite chronique.

La notion des bons effets de l'arsenic contre les affections pulmonaires remonte à l'antiquité la plus reculée, puisque Dioscoride le donnait à l'intérieur contre la toux invétérée. De nos jours, ce médicament, entre les mains de médecins qui le manient à la fois avec hardiesse et avec prudence, a donné d'excellents résultats. Il est indiqué lorsque la bronchite chronique coïncide ou alterne avec des éruptions cutanées chroniques; ces deux affections étant une double expression de l'état constitutionnel désigné sous le nom de diathèse herpétique. C'est Trousseau qui a vulgarisé cette médication. L'arsenic à l'intérieur et en fumigations produit souvent d'excellents résultats.

(H. Gintrac).

Vogel fait respirer à des animaux de l'hydrogène arsenié, et voit apparaître une albuminurie intense qui dure quelques heures et cesse définitivement.

L'urine ne contient point de globules sanguins, mais elle renferme avec une énorme quantité d'albumine de l'hématine en dissolution, c'est en un mot le type de l'albuminurie globulaire par une modification directe de l'hémato-globuline.

(Gubler).

Albuminurie.

Farre a publié l'observation d'une femme albuminurique qui a été guérie par l'usage prolongé de la liqueur de Fowler; la quantité d'albumine rendue par l'urine diminua tellement que la malade, à la fin de la troisième semaine, put être abandonnée comme complètement guérie.

PHTHISIE PULMONAIRE (Moutard-Martin.)

Conclusions du travail de cet auteur sur la médication arsénicale. — 1° La médication arsénicale a une action très-positive sur la phthisie pulmonaire; 2° son action est plus efficace dans la phthisie à marche lente et torpide, que dans la phthisie accompagnée de fièvre; 3° la phthisie à marche rapide et la phthisie granuleuse aiguë n'en sont nullement modifiées; 4° dans un grand nombre de cas, même dans la phthisie avancée, avec fièvre hectique, l'état des malades est favorablement modifié, au moins pour un certain temps qui peut être assez long; 5° les modifications des lésions locales ne se produisent que plus tardivement; 6° un certain nombre de guérisons doivent être attribuées à la médication arsénicale, qui serait plus riche en succès si les malades ne se croyaient pas trop tôt guéris et avaient plus de persévérance; 7° pour être efficace, il faut que le traitement soit longtemps continué; 8° l'arsenic doit être administré à doses extrêmement fractionnées; 9° les doses quotidiennes d'arsenic n'ont pas besoin d'être aussi élevées que quelques médecins l'ont dit, et il n'est pas nécessaire de monter au delà de 2 centigrammes; 10° contrairement à l'opinion des mêmes auteurs, l'arsenic est mieux toléré par les malades peu avancés que par ceux qui sont arrivés à le période de consomption; 11° quand on ne dépasse pas la dose de 0,15 à 0,12 c., la tolérance peut être, pour ainsi dire, indéfinie; 12° l'action la plus manifeste

de la médication arsénicale est une action reconstituante et secondairement modificatrice de la lésion pulmonaire. Cependant certains faits prouvent que l'arsenic possède une action directe sur la fonction respiratoire. Il peut avoir une action sur le tissu pulmonaire lui-même et sur les tubercules. (*Acad. de médec.* — Tribune médicale. — France médic. du 29 février 1868.)

Maladies de la peau. (Hardy.)

L'arsenic est classé par l'auteur comme l'une des préparations dont l'usage est habituel dans le traitement des maladies dartreuses.

Son action directe sur la peau lui paraît évidente, non-seulement par les effets thérapeutiques, mais encore par les taches grises qu'il n'est pas rare de rencontrer chez les malades qui ont pris pendant un temps assez long des préparations arsénicales, et qu'on serait tenté d'attribuer au dépôt et à la présence réelle de l'arsenic dans le tissu même de la peau. Il considère donc ce médicament comme un modificateur de cette membrane, et il explique son effet par une action substitutive qui, amenant dans le tissu cutané une modalité nouvelle, fait disparaître l'altération intérieure.

Eczéma. Les préparations arsénicales réussissent mieux sur les individus à tempérament nerveux et chez ceux qui n'ont aucun des attributs du tempérament lymphatique. Son indication est de celles que la sagacité seule des médecins peut saisir et apprécier.

Lichen invétéré. Il faut recourir aux modificateurs profonds de l'économie, et il conseille l'acide arsénieux ou l'arséniate de soude 0,05 à 0,010 centigr. pour 250 gr. d'eau. — Une cuillerée à bouche de la solution tous les jours. — Le continuer 3 ou 6 mois.

Psoriasis. Il prescrit de préférence à la liqueur de Fowler et de Pearson, l'acide arsénieux ou l'arséniate de soude, de

0 gr. 05 à 0 gr. 10 pour 250 gr. d'eau. — Ces préparations peuvent donner lieu à des accidents dont on est averti par une sensation de constriction à la gorge et de douleur à l'estomac avec perte de l'appétit. Il faut alors suspendre le médicament.

FIÈVRE URÉTHRALE (Dr Noack fils).

Arsen. triompha facilement de cette redoutable complication qui peut devenir pernicieuse chez un homme de 60 ans, d'une constitution chétive et profondément débilité, qui, à la suite d'un rétrécissement de l'urèthre, avait eu des abcès urineux dans le scrotum où il avait déterminé la gangrène de la peau et du tissu cellulaire, et mis à nu le testicule. — *Silic.* 30 avait favorisé la réparation des tissus, l'urine ne passait plus que par les voies normales, l'incontinence de l'urine avait même notablement diminué, néanmoins le pouls à 100 était petit et faible, la langue nette, 5 selles stercorales; malgré *silic.* l'affaissement était très-prononcé. Depuis trois jours, accès biquotidiens de fièvre uréthrale très longs et très pénibles (le matin à 8 heures, le soir à 6 heures), plaie insignifiante; langue très-rouge et sèche; selles diarrhéïques fréquentes. — *Chin.* 6 gouttes pour 100 grammes d'eau, — le surlendemain, pas d'accès fébriles; langue toujours très-rouge; selles involontaires, fétides; beaucoup de prostration. — *Arsen.* 6. — Deux jours après, deux légers accès de fièvre survenus tous deux par l'impression de l'air frais; langue beaucoup moins rouge; selles moulées; appétit; la plaie est réduite à la largeur d'une pièce de 50 centimes; grande faiblesse. — *Arsen.* 6. — La fièvre uréthrale a disparu, l'émission urinaire est complète; les forces reviennent rapidement.

Singulière opinion de Broussais.

L'*arsenic*, déjà employé par les anciens contre les ulcères sordides, fut porté à l'intérieur; on eût un fébrifuge arsénical qui se retrouve encore aujourd'hui entre les mains de gens à

secret, quoique l'anatomie pathologique ait fait justice de l'arsenic comme médicament interne; il ne doit désormais figurer que dans la toxicologie. (Broussais, *Médicaments nouveaux.*)

Le New-Yorck Repository signale un cas de *migraine opiniâtre* guérie par la solution arsénicale de Fowler. Il y eut du malaise, de la fièvre, un affreux érysipèle de la face. — Voilà de ces guérisons qui coûtent cher aux patients : Resterait à savoir si la maladie n'a pas récidivé (*loc. cit.*).

Cancer (*Compendium de médecine pratique.*)

L'arsenic blanc ou arsenieux a été préconisé, en 1775, par M. Lefebvre de Saint-Ildefond, comme un remède efficace.

Lustamond l'a regardé comme un spécifique. Roeüow a prétendu que depuis 50 ans qu'il faisait usage de ce remède, il avait guéri 30 cancers bien caractérisés ; aussi n'hésite-t-il pas à le considérer comme un spécifique. M. Hill le regarde comme un médicament d'une grande vertu; suivant les médecins anglais, il retarde la marche de la véritable tumeur squirrheuse et prévient sa transformation en cancer. Cependant, dit M. Cayol, l'acide arsénieux, employé à Stockolm par le Dr Acrel, en Prusse par Metzger, en Angleterre par Bell, en France par divers praticiens, notamment par M. Desgranges, médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, n'a pas opéré une seule guérison, et a souvent causé des accidents qui ont fait renoncer à son usage. Quoi qu'il en soit, voici sous quelle forme on administre l'arsenic.

On dissout 4 grains d'acide arsénieux dans une pinte d'eau distillée, dont le malade prend une cuillerée dans une quantité égale de lait, avec un demi-gros de sirop diacode. Huit jours après, s'il n'éprouve aucun accident, on donne une seconde cuillerée le soir et une troisième dans le milieu de la journée. Lorsqu'une première bouteille est consommée, on en prépare une seconde avec 6 grains d'arsenic au lieu de 4. La

troisième doit en contenir 8, mais on ne va pas au delà. Six bouteilles suffisent ordinairement, si l'on en croit Lefebvre de Saint-Ildefond. Les ulcères cancéreux sont bassinés avec une solution de 8 grains dans une pinte d'eau et couverts d'un cataplasme de pulpe de carotte cuite dans la solution à laquelle on ajoute des quantités variables de sucre de Saturne, de laudanum, d'extrait de ciguë.

Auteurs divers (Arsenic).

Affections du cœur, par le Dr Drury (Annals of the british hom. Society of the London Hom. Hospital, 1, 2, All. h· Ztg.)

Arsen. est indiqué lorsqu'il existe de la faiblesse, de la suffocation asthmatique et de l'épanchement séreux. Un médecin, atteint de l'affection dont il s'agit, était traité par les docteurs Suin, Bell, et l'auteur; *Nux. v.* et d'autres moyens ne produisirent rien. L'auteur donna *Chin.*, puis *Ars.* 30; les symptômes d'hydropisie disparurent et l'état général subit une grande amélioration. Malheureusemeut il y eut une rechute à laquelle le malade succomba. (Revue internationale du Dr Jorez, 15 juillet 1861.)

Ankylose.

Arsen. Lorsqu'à la raideur de l'articulation se joint une grande pesanteur avec lassitude de tous les membres, ainsi que des ulcères brûlants ou des gonflements œdémateux, avec menace de *tabes*, l'ankylose alterne quelquefois avec des déchirements dans l'articulation. (Extrait du Real-Lexicon. Biblioth. hom. de Genève, tom. V-VI, p. 245.)

Angine gangréneuse. (Maligne, Putride.)

Arsen. est sans contredit le remède principal, s'il y a chute absolue des forces, amaigrissement subit, paroxysmes fébriles

nocturnes, chaleur ardente; face brûlante, traits altérés, avec mains froides, sans soif notable; angoisses surtout la nuit, mauvaise humeur, agitation, insomnie, mouvements en tous sens, grincements de dents, gangrène déjà avancée sur la partie malade avec ulcération répandant une sanie excessivement fétide et gagnant de plus en plus. (Tome V, p. 260. Anonyme.)

Arsen. est encore nécessaire lorsqu'il existe un gonflement inflammatoire érysipélateux des amygdales ou du gosier, surtout s'il y a douleur brûlante au début; employé à ce moment, il peut arrêter la maladie et empêcher son passage à l'état gangréneux.

Arsen. convient aussi dans le cas d'éruption de boutons blanchâtres, pointus et très brûlants, accompagnés d'une forte sueur.

Épidémie.

Dans une maladie pestilentielle qui régna, en 1667, à Lisbonne et à Salamanque, on se trouva bien, dit-on, de porter un petit paquet d'*arsenic* sous l'aisselle. (Revue critiq. et rétrosp. Tome II, p. 292.)

Pneumonie (Dr Watzke).

Arsen. convient le mieux dans la pneumonie des vieillards ; si elle se déclare après la répercussion ou la suppression des exanthèmes chroniques, c'est *Arsen.* et *Sulph.* S'il y a complication d'exsudations pleurétiques, c'est *Arsen. camph. Phosph. Squill.* et *Nitri. ac.* (Rev. crit. et rétrosp. Tome IV, p. 107.)

Cancer de la face (Dr Segin, de Heidelberg).

Une femme de 66 ans, asthmatique et hémorrhoïdaire, avait un cancer de l'aile gauche du nez. Une excroissance verruqueuse à surface inégale, fendillée, qui jetait une matière gluante, visqueuse, en avait été le point de départ. En sé-

chant, cette matière gluante formait des croûtes qui tombaient de temps en temps, mais pour faire place à d'autres. L'arsenic, sous la forme du remède de Hellmund, avait d'abord été appliqué, puis abandonné, et l'excroissance qui avait été troublée dans son développement s'était développée de nou-nouveau et avait pris la forme d'un chou-fleur, occupant toute l'aile gauche du nez jusque vers la paupière inférieure, et s'étendait dans le voisinage de l'angle interne de l'œil, sur une partie de la joue. Le bord inférieur de l'aile du nez était déjà détruit en partie. Ce cancer avait plus d'un pouce de diamètre et sa surface était couverte d'une épaisse croûte brune, de dessous laquelle s'écoulait une matière plus ou moins sanguinolente, souvent ichoreuse. La croûte tombait de temps en temps et montrait l'excroissance verruqueuse qui était assez solide, partagée par de profonds sillons. Les douleurs étaient lancinantes, térébrantes et tensives, lorsque la croûte avait beaucoup augmenté de volume. Après divers essais infructueux, un grain d'arsenic trituré avec 200 grains du sucre de lait ; à chaque pansement un scrupule de cette trituration dans un peu d'eau, de manière à en faire une pâte et au moyen d'un pinceau on en couvrait toute l'excroissance avec ses enfoncements et ses sillons. Le lendemain, l'enduit était sec et adhérait si fortement à l'excroissance qu'on ne put l'enlever. Le 3° jour, je le fis humecter légèrement avec de l'eau ; il se détacha et avec lui la couche supérieure de la dégénération ; on apercevait alors une nouvelle surface d'un aspect plus net, et tous les trois jours l'application fut renouvelée. La guérison commença par les bords et s'opéra sans perte très-sensible de substance. Au bout de trois mois, la plaie, qui avait été le siége du cancer, était couverte d'une peau saine, sans aucune induration. L'*Arsen.* avait été plusieurs fois donné à l'intérieur, mais sans résultat pour le cancer : cependant, la malade se sentait soulagée de ses anciennes affections asthmatiques et autres, (Revue crit. et rétrosp. Tome V, p. 85.)

ARCHIVES. — HÉMORRHOÏDES. (Dr Lenormand.)

Arsen. dans les cas d'hémorroïdes externes, *volumineuses, brûlantes, ulcérées.* (Tome III, p. 83.)

FIÈVRE ADYNAMIQUE. (Hartmann.).

En 1844, il y eut à Leipsig quelques cas de fièvre adynamique; les symptômes dominants : chaleur brûlante avec soif ardente, sommeil troublé par des rêves vifs indiquaient *Arsen.* dont l'emploi continué pendant 8 à 10 jours enlevait effectivement la maladie. (Tome II, p. 124, Bullet. de la Soc. de médec. hom.)

FIÈVRE TYPHOÏDE. (Dr Rapou fils,) (1346.)

Si l'état du malade est avancé, le Dr Flinchmann, qui dirige l'hôpital hom. de Vienne, prescrit de suite *Arsen.* ou *Phos. ac.* Le premier de la 4e à la 6e dilut. dans 3 ou 4 onces d'eau, 6 à 8 cuillerées à bouche dans la journée.

L'arsenic est le remède de fond, le moyen essentiel administré dans les neuf dixièmes des cas... Il y a deux ans qu'a paru dans le journal homœopathique de Vienne, un travail fort remarquable du Dr Hausmann, qui montre que l'intoxication arsénicale et le typhus abdominal sont, sous le rapport des phénomènes anatomiques et physiologiques, deux états morbides remarquablement semblables.

« L'arsenic, le producteur de l'Iléo-typhus arsénical, guérit le typhus abdominal. A l'hôpital des sœurs de la Miséricorde à Vienne, on reçut, en 1841, 167 cas qui furent traités par ce remède aux doses homœopathiques; il y eut 156 guérisons. » La proportiou de neuf dixièmes est à peu près la moyenne des diverses années. Pendant les 2 mois que je suivis la visite, en 1842, je n'ai pas été témoin d'une seule terminaison fâ-

cheuse. (Extrait d'une lettre de M. Rapou fils. — L'Homœopathie en Allemagne. — Bullet. de la Soc. de médec. hom. Tome III, p. 16.)

Voir les observations rapportées par M. Rapou, signées Flinchmann.

REVUE DES JOURNAUX

REMARQUES CLINIQUES SUR COLCHICUM.

(Suite.)

La malade suit maintenant une rapide convalescence, la gorge est tout à fait bien, la langue claire, les sécrétions normales et le pouls bon.

J'ai traité, dans cette famille, un enfant de la même manière, et même quand j'eus des raisons d'appréhender qu'il survint des symptômes de coma, je ne changeai pas la prescription et fus très-satisfait du résultat.

Dans le cas du père de ces enfants, la maladie prit la forme de *scarlatine angineuse*, et eût une mauvaise tournure dès le début, avec délire presqu'immédiat, grande prostration, et sécrétion très-visqueuse exsudant des cryptes muqueux du pharynx, et qui résistait très-souvent aux efforts pour la détacher. La langue dans ce cas seul présenta l'aspect framboisé habituel, l'efflorescence fut colorée, par plaques distinctes et apparut très-lentement, les symptômes d'angine ayant été les précurseurs.

La luette avait au moins 1 pouce 1/2 de long, et l'apparence d'une large vésicule à demi-égouttée. la lymphe coagulable s'était épanchée en petites places irrégulières sur les tonsilles et le voile du palais sans ulcération marquée; chaleur brûlante de la peau. pouls à 126.

Ailanthus fut ici encore ma maîtresse ancre, sauf au sujet de l'état particulier de la luette, ou *apis* se montra un ferme allié.

En me reportant à la relation de l'épidémie de scarlatine, qui régna à Newcastle-sur-Tyne en 1778, je note que dans les formes les plus graves de type angineux, qui se présentèrent, l'éruption fut immédiatement repercutée, mais reparaissait partiellement, cependant, le second jour, avec une tendance à rentrer, et en certains moments, sans changements perceptibles dans les autres symptômes, excepté un prolongement de la durée du mal; et, à la reminiscence de plusieurs cas qui viennent de temps en temps à ma connaissance, je m'accorde tout à fait avec l'opinion de M. Pope qui, bien que les symptômes angineux demandent une prompte attention, les circonstances de l'éruption doivent être surveillées continuellement depuis le début de l'attaque, et guider notre pronostic.

J'ai seulement à établir que j'ai grand raison de soutenir les services de *Belladona* comme prophylactique, parce que la seule habitante de la maison qui échappa à la maladie, a pris régulièrement ce médicament depuis le premier cas, moyen qui fut négligé, bien que conseillé, par les autres.

ENCEPHALITE

Par le Dr Halan.

Dans la nuit du 11 au 12 mars, mon plus jeune fils, âgé de 12 ans, qui avait souffert de la tête depuis quelque temps, fut saisi subitement de « symptômes céphaliques subaigus et alarmants. » J'étais dehors en ce moment, ayant été appelé chez un malade éloigné, et, à la soudaine alarme d'une si terrible attaque, le plus proche et le meilleur Docteur allopathique d'une des villes voisines, — Guidfort, — fut demandé. Il vint immédiatement, et déclara que c'était une fièvre

typhoïde, compliquée d'inflammation cérébrale, un cas très grave et très-violent dès le début. Il ne prescrivit rien naturellement, mais quelques globules d'*Aconitum*, suivi de *Belladona*, furent immédiatement donnés au petit malade, par cuillerées chaque heure, dans l'attente anxieuxe de mon retour.

Le 15, ayant reçu un télégramme le matin, je revins à la maison à 11 heures du soir, et trouvai les symptômes suivants :

Face pâle ou rougissante, avec les yeux demi-voilés, l'aspect vif et la couleur noire des pupilles s'effaçait comme par un voile placé au devant (grisâtre) ; il ne peut les ouvrir, bien qu'ils soient insensibles à la lumière. Pas de connaissance, ne reconnaît personne ; délire constant, avec crainte et effroi, ou visions de bêtes sauvages et de démons ; grande agitation ; parle incessamment avec accès de cris aigus à courts intervalles ; grande force musculaire, on est obligé de le maintenir dans son lit à force de bras. Violences et cris. Pouls de 120 à 130, petit et filiforme ; difficile miction avec urine abondante. Diarrhée pulpeuse ; jactitation sur le lit, mais inconscient et incapable de répondre à aucune question. Tous les symptômes du plus violent délire et de la crainte, régnant depuis la nuit du 11.

Dans cette critique conjuncture, le Dr D. Wilson de Broox Strect, appelé par le télégraphe, accepta la responsabilité médicale, et conduisit le cas à une issue finale et favorable.

Hyoscyamus 3/200, pour 10 cuillerées, une toutes les 2 h. — Pour régime, du lait toutes les 2 heures ou par cuillerées souvent donné avec beaucoup de difficulté entre les dents fortement serrées. — Le tout remplaçait le bœuf thé et *Bell.* donnés jusqu'ici.

Les mêmes symptômes persistèrent jusqu'au 14, où quelque abattement se produisit. Même médicament et même régime.

Le 18, il y eut une très-grande faiblesse apparente du petit malade, et dans la nuit du 18 au 19, tous les symptômes semblèrent changer, il se manifesta de la prostration, un affaissement de tous les traits qui paraissait enlever complétement tout espoir de guérison, maintenu jusqu'ici. Néanmoins le même remède fut continué; il avait pris 2 fois 3 globules de *Hyosc.* 200, dans ces 6 jours de la plus terrible encéphalite que j'ai rencontrée en 32 ans de pratique.

Lorsque la matinée du 19 avançait, on vit une plus grande excitabilité de tout le système nerveux; il apparut de courts intervalles de connaissance, dans lesquels, quand il parlait très-près, il se plaignait d'une grande sensibilité à la nuque, et le long de l'épine, spécialement à la nuque, à la base du cervelet et aux aines, qui donnaient des signes évidents de douleurs au toucher ou à la pression. Et, bien qu'existât cette extrême sensibilité, la lumière n'affectait point ses yeux, la vue était abolie; les lèvres étaient sèches et gercées, bien qu'il y eut peu de soif. Il se plaignait, quand on le levait, d'un grand étourdissement, et de céphalalgie comme si la tête était fortement comprimée. Puis il retomba dans une sorte de stupeur avec murmure, il agitait sa tête sur les oreillers, avec un incessant tremblement des mains.

Depuis le premier jour de sa maladie, il n'a pas dormi, pas un instant.

Cocculus 3/200, fut donné à la place d'*Hyosc.* Le Dr Wilson fut alors amené à choisir ce remède par l'expressive hypéresthésie, et les murmures du malade comme s'il eut souffert de quelque mal moral; et les fréquentes alternatives des phénomènes cérébraux avec le tremblement des mains : on continua le même régime.

Le 22, vers 4 heures du soir, après une nuit moins agitée, et ses cris à fendre le cœur ayant graduellement diminué, le petit malade sembla s'endormir pour la première fois depuis le 11; il dormit sans interruption jusqu'à 8 heures du soir, où

s'éveillant, il demanda du lait, et parvint à se rendormir pour 8 nouvelles heures. Puis il s'éveilla ayant dormi 26 heures, — avec la connaissance parfaite et le rétablissement de toutes ses facultés et de ses sens, la convalescence fut aussi complète et rapide que la maladie fut terrible et alarmante...

ÉRYSIPÈLE APRÈS VACCINATION

Par le Dr George Moore.

Le 7 février dernier, un gentleman américain, de 64 ans, de beau port, et dans son état habituel de santé, fut revacciné par moi, en 3 places sur le bras gauche, avec la lymphe d'un vaccinifère humain sain. Il a sur le bras droit 2 cicatrices caractéristiques et bien marquées. Il me raconta que, à différentes périodes de sa vie, on fit sur lui depuis 5 à 6 ans, plusieurs essais de revaccination, mais qu'aucune de ces opérations n'a réussi.

J'opérai sur lui de la manière que l'expérience m'a appris être la meilleure, j'égoutai d'abord 3 petites gouttes de lymphe d'un tube capillaire, à trois points différents du bras, et je fis une douzaine d'incisions à intersection sur chaque goutte.

De cette façon, l'épiderme est détruit dans l'aire cutanée d'une manière convenable, et une quantité de sillons est creusée dans lesquels la lymphe doit nécessairement suivre l'incision ; l'absorption est rendue par-là inévitable.

Il revint après 7 jours ; il y avait trois vésicules. Le bras avait beaucoup enflé depuis l'épaule jusqu'au poignet, et la tuméfactien était très-rouge et très-tendue. Le pouls, en outre, était plein, bondissant, rapide. Il lui fut ordonné de prendre 5 gouttes de *Bellad.* à chaque 2 heures, et d'appliquer uue lotion alcoolisée sur la partie érysipélateuse du membre.

Le lendemain matin, le pouls était tombé, et la rougeur, bien qu'encore vive au-dessus du coude, disparaissait évidem-

ment. *Bellad.* fut continué chaque 4 heures, et il dut se badigeonner, soir et matin, la partie rubéfiée, et un peu au-dessous près le poignet, avec un 1/2 drachme de teinture américaine de *Veratrum viride.*

Deux jours après, il était bien. Les vésicules ne dégénérèrent pas, comme c'est souvent le cas, quand vient l'érysipèle. L'oxyde de zinc fut employé comme dessicateur.

Dans la dernière année de cette *Revue,* j'ai rapporté un cas d'érysipèle idiopathique de la face, où *Veratrum* fut très-utile pour arrêter la maladie. Mon opinion est que cet agent s'établira dans la confiance des médecins, comme un excellent remède pour arrêter l'érysipèle.

OBSERVATIONS SUR EUPATORIUM

Par le Dr Carroll Dunham. (*Amer, hom. Review,* vol. VI.)

Cette drogue, qui a, à peine jusqu'à présent une place établie, dans la Pharmacopée, bien qu'elle soit un des remèdes domestiques les plus usités et les plus fortement prisés, n'a été qu'imparfaitement étudiée, et nous n'avons rien qui approche d'une connaissance profonde de ses propriétés et de ses qualités. On en sait assez, cependant, pour la ranger auprès de *Bryonia,* relativement à ses symptômes fébriles et gastro-hépatiques.

L'*Eupatorium perfoliatum* est vulgairement employé comme diaphorétique (sous forme d'infusion chaude, à doses fréquentes, modérées), ou comme émétique (la même infusion à hautes doses), ou comme tonique (une infusion froide à petites doses).

Son histoire et son emploi par les médecins éclectiques et allopathiques sont bien détaillés dans le travail du Dr Hale (*New. Remedies*).

On dit qu'il était l'un des principaux remèdes de la fièvre intermittente chez les Indiens.

Le Dr Anderson, de New-York, publia en 1813 de nombreux cas de fièvre intermittente, heureusement traités par lui au Lity Hospital ; c'est pourquoi il le propose comme succédané de l'*Écorce de quinquina*. Les expériences consécutives qu'on en fit à l'hôpital ne furent pas aussi heureuses, et le remède tomba en discrédit. C'est l'histoire de chaque médicament dans la matière médicale allopathique. On ne peut douter qu'*Eupatorium* n'ait réellement guéri les cas rapportés par le Dr Anderson. Les cas, où il fut essayé infructueusement, ne possédaient pas, indubitablement cette propriété, quelle qu'elle fût, et qui doit être le *caractéristique* d'*Eupatorium*. Mais les médecins, qui l'expérimentèrent, ne prirent point note de cela, ils considérèrent tous, les cas comme virtuellement *identiques*, parce qu'à tous, le nom de « fièvre intermittente » pouvait s'appliquer. Faute d'avoir annoté les particularités par lesquelles un cas diffère d'un autre, ils ne purent, naturellement, percevoir qu'*Eupatorium* convient à un cas, qu'il guérit, et non à un autre.

Le nombre des cas de fièvre intermittente, auxquelles *Eupatorium* est approprié, n'est pas très-considérable, excepté dans certaines saisons, où peut prévaloir une épidémie qui le réclame ; tel a été le cas dans quelques parties de l'État de New-York, pendant l'automne de 1865.

La première expérimentation d'*Eupatorium* fut faite à Philadelphie, et rapportée par le Dr W. Williansson à l'*Institut Américain* d'*Homœopathie* (Transactions, vol. I). en 1847. Son action dominante s'exerce sur le système musculaire, ou le fibreux, produisant une grande *sensibilité* avec *douleur aiguë*, et sur le système gastro-hépatique, ou il détermine un état semblable à celui qu'on connait sous le nom d'État bilieux. »

Il produit une céphalalgie violente, des battements, et un grand sentiment d'endolorissement interne au front et à l'occiput, avec sensation de grand poids dans l'occiput ; endolo-

rissement douloureux et désagréable au sommet et en arrière de la tête.

Endolorissement du globe de l'œil ; rougeur de la face avec peau sèche.

Enduit blanchâtre ou jaunâtre sur la langue.

Perte d'appétit; soif d'eau froide.

Éructations insipides ou amères.

Vomissement après avoir bu; vomissement de bile avec tremblement et douleur épigastrique.

Nausées et sentiment d'extrême prostration (ce n'est pas une prostration *réelle*).

Endolorissement autour de la zone épigastrique; endolorissement et plénitude dans la région du foie.

Constipation; urine rare et fortement colorée.

Apreté et excoriation dans la trachée. Toux sèche, ébranlante, avec feux à la face; le malade *soutient sa poitrine avec la main*, (comme dans Bry).

(*A suivre.*)

DEUX OBSERVATIONS D'ÉRYSIPÈLE

L'érysipèle est, anatomiquement, une phlogose des vaisseaux lympathiques cutanés, dont le réseau couvre de ses innombrables et fines anastomoses la surface ou la couche profonde du derme. Suivant le siége qu'il occupe, il est dit superficiel ou profond, et cette distinction n'est pas seulement topique. Bien que ces deux espèces soient toujours liées à une cause prédisposante interne, caractère qui leur est commun et qui justifie une médication exclusivement dynamique, leur marche, leur symptômatologie générale, leur terminaison sont très-différentes. L'érysipèle du réseau superficiel étant ou simplement érythémateux, ou vésiculeux, ou bulleux, tandis que l'érysipèle profond est phlegmoneux et s'accompagne trop

souvent de vastes abcès sous-dermiques qui détruisent de plus ou moins grandes parties du tissu cellulaire intermédiaire entre la peau et les aponévroses musculaires, et se propagent quelquefois jusqu'aux masses qui remplissent les vides des muscles, et accompagnent les tendons et leurs gaînes.

Mais cet érysipèle des couches profondes, qui est connu des pathologistes sous le nom d'angioleucite, et qui prend chez les femmes en couche le nom de *phlegmasia alba dolens*, bien qu'il s'accompagne de phénomènes généraux proportionnés à son étendue et à l'intensité de sa cause, n'offre cependant pas l'effrayante symptômatologie de l'érysipèle de la face. Celui-ci s'accompagne souvent de délire, se complique souvent de méningite, et entraîne la mort, qui rarement du moins pendant la période aiguë est la conséquence de l'angioleucite. Il n'est donc pas inutile d'exposer cliniquement quelles sont contre ces dangereuses maladies les ressources de la thérapeutique hahnemannienne.

Érésipèle vésiculeux de la face

M. A..., 38 ans, est depuis deux ans atteint d'accès subits de congestion à la tête avec aphasie complète, surexcitation cérébrale, crainte de la mort. Cet état dure de 2 à 12 heures, et lorsqu'il cesse, il persiste un balbutiement tenace et une faiblesse de la mémoire. Cet état semble s'être produit à la suite d'une chute de cheval qui eut lieu il y a quatre ans, et fut traitée par une application de sangsues dont on laissa les piqûres saigner toute la nuit. Le malade était exsangue le matin et ne se releva que lentement de ce traitement imaginé pour prévenir une congestion cérébrale. Cependant la convalescence s'effectua, mais un an après, M. A. fit une nouvelle chute d'un arbre, et telle est la double origine de l'irritabilité du système cérébro-spinal.

Comme commémoratifs, notons un abus juvénile des jouissances sexuelles, et une maladie syphilitique, chancre induré,

suivi d'excroissances molles au gland à l'âge de 22 ans, et consécutivement une ostéite avec nécrose de l'astragale du pied gauche traitée par l'iodure de potassium il y a douze ans, et parfaitement guérie, ou du moins ne s'étant plus révélée par des accidents locaux,

Le 2 mai 1874, après avoir été exposé pendant quelques heures à l'influence d'un froid humide, M. A. me fait appeler, se plaignant de frissons et d'une violente céphalalgie. A l'examen du malade, que je trouve au lit et fébricitant, je constate une rougeur du nez, et je diagnostique un érysipèle de la face. Je prescris *Belladona* 12, 1 goutte dans 150 gr. aq. stil, par cuillerées à café tous les 1/4 d'heures. — La fièvre devient très-intense, la chaleur est excessive, et en même temps que la rougeur envahit toute la face qui se tuméfie et se couvre de petites vésicules, il survient du délire, de l'agitation, et le malade cherche à sortir de son lit. C'est surtout dans la nuit du 5 au 6 mai que les phénomènes cérébraux atteignent leur maximum d'intensité ; — du 2 au 6, le traitement a consisté dans l'administration de deux remèdes alternés de 3 en 3 heures *Belladona* et *Rhus toxic.*

Le délire était si violent le 6 mai, que, craignant une complication de méningite, je crus devoir recourir à *Glonoïnium* 24, 1 goutte dans 150 gr. aq. stil d'heure en heure par cuillerée à soupe. L'indication de ce médicament, qui m'a toujours rendu de grands services dans les congestions inflammatoires des méninges, me paraît résulter de convulsions toniques existant par secousses douloureuses dans les membres inférieurs, et une raideur tétanique momentanée dans les membres supérieurs. Dans la nuit du 6 au 7 mai, le délire fut moins violent, bien que la rougeur érysipélateuse de la face eût singulièrement pâli. Il n'existait plus que quelques plaques rouges vers le front et à la racine des cheveux, et un empâtement adémateux vers les régions parotidiennes. Les oreilles avaient pris part à l'infiltration érysipélateuse et les vésicules qui les

couvraient s'étaient ouvertes et avaient laissé une excavation croûteuse qui persista pendant le cours de la maladie, tracassa beaucoup le malade dont elle empêchait, en le rendant fort douloureux, le décubitus latéral, et ne guérit que pendant la période de convalescence qui ne fut franche et définitive que dans la première quinzaine de juin.

Glonoïnium suivi de *Apis mellif* eut raison de la complication de méningite, et *Causticum* 30 fit cesser une toux rauque avec altération de la voix qui s'était manifestée dans les premiers jours de juin.

Cette observation mérite, je crois, quelque attention à cause du rôle décisif de *Glonoïnium* contre les symptômes cérébraux. Le *Glonoïnium* a été par nous employé avec un succès inespéré dans un cas de méningite symptômatique d'une scarlatine grave, chez une jeune fille de 25 ans. Les phénomènes caractéristiques étaient un délire complet avec fièvre et convulsions toniques telles que plusieurs hommes vigoureux suffisaient à peine à maintenir la malade dans son lit. *Glonoïnium* fit cesser le délire et les convulsions.

Dans un autre cas de délire avec volonté de quitter le lit et désir de battre et de mordre, *Glonoïnium* alterné avec *Stramonium* produisit une sédation presque complète, ou au moins une amélioration considérable de l'état mental, et procura du sommeil qui manquait depuis quinze jours.

Érysipèle de la couche profonde du membre inférieur.

Madame O..., âgée de 60 ans, lymphatique, n'ayant jamais eu d'enfants, ayant cessé d'être réglée à 52 ans, demeure à Ollioules (Var). Elle me fait appeler le 11 mai 1873. Je la trouve dans l'état suivant :

Après un malaise avec anorexie, frissons, insomnie, céphalalgie gravative qui datait de quelques jours, madame O... a dû se coucher le 26 novembre avec une pesanteur douloureuse de la jambe droite, qui s'est enflée, en devenant le siége

de lancinations aiguës lorsqu'elle essayait de marcher ou de se tenir debout.

En examinant le membre douloureux, je constate un empâtement du tissu cellulaire à la partie moyenne et antérieure de la jambe, dont la peau est sillonnée de stries rouges en forme de réseau s'étendant vers le creux poplité. Engorgement des ganglions inguinaux correspondants. La pression sur la partie œdématiée, est douloureuse et laisse une empreinte. — Le pouls est vif et tendu, il donne 120 pulsations, langue sèche, soif, agitation et inquiétude dans le lit, bien que tout mouvement du membre soit fort douloureux. Comme commémoratifs, la malade a eu plusieurs fois des érysipèles à la face.

La diathèse imflammatoire des lymphatiques me porte à être très-réservé sur le pronostic de la maladie. Je recommande le repos absolu, et la malade ne pouvant pas supporter le lit, je l'autorise à rester levée pendant le jour, mais à condition que le membre sera continuellement allongé sur un plan horizontal. — Je prescris *Rhus toxicodendron* 12 dil., 6 glob. dans un verre d'eau, à prendre par cuillerées, de trois en trois heures, du bouillon par petites tasses pour seul aliment; eau sucrée pour boisson.

Je revois la malade le 13. Il s'est produit une aggravation fort inquiétante : de larges phlyctènes remplies de sérosité citrine occupent toute la partie rouge de la jambe qui s'est étendue jusqu'au genou. — Tout le membre est gonflé dans toute la partie qui correspond à l'érysipèle. — La cuisse est œdématiée, la malade éprouve des douleurs profondes lancinantes, qui me font redouter une phlegmasie de la couche profonde, suivie de suppuration et de décollement de la peau, comme on la voit se produire dans les angioleucites phlegmoneuses. La malade continue à être agitée, fébrile, ne pouvant pas trouver dans le lit un moment de sommeil. — Constipation qui date déjà de trois jours. Langue blanche et soif insa-

tiable. — Peau sudorale. — Je prescris *Arsenic*, 6 glob. de la 6 dil. dans 200 grammes d'eau, une cuillerée de 4 heures en 4 heures. Eau sucrée pour boisson.

Le 16 mai, les vésicules phlycténoïdes se sont ouvertes, la sérosité s'en est écoulée, le derme apparait grisâtre comme après une brûlure au 2e degré. Il y a évidemment menace de gangrène, et le pouls devenant vite et misérable, je pose un pronostic très-grave. Je laisse comme médicaments *Laches.* 12e *Secal. cornut.* 12, de chaque, 6 glob. dans 200 grammes d'eau, à alterner par cuillerées de 3 heures en 3 heures.

Le 18, il s'est produit dans l'état local et général une merveilleuse amélioration. Toute coloration grisâtre a disparu de la jambe qui est cependant encore enflée, mais les traînées rouges vers la cuisse se sont effacées, l'empâtement de la partie supérieure du membre a singulièrement diminué. — Le pouls est redevenu large et fréquent, la malade a dormi, ne se plaint plus de lancinations profondes, et tout me fait espérer, non-seulement l'arrêt de la menace de gangrène, mais encore l'avortement du phlegmon des couches profondes de la jambe.

Le 20, la fièvre a cessé, les nuits sont bonnes ; la malade dont les selles sont devenues presque régulières de 2 en 2 jours, et dont les urines, après avoir été boueuses et rares, sont actuellement abondantes et citrines, réclame des aliments que je m'empresse de lui octroyer. Le *Lachesis* et le *Secale corn.* ont été continués alternativement de 4 en 4 heures à la 24e 30e dilution.

La malade est entièrement guérie le 27 juin, où elle vient me voir elle-même à Toulon, émerveillée d'une si rapide convalescence après les accidents si graves qu'elle avait subis.

Cette observation me paraît de la plus haute importance, et tous les médecins qui ont eu occasion de traiter des angioleucites profondes, et d'observer la marche de ces graves

maladies souvent suivies de mort à la suite d'interminables suppurations et d'énormes décollements, seront facilement de mon avis. Au début de ma carrière médicale, quand j'étais chirurgien de marine, j'eus à traiter, à bord *du Montebello,* où je servais sous les ordres du Dr Jules Roux, aujourd'hui inspecteur général du service de santé de la marine, une véritable épidémie d'angioleucites, dont quelques-unes se terminèrent par la mort. Nous avions cependant à soigner de jeunes et robustes matelots. Si nous avions eu à notre disposition les médicaments homœopathiques, nul doute que nous aurions pu prévenir la suppuration et triompher de la maladie, puisque ce résultat a été obtenu chez une vieille femme maladive et sujette aux érysipèles, placée par conséquent dans des conditions relativement défavorables. Puisse cette observation inspirer à nos confrères dédaigneux de l'homœopathie, un peu de déférence et quelques salutaires réflexions.

Dr L. Turrel.

LES MALADIES CYCLIQUES

Selon les auteurs classiques, l'érysipèle vésiculeux de la face, met de 7 à 9 jours [Velpeau, Nélaton, etc.] à faire son évolution en un point donné; et, lorsque la maladie affecte le type ambulant, les migrations partielles ajoutées à la somme des parties successivement envahies, étendent parfois singulièrement l'orbe cyclique.

Or, à ce que la pratique allopathique ne sait que contempler de ses yeux creux, la médecine Hahnemannienne vient chaque jour opposer des barrières, et s'il fallait que chacun d'entre nous prit la plume pour le démontrer chaque fois que l'occasion s'en présente, un temps précieux serait inutilement soustrait à la vie active... Je dis, inutilement, parce que,

pour qui sait voir, trois ou quatre faits bien clairs sont plus concluants que les montagnes d'observations perpétuellement réclamées par les esprits prévenus qui passent devant les faits sans ouvrir l'œil.

Entre toutes les maladies dont l'évolution dans un temps déterminé s'impose le plus invariablement, toutes les fois qu'elles sont abandonnées à leur marche naturelle, il n'en est aucune dont le cycle ne puisse être rompu, soit, sous l'influence d'une médication spéciale; soit, par le fait d'une soudaine et grave perturbation dont les suites, cependant, ne sont pas constamment fatales au malade. — C'est ce que, de temps à autre, chemin faisant, nous ferons remarquer dans le cours des citations empruntées à la clinique de tous nos confrères.

Les maîtres des siècles derniers peuvent avoir passé devant la collection hippocratique sans comprendre la grande portée des principes lumineux qu'elle renferme: — la vieille theorie de l'*humorisme* obscurcissait leur entendement : — Mais, de nos jours, méconnaître l'immense et immuable conception du *bio-dynamisme*, et de la loi des *équivalences virtuelles*, serait n'être pas de son siècle.

A l'appui de la thèse sus-énoncée, citons, mais très-sommairement quelques faits :

En premier lieu, il s'agit d'une malade que mon confrère Leboucher et moi dûmes voir ensemble à l'occasion d'un érysipèle vésiculeux de la face.

Le 14 avril, sur le soir, le bout du nez seul était rouge, mais l'état fébrile général, intense. — La nuit qui suivit fut extrêmement agitée, mêlée d'incohérences de langage voisines du délire.

Le 15 avril, vers le soir [*fin du premier jour*],— *érysipèle*

bulleux aux parties médianes de la face; — peau brûlante et sèche; pouls très-fréquent, dur; — langue saburrale, soif vive, plaintes continuelles, malaise indicible, etc. — Prescription : *Rhus. t.* 3me dil., dans q. s. d'eau pure, une cueillerée toutes les deux heures.

16 *avril* [*fin du* 2me *jour*], *la face entière extrêmement tuméfiée est envahie par l'érysipèle vésiculeux, et en même temps les oreilles, les parties supérieures du cou, et le cuir chevelu par places.* — La nuit a été très-agitée, mêlée de rêvasseries délirantes. Pendant la journée, plaintes continuelles, parole brève, animée ;—peau toujours brûlante et sèche ; pouls très-fréquent, dur, vite, tendu, etc., etc. — Même médication.

17 *avril* [*fin du* 3me *jour*]. — Déclin aux parties médianes de la face primitivement envahies : —diminution de la rougeur, du gonflement, et déssication commençante. — Tension et vitesse du pouls diminuées; légère moiteur à la peau ; calme général ; etc.

18 *avril* [*fin du* 4me *jour*]; — rétrocession générale de l'affection cutanée dans toutes les parties de la face, de la tête et du cou où elle s'est montrée ; — déssication commençante ; pouls calme, souple, sans fréquence ; moiteur générale et plus abondante à la peau; etc., — décidément *le cycle était rompu*, — et il est resté tel, la maladie ayant passé de l'état de santé à celui de maladie sans transition fâcheuse.

Un autre cas, fut celui d'un jeune enfant de 3 ans 1/2 à 4 ans, [*Arthur* »... *rue Taitbout*, 66], pour lequel je fut appelé le 25 avril dernier. — Cet enfant languissait des suites d'une coqueluche compliquée de bronchite catarrhale généralisée, contre lesquelles la médication allopathique avait inutilement mis en jeu les drogues les mieux assorties.—En peu de jours il était complétement rétabli ; lorsqu'ayant joué non vêtu sur son lit une matinée que l'air était froid, il fut repris de

fièvre. — Le lendemain, on vint me chercher. — Il avait une fièvre ardente, de l'oppression, la respiration accélérée, une toux sèche continuelle, de la soif, etc. Je l'examinai avec soin, et lui trouvai une pneumonie du sommet gauche qui occupait le tiers supérieur de l'organe. — Comme cet enfant avait pris *Bryonia* quelques jours auparavant, je la lui rendis, mais à une dilution différente, la 4me, faisant alterner ce médicament avec la 6me dilution de *phosphore*, d'heure 1/2 en heure 1/2 ce jour là, (non la nuit), et le lendemain de deux en deux heures.— Or, dès le 2me jour, un amendement de tous les symptômes s'était opéré ; et après ces deux jours accomplis, *la résolution de la pneumonie était complète*. — Dans ce cas, le « *cycle* » n'avait pas été de trois jours pleins, ce que *Jacqoud*, *Niemeyer* et *Tutti* seraient charmés sans doute de savoir.

L'idée du cycle infrangible en pathologie est la pure négation d'une thérapeutique autre que celle des « bonnes femmes » ou des garde-malades, laquelle borne ses visées à atténuer et calmer les symptômes. Nous sommes donc heureux de voir que cette idée obscurantiste n'est pas celle de tous les maîtres de l'école traditionnelle. — M. le Dr *Michel Peter*, médecin de l'hôpital Saint-Antoine commençait ainsi sa leçon clinique du 1er mai dernier.

« Messieurs, vous avez pu voir ce matin, au n° 11 de notre salle Saint-Antoine, les fruits de l'expectation. Le malade dont il s'agit a été atteint il y a dix mois de pleurésie, et il est entré il y a deux jours dans notre service avec un épanchement thoracique énorme. Cet homme n'avait guère été soigné chez lui que par ce que j'appelle la méthode contemplative ; on lui avait d'abord donné quelques potions, puis on avait poussé l'audace jusqu'à lui poser un vésicatoire. Au bout d'un mois, il entra à l'hôpital de la Charité où l'on mit en usage cette même méthode contemplative « dans toute sa beauté. » On notait peut-être le nombre de ses respirations, peut-être aussi écrivait-on soigneusement le nombre de ses pulsations ;

les plus zélés des médecins de l'école contemplative prennent en outre le chiffre de la température, et, pleins d'admiration, ils tracent avec ces données, sur des feuilles à cet usage, trois magnifiques courbes qu'ils désignent sous le nom barbare de *graphiques*. Mais de troubler la maladie en son « *cycle*, » ils se garderaient bien !

» Ce n'est pas là de l'expectation, car on n'attend rien ; c'est de la pure contemplation.

» Eh ! bien, Messieurs, ce système à la Skoda n'est pas le mien. Le malade du n° 11 est victime de l'extrême réserve dans laquelle on s'est tenu à son égard, etc. »

Dr P. Pitet.

VARIÉTÉS

SUR LA PROTOGÉNIE OU GÉNÉRATION SPONTANÉE

Par le Dr N. Gueneau de Mussy,

Médecin de l'Hôtel-Dieu,
Membre de l'Académie de médecine.

Leuwenoeck avait découvert le monde des infiniment petits ; il avait révélé l'existence des infusoires ; la question de leur origine ne tarda pas à être soulevée, et fut discutée avec une égale passion par les naturalistes et par les philosophes. Ces êtres, qui pour la première fois apparaissaient sous le microscope, naissaient-ils conformément aux lois qui régissaient les autres êtres animés ? Ou sortaient-ils, sans ancêtres, du sein de la matière organique en décomposition ? Cette dernière opinion est celle qu'on appelle assez improprement la doctrine de la génération spontanée : comme si ce qui n'est pas pouvait devenir spontanément, *suâ sponte*. On l'a encore désignée sous le nom d'hétérogénie ou protogénie : génération primitive, initiale. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'esprit humain pose ou résout dans ce sens le problême de l'apparition

de la vie au milieu du monde inorganique. Cette solution était une conséquence logique des principes de l'école atomistique, dont Démocrite et Epicure ont été les plus illustres représentants. Dans tous les temps cette doctrine a eu des partisans, et on a cru au développement protogénésique d'animaux auxquels on ne connaissait pas d'ancêtres. Aristote admettait que les anguilles naissaient de la vase putréfiée ; l'épisode d'Aristée, dans les Géorgiques, nous montre les idées qui régnaient alors sur l'origine de certains insectes. Les mêmes opinions ont été admises pour expliquer la présence de certains poissons dans des puisards ou dans des étangs qui n'en n'avaient pas renfermé jusque-là, ou l'apparition soudaine d'une multitude de batraciens à la surface du sol ; il n'y a pas si longtemps qu'une observation attentive a démontré que ces faits avaient été mal interprétés, que ces animaux, d'origine mystérieuse en apparence, naissaient conformément à la loi commune, de parents semblables à eux, ou au moins d'œufs ou de germes fortuitement transportés loin de leur lieu d'origine.

Il y a une trentaine d'années, le physiologiste Burdach, partisan de l'hétérogénésie, soutenait avec Rudolphi que les entozoaires se formaient de toutes pièces au sein des organes. Il est impossible, disait-il, que les œufs de ces parasites puissent pénétrer et circuler dans les vaisseaux pour être déposés au sein des parenchymes viscéraux, et il serait absurde de l'admettre peu d'années après. Les travaux de Van-Beneden, Devaine et Kuchen-Meister faisaient considérer comme une vérité scientifique ce qui semblait fabuleux et inadmissible au physiologiste prussien. C'est ainsi que le domaine de la protogénie s'est trouvé successivement de plus en plus réduit par les progrès de la science ; et aujourd'hui le débat est circonscrit dans la question de l'origine des infusoires. On reconnaît que les gros animaux, dans l'âge actuel de la terre, sont des produits de génération ; mais on croit pouvoir récla-

mer pour le compte des partisans de la protogénie ces tout petits êtres qui ne se montrent qu'à l'aide de grossissements énormes. Il semble que pour si peu il y ait mauvaise grâce à les leur disputer. Burdach emploie pour s'en emparer toutes les ressources de sa dialectique. Il ne doute pas que la *force plastique de la nature* n'ait originairement produit tous les êtres vivants; elle se borne actuellement à accoucher de vibrions; il explique par analogie cette infécondité relative: elle est d'autant plus active, fait-il remarquer, qu'elle opère sur des êtres plus bas placés dans l'échelle; il y a des radiés et des zoophytes qui se multiplient et se reconstituent après avoir été divisés en plusieurs fragements. Au besoin, la nature refait une tête au lombrics, une tête aux lézards, une patte aux écrevisses; de la à faire un infusoire entier, il n'y a qu'un pas. Chez les animaux supérieurs, elle ne refait que des tissus inférieurs (ce qui commence à n'être plus absolument vrai). On ne doit donc pas s'étonner si elle fait encore des infusoires et n'est plus en état de produire un singe ou un éléphant.

Je répondrais à Burdach que je n'entends pas clairement ce qu'il appelle force plastique de la nature qui est épuisée. Sous le mot de nature il ne peut évidement désigner le Créateur infini, éternel, dont la puissance est inépuisable. Si c'est l'ensemble du monde minéral, je dirai bientôt pourquoi je trouve sa force plastique insuffisante pour expliquer le mystère de la vie; dans tous les cas, ce qu'il nous dit de son épuisement n'est pas rassurant: réduite à procréer des vibrions, après avoir produit tous les êtres vivants, la terre, l'*alma mater*, me paraît approcher terriblement de l'âge critique (1) et j'ai

(1) Qu'on ne croie pas que dans l'entraînement de la discussion, j'exagère les opinions que je veux combattre: de Maillet, un des défenseurs les plus autorisés du matérialisme, dans un ouvrage qu'il publia sous le pseudonyme anagrammatique de Telliamed, et qui a eu au commencement du dernier siècle un grand retentissement, soutenait que l'homme et tous les animaux étaient sortis des mers, et arrivés à leur état actuel par des transformations

peine à concevoir dans cette situation, qui est le triste prélude de la caducité, la brillante perspective de progrès indéfini que l'école matérialiste promet aux générations futures. Pour moi, je l'avoue, sans l'intervention d'une cause créatrice, je ne comprends pas mieux le développement primogénique d'une monade que celui d'une baleine, et la transformation de la matière inorganique en matière vivante.

Aussi, quand bien même on viendrait à démontrer la primogénie des infusoires ou de toute autre espèce animale, je me croirais en droit de repousser les conclusions athéistiques ou panthéistiques qu'on en prétend tirer.

Il faut noter que les partisans de la protogénie n'ont jamais vu la vie sortir dans leur cornues d'agrégats tirés du règne minéral ou de composés organiques artificiels, il est vrai que jusqu'ici ils n'ont pas pu en produire ; mais ils se sont constamment servis dans leurs expériences de matières organiques qui avaient servi d'instrument à la vie, qui peut-être renfermaient des germes de vibrions.

Il y a cent et quelques années, de Needham, membre de la Société royale de Londres, membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris, affirmait la protogénie ; il admettait dans la matière une *force végétative* qui agissait par l'intermédiaire de deux autres forces ; la *résistante* et l'*expansive*.

« Resserrée dans des vaisseaux vitaux et sensibles, la force végétative acquiert une grande exaltation, et parvient à modeler par un prolongement des parties un petit germe parfait, qui n'est probablement autre chose qu'une quintessence d'un feu extrêmement actif et électrique. »

L'abbé Spallanzani, en véritable savant, dédaigna les disputes de mots; il ne releva pas le ridicule de ces théories, et à des phrases vides il opposa des faits. Ses opinions étaient iden-

successives, théorie qui a été reprise et développée par de Lamarck et Darwin ; et à ceux qui s'étonnaient de ce que ce phénomène avait cessé de se manifester, il répondait que *les vieilles poules ne pondent pas d'œufs.*

tiques à ce les que M. Pasteur défend aujourd'hui avec tant d'autorité et de talent, sa méthode expérimentale est précisément celle qui a été adoptée par notre savant contemporain.

Il ne me semble pas innopportun d'analyser succintement les travaux de cet illustre observateur, qui peut être considéré comme un des fondateurs de la physiologie expérimentale ; il n'est pas sans intérêt de voir, à un siècle de distance, la question posée dans les mêmes termes, et les deux doctrine opposées s'appuyer sur des expériences qui ressemblent beaucoup à celles qu'on invoque aujourd'hui.

(*à suivre*).

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Le 6e numéro de l'*Homœopathie des familles* vient de nous parvenir (1). Cette nouvelle revue qui est dûe à notre confrère, et collaborateur Adrien Peladan fils est appelée à intéresser les lecteurs par l'extrême variété des sujets qu'elle aborde, ainsi que par les résumés cliniques et pathogénésiques qu'on y trouve, lesquels seront toujours la base principale de tous les écrits médicaux.

NECROLOGIE

Nous venons d'apprendre la mort de notre très-estimé confrère Jahr, cet infatigable travailleur auquel nous devons les livres qui, les premiers, ont servi de guide aux médecins de l'école nouvelle, sur le terrain difficile de la pratique médicale.

Le prochain numéro de la Bibliothèque lui réserve une notice biographique.

(1) L'*Homœopathie des familles*; rédacteur M. A. Peladan fils, rue de la Vierge 10, à Nimes, (Gard); 6 fr. pour la France ; 8 fr. pour l'étranger.

NOTES ÉPARSES

COLLECTÉES PAR FEU LE Dr DESTERNES.

(Suite.)

ANNALES DE LA MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE

Morve.

« *Arsenic*, parmi les nombreuses souffrances qu'il produit sur l'homme sain, offre la presque totalité de celles qui précèdent et accompagnent cette maladie. » Tumeurs dans différentes parties du corps, frissons, fièvre, chaleur, sueurs, délire, et rêvasseries, crainte d'une mort certaine, anxiété, pouls fréquent, petit, irrégulier, faible, intermittent, etc., tête lourde, douleurs de tête violentes, *douleur aux os de la racine du nez, aux os du nez, aux sinus frontaux, aux os maxillaires, gonflement du nez, rougeur du nez, écoulement de mucus, de sanie âcre, fétide mêlée de sang par le nez, qui excorie les parties environnantes, ulcérations dans les narines, face bouffie, enflée, rouge*; bouche sèche, brûlante; soif inextinguible; voile du palais et gosiers secs; râclement de mucosités par le gosier; inappétence, soif; oppression; prostration des forces; taches noires gangréneuses à la peau. (Hahnemann). « D'après ces propriétés tous les médecins et les vétérinaires qui ont traité la morve aiguë se sont décidés pour ce médicament qui a toujours fait du bien aux malades et suffisait le plus souvent seul pour la guérison. » Note du Dr Croserio à l'académie de médecine le 25 décembre 1841. *Sur le traitement de la morve aiguë.*

Lèpre.

Arsen., a montré l'action la plus puissante au début comme

à la fin de la maladie. On n'obtient pas avec les autres médicaments la moitié des résultats qu'on obtient avec lui.

« Il peut-être répété plusieurs fois avec succès après d'autres médicaments, et agit très-souvent 50 à 60 jours à la dose de 1/30.

« Les ulcères avec écoulement sanguinolent, *sanieux*, fétide, croûtes minces, inflammation à l'entour, bords élevés, beaucoup de douleurs dans le repos, surtout la nuit, comme *Arsen.*, les produit, se voient souvent chez les lépreux surtout aux talons.

« Les ulcères plus fréquents, au bout et sur les articulations des doigts st des orteils lorsqu'ils passent à la gangrène ou s'il survient un violent brûlement, ne peuvent-être guéris que par *Arsen.*

« Les douleurs brûlantes dans les ulcères sont tellement caractéristiques pour *Arsen.*, qu'il faut toujours l'administrer lorsqu'aux ulcères lépreux se joint du brûlement.

« Le brûlement à la peau se rencontre souvent dans la lèpre comme dans l'*Arsen.*, sous la forme de prurit brûlant, avec sensibilité douloureuse (endolorissement) de toute la peau, comme aussi le brûlement dans toutes les veines et plusieurs variétés de douleurs brûlantes, principalement les élancements brûlants. Il s'y joint encore alternativement le désir de chaleur extérieure; mais il est impossible aux malades de se tenir tranquilles et par conséquent il leur est impossible de se bien réchauffer, au brûlement se joint souvent de l'angoisse ou du moins de l'agitation corporelle; souvent on voit paraître à la suite une nouvelle éruption de taches avec fort brûlement.

« Les taches ça et là à la peau, comme aussi les taches jaunes sur la poitrine, la disposition à l'enflure sans œdème, principalement au visage, un gonflement élastique de la peau au front, aux paupières, aux lèvres. »

ANNALES DE LA MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE

LÈPRE (suite) par Héring.

Avec cela papules, altération du teint et du regard, tous ces symptômes peuvent-être appliqués à la lèpre tubéreuse, lorsque la lèpre a atteint un certain développement on voit souvent s'établir des élancements dans les os du nez et des douleurs à l'extérieur des oreilles. La raucité de la voix et l'enrouement dont les anciens font déjà mention, comme symptômes de la lèpre, l'amaigrissement et la toux, qui accompagnent plusieurs de ses variétés et beaucoup d'autres symptômes, principalement ceux qui répondent à la *dernière période de la lèpre,* se rencontrent aussi parmi les symptômes de l'*Arsen.*

Le raccourcissements des tendons et la paralysie (lorsque cette dernière appartient à l'effet primitif); ces symptômes parents de la lèpre, se trouvent encore dans l'*Arsen.*, et principalement aux extrémités inférieures, mais surtout au pied, avec impossibilité ou difficulté de marcher. Souvent il s'y joint comme dans *Arsen.*, déchirement dans les os, pertes de la sensibilité (physique) et raideur.

Le gonflement luisant et brûlant des pieds jusqu'au dessus des malléoles, avec taches rouges et rondes, les douleurs brûlantes, la pesanteur des pieds et le gonflement, la raideur, l'insensibilité, la torpeur des pieds, *parfois* avec fortes douleurs répondent, sous bien des rapports à plusieurs cas du *pied d'éléphant*; la fièvre périodique aussi, le plus souvent reparaissant tous les mois, a été, d'après mes observations, également provoquée par *Arsen.*

J'observai plusieurs symptômes en répétant plusieurs fois *Arsen.*, chez les lépreux; chez plusieurs, grande frilosité et sensibilité au froid exterieur, avec grande paresse et crainte du plus léger mouvement; il ne pouvait pas s'étendre à cause d'une tension générale de tout le corps; toutes les articu-

lations étaient raides, les genoux si raides et si froids qu'il était obligé de les entourer de serviettes, parceque sans cela ils étaient douloureux et troublaient le sommeil; gonflement sur les doigts avec douleurs ostéocopes ; tous les orteils raides; elle ne peut pas appuyer dessus en marchant; douleurs lancinantes au bord extérieur du pied ; les plantes des pieds deviennent insensibles, épaisses comme si elles étaient de liège, et crèvent; gale fine, sablonneuse, pruriante, partout le corps; desquammation de la peau du corps entier par larges écailles; dans l'espace d'une seule nuit, il paraît sur toute la plante du pied des ampoules comme par des cantharides, elles crèvent, et il en sort une eau jaune claire et fétide. Dans les ulcères aux doigts, il croît des chairs exubérantes qui se corrompent rapidement, deviennent bleues et vertes avec sanie visqueuse répandant une odeur fétide et insupportable.

Avec cela, urine brun foncé, verdâtre, très-trouble pendant l'émission, comme de la fiente de vache délayée dans de l'eau, ne déposant pas en restant dans la vase, en grande abondance, et d'une chaleur brûlante. En même temps aussi, diarrhée non douloureuse, de couleur semblable à celle de l'urine, seulement un peu plus épaisse et d'une odeur fétide comme celles des ulcères en putréfaction. Chaque fois, émission d'urine seulement, ou diarrhée seulement, jamais comme à l'ordinaire, les deux à la fois, ou du moins l'une peu après l'autre.

Plusieurs sortes de fièvres. La nuit, froid de peu de durée, puis forte chaleur sans soif avec délire, soir et matin, froid fébrile sans soif, avec urine abondante, selles rares, pandiculation dans tous les membres. — Fièvre brûlante au point que l'eau froide ne soulage pas, suivie de transpiration, principalement à la nuque. Chez un malade la fièvre se présenta tous les 18 jours, et dura quelques jours. Chez quelques malades : surdité, pissement au lit, désir d'eau-de-vie (chez un

petit garçon) ; gonflement des glandes sous-maxillaires, douloureuses à la pression ; gros abcès entre le pouce et l'index, très-large, rouge pâle, très-douloureux, surtout le soir, avec gonflement des glandes axillaires ; ulcère sous le jarret gauche ; prurit au visage, surtout aux taches, au point de l'écorcher à force de gratter ; céphalalgie au-dessus de l'œil gauche, très-forte le soir et la nuit.

Après une première dose °/× survinrent chez des lépreux : douleurs tiraillantes dans les deux bras, douleurs pruriantes du haut en bas de la jambe, gale dans les jarrets ; sensation comme si l'on n'avait pas assez dormi, sueurs nocturnes, etc.

Chez le malade dont il vient d'être question, qui avait l'urine presque noire, larate, qui auparavant déjà était endurcie, se gonfla beaucoup, et il y eut amertume de la bouche le matin; plus tard, il coula du nez, ulcéré dans le haut, une sanie fétide dont les gouttes, arrivant jusque dans la bouche, y communiquaient aussi un goût amer. *Arsenic* augmenta et guérit chez ce malade un gonflement général du nez tubéreux, une obturation de cette partie avec pesanteur dans le front.

Ce même malade, dont les ulcères dans le haut du nez ne purent être guéries sans le traitement antipsorique, eut le sort affreux de voir s'y produire des vers. L'essence de térébentine volatile (qui m'était devenue nécessaire à cette occasion, que j'employai plusieurs fois, et qui ne détruisit en aucune façon l'action des remèdes antipsoriques sur l'ulcère) est le meilleur moyen d'écarter les mouches et de détruire les vers existants. Mais malheur à l'infortuné chez lequel ces insectes pénètrent jusque dans la cavité des os du visage. Il m'a fallu assister deux fois à ce spectacle effroyable, horrible, et horrible à jamais quand on l'a vu une fois seulement.

Le malade savait que pendant son sommeil, vers minuit, une mouche lui était entrée dans le nez, et que se réveillant là dessus, il n'avait pu réussir à s'en débarrasser ; plus tard, après s'être beaucoup mouché, il lui sembla qu'elle était partie

parce qu'il ne la sentait plus, mais il resta une douleur dans le nez comme provenant des efforts qu'il avait faits. La nuit suivante, il sentit déjà cette douleur augmenter, et bientôt il eut la sensation distincte d'une foule innombrable de vers grouillans. Le tourment de cette pensée, il y a des vers là, dans l'intérieur, n'était pas moins terrible que la douleur toujours croissante, avec les vers toujours augmentant. Les cavités du front mais surtout celles des joues, devaient en être remplies; il sentait là distinctement le rongement dévorant de quelques-uns d'entre eux ainsi que leur fourmillement pressé, leur rampement et toutes les fois qu'ils se repliaient sur eux-mêmes. Ces douleurs atteignirent un degré épouvantable; le courageux malade (chasseur endurci dans les forêts tropiques) arriva à une sorte de frénésie.

Si ses mains gangréneuses et privées de leurs doigts l'eussent permis, il se fut donné la mort, et je ne l'en eusse pas empêché. L'essence de thérébentine ne fut que d'un médiocre secours ; elle détruisit une grande quantité de vers, mais non pas tous, à beaucoup près. Du coton imbibé de cette liqueur ne lui suffisait pas; il se faisait introduire dans le nez cette liqueur brûlante et corrosive, comme si c'eut été un baume bienfaisant.

Bientôt, par suite du l'agrandissement de l'ulcère intérieur, on plutôt de la quantité considérable d'essence de thérébentine qu'il avait employée, il survint un fort gonflement de tout le visage; principalement le nez, les yeux et le front étaient chauds et luisants, et dans un état à faire craindre une gangrène générale. Ici enfin , guidé par plusieurs symptômes (surtout 68), j'administrai *Arsen.* °/× ; mais le malade en avait déjà pris plusieurs fois précédemment. Les douleurs furent tellement augmentées sous son influence, qu'il était dans une exespération complète. Son état était si affreux que, d'après le dire du malade lui-même, ses douleurs dépassaient tout ce qu'il avait jamais éprouvé de

plus affreux, ou qu'il lui fut possible de se représenter. Cet état se transforma en véritable extase ; il voyait tout animé et clair autour de lui, et il dormait ; il n'avait plus de douleur, mais des visions qui lui faisaient éprouver de terribles angoisses ; il vit tout le voisinage s'assembler, sa chambre se remplir de monde, et tous les apprêts pour l'enterrer vivant. Là dessus, il sentit un ver lui descendre dans la gorge ; il ne put ni appeler, ni renacler ; mais il resta immobile comme dans uu cauchemar ; le chatouillement qu'il en éprouvait cependant, et la crainte de l'avaler, lui firent faire tous ses efforts pour l'amener entre les dents ; il y parvint et là-dessus se réveilla, Il se hâta aussitôt de cracher le ver, et se sentit dès le même instant guéri comme par miracle, affranchi de toutes ses douleurs et comme un homme nouveau. Il espérait rester ainsi, mais ce ne fut qu'un mois plus tard qu'il le devint réellement ; il mourut à la suite d'une hémorrhagie nazale avec les poignets gangreneux, et ses visions, hélas, furent réalisées.

En tout il fut expulsé près de 200 vers. J'ai plusieurs fois, dans un cas pareil et dans d'autres analogues, obtenu un très-prompt soulagement des douleurs en faisant flairer seulement °/X. Pendant une action trop forte d'*Arsen.*, *Nux. v.* en a souvent atténué les effets.

Arsen. augmenta chez plusieurs malades la sensibilité douloureuse des taches lépreuses qui, surtout dans les premiers temps de la maladie, alterne souvent avec l'insensibilité, ou même s'y trouve jointe, tellement que le malade n'éprouve aucune sensation si on enfonce une aiguille dans ces parties, ou qu'on les brûle : mais il souffre par la pression ou par un coup reçu, et à vrai dire, plutôt dans l'intérieur ou aux bords. Cette sensibilité douloureuse se montre presque toujours pendant le traitement et accompagne l'amélioration. *Arsen.* l'augmenta là où elle existait déjà, et à tel point que les douleurs empêchaient de dormir, puis il la guérit. Mais

il produisit aussi ces douleurs chez des malades qui ne les avaient jamais eues ; de là même manière, il rendit très-douloureuses à la pression les oreilles et les lèvres, couvertes d'une tuméfaction lépreuse.

Ce médicament provoqua chez plusieurs malades des douleurs brûlantes dans les taches de la face, etc., à tel point qu'ils ne pouvaient plus supporter l'impression du plus léger vêtement et qu'ils furent obligés de rester entièrement nus. Chez beaucoup d'autres, au contraire, il guérit ce brûlement à la peau, dans les intestins et les ulcères. Les malades définissaient cette sensation comme étant semblable à celle qu'ils eussent éprouvée si on les eût frictionnés avec du *Capsicum*, tellement ils éprouvaient du feu, de l'ardeur, de la cuisson, et n'étaient pas même soulagés par les lotions d'eau froide. Ce symptôme n'est pas rare lorsque la lèpre se trouve répandue sur toute la peau ; il se montre fréquemment dans les ulcères à la plante des pieds, rarement dans ceux du bout des doigts.

Arsen. se montra très-bienfaisant contre les ulcères lépreux à la plante des pieds, qui surviennent autour d'une sorte de gros cor (d'après Sass), et dans beaucoup d'autres ulcères proriques ; mais surtout *contre ces ulcères si fréquents qui naissent après des vésicules rongeantes à la pulpe des orteils et à la plante des pieds,* et qui sont tout à fait plans, ont les bords décollés, membraneux, inégaux, déchirés, le fond jaunâtre et impur ; sont rouges seulement autour, au bord, jettent beacoup de sanie, font éprouver un violent brûlement, surtout la nuit, et occasionnent beaucoup de douleurs cuisantes et des pincements.

Arsen. guérit ou du moins améliore les ulcères du bout des doigts, lorsqu'ils sont douloureux et surtout brûlants, et guérit les ulcères presque indolents qui surviennent quelquefois sur les tubérosités lépreuses. Dans un cas il guérit aussi un ulcère de la largeur de la main, au dessus de

l'ombilic, ayant l'aspect d'un second ombilic ; une autre fois un petit ulcère verruqueux à la joue droite, au-dessous de l'œil.

La saillie des tubérosités lépreuses, et surtout du bord des taches, diminua constamment après l'usage d'*Arsen.*, ne reparut plus désormais aussi élevée, s'écailla et disparut quelquefois complétement. Quelquefois aussi la peau couverte de taches s'écailla avec beaucoup de prurit et de transpiration. Souvent les plaques foncées, brunes, cuivrées, deviennent plus claires ; celles qui étaient tachetées et marbrées ne furent plus aussi visibles.

De même les taches blanches revêtirent assez souvent des bords rougeâtres, reprirent de la vie, redevinrent sensibles, et chez beaucoup de malades elles s'améliorèrent au point de redevenir presque au niveau de la peau. *Arsen.* et *Alum*, *Silic.* et *Sep.*, mais surtout le premier ont une action très-remarquable sur les taches blanches. Au commencement de leur apparition *Sulph*, quelquefois *Phosph.*, peut-être aussi *Carbo. an.* sont utiles.

Dans la paralysie des pieds avec induration des tendons d'Achille, *Arsen.* n'eut presque aucune action, mais diminua beaucoup le raccourcissement des tendons du jarret et fit disparaître la faiblesse paralytique de la cuisse, au point que la malade put s'agenouiller. *Natr. m.* rendit les jarrets tout à fait extensibles.

Dans les pays où règne encore la lèpre ulcérée (soi-disant scorbutique), surtout celle qui est galeuse, écailleuse, en Norwége, dans quelques parties de l'Allemagne, en Palestine, en Arabie, *Arsen.* pourrait devenir d'un bien plus grand secours qu'ici contre la lèpre tubéreuse, cependant il sera toujours indispensable dans cette dernière, principalement dans les périodes avancées où toutes les variétés de lèpres, si diverses dans le commencement, deviennent semblables. »

Revue internationale (du Dr Jorez)

Expériences sur les animaux avec le Kali-arsenicosum

Par le Dr *Max Quaglio*, de Munich (Allgm. hom. Ztg.)

Ces expériences furent faites sur des chats âgés de 2 mois et deux autres âgés de 3 mois. On leur donna chaque matin, pendant 51 jours, 1/8 de grain de *Kali. arsenic.*, à partir de cette époque la dose fut porté à 1/4 de grain par jour. Le 69e jour, les quatre plus jeunes animaux avaient succombé. A part une plus grande indifférence pour le poison qu'on leur versait et contre lequel ils regimbaient auparavant, à part une soif plus grande, de la disposition à se lécher le museau et l'orifice de l'urèthre, à rester assis et couchés l'un près de l'autre, et, pendant les 3 ou 4 jours avant leur fin, un repos complet avec fixité du regard, il n'y eut aucun phénomène marquant pendant toute la durée de l'expérience. A partir de ce moment, les deux autres chats prirent irrégulièrement tous les 2 ou 3 jours 1/2 grain, l'un pendant quatre mois, et l'autre pendant 8 mois. Après ils furent sacrifiés.

Le phénomène le plus remarquable des autopsies fut une modification bien exprimée et constante dans le tissu des reins. A côté d'une absence presque complète d'urée, d'acide urique et de sels, on trouva dans l'urine, outre quelques octaèdres d'oxalate de chaux et plus ou moins d'albumine, des caillots fibrineux cylindriques, tantôt mêlés de globules sanguins, tantôt recouverts d'épithelium des canaux urinaires, ou des noyaux ou des globules graisseux. Par suite d'une exsudation, la capsule se détache très-facilement de la surface des reins, dans la plupart des cas elle était lisse et humide; dans deux cas seulement granulée. Le volume des reins est triplé. Dans les reins eux-mêmes la section montre un liquide visqueux, rougeâtre ou gris. D'une part, il y a hyperémie des capillaires et des glandules de malpighi, et les tubes de Bellini

sont remplis de caillots fibrineux; d'autre part, il y a une dégénerescence graisseuse ou granuleuse commençante, ou complète de l'épithélium des canaux urinaires; ceux qui sont à la surface des reins sont distendus par l'émulsion graisseuse provenant de la dégénérescence de l'épithélium et offrent un aspect variqueux et granulé. Ces lésions répondent toujours et partout au premier état, deuxième degré de la *maladie de Bright*, de la dégénérescence granuleuse des reins, dont la formule : Albumine + éléments des reins (épithélium des canaux urinaires détaché avec les cylindres fibrineux) = *maladie de Bright*, est reconnue comme le caractère de cette maladie ressortant de l'analyse des urines. Les canaux fibrineux cylindriques sont le caractère essentiel de la dégénérescence granuleuse des reins. L'albuminurie accompagne différentes maladies et en général toute stase dans les reins, en sorte que tout agent d'hyprémie des reins produit aussi l'albuminurie. *Cependant ce qui constitue le caractère de la maladie de Bright* et n'a manqué dans aucune de nos expériences : *La présence dans l'urine des caillots fibrineux cglindriques*, ce caractère ne se joint jamais à l'albuminurie dans aucun travail pathologique, spécialement *dans aucune affection rénale*, soit la néphrite (qui, du reste, se borne toujours à un *seul* rein, ne s'accompagne pas d'anasarque, se termine souvent par suppuration et présente des urines rares, rouge foncé, le plus souvent *dépourvue d'albumine*, tandis que l'altération des reins dans la maladie de Bright attaque toujours les deux reins, s'accompagne très-souvent d'anasarque, ne se termine jamais par suppuration et offre toujours des urines albumineuses), soit l'hémorrhagie rénale, l'ydropisie, les tubercules, le cancer ou les échinocoques des reins.

A côté des signes de la dégénérescence granuleuse existait, chez presque tous les animaux soumis aux expériences, une altération très-marquée du cœur. Elle s'est manifestée quatre fois comme hypertrophie du ventricule gauche, compliquée

dans un cas d'un épanchement dans le péricarde. La fréquence de l'existence simultanée des deux lésions n'est pas fortuite, d'autant moins qu'en général, chez un tiers des sujets qui succombent à la maladie de Bright, se rencontrent de semblables lésions du cœur (Frerichs); moi-même, sur 10 cadavres présentant la dégénérescence rénale de Bright, je n'ai vu manquer que chez deux d'entre eux cette altération dans la texture du cœur. Heschl (anat. Pathol., p. 308) a observé la coexistance d'une dégénérescence graisseuse du cœur hypertrophié, sans altération valvulaire, avec l'atrophie granuleuse des reins, et il a trouvé comme accompagnement de la cardite et de l'endocardite, un travail d'exsudation avec épanchement de même nature dans les reins et la rate. Enfin on sait d'une part que l'*Arsenic* exerce une action énergique sur le cœur et les gros vaisseaux, et d'autre part que les reins sont les organes d'élimination de cet agent. Ainsi le cœur, centre du système vasculaire et agent principal du mouvement du sang, et les reins, organes principaux de la sécrétion aux dépens du sang artériel, se trouvent dans une connexion intime, et l'agent nuisible qui agit sur l'un des deux, ne peut manquer d'agir aur l'autre. Lequel des deux est atteint le premier? c'est ce qu'on ne peut établir avec certitude; car à l'autopsie on ne le trouve qu'à un degré assez avancé d'altération. Quant à l'influence exercée par l'une des affections sur le développement de l'autre, il est certain que l'atrophie granuleuse des reins a provoqué une exsudation dans le péricarde aussi bien que dans d'autres membranes séreuses, et que des affections du cœur qui entravent considérablement la circulation, telles que l'hypertrophie ou la dilatation du cœur à la suite de lésions valvulaires, constituent une circonstance très-favorable à la production de la maladie de Bright, bien que (Frerichs) le développement en soit fort lent dans ce cas, à moins que d'autres influences ne viennent altérer plus profondément la nutrition. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

D'après les observations recueillies jusqu'ici et de moi connues sur la thérapeutique de la maladie de Brigth, je me crois en droit de conclure qu'aucun médicament ne convient aussi bien à tous les degrés de la maladie de Bright, à plusieurs des causes qui la produisent (marasme, affections du cœur, des vaisseaux, etc,), et des affections qui la compliquent (hydropéricarde, ulcère de l'estomac, vomissement, etc.) et *à sa terminaison la plus fréquente, l'urémie,* que l'*Arsen.* et l'*Arsenite de potasse.* Ces moyens répondent à la plupart des indications, et sont jusqu'ici, comme ils le seront peut-être toujours, nos remèdes capitaux dans la maladie de Bright en général. (Janv. 1858, t. II, p. 110 et suiv.)

Pleurésie. (Milcent.)

Arsen. convient lorsque les autres moyens ont échoué et si l'épanchement persiste outre mesure. Il nous a paru réussir surtout alors qu'on l'employait à une dose non inférieure à la 30°, mais plutôt supérieure, et notamment aux atténuations élevées, celles de Ienichen. Dans certains cas où l'épanchement s'éternise et où tous les médicaments paraissent usés, on aura recours à *Squil. Nitrum. Lach.* (*Art médical,* décembre 1867.)

Dans la *pleurésie latente,* où l'épanchement survient, sans appareil fébrile appréciable, où le point de côté est nul, ou à peu près, on peut débuter par *Merc. Canth. Kali.*, suivis bientôt de *Sulf.* et *Arsen.*

Fièvres intermittentes. (Espanet.)

Arsen. correspond surtout à des fièvres négligées, opiniâtres. Les symptômes qui l'indiquent dans la *forme com-*

mune sont : Irrégularité dans la marche et la durée des stades ; le froid a peu de durée, mais les frissons sont pénibles ; s'il y a de l'anxiété, même des défaillances, et coloration violacée, bleuâtre des extrémités, même avant que le frisson se déclare. Quelquefois le froid se prolonge beaucoup. Il y a souvent soif ardente, mais elle peut ne pas exister. La chaleur se prolonge ordinairement jusqu'au jour. Le frisson revient facilement quand le malade se remue ou qu'il boit; dans ce dernier cas le vomissement se répète souvent. La sueur arrive presque toujours le matin, à la fin de la nuit, et elle n'est pas ordinairement abondante ou de longue durée.

Il convient dans la *forme anomale,* lorsqu'il y a chaleur et sueur sans frissons, ou bien stade de froid peu marqué. (*Ant médic.*, déc. 1868.)

Dans la *cachexie* à marche très-lente, quand les accès plus ou moins réguliers reviennent par périodes, *Arsen.* est souverain pourvu qu'on l'administre pendant deux mois environ, deux ou trois jours par semaine, en intercalant de loin en loin une dose de *Sulf.* (Loc. cit.)

Le Dr Hauptmann donnait avec plus de succès que tout autre médicament *Arsen,* quand la soif ne se déclarait ni pendant le froid, ni pendant la chaleur, et que l'accès était suivi de violentes douleurs pressives dans la région frontale. (Obs. 1429.)

Le Dr Romani eût à traiter, dans les mois de septembre et d'octobre 1825, une trentaine de cas de fièvre intermittente à Varto, sur les bords de l'Adriatique. Les malades étaient des paysans qui avaient contracté ces fièvres en portant leur lin macérer dans l'Arinello, petite rivière à six milles de la ville. Il les guérit tous en peu de temps par *Arsen.*, quelquefois seul, quelquefois suivi de *Ignat.*, *Nux. v.*, *Sabad.*, *Arnic.*, *Artemis*, *Cham.*, *China.*, *Dulc. Dros.*, *Hyosc.*, *Ipec.*, *Piper.*, *Puls.* et de *Rhus,* selon les symptômes. — *Arsen.* répondit parfaitement à mon attente chez trois forestiers venus des montagnes, qui

outre la fièvre quotidienne avaient depuis longtems des tumeurs du foie et de la rate: (Obs. 1433.)

REVUE DES JOURNAUX

REMARQUES CLINIQUES SUR EUPATORIUM.

(Suite.)

Faiblesse au bas du dos; douleur dans les aines, profondément située, avec endolorissement à chaque mouvement; douleur dans le dos et les extrémités inférieures.

Endolorissement et douleur aiguë dans les mains et les poignets, comme s'ils étaient rompus et disloqués; de même dans les bras. Roideur et endolorissement des extremités inférieures, comme par meurtrissure, — pires au mouvement et au toucher.

Fièvre, commençant généralement le matin; la soif commence plusieurs heures avant le frisson, et persiste pendant ce frisson et la chaleur. Il y a un vomissement de bile à la fin du frisson.

Pendant la chaleur, la face est d'une couleur rouge acajou sombre et les yeux brillants, la sclérotique est jaune.

C'est une particularité, qui la distingue, que peu ou pas de sueur ne suive la période de chaleur.

La céphalalgie particulière, l'endolorissement des yeux et leur teinte jaune, celle rouge-jaunâtre de la face, le vomissement bilieux avec nausée et prostration, l'endolorissement de la région hépatique, la constipation, etc., sont un groupe de de symptômes. L'endolorissement de tout le corps, de la tête aux pieds, à l'intérieur et à l'extérieur, forme un autre

groupe. Ces deux groupes réunis fournissent une indication pour *Eupatorium* dans certaines formes de « fièvre bilieuse » (à la première période), trop forte pour être douteuse.

L'absence de beaucoup de sueur après la chaleur, montrant une résolution incomplète, indique comme type de fièvre la remittente.

L'expérience a confirmé ces vues. Je regarde les *fortes douleurs osseuses* et l'*absence* de beaucoup de sueur comme spécialement *caractéristique*.

Les symptômes de la région gastro-hépatique, le caractère et les aggravations des douleurs du corps et des extrémités, ressemblent exactement à ceux de *Bryonia*. Mais une grande différence apparaît immédiatement quand nous considérons la sueur qui, par *Bryonia*, est abondante et facilement provoquée, tandis qu'avec *Eupatorium*, elle est rare ou nulle. En outre, les douleurs d'*Eupat.* tiennent le malade agité, celles de *Bryonia* le tiennent très-tranquille.

Rhus Tox. produit des douleurs avec sensibilité dans les membres, mais celles-ci sont pires pendant le repos, et elles tiennent le malade agité, changeant constamment de position, tandis que celles d'*Eupat.* ne sont pas aggravées par le repos.

R. D., un fort mécanicien de 25 ans, teint noir, entra dans une glacière par une très-chaude matinée d'août, pour y prendre un morceau de glace. Charmé de la fraîcheur du lieu, il y resta par plaisir 1/4 d'heure ou plus. Tout à coup, il sentit un frisson courir sur lui et se trouva mal; il quitta la glacière aussi vite qu'il put et revint chez lui. Au bout d'une heure il eut un frisson excessivement violent, de plusieurs heures de durée; celui-ci fut suivi d'une fièvre brûlante qui dura, sans diminution, jusqu'au lendemain matin où elle fit place à un grand froid; comme ce froid passait, je vis le malade.

Il est déjà devenu chaud à l'extérieur, sa face était d'une

couleur rouge-sombre, ses yeux brillaient et la sclérotique était d'un rouge-jaunâtre. La langue était recouverte d'un enduit épais, jaunâtre ; il y avait une forte céphalalgie occipitale, comme une pesanteur insupportable. Nausées et fréquents efforts de vomissement, grande sensibilité à l'épigastre, plénitude et sensibilité dans la région hépatique, avec points et douleurs aux mouvements et à la toux ; douleurs insupportables dans le dos et les membres, comme si les os étaient rompus. Urine rare et de couleur acajou foncé, toux sèche, dure et quelquefois dyspnée... Le malade, malgré ses douleurs, reste tranquille. Je n'avais pas d'*Eupat.*, mais il y avait un marais près de la maison et j'en eus bientôt trouvé. Du jus exprimé de quelques feuilles, je préparai, avec de l'eau, la 3e atten. et l'engageai à en prendre, par goutte, toutes les 3 heures, jusqu'à ce qu'il y eut amendement marqué.

Après 10 heures environ, la fièvre partit ; le frisson et la fièvre ne revinrent pas, et le lendemain le malade était libre de douleurs. Le 3e jour, je le trouvai convalescent.

Dans plusieurs cas d'*influenza*, une revue des symptômes montrera comment *Eupat.* paraît, comme il le fait, guérir rapidement.

OBSERVATIONS SUR OPIUM.

Par le Dr Caroll Dunham (Amer. Hom. Review, vol. VI).

Aucune drogue n'a été si universellement employée par la vieille école. Le grand Hufeland affirmait que s'il avait à choisir, dans la matière médicale, un remède à employer exclusivement, ce serait l'*Opium* ; son usage étendu parmi les allopathes vient de ce fait. La vieille École n'a que peu de spécifiques et ne les emploie que rarement. La plupart des maladies étant accompagnées de douleurs peuvent être soumises, en agissant spécifiquement sur les causes de la dou-

leur, ou même la douleur peut être soulagée par un palliatif anodin, pendant que la maladie doit être guérie par l'usage d'agents révulsifs qui s'adressent aux autres organes qu'à ceux qui sont le siége de cette maladie. Le dernier est le mode presque universellement employé; d'où l'usage constant des anodins. Par exemple, dans une sclérotite grave, la vieille École emploiera les révulsifs pour les intestins (purgatifs) et la peau (vésicatoires); mais en même temps, pour vaincre la douleur de l'œil, une dose d'*Opium* sera donnée.

Les homœopathes ne font point ainsi ; ils donnent une drogue qui agit spécifiquement sur la cause de la maladie et sur l'organe malade, et non une autre; et ici il n'y a pas besoin d'anodin. Ce sont les raisons pour lesquelles l'*Opium* est tant employé par les uns et si peu par les autres.

Les observations d'Hahnemann, bien que demandant quelques modifications, peut-être en raison de l'expérience plus large des dernières années, sont les plus instructives.

« Le résultat primitif de doses faibles et modérées, pendant l'action desquelles l'organisme est affecté d'une manière passive, paraît être celui d'exciter pour quelque temps l'activité et l'irritabilité des muscles sujets à son action, d'exciter l'imagination et le courage, mais aussi d'émousser et de stupéfier les sensations, la sensibilité et la présence d'esprit. Par une longue continuation de son action, l'organisme, par son pouvoir de réaction, produit un état exactement inverse, un manque d'excitabilité et d'activité dans les muscles involontaires, l'absence d'idées, la langueur de l'imagination, avec timidité et hypersensibilité du sentiment général. Certains symptômes sont plus palpables chez quelques individus que chez les autres. Aucun médicament ne soulage les souffrances plus promptement que l'*Opium*; c'est cette propriété qui a amené les médecins à l'employer si largement, — source de malheurs incommensurables. Si l'usage de l'*Opium* dans les maladies était aussi avantageux qu'il est fréquent, aucun re-

mède ne ferait autant de guérisons ; mais c'est exactement le contraire qui se produit.

» La puissance de ce médicament, et sa rapide action, indiquent que ses effets doivent être complétement étudiés avant de l'employer.

» Maintenant, comme l'*Opium* n'a jusqu'ici été que très-peu employé, sinon comme antipathique et palliatif, et que ses effets primitifs seuls ont été opposés aux maladies, nul remède n'a paru autant calmer, ou supprimer apparamment les symptômes morbides, bien qu'ils soient suivis bientôt de résultats plus mauvais que la maladie originale. En un mot, rien n'a causé de maux plus positifs après un bien apparent.

» Dans toutes les espèces de toux, diarrhées, vomissements, insomnies, mélancolie, spasmes, affections nerveuses, et, par dessus tout, dans les fortes douleurs, l'*Opium* est indistinctement donné, par le principe que c'est le meilleur remède dans ces cas. Mais ses effets néfastes incommensurables n'apparaissent pas parmi les effets primitifs, qui en sont précisément l'inverse.

» C'est pourquoi nous pouvons facilement imaginer combien peu d'effets salutaires et persistants peuvent être obtenus dans le plus grand nombre des affections morbides et physiques ; et ceci est prouvé par l'expérience quotidienne.

» Si l'on a trouvé que l'*Opium* ait, dans quelques cas, guéri les toux, diarrhées, nausées, spasmes, etc., c'est seulement quand ces symptômes se montrèrent d'adord chez des personnes en bonne santé et ne furent que légers. Quelquefois *Opium* ramènera rapidement le malade à la santé, parce que, si les symptômes sont immédiatement détruits, le corps est ramené à son premier état, et la tendance à leur retour est snpprimée.

» Mais, parce que son action palliative est légère, et dans quelques exemples réussit dans les cas récents, il ne s'ensuit

pas que l'*Opium* possède réellement le pouvoir de les guérir d'une façon permanente dans tous les cas.

» Il ne les peut convertir en bonne santé, parce que ce sont des symptômes d'autres maladies, avec lesquels *Opium* ne coïncide pas homœopathiquement. Pour cette raison il a été rarement employé sans préjudice pour le malade, dans les toux de longue durée, les diarrhées persistantes, l'insomnie habituelle, les nausées chroniques, les spasmes, l'anxiété et les tremblements qui sont déjà établis depuis quelque temps.

» En administrant l'*Opium* dans ces souffrances, nous voyons que c'est par le principe de calmer, de procurer une suspension temporaire des douleurs; que, consécutivement, on ne soulagera qu'en augmentant la dose, qui même alors devient moins efficace, et en même temps crée de nouvelles maladies, une maladie artificielle, encore plus sérieuse et perturbatrice que la première.

» Mais ce qu'il y a de plus remarquable à observer : c'est que jusqu'à présent on a abusé de l'usage de l'opium, pour le donner dans toutes sortes de maladies, même profondément situées, et même de longue durée; cela choque notre entendement, et nous paraît comme un retour à l'absurde idée d'une panacée universelle, d'attendre de l'opium la guérison de maladies totalement différentes les unes des autres.

» Toutes les douleurs calmées pour un moment par l'*opium* reviennent après un temps très-court, quand est passé l'effet stupéfiant, et très-souvent elles sont encore plus violentes qu'auparavant; de sorte qu'à la fin, elles ne cèdent qu'à de plus fortes et plus grosses doses, qui créent, en retour, d'autres maladies plus sérieuses, nouvelles au malade. L'usage de l'*opium* dans les douleurs confirmées est cependant empirique, et une déception pour le malade, qu'il laisse attribuer à d'autres maladies les conséquences malfaisantes qui ne sont dues qu'à lui seul.

» En traitant toutes les douleurs antipathiquement par

l'*Opium*, nous avons vu que cet usage apporte une suite de conséquences malheureuses, — stupeur, constipation et autres symptômes sérieux qui appartiennent à cette drogue, et sans lesquels il ne serait pas ce qu'il est. Mais des personnes se sont illusionnées par rapport au caractère de ces effets inévitables; au lieu de percevoir en eux des résultats inhérents à la nature de l'opium, elles les ont considérés comme dérivant de quelques propriétés accessoires, qu'ont prises les douleurs infatigables pour se séparer de lui. D'où les différentes combinaisons qui ont été essayées depuis deux mille ans, dans l'espoir de calmer les douleurs et les spasmes, sans produire le délire ou la constipation; de supprimer les vomissements ou la diarrhée sans causer la stupeur; de procurer le sommeil sans chaleur, céphalalgie, tremblement, langueur et extrême sensibilité au froid.

» Mais tout cela est fallacieux; par tous ces moyens, l'*Opium* n'est que rendu moins actif, sans changer de nature. »

Par une série d'arguments et d'exemples de caractère, Hahnemann montre que l'usage presque universel de l'*Opium* se rapporte à une palliation temporaire des souffrances, mais qu'il n'est pas un spécifique pour la cause de celles-ci, quoi qu'elle puisse être. Tandis que l'*Opium* ne peut être usé avec appropriation que dans les maladies où la correspondance de ses symptômes dénote qu'il peut être un remède spécifique.

D'où les homœopathes n'en font qu'un rare usage.

Au lieu d'une analyse élaborée des effets de l'*Opium*, je n'appellerai l'attention que sur les cas, peu fréquents, de son application, c'est-à-dire, l'apoplexie, la constipation, les coliques de plomb et l'insomnie.

Apoplexie : La description suivante des effets d'une forte dose d'*Opium* est tiré de *Stillé* et *Beck* :

« La tête semble pleine et chaude, et quelquefois légère, il y a des bourdonnements d'oreille; la face et les yeux sont injectés, pendant que la pupille est plus ou moins contractée.

Des éclairs lumineux peuvent apparaître devant les yeux ; les idées sont confuses et extravagantes, et quelquefois il y a du délire ; le pouls est plus plein et plus fréquent ; la peau est chaude ; la bouche et la gorge sèches ; généralement il y a des nausées, et dans quelques cas, des vomissements. A ces symptômes succède la dépression ; le pouls bat plus lentement et souvent irrégulièrement ; la tête semble pleine et pesante et tous les sens perdent leur acuité ; la physionomie prend une expression bête, stupide, abrutie, produite par l'enflure des traits, la matité des yeux et le renversement des lèvres ; il y a une forte aversion pour la méditation et le mouvement, ou, plus proprement, une incapacité de tout exercice, spirituel ou corporel ; la parole est épaisse et hésitante ; les muscles des membres sont affectés de mouvements spasmodiques, et, quand le malade essaie de marcher, il semble étourdi et oppressé, et chancelle comme un homme ivre.

» Ces symptômes sont suivis d'une propension irrésistible au sommeil, et quand on lui cède, la respiration devient laborieuse et souvent stertoreuse, pendant que la surface générale du corps devient froide et humide, et les pieds et les mains froids. » — Les effets de doses encore plus fortes sont semblables, bien que plus accentués et non précédés d'une période d'excitation. Il y a étourdissement, insensibilité et immobilité, respiration à peine perceptible, et pouls faible et petit, qui quelquefois devient plein et lent. Les yeux sont voilés, les pupilles contractées, et toute l'expression de la physionomie est celle d'un repos profond et parfait. Lorsque les effets augmentent, l'état léthargique devient plus profond, la déglutition est suspendue, la respiration est habituellement stertoreuse, les pupilles sont insensibles à la lumière, la face est pâle et cadavéreuse, et les muscles des membres et du tronc sont relâchés. »

Les mêmes termes peuvent être employés pour décrire une forme de paralysie cérébrale.

« Après la mort par un empoisonnement par l'*Opium*, on trouve les circonvalutions cérébrales affaissées, les vaisseaux de l'axe cérébro-spinal et de ses membranes sont gorgés d'un sang noir, et les capillaires cérébraux donnent à l'incision quelques gouttes du même fluide. On rencontre habituellement un liquide séreux dans les ventricules et sous la face cérébrale de l'arachnoïde. »

Ainsi les symptômes et les phénomènes *post mortem* sont semblables à ceux d'une forme apoplectique et c'est pourquoi il n'est pas surprenant que l'*Opium* ait été trouvé un très-bon remède dans des cas, même apparemment désespérés, de cette affection.

(*à suivre*).

VARIÉTÉS

SUR LA PROTOGÉNIE OU GÉNÉRATION SPONTANEE

Par le Dr N. Gueneau de Mussy,

Médecin de l'Hôtel-Dieu,
Membre de l'Académie de médecine.

(Suite et fin.) (1).

Spallanzani a cherché d'abord dans quelles conditions se développaient les infusoires : si, en l'absence de tous germes, des êtres vivants peuvent naître dans des infusions de matières organiques, pour le démontrer, il faut placer ces matières dans des conditions qui, sans les détruire, puissent désorganiser les germes qu'elles renfermeraient ou qui seraient suspendues dans l'air ambiant.

(1) Voir la *France médicale*, nº 30.

L'élévation de température est un des moyens les plus simples et les meilleurs pour atteindre ce but; Spallanzani en étudia les effets sur les vibrions; et variant le mode d'application et la nature des substances mises en infusion, il suivit ces effets, de degré en degré, sur les différentes espèces de cette population microscopique. Il trouva que les plus volumineuses disparaissaient au-dessus de 35 degrés, tandis que les plus petites se développaient encore après que les infusions avaient été exposées pendant plus d'une demi-heure à une température de 100 degrés.

Il faisait ces expériences simultanément dans ces vases ouverts, communiquant librement avec l'atmosphère, et dans d'autres incomplètement fermés; enfin il en scella un certain nombre hermétiquement en fermant à la lampe les tubes qui leur servaient d'ouvertures, pour rendre impossible toute intrusion de germes aériens. Dans les premiers, soumis aux températures les plus élevées, même dans un fourneau à réverbère, on voyait, quelques jours après, apparaître des infusoires de divers ordres. Dans les derniers, au contraire, après trois quarts d'heure d'immersion dans de l'eau à 100 degrés, les vibrions ne se développaient pas, quel que fût le temps pendant lequel on conservait ces infusions à l'abri de la pénétration de l'air.

Il varia la composition de ces infusions, et le résultat fut le même. Needham objectait qu'une ébullition si prolongée avait désorganisé la substance en infusion et annihilé la force végétative. Spallanzani, pour lui répondre, exposa cette substance au contact de l'air, et il y vit reparaître les vibrions. Quelle que fût leur origine, ils y trouvaient donc encore toutes les conditions de leur développement.

Spallanzani avait remarqué que l'air s'échappait en sifflant des vases hermétiquement scellés et soumis à l'action de la chaleur lorsqu'il en brisait le col; il en inféra que la tension de cet air était augmentée; des expériences manométriques

lui démontrèrent la réalité de cette augmentation. Pour qu'on n'imputât pas à cette circonstance la stérilité de ces infusions, il en soumit de semblables à des pressions plus considérables, mais sans les faire bouillir : et il vit les vibrions s'y développer comme à l'air libre.

Il conclut de ces expériences que les animalcules tiraient très-probablement leur origine d'œufs ou de germes répandus dans l'atmosphère ou dans les substances organisées qui servent à préparer ces infusions ; cette opinion lui paraissait d'autant plus fondée, qu'une fois développés, ces petits êtres se propagent de la même manière que les autres animaux : quelques-uns sont ovipares ; il a vu leurs œufs sortir du corps de l'animalcule ; il a pu les isoler et en suivre l'évolution ; d'autres sont vivipares ; il en est qui multiplient par fissiparité.

Mais comment ces germes, s'ils existent, ont-ils pu résister à une chaleur de 100 degrés ? Pour éclaircir ce doute, il soumit à des températures élevées des œufs et des graines : les œufs de chenille et de grenouille périssent à 62 degrés.

Cependant du Hamel a vu des charançons supporter impunément une température de 100 degrés. Les graines de trèfle peuvent germer encore après avoir été soumises à cette même température. Il y aurait même, selon du Hamel, une variété de blé qui germerait après avoir été exposée à une température de 110 degrés.

De ces expériences, Spallanzani déduit cette loi générale, dont il donne la raison physique, que moins une graine renferme de liquides, mieux elle résiste à une chaleur élevée ; il constate également que les œufs et les graines sont moins sensibles que les êtres qui en naissent à l'action destructive des hautes températures.

Après avoir déterminé l'influence de la chaleur sur les infusoires et sur leurs germes, il étudie, selon la même méthode, l'action du froid et de l'électricité, variant avec une remarquable ingéniosité ses procédés expérimentaux.

Depuis leur évolution primordiale, il suit ces animalcules dans les phases ultérieures de leur existence; il en est qui se nourrissent de vibrions plus petits. La prodigieuse fécondité de ces êtres microscopiques trouve une limite dans l'antagonisme d'autres petits êtres qui les détruisent et s'opposent à leurs envahissements excessifs; l'auteur, s'élevant à des considérations d'un ordre plus élevé, découvre le plan général de la nature qui, sur la lutte et l'antagonisme des êtres vivants, fonde l'équilibre et l'harmonie universelle.

Quand, après avoir entendu les débats passionnés qui se heurtent aujourd'hui sur le terrain de la génération spontanée, on lit les patientes et ingénieuses recherches de Spallanzani, ne semble-t-il pas que les cent années qui nous séparent de lui sont un rêve; qu'il s'appelle Pasteur, et qu'il continue avec quelques variantes la campagne entreprise contre Needham et ses adhérents. Toutes les expériences à l'aide desquelles jusqu'ici on avait cru pouvoir démontrer la protogénie ont été, avec un luxe admirable de preuves expérimentales, réduites à néant par M. Pasteur. Les recherches de cet illustre observateur ont ramené la question au point où l'avait laissée Spallanzani, et tendent à confirmer cette opinion émise par ce dernier, que les infusoires ne se développent pas dans un air purifié de toute matière organique, ou dans des matières organiques soumises à une température suffisante pour détruire tous les germes qu'elles pourraient contenir, mais capables encore de fournir à ces germes des éléments de développement quand on les y ajoute; et ces animalculés se développent conformément à ces lois primordiales que la nature a assignées à tout ce qui vit (1). L'uniformité et la constance du plan divin dans la formation et dans la direction de l'univers

(1) Quand je rapproche ici les travaux de Spallanzani de ceux de M. Pasteur, je compare les méthodes et non les résultats. Nos instruments perfectionnés nous permettent d'apercevoir nettement des infusoires dont nos devanciers n'avaient qu'une idée très-imparfaite, et nul ne peut affirmer que nous sommes parvenus à la limite extrême des infiniment petits. Pour ceux

étaient déjà une présomption contre ces exceptions, admises d'abord par un grand nombre d'espèces animales, et dont le cercle a été se rétrécissant et se renfermant dans le monde des animalcules microscopiques, à mesure que la science multipliait ses observations et éclairait de lumières nouvelles l'origine des êtres vivants.

La présence des vibrions dans le pus des abcès ou dans des cavités closes ne prouve rien en faveur de leur développement protogénétique, puisque des œufs d'animaux beaucoup plus volumineux, comme le tænia, peuvent circuler dans les vaisseaux et être déposés dans la trame des viscères.

D'ailleurs, quand bien même d'une substance minérale ou d'un produit semblable aux matières organiques, obtenu artificiellement par la chimie, on verrait sortir un animalcule vivant, ce qui n'est pas encore arrivé jusqu'ici, je me croirais en droit, comme je l'ai dit plus haut, de repousser les conclusions athéistiques qu'on en prétend tirer.

Cette transformation de la matière minérale en matière vivante, dans des conditions déterminées et constantes, exprimerait une loi nouvelle assurément, mais exprimerait une loi ; et toute loi suppose un législateur. C'est une vaine entreprise que de vouloir bannir Dieu de la formation et du gouvernement de ce monde.

Nous avons vu à quelles étranges conclusions avaient été conduits ceux qui, pour écarter l'intervention divine, ont admis que l'être vivant pouvait sortir sans cause du sein de la matière inorganique.

Le darwinisme, en comblant l'intervalle embarrassant qui séparait l'infusoire de l'homme, était un complément et une déduction de ce système. Darwin, en s'appuyant sur des observations plus spécieuses que démonstratives, revêtit d'une

mêmes que nous voyons, les opinions ne sont pas unanimes; et quelques observateurs ont contesté aux infusoires au même titre qu'aux spermatozoïdes le droit d'être considérés comme de véritables animaux.

apparence scientifique les intuitions hasardées de de Maillet et de de Lamarck; il leur donna ainsi une autorité et une vogue qu'elles n'auraient jamais obtenues sans lui.

Suivant cette doctrine, dans cette admirable échelle des êtres, dont l'homme occupe le sommet, chaque échelon marquerait une étape que l'être animé protogène a parcourue pour arriver au type humain; cette opinion compte de nombreux prosélytes, et mon cher et savant confrère, le Dr Ch. Martins, dans un intéressant article de la *Revue des Deux Mondes*, paraît croire sérieusement qu'une masse gélatineuse amorphe, trouvée dans les profondeurs de l'Océan, pourrait être la forme primitive de la matière vivante, le point de départ de ses évolutions progressives et serait par conséquent la grand'mère du genre humain !

Si je pouvais admettre un instant cette singulière conception, j'avoue que je ne trouverais pas Dieu moins nécessaire pour faire sortir l'homme de cette masse gélatineuse, par une série de transformations successives, que pour le créer de toutes pièces et immédiatement (1).

Je demanderais encore aux partisans de ce système pourquoi, si l'homme sort du singe et le singe du chien ou de toute autre espèce, nous ne verrions pas ces transformations en voie de se produire sous nos yeux, et des singes en train de tourner à l'homme. Il est bien difficile d'admettre que ces métamorphoses, si elles sont une propriété de la matière, se soient accomplies simultanément dans toute une catégorie de singes et que depuis lors elles aient cessé de se réaliser (2).

La raison se refuse a concevoir que du granit qui formait l'écorce terrestre aient pu sortir, sans l'intervention d'une cause créatrice, la vie et la pensée. C'est en vain que le posi-

(1) Et si l'homme est venu ainsi, quelle est louve qui lui a prêté ses mamelles. (*Note de la Rédact.*)

(2) La question préalable consisterait d'abord à prouver que le singe a préexisté à l'homme. (*Note de la Rédact.*)

tivisme a voulu dissimuler cette insurmontable difficulté en imaginant les *propriétés immanentes* de la matière. Quand on scrute cette prétendue théorie qui ne peut donner ni la raison, ni l'explication des choses, on n'y trouve qu'un mot aussi vide de sens que la *force végétative* de Needham. Ce mot affirme simplement ce qu'il fallait démontrer : que les éléments inorganiques de la masse terrestre contiennent virtuellement la vie et l'intelligence, que de la matière inconsciente et aveugle sont sorties la volonté et la conscience, que, par un procédé chimique, ces substances minérales qui constituent notre planète ont donné naissance à un être qui a le sentiment de sa liberté, de sa responsabilité morale et par là même, selon la remarque de Kant, rend témoignage à l'existence d'un Dieu créateur. Les atomes, ou plutôt les monades, car Leibnitz a prouvé après Aristote que toute substance est une force, les forces élémentaires ou monades, dis-je, si elles sont éternelles et nécessaires, sont nécessairement anarchiques : car toute harmonie suppose une force directrice, et toute hiérarchie conduit de degré en degré à une puissance suprême. Démocrite l'avait bien compris ; aussi confiait-il au hasard le soin d'assembler ses atomes pour faire sortir de cet assemblage fortuit la combinaison du monde actuel.

C'est une des condamnations de ce système qui aboutit à l'absurde dans toutes les directions, et justifie la sentence du prophète hébreux : *dixit insipiens in corde suo : non est Deus*. L'admirable plan de l'univers, l'harmonie des mondes, l'enchaînement des phénomènes physico-chimiques, la combinaison des actes vitaux et le merveilleux mécanisme des êtres vivants sont l'éclatante manifestation d'une cause finale et en même temps proclament l'existence d'une cause première, infinie, toute-puissante dont l'intelligence, disait Platon, est le sanctuaire des idées ou des formes des êtres, que son activité inépuisable réalise incessamment. Cette cause, active par essence crée éternellement dans l'espace infini ; c'est en elle,

selon la magnifique expression de saint Paul, que nous vivons, que nous agissons et que nous sommes.

En résumé, de ces considérations ressortent, je crois, les conclusions suivantes :

1° La doctrine de la protogénie ne repose jusqu'ici sur aucune preuve expérimentale ;

2° Le nombre des espèces animales dont l'origine et l'évolution ne sont pas nettement déterminées, les seules par conséquent sur la genèse desquelles il puisse y avoir discussion, a été en diminuant constamment d'âge en âge. A mesure que les méthodes et les sciences se perfectionnaient, on a vu les êtres, qui étaient considérés comme protogènes, rentrer sous l'empire des lois générales dont la constance et l'uniformité établissaient déjà une présomption contre l'hypothèse des protogénistes ;

3° Quand bien même, ce qui est peu probable, cette hypothèse serait vérifiée et que d'un produit composé d'éléments minéraux on verrait sortir un être vivant, on ne pourrait en tirer aucun argument en faveur de l'athéisme ou du panthéisme, et le dogme de l'existence de Dieu ne dépend pas du mode de développement d'un infusoire.

NÉCROLOGIE.

Encore un disciple éminent du plus grand des réformateurs de la médecine vient de s'éteindre.

Georges Henri Gottlieb-Jahr docteur en médecine vient de mourir à Bruxelles, à l'âge de 75 ans.

Dirigé dans l'étude l'homœopathie par Hahnemann lui-même, il fut un disciple aimé et reconnaissant. Aimé parce-qu'il fut toujours fidèle aux enseignements du maître et

qu'il n'essaya jamais de les *perfectionner*. Il fut reconnaissant de la meilleure manière en travaillant jusqu'à la dernière heure suivant l'exemple qu'il avait reçu de Hahnemann lui-même. Et le but de ses travaux fut toujours la propagation des principes de vérité qu'il avait reçus.

A qui la propagation de l'homœopathie doit-elle plus, en effet, qu'au très dévoué confrère que nous venons de perdre? quel livre a plus répandu l'homœopathie non-seulement en France, mais partout le monde civilisé, que celui qui est intitulé : *nouveau manuel de médecine homœopathique*?

Huit éditions successives de ce livre répondent suffisamment. Ajoutons qu'il a été traduit dans un grand nombre de langues. Aussi quel homœopathe sur la surface du globe, et il y en a jusqu'en Chine, quel homœopathe ne connait pas et n'estime pas le nom de Jahr !

Mais ce livre important et qui suffirait à sauver son nom de l'oubli, ne fut pourtant pas le seul qu'il ait publié.

On trouve de lui :

1° Un volume intitulé : Traitement homœopathique des maladies de la peau ;

2° Affections nerveuses, un volume ;

3° Maladies des organes de la disgestion, un volume ;

4° Du traitement homœopathique des maladies des femmes, un volume ;

5° Principes et règles qui doivent guider dans la pratique de l'homœopathie, un volume ;

6° Nouvelle pharmacopée homœopathique ; un volume en collaboration avec M. Catellan.

Je cite dans l'ordre ou chacun de ces ouvrages me revient en mémoire, mais j'en oublie sûrement.

Et que d'articles n'a-t-il pas fournis aux nombreux journaux ou revues publiées par les différentes sociétés d'homœopathie qui se sont succédés ou qui ont existé concurremment à Paris.

La première édition de son manuel a été traduite de l'allemand, et publiée à Paris dans le format grand in-octavo par *J. B. Baillière* en 1834.

On trouve aussi une autre édition très petit format en deux volumes, publiés à Dijon en 1835 par *Douiller*. Cette édition contient une pharmacopée homœopathique par *L. Noirot* et *ph. Mouzin*.

Ces manuels ont été par excellence le véritable livre de propagande et l'indispensable de ceux qui commencent l'étude de l'homœopathie comme des plus vieux praticiens.

Notre doctrine lui doit encore nne brochure intitulée : notices élémentaires sur l'homœopathie ; et une autre ayant pour titre : Du traitement homœopathique du choléra.

Peu de confrères ont mieux mérité un pieux souvenir et un témoignage de vifs regrets.

Hahnemann le tenait en grande estime et il l'honora toujours d'une amitié particulière, mais si bien méritée par le dévouement et par le travail incessant. Il avait fait de Paris sa seconde patrie en s'y mariant à une française d'esprit et d'une intelligence cultivée, capable de le comprendre et au besoin de le seconder dans ses travaux.

Malheureusement la guerre avec l'Allemagne et le siége de Paris forcèrent notre honoré confrère à quitter la France, je dirais presque à s'expatrier, tant il regrettait de partir. Aussi ne se retira-t-il pas jusqu'en Allemagne, mais, comme un simple émigré, campa-t-il seulement à une étape de la France.

Qu'il recoive ici l'expression confraternelle et bien sympathique de tous nos regrets. Puisse le juste hommage que nous rendons à sa mémoire être un doux allégement à la tristesse et au deuil de sa chère famille !

Dr Leboucher.

NOTES ÉPARSES

COLLECTÉES PAR FEU LE Dr DESTERNES.

(Suite.)

Des changements de l'urine dans les maladies et de leur utilisation d'après la loi des semblables.

(Dr L. MULLER, — Hom. Vierteljahrschrit.)

Arsenic. (Revue intern., août 1859. p. 27, 4e année.)

Les recherches les plus importantes relativement à l'action de ce remède sur les reins et la sécrétion urinaire, sont celles que le Dr Quaglio, de Munich, a directement entrepris à cette intention. Il a constamment déterminé une maladie de Bright plus ou moins complétement développée (depuis le commencement de la première période jusqu'à la fin de la seconde) chez 6 chats auxquels il donne de l'*arsenite de Potasse*. . .

. . . . . .

Ce qui est particulièrement important et caractéristique, c'est la présence des caillots cylindriques de fibrine dans l'urine et les tubes urinaires, car avec l'albumine contenue dans l'urine ils constituent précisément le caractère de la maladie de Bright, tandis que la présence de l'albumine seule peut accompagner diverses maladies des reins et en particulier toutes les stases qui se produisent dans ces organes.

A côté de ces signes constants de la dégénérescence granuleuse des reins, il se montra encore, dans 4 cas, une hypertrophie du ventricule gauche du cœur. Cette circonstance est également importante, car, d'après Frerich, chez un tiers des sujets qui succombent à la maladie de Bright, on trouve régulièrement une augmentation de ce ventricule, et Heschl a observé la coïncidence frappante d'une dégénérescence grais-

seuse générale du cœur hypertrophié, sans lésion des valvules avec l'atrophie granuleuse des reins.

Les causes prochaines de la mort chez les chats empoisonnés par le *Kali-arsenicosum* paraissent être indubitablement une intoxication *urémique*, car la dégénérescence de l'epithelium secrétant des tubes de Bellini, était portée si loin, que la sécretion et l'excrétion des éléments excrémentitiels du sang, de l'urée et de l'acide urique, étaient matériellement impossibles, d'où devait résulter une accumulation d'urée dans le sang. Ce qui indiquait encore l'urémie, c'était l'état somnolent, déprimé, indifférent et enfin comateux de l'animal; sa marche incertaine, comme dans l'amblyopie, le peu d'urée contenue dans l'urine, peut-être aussi l'absence de tout symptôme d'hydropisie dans la majorité des cas.

D'après ces recherches, sûres et positives, l'*arsenite de Potasse* est en état de produire dans l'organisme en santé une *dégénérescence granuleuse des reins* (*albumine et caillots cylindriques de fibrine dans l'urine*) et l'*urémie* (urine contenant fort peu d'urée, d'acide urique et de sels). La propriété de l'arsenic de provoquer l'albuminurie se trouve encore établie dans un autre cas d'empoisonnement publié par le Dr Maclagan (Edimbg. Montly, journ. of medec. science, 1852, february)

Dans une autre expérience on trouve une quantité notable d'hématoglobuline dissoute dans l'urine des lapins qui avaient inspiré de l'hydrogène arsenié. (Schmidt's Shrb. V. 80, p. 4.)

Et dans un cas d'empoisonnement chez une femme de 38 ans, on trouva dans l'urine, qui était plus foncée et plus épaisse, de l'albumine et des lamelles composées de globules du sang et de cylindres fibrineux. (Christison, Edinb. med. Journ., 1856, janv. et fév.)

D'autres symptômes de l'*Arsenic*, relatifs à cette question,

proviennent d'essais et d'empoisonnements antérieurs, mais ils manquent surtout d'exactitude et de précision ; ils ont cependant assez de valeur et d'importance pour en tenir compte, ce sont les symptômes suivants : *colique néphrétique,* élancements dans la région des reins en prenant haleine et en éternuant ; *envie d'uriner avec tenesme,* dysurie, strangurie, *émission douloureuse de l'urine,* brûlement dans la vessie et besoin d'uriner toutes les minutes ; *brûlement dans les organes urinaires avec émission peu abondante d'urine,* douleur comme de déchirure profondément dans l'urèthre, au commencement de l'émission de l'urine, brûlement dans l'urèthre avec douleur constrictive dans l'aine gauche ; après avoir uriné, tremblement par sentiment de grande faiblesse à l'épigastre ; *émission involontaire de l'urine,* surtout la nuit ; *envie fréquente d'uriner avec émission abondante* ; *excrétion fréquente et plus copieuse de l'urine*, surtout la nuit ; *diminution de l'excrétion de l'urine* ; *rétention d'urine* comme paralysie de la vessie ; rétention d'urine et des matières fécales avec un besoin intérieur de les évacuer ; *urine rare, brûlante* ; *urine rare, rouge, sanglante; urine rouge, trouble; hématurie; urine jaunâtre avec dépôt argileux*; urine excessivement trouble. État congestif des reins, urine épaisse, trouble, purulente dans le bassin ; vessie contractée, vide ou ne contenant que quelques gouttes d'une urine blanchâtre, trouble ; inflammation du canal de l'urèthre.

Je signalerai encore les nombreuses expérimentations cliniques sur l'*Arsen.* dans les maladies dont il s'agit. Ce moyen a été trouvé efficace dans les hydropisies dépendant d'affections rénales, comme aussi dans beaucoup de cas d'albuminurie et de maladie de Bright, et dans le choléra typhoïde, et l'urémie cholérique, en sorte que je puis me dispenser de reproduire ici les citations particulières. Je me bornerai à signaler Pope. (Brit. Journ. of hom. 1859, avr. p. 212.) Quaglio (A. H. Ztg. V. 55, p. 93.)

Sang.

Sans vouloir rapporter ici quels moyens ont produit physiologiquement une hémorrhagie des reins, de la vessie ou de l'urèthre, je me bornerai à faire remarquer que *Arsen.*, *Canth.*, *Colch.*, *Digit.*, *Ferr.*, *Phosp.*, *Squil.* et *Terebent.* peuvent produire une hémorrhagie rénale, c'est là un fait mis hors de doute.

On n'a jusqu'ici trouvé de l'hématogloburie en dissolution dans l'urine qu'à la suite d'un seul moyen, à savoir : l'*Arsenic*, après des inhalations d'*hydrogène arsenié*. Ce symptôme qui dénote une désagrégation excessive des globules du sang, une décomposition essentielle de ce liquide, répond complétement au caractère propre à l'action de ce médicament, que des preuves nombreuses signalent comme une dyscrasie soi-disant typhique, sceptique ou scorbutique. On ne peut, du reste, pas douter qu'une expérimentation plus exacte ne fasse découvrir d'autres médicaments capables de produire une urine de ce genre. (Fév. 1860. — Rev. intern. — Suite du même mémoire.)

Mucus.

On n'a observé formellement que pour deux médicaments, *Arsen.* et *Canth.*, la présence de cellules épithéliales dans l'urine. Cela tient évidemment à ce que les recherches microscopiques se sont bornées à ces deux médicaments. (ibid.)

Graisse.

On a constaté qu'il produit réellement des globules de graisse dans l'urine. La présence de la graisse dans l'urine permet de conclure à une dégénérescence graisseuse des reins, l'une des formes diverses de la maladie de Bright.

Cylindres fibrineux de l'urine.

Ce symptôme qui est le plus important et le plus certain pour le diagnostic et le pronostic de la maladie de Bright n'a été signalé jusqu'ici d'une manière positive que pour les médicaments *Arsen.*, *Canth.*, *Phosp.* et *Sabin.* Il est du reste d'autres médicaments, tels que *Merc.*, *Terebenthin.*, *Aur.*, *Iod.* et *Juniperus* dont les autres effets physiologiques font présumer qu'ils doivent jouir de la même propriété.

Avant l'*Arsen.*, d'après le Dr Pope, le rein est gorgé d'un sang qui est changé dans sa qualité, et dont le sérum transsude abondamment des veines dans le tissu cellulaire ; la peau est dans un état d'irritation, le malade est en général pâle, d'un blanc de cire, épuisé et œdémacié. (Brit. Journ. of hom., 1858.)

ARSEN. — FIÈVRE TYPHOIDE (Ruckert.)

Remarques générales.

Quand la langue est devenue sèche et couverte d'un enduit noir brunâtre, quand il y a soif violente, chaleur brûlante, angoisse, lorsque les malades se jettent de côté et d'autre, que le ventre est tympanisé, et avec cela (dans la plupart des cas) constipation, que les malades parlent très-vivement on doit, penser sans hésitation à *Arsen.* 30e, une et deux fois par jour. Les signes importants qui suivent, et surviennent ou immédiatement, ou dans le cours de la maladie, parlent pour son emploi certain : Lèvres, gencives et dents couvertes de mucosités brunes ou noires, coins de la bouche ulcérés, haleine fétide, vomissement de mucosités vertes, douleur dans la région iléocœcale, peau chaude, sèche, souvent avec sueur abondante, sans soulagement du malade, délire furibond en même temps que le malade se jette de côté et d'autre, avec mussitation, marmottement, quelquefois sans con-

naissance. — Le pouls qui a l'habitude d'être fort et rapide au commencemeut, devient petit peu à peu, rapide et fréquent et même tremblant; diarrhée, (généralement seulement quand la maladie décline vers la fin), soubresauts des tendons, carphologie, affaissement des traits; le nez devient pointu, — quand les malades sont couchés sans connaissance, que le pouls est assez sûr crit. ces signes indiquent l'*Arsen.*, (Kreuss.) p. 37.

Voyez Hartmann, *Thérapeutique.*

On doit attendre les plus grands services d'*Arsén.*, et *Carbo. v.*, dans le typhus abdominal, quand cette dangereuse affection est arrivée à son apogée. Seulement on doit le doser à doses répétées et fortes. Il est incroyable combien le système végétatif nerveux est tombé bas dans cette maladie, et combien le cerveau et la moëlle épinière en sont affectés profondément. J'ai vu des hommes prendre de grandes quantités de stimulants diétéliques sans en éprouver la moindre émotion, et la maladie se passait comme si on n'avait rien fait. Dans ce cas, le spécifique convenable sera administré à une dose répondant à l'état du malade. (Hygea III. 247. — Griellelidy.)

Nous devons nous proposer dans le typhus abdominal, de trouver un remède qui touche au foyer de la maladie, et de là retentit sur l'ensemble des symptômes. Ceci n'a été résolu ni par d'autres ni par moi jusqu'à présent; mais je dois indiquer un médicament qui de tous ceux à moi connus, a répondu le plus souvent et que j'administre déjà depuis plus longtemps que tous les autres médicaments et avec les meilleurs résultats, c'est l'*Arsen.* Qui ne connaît pas sa force curative dans les abcès et même dans les inflammations des organes intérieurs? Peau sèche, langue sèche et fendillée, soif inextinguible, diarrhée avec météorisme, faiblesse et caducité lui sont particuliers, j'ai déjà donné l'*Arsen.*, au moins dans 50 cas, tout seul et sans aucun autre médicament, dans de vrais fièvres nerveuses et j'en ai toujours eu de très-

bons succès. Vers la fin seulement de la maladie où l'affection de poitrine ressort d'une manière importante, je donnais encore *Phosph.*, et *Senega.* (Hygea VIII, 327. — Fleischmann.)

Les 70 malades atteints de fièvre nerveuse ont pris *Arsen.* (Quelques-uns vers la fin *Phosph.*, et *Senega*) et je crois que le résultat peut être considéré comme favorable, mais je ne puis partager l'opinion du Dr Vehsemeyer, qui prétend qu'on doit donner différents médicaments suivant les différentes périodes; car je crois qu'il faut toujours avoir devant les yeux le caractère fondamental de la maladie et agir contre lui. Je n'ai pas pu me convaincre par des essais, que les *fortes doses* (j'allai jusqu'à 50 grains) agissent *plus* dans cette maladie que les faibles, car il mourut également des malades avec ces doses, et ceux qui guérissaient ne guérissaient *pas plus vite* que si je leur eusse donné la 3e trit. ou la 3e dilut. (Ibid, IX p. 574. Fleischmann.)

J'employai également *Arsen.*, dans la 2e période du typhus abdominal. *Arsen.*, 2, 8, 16 goutt. trit. avec *Sacch. lact.*, en 8 doses, une toutes les 3 heures. Il me parut multiplier dans quelques cas les selles liquides; mais je ne m'en effrayai pas, je donnai seulement les jours suivants une faible dose et bientôt les douleurs de ventre disparurent ; les selles liquides cessèrent et il se montra une douce sueur. Les selles liquides cessèrent souvent après la première dose d'*Arsen.* (Ibid 17, 67 Bremifleck.)

Sur 45 malades du typhus, il en mourut 7 ; il s'établit alors 1 ; 6, 4 comme proportion des décès aux guérisons. Dans le traitement, *Arsen.*, se montra comme toujours le principal médicament. Les signes généraux qui l'indiquaient étaient ; perte générale des forces jusqu'à la grande prostration, étourdissements, bourdonnements d'oreilles avec dureté de l'ouïe, visage altéré particulièrement, langue complétement fendillée et desséchée avec enduit noir ou sale et

visqueux, soif inextinguible, hypogastre météorisé et sensible, selles minces, fétides ou sanglantes et émission involontaire de celles-ci. (Ibid. 18, 462. Rothausl.)

En 1843, *Arsen.*, 3e et 4e dilut. se montra le médicament principal dans le typhus abdominal, et je vis se confirmer *complètement* les expériences de Fleischmann. (Meyrhofer Ibid.)

Un médicament de premier ordre était *Arsen.*, particulièrement quand il y avait douleur brûlante dans l'estomac et l'intestin, quand la langue était noire, quand il y avait des convulsions et de la miliaire (poupre), *sudamina*, pétéchies, saignement dans les périodes plus avancées, en deux mots, aussitôt que la putridité se montrait, on ne pouvait alors le remplacer par aucun autre médicament. Il était également indiqué quand la maladie affectait la forme d'une fièvre intermittente, je crois avoir sauvé avec ce seul médicament la plupart des malades difficiles. Un autre médicament tout aussi bon est *Bell.*, quand il y a perte de la parole et de l'ouïe, spasmes du gosier avec délire et congestion vers le cerveau. (Strecker, Allg. Zeit. 12, 202.)

Quelques cas de fièvre nerveuse se montraient comme variété du typhus abdominal, la chaleur brûlante prédominante avec ardent désir de boire, les nuits troublées par des rêves agités, etc., annonçaient l'emploi d'*Arsen.*, dont l'usage continué enlevait la maladie dans l'espace de 8 ou 10 jours. (Hartmann-Hygea.)

Bœnninghausen dit à l'occasion d'un cas de fièvre nerveuse; qu'il ne connaît pas de signe qui annonce plus positivement l'*Arsen.*, que quand le pouls est très-précipité le matin, mais lent le soir. (Allg. Zeit.)

Arsen., ce polychreste dans toute l'acception du mot, fut donné partout ou la vie était au plus haut degré menacée, où il se manifestait positivement des signes d'altération du sang. Nous lui reconnaissions une sphère d'activité très-étendue

contre l'élément typhoïde, dans certains cas de typhus surtout, et plus particulièrement lorsqu'il arrive des dépôts pyémiques, des décompositions putrides. (Id. 51, 36 Wurmb.)

Il fallut donner *Arsen.*, 6, dans les cas ou il y avait malignité, et violence non ordinaire de la maladie. (Id. Lœw.)

Dans la 3e période qui arrive ordinairement au 15e jour de la maladie, souvent beaucoup plus tard, le malade offre des symptômes tout différents. La stupeur de la période précédente est montée jusqu'au sopor, le malade continue de rester couché sur le dos, et est plongé dans une somnolence continuelle dont on ne peut le tirer qu'en criant fort et à diverses reprises. Le malade regarde alors d'un œil fixe et sans expression celui qui trouble son état de somnolence. Sa physionomie rappelle la face hippocratique, le front est couvert d'une sueur froide, les lèvres et les dents sont couvertes d'un enduit épais et fuligineux, ainsi que la langue qui est sèche et que le malade ne peut sortir.

Les efforts qu'il fait pour y arriver se résument en un tremblement de celle-ci. Quand on donne à boire au malade, on entend la boisson descendre dans son estomac. Le météorisme est devenu tympanitique; quand on presse sur la région du cœcum, le malade a des spasmes convulsifs, il n'a pas perdu sa sensibilité, comme quelques auteurs le prétendent, seulement elle est obscure. — Les selles et les urines sont involontaires, et répandent une odeur pénétrante, — la respiration est très-gênée par le tympanisme, elle est ronflante; la toux s'humecte, et cependant le malade ne peut pas expectorer, sa parole est balbutiante, inintelligible. Le pouls petit et tremblant, donne de 120 à 140 par minute, sa peau encore d'une chaleur mordicante au début de cette période, se couvre d'une sueur froide et visqueuse, sa faiblesse a atteint le plus haut degré, et le malade est incapable de faire le moindre mouvement; les mains seulement sont encore occu-

pées à tirailler les draps du lit, où à d'autres mouvements automatiques, le délire mussitant arrive particulièrement la nuit. *Arsen* est ici le principal médicament, et quand même un médicament intermédiaire serait nécessaire, il ne faut pas employer la 30e, mais la 2e et 3e trit. souvent répétées et dissoutes dans de l'eau. Quelques cuillerées à thé toute les une ou deux heures, sont la dose, avec abstention la nuit ; on le continue 6 ou 8 jours, et alors dans les cas favorables, il arrive un sommeil critique pendant lequel la respiration devient plus calme, le ronflement cesse, et le pouls cesse d'être tremblant. (Vehsemeyer I, 147).

Après que l'auteur a prouvé dans tous les sens l'analogie qui existe entre l'iléotyphus arsenical et le typhus abdominal, ilcondut :

Résultat final.

L'Ileotyphus arsenical et le typhus abdominal, sont dans les signes anatomiques comme dans les signes physiologiques, deux maladies se ressemblant d'une manière parfaite l'une et l'autre.

Expérience.

L'arsenic le producteur de l'Ileotyphus arsenical guérit le typhus abdominal. Dans l'hôpital des sœurs de la miséricorde de Gupendorf, à Vienne, on eut dans l'année 1861, 167 cas de cette forme de maladie ; ils furent traités avec des petites doses ; 156 furent guéris. — Œstr. ztschz. II, 129 Hausmann.)

Fleychmann se prononce contre Wurmb qui ne donne pas ses préférences à l'*Arsen* dans le typhus abdominal et continue ainsi : si on met de côté, dit-il, cette analogie anatomopathologique, et qu'on s'en tienne avec Hahnemann, seulement

aux symptômes et à la loi Similia-Similibus, alors *Arsen* doit paraître comme un spécifique dans ces cas de typhus, qui atteignent les individus faibles, débiles, épuisés (particulièrement les enfants ou les personnes d'un âge avancé); qui prennent une forme lente, et avec une perte de force extraordinaire (arrivant rapidement) avec amaigrissement jusqu'à l'état de squelette, avec constipation opiniâtre, depression de l'hypogastre, peau sèche comme du parchemin, et quand il se produit un exanthème tacheté (Ibid. Fleischmann).

Les autres points de repaire, pour le choix du médicament, sont : délire tranquille, perte complète du sentiment. Le malade est couché comme s'il était paralisé, et cet état est interrompu souvent par des cris perçants et des mouvements convulsifs ; soif violente, fréquente, et il boit cependant peu à la fois, langue sèche comme du bois, non flexible, déglutition difficile, voix âpre, enrouée, criarde, respiration anxieuse, pénible, précipitée ; toux courte, sèche, accès de toux menaçant d'étouffement subit, effort avec impossibilité d'avaler, regard apathique, fixe, vague, visage auxieux et trahissant de profondes douleurs, décharné, abattu, (Fleischmann).

Les malades sont très-agités et très-anxieux, et en général si faibles, qu'ils ne peuvent remuer que les mains, les pieds et la tête, mais non le tronc, et qu'ils ne peuvent alors volontairement changer de position dans le lit. Le pouls est très-rapide, même fréquent, et en général irrégulier ; la température très-élevée, les joues brûlantes et rouges, soif insatiable. Avec ces accidents d'excitation, la décomposition du sang marche du même pas, comme le prouve les exanthèmes et les ecchymoses, les hémorragies violentes, fréquentes des organes les plus divers, l'état particulier du sang et les décompositions de tissus sur les parties qui supportent le poids du corps, ou sur d'autres régions ; l'intelligence n'obéit plus à la volonté ; les rapports de réciprocité entre les facultés intellectuelles sont bouleversés ; l'imagination déréglée, exaltée,

voit se succéder avec rapidité des tableaux extraordinaires; ces tableaux causent toujours de l'anxiété, et flottent devant l'esprit du malade, ses facultés perceptives sont souvent tout à fait abolies, et alors les malades ne se plaignent de rien; les selles sont involontaires; mais l'urine est souvent retenue et la vessie est tellement distendue, qu'il arrive souvent que non-seulement elle menace de se rompre, mais encore qu'elle se rompt réellement, si l'urine n'est pas évacuée à temps par un moyen mécanique. Lèvres et langue sèches, cette dernière souvent ligneuse, fendillée ou bien pure, ou couverte d'un enduit épais; l'enduit est souvent brun noirâtre, et recouvre quelquefois les lèvres et les dents; parole inintelligente; parfois impossible;—les secrétions intestinales sont colliquatives, les selles très-fréquentes sont aqueuses et sanglantes; le météorisme est quelquefois d'une étendue énorme, — gros râle abondant dans la poitrine, ronflant et sibilant, la perte d'appétit arrive rapidement, et les malades sont de la plus grande maigreur (Etudes III.)

Arsen a une sphère d'action très-étendue dans le typhus; il est aussi bien approprié aux cas limités à l'affection de la muqueuse intestinale, que dans les cas plus graves et les plus étendus, son efficacité dans ces différents degrés de l'affection typhoide est (comme celle de *Bryon* sur le cerveau et le système vasculaire sanguin) la plus manifeste et la plus évidente, tranchante et décisive sur la force vitale organique, aussi bien que sur les désordres qui se sont produits. Mais si l'on veut voir dans tout son éclat les effets merveilleux de ce médicament héroique, alors il ne faut pas jouer avec les doses de celui-ci dans le typhus (Trinks, vol. I, p. 216).

Arsen était un médicament de premier ordre, lorsque la peau était ou sèche, ou parcheminée, ou brûlante, ou avec des sueurs visqueuses; quand il y avait pétéchies, selles diarrhéïques involontaires teintes de sang, et un abattement considérable de toutes les forces; selon moi, les selles teintes

de sang indiquent tout particulièrement l'*Arsen.* Lorque les selles sont paresseuses ou s'il y a constipation, il sera difficilement de quelque utilité, et dans ce cas, il doit être mis après *Bryon.* (Ibid. Bojanus).

Coup d'œil retrospectif.

23 médecins différents parlent de l'emploi d'*Arsen* dans les fièvres nerveuses.

Les remarques générales ont presques toutes rapport à la forme du typhus abdominal.

4 au typhus de la faim. Dans quelques cas, il cite les considérations de Haussmann qui dit que l'*Arsen.* peut produire un état semblable au typhus abdominal et par cela même guérir aussi.

Fleischmann vit *Arsen.* indiqué particulièrement chez les individus faibles, cachectiques, épuisés, (notamment les enfants et les personnes d'un âge avancé). Celui-ci trouva aussi *Arsen.* particulièrement à sa place quand le typhus affectait une marche lente.

Parmi 16 malades affectés de fièvre nerveuse cités, 5 étaient du sexe masculin, 8 du féminin et 3 enfants. 3 étaient de 11 à 13 ans, 10 de 14 à 26 ans, 3 de 32 à 33 ans, et quelques-uns étaient indiqués comme bien portants et vigoureux.

La forme de la maladie fut 13 fois le typhus abdominal; une fois, une fièvre rhumatismale devenue nerveuse, une fois désignée comme une fièvre nerveuse lente, et une fois comme putride.

D'après Wurmb, *Arsen* convenait dans les fièvres typhoïdes où l'on rencontrait des collections de pus et de sang, et décomposition putrile.

Toutes les remarques générales ont trait à des *affections graves* et les syptômes cités plus bas ont rapport à elles :

Dans tous les cas, excepté deux où *Arsen* fut donné alterné avec *Bell* et *Bryon*, *Arsen* fut le seul qui guérit; et amena,

quoique d'autres eussent eté donnés auparavant, une solution favorable. Dans 2 cas on employa en même temps des applications froides et des lavages.

Ensemble de symptômes.

Etourdissement, bourdonnement d'oreille, dureté de l'ouïe (3 ans 3 cas) violent mal de tête frontal, aux tempes et jusqu'à la nuque (1 cas). — Le malade se plaint d'élancements dans toute *la tête,* particulièrement dans les tempes, le front, la nuque, les aisselles, le dos. En général elle sent dans tout le corps des enlacements douloureux avec chaleur brûlante (1cas) — continuel *subdélirium* pendant le sommeil; murmure, le malade se prend la tête (1 cas) — il murmure seulement (2 cas) — esprit sombre, agité, (impressionnable) ou momentanément aussi indifférent (1 cas). — *Angoisse, le malade se jette de côté et d'autre* (Kreuss). Grande agitation, anxiété. — L'imagination déréglée, exaltée, se représente des tableaux extraordinaires. — Tableaux anxieux flottant continuellement devant l'esprit du malade. — *délire continuel,* affaiblissement interrompu par des cris perçants, se jette de côté et d'autre d'une façon convulsive (Fleischmann). — Délire profond et mussitation (Kreuss et Vehsemeyer). — Perception abolie ne se plaint de rien (Etude) — est affaissé et indifférent (Kidd) (1 cas). — Il faut crier haut pour le réveiller, il regarde fixement d'un œil ouvert péniblement et sans expression celui qui trouble son sommeii (Vehsemeyer). — Quand la stupeur de la 2e période est arrivée au *sopor,* que les malades sont couchés dans un état de somnolence continuelle (Vehsemeyer). — L'intelligence n'obéit plus à la volonté (Etudes). — *Mouvements auto-matiques,* il tiraille les draps du lit (Vehsemayer) (1 cas).

Ouïe diminuée; il répond très lentement aux questions qu'on lui adresse (1 cas) — surdité (1 cas).

Yeux fixes, brillants (1 cas) — abattus, ternes, larmoyants, cernés de bleu (1 cas) — Yeux enfoncés profondément dans l'orbite, fermés et collés par des mucosités (1 cas) — cils lâches et tombant (1 cas) — visage rouge, brillant (1 cas) — abattu, pâle, (5 cas) — le malade est couché sur le dos avec nn visâge pâle, décomposé, yeux creux et profondément enfoncés dans l'orbite ; regard fixe (1 cas) regard apathique, fixe (Fleischmann) — *visage* singulièrement *altéré* (Rothausl) (2 cas) — angoisse. trahissant des douleurs profondes, abattu (Fleischmann) *face hippocratique* (Vehsemeyer) — *joues* chaudes brûlantes, rouges (Etudes) — rougeur circonscrite (1 cas) — ulcération au *coin de la bouche* (Kreuss). — *Lèvres*, dents brunes, couvertes d'un enduit noirâtre (Kreuss) — *Lèvres* noires, sales, couvertes d'un enduit visqueux (Rothausl) (1 cas) — sèches (1 cas). — Lèvres, *dents* couvertes d'un enduit épais fuligineux (Vehsemeyer) (1 cas). — Lèvres foncées, rouges, bleues (1 cas). — *Langue* fortement rouge à la pointe et aux bords, couverte de mucosités épaisses à la base, sèche, fendillée (1 cas) — *grincement de dents* fréquent (1 cas). — *Langue* sèche, liqueuse, inflexible (Fleischmann) (1 cas) — sèche, brune noirâtre (Kreuss) (1 cas) — complètement sèche, fendillée (Rothausl) (2 cas) — sèche, ligneuse, fendillée, pure ou couverte d'un enduit épais (Etude) — noire (Streck et Haussmann) — comme vernie, lisse, (1 cas). — *Enduit de la langue* souvent brun noirâtre (Etude).. — *Langue* sèche, dure, pleine d'empoules, brune noirâtre (Kidd) — sèche, tremblante ; le malade peut à peine la sortir (Vehsemeyer). — *Parole* balbutiante, incompréhensible (Vehsemeyer) ; bredouillement (4 cas). — *La parole* est comme si *la langue était trop lourde* ou *paralysée* (1 cas).

Avec dégoût complet, *désir d'eau froide* (1 cas) — soif ardente, violente, et le malade boit peu à la fois (Fleischmann — on entend *descendre les liquides* dans l'estomac (Vehsemeyer

1 cas). Déglutition difficile (Fleischman). — *Grands efforts pour avaler*, fréquents, sans résultat (Fleischmann) — *vomissement* de mucosités vertes (Kreuss) — de chaque mets et de chaque boisson (1 cas).

Brûlement dans l'*estomac* et le bas-ventre (Strecker). — *Sensibilité* de l'*épigastre* gonflé (1 cas). — *Douleur* sourde dans la *partie antérieure droite du ventre*, ne se sentant qu'à la pression (1 cas) — *Bas-ventre* sensible (3 cas) — tendu (2 cas) — retraite (1 cas). — *Bas-ventre douloureux* — Spasmes provoqués par la pression de la région du cœcum (Vehsemeyer). — Kégion ileocœcale douloureuse (Kreuss) (1 cas. — *Bas-ventre météorisé*, sensible (Rothausl) (Etude) (2 cas). — Le *météorisme* est devenu tympanique (Vehsemeyer). — Gonflement *tympanique* avec constipation.

Suppression des *selles* (1 cas). — Quand il y a *selles paresseuses* ou constipation il est difficilement utile (Bojanus). — *selles* fréquentes, 6 à 8 fois par jour (3 cas); liquides (Kidd) (1 cas). — Brunes noirâtres (1 cas) — ayant l'apparence de l'eau de fumier, couleur de terre glaise (1 cas) — *selles* fréquentes, aqueuses, *sanglantes*, (Etude) (1 cas). — Teintes de *sang* (Bojanus) — *selles* minces, *putrides*, *sanglantes*, involontaires (Rothausl). — Evacuations *involontaires* (Etudes) (3 cas); fétides (2 cas) — diarrhée d'une sorte de *mucosité purulente* (2 cas) — *selles* et urines *puantes* et répandant une odeur pénétrante, involontaires (Vehsemeyer) (1 cas).

Urines en général involontaires (1 cas) — comme une bière épaisse d'odeur fétide (1 cas) — fréquente rétention d'urine, au point que la vessie menace d'éclater (Etude)— urine claire (1 cas).

Voix basse, tremblante (1 cas); âpre, enrouée, criarde (Fleischmann). — *Toux nauséuse*, sèche, courte (Fleischmann) — accès de *toux* menaçant d'étouffement subit (Fleischmann) — Très *violente toux* avec mucosités se détachant difficilement (1 cas). Gros râle abondant dans la *poitrine*, sibilant imitant le bruit d'un instrument qu'on aiguise (Etude) — *Respiration* anxieuse, pénible, précipitée (4 cas) — gênée, ralante (1 cas) — respiration ronflante, gênée par la tympanite (Vehsemeyer) — haleine fétide (Kreuss). — Elancement et pression dans le sternum avec *suffocation*, la toux est sèche (1 cas).

Les *douleurs des membres* alternent avec démangeaison et brûlement à la peau (1 cas), — agit plus sûrement sur la force organique de la vie, et sur l'altération des sens. (Triuks). Quand il y a signe d'*altération du sang;* quand il y a des dépôts de nature maligne et des décompositions à craindre (Wurmb), — *décomposition du sang*, *éxanthème*, *enchymose*, hémorrhagies de différentes natures, décomposition des tissus (Etudes). — Quand il y a des éxanthèmes en forme de rougeole (Fleischmann). — Quand il y a corruption, miliaire blanche, pétéchies, hémorrhagies; il ne peut être remplacé par aucun médicament (Streeker). — Quand il y a *pétéchies*, (Bojanus).

Mouvement et agitation, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et seulement de la tête (1 cas). Il ne change pas la *position du dos* (Vehsemeyer). — *Incapable de tout mouvement* (Vehsemeyer). Incapable de se mouvoir ou de parler (Kidd).—Glisse au pied du lit (Vidd) (2 cas). — *Tremblement des membres* et impuissance à se dresser tout seul (1 cas). — Quand il y a *chute* rapide *des forces* avec amaigrissement (Fleischmann).— Rapide amaigrissement (Etude) (2 cas). — Perte extrême des forces, faiblesse (Rotausl). — Ne peut à cause de faiblesse

remuer que les extrémités, mais non le tronc (Etude) (1 cas). — *Abattement général* des forces très-prononcé (Bojanus), le plus haut degré de *prostration* des forces (Fleischmann).

Froid, frissons par tout le corps alternant avec chaleur (1 cas). — *Peau sèche*, brûlante, suant souvent fortement, sans soulagement (Kreuss). — Brûlante, sèche (4 cas). Brûlante et mordicante et sèche (1 cas). — Sèche, parcheminée, brûlante (Bojanus) (1 cas). — La nuit, brûlante, sèche, *chaleur* avec beaucoup de soif (1 cas). — *Chaleur brûlante*, avec soif, désir de boissons (Fleischmann). — Sueur visqueuse (Bojanus). — Sueur froide au front (Vehsemeyer. — Une sueur brûlante, visqueuse, couvre la peau (Vehsemeyer (1 cas). — L'eau couverte d'une sueur visqueuse, fétide (1 cas). — Toute l'atmosphère du malade répand une odeur cadavéreuse (2 cas.)

Le pouls au commencement grand et rapide, peu à peu petit, rapide, fréquent et tremblant, signe certain pour *Arsen*, ainsi que quand le malade git sans connaissance (Kreuss) — Pouls précipité le matin, plus lent le soir (*caractéristique*) (Bonninghausen). — *Pouls* très-rapide, fuyant, irrégulier (Etude. — *Pouls* 120 (1 cas), 100 (1 cas). — Vide, petit, fréquent (1 cas). — Petit, rapide, un peu dur (1 cas). — Petit, dormant, très-rapide (1 cas). — Petite, filiforme (Vidd). — Petit, tremblant, 120, 140 (Vehsemeyer).

Il y a, quant aux doses, de grandes différences entre les observateurs.

Parmi les cas, la 3e a été donnée 3 fois (Vet C. études), ont également donné la 30e. — 4 fois la 6e et la 9e. — Low donnait la 6e quand la violence était extraordinaire.

Griesselich dit : on doit donner de grandes doses d'*Arsen*, et Trinks dit qu'on ne doit pas jouer avec les doses pour voir

ses puissants effets. On trouve dans des cas les 2e et 4e puissances, et dans un cas 8 et 10 gouttes de la 2e, 3e et 4e. Avec *sacch lact.* trituré, correspondait complètement à la 3e période.

Gouttes entières et grains furent donnés le plus souvent en dilictions; en général toujours, et comme plusieurs observateurs le recommandent continués des jours entiers.

Les *succès* furent *satisfaisants*. Hartmann dit : les fièvres nerveuses furent enlevées en 8 ou 10 jours par l'usage continu d'*Arsen*, et Fleischmann, employa dans 50 et 70 cas *Arsen.* 3e seul, avec succès. Rothausl dit que sur 45 malades il en mourut 7; le rapport est comme 1 à 6 4/10. A. Guppendorf, sur 167 malades il y eût 156 guéris.

Dans quelques cas dit Breunfleck, les selles liquides se multiplièrent, et alors les doses furent données plus faibles et suivies de douces sueurs. Les selles liquides cessèrent déjà après la première dose. Des symptômes critiques à la peau et vers les reins se montrent seulement dans 2 cas.

Dans 2 cas, l'amélioration se montra après deux et 24 heures, dans 4 cas, après 3 et 8 jours; guérison dans un cas au bout de 18 jours, dans un autre, au bout de 21 jours.

REVUE DES JOURNAUX

REMARQUES CLINIQUES SUR EUPATORIUM.

(Suite.)

Il semblerait que nous devions davantage espérer de lui, quand l'apoplexie n'a pas été précédée des symptômes chroniques d'une lésion dans la substance de l'encéphale, telle que l'indiquerait un processns destructif (un ramollissement, par exemple), lorsqu'ils viennent quelque temps avant l'attaque d'apoplexie.

Dans ces cas nous avons indubitablement un caillot considérable dans la substance cérébrale, et ils seront naturellement presque désespérés,

Dans plusieurs cas d'apoplexie cérébrale, avec coma profond, quand l'*Opium* a entièrement échoué, le Dr J. Barker, de Brooklyn, a réussi à guérir avec *Apis*. Dans son opinion, basée sur une grande expérience de ce remède, *Apis* est un médicament d'une grande importance dans les affections cérébrales et spinales quand elles se manifestent principalement par le coma et les spasmes.

Constipation ; l'opium produit une suspension de la sécrétion de la muqueuse du canal digestif, par exemple, la sècheresse de la bouche et de la gorge. Il diminue probablement aussi la quantité des fecès ; il paralyse de même les intestins.

Ces deux actions s'unissent pour produire une constipation obstinée, un effet de l'opium universellement admis, reconnu, et, par les allopathes, regretté. Nous sommes cependant avec lui capables de guérir certaines formes analogues d'une forte constipation.

La principale de ces formes est la constipation par paralysie des intestins, produite par le plomb, et connue comme concomitante des « coliques des peintres. »

Rétention de l'urine. Il est douteux que l'*Opium* diminue la sécrétion de l'urine, mais il produit certainement sa rétention dans la vessie. Cela se fait, peut-être, en émoussant la sensibilité de la membrane de revêtement du col de la vessie, de sorte que la plénitude de cette vessie n'est pas reconnue par le malade. Il peut aussi paralyser les fibres longitudinales et circulaires de la vessie. Bien que la masse de l'urine soit retenue et la vessie pleine, cependant un peu d'urine peut s'égoutter à l'insu du malade.

Tout cet état est très-différent de celui que produit *stramonium,* en déterminant la *suppression* à l'urine, par la suspension des fonctions des reins.

Dans la retention d'urine, *opium* est notre meilleur remède; elle peut se montrer dans la fièvre, dans les maladies aigues, et fréquemment après l'accouchement. Nous n'employons jamais *opium* comme palliatif dans les maladies aigues et très-douloureuses, pour lesquelles nous n'avons pas trouvé de remède spécifique? deux fois j'ai pensé nécessaire de le faire, à chaque occasion, je l'ai regretté; il fit du mal. Les malades, après un soulagement temporaire, empirèrent, et, après tout, je trouvai ensuite, par une étude sévère, le remède propre, et guéris les cas, comme j'eus pu et dû le faire au début, sans *opium*.

Dans les maladies évidemment incurables, ou le malade est moribond, comme dans le cancer, etc., *opium* peut, peut-être, être donné; mais, même dans ces cas, bien qu'il n'y ait pas espoir de guérison, il sera employé sobrement.

(*A suivre*).

MALADIES DE L'ESTOMAC.

Par le Dr Bayes.

(*Extrait*).

Gastrite. — *synonimie*: fièvre gastrique, fièvre muqueuse: inflammation d'estomac; catarrhe gastrique aigu. —

Description : Inflammation aiguë de l'estomac, ou d'une partie de l'estomac, caractérisée par une grande sensibilité à la pression de l'estomac ou de cette partie enflammée; douleur aiguë, immédiatement après avoir avalé les aliments, accompagnée habituellement de céphalalgie frontale, grande prostration, voix faible, dépression d'esprit, grande anxiété, manque d'appétit, nausées, vomissements des aliments, et dans les cas de tous les liquides introduits dans l'estomac, fièvre dans quelques cas, mais frissons et sueur dans d'autres, et dans d'autres enfin alternation des deux, avec rémission

distincte ; les accès de fièvre sont plus marqués après la retention des aliments.

Variétés : Les gastrites subaiguës et chroniques ne présentent pas ces différences symptômatiques de la forme aiguë, mais elles montrent simplement moins d'acuité, et de gravité des souffrances, et, la sensibilité, les nausées, les vomissements, etc., sont moins marqués. Dans quelques cas de gastrite subaiguë ou chronique, les symptômes relatifs à l'estomac sont si peu définis, dans les premières périodes, qu'ils échappent à l'observation pendant quelque temps ; la céphalalgie, la prostration, la dépression et le manque d'appétit, avec attaques partielles de fièvre, peuvent-être les seuls symptômes subjectifs, et le dragnostic peut rester obscur jusqu'à ce qu'un exact examen physique révèle la sensibilité de l'estomac.

La *Gastrite aiguë* est rarement une maladie idiopathique, mais elle résulte habituellement d'empoisonnements irritants ; les formes subaiguës et chroniques se rencontrent fréquemment.

Les formes aiguës de l'indigestion sont considérées par quelques auteurs comme nées de la gastrite, et demandant le même traitement.

La gastrite idiopathique et ses variétés indiquent les remèdes suivants :

Aconitum napellus ; quand la fièvre générale est bien marquée, et la maladie du type soit-disant sthénique.

Antimonium crudum ; quand les vomissements et les violentes régurgitations avec nausées continuelles sont les symptômes prédominants, avec langue blanche et humide.

Antimonium tartaricum ; quand les vomissements continuels sont le principal symptôme.

Argentum nitricum ; si la douleur est très-prédominente à l'orifice cardiaque et dans l'estomac ; cette douleur se manifeste en avalant et immédiatement après.

Arsenicum album ; la langue est rouge et la surface muqueuse parait dénudée ; douleur brûlante ; grande prostration.

Baptisia tinctoria; si la fièvre prend un type remittent ou typhoïde, les symptômes gastriques étant moins prééminents que les symptômes généraux.

Belladona; si les douleurs sont marquées par des intermissions distinctes venant toujours vers le soir, et cessant vers minuit; aussi, quand les symptômes *céphaliques* sont prééminents, avec dilatation des pupilles; le vomissement est subit et rejeté avec une grande force.

Ipecacuanha; s'il y a vomissements faciles, douleurs constrictives dans les intestins; langue jaunâtre humide, tendance à la dyssenterie; vomissements muqueux, striés de sang.

Kali carbon; si la bouche est rendue douloureuse par des vésicules, et s'il y a un grand battement au creux de l'estomac.

Muriatis acid.; dans les dernières périodes de la maladie, si la prostration est très-marquée; sensation de défaillance sans pouvoir manger; ulcères dans la bouche.

Nux vomica; s'il y a langue jaunâtre très-sale, profondément chargée à la base; si le malade a usé trop librement de stimulants, ou si des occupations sédentaires et la nourriture succulente ont produit la maladie; constipation; tempérament bilieux.

Putsatilla; si la langue est humide, mais très-blanche; goût amer persistant; palpitation au creux de l'estomac; tempérament leuco-phlegmatique.

Veratrum viride; sensation brûlante à la langue et dans l'œsophage; avec enduit jaune vers le centre de la langue,

Adjuvants; glace, par petits morceaux, à l'intérieur; ouate humide à l'extérieur; fomentations chaudes sur l'épine.

Régime; lait, par cuillerées, s'il peut être supporté, en l'augmentant graduellement, à mesure de l'amélioration de farineux doux, et de bouillon.

INDICATIONS SYMPTOMATIQUES.

Aconitum napellus :

Appétit, perte d'. — avec goût aigrelet dans la bouche; ou

goût amer avec douleurs dans la poitrine et sous les côtes.

Aversion pour les aliments.

Eructations, avide ou désir inefficace de rôter.

Hoquet, spécialement le matin, ou même après avoir mangé ou bu.

Sensations et douleurs : — Pression, comme par un poids ou une pierre dans l'estomac et au creux de l'estomac (avec sensation de réplétion) ; elle augmente jusqu'à l'asthme et s'étend au dos avec contraction ; sensation de roideur comme par un effort

Sensation douloureuse de tuméfaction au creux de l'estomac, avec manque d'appétit et haleine courte par accès. Sensation de contraction dans l'estomac comme par un astringent.

Violentes douleurs dans l'estomac après avoir mangé ou bu. —

Serrement, pression, plénitude et poids dans les hypochondres.

Sensation de grippement au creux de l'estomac avec nausée, mal de cœur, et imminence de régurgitation.

Goût ; — amer ou insipide, et poisonneuse, comme par les eaux stagnantes ou les œufs pourris.

Tous les aliments et les boissons, sauf l'eau, paraissent amers. Goût de poivre.

Soif brûlante, insatiable pour la bière, qui quelquefois oppresse l'estomac.

Vomissements et nausées, afflux d'eau douceâtre dans la bouche, comme un pyrosis, quelquefois avec nausées.

Dégoût, mal au cœur, nausée et tendance à vomir, spécialement au creux de l'estomac, quelquefois en marchant en plein air ; quelquefois pire assis, et mieux en marchant, tendance à vomir comme si on avait mangé quelque chose de douceâtre ou de gras.

Vomissement avec nausée, soif, chaleur générale sueur profuse et enurèse.

Vomissement de sang ; de sang et de mucus, de bile verte, de lombriès.

Tendance à vomir, avec diarrhée violente.

Chez une personne hystérique, avant de manger le matin, vomissement de mucus avec nausées, et regurgitations renouvelées après manger et boire, avec mal d'estomac et violentes douleurs pressives dans le front et les orbites.

Vomissement de grande quantité de sang rouge-noir, coagulé.

Observations cliniques : Les états inflammatoires et les états fébriles aigus, avec les indications correspondantes du pouls et de la langue, indiquent *aconitum*.

Antimonium crudum.

Appétit (manque d') *Eructations* amères comme bile, régurgitation d'un liquide du goût des aliments ; hoquet.

Douleurs et sensations : Endolorissement de l'estomac à la pression.

Douleur d'estomac, comme par plénitude excessive avec appétit,

Douleurs crampoïdes à l'estomac.

Douleurs brûlantes, spasmodiques au creux de l'estomac, par accès.

Cardialgie, tension et pression au creux de l'estomac.

Pression à l'estomac, de bonne heure le matin, avec soif.

Sensation de boulimie dans la région de l'estomac, sans appétit en marchant, non soulagée en mangeant.

Paresse et disposition à se coucher après dîner.

Lassitude, tremblement, fatigue et pesanteur dans tous les membres, après dîner.

Difficulté de respirer, après dîner.

Soif violente, avec sécheresse des lèvres.

« le soir et la nuit.

Vomissements et nausées: Nausées avec vertiges.
Nausées après avoir bu un verre de vin.
Nausées et vomissements.
Vomissements terribles avec convulsions.
Vomissements de glaires et de bile.
Violent vomissement avec diarrhée et angoisse excessive.

Action de *Magnesia*, par le Dr R. T. Cooper.

Il y a quelques jours, une pauvre colporteuse me consulta. Elle a été depuis 18 mois, dans l'habitude de se servir de granules effervescents de *citrate de magnésie* dans sa boisson aqueuse ordinaire, autant que ses moyens lui permettent de s'en procurer, quelquefois elle en prit 4 ou 5 fois par semaine, ou même plus, une once lui durant 3 ou 4 fois. Dans ce cas, nous devions naturellement nous attendre à trouver les symptômes de la *magnésie* prédominants, si nos expérimentateurs peuvent avec des doses comparativement petites produire des symptômes nombreux et caractéristiques, il n'est que raisonnable de supposer qu'une femme vivant d'un régime simple et uni, et ayant pris abondamment une substance médicinale, put, au bout de 18 mois, être trouvée souffrante des symptômes qu'elle produit. *(A suivre).*

VARIÉTÉS

INTOXICATION PAR PIQURE D'ABEILLE

Par M. David, interne à Genève.

Bulletin de la Société médicale de la Suisse romande, 1874, *n°* 8.

Le 5 août 1874, à 2 h. 1/2 après midi, un infirmier, âgé de 18 ans, fut piqué par une abeille à la face palmaire du

médius de la main droite, et fit immédiatement l'extraction de l'aiguillon. Aussitôt après la première douleur de la piqûre, il est pris d'une démangeaison excessivement vive, qui remonte très-rapidement le bras et se répand sur toute la partie supérieure du corps. L'auteur lui conseilla de se mettre un moment sur son lit, mettant une bonne partie des symptômes sur le compte de l'impressionnabilité de ce jeune homme. Dix minutes plus tard, M. D. est appelé de rechef, et trouve le malade dans un bain froid, où les démangeaisons avaient pris une intensité intolérable : douleurs de tête excessivement vives, bourdonnements d'oreilles, diminution sensible de l'ouïe, voix un peu rauque, laryngée (peut-être sous l'influence de l'émotion). Excitation voisine du délire. La figure, les deux bras, toute la surface du thorax sont le siége d'une rougeur érythémateuse mamelonnée très-intense, la figure est particulièrement boursoufflée, les conjonctives sont injectées. Pouls petit et très-rapide. Des lavages avec de l'ammoniaque délayée dans de l'eau amènent un grand soulagement, mais ne peuvent se faire sur le devant du thorax, les émanations d'ammoniaque empêchant le malade de respirer. A 3 h. 1/4, les maux de tête persistant, bain de pieds sinapisé qui occasionne immédiatement aux extrémités inférieures un érythème identique à celui de la partie supérieure du corps. A 4 heures, plusieurs vomissements qui le soulagent, et qui sont suivis de sommeil. A 7 heures, diminution notable de l'éruption aux bras et à la poitrine ; elle a cessé à la tête, mais est encore très-visible aux jambes. Céphalalgie tolérable. Après une nuit très-agitée, il a encore le lendemain un peu de lourdeur de tête, et quelques plaques un peu rouges aux extrémités. Le soir, tous les symptômes avaient disparu.

DANGERS DE L'ABSORPTION DE L'ACIDE PHÉNIQNE

La légèreté avec laquelle les journaux accueillent certaines recettes d'*hygiène* nous font un devoir de prémunir contre leurs dangers. d'autant plus à redouter qu'elles s'adressent souvent à des enfants.

Une feuille publique insérait dernièrement un article sur la morsure des vipères, formulait le précepte *'introduire de l'acide phénique dans la plaie, immédiatement après la morsure du reptile. L'acide devait être mêlé à de l'alcool dans la proportion des deux tiers d'acide, ce qui détruisait le poison.*

Voilà qui est explicite, et trop souvent l'on parle de cet agent toxique de façon à le faire passer pour être à peu près inoffensif. Or, l'expérience suivante, qui m'est personnelle, prouve qu'une pareille pratique peut faire beaucoup plus de mal que le venin même qu'elle vient combattre :

J'ai choisi un chat vigoureux et adulte pour sujet de l'expérience.

Ayant mis environ 2 cuillerées à café d'alcool *saturé* d'acide phénique cristallisé, dans 2 cuillerées à potage d'eau froide, je lavai avec le mélange plusieurs points du corps de l'animal, à nu, c'est-à-dire en écartant les poils, sans que cela parût lui faire de mal ; quelques minutes après, le même mélange fut appliqué successivement deux à trois fois, sur une égratignure située au nez et recouverte de gouttelettes de sang desséché. Aussitôt, l'animal, qui s'était prêté à la première opération avec assez de calme, poussa des grognements de colère, fit des efforts pour s'échapper, mais ne put y réussir, et tomba en se débattant, ouvrit convulsivement les mâchoires à plusieurs reprises, puis mourut dans le moment même.

Aucune substance toxique, y compris l'acide prussique, n'aurait pu avoir une action délétère plus prompte. Aussi je crois de mon devoir de porter ce fait remarquable à la connaissance du public médical. L'effet si rapidement meurtrier

de l'acide phénique, malgré son mélange à l'eau, s'expliquerait-il ici par son état de pureté ? Toujours est-il qu'il est nécessaire que de nouvelles expériences soient instituées à ce sujet, car on ne peut rester dans l'indécision sur l'activité d'une substance aujourd'hui fort répandue. C'est une question urgente d'hygiène publique. Tous nos confrères pourraient citer des accidents plus ou moins sérieux produits par l'acide phénique, dont les applications tant internes qu'externes demandent enfin un contrôle sérieux et indispensable.

Dr Frestier, de Lyon.

SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE

Séance du 20 *février.* — PRÉSIDENCE DE M. CL. BERNARD.

. . . . . .

. . . . . .

M. *Dupuy* a recherché ce qu'avait d'exact l'opinion des physiologistes qui assimilent l'action de la strychnine à celle du curare. Il a voulu voir si réellement la strychnine agissait sur les nerfs moteurs de telle sorte que leur excitation ne soit plus suivie de la contraction des muscles Il n'en est rien. — Lorsqu'une grenouille a été empoisonnée par la strychnine, donnée à haute dose, elle tombe il est vrai en résolution, et la période de convulsion passée, elle paraît absolument inerte ; mais si, à ce moment, on excite le sciatique mis à nu, on constate une contraction immédiate des muscles de la jambe. Les nerfs moteurs n'ont donc pas été paralysés par la strychnine

M. *Claude Bernard.* Je ferai à propos de la communication de M. Dupuy, une simple remarque, mais qui prouve combien sont complexes souvent et délicates les expériences physiologiques et leur interprétation. M. Martin-Magron, en effet,

et d'autres avec lui, ont prétendu que la strychnine et le curare avaient une action analogue — et leurs observations, certainement bien faites, les conduisaient à dire que, chez les grenouilles strychnisées, l'excitation des nerfs moteurs n'était pas suivie de contraction. Cela est vrai en été, mais en hiver il n'en est pas ainsi et les muscles de la grenouille réagissent toujours dans cette saison.

Aussi, je ne saurais partager l'opinion de ces auteurs et, pour ma part, il me semble prouvé que le curare et la strychnine doivent être considérés comme des antagonistes. Une expérience bien nette le démontre. Qu'on fasse la ligature du train postérieur de la grenouille en ne respectant que les nerfs de la région, et qu'on donne de la strychnine à l'animal ainsi préparé, on observera des contractions des muscles postérieurs, mais la sensibilité aura disparu. Si, au contraire, le curare est employé la sensibilité persistera, mais la motilité fera défaut absolument. Cette expérience ne prouve-t-elle pas que ces substances sont antagonistes? l'une, le curare, agit d'abord sur les nerfs moteurs sans atteindre la sensibilité, tandis que l'autre, la strychnine, agit d'abord sur les nerfs sensitifs et n'agit que beaucoup plus tardivement sur les nerfs moteurs.

Séance du 27 février. — PRÉSIDENCE DE M. CL. BERNARD.

M. Carville. Dans la séance précédente, M. Dupuy est venu rendre compte d'une série d'expériences à la suite desquelles il a cru pouvoir conclure que le nerf sciatique mis à nu, chez une grenouille empoisonnée par une forte dose de strychnine, réagissait toujours sous l'influence d'une excitation. Je ne saurais partager cette manière de voir. J'ai toujours constaté, au contraire, que lorsque la grenouille strychnisée est tombée en résolution, le nerf sciatique, mis à nu, est inexcitable, et cela même pendant l'hiver; les muscles ont, d'ailleurs, con-

servé leur excitabilité. Je vais, du reste, répéter l'expérience devant les membres de la société.

M. *Vulpin.* Je ne me rappelle pas exactement le contenu du mémoire de Martin-Magron et de M. Buisson. S'ils ont fait un rapprochement complet entre l'action du curare et celle de la strychnine, ils ont commis une énormité physiologique, car les effets de ces deux substances, pendant la marche progressive de l'empoisonnement sont absolument différents. Mais s'ils se sont bornés à dire, relativement à la motricité des nerfs, qu'à une certaine période de l'empoisonnement des grenouilles par la strychnine, on trouve, si la dose de la substance a été suffisante, une abolition complète de cette motricité, je crois qu'ils ont eu raison (1). Lorsque la période de convulsions est terminée, période plus ou moins durable et plus ou moins violente, la grenouille tombe en résolution complète, et si l'on met alors un de ces nerfs sciatiques à nu on constate que la motricité de ce nerf est abolie. Si la dose n'a pas été suffisante, on trouvera cette motricité simplement affaiblie,

M. *Cl. Bernard* Je ne crois pas que la question doive être ainsi posée, et M. Martin-Magron et Buisson ont établi entre la strychnine et le curare des rapprochements qui n'ont pas de raison d'être. Ce n'est point les effets ultimes que peuvent produire deux poisons qu'il faut considérer, mais les phénomènes initiaux et la marche de ces phénomènes avant qu'ils n'aient produit, en dernier analyse, la mort des éléments anatomiques. Ce qui distingue un poison c'est l'*évolution* toxique, l'ordre dans lequel les éléments sont atteints. Or, la strychnine et le curare ont dans leur action une marche bien distincte et pour ainsi dire opposée. Le curare atteint d'abord les nerfs moteurs et cela successivement en commençant par leur extrémité, puis il s'attaque aux vaso-moteurs. La strych-

(1) La période d'excitation est *primitive*, celle de résolution *consécutive*,— selon la loi universelle de Réaction ou d'Évolution. (*Note de la Rédaction.*)

nine, au contraire, n'agit pas *primitivement* sur les nerfs moteurs ; elle agit sur la moelle épinière et sur les nerfs sensitifs; c'est ce qui la caractérise.

M. *Cornil* en son nom et au nom de M. Lépine, communique une observation de *paralysie générale spinale,* suivie d'autopsie. Il s'agit d'un malade, âgé de 27 ans, de bonne santé habituelle; dans ses antécédents personnels, on relève seulement qu'il aurait eu dans son enfance une paralysie des membres inférieurs qui dura quelque temps, et fut suivie d'une guérison parfaite. Il souffrit du froid pendant le siége de Paris, et dès le mois de décembre 1870, il commença à éprouver de la faiblesse dans le membre inférieur droit : il marchait en fauchant. Il n'avait pas de douleurs, mais éprouvait des contractions fibrillaires dans les muscles du membre. Au mois de septembre, le membre inférieur gauche se prend. La faiblesse augmente, et remonte jusqu'aux muscles sacro-lombaires. En janvier 1873, les deux bras sont atteints. On constate une diminution des masses musculaires, mais sans déformation notable, comme dans l'atrophie musculaire progressive. Il n'y a pas de véritable contracture, mais des symptômes bulbaires apparaissent : diminution de la contractilité du palais, difficulté croissante de la déglutition, sensations bizarres dans l'arrière-gorge, diminution de la sécrétion salivaire. Les accidents sont aggravés rapidement et le malade a succombé à des accidents asphyxiques.

A l'autopsie, on a trouvé un ramollissement de la moelle avec une destruction de cellules nerveuses des cornes antérieures, une sclérose de ces cornes antérieures et un épaississement de vaisseaux. Il existait, en outre, une altération des cordons latéraux de la substance blanche de la moelle. Les cordons postérieurs sont normaux.

NOTES ÉPARSES

COLLECTÉES PAR FEU LE Dr DESTERNES.

(Suite).

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ HAHNEMANNIENNE.

Traitement homœopathique des maladies des yeux (Dr Dudgeon).

Arsen, possède une grande puissance d'action sur les yeux. La conjonctive n'est pas seule à ressentir son action, la sclérotique et la choroïde l'éprouvent également. Nous trouvons dans ses symptômes des indications très-évidentes pour nous guider dans l'emploi de ce médicament dans les ophthalmies *catarrhales*, *scrofuleuses*, *rhumatismales*, *arthritiques* et *scorbutiques*, et aussi dans quelques états d'ophthalmies des camps, d'ophthalmies *gonorrhéïques* et des nouveau-nés, surtout quand les douleurs sont très-violentes et brûlantes, et quand il y a une sécrétion semblable à celle que produirait une matière acide et séreuse. — Le caractère intermittent des symptômes sera une autre indication pour l'emploi de ce médicament.

J'ai trouvé l'*Arsen* utile dans l'ophthalmie que j'appelle *exanthématique*, aussi dans l'ophthalmie qui survient après la rougeole, surtout quand le larmoiement était abondant et lorsque les larmes excoriaient la joue, et je ne doute pas qu'il ne soit également utile dans quelques cas d'*ophthalmie scarlatineuse* et *varioleuse*; il semble même être le seul remède dont nous puissions espérer quelque avantage dans l'ophthalmie causée par la phlébite utérine. L'influence bien connue que ce médicament peut développer sur les vaisseaux hémorrhoïdaux ainsi que le caractère typique de ses symptômes semblent montrer son utilité dans ce que l'on appelle l'*ophthalmie hemorrhoïdale*, on peut en dire autant de l'ophthalmie menstruelle. (Journ. de la Soc. hah., t. III, p. 547.)

Choléra cyanique.

Met alb. est de tous les médicaments celui qui couvre le mieux la période cyanique arrivée à tout son développement. Les caractères de la prostration y sont portés à un degré excessif, l'amaigrissement rapide, l'insomnie avec syncopes, le décubitus dorsal, les taches cyaniques sur tout le corps, même aux parties génitales se rencontrent dans ce médicament. Le moral offre tous les caractères de l'anxiété poussée jusqu'au désespoir. L'état fébrile est caractérisé par le froid avec tous les caractères de l'état du pouls indiqué par la période cyanique. A la face qui est hippocratique à un haut degré, il y a la teinte cyanique prononcée. La soif est excessive. Les vomissements ont tous les caractères des vomissements cholériques. Il en est de même des selles; elles sont suivies de ténesme et de tranchées. La voix cholérique, les crampes, la lividité des ongles, ici les symptômes déterminants sont abondants. (Commissaires : MM. Giraud, Hureau, Chancerel, Léon Simon, t. III, p. 824.)

Fièvre jaune (Dr Adolphe Cartier,

Je me suis très-bien trouvé d'*Arsen* pour arrêter les vomissements, calmer les nausées et le malaise épigastrique, Il agit très-bien contre l'agitation et l'insomnie. (t. IV, p. 133.)

Choléra (Dr Varlez).

La forme correspondante à l'*Arsen.* est celle-ci : pouls insensible, voix sans timbre, soif inextinguible, — anxiété précordiale, — ardeur à l'épigastre, dans les intestins, au gosier, — constriction de la poitrine, — coliques violentes, — évacuations avec ardeur à l'anus. — selles blanchâtres, — urines rares, rougeâtres, sanguinolentes ou jaunes, verdâtres, brunâtres, — ardeur à l'urèthre, — respiration

gênée, — agitation, jactation, — langue froide, bleuâtre, plombée, — raideur des muscles du tronc, — progrès rapide de la cyanôse, crampes aux mollets; face cholérique, creuse, décomposée. (t. IV, p. 43.)

Bell., *Ars.*, *Merc.*, *Phos. op.* sont conseillés dans la fièvre typhoïde consécutive, (*ibid.*)

Maladies des femmes enceintes (Dr Croserio).

Oppression. Si elle est accompagnée de pâleur ou de bouffissure du visage, ou de couleur un peu bleuâtre, sifflement dans la poitrine, faiblesse générale, impossibilité de rester couchée, œdème des extrémités inférieures, régurgitation des aliments ou d'eau, *Arsen*, 30, une cuillerée à café toutes les 3 heures. Ce médicament pourra être alterné dans quelques cas avec *Ipec*, surtout s'il y a absence de soif.

Hydromètrie. Lorsque l'hydromètrie avancée était accompagnée d'œdème, d'étouffement à ne pouvoir rester au lit, *Arsen.* m'a rendu de grands services. Sous son influence, chez une femme à son sixième mois de grossesse. que le volume énorme du ventre forçait à passer les nuits sur un siége, avec œdème des extrémités, et avec les urines très-insuffisantes et épaisses, ces symptômes diminuèrent peu à peu, la respiration devint plus facile de manière à permettre de passer les nuits dans le lit, et l'accouchement eut lieu à terme d'un enfant délicat, mais qui a vécu. Dans cette période de la maladie, *Sulf.* est encore indiqué et pourrait être alterné avec *Arsen.*

Métrite. Arsen. sera indiqué lorsque la maladie a une tendance à dégénérer en gangrène et qu'il y des douleurs brûlantes dans l'utérus et les alentours, faiblesse excessive, peau couverte desueur froide, angoissemorale excessive, soif, diarrhée liquide, etc.

Péritonite puerpérale. Outre *Merc.*, dans les cas fâcheux où l'on n'aura pas pu prévenir l'épanchement dans la poi-

trine, *Arsen* pourra être d'une grande utilité, ainsi que *Carb. v.*, *Asa*, *China*, *Bell.* et *Sulf.*

Soins à donner à l'enfant.

Diarrhée. Arsen si l'enfant devient très-faible et très-pâle.

Petite vérole. Si l'éruption se faisait difficilement avec une anxiété excessive, soif, brûlement à la peau, vomissements, on donnerait *Arsen* 30e, une cuillerée à café toutes les 2 heures.

Carreau. Si la diarrhée était très-fréquente avec brûlement à l'anus et faiblesse excessive, on commencerait par *Arsen.*

Ophthalmie (Dr Dudgeon).

Ophthalmie catarrhale. Quand avec l'abondance des larmes il y a beaucoup de douleur brûlante et cuisante, les larmes étant particulièrement âcres et corrosives, ou s'il y a chémosis et que les paupières soient dans un état œdémateux, *Arsen.* sera utile.

Arsen. quand les membranes des paupières sont fortement injectées et que la maladie a pris la forme chronique.

Arsen. s'il y a une tendance à la formation de phlyctènes et ulcérations indolentes sur la conjonctive.

Ophthalmie gonorrhéique des camps, et des nouveau-nés. Quand les douleurs sont excessives et viennent par accès, le globe paraissant comme un charbon ardent dans la tête, *Arsen.* Il l'emploie aussi extérieurement, une ou deux gouttes de teinture mère ou de la 1re à la 4r dilut. dans une tasse d'eau, pour être appliquée en compresses deux ou trois fois par jour sur l'œil avec un chiffon.

Le même médicament s'emploie dans l'état chronique.

Dans l'ophthalmie rhumatismale quand les douleurs sont très-vives dans l'œil lui-même, qu'elles sont incisives ou pulsatives, *Arsen*, et *Bell.*

Quand elle se complique d'un état catarrhal.

Ophthalmie arthritique. *Arsen* est cité avec beaucoup d'autres : il est le meilleur quand l'affection de la choroïde est très-marquée.

Ophthalmie scrofuleuse. S'il y a un écoulement de larmes excessif. — S'il y a des phlyctènes ou des ulcères sur la cornée même, *Arsen*.

Ophthalmie syphilitique. Pour l'ulcération chancreuse qui attaque quelquefois la cornée après *Merc.*, *Hep.*, *Arsen.* et *Calc.* ne doivent pas être oubliés.

Ophthalmie scorbutique. Mackensie dit en parlant de l'*arseniate de potasse* : « Sous l'influence de ce médicament, j'ai eu la satisfaction de voir dans beaucoup de cas, les vaisseaux variqueux se rétrécir, la couleur bleuâtre devenir moindre, la tuméfaction de la sclérotique et de la choroïde diminuer, la vision devenir plus nette et la santé du malade s'améliorer. » (Maladie de l'œil, 2e édit., p. 542.)

Ophthalmie exanthémateuse. *Arsen.* est cité.

Ophthalmie intermittente. *Arsen.* est cité.

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ GALLICANE.

Aliénation mentale (Dr Hermel). Suite.

En résumant les symptômes guéris par *Arsen*, nous trouvons : Dyspnée, anxiété, agitation, surtout la nuit, délire, hallucination, illusions, périodicité des symptômes.

Nous n'avons point trouvé *la peur de la solitude*, *de spectres*, *de voleurs*, *envies de se cacher*, *crainte de la mort* du manuel de Iahr, qu'il donne comme des observations cliniques. (T. V, p. 268.)

Érysipèle (Dr Chargé).

Dans l'érysipèle gangréneux le malade éprouve une douleur brûlante dans la partie malade qui appelle *Arsen*, nul autre remède ne saurait le remplacer. (T. 8, p. 204).

Fièvre jaune (Dr M. de Carvalho.)

Si les symptômes s'aggravaient (2e période), *Arsen* 5°/1 gtt. (T. 1, 2e série, p. 300 — 1857).

3e *période*. En outre de *Arsen*, nous avions recours à *Phosph*, *Phos. ac.*, *Digit.*, etc.

Des éruptions arsénicales (Dr Himbert Gourbeyre.)

(Tom. II, 2e série, p. 241—1857.)

Stérilité (Dr Rubini.)

L'auteur a publié dans l'*Anemanno* un exemple de l'emploi heureux d'*Arsen*, dans la stérilité. (Rev. de la presse Italienne, par Gueyrard. (T. II, 2e série, p. 475.)

Croup. (*Ruckert*).

Hering nomme ce médicament sans donner d'indication positive, lorsqu'après *Hep* et *Spong* il n'y a pas eu d'amélioration notable, et dit qu'il a déjà sauvé maint enfant de la mort.

Le même dit encore que dans la plupart des cas de croup ayant pour origine une éruption, *Brom* et *Arsen* la font ressortir.

Hypopion (Dr Ruckert.)

Arsen 1re guérit en 15 jours, une violente ophthalmie avec hypopion. Il fut employé concurremment au collyre fait avec *Euphrasia*. (Art médical.—Janv. 1865.—Dr Gallavardin.)

Cysto-Péritonite consécutive à l'opération de la taille (Ch. Bojanus.)

Arsen conviendrait aussitôt qu'il y aurait vive prostration des forces, extrémités froides et lividité intense des lèvres de la plaie.

Traitement des accidents consécutifs à l'opération de la cataracte (id.)

Dans le cas où le malade se plaint de douleurs brûlantes très-vives dans les yeux comme provoquées par des charbons ardents. *Arsen.*

Ulcères dartreux.

Arsen, si le fond de l'ulcère est d'une teinte livide, qu'il avance en s'élargissant, si les bords en sont un peu élevés et durs, et que les matières sécrétées ne forment que fort peu de croûtes et que le malade se plaint de douleurs brûlantes, surtout s'il est fatigué.

Ulcères scorbutiques.

Arsen convient lorsque les bords de l'ulcère sont calleux, durs et boursoufflés, les douleurs brûlantes et lancinantes. C'est à lui qu'il faut recourir, surtout dans les cas où tout le membre attaqué par l'ulcère ressemble à l'éléphantiasis ; ce médicament amoindrit la douleur et rend les matières sécrétées moins corrosives.

Typhus.

Arsen était principalement indiqué par une chaleur brûlante, peau sèche ou sueur visqueuse, pétéchies, selles liquides, involontaires et mêlées de sang; ce dernier signe est caractéristique de son indication, tandis qne la constipation ou des selles dures, quoique journalières, indiquent de préférence *Bryou*. L'administration d'*Arsen.*, en pareil cas, serait une perte de temps irréparable.

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ HAHNEMANIENNE.

Pleurésie (Dr Wurm.)

Il détrône *Bryon* de sa vieille réputation, parce qu'il n'a pas

d'action sur l'absorption de l'épanchement, il préfère *Arnic* et surtout *Arsen* et *Sulf.* (T. IV, p. 714.)

Choléra (Dr Torrecilla.)

Arsen est très-important quand le malade respire à peine, qu'il a la langue froide et comme du marbre, et quand la peau conserve les plis qu'on lui fait. (Soc. hahn, de Madrid, trad. du Dr Crorerio. — T. V, p. 104.)

Paralysie du Pharynx (Bonninghausen.)

Arsen est cité (note clinique de M. H. de Bonneval. — Journ., t. V, p. 135.)

Asthme (Bonninghausen.)

Arsen convient dans les accès qui viennent le matin. (Ibid.)

De la fièvre typhoïde et de son traitement (Dr Aug. Rapou.)

Bartle n'a presque jamais employé *met-alb* avec avantage. « L'emploi de cette substance, dit-il dans les cas que j'ai traités ici, n'a pas fourni en général de beaux résultats, bien que je l'aie administré aux diverses dilutions et à doses répétées. Une fois seulement ou la fièvre devint lente et s'accompagna de selles liquides copieuses précédées d'une sensation extrême de faiblesse, douleurs dans le ventre et soif vive. *Arsen* 9e, alterné avec *cham* 6 produisit un effet promptement efficace. Sous son influence, il se fit un gonflement dur dans le mollet, accompagné de vives douleurs, et qui mit fin à l'affection typhoïde. Le sujet ayant souffert autrefois de scrofules, je lui administrai chaque jour une goutte d'*Iod* 2e qui fit disparaître le gonflement dur et la douleur. »

GAZETTE HOMOEOPATHIQUE DE PARIS (du Dr Roth. — 1850.)

Brûlures (Dr Traub.)

« Dans les brûlures du 1er degré je fais ordinairement ap-

pliquer sur la brûlure une compresse de toile de lin imbibée d'esprit de vin chaud, en la renouvelant jusqu'à ce que la douleur ait disparu.

« Le traitement est le même dans celles du 2e et 3e degré... Les trois degrés se rencontrent à la fois dans beaucoup de brûlures considérables. Quelques places sont déjà mortes ; sur d'autres se sont formées des phlyctènes ; à d'autres, la peau est seulement rougie. Existe-t-il des phlyctènes, il faut les ouvrir pour les vider, puis on applique sur la brûlure un simple morceau de toile de lin imbibée de cette solution arsénicale : *Tinct. arsen* 4e dilut. de 3 gram. *Eau distill.*, *esprit de vin*, à 50 gram. Par-dessus cette toile on mettra une compresse pliée plusieurs fois et imbibée d'esprit de vin aussi fort (pur) que possible, et chauffé de manière qu'on puisse y tenir le doigt, le tout enveloppé avec un morceau de ouate sèche.

« Au premier moment du contact de la solution arsénicale, la douleur devient beaucoup plus vive; mais elle diminue bientôt, et au bout de quelques minutes elle est très-supportable. Si la compresse se refroidit et se sèche, et que les douleurs redeviennent de nouveau sensibles, il faut renouveler le linge imbibé d'esprit de vin, ou bien arroser tout le bandage d'esprit de vin chaud, jusqu'à ce qu'il devienne de nouveau chaud et humide. La première compresse doit d'abord être enlevée toutes les heures, soit pour ouvrir et vider les phlyctènes qui se sont remplies, soit pour remplacer la compresse par une autre imbibée fraîchement de la solution arsénicale. Plus tard, lorsque les phlyctènes cessent de se remplir, il n'est plus nécessaire d'enlever la compresse, on peut se borner à l'imbiber de la solution toutes les heures ou toutes les deux heures.

« Le traitement doit être continué de 24 à 72 heures, mais au bout de 24 heures on peut employer de l'esprit de vin plus faible qu'on finit par remplacer par de l'eau de vie. — Je n'ai jamais vu l'esprit de vin employé même en grande quantité,

produire ni ivresse, ni autre accident désagréable. S'il n'y a pas de symptômes généraux importants, le traitement local suffit. — Si, au contraire, le malade se plaint d'alternatives, de frisson et de chaleur, si la soif le tourmente, *Acon.* 3e, etc., (p. 44.) »

Goutte (Dr Roth.)

Arsen. Gonflement douloureux des mains. Gonflement, raideur, engourdissement des pieds, et de temps en temps douleurs lancinantes. — Gonflement œdémateux des pieds. — Gonflement brillant et chaud des pieds (du dos et de la plante) qui s'étend jusqu'au-dessus des chevilles, avec des taches rondes et rouges qui causent une douleur brûlante (p. 347).

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ GALLICANE.

Fièvre nerveuse (Dr Schleicher).

Arsen. calmait la toux et agissait favorablement sur les *sudamina*, convenait quand la diarrhée était intense, que le malade laissait aller les matières sans en avoir conscience ; ce médicament rendait d'importants services, surtout quand on l'alternait avec *cham.* (Description d'une épidémie, etc., t. I, p. 90.)

Variole (Dr Frincks).

Dans une violente épidémie qui sévit à Dresde, 1848-49. *Arsen.*, lorsqu'il y avait un état sceptique très-marqué, produisait comme toujours un excellent effet. (De l'action curative du variolin, t. I, p. 712, — 1850.)

Fistule urinaire (Dr Nuñez).

2 fistules urinaires avec rétrécissement de l'urètre, consé-

cutives à une blennorrhagie ont guéri avec *Arsen.* 8,000c, *Berber* 1,000c, *Phosph.* 7,000c, *Silic.* 6,000c; quoiqu'un autre homœopathe eut administré sans succès *Ars.*, *Berber* et *Silic.*, aux dilutions ordinaires. (Congrès de 1851. — Séance du 8 sept. — Journ., t. II, p. 344.)

Fièvre jaune (Dr Martins).

Arsen., *Argent-nitric.*, *Digit.*, *Ergotine*, *Phos. ac*, et quand il y avait des déjections noires, *Veratr.-alb.* ont été employés avec beaucoup de succès. (T. II, p. 577. — 1851.)

Choléra (Dr Turrel, de Toulon).

Si l'agitation, les mouvements violents et les efforts pour s'échapper du lit, les vomissements avec sensation brûlante à l'épigastre, se joignaient à une soif délirante, et que rien ne semblait pouvoir assouvir, *Arsen.* 6/1 g. ou 12/1 g. dans 150 gr. d'eau, par cuillerées tous les 1/4 d'heure, calmait ces symptômes, après un temps plus ou moins long. Il a fallu quelquefois insister pendant 2 ou 3 jours sur le remède pour obtenir les résultats attendus. (Compte rendu de ma pratique pendant le choléra de 1849, à Toulon, t. II, p. 751.)

Catarrhe chronique et emphysème pulmonaire (Drs Wurmb et Caspar, de l'hôpital de Léopoldstat, Vienne).

L'emphysème une fois formé se joue de tous les remèdes ; ils recommandent *Arsen.* et *Carbo-v.* comme faisant le plus de bien dans ce genre d'affection. *Carbo-v.* trouve plus rarement son emploi. (Cet article est du pathos).

Aliénation mentale (Dr Hermel).

Résumé des 3 observations d'Arsen. Celle de Neuwmann m'a paru coïncider avec un asthme ou une maladie du cœur, ainsi que celle de Weber. Dans ces deux cas, l'aliénation pouvait

n'être que l'un des symptômes de la maladie. Or, l'action connue d'*Arsen.* justifie pleinement son ouvrage dans ces cas, et les circonstances d'aggravation, la nuit, de périodicité, lui donnaient encore un caractère d'application plus spécial.

Dans l'observation de Ruckert, il s'agissait d'une aliénation mentale cédant à une affection rémittente de la peau. On voit ici un autre mode d'action connue d'*Arsen.* sur les maladies de la peau, qui par suite a guéri l'aliénation.

Ulcères serpigineux syphilitiques.

Les plus opiniâtres indiquent *Arsen.* Il réussit même dans deux cas compliqués de scorbut; il y avait non-seulement saignement des gencives, mais tout le corps était couvert d'ecchymoses scorbutiques, de la grandeur de la main pour la plupart, et suintant un sang noir et visqueux. Les ulcères guérirent complétement et le scorbut, ayant résisté à *Carbo-v.* à *Nitri-ac.* et *Acid.-muriat.*, céda à l'emploi du *citron frais.* [un demi-citron par jour.]

Paralysie (Dr Noack fils).

L'auteur rappelle que M. le Dr Escallier (Art médical, juillet 1857), à propos d'un mémoire de M. Leroy d'Étiolles, a insisté surtout sur les caractères de la paralysie produite par l'arsenic à dose toxique, et a engagé les médecins à l'utiliser dans certaines formes de paraplégies, ces effets si remarquables de l'arsenic sur l'homme sain.

Il rappelle également le travail de M. Imbert Gourbeyre et particulièrement, indépendamment des phénomènes d'inflammation oculaire, il est une *rougeur érysipélateuse* signalée par cet auteur, gagnant peu à peu *circulairement* les côtés du nez et du front, symptôme que la matière médicale de Bœnninghausen et de MM. Noack et Trinks ont aussi indiqué.

Ce symptôme serait pour M. Noack, père, caractéristique de l'*Arsen.*

Le malade dont il a cité l'observation présentait à un haut degré et d'une manière très-tranchée un cercle rouge comprenant les deux paupières et la région sourcilière et séparé nettement des parties ambiantes.

Vu de loin, ce cercle ressemblait grossièrement à des *lunettes* coloriées ; aussi M. Noack père l'a-t-il toujours depuis désigné sous ce nom. Ce fut cette particularité déjà parfaitement connue de lui qui, jointe à la paraplégie et aux symptômes cardiaques, décidèrent l'heureux choix d'*Arsen*. (Voir l'observation.)

Paralysie arsénicale (Dr Escallier).

Art médical. — 3e année. — T, VI, p. 26 (à consulter). Il cite quelques observations de M. Leroy Étiolles.

Rhumatisme articulaire aigu (Dr Thilenius).

Arsen. convient aux cas où le malade éprouve de vives douleurs la nuit, et ne peut snpporter la chaleur. Il a la diarrhée et il s'affaiblit. Le Dr Kirch le recommande à la 30e contre la perte du synchronisme du pouls et des battements du cœur. (Congrès d'Eisenach, 1868.)

ANNALES DE LA MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE.

Espèces de fièvres intermittentes avec des symptômes gastriques.

Par François Romani, Naples 1828.

L'auteur eut occasion de traiter une trentaine de personnes atteintes de fièvres intermittentes contractées dans le rouissage du lin qu'il a guéries toutes promptement avec *Arsen.*, parfois seul, parfois précédé de *Ignat*, *Nux* et *Sabad*. Ce métal lui a réussi encore sur trois malheureux qui avaient en outre un gonflement du foie et de la rate, et dans deux cas compliqués de symptômes gastriques après avoir employé auparavant les

médicaments ci-dessus nommés ; l'un de ces deux cas guérit en même temps d'une hernie inguinale ancienne.

Brûlures.

Arsen. $\frac{5}{0}$ pour faciliter la chute des escarres (Croserio, l'homœopathie dans la chirurgie).

Plaies.

Arsen. $\frac{30}{000}$ Si la gangrène devenait très-étendue dans les plaies avec une suppuration ichoreuse.

Opérations chirurgicales oculistiques.

Après une opération pratiquée sur les yeux, s'il y avait des douleurs brûlantes avec diarrhée, on obtenait de l'avantage avec *Arsen.* (Dr Wurzler).

Cas d'atrophie des enfants guéris par Arsen. Dr Renou d'Angers.

Un enfant de 9 mois offrait un exemple effrayant du degré de marasme auquel ces petits êtres peuvent parvenir avant que la mort s'en empare. Fièvre continue ; langue rouge de feu ; stomacace aphtheux ; dentition retardée ; tranchées continuelles, selles verdâtres et gluantes comme le méconium ; cris incessants. Tête volumineuse ; intelligence relativement développée.

Ars. $\frac{00}{30}$ dans 6 onces d'eau, 3 cuillerées à café par jour, un mois après l'enfant était dans l'état le plus satisfaisant. — Six mois après, au printemps, *Calc,* ij. 30e favorisa la sortie d'une dent. Plusieurs autres étaient aussi sur le point de percer la gencive; l'humeur de l'enfant est chagrine ; il pousse des cris violents et demande sans cesse à manger. *Coff* $\frac{00}{30}$ le rétablit complètement.

CONGRÈS DE HAMM. (25 juillet 1861).

Le Dr Stens fit part d'un *empoisonnement par l'arsenic* qui fut

parfaitement guéri par la *noix vomique* en différentes fois.

M. le Dr Schönfeld rappela à cette occasion que son père qui a souffert longtemps d'un empoisonnement par l'*arsenic* très-ancien, en a été parfaitement guéri ainsi que de toutes ses suites par l'emploi d'*Ars* à doses Ienichen.

Brûlures.

« La promptitude avec laquelle les douleurs provenant d'une brûlure disparaissent sous l'influence d'*Ars* 200 et les douleurs provenant d'une contusion sous celle d'*Asenic* 200, tient en effet du merveilleux. » (Bœnninghausen).

CONGRÈS DE HAMM. (25 juillet 1861.)

Mélancolie.

Le Dr Schönfeld rapporte un cas de mélancolie dans lequel avec l'insomnie et beaucoup de pleurs on remarquait un désir démesuré pour l'eau-de-vie et une idée fixe de suicide. Une seule dose *Arsen.* 30, le guérit parfaitement.

REVUE DES JOURNAUX

ACTION DE MAGNESIA

(Suite.)

Ses symptômes soigneusement rappportés, et brièvement rapprochés de ceux de l'expérimentation de *magnesia muriatica*, tels qu'on les trouve dans les maladies chroniques, furent les suivants :

Sympt. de la malade.	Sympt. de *magnesia mur.*
Pendant les 6 derniers jours, douleurs dans le côté gauche, sous le cœur, comme un point, aggravée par l'inspiration, pire au decubitus du côté opposé,	Points profondément dans le côté gauche de la poitrine, indépendants de la respiration. Points dans le côté gauche de la poitrine, de dehors en

soulagée en se couchant sur le côté affecté.

Pendant les 12 derniers mois, douleur à travers les aines, la rendant incapable de se relever après s'être baissée pour enlever quelque chose du plancher.

Lencorrhée ; écoulement épais, jaunâtre, tachant le linge, incapable de dire quand il devient pire.

Enduit épais, jaunâtre sur la langue, généralement observé le matin, mais souvent aussi bien dans le jour, avec goût salin.

Accumulation chaque matin dans la bouche, de mucus salé, épais.

Il y a une semaine, prit une dose de sels (*sulfate de magnésie*), qui agirent tout de suite, mais environ 24 heures après la cessation de la purge, un constant et infructueux désir d'aller à la selle parut avec tenesme inefficace qui dura toute la journée, et finit par l'évacuation d'uue quantité de sang et de matière glaireuse.

dedans, endolorissement en touchant les parties,

(Voy, Exp. de *magnesia-carb.*)

Douleur au bas du dos, comme si le parties étaient brisées, en se baissant ou en forçant les membres.

Douleur crampoïde, contraction au bas du dos.

Leucorrhée épaisse, suivie immédiatement après par un écoulement de sang, etc.

Beaucoup de mucus dans la bouche et les dents, avec goût visqueux.

Mucus dans la bouche et sur langue, presque chaque matin.

Goût salé et afflux de salive salée.

Violent et irrésistible désir d'aller à la selle, ténesme avec petits morceaux de matières molles, puis liquides, accompagnés de frissonnements et de coliques.

Plusieurs attaques de diarrhée, avec expulsion de mucus et de sang, et ténesme rectal.

« *Magnesia*.. excite une phlegmasie vraie, comme cela est mis en évidence par les évacuations muqueuses, et quelquefois sanguinolentes, et par le ténesme qui n'est pas lent à survenir. — Trousseau et Pidoux (Hempel.)

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE.

Après une absence de 12 mois, nous accueillons encore une fois avec plaisir à notre table, ce représentant français de l'homœopathie, la guerre a cessé, et les arts de la paix affirment à de nouveau leur prééminence. Les efforts pour détruire la vie sont supplantés par ceux pour empêcher sa déperdition. Les batailles des soldats sont passées; et celles de la médecine et de la chirurgie, bien qu'elles n'aient jamais cessé, mais qu'elles aient été plutôt cent fois augmentées à la suite des luttes avides de sang de cette année, peuvent maintenant être poursuivies au milieu de ce repos qui est essentiel pour qu'elles soient efficacement conduites. Nous espérons que nos confrères de France n'auront plus de nouveau leurs travaux interrompus par une cause si brutale, si inutile, et si destructive de toute chose, qui ne peut rendre la vie heureuse et prospère; la guerre, l'horrible guerre! Nous nous réjouissons de penser que le numéro suivant du journal contiendra un compte-rendu de l'ambulance dirigée et soutenue par les homœoathes [1871].

THE NEW-ENGLAND MEDICAL GAZETTE.

Janvier 1871.

RAPPORT DU COMITÉ DE MATIÈRE MÉDICALE

Par le Dr E. WESSELHŒFT, président.

Notes cliniques.

Par le Dr G. F. MATTHES, de New-Bedfort.

Nitri acidum[6] enleva une fétidité de l'oreille, qui ressemblait beaucoup à l'odeur que donne la colle de charpentiers, quand elle est chauffée, le malade se plaignait en même temps de

beaucoup de *gargouillements dans le côté gauche du ventre*, et froid aux pieds, mais ces symptômes furent guéris en même temps que la fétidité. Revint une fièvre intermittente, supprimée, il y a quatre ans, par la quinine, en Californie.

Brucea antidyssenterica[30], à mon avis, eut un effet très-marqué en guérissant la faiblesse des chevilles, dans 2 cas, un enfant de 4 ans et une fille de 4 ans 1/2.

Balsamum Peruvianum. Une lady, d'une constitution plutôt délicate, eut un flux considérable de sang, immédiatement après une couche; cependant, au temps voulu, ses seins s'emplirent de lait. Pour les douleurs atroces des crevasses des mamelons, elle appliqua un peu de baume du Pérou sur les places ulcérées; l'afflux du lait cessa, et les lochies commencèrent de nouveau à couler abondamment. *Rhus*[6], dans l'eau, une cuillerée toutes les 2 ou 3 heures, semble avoir bon effet; enfin l'écoulement du sang par l'utérus cessa en moins d'un jour, et les seins de nouveau se remplirent de lait.

Oleum jecoris aselli. Le Dr Buchner, dans son essai sur « l'Air et les Poumons » nous apprend qu'en Angleterre on brûle de l'huile de foie de morue dans plusieurs phares, et que nombreux gardiens de phares, qui étaient menacés de phthisie pulmonaire avant d'occuper ce poste, et qui respiraient quotidiennement l'air de la lanterne, imprégné des parties volatiles de l'huile, sont devenus gras et robustes. J'ai agi de cette dernière façon pendant les 5 ou 6 dernières années.

Dans tous les cas où je vis prétexte à prescrire l'huile de foie de morue, j'engageai à inspirer les vapeurs qui s'élèvent de l'huile crue légèrement chauffée (et non brûlée ou roussie), et j'ai, dans plus d'un cas, vu de très-heureux résultats. J'engageais mes malades, ou leurs servants, à remplir un vase d'huile crue, de le placer sur un plat d'étain plein de sable, et à chauffer le fond de celui-ci par la chaleur du poêle ou tout autre moyen assorti. Pour quelques-uns, les effets furent très-calmants et très-agréables. Je ne me rappelle qu'un

exemple dans lequel l'inhalation de la fumée fut à la fois très-désagréable et nauséabonde; c'était le cas d'une jeune lady dont la santé tombait toutes les fois qu'elle vivait à New-Belfort (près de l'eau salée), et se raffermissait quand elle allait à l'ouest, dans l'Illinois.

Cimicifuga : Miss W., 55 ans, forte et grasse, se plaignait d'insomnie à la suite de soins et de fatigues, après avoir soigné un ami malade. *Cocculus* ne soulagea pas; c'est pourquoi je dissolvai *Cimicifuga* dans une demi-tasse d'eau froide, dont je l'engageai à prendre une cuillerée 4 fois par jour. Ou la dose fut trop forte dès le début, ou elle fut continuée trop longtemps (3 jours), parce qu'outre le sommeil elle produisit de la *chaleur au vertex*, et une *sensation de confusion dans la tête*, de sorte qu'elle ne *pouvait promptement répondre* aux questions et qu'elle était *souvent incapable de trouver le mot juste en parlant*. En visitant un ami le soir, elle se sentit *endormir sur sa chaise au milieu de la conversation qui l'entourait*. *Une nuit*, en s'éveillant du sommeil, elle eut cette *même sensation de confusion dans la tête*, comme dans la journée. Après avoir cessé le médicament pendant 2 jours, la tête et l'esprit se délivrèrent du trouble, et elle continua de dormir bien la nuit.

Vaccine. Une jeune lady, saine et d'apparence robuste, depuis plusieurs années ne pouvait manger une bouchée d'un aliment quelconque, sans avoir, bientôt après, un saignement de nez, précédé d'une sensation au-dessus et entre les sourcils. Règles régulières, plutôt abondantes et reparaissant trop souvent. *Aconit*, d'autres fois *Calcarea*, semblèrent améliorer cet état pour de courtes périodes, mais non définitivement. Devant voyager, elle souhaita être revaccinée, et quand cette opération fut faite, elle sentit une étrange sensation courant par tout son corps, comme elle dit, et toujours depuis ce temps elle put manger sans trouble apparent de sa santé habituelle.

Nitri acidum, Le Dr James B. Bell. dans sa *Thérapeutique de*

la diarrhée, p. 82, dit de *Nitri acidum* : L'appétit pour la craie, la chaux et autres substances semblables refuse obstinément de céder à ce remède. Un cas qui se présenta à moi en 1869, semble prouver que, 9 fois au moins, l'appétit pour la craie peut être guéri au moyen de l'*acide nitrique*.

Une femme de 24 ans, a été ces deux dernières années, dans l'habitude quotidienne, de manger de la craie jusqu'à 7 livres par semaine, « elle la trouvait meilleure que toute autre chose. Pendant un bon temps, la menstruation, jadis trop profuse et trop fréquente, devient bien régulière, mais il y eut un peu de constipation ; et, dernièrement, les règles redevinrent encore trop abondantes, fréquentes et prolongées, le sang noir, visqueux et coagulé, et très-fétide. Avant et après les règles, elle ressentait un mal vers la région de l'ovaire gauche ; à chaque instant elle avait des attaques de diarrhée indolore, et en outre de la cardialgie, beaucoup de gargouillements intestinaux et une soif brûlante. Enfin vint un violent vomissement d'un liquide si âcre, qu'il détermina des vésicules sur les lèvres. En même temps, elle eut de très-fréquentes selles liquides, venant si subitement qu'il lui fallait courir aux cabinets ou « elles s'échappaient comme de l'eau », les évacuations paraissant comme de l'eau mêlée de craie pulvérisée. *Nitri acidum*, à hautes et à basses dilutions, *Nux Vomica*, *Nitr*, *spir. dulcis*, et d'autres remèdes, donnés consécutivement, purent avoir aidé à arrêter la diarrhée, qui cessa en 4 jours. Mais les vomissements persistèrent tels, et à un point alarmant, la face se collapsa, le pouls devint lent, les pieds et les mains froids et humides, jusqu'à ce que, le 4e jour, j'appliquai une éponge, imbibée d'eau chaude, sur l'épine, entre les omoplates, d'où elle sentit immédiatement une chaleur spéciale à l'estomac et le vomissement cessa. Après quoi elle recouvra bientôt ses forces.

(Quinze mois avant cette attaque, elle en eut une semblablable qui, sous le traitement allopathique, dura 7 jours).

Six mois après ceci, je la rencontrai et appris que sa santé était en tout beaucoup meilleure qu'avant cette attaque; cependant chaque soir, dit-elle, elle souffrait beaucoup de cardialgie, à moins qu'elle ne prit un peu de craie. Je lui donnai *Nitri acid.* 200, six doses, une tous les 3 ou 4 jours, et quand, 7 mois après, je la revis, elle me dit ceci : « Après que j'ai eu pris votre dernier médicament, je n'ai qu'une fois, par habitude, mangé quelque craie, mais l'ai trouvée si mauvaise que jamais depuis je n'ai désiré en remettre dans ma bouche. »

Lycopodium Clavatum.

Par le Dr L. Whiting, d'Anvers. Mass.

Cas 1 : Miss.. 20 ans, est sujette à la constipation depuis son enfance. — *Lycop.* une dose tous les matins. 2 jours après, je fus appelé chez elle et la trouvai au lit dans un état de sueur profuse, et de prostration si complète qu'elle ne pouvait lever la tête sans défaillance; ni appétit, ni soif; diarrhée — selles jaunes, aqueuses, indolores. Elle se remit graduellement de cet état sans médicament, et au bout d'une semaine, fut guérie, — et depuis un an elle n'a pas été constipée.

Cas 2. Une femme mariée de 52 ans, de tempérament sanguin. à cheveux bruns clairs, yeux bleus, face d'un teint sale, pâle, jaunâtre. *(A suivre.)*

VARIÉTÉS

L'ACIDE DU SUC GASTRIQUE.

La question de l'acide du suc gastrique est encore revenue samedi dernier à la Société de Biologie. — M. Rabuteau, répondant à une communication précédente de M. Laborde, n'a

pas eu de peine à relever les erreurs de cet expérimentateur, dont les procédés avaient paru d'ailleurs peu concluants à la Société. Il a fait part ensuite des nouvelles expériences entreprises par lui sur ce sujet. — Ayant neutralisé du suc gastrique avec de la soude caustique, il a obtenu un sel de soude qui n'était point du lactate, et l'acide lactique, recherché par d'autres procédés très-minutieux, n'a pu être trouvé, même comme traces, alors qu'il était facilement décelé, si on en mettait préalablement une quantité même infinitésimale.

Quand on a rencontré de l'acide lactique, il s'agissait, ainsi que le dit le professeur Würtz, de digestions mauvaises. — C'est donc l'acide chlorhydrique qui est l'acide du suc gastrique, comme l'a précédemment démontré M. Rabuteau, en faisant avec le suc gastrique et la quinine du chlorhydrate de quinine. — Et l'objection que ce chlorhydrate proviendrait d'une transformation consécutive d'un lactate tombe d'elle-même, puisqu'il n'y a pas d'acide lactique. Cet acide chlorhydrique provient d'un phénomène dialytique sur le chlorure de sodium qui existe en assez forte proportion dans le sang, à l'exclusion du lactate de soude. Ce dernier, d'ailleurs, ne saurait exister dans le sang, puisqu'il est détruit, brûlé, et transformé en bicarbonate de soude, lorsqu'on l'a injecté dans le torrent circulatoire.

Nous reviendrons sur cette question très-importante au point de vue de la forme à donner à certains médicaments, lorsque le Mémoire de M. Rabuteau aura été publié *in extenso*. — Et nous pourrons aussi sans doute, à ce moment, donner le résumé des leçons que va faire vraisemblablement sur ce même sujet le professeur Würtz, dans le courant de janvier.

ÉTUDE EXPÉRIMENTALE SUR L'ACTION THÉRAPEUTIQUE ET PHYSIOLOGIQUE DE L'IPECACUANHA.

Par le Dr C. A. Polichronie,

Membre correspondant de la Société anatomique.

Paris, Adr. Delahaye, éditeur.

Le travail du Dr Polichronie est surtout consacré à l'étude expérimentale du mode d'action de l'ipécacuanha. Ce n'est pas à dire qu'il laisse de côté la thérapeutique clinique, mais trouvant à ce point de vue la science suffisamment riche de faits, il a voulu, avant tout, les interpréter et pouvoir indiquer le mode d'action exacte du médicament. C'est assez dire que nous n'insisterons pas sur les premiers chapitres qui, tout en témoignant de recherches consciencieuses et complètes, sont moins personnels à l'auteur.

C'est au dernier chapitre réservé à l'étude expérimentale que M. Polichronie a consacré tous ses soins. Ce chapitre, non-seulement renferme de nombreuses expériences qui ont dû coûter à l'auteur beaucoup de temps et de soins, mais de plus une discussion serrée, présentée dans un ordre méthodique, et qui nous montre bien comment l'auteur est arrivé à sa conclusion. « Que l'ipécacuanha agit en provoquant une inflammation vive de la muqueuse intestinale, inflammation franche qui, se substituant à la phlegmasie batarde qui entretenait la diarrhée, peut guérir dès lors spontanément. »

Mais, de plus, toutes les autres hypothèses ayant été faites, discutées, contrôlées expérimentalement, il semble impossible d'en admettre aucune.

Que si maintenant nous voulons entrer dans quelques détails, nous signalerons surtout un passage important qui a trait au mode d'action des différents vomitifs : l'auteur fait voir dans ce passage que le tartre stibié et l'apomorphine, d'une part, agissent par l'intermédiaire du bulbe sur les

pneumogastriques, et que les vomissements ont lieu que ces nerfs soient ou non coupés. Il n'en est pas de même pour l'ipéca, car pour qu'il provoque les vomissements, il faut qu'il soit mis en contact avec les extrémités gastriques du nerf vague. Il y aurait là probablement une nouvelle indication pour l'emploi des divers vomitifs.

Ainsi, la thèse de M. Polichronie se termine par des conclusions pratiques sérieuses et nous semble, à ce point de vue, mériter l'attention et les éloges. Pour nous, nous devons remercier l'auteur d'avoir été jusqu'au bout dans la tâche qu'il avait entreprise, et nous espérons qu'il nous donnera l'occasion de parler d'autres travaux expérimentaux.

(Progrès médical.)

Nous extrayons du *Bulletin de la Société homœopathique de France*, en date du 1er septembre 1875, les documents qui suivent sur notre regretté confrère Jahr.

Le 9 juillet, une lettre datée de Bruxelles, nous apprenait que le docteur Jahr était gravement malade; deux jours après, une dépêche télégraphique nous annonçait sa mort.

Cette nouvelle a produit une vive émotion au sein de l'homœopathie parisienne; elle retentira douloureusement dans tous les coins du globe, car il n'est pas de contrée ou la doctrine hahnemannienne ne compte des adeptes, où les livres de notre ami n'aient pénétré et rendu des services. Après le nom de Hahnemann, celui de Jahr est sans contredit le plus connu, le plus populaire, celui qui se rattache avec le plus d'éclat au développement, à la diffusion de l'homœopathie.

Le docteur Jahr était un savant, dans la plus large acception du terme. Il n'est pas une branche de nos connaissances qui ne lui fût familière. Il se délassait de ses études médicales par des travaux remarquables sur la physique, la chimie, les mathématiques, la philosophie, l'astronomie, etc.... Son éru-

dition était immense, et s'il n'a pas été apprécié à sa valeur réelle, si quelques-uns ont méconnu jusqu'à un certain point sa supériorité, on doit en chercher la cause dans sa simplicité, dans sa modestie, qualités précieuses sans doute (autant que rares), mais qui deviennent des défauts lorsquelles sont poussées à l'extrême, puisqu'elles voilent le mérite et rendent moins profitable l'exemple du savoir et de la vertu.

Sous des dehors pleins de bonhomie et d'abandon, Jahr cachait de véritables richesses, et ceux qui ne l'ont pas vu dans l'intimité ne se doutent certainement pas de tout ce qu'il y avait de science profonde, d'esprit, de droiture et d'abnégation dans cette nature d'élite.

Il était essentiel, il était salutaire, de faire connaître à tous, et particulièrement aux adeptes de l'homœopathie, ce courageux ouvrier de la première heure, cet homme de bien, ce savant distingué. Nous sommes heureux d'avoir été choisis pour remplir cette mission au nom de la *Société médicale homœopathique de France*, et nous remercions ici notre honorable Président de nous avoir imposé un mandat que le sentiment de notre insuffisance nous faisait décliner tout d'abord, et d'avoir pensé que pour raconter cette existence faite d'honneur et de travail, le cœur pouvait suppléer au talent.

Le docteur Jahr naquit à Neudietendorf (Saxe-Gotha), le 30 janvier 1800. Il fit ses études classiques dans les institutions des Frères Moraves, et notamment à Nisky (Silésie). Ses succès furent si brillants qu'il passa, sans transition, des bancs de l'élève dans la chaire du professeur. Atteint d'une affection grave après quelques années de professorat, il eut recours aux lumière du célèbre homœopathe de Dusseldorff, le docteur Ægidi, qui le guérit avec une promptitude inespérée, et lui fit partager son enthousiasme pour la doctrine de Hahnemann. Sur ses instances, il renonça à l'enseignement, et se rendit à l'université de Bonn pour y faire ses études médicales. Dès qu'il fut reçu docteur, il se présenta à Hahne-

mann sous les auspices du docteur Ægidi et devint son collaborateur pour le *Traité des maladies chroniques*. Après avoir été pendant quelques années le médecin privé de la princesse Frédéric de Prusse, il voyagea dans le midi de la France avec une famille de la haute aristocratie anglaise, et habita successivement Pau, Marseille et Lyon.

Mais, depuis quelque temps, Paris possédait dans ses murs le grand réformateur. Hahnemann était venu demander à la grande cité un refuge contre les persécutions, et peut-être aussi le sceau de son génie, la consécration de sa gloire. C'est à Paris, à côté de celui dont il devait être le disciple le plus fidèle et le plus aimé, que le docteur Jahr vint planter sa tente. C'est là qu'il se mit à l'œuvre avec courage, avec persévérance, consacrant tous ses efforts à l'enseignement et à la propagation de la doctrine qui avait sa foi.

Ses travaux ont été considérables, et, comme ceux de Hahnemann, semblent hors de proportion avec les forces humaines. Il lui a fallu, pour les accomplir, une grande énergie morale, des convictions profondes et des aptitudes tout à fait exceptionnelles. C'est pour nous un devoir de les signaler à l'attention et au respect de tous.

Jahr a publié en français (1):

1834. *Manuel de médecine homœopathique*, 4 vol. in-12. — Ce manuel a eu *huit* éditions, de 1834 à 1871.

1839. *Notions élémentaires d'homœopathie*. — Trois autres éditions ont paru, en 1844, 1853 et 1861,

1841. *Nouvelle pharmacopée homœopathique*, 1 vol. in-12. — Deux autres éditions ont été publiées, en 1853 et 1862 (avec notre collaboration); une quatrième édition est en préparation depuis quelque temps.

1842-1843. *Annales de la médecine homœopathique*. — Recueil mensuel avec la collaboration du docteur Léon Simon père et du docteur Crosério.

1848. *Du traitement homœopathique du choléra*, brochure in-12.

(1) Chez J.-B. Baillière et fils, rue Hautefeuille, 19, à Paris.

1850. *Du traitement homœopathique des maladies de la peau,* in-8° de XVI-608 pages.
1854. *Du traitement homœopathique des affections nerveuses et des maladies mentales*, in-12 de VIII-660 pages.
1856. *Du traitement homœopathique des maladies des femmes,* in-12 de VIII-496 pages.
1857. *Principes et règles qui doivent guider dans la pratique de l'homœopathie*, in-8° de XVI-528 pages.
1858. *Agenda médical homœopathique* (avec notre collaboration).
1859. *Du traitement homœopathique des maladies des organes de la digestion,* in-8° jésus de XII-520 pages.
1861-1865. *Bulletin de l'art de guérir*, journal mensuel.
1871. Huitième édition du *Manuel de médecine homœopathique*, imprimée à Bruxelles.
1875. *Guide pratique à l'usage des commençants en homœopathie, résumé de mes quarante années de pratique, d'observations et d'études* (non terminé).

Plusieurs de ces livres, et notamment le *Manuel,* ont été traduits en plusieurs langues.

Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés en allemand, nous citerons :

1837. *L'esprit et le sens de la méthode homœopathique.*
1843. *Symptomen Codex*, 3 gros volumes in-8°, dont le *Manuel* français en 4 volumes in-12 n'est qu'un abrégé.
1851-1852. *Manuel pour guider dans le choix des médicaments homœopathiques.* — Ce livre a eu un grand nombre d'éditions.
1854. *Conseils cliniques sur le traitement homœopathique des maladies.*
1855. *Traitement homœopathique des maladies mentales.*
1857. *Principes de la méthode homœopathique.*
1867. *Les maladies vénériennes.*
1869. *Guide pratique à l'usage des commençants en homœopathie, résumé de mes quarante années de pratique, d'observations et d'études.*
1870. *Principes rationnels d'hygiène.*

Tel est, en raccourci, c'est-à-dire avec bien des lacunes, le tableau des publications *homœopathiques* (1) de ce pionnier

(1) En dehors de ses travaux de médecine, Jahr a publié en allemand une foule de livres et de mémoires qui révèlent toute l'étendue de son érudition; nous citerons au hasard: *Abrégé de grammaire et de littérature allemande*

infatigable. (Nous ne parlons pas d'une multitude d'articles qu'il a donnés de tout temps aux journaux français et étrangers de la nouvelle école médicale.) Toutes ces publications ont rendu et rendent encore chaque jour de précieux services ; mais la plus importante, assurément, c'est son *Manuel*, en 4 volumes, vaste compendium devenu classique, et qui est indispensable aux praticiens depuis que la *Matière médicale pure* de Hahnemann est épuisée. Les huit éditions de ce *Manuel*, publiées de 1834 à 1871, et tirées chacune à un grand nombre d'exemplaires, attestent hautement sa valeur et son utilité.

Jahr inspirait à tous les siens une grande admiration par la supériorité de son intelligence, et par les remarquables productions de son esprit. Mais cette admiration n'était pas sans mélange. Le chef vénéré de la famille désertait trop souvent ses réunions intimes pour son cabinet de travail ; le culte des livres portait atteinte aux priviléges du foyer domestique. « Que de fois, nous écrivait naguère la femme distinguée qui » fut sa compagne, que de fois, en apprenant qu'un ouvrage » venait d'être terminé et remis à l'imprimeur, ai-je prononcé » le mot *enfin*, avec un soupir de soulagement ! Enfin, me » disais-je, un peu de repos pour lui, quelques lectures en » famille, un peu de vie commune, un peu de joie. Mais, » hélas ! je me heurtais toujours à une illusion, à une vaine » espérance ; le lendemain, un nouveau livre, un nouveau » mémoire prenaient place sur son bureau et absorbaient » tous ses instants. »

Le travail était pour notre ami une nécessité impérieuse, une véritable passion que rien ne pouvait tempérer. Son esprit, d'une activité incomparable, ne connaissait pas de trêve ; une mémoire prodigieuse secondait à merveille son

(1828); *Poésies sacrées et profanes* (1830) ; *Traduction de l'hébreu, en vers allemands, des Psaumes de David et du Livre de Job* (1865) ; *Force et matière* (1870), *etc., etc.*

ardent désir de connaître, et chaque jour il grossissait sa gerbe pour en disséminer ensuite les épis au profit de la grande vérité médicale proclamée par Hahnemann. Le repos ne fut jamais pour Jahr qu'un changement d'occupation, et l'on pouvait dire de lui en toute vérité ce que Pline disait du grand peintre de la Grèce: *Nulla dies sine lineâ.*

Jahr commandait l'estime et la sympathie par l'aménité de son caractère, l'originalité de son esprit et la naïve droiture de son cœur. Il avait des vues larges, des pensées élevées. Jamais il ne connut les faiblesses de l'amour-propre ou les bassesses de l'envie. Condamné à une vie modeste, malgré de durs labeurs et un savoir éminent, il ne laissa jamais échapper une parole amère à l'adresse de ceux de ses confrères qui cheminaient avec lui dans le même sentier, et que la fortune traitait avec plus de faveur. Il prenait en pitié ces esprits étroits et présomptueux qui n'admettent d'autre supériorité que la leur, qui se croient dignes de tous les succès, et qui, lorsqu'ils sont déçus dans leurs espérances, se vengent du succès des autres, quelque légitime qu'il soit, par des attaques injustes, par des manœuvres blâmables. Son ambition était bornée comme ses besoins, et il savait d'ailleurs trouver une entière satisfaction dans le témoignage de sa conscience, dans le sentiment des services qu'il rendait à *la bonne cause.*

Il avait à un haut degré le respect de la dignité médicale, et le retentissement de la quatrième page des journaux lui causait une répulsion profonde. Comme le docteur Dours, dont nous avons récemment raconté la vie, il pensait avec raison que tous ceux qui touchent à la nouvelle doctrine, médecins et pharmaciens, ont pour devoir de veiller sévèrement sur eux-mêmes, et de ne pas justifier l'accusation du charlatanisme qu'on lance si facilement, à défaut d'arguments sérieux, contre l'homœopathie et les homœopathes.

Le docteur Jahr vivait simplement à Paris, avec sa famille, depuis plus de trente ans, lorsque la guerre franco-allemande

éclata. Bien qu'il n'appartînt pas à la nationalité prussienne, puisqu'il était né dans le duché de Saxe-Gotha, ses amis lui conseillèrent de quitter Paris. Français de cœur, il s'éloigna tristement de sa patrie adoptive, et accepta chez le comte de Pitteurs, dans son château de Zepperen en Belgique, une cordiale hospitalité qui lui rappela sans doute celle que le fondateur de l'homœopathie recevait, cinquante ans auparavant, auprès du duc d'Anhalt-Cœthen.

Il vécut là quelque temps, entouré d'égards et d'affection ; mais la guerre se prolongeant au delà des limites prévues, le docteur Jahr dut prendre un parti décisif : il fixa sa résidence à Bruxelles.

Pendant quarante-cinq ans il avait défriché le sol hahnemannien avec le plus complet désintéressement ; pendant quarante-cinq ans, il avait jeté la semence dans les sillons, d'une main généreuse, sans se demander s'il aurait une part dans la moisson. Ses préoccupations se portaient exclusivement du côté de la science, du côté de la doctrine dont il fut l'un des plus ardents propagateurs. Aussi sa position restait toujours fort modeste, et dès son installation dans sa nouvelle demeure, il fut forcé de reprendre la pratique médicale. Il put constater alors que l'abnégation absolue est proche parente de l'imprévoyance.

Pourtant il serait injuste d'accuser la science d'ingratitude ou d'impuissance envers l'un de ses plus fervents serviteurs, et nous devons nous hâter de dire que notre ami fut l'unique artisan de cette médiocrité où il semblait se plaire. Sa charité ne tenait pas assez compte de ses ressources, et l'on a trouvé dans ses notes intimes les traces de largesses excessives en faveur de ses coréligionnaires ou de ses compatriotes. La mort a dévoilé la plus noble et la plus touchante de ses vertus.

Jahr avait passé cinq ans à Bruxelles, partageant son temps entre ses livres, sa clientèle et les conférences qu'il faisait au dispensaire Hahnemann, pour l'instruction des médecins et

des élèves qui allaient aborder la pratique de l'homœopathie. Il y vivait tranquille, sinon heureux. Mais un jour vint où l'autorité constata qu'il n'avait pas le diplôme belge exigé par la loi du pays, et il lui fut interdit de pratiquer la médecine. Cette mesure barrait le chemin à son zèle, et chose plus grave pour un vieillard, elle brisait une habitude dont le temps avait fait un besoin impérieux. Ce fut un coup fatal pour notre ami. Sa santé, déjà atteinte par les douleurs de la France, devint de plus en plus chancelante ; ses forces diminuèrent rapidement, et quelque temps après il cessa de sortir : deux vastes anthrax gangréneux venaient de se déclarer à la fois.

Il supportait ses souffrances avec une énergie stoïque, et on l'a vu deux jours avant sa mort, dans la plénitude de ses facultés intellectuelles, essayer de remettre sur le chantier, de ses mains défaillantes, les livres qu'il laisse inachevés, et qui resteront comme le dernier témoignage de son activité surhumaine, comme la suprême émanation de son vigoureux esprit.

Nous ne serions pas les fidèles interprètes des sentiments de sa veuve, si nous négligions de dire ici avec quel empressement ses confrères belges Hammelrath, Martiny, Jules Gaudy, et plusieurs autres, accoururent auprès de lui dès le premier signal, avec quel dévouement affectueux le docteur Hammelrath lui donna nuit et jour les soins les plus intimes, dévouement d'autant plus méritoire qu'il n'était pas sans péril.

Mais les efforts de la science et les tendresses de l'amitié devaient être stériles : le mal était sans remède, l'arrêt de mort sans appel, et le 11 juillet, à onze heures du soir, le docteur Jahr terminait sa longue et utile carrière, après avoir édifié par sa fermeté d'âme et sa résignation ceux qui pleuraient à son chevet.

« Sa douceur, sa résignation et son courage ont été inalté-
» rables, nous écrivait encore sa digne compagne. Il a con-
» servé jusqu'à la dernière heure toute la lucidité de son in-

» telligence et toute la chaleur de son âme aimante. Jusqu'à
» trois fois il a rassemblé tout ce qui lui restait de forces pour
» me serrer dans ses bras. Et puis, il s'est endormi du dernier
» sommeil. Je le retrouverai là où il n'y a plus ni cris, ni
» pleurs, ni souffrances, ni mort. »

Jahr était docteur en médecine, en philosophie et en théologie. Il appartenait depuis longtemps à la *Société médicale homœopathique de France*. Son nom figurait parmi les présidents d'honneur du comité médical de l'*Hôpital Hahnemann*. Les sociétés homœopathiques de tous les pays l'avaient inscrit par acclamation sur la liste de leurs membres correspondants ou associés. Enfin, le gouvernement espagnol le nommait, il y a quelques années, chevalier de l'ordre de Charles III.

L'homœopathie ressentira longtemps le coup qui vient de la frapper. Le vide que laissent après eux des hommes de cette trempe n'est pas facile à combler. Comme le poète de l'ancienne Rome, le docteur Jahr a pu dire, en jetant un dernier regard sur ses travaux : « Je ne mourrai pas tout entier : *Non omnis moriar*. » Faisons des vœux pour que le noble exemple qui nous est légué par l'honnête homme, par le savant, par l'apôtre, ne soit point perdu pour la grande cause à laquelle il a consacré sa vie.

Pour nous qui avons été ses collaborateurs dans une faible partie de son œuvre, la plus humble assurément, et qu'il honora pendant trente-cinq ans de sa constante sympathie, nous nous estimerons heureux si ces quelques pages écrites avec le cœur ne sont pas jugées trop indignes de lui, et si elles peuvent contribuer à faire bénir son nom, à perpétuer sa mémoire (1).

CATELLAN frères,
Pharmaciens homœopathes à Paris,
Membres de la Société médicale homœopathique de France.

(1) La Bibliothèque Homœopathique publiera prochainement d'autres documents bibliographiques sur le Dr Jahr, que nous devons à notre confrère Charles de Moor (d'Alost).

Nous avons le plaisir d'annoncer aux abonnés de la Bibliothèque que notre savant et infatigable confrère, le Dr Chargé, nous a envoyé un excellent Mémoire sur la Fièvre typhoïde et son traitement, et que la publication de ce travail se fera dans le numéro de Décembre.

NOTES ÉPARSES

COLLECTÉES PAR FEU LE Dr DESTERNES.

(Suite).

BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE

Choléra.

Arsen., [8, 10, 13 dragées humectées de la 30e] m'a donné les plus grands succès. Après l'une de ces doses le malade vomissait encore quelquefois avec violence, et avait quelques selles, mais bientôt il tombait dans le sommeil et il se recouvrait d'une abondante sueur. Cette sueur était toujours un signe favorable. Après le sommeil qui durait plusieurs heures, le malade se trouvait fort allégé, la violence des douleurs autour de l'estomac était apaisée, les fortes évacuations diminuaient, et il ne restait au plus qu'une diarrhée légère; l'appétit revenait bientôt et le malade pouvait quitter son lit le 3e jour. Alors même qu'il y avait des crampes aiguës et suppression d'urine, les malades étaient sauvés.

(Dr Seidev, T. I, p. 75.)

Le Dr Seidev ne connaissait pas alors l'efficacité curative du *Camph.* et de *Cupr.* Il donnait aussi *Ipec.* et *Cupr.* Quelquefois après *Ipec.*, il donnait une dose d'*Arsen.*

J'ai reconnu à l'*Arsenic* (un décillionième de grain) la puissance d'agir lorsque le malade ressemble à un cadavre, qu'il y a des cris enroués, froid glacial et universel, prostration complète, lividité, crampes du thorax, de l'abdomen, du gras des jambes. (Stüller de Berlin.)

Fièvres intermittentes.

Arsen. $\frac{1}{x}$, $\frac{1}{xii}$ s'est montré constamment salutaire dans les cas suivants : « Froid intense, avec frisson et tremblement, douleurs de tête et des membres, pression aux reins et à la région précordiale avec embarras de la respiration; il s'y joignait souvent des vomissements de matières bilieuses, quelquefois seulement des nausées. Il survenait ensuite une chaleur brûlante à l'intérieur et à l'extérieur, avec rémission des douleurs mais persistance de l'angoisse. Langue sèche, soif qui se montrait déjà quelquefois pendant le frisson, forçant à boire souvent, quoique peu à la fois. Il n'était pas rare de voir des symptômes cérébraux se développer pendant la chaleur, qui n'était jamais accompagnée de sueur. — Après l'*Arsen.*, où les paroxymes cessaient avec tous les symptômes concomitants, ou il survenait dans l'apyrexie des vomissements qui amenaient la convalescence, ou bien encore le prochain accès n'était remplacé que par une sueur générale.

Arsen. se montra encore efficace dans divers cas où la période algide était accompagnée de violentes affections de la poitrine et de douleurs dans les membres; la chaleur suivait immédiatement, compliquée de céphalalgie; la sueur ne se montrait que 6 à 8 heures plus tard. La fièvre cessait rarement immédiatement après la première petite dose d'*Arsen.*, quelquefois il survenait encore un accès, mais dans le plus grand nombre des cas la fièvre s'éteignait graduellement. Les sueurs disparaissaient d'abord puis la chaleur, ou bien dans les fièvres tierces, il survenait alternativement, une nuit de la chaleur, et l'autre des sueurs, ou bien encore le paroxysme était remplacé par des tiraillements, des douleurs dans les membres avec bâillements, disposition à s'étirer pendant quelques jours. (Fièvres de la Podolie. 1829. Dr L. Hermann, T. I, p. 265.)

Fièvres muqueuses.

Arsen. malaise général, tous les membres sont douloureux, peau très-sensible; fatigue; faiblesse extrême; tremblement des extrémités; amaigrissement; sommeil inquiet; soubresauts, rêves fatigants; frisson irrégulier, partiel ou général, alternant avec la chaleur, mais sans soif; inquiétude surtout le soir, irrésolution, diminution de la mémoire; face décomposée; aphthes; pustules aux lèvres; nausées; poids à l'épigastre; tranchées; ballonnement du ventre; diarrhée; brûlures à l'anus, ténesme; selles glaireuses, suivies de grande débilité; poitrine serrée; respiration difficile. (H. Gueyrard et Danet, T. II, p. 127.) — *Arsen.* conviendrait mieux encore s'il y avait grande faiblesse avec fougosités à la bouche. (Soc. cit.)

Fièvres intermittentes.

Arsen. 30e, puissant moyen contre les fièvres intermittentes où l'on retrouvera les symptômes suivants: froid et chaud mal dessinés, se croisant ou se mêlant; chaleur brûlante même au toucher, avec inquiétude grave; soif inextinguible; angoisses; bruit dans les oreilles; des douleurs anciennes ou insignifiantes se réveillent pendant l'accès, ou l'on en ressent de nouvelles; goût amer; saveur des aliments altérée comme celle des boissons; vomituritions dès l'invasion du frisson; vertiges; tremblement; chute prompte des forces; on boit très-peu et souvent; sueur lente à venir ou manquant tout à fait; paralysie et fortes douleurs avec angoisses du cœur. (H. Gueyrard, T. II, p. 208.) *Arsen,* dans la *fièvre intermittente par abus du quinquina,* lorsque, aux symptômes fébriles en tout peu intenses, sans froid bien marqué, mais avec chaleur longue et brûlante, suivie de peu de sueur, s'ajoutent d'autres symptômes indiquant cette substance, comme débilité, dyssenterie, etc. (ut supra).

Fièvre typhoïde.

Arsen. 30e dans l'état le plus grave quand on observera chaleur brûlante, anxiétés, pétéchies, colliquation, etc. (ut supr., p. 122).

Arsen. 30e est exigé par la complication catarrhale en automne, surtout quand il y a faiblesse, angoisse extrême.

Arsen. peut encore trouver son application dans la *forme lente nerveuse.* (ut supra).

Miliaire.

Arsen. s'il y a en même temps grande angoisse et jactitation. (ut supr.).

Anévrisme.

Arsen. lorsque l'anxiété acquiert le plus haut degré de violence. Il convient dans les anévrismes complets. (T. V-VI. p. 286. Anonyme).

Choléra (Dr Behsemeyer).

Arsen. se donne dans les cas de choléra développé, toutes les demi-heures, un grain de la 3e trit. d'*Arsen.* (décimale), après cela le pouls se relève, le froid de marbre se dissipe; au 3e jour la sécrétion de l'urine se rétablit et le malade est guéri. (T. IX, p. 228.)

Choléra (Ph. de Molinari.)

A la seconde apparition du choléra dans nos contrées, on trouva une variante dans les symptômes qu'il présentait et qui ont nécessité une modification dans ce traitement.

On remarqua que les brûlements, comme des charbons ardents dans l'épigastre prédominaient, que les vomissements et la diarrhée étaient plus intenses. C'est pourquoi l'on a administré de préférence *Arsen.* On trouva aussi d'autres cas ou les selles diarrhéïques étaient rares, où il y avait besoin

fréquent, avec évacuations difficiles ou sans résultat, gastralgie, grande faiblesse, angoisse dans le creux de l'estomac, douleurs pressives dans le sinciput; on donna *Nux-v.* avec succès. (Guide de l'Homœopathiste.)

CHOLÉRA (Bönninghausen.)

II. *Choléra avec diarrhée sans vomissement.*

Arsen. Déjections d'un *brun-foncé* et *brûlantes*, avec *peur, inquiétude et grande faiblesse.*

III. FIÈVRE TYPHOÏDE.

Fièvre typhoïde douloureuse.

Arsen. Des *ardeurs* violentes dans l'*estomac* et dans le *ventre*, avec la plus grande *faiblesse* et une *soif inextinguible*, ou l'on boit souvent, mais seulement peu à la fois. (L'Homœopathe-Belge, 1er oct. 1859, tom. II, p. 74. — Diagnostic des médicaments.)

Clinique du dispensaire Hahnemann (Dr Mouremans.)

Ars. dans les *affections asthmatiques* avec *Bell, cupr. Phos, Puls, Samb. Ammon.* et *Sulf.* ont souvent guéri et toujours soulagé les malades.

Ars. dans le *carreau* ou l'*Atrophie méseutérique.*

Arsen. carbo-an., Bell., Con, Silic., Clem. (*Puls.* et *Phos.* dans les *cancers des mamelles*) et dans les *maladies cancéreuses. Carbo-v.* a souvent enlevé l'odeur infecte et insupportable aux malades.

Dans les *maladies du cœur Acon., Puls, Bryon, Ars., Spigel., Sulf.*, celles dues à des affections rhumatismales ont été combattues par *Lach. Bryon, Arnic.* Les anévrismes par *Calc Lycop* et *Rhus.*

Les fièvres intermittentes ont été guéries par *Ars., Chin.,*

Capsic., *Ipec.*, *Plumb.* (lorsqu'il y avait eu abus de quinine. *Ipec.*, *Puls. Ferr.*)

Arsen. dans l'*Hémoptysie.*

Arsen. dans les *affections du foie.*

Dans les *laryngites chroniques.*

Dans la *Leucorrhée.*

Dans les *maladies de la matrice.*

Dans les *affections rhumatismales.*

Dans les *Phthisies pulmonaires.*

Dans les *Ophthalmies* (L'Hom. Belge, 1er juin 1861, tom. IV, p. 8.)

Empoisonnement arsenical (Dr Stens.)

Le Dr Stens fait part au Congrès de Haam (25 juillet 1861), d'un empoisonnement guéri par *Nux-v.* en différentes fois. Le Dr Schöufeld rappela à cette occasion que son père qui a souffert longtemps d'un empoisonnement par l'*arsenic* très-ancien, en a été parfaitement guéri, ainsi que de toutes ses suites par l'emploi d'*Ars*, à doses de Ienichen. (L'Hom. Belge, sept. 1861, tom. IV, p. 51.)

Les mangeurs d'arsenic.

Article remarquable de la *France médicale*, reproduit par l'Homœopathe Belge, tom. IV, p. 136. — Fév. 1862. — A consulter.

Zona (Dr Kretschman.)

Il a guéri une petite fille de 15 ans atteinte de zona, en 10 jours, avec *Arsen.* 30, *Graph.* 30, 2 glob. Il a achevé ensuite la dessiccation de l'éruption par l'application de compresses froides (*Croserio*, Journal de la Soc. hahnem., tom. II, p. 164, 1846. — Il préfère *Merc.* dans cette affection.)

AUTEURS DIVERS.

Dyssenterie (Kafka.)

Arsen. Coloc. Camph. et peut-être *chin.* lorsque les évacuations deviennent sanieuses, fétides, très-fluides et qu'il survient des douleurs brûlantes, un grand collapsus, de l'amaigrissement, une soif vive et beaucoup d'évacuations nocturnes (31e réunion annuelle des Médec. homœop. allemands, 9-10 août 1861. — *Rev. internat.*, 15 mai 1862.)

Dyssenterie (Trinks.)

Arsen. convient dans les mêmes circonstances que l'*Acid. nitri.* (Loc. cit.)

Dyssenterie (Jousset.)

Dans la *dyssenterie grave*, quand le refroidissement commence, que la prostation est extrême, que les selles deviennent putrides, que le délire et surtout la paralysie du sphincter annoncent un danger imminent, tous les médicaments sont inefficaces. Il faut alors prescrire *Arsen.* qui correspond aux symptômes locaux et aux symptômes généraux ; amaigrissement rapide, chute des forces, refroidissement, vomissement des liquides ingérés, selles petites, fréquentes, sanguinolentes avec ténesme, dyssentériques. — Cependant nous ne trouvons pas parmi les symptômes de l'*Ars.* la paralysie du sphincter de l'anus. — Nous ne connaissons même aucun médicament qui produise ce symptôme ; seulement *Phos.* est indiqué dans le répertoire de Laffitte, comme ayant amené la guérison d'un phénomène analogue. (*Arsen* a été administré à l'intérieur à la dose de 10 centigr. de la 2e trit. pour 200 gr. d'eau, par cuillerées toutes les 2 heures, et à l'extérieur en lavement à la même dose de la 1re trituration. (Art médical. Avril 1862.)

Pour justifier l'emploi de l'*Arsen* dans le cas où se montre

la paralysie du sphincter, il faut se rappeler que ce médicament dont l'action porte fortement sur la moelle épinière, produit très-souvent la paralysie et une paralysie qui siége de préférence sur les membres inférieurs. Son action sur le sphincter de l'anus est donc évidente et rend parfaitement raison du résultat favorable que nous avons obtenu. — (Avril 1862. Art. médical.)

Dilatation des bronches (Dr Buchner.)

Arsen est l'un des moyens généraux préconisés.

« Des troubles considérables de la circulation par dilatation des artères pulmonaires avec chute des forces par surcarbonisation du sang, extinction de la force vitale et dyspnée, réclament *Arsen* ou *Kali-c.*

» S'il y a faiblesse de l'action du cœur et hydrémie, il faut recourir à l'*Arsen*, avant lequel l'*Acide citrique* et surtout l'*Acide oxalique* conviennent assez souvent.

» Nous avons pendant longtemps d'après Liedbeck, considéré *Phosph.* comme le meilleur moyen dans les hémorrhagies intestinales de la fièvre typhoïde, mais nous nous trouvons mieux aujourd'hui de l'*Arsen* recommandé par Fleischmann. (Prager Monatschr. IX, octobre, et *Revue internat.*, 15 avril 1862.)

Études sur la Paralysie arsenicale (Dr Imbert-Gourbeyre.)

Revue internat. (Mars 1858, tom. II, p. 142.

Note sur la paralysie causée par l'Arsenic. (Gazette hebdom., 27 févr. 1857.)

Verts arsénicaux. (10 mai 1859. *Académie de médecine.* — Vernois.)

L'Arsenic, ses effets pysiologiques et thérapeutiques, par James Begbie (*Edinburg médical journal.*) (*Revue internat.*, mai 1859, tom. III, p. 173.)

Maladies mentales (Diapique de Ruekert.)

Arsen, accès d'angoisses, la nuit, obligeant à sortir du lit, crainte de la mort, raptus mélancolique venant par accès, avec exacerbations nocturnes, anxiété précordiale, pouls petit et intermittent.

Les symptômes caractéristiques sont une *anxiété intérieure extraordinaire*, crainte de la solitude, le jour et la nuit ; les malades ayant conscience d'eux-mêmes se sentent poussés au suicide, ou bien tourmentés par une mauvaise conscience, ils demandent pardon de tout. (*Bulletin de la Société Homœop. de France.* — Oct. 1862. — Étude bibliograph., par Léon Simon fils). Il compte 3 guérisons).

La monomanie suicide liée à l'état des organes génitaux est très-caractéristique de l'*Arsen.* (Noack et Triuks.) (*Ibid.*)

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE.

Kystes des paupières (Dr Béchet).

L'auteur ayant échoué dans un cas avec *Puls*, fit alterner à plusieurs jours d'intervalle *Puls* et *Arsen.*, en variant les dilutions et obtint dans 2 cas différents la guérison, dans l'un d'eux, chez un jeune homme de 16 ans, il y avait 7 Kystes dont le plus gros avait le volume d'un fort pois et, le plus petit celui de la tête d'une grosse épingle. Dans la seconde observation le Kyste palpébral avait aussi le volume d'un pois ; c'était chez une fille de 26 ans, chlorotique et mal réglée; elle guérit en 2 mois (tome III. p. 83.

Hydropisie ascite avec altération de l'ovaire gauche (Dr Davel).

L'auteur cite une longue observation où *Ars.* est administré à différentes dilutions, le plus souvent à la trentième avec *Sulf.*, aux mêmes dilutions. — L'hydropisie était telle que la ponction était pratiquée tous les 5 jours ; la dernière

avait donné 11 litres et demi de liquide. (*Ars.* 30e 1 globe alterné avec *Sulf.* 30e 1 dans 8 cuillerés d'eau ; une cuillerée de l'un, pendant un jour et le lendemain de l'autre, alternativement. La cure fut longue mais l'hydropisie disparut, et la tumeur s'indura. Les ponctions pratiquées souvent dans les premiers temps cessèrent de l'être vers la fin du traitement, (tome III. p. 117) cette observation est accablée de détails qui lui ôtent de sa netteté.

Choléra (Dr Roth).

Déjà en 1817, fort longtemps avant l'apparition du choléra le Dr Schœller, dans un mémoire sur les maladies régnantes de la Syrie, en a signalé les effets étonnants.

« Une paysanne de 18 ans, ayant mangé une trop grande quantité de fraises fut attaquée d'un violent choléra contre lequel échouèrent tous les médicaments connus. La malade exigea enfin qu'on lui donnât d'une farine arsenicale qu'elle connaissait pour en avoir déjà fait usage. Elle en prit à peu près la grosseur d'un grain de seigle, aussitôt après, elle ressentit dans l'estomac une chaleur agréable, les vomissements et la diarrhée cessèrent, et elle guérit au grand étonnement de son médecin ».

Un caractère particulier du choléra c'est que la cyanose diminue le volume. Or, on trouve que l'*Arsen.*, ne diminue le volume que dans ses effets chroniques, c'est-à-dire qu'il faut que *Arsen.*, agisse longtemps sur l'organisme, comme c'est le cas pour les mineurs qui l'extraient du sol, pour produire une grande maigreur, tandis que son effet aigu et prompt produit précisément le contraire, c'est-à-dire une tuméfaction des parties, une augmentation de volume. Delà on pourrait conclure a priori que lorsque la cyanose a atteint ce haut degré, *Arsen.*, n'est plus homœopathique, et l'expérience a prouvé, en effet, son inefficacité dans ce cas.

La forme à laquelle répond *Arsen.*, se caractérise par de

violentes douleurs brûlantes, soit qu'elles se bornent à l'estomac, soit qu'elles s'étendent sur les intestins; en outre, par une agitation de plus en plus grande, par une angoisse terrible, par une très-grande oppression de poitrine, par une respiration très-pénible et par une prostration rapide des forces. Les évacuations blanchâtres par le bas s'opérent au milieu de coliques violentes, les crampes sont de nature clonique, et le froid glacial n'a pas encore envahi tout l'organisme (Bullet tome VI. p. 36).

Migraine (Dr Tietze, de Kœnigsberg).

Nous avons dit au sujet de la *Bell* que son effet rayonne du dedans au dehors, c'est le contraire pour *Arsen.*, qui manifeste son effet du *dehors au dedans.* Sous son action, il y a grippement, puis collabescence de la face. Le système Sanguin est comme paralysé dans son activité; tous les efforts pour produire des réactions n'aboutissent à rien, le foyer d'action d'*Arsen.*, est le système ganglionnaire qui régit la vie végétative dans le bas ventre, et le résultat final de son action est la paralysie du système ganglionnaire. Il se produit un état congestif vers l'intérieur qui peut devenir une inflammation très-intense et même une grangrène. Si le mal ne va pas aussi loin il se produit une pléthore abdominale, etc., etc.

Arsen., est le seul médicament qui guérisse la migraine provenant d'une pléthore abdominale dépendante d'une irritation du système ganglionnaire, le trifacial étant conventuellement affecté. Dans ce cas le système de la veine porte est plus ou moins affecté, le foie est malade, et c'est delà que provient la migraine que *Arsen.*, guérit. De pareils individus sont sujets à des coliques bilieuses alternant avec des migraines. — Dans cette forme les malades ne peuvent décrire la douleur. En général c'est une céphalalgie martelante, déchirante, pressive, stupéfiante, elle a plutôt son siége dans la partie antérieure de la tête qui est très-sensible à l'air.

Le malade ne peut trouver aucun repos, il agite çà et là sa tête et ses pieds croyant se soulager ainsi. La chaleur extérieure fait aussi du bien. Abattement au point de se croire près de mourir. Généralement, face bouffie, frilosité, recherche de la chaleur du poèle. Il se sent soulagé s'il se couvre et se comprime la tête avec des linges chauds. (Bull., tome VI. p. 306).

Ophthalmies scrofuleuses (Bœnninghausen).

Arsen., quand il y a ulcération à la face interne des paupières, (tome VI. p. 469, note du docteur Chargé).

Fièvre typhoïde (Dr Kidd).

Arsen., convenait dans le typhus inflammatoire quand on voyait survenir la prostration des forces, le malade glisser au pied du lit, rester sur le dos, incapable de se mouvoir ou de parler, la langue sèche et froide, ou couverte d'un brun noirâtre; soif, nausées et vomissements; hoquet; coliques suivies de fréquentes évacuations liquides; pouls très-petit, irrégulier et intermittent.

Dans les récédives *Arsen.* se montra favorable quand il était revenu de la débilité et des symptômes gastriques, mais seulement après *N-V.* (De la fièvre et de la dyssenterie qui regnèrent en Irlande en 1847 — trad., du docteur Molin — Bullet., tome VI. p. 615).

Dyssenterie (Dr Kidd).

Dans la première période de la maladie, quand les douleurs violentes ou élançantes occupaient l'ombilic et la région iliaque, que des évacuations abondantes, jaunes ou brunes, teintes de sang existaient, je donnais de petites doses de *Veratr.* ou d'*Arsen.*, (tinct. 3) toutes les 2, 6, 8 heures, jusqu'à ce que les symptômes d'amélioration se fussent

montrés, ou que la nature de la douleur et des évacuations eut changé. (Bull., tome VI. p. 631).

S'il y a douleurs sécantes se joignant à la maladie, du tenesme et du prolapsus anal, Merc., corr., ou Nux, seuls ou alternés (ibid)

REVUE DES JOURNAUX

Lycopodium Clavatum.

Par le D Le Whiting, d'Anvers. Mass.

(Suite.)

7 décembre 1866; elle se plaint d'une douleur vive dans la région hépatique dorsale, l'épaule et le bras droit; céphalalgie frontale pulsative; pieds et mains, parfois brûlants et puis paraissant froids et engourdis; assoupie pendant le jour; sommeil trouble la nuit; implore du sucre, de l'amidon, et des choses douceâtres; se plaint d'hémorrhoïdes et de constipation. Dans sa jeunesse, elle a pris « du calomel au point d'avoir » été obligée de tenir sa bouche fermée pour empêcher ses dents » de tomber. » — A 2 h. s. je lui donnai une dose de *Lycop.* 30, dans l'eau. Elle remarqua que presque immédiatement elle en ressentit les effets « au bout des doigts et des orteils. » A 6 et 9 h. s., la dose fut répétée, et chaque fois fut suivie de ces mêmes sensations. Le lendemain matin une 4e dose fut prise, et nul effet remarqué. Elle fut engagée à cesser, et rien autre ne fut donné. L'amélioration fut continue, et en quelques jours, elle se porta bien.

9 juin 1869; elle vint à mon cabinet, le soir, et me demanda encore un peu du médicament pour son « vieux foie. »

Après un examen rapide, dont je n'ai pas fait le rapport, je lui donnai 3 paquets de *Lycop.* 200, pour en prendre un

chaque nuit en se couchant. Le lendemain matin, vers 3 h., je fus appelé à la hâte, vers ma malade, qu'on pensait mourante. Je l'ai trouvée froide et engourdie, incapable de lever ses bras et de mouvoir ses mains. La respiration s'accomplissait imparfaitement à grands efforts ; je lui donnai une tasse de café chaud, et dans une heure elle était si bien rétablie qu'elle pouvait rendre compte des divers états, par lesquels elle avait passé. Elle raconta qu'immédiatement après avoir pris la dose, elle se coucha ; au bout de quelques minutes elle sentit un frisson particulier ramper par tout son corps ; celui-ci fut bientôt suivi de douleurs vives fouillantes dans la région du foie, comme si vingt dogues aux dents aiguës le rongeassent tout autour. Après quelques temps les douleurs abandonnèrent le foie et parurent émigrer de place en place jusqu'à ce qu'elles eurent parcouru tout le corps. Cette douleur fut suivie d'engourdissement et de sommeil, dont elle s'éveilla incapable de mouvement et de parole.

Cas 3 : Miss.. 28 ans, cheveux bruns foncés et teint clair, se plaint de mauvaise haleine le matin ; épais enduit blanc sur la langue ; peu d'appétit ; ne peut supporter que les vêtements soient serrés à l'épigastre ; constipation et leucorrhée laiteuse. Ses règles varient de 3 à 5 semaines, parfois rares, et de nouveau abondantes. Il y a un sédiment rouge dans l'urine. 3 paquets de *Lycop.* 200, à prendre la nuit.

Après 2 semaines, elle rapporte qu'elle se sent mieux que depuis des années. Deux ans après, elle était encore tout à fait bien.

Causticum.

Par le Dr W. B. Chamberlain, Worcester. Mass.

En avril 1852, je fus appelé à voir Mme W. 37 ans, qui à ce que j'appris, était en consomption. Son aspect était celui d'une phthisique, maigreur extrême ; à tous les moments du jour se

montrait une toux rauque et creuse, mais plutôt le matin. Il y avait une sensibilité de l'abdomen, que *merc. riv* 18, guérit en quelques jours. Après deux prescriptions, je ne trouvai aucun changement dans les symptômes, sauf le précédent, c'est-à-dire, la sensibilité abdominale, qui existait depuis des années avant la toux.

Elle me dit : Je ne vois pas que votre médicament me fasse du bien.—« Je ne crois pas, madame, lui répondis-je que vous m'ayez rapporté tous vos symptômes; si vous l'eussiez fait, les remèdes homœopathiques vous auraient améliorée. »

Elle sourit et dit: « Docteur, je ne crois meilleur pour moi de prendre d'autres médicaments. » Mais j'insistai pour s'avoir si elle avait bien indiqué tous ses symptômes. Docteur, vous vous moquerez de moi. »

« Je ne moquerai pas de vous, dis-je; je veux que vous me disiez maintenant les symptômes que vous avez omis auparavant. « Elle me dit alors : » à 2 heures, chaque matin, je suis éveillée d'un sommeil profond, pour sauter du lit au milieu du plancher, et crier à cause des crampes que je ressens dans les cordes du talon (Tendon d'Achille), mes mâchoires sont si faibles et si roides, que je n'ai pas été capable de manger beaucoup pendant plusieurs semaines : Je n'ai pas d'autres symptômes. »

Je sortis mon Bryan's manuel Pocket, étudiai soigneusement le cas, et donnai *causticum*, 6, en solution, une dose toutes les 2 heures. Elle n'eut pas de nouvelles crampes, la roideur des mâchoires disparut en quelques jours, et en peu de temps tout vertige de toux disparut. Elle reprit la force et l'embonpoint, et fit une bonne guérison, sans autre remède que *causticum*.

Dans les « *maladies chroniques* » d'Hahnemann, vol. III, sont les symptômes suivants de causticum. » Crampe dans la plante du pied droit et le *tendon* d'*Achille*, en l'étendant. *Crampe dans le pied* (après 4 et 11 jours), tension dans le

talon et le tendon d'achille (après 20 jours). Déchirements dans le tendon d'achille gauche. » « Sensation de *roideur* et *douleur* dans les *mâchoires*, de sorte qu'il lui est très-*difficile* d'*ouvrir* la *bouche* pour *manger*. »

Prolapsus du Rectum.. Ignatia.

Par le Dr W. Pearson, South Hadley Falls.

En addition à quelques remarques de moi, en août dernier, sur *Ignatia*, je dirai qu'il s'est montré curatif dans un autre cas de prolapsus rectal obstiné, je le traitai sans voir le malade — enfant mâle de 4 ans, sain et bien sous les autres rapports, à ce que me dit son père. Il est affecté de ce prolapsus depuis quelques mois, et au moment ou je prescrivis pour lui, ses parents étaient après chaque évacuation, obligés de rentrer les intestins, quelquefois 2 fois par jour, et parfois avec une grande difficulté.

Ignatia 2 fut le principal remède; mais il demanda 4 ou 5 semaines pour compléter la cure, et dans ce temps l'enfant eut la dyssenterie, après un refroidissement, et qui fut éloignée par les remèdes ordinaires — *merc.*, *nux* et *sulfur*. Puis *Ignatia* et les applications locales d'eau froide finirent le traitement.

Notes Cliniques.

Par le Dr D. Hunt, Worcester, Mass.

China. — Madame G., américaine, 23 ans, mariée depuis un an, pendant les 5 dernières années, a eu, dans la semaine consécutive aux règles, une leucorrhée sanguinolente, des caillots l'accompagnaient souvent. Avec la leucorrhée il y avait une sensation de faiblesse, de paralysie, dans les gros intestins, un sentiment d'obtusion dans la tête et une légère céphalalgie; sensation de faiblesse et de prostration et dépression d'esprit. Elle vint à moi le second jour de la leucorrhée et je lui prescrivis Tre *China*, en pilules. Deux

jours après la prescription, la leucorrhée était presque guérie et elle se trouvait beaucoup mieux de toute façon. Je lui ordonnai d'attendre, au mois prochain, que la leucorrhée reparut avant de prendre le médicament ; parce que je voulais voir si elle reviendrait. Au temps de l'apparition habituelle, elle pensa qu'elle ne viendrait pas, parce qu'elle n'avait ressenti, après les règles, aucune de ses mauvaises sensations ordinaires ; cependant elle parut, mais *China* l'arreta en un jour, la première dose l'avait soulagée.

Ustilago maïdis. — Il y a un an, j'ai guéri le même malade, d'une dysmenorrhée qui durait depuis quelques années, avec *ustil. m.* Je n'ai pas de notes de ce cas.

Ferrum phosphoricum. — Dans plusieurs cas d'irritabilité du col de la vessie, j'ai tiré grand profit de l'avis de Robert T. Cooper (Brit. J. of. hom. 1er janvier 1870), sur l'usage du *phosphate de fer* ; j'ai employé la 1re dil. decim.

Robinia pseudo acacia. — Je l'ai employé avec un succès presque constant dans les acidités de l'estomac, — une gtt. de la tre après le repas. Ce remède fut d'abord proposé par le Dr Smedley, de Westchester. Pens.

Euphrasia. — Dans un cas de ce que je suppose être une « hydrophtalmie antérieure », l'irritation de la conjonctive, résultant de la voussure de la cornée et de la sclérotique adjacente, fut guérie en deux jours par la tre d'*Euphrasia.* Il n'y a pas eu de récidive depuis.

Un cas de sclérotite fut guéri, sans retour, par le tre d'*Euphrasia.*

Buchner, sur la màladie de Bright. — compulsé per le Dr C. Wesslhoeft, Boston. N'ayant pas d'expérimentation à rapporter, le soussigné offre les déductions suivantes tirées du traité du Dr Joseph Buchner (Leipsig 1870). En considération de la fréquence et de la fatalité de mal de Brigth, en l'absence d'une traduction de ce traité, les indications thérapeutiques

suivantes peuvent, il est à espérer, se montrer utiles dans les mains des praticiens...

Le fait qu'une maladie organique du cœur est, dans la majorité des cas, unie à la véritable maladie de Brigth, est une raison pour laquelle les altérations de cet organe doivent être considérés comme d'importants guides thérapeutiques. Ainsi : *Kali arsenicosum* est le principal remède dans les affections du côté *gauche* du cœur avec albuminurie ; *Phosphorus* est indiqué dans les affections du côté *droit*.

Les préparations arsénicales, spécialement *Kali arsen.* sont, en outre, indiquées dans les cas suivants : quand il y a dans l'urine, de l'albumine en grande ou en petite quantité ; dans la dégénération des reins, affectant l'épithelium seul, ou s'étendant même à l'atrophie des tubes de Bellini et des corpuscules de Malpighi ; dans l'hypérinose du sang, avec affection du côté gauche du cœur ; et dans l'œdème du cerveau.

Phosphorus est l'opposé d'*arsenic*. Il n'est pas indiqué dans une grande prostration (Hahnemann); mais quand l'urine contient des débris épithéliaux ; des corpuscules muco-purulents ; de l'albumine, (dans le cas d'empoisonnement phosphorique); ou des corpuscules sanguins (Georges). C'est le remède quand les reins sont dégénérés ou que la substance corticale est devenue granuleuse ; dans la pneumonie commençante ; dans les alterations organiques du *côté droit du cœur* ; et dans les symptômes de l'atrophie cérébrale.

Phosphori acidum est utile dans certaines formes lentes de mal de Brigth, avec diathèse mélanique, scorbutique, semblable aux formes du typhus avec stupeur ; dans le relâchement et l'amincissement des parois des vaisseaux sanguins ; aussi dans les maladies rénales obscures et chroniques ; quand le malade est indifférent et sombre, n'ayant souci de manger ni de boire ; quand la quantité d'albumine de l'urine est petite, non accompagné de fièvre ou de chaleur, la peau étant flasque

et froide, sans œdème, ni hydropisie, et avec congestion pulmonaire positive.

Cuprum est semblable à *arsenic*, mais d'effet plus pénétrant, bien que d'action plus lente. Le type de la maladie est à rechute; les rémissions sont longues et les récidives violentes; la localisation des altérations morbides siège dans le foie, les reins et la corde spinale; atrophie des muscles; vomissements opiniâtres.

Aurum muriaticum est applicable aux affections du côté gauche du cœur; dyspnée; hypérémie; tuméfaction du foie avec altération de sécretion et douleur pressive; augmentation du flux d'urine.

Terebinthina est applicable aux cas de secrétion rénale diminuée, accompagnée des symptômes suivants : urine foncée et sanguinolente, anasarque; irritabilité; absence de maladie du cœur et des vaiseaux sanguins.

(*Mercurius corrosivus* est recommandé par le Dr Schley, *Amer, observer*, dans les cas où l'urine paraît comme mêlée de sang, s'il se forme un coagulum par la chaleur, ou par l'acide nitrique.

Hydrociani aciddum, est indiqué dans l'asphyxie par urémie causée par la décomposition de l'urine, et la présence consécutive du carbonate d'ammoniaque dans le sang.

Nicotine, est indiquée dans les mêmes conditions.

Cuprum est indiqué dans l'occlusion des tubules urinifères; les symptômes sont : affection du cervelet; urine diminuée; convulsions alternant avec délire *loquax*, flot rapide d'idées; amaurose; surdité; apathie; face rouge, convulsée, saillie des yeux; langue et seins froids, le malade pousse de longs cris.

PHYTOLACCA DANS LES ABCÈS DU SEIN,

par le Dr J. K. Warren, Jalmers, Mass.

18 août 1870, je fus appelé à aider Mme C. dans sa seconde couche ; c'était une forte femme, bien proportionnée, de tempérament sanguin et de diathèse fortement scrofuleuse. Après sa première couche, près de deux ans auparavant, elle fut malade pendant cinq mois, et parmi les diverses souffrances qui l'affectèrent, sous le traitement de la vieille École, furent des abcès mammaires, dont plusieurs furent ouverts et d'autres furent laissés s'ouvrir d'eux-mêmes. Ceux-ci, à ce qu'on me dit, déchargèrent une grande quantité de pus et restèrent longtemps ouverts. Ceci, comme je le trouvai, amena la destruction ou l'occlusion d'un grand nombre de conduits galactifères. Si grande était la désorganisation, et l'extrême sensibilité des glandes qu'en cette considération, et aussi à cause de l'état scrofuleux de la mère, force fut de nourrir l'enfant au biberon. Je donnai à la mère *Phytolacca* 1, et fis mettre sur les seins des compresses imbibées d'une solution du même médicament, 1 partie de T/ 10e ou 12° d'eau. En trois jours l'inflammation cessa, la sensibilité disparut et les reins prirent l'apparence naturelle.

Une semaine après, je trouvai un côté du sein gauche tuméfié, dur et douloureux, et en employant la pompe lactofore, le peu de lait qui venait était épais et filant. J'appliquai le *Phytolacca* comme avant, et en 4 jours tout était entièrement guéri, et je ne la revis plus.

Asterias Rubens : Ce remède, qui acquit une réputation considérable dans la guérison des squirrhes du sein, est aussi très-utile pour faire disparaître les nodosités et les indurations de la mamelle. Il guérira aussi les douleurs névralgiques, sourdes, aiguës de cette région.

CONNECTICUT HOMŒOPATHIQUE MEDICAL SOCIETY (extraits).

Dr C. E. SANDFORT... — Femme de 48 ans, de tempérament lymphatico-bilieux; a été incapable de se coucher pendant près de 2 ans; le moindre exercice lui rend la respiration presqu'impossible. Elle a été sous les soins de médecins éminents, qui l'ont considérée comme incurable; l'un des derniers appelés refusa même de prescrire, en disant à ses amis que les médicaments pouvaient ne pas lui faire de bien. Le Dr Sandfort trouva à l'examen une grande irrégularité de l'action du cœur, — intermittente parfois et de caractère variable, — une grande fréquence d'action alternant avec la lenteur. Il diagnostiqua une dilatation du ventricule gauche, avec extrême irritabilité du nerf cardiaque. *Cactus*, 2, fut prescrit, une dose chaque heure jusqu'à ce qu'il y eût quelque soulagement, puis à plus longs intervalles, quand cesseraient les symptômes alarmants. La malade fut mieux après *deux* doses, et la nuit suivante elle dormit tranquillement dans son lit. Au bout d'une semaine, elle faisait les lavages et autres travaux domestiques. Depuis, ces troubles cardiaques n'ont pas reparu.

Le Dr Sandfort a aussi heureusement prescrit *cactus* dans l'action irrégulière du cœur par sympathie, dans la dilatation du cœur et dans les maladies valvulaires. Un cas de palpitations, accompagnées de vertige, dyspnée et presque complète perte de connaissance, a été tout à fait guéri par *cactus*.

Le Dr Sandfort rapporte une vérification d'un symptôme particulier de *Lycopodium;* une dame de 18 ans souffrait de douleurs dans les pieds et qui l'empêchaient de marcher; elle en a été souvent incommodée, et traitée sans amélioration par l'allopathie. Les douleurs viennent toujours subitement, produisant la sensation comme s'il y avait un clou, ou quelque chose de semblable, dans les chaussures. Elle était d'organisation

nerveuse, fortement sensible, facilement impressionnée par tout ce qui agit fortement sur les sens, musique, lumière, etc. Une dose *Lycopodium*, 200, la guérit entièrement en 12 heures. Dans les « Maladies chroniques » il y a : « Douleur au talon en appuyant le pied. comme s'il y avait au dessous une petite pierre. »

(*A suivre*).

DISCOURS DU Dr LUDLAM

Nous extrayons du *Bulletin de la Société Homœopathique de France* discours suivant prononcé par notre confrère d'Amérique, le Dr Ludlam, à la séance du 7 juin de la dite Société :

M. Ludlam :

Monsieur le président, Messieurs,

Je vous prie d'accepter mes sincères remerciements pour la gracieuse invitation que vous me faites de vous parler de la situation et du développement de l'homœopathie aux États-Unis. Je ne crois pouvoir mieux faire, pour me rendre aux désirs de la Société, que de faire passer à votre tour sous vos yeux ce qui s'est passé sous les miens à Chicago. Quand j'arrivai dans cette ville, il y a vingt-quatre ans maintenant, nous n'étions que quatre médécins homœopathes pour une population de 33,000 âmes. Chicago compte plus d'un demi-million d'habitants actuellement, et nous, médecins homœopathes, y dépassons la centaine. A cette époque il n'y avait ni collége, ni sociétés, ni hôpital, ni dispensaires, ni journal professionnel, ni position scientifique. La loi ne nous reconnaissait pas, et nous étions ignorés de toutes les classes de la population. Aujourd'hui nous avons trois sociétés, y compris celle de l'État qui réunit 300 membres à ses sessions annuelles, nous avons un collége où une

faculté de douze professeurs dispense l'instruction médicale à cent étudiants, et qui est en pleine prospérité depuis quinze ans; nous avons un hôpital de soixante lits avec un amphithéâtre où chaque jour pendant la période scolaire ont lieu des conférences et des cours; nous avons plusieurs dispensaires dont l'un date de vingt ans; nous avons un journal bi-mensuel qui en est à son quinzième volume. Notre position sociale n'est seconde à nulle autre, la loi nous reconnaît les mêmes titres qu'aux médecins de la vieille école, et la clientèle est plus que suffisante pour tous nous occuper. C'est certainement, messieurs, l'exemple le plus frappant du développement et de l'accroissement de l'homœopathie dans les États septentrionaux de la République. Notre Société nationale, qui va célébrer son vingt-cinquième anniversaire la semaine prochaine, compte plus de mille membres et publie un volume annuel de *Transactions* de 1,500 pages environ. Les médecins les plus considérés du pays tiennent à honneur de faire partie de cette corporation dans laquelle vingt et un États sont représentés. Quinze États ont en outre chacun leur Société particulière, et il n'y a pas une cité, une ville, un bourg où vous ne trouviez une ramification plus ou moins étendue de ces grandes Assemblées. Il y a près de 5,000 médecins homœopathes aux États-Unis, il y a neuf colléges qui ont été « incorporés » par les législatures d'États. Nous avons à nous dix hôpitaux entretenus par la charité de nos concitoyens, un nombre considérable de dispensaires, et douze journaux médicaux. La presse quotidienne, ce sphygmographe de l'opinion publique aux États-Unis, a presque unanimement passé au camp homœopathique. Les hommes de cœur et d'action ne nous marchandent pas leur influence quand nous nous adressons à nos législatures, et ce n'est pas une exception de voir des emplois confiés par la faveur publique à ceux d'entre nous qu'elle en juge dignes. Permettez-moi, Messieurs, de vous parler ici de moi, non par vain égoïsme, mais par désir

de prouver mon dire. J'ai eu l'honneur de faire partie du « *Medical Board* » de Chicago qui eut à sa charge 15,000 familles, ou 60,000 habitants sans asile quand le grand incendie qui vint ravager notre cité, et qui, faisant la part égale entre les allopathes et les homœopathes, nous inscrivit côte à côte au budget et répartit impartialement les malades entre les deux écoles. A la clôture des opérations du « *Medical Board,* » l'hôpital Hahnnemann reçut de la Société de secours une dotation de 75,000 francs.

Je finirai, messieurs, en vous renouvelant mes remerciements pour votre accueil, et en vous assurant que si la Société homœopathique de France envoie des délégués à la Convention de Philadelphie, ils seront les bienvenus. Ce sera, croyez-le bien, messieurs, une joie pour nous de vous recevoir et de travailler en commun au bien et au progrès de l'humanité.

VARIÉTÉS

ACADÉMIE DES SCIENCES

PHYSIOLOGIE

Sur les effets toxiques de l'écorce de Mancône

Note de MM. Gallois et Hardy, présentée par M. Cl. Bernard.

Commissaires : MM. Balard, Cl. Bernard

L'écorce de Mancône, qui est employée par diverses peuplades de l'Afrique tropicale à empoisonner les flèches et à préparer des liqueurs d'épreuve, qui sont administrées aux criminels, se présente sous forme de morceaux aplatis, irréguliers, d'un brun rougeâtre, à surface inégale. Elle est dure, fibreuse, inodore, et détermine de violents éternuments quand on la pulvérise. Cette écorce est fournie par un arbre, l'*Erythrophlœum guineense,* qui appartient à la grande famille

des Légumineuses, et à la sous-famille des Césalpiniées, et à la série des Dimorphandrées. Cet arbre, à tronc cylindrique rectiligne, peut atteindre 30 mètres et plus de hauteur, 2 mètres de diamètre, et les habitants du pays le désignent sous le nom de *Tali*.

La petite quantité de cette écorce dont nous avons pu disposer ne nous a pas permis jusqu'ici d'en extraire un alcaloïde cristallisé ; mais nous avons concentré la matière active sous un très-petit volume, et nous avons pu avec elle tenter quelques expériences physiologiques, dont voici les principaux résultats.

Nous avons injecté la solution toxique sous la peau de grenouilles, de cobayes et de jeunes chats, et chez tous ces animaux nous avons observé, au bout de quelques minutes, un phénomène constant : c'est le ralentissement puis la cessation des battements du cœur, qui s'arrête en systole. Quand le cœur a cessé de battre, on observe encore, sur le cobaye, quelques mouvements respiratoires, qui se produisent à des intervalles de plus en plus éloignés, puis la mort a lieu.

Sur la grenouille, le ventricule nous a paru s'arrêter presque toujours avant les oreillettes, et cesser de répondre avant elles à l'action du courant électrique. Sur le cobaye, le phénomène inverse a été observé. Du reste, dans tous les cas, le cœur cesse promptement d'être sensible au courant de la pile, tandis qu'au contraire la contractilité persiste longtemps dans les muscles de la vie de relation, soit qu'on les galvanise directement, soit qu'on galvanise les nerfs qui les animent.

Cependant, si, chez une grenouille, on arrête la circulation en pratiquant la ligature du cœur, on observe que ses muscles conservent leur contractilité plus longtemps que ceux de la grenouille dont le cœur a été arrêté par le poison de l'écorce de Mancône; ce qui prouve que ce poison n'est pas tout à fait dépourvu d'action sur le système musculaire de la vie de relation.

Dès que le cœur a cessé de battre, si l'on arrose directement avec une solution de sulfate d'atropine, ou bien qu'on injecte cette même solution sous la peau, on ne réussit point à réveiller les battements du cœur. Nous avons injecté du sulfate d'atropine sous la peau d'un cobaye, presque aussitôt après lui avoir administré du poison de l'*Erythrophlœum*, dans l'espoir de suspendre ou au moins d'atténuer les effets de ce dernier, et dans ce cas encore l'influence du sulfate d'atropine nous a paru insignifiante ou nulle.

(*France médicale.*)

DES ACCIDENTS CONSÉCUTIFS A L'USAGE DE L'ATROPINE

par le Dr Galezowski

Recueil d'ophthalmologie, avril 1875

L'atropine rend dans la pathologie oculaire les plus grands services, et c'est à bon droit que son emploi est de plus en plus général ; cependant son usage prolongé entraîne un certain nombre d'inconvénients jusqu'ici très-peu connus, et dont M. Galezowski nous donne une excellente description. Ces accidents sont de deux sortes : locaux, oculaires, ou bien généraux, nerveux. Les accidents locaux, très-fréquents, s'observent surtout du côté de la conjonctive, plus rarement du côté des voies lacrymales ou d'autres membranes de l'œil.

La conjonctivite atropinique se traduit par des phénomènes inflammatoires très-intenses, pouvant simuler, soit des conjonctivites granuleuses, soit des ophthalmies graves, internes. L'œil est rouge, constamment rempli de larmes ; le matin les paupières sont collées par une sécrétion gluante, et dans la journée il s'écoule des larmes qui irritent la surface cutanée des paupières et la joue correspondante. Il y a une photophobie intense qui empêche d'ouvrir les paupières ; sur toute la surface de la conjonctive palpébrale, on voit de petites élevures, les granulations fausses de M. Galezowski. Le bord

palpébral est ordinairement arrondi, renversé en dehors, le point lacrymal écarté du globe de l'œil, ce qui entraîne le larmoiement. La conjonctive bulbaire prend une teinte jaune-grisâtre ; peu injectée, elle est également recouverte de petites élevures à demi-transparentes, en apparence gélatineuses. Ces élevures sont surtout développées près du bord de la cornée, où elles peuvent même simuler des tumeurs épithéliales. Les désordres peuvent envahir la cornée et donner lieu à des kératites superficielles suppuratives.

Cette conjonctivite guérit assez facilement, lorsqu'on sait rapporter ces désordres au remède, et cesser immédiatement l'usage de celui-ci. Cette cessation doit persister pendant plusieurs mois. Il faut de plus soumettre les malades à l'usage régulier des douches de vapeurs d'eau chaude, une ou deux fois par jour, pendant un quart d'heure ; enfin cautériser tous les jours ou tous les deux jours la conjonctive palpébrale avec une solution faible de nitrate d'argent (0,15 ou 0,20 centig. pour 10 grammes d'eau), même lorsqu'on a affaire à une maladie de l'iris ou de la cornée. Cependant les difficultés de traitement deviennent très-grandes lorsqu'il s'agit d'un cas de blessure de l'iris, de la cornée ou du cristallin ; il ne faut pas hésiter toutefois à remplacer l'atropine par les collyres légèrement astringents. Cette idiosyncrasie persiste très-longtemps, et l'auteur cite un cas où l'instillation d'une goutte d'atropine dans l'œil d'une malade, qui avait eu six mois auparavant une conjonctivite atropinique, fit revenir immédiatement cette affection. Peut-être même, dit M. Galezowski, cette idiosyncrasie ne disparaît-elle jamais.

Quand l'irritation se communique à la cornée, ce qui est rare, il en résulte des abcès et des ulcères plus ou moins profonds, très-tenaces, habituellement superficiels et qui se vascularisent avec une extrême facilité. Cette affection atropinique de la cornée peut se reconnaître à plusieurs caractères spéciaux. L'altération de la cornée, ne se produit que bien

longtemps après que la conjonctive est devenue malade; cette dernière membrane présentera donc un état tomenteux, granuleux, gris-jaunâtre. Il existe au voisinage de l'ulcère, et quelquefois tout autour de la cornée, un bourrelet grisâtre, vasculaire, qui simule l'épithélioma ou les granulations néoplasiques. Enfin l'usage de l'atropine ne fait qu'amener une aggravation dans les symptômes morbides. On cessera donc d'une manière absolue l'usage de l'atropine pour avoir recours aux fomentations chaudes sur l'œil et aux dérivatifs de toute sorte.

L'auteur a également constaté dans un cas l'action nuisible de l'atropine sur l'iris et la choroïde.

Du côté des voies lacrymales, on peut observer de véritables dacryo-cystites aiguës, terminées par suppuration.

L'action de l'atropine sur la rétine est presque nulle dans les conditions ordinaires; mais quelquefois on observe des accidents de chromopsie; les malades voient tout en rouge, en rose ou en violet. Cette vision colorée disparaît habituellement quand on cesse l'effet de l'atropine sur l'iris; quelquefois cependant elle persiste pendant plusieurs mois après la cessation du collyre à l'atropine; mais ce phénomène finit toujours par se dissiper complètement. Mackenzie signale le développement possible d'une amaurose complète, M. Galezowski ne l'a jamais observé.

On a signalé depuis longtemps les accidents d'intoxication générale dus à l'atropine; les hallucinations (Mackenzie), le délire (Testelin), la fièvre périodique avec délire (Richet). M. Galezowski a observé des faiblesses et des évanouissements survenant une ou deux fois par jour. Les accidents toxiques surviennent plus souvent chez les vieillards que chez les jeunes sujets; chez ces derniers ce sont des tremblements nerveux, un malaise général, des vestiges, des nausées.

Pour prévenir ces accidents, l'auteur recommande aux malades de ne pas avaler la salive pendant une ou deux mi-

nutes après chaque instillation, ce qui empêche l'introduction de l'atropine dans l'estomac.

(*France médicale.*)

SUR L'ACNÉ PRODUIT PAR LE BROMURE DE POTASSIUM.

par le Dr Théodore Veiel

(*Viertel jahrschrift fuer Dermatologie und Syphilis* 1874.

Les effets remarquables de ce médicament donné à haute dose dans l'épilepsie, ont amené l'auteur à étudier les affections cutanées, et spécialement l'acné, qu'il produit parfois. Dès 1868, Voisin rapportait à la Société de médecine de Paris, diverses affections cutanées déterminées par cet agent thérapeutique, et plusieurs autres auteurs en ont parlé. Arthaud est seul à affirmer que malgré des doses de 10 à 12 grammes par jour, il n'a jamais observé l'acné. Veiel publie 12 histoires de malades, qui prirent de 10 à 12 grammes de bromure de potassium par jour, voire même 16, et en tout de 2 à 3,000 grammes. L'acné se montra surtout à la tête, puis plus isolé sur les divers autres points du corps. Ensuite pendant l'emploi du bromure, on voyait disparaître l'acné. Il est impossible de préciser la dose nécessaire pour en amener la production. Quand la peau est épaisse et qu'elle fournit beaucoup de sécrétion sébacée, l'acné se développe de préférence : s'il y avait déjà avant l'usage du bromure des comédons et des pustules d'acné, ils croissent en intensité au lieu de rétrograder, comme l'ont affirmé quelques auteurs anglais. L'éruption se produit par degrés. L'acné du bromure de potassium se distingue par son siége de l'acné vulgaire, en ce qu'il n'atteint pas seulement la face, les épaules, la poitrine et le dos, mais en général le cuir chevelu et les sourcils, pouvant même se répandre sur tout le corps : il préfère toujours les parties les plus poilues, fatalité qui lui est commune avec l'acné des

balsamiques et des médicaments iodurés. La couleur de l'acné n'a rien de caractéristique, puisqu'elle varie du rose clair au rouge cuivré. L'éruption et le développement suivent les mêmes lois que dans l'acné vulgaire. Le contenu des pustules n'a non plus rien de caractéristique ; il ne s'y trouve pas trace de brome. Le seul fait réellement caractéristique, c'est que cet acné augmente quand on augmente les doses de bromure de potassium et diminue quand on diminue celles-ci. En outre, la plus grande partie des pustules est traversée par un poil ; il est aussi assez fréquent de les voir se développer sans comédons contemporains. Ce sont là des phénomènes que présentent aussi l'acné des basalmiques et celui des préparations iodurées. L'anamnésie assied le diagnostic différentiel, avec la fétidité de la bouche et la présence de brome dans les urines, les autres symptômes du bromisme ne se développant ordinairement qu'après l'éruption d'acnés. Le Dr Haeberle a communiqué à l'auteur d'autres formes cutanées dues à la même cause : l'érythème noueux, limité aux membres inférieurs et cessant avec la suspension du bromure ; un érythème diffus, douloureux, fébrile, limité, lui aussi, aux membres inférieurs, et n'existant qu'autant que le traitement a été fréquemment noté. Chez deux enfants, il y eut une éruption pemphigoïde, suivie d'ulcérations, lesquelles guérirent rapidement dès que le bromure fut interrompu. Dans un seul cas, on vit chez un jeune homme une éruption de verrues dues au bromure de potassium. Malgré tout cela, on ne peut attribuer aux divers exanthèmes en question aucune influence critique sur la guérison de l'épilepsie, tant parce que leur apparition ne fait ni augmenter, ni diminuer les accès, et que dans quelques cas la guérison a eu lieu sans qu'il se soit développé d'exanthème.

Revue de Thérapeutique.

EMPOISONNEMENT PAR LE BOLETUS SATANAS. (Lenz)

par le Dr Finekh, d'Urach.

Wuertemberg medicin, Correspondenz Blatt, 1874. n° 35.

Le sujet de cette observation est un touriste qui, ayant souvent mangé des champignons en Italie, se mit à en manger de l'espèce susnommée dans les forêts du Haut-Urach. Une heure après, c'est-à-dire vers 7 heures du soir, il se rendit à la Société du musée d'Urach pour y boire de la bière, et y frappa l'auteur par son mauvais visage et le fait qu'il sortait à chaque instant. Sur les questions qu'on lui fit il répondit qu'il rejetait les morceaux d'un champignon qu'il avait mangé, et refusa tout vomitif, persuadé qu'il n'avait plus trace de ce bolet dans le corps ; cependant les vomissements continuèrent, accompagnés d'ardeur dans l'estomac, qui n'était pas sensible à la pression. Il voulait partir néanmoins, toujours le même soir à 9 heures et demie; mais vers 10 heures il devint froid, presque sans pouls et si faible qu'il dut coucher à Urach. Il prit du café noir, et à cause de sa soif ardente, de la limonade avec de l'eau de soude. Pendant la nuit il continua à vomir, mais seulement ce qu'il avait bu, et fut pris de diarrhée, phénomènes qui cessèrent le lendemain matin vers 6 heures ; mais le malade sentait encore de la colique et était si faible qu'il dut garder le lit tout ce jour. Le lendemain, il put se mettre en route vers 8 heures du matin, après avoir vomi encore une fois dès qu'il se tint debout. Deux jours plus tard, l'auteur put se convaincre de la guérison complète de ce malade qui n'avait pris aucun remède. Il fait remarquer aux médecins que le *Boletus satanas*, et le *B. luridus*, dont il n'est qu'une variété, se distinguent de tous leurs congénères, sauf le *B. erythroptus*, par la *couleur rouge du bord libre de ses tuyaux*, caractère qui indique donc toujours un bolet vénéneux.

Revue de Thérapeutique, p. 79 (1875).

UN NOUVEAU MÉFAIT DU CHLOROFORME.

Un homme atteint d'une luxation du bras, que n'avait pu réduire un rebouteur, s'est adressé à l'hôpital d'une petite ville des environs de Paris. On était au dix-septième jour de l'accident. Le chirurgien de cet hôpital a réuni ses confrères de la localité et s'est fait assister par eux pour opérer la réduction. *On n'a pu l'obtenir, et le bras s'est détaché de l'épaule.* On a attribué, non sans quelque raison, au chloroforme cette malheureuse issue dont nous ne connaissons pas encore les suites, ce fait nous ayant été communiqué le lendemain de la catastrophe.

Pareil accident s'est déjà produit il y a quelques années à l'hôpital Saint-Louis pour une luxation du coude. L'avant-bras se détacha et resta entre les mains des opérateurs.

On dit que Damiens, condamné a être écartelé, pour dernier acte d'un supplice de quatre heures, ne put l'être par quatre chevaux attelés chacun à un de ses membres et qu'on ne réussit pas mieux avec un renfort de deux autres chevaux. Il fallut que le bourreau lui tranchât les muscles avec un couteau.

On eût sans doute mieux réussi si l'on avait chloroformisé ce malheureux.

Il serait peut-être bon de se rappeler le moyen que Dupuytren employa pour réduire une luxation chez une femme qui se raidissait inopportunément. Vous faites la sainte-n'y-touche ici, madame, lui dit Dupuytren, mais n'importe, je sais bien que vous n'êtes qu'une soularde ! Les bras, comme on dit, tombèrent du corps à la pauvre femme, et l'humérus rentra comme de lui-même dans sa niche.

Conclusion. Réserver, en fait de luxation, le chloroforme à celles où l'on ne court guère risque de rien arracher, comme dans celle de la rotule.

Extrait de la Revue de Thérapeutique de M. Martin Lauzer, p. 60. (1875).

H. C.

FIÈVRE TYPHOIDE

Fièvre putride, maligne, adynamique, ataxique, Typhus sporadique.

Fièvre essentielle continue, quelquefois rémittente, dont le caractère anatomique est une altération toute spéciale des follicules de l'intestin grèle qui sont tuméfiés ou ulcérés, avec gonflement des ganglions mésentériques voisins et dont les principaux symptômes sont la stupeur, la fièvre, la céphalalgie, le délire, la faiblesse musculaire et intellectuelle, un enduit fuligineux de la langue, des lèvres et des dents; la diarrhée, le météorisme, les soubresauts des tendons, l'éruption à la surface de la peau de taches rosées lenticulaires, de suvamina ou de pétéchies.

En commençant par la stupeur l'énumération des symptômes, nous avons voulu faire pressentir toute la valeur que la stupeur à réellement dans le diagnostic de la fièvre typhoïde. Il n'existe pas de fièvre typhoïde même légère sans stupeur, mais il faut s'entendre sur ce mot afin de savoir découvrir jusque dans ses plus faibles nuances l'état que ce mot désigne à notre attention.

La stupeur est déjà, à elle seule, un ensemble de symptômes plutôt qu'un seul phénomène. Elle est inscrite sur la physionomie du malade par une expression d'hébétude et d'indifférence, mais ce n'est là qu'un de ses principaux traits; pour la connaître tout entière, il faut considérer en elle un état morbide que concourent à produire, non-seulement l'expression faciale et l'hébétude des sens, mais l'inertie intellectuelle, l'affaissement du système musculaire et la perte complète de l'intelligence et de la sensibilité.

Le malade commence par avoir l'air de ne rien comprendre à ce qui se passe autour de lui, il cesse de s'intéreser à ses affaires, à sa famille, à ses amis; les traits du visage sont

immobiles ; aux questions qu'on lui adresse, il répond mais brusquement avec la volonté nettement exprimée qu'on le laisse en repos ; et puis dans un degré plus avancé, le malade s'assoupit, les paupières se soulèvent avec peine et laissent voir un œil vitreux, sec et indifférent. On a de la peine à se faire comprendre à la suite d'interpellations assez répétées. Après qu'on l'a fortement secoué, il a l'air étonné, stupide et il lui faut un certain temps pour se remettre en rapport avec les personnes et les choses qui l'entourent. Ses réponses sont lentes, courtes, incertaines, tantôt justes, tantôt erronées ; il faut insister pour qu'il montre sa langue et s'il la tire, il l'oublie sur ses lèvres ou entre ses dents. Enfin, la stupeur venant toujours à augmenter, l'intelligence et la sensibilité sont tout à fait anéanties ; les paupières sont fermées et si on veut les lui soulever on rencontre de la résistance ; puis après les avoir entr'ouvertes, on constate le plus souvent que le globe de l'œil est porté en haut sous la paupière supérieure ou s'il est resté dans sa position naturelle, les pupilles sont immobiles et insensibles à la lumière ; la bouche demeure ouverte, les lèvres sont pendantes, souvent agitées d'un tremblement continuel, ou bien le malade semble marmotter quelques paroles incohérentes. Respiration râlante quelquefois à cause de crachats qui séjournent dans l'arrière gorge et que le malade est incapable de rejeter.

La stupeur ainsi comprise, commence à l'hébétude, à la somnolence et finit au coma le plus profond. Elle n'existe pas toujours au même degré chez tous les Typhoïdes, mais chez tous on l'observe dans une nuance quelconque et si peu marquée que soit cette nuance, il importe de ne pas la laisser passer inaperçue, parce qu'à elle seule, elle constitue le premier élément du diagnostic.

Invasion. La fièvre typhoïde est une maladie trop grave pour ne pas être annoncée dans le plus grand nombre des cas par un cortége de phénomènes précurseurs, qui sont :

des lassitudes spontanées, premier rudiment de la faiblesse musculaire ; de la courbature dans les membres, cette sensation devient quelquefois si douloureuse que tout mouvement est pénible et soigneusement évité par le malade ; de la céphalalgie, des bourdonnements, des vertiges, le phénomène initial de la fièvre typhoïde étant toujours le trouble du système nerveux. Les symptômes gastro-intestinaux ne précèdent que plus rarement et dans tous les cas, ils ne sont que d'une importance secondaire.

Symptômes. Entre les prodrômes et le commencement de la période d'augment, il est bien difficile d'établir une ligne de démarcation bien fixe et encore moins immuable ; toutefois celle-ci se caractérise par l'accroissement des souffrances précédentes et par l'apparition de nouveaux symptômes dont nous allons faire l'énumération aussi exacte que possible.

1re *Période.* Stupeur, le visage est hébété, sans expression ; vertiges dans le lit, au moindre mouvement. Somnolence, forte céphalalgie. Bourdonnements d'oreilles, surdité, les yeux sont injectés, les paupières chassieuses, à demi fermées ; la vue est souvent trouble et confuse ; sommeil interrompu par des rêves. Saignements de nez qui n'amènent aucun soulagement.

Bouche pâteuse d'abord et bientôt langue sèche, collante, avec enduit blanc, jaunâtre ou même brunâtre. Soif vive, nausées ou vomissements. Météorisme et sensibilité du ventre avec gargouillement à la pression dans la fosse iliaque droite ; les selles sont sonvent fréquentes, diarrhéiques, et les matières rendues jaunâtres ou brunâtres, d'une fétidité extrême.

Le pouls s'accélère jusqu'à plus de 100 pulsations par minute, mou ou résistant. Mou, si les troubles nerveux prennent tout de suite de la prédominance, car alors la réaction fébrile se manifeste difficilement ; résistant, si le sujet est robuste et si

la réaction du système vasculaire est fortement prononcée.

Peau chaude, sèche, souvent rouge et injectée au visage et sur le devant de la poitrine particulièrement. Râles sibilants et ronflants dans les deux côtés de la poitrine. Toux légère avec quelques crachats grisâtres.

2e *période*. La période d'augment va toujours grandissant. Tous les symptômes s'aggravent à l'exception de la céphalalgie qui ordinairement ne persiste pas au delà de quelques jours. La stupeur est plus marquée; les traits de la face plus immobiles; prostration des forces plus considérable, le corps du malade n'est plus qu'une masse inerte ; somnolence plus profonde. Délire dans toutes les nuances, tantôt fugace, léger; tantôt continu, agité et même furieux. C'est du 7e au 12e jour que l'on observe ordinairement l'éruption de taches rosées, lenticulaires, en nombre variable, sur la poitrine et le ventre. Les sudamina apparaissent aussi et les eschares du sacrum peuvent commencer quoique ordinairement ce ne soit que plus tard qu'on ait à les redouter; mais sûrement alors surviennent les soubresauts des tendons, la carpholagie et les autres phénomènes convulsifs qui sont rares à une période moins avancée de la maladie.

La membrane muqueuse des lèvres, des gencives, de la langue surtout, se sèche se couvre de fuliginosités; l'haleine devient fétide, les lèvres sont noires et fendillées ; la langue est tremblante. La soif est toujours vive quoique moins ardente que les jours précédents et le malade ne boit qu'avec peine et peu à la fois. Après avoir bu, il vomit, mêlées à la boisson, des matières muqueuses et bilieuses ; les selles diarrhéiques sont plus rapprochées, souvent involontaires, et les matières rendues sont quelquefois sanguinolentes ou même entièrement composées de sang noirâtre coagulé et abondant, ce qui constitue de véritables hémorrhagies intestinales dont la raison d'être se trouve dans le travail d'ulcération et de ramollissement qui s'est emparé des follicules intestinaux et aussi dans

l'altération plus profonde du sang qui tend à se fluidifier et à sortir des voies qu'il est appelé à parcourir.

Le ventre est horriblement distendu ; les urines fortement colorées forment toutes sortes de sédiments; leur excrétion n'a pas lieu souvent par suite de la paralysie de la vessie.

Aux râles sibilants et ronflants que nous avons déjà signalés, se surajoutent des râles humides, à bulles grosses et inégales qui occupent les parties déclives et postérieures des deux poumons. Ces symptômes du côté de la poitrine sont ordinairement développés en raison inverse des symptômes ataxo-adynamiques. Ils n'ajoutent donc rien à la gravité du pronostic ; ils dépendent, comme eux, du trouble profond dont le système nerveux cérébro-spinal est le siége, mais ils entraînent moins de gravité.

Le pouls toujours accéléré faiblit au point de devenir ondulant, petit, inégal. Aggravation fébrile le soir plus particulièrement et pendant la nuit ; ces exacerbations, marquées par la chaleur et la sécheresse de la peau et par la fréquence du pouls, se terminent quelquefois par de la moiteur ou une sueur abondante.

3e *Période.* Il n'y a plus de place pour des symptômes nouveaux, mais tous les symptômes préexistants arrivent à leur summum d'intensité. Le facies devient hippocratique, le pouls filiforme, imperceptible. La respiration anxieuse, difficile ; une sueur froide et visqueuse recouvre tout le corps.

Tel est le tableau de la fièvre typhoïde abandonnée à elle-même ou si mal attaquée qu'elle n'en parcourt pas moins toute sa période. Même dans ces deux cas il ne faut pas désespérer jusqu'à la dernière heure. L'intensité du mal dans la fièvre typhoïde est susceptible au fond de variétés infinies et, quelle que soit sa forme, l'expérience autorise jusqu'au bout les plus fermes espérances. Jamais on ne vit plus fréquemment triompher la force médicatrice de la nature, même dans des maladies moins graves en apparence.

Sous le rapport de l'intensité des symptômes, il faut reconnaître, 1° des fièvres typhoïdes légères ; 2° des fièvres typhoïdes intenses et 3° des fièvres typhoïdes plus graves encore

Nos ouvrages classiques font encore grand cas de la distinction des formes que la fièvre typhoïde est susceptible de revêtir; ainsi, le pouls est-il plein et dur, la chaleur vive, la peau injectée, l'urine rouge, la forme est dite *inflammatoire.* Y a-t-il amertume de la bouche, langue jaunâtre, nausées et vomissements, la forme est dite *bilieuse.* Existe-t-il un état catarrhal des principales muqueuses, la forme est déclarée *muqueuse.* Stupeur très-forte, prostration extrême des forces, coma, petitesse du pouls, déjections involontaires, hémorrhagies, eschares, la forme est *adynamique.* Enfin dans la forme *ataxique* on observe plus particulièrement des perturbations désordonnées du système nerveux ; le délire, l'agitation, la carphologie, les soubresauts des tendons.

On a aussi proposé une distinction fondée sur la prédominance des symptômes et on a établi la forme cérébrale, abdominale, thoracique.

Toute cette science utile pour débrouiller le chaos pathologique est frappée de nullité au lit des malades; le casier est fait par la main des hommes et le malade porte avec lui son individualité qui se joue des cloisons artificielles dans lesquelles on voudrait l'enserrer, participant tantôt à cette forme, tantôt à une autre.

Le malade d'ailleurs n'est pas à classer, il est à guérir et pour le guérir, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'individualiser son cas afin de le combattre par le médicament qui recouvre le mieux l'ensemble de ses symptômes. *Similia, similium curantur.*

Une preuve entre mille que la science est impuissante à établir la ligne séparative d'une fièvre typhoïde à l'autre, c'est que les mieux avisés d'entre les théoriciens en sont

venus à imaginer une forme *mixte*, c'est-à-dire un composé des autres formes en proportions plus ou moins égales. N'embarrassons pas notre marche, déjà assez difficile, par des bagages inutiles, tenons-nous en au strict nécessaire.

Chaque typhoïde a sa physionomie *particulière*, appliquons-nous à lui trouver son remède *particulier*.

C'est le privilége de notre École, en vertu de sa loi fixe, immuable, de simplifier la partie spéculative de notre art, tout en multipliant les bienfaits de son application.

TRAITEMENT.

Aco. nap. Au début, à la première apparition des symptômes inflammatoires. Chaleur sèche, brûlante, précédée de frissons. Pouls fort, plein, dur et accéléré. Sécheresse et chaleur de la peau, de la bouche, des lèvres et de la langue. La langue est le plus souvent d'un rouge brillant, mais elle peut aussi être chargée légèrement. Soif vive; perte d'appétit; brisure des membres. Céphalalgie avec afflux douloureux du sang vers la tête. Vertige. Alternatives de langueur et pâleur des joues. Respiration accélérée; urine rouge et en petite quantité. Grande excitation nerveuse, agitation, jactitation, anxiété, frayeur. Peur de la mort. Sommeil agité et troublé par des tressaillements. Aggravation la nuit, avec délire léger.

Agaric. musc. On lit dans Murray (App. med. T. V, p. 557) *Effectus, eo injecto, apud illos hic est, ut exhilarentur, exsultent, cantent, vociferentur, versiculos de rebus venereis, venatione, heroibus, effectiant, vaticinentur, augmentum virium valde insuetum sentiant, manus hostiles vel aliis vel sibi injiciant, tremore vel et convulsionibus tententur.*

C'est la pathogénésie naissante d'*Agaricus muscarius* et si rudimentaire qu'elle soit, elle a été appliquée avec succès. La clinique homœopathique a enregistré ses avantages dans le délire violent, gai, loquace avec exaltation des forces, agitation extrême, tremblement général, alternatives de convulsions

et de stupeur et de plus elle a consigné pour l'emploi de ce médicament les indications suivantes : langue tremblante et sèche; teinte bleuâtre du bout du nez et des lèvres; mouvements convulsifs des muscles de la face et des extrémités ; trismus; parole inarticulée. Rétraction des membres inférieurs. — Pouls petit, faible, rapide; soif inextinguible. Besoin de liqueurs alcooliques qui sont facilement supportées.

La fièvre typhoïde des ivrognes rentre plus spécialement dans le domaine d'*Agaricus muscarius*.

Apis mell. Si le cas est remarquable par la stupeur, l'apathie, la perte de tous sentiments, avec délire qui se traduit par un balbutiement plaintif; par l'impossibilité de parler ou même de sortir la langue de la cavité buccale. — La langue est fendillée, ulcérée et couverte de vésicules. Déglutition empêchée. Ventre sensible et ballonné, constipation ou déjections involontaires, douloureuses et sanguinolentes. — Incontinence d'urine, l'urine est rougeâtre mais elle ne contient pas de sang, — Peau sèche et brûlante avec sueurs partielles et visqueuses. Tremblements et soubresauts dans les membres. — Éruption miliaire blanchâtre sur la poitrine et le ventre. — Grande faiblesse. Pouls variable par instants, petit et intermittent. Brûlure dans la poitrine.

Arnica mont. Trop négligé en dehors du traumatisme. Les symptômes qui le recommandent ici à notre attention sont nombreux et fort importants.

Langue sèche avec une raie brune à son milieu, haleine fétide, — ces deux symptômes établissent entre lui et *Baptisia* un lien de parenté. — Chaleur brûlante dans la tête et froid dans le tronc, ou chaleur générale entrecoupée par des frissons au dehors et au dedans. — Douleurs lancinantes dans la tête, au front surtout. Tremblement de la lèvre inférieure. Saignements de nez qui ne soulagent point. — Ventre ballonné, perte involontaire de l'urine et des matières fécales. Soif inextinguible pendant la nuit. — Points de pleurodynie

à chaque inspiration; souffle bruyant dans l'expiration. — Stupeur d'une nuance toute particulière : le malade a l'air de réfléchir tandis qu'il ne pense à rien. On dirait qu'il poursuit un rêve; il ne répond pas aux questions qu'on lui adresse; en parlant, il oublie les mots qui serviraient à exprimer sa pensée. Délire, le malade repousse les couvertures avec une persévérance désolante; il ne trouve pas une bonne place, aussi dans son lit change-t-il ou se fait-il changer de position à chaque instant ; il lui semble que son lit est trop dur.

Ce besoin de se mouvoir ou de se faire mouvoir est aussi dans *Rhus tox* avec cette différence que dans *Rhus tox* le mouvement soulage la souffrance et que la sensation de la dureté du lit n'y est absolument pour rien.

Autres symptômes essentiels d'*Arnica* : Grand affaissement; résolution des forces. Sensation de meurtrissure. Sommeil troublé par des rêves angoissants.

Contre les sugillations et meurtrissures de la peau, l'*Arnica*, *intùs et extrâ*, devra être préféré au collodion et à la glycérine.

Arsenicum. Tandis que *Bryon*, *Arnica* et *Rhus* sont plus généralement appropriés et par conséquent d'une action curative plus marquée dans les prodromes ou les premiers symptômes de la période d'augment, *Ars.*, est plus positivement le spécifique de la période d'état.

Les deux extrémités de la vie, l'enfance et la vieillesse sont encore dans ses prédilections.

Pouls petit, tremblant, à peine perceptible et intermittent. Peau âcre, chaude et sèche comme du parchemin, recouverte parfois de sueur froide et visqueuse. Prostration extrême des forces, avec émaciation rapide.

La mâchoire inférieure est pendante, la bouche ouverte.

Délire léger, quoique le délire violent ne soit pas une contre indication; le tronc reste tranquillement étendu en raison d'une grande faiblesse, mais la tête et les membres sont

perpétuellement agités et ces mouvements sont l'expression d'une anxiété extrême. Assoupissement. Rejet des couvertures.

Les traits du visage sont méconnaissables; le facies hippocratique peut seul donner une idée de la physionomie propre à l'*arsenic*.

Joues brûlantes avec rougeurs circonscrites par plaques; yeux ternes, caves et vitrés, pleins de larmes, ou les paupières fermées par une matière gluante. — Dureté de l'ouïe.

Lèvres sèches et fuligineuses; ces mêmes fuliginosités recouvrent à la fois les dents et les gencives. Langue brune, sêche comme du cuir, rouge, fendillée, raide comme un morceau de bois, parcheminée, couverte quelquefois d'un enduit visqueux et noirâtre. Parole inintelligible tant elle est mal articulée, ne fût-ce que parce que la langue est trop pesante pour se mouvoir.

Soif excessive, mais le malade ne boit que peu à la fois et au moment où il boit, on entend très-distinctement le liquide descendre dans l'estomac. Pression et douleur à l'épigastre, gonflement de la rate. Tendance aux vomissements, brûlure dans l'estomac et dans tout le ventre.

Météorisme : Douleur dans la fosse iliaque droite, plus sensible à la pression. Diarrhée violente, noirâtre, aqueuse, sanguinolente et continue, les déjections fétides et d'une odeur cadavérique. — La constipation n'exclue pas *Ars* à la condition expresse que le reste des symptômes l'indique très-positivement et les symptômes décisifs sont: la brûlure, l'anxiété, l'agitation et la chute rapide des forces. — Les évacuations peuvent être involontaires; l'urine est retenue dans la vessie, ou elle s'échappe à l'insu du malade.

Voix faible et enrouée; respiration courte et anxieuse; oppression; toux sèche; mauvaise haleine — hémorrhagies par le nez, par les poumons, l'estomac et les intestins. Pétéchies sur la poitrine et le ventre — soubresauts des

tendons. — Aggravation de tous les symptômes à minuit ou peu de temps après.

S'il y a des eschares et qu'*Ars* soit le médicament indiqué par l'ensemble des symptômes on se trouvera bien de tenir sur les parties mortifiées des compresses mouillées d'une eau contenant plusieurs gouttes d'*arsenic*, basse dilution.

Arum Triph. Tout médicament qui s'est montré utile dans un certain nombre de cas même fort restreint, mérite d'être connu dans ses caractéristiques parce que le cas échéant, rien ne saurait le remplacer.

S'en tenir, comme on le fait généralement, à l'étude des médicaments qui trouvent tous les jours leur application, c'est glorifier la paresse et aboutir à la routine. D'aucuns se faisant illusion à eux-mêmes, ou frappés d'aveuglement, en cédant à des considérations d'une autre nature, se flattent de pouvoir limiter le nombre des médicaments à étudier, ils appellent cela *simplifier* la thérapeutique. Non, on ne simplifie rien, on abrège le travail, c'est vrai, mais on raccourcit la science, on se prive de nouvelles ressources curatives et vienne le malade qui échappe à la vulgarité des remèdes par des nuances particulières, on se trouve désarmé contre son mal, précisément parce qu'on n'a pas su sortir de la vulgarité ; on s'expose ainsi à compter une victime de plus de son ignorance après s'être donné le grand tort de poser des limites arbitraires à l'art de guérir.

Ces courtes réflexions me sont suggérées par l'étude de l'*Arum Triph*. Assurément on pourra se trouver exposé à traiter un grand nombre de fièvres typhoïdes sans éprouver le besoin de recourir à son emploi, mais il est aussi un certain nombre de cas dans lesquels *Arum Triph* seul étonnera par sa spécificité.

Ces cas se distinguent des autres par les caractères suivants : les commissures des lèvres sont fendillées en même temps que les lèvres ; le malade épluche constamment les lèvres

jusqu'à les faire saigner ; les narines sont pleines de croutes et le malade a constamment les doigts dans le nez ; écoulement âcre et ichoreux par le nez ; la bouche et la gorge sont le siége d'une telle douleur que le malade refuse toute boisson et toute nourriture à cause de la souffrance qui est ressentie en mâchant et en avalant. Haleine fétide, grande agitation, délire, insomnie, urine supprimée.

Baptisia. Il faut plus de réflexion et plus de temps qu'on ne suppose généralement, pour assigner à un médicament la place qu'il doit occuper, sans réticences mais sans éxagérations. Les médecins qui furent les premiers témoins de l'action curative de Baptisia ont exalté ce médicament jusqu'à l'enthousiasme ; on peut s'en faire une idée en parcourant avec le soin qu'elles méritent les pages de Hale (*New. Remed*) cet enthousiasme ne tendrait à rien moins qu'à proclamer ce nouvel agent le spécifique de toute fièvre essentielle.

C'est une exagération regrettable et que je tiens à écarter d'autant plus qu'elle pourrait nuire à la réputation de Baptisia qui occupe une grande place dans mes prédilections, mais, pourvu qu'on le maintienne exactement dans sa sphère d'action.

Cette sphère d'action comprend assurément la fièvre typhoïde dans ses prodromes comme dans sa période d'état. Je le démontrerai, mais je m'oppose à ce que Baptisia soit recommandé aux praticiens comme le spécifique de la fièvre typhoïde pas plus que le spécifique de toute fièvre idiopathique. Avec des généralités de ce genre on retombe dans le pathos allopathique et on s'expose aux déceptions que de tels errements amènent nécessairement à leur suite.

Dans une fièvre essentielle, typhoïde ou autre, il n'y a, il ne peut y avoir d'autre spécifique que le médicament qui répond au cas particulier, avec ses indications spéciales.

Cela dit pour sauvegarder les intérêts de la vérité, passons

à l'étude de *Baptisia*, heureux si je puis en faire ressortir toute la valeur dans la fièvre typhoïde.

Rappelons d'abord ses effets pathogénétiques, je le crois nécessaire pour nous faire mieux comprendre.

Grande prostration de tout le système; faiblesse d'esprit, inaptitude à penser, stupeur, somnolence, regard stupide; tête étourdie, pesante, douloureuse, qui ne supporte pas le mouvement. Céphalalgie frontale avec chaleur et vertige; Divagations, sommeil troublé.

Chaleur à la peau, frissons dans le jour et fièvre la nuit; pouls plein et *mou*, il est accéléré par moments, mais la fréquence ne dure pas, il devient *lent* et *faible*. Sécheresse de la bouche et de la langue, on sent la langue épaisse; goût fade ou amer. La langue offre ses papilles relevées, elle est rouge à ses bords et à son milieu elle est recouverte d'un enduit épais, de couleur brun jaunâtre; perte d'appétit, les aliments n'ont pas leur goût naturel; soif ardente.

Arrêtons-nous un moment. Cette pathogénésie nous est l'expression fidèle des premiers jours de la fièvre typhoïde et d'après elle, nous n'avons plus lieu d'être surpris que Baptisia nous rende dans la fièvre typhoïde des services aussi signalés. Il arrête la période d'augment, il enraye la maladie en dissipant les premiers symptômes; oui, cela est vrai, je n'ai aucune velléité de le contester mais à quelle condition? La pathogénésie nous le dit : à la condition que le pouls soit *mou*, accéléré peu de temps et le plus ordinairement *faible* et *lent*.

Or, est-ce là le pouls de la fièvre typhoïde dans tous les cas? non, dans la forme dite inflammatoire le pouls est *dur*, et l'Aconit reprend alors son empire.

Baptisia n'est donc pas toujours le spécifique, c'est la seule conclusion que je veuille tirer jusqu'ici.

Baptisia spécifique dans les premiers jours, quand le pouls est *mou*, c'est acquis; mais là ne s'arrête pas son efficacité;

poursuivons l'étude de ses effets pathogénétiques pour en avoir la preuve.

Dureté de l'ouïe, surdité; bruits dans les oreilles avec idées confuses, somnolence. Délire constant. Le visage est injecté et d'une chaleur brûlante.

Abondance de mucosités dans le pharynx; sensation de gonflement et de plénitude dans la gorge; les amygdales et la muqueuse buccale sont injectées; haleine fétide. Les dents et les gencives sont douloureuses, le sang sort des gencives.

Éructations, nausées, ballonnement du ventre avec sensibilité à la pression; douleurs constantes dans la région de l'ombilic et dans les hypocondres avec borborygmes et sensibilité à la pression. Diarrhée avec besoins fréquents; les déjections sont pultacées, muqueuses et sanguinolentes, d'une odeur excessivement fétide. Urine rendue en petite quantité d'un rouge foncé, fétide.

Chatouillement dans la gorge qui excite à tousser; difficulté à respirer, les poumons lui semblent comprimés; douleurs aiguës dans la poitrine en faisant une longue inspiration; besoin d'air frais.

Lassitude dans tout le corps; sentiment de meurtrissure dans toutes les parties sur lesquelles le corps repose; dans toutes ces parties la peau tend à s'entamer.

Il y a dans cette pathogénésie l'image complète de la fièvre typhoïde dans sa plénitude et, j'en demande pardon au lecteur, mais pour être complet, il faut encore ajouter à cette énumération trop longue, les symptômes suivants : fuliginosités. Gargouillement dans la fosse iliaque droite, réveillé par la pression, prostration, tremblement, pouls filiforme, agitation, délire, engourdissement excessif; tandis qu'il est en train de répondre aux questions qu'on lui adresse, il s'endort profondément. Chuchotements inintelligibles, sugillations, meurtrissures, etc.

Tout y est. Je ne comprendrais donc pas pourquoi l'on vou-

drait limiter à la première période de la maladie la sphère d'action de *Baptisia*. *Baptisia* convient au 2e et 3e septenaire, tout aussi bien ; par des raisons différentes, mais également puissantes; la pathogénésie en faisait concevoir l'espérance, la clinique l'a confirmé.

Le choix de Baptisia, résumons, est d'autant plus autorisé que l'ensemble des symptômes est celui-ci, avec lymphatisme et aggravation le soir : stupeur, expression niaise de la physionomie. Prostration, tendance au coma ; Délire paisible; langue blanche ou jaune dans le principe et plus tard sèche et brune. Haleine *fétide*, aphthes *putrides*, selles liquides d'*une odeur repoussante*; transpiration et urine d'*une fétidité remarquable*.

Mon appréciation personnelle est celle-ci : la fétidité appelle *Baptisia* au même titre que la brûlure appelle *Arsen*.

Bellad. Après *Aco.*, la chaleur persiste-t-elle générale à l'extérieur et à l'intérieur avec rougeur, chaleur brûlante et gonflement de la face, c'est *Bellad*, qui est indiquée. Si le visage n'est pas constamment et uniformément rouge, on observe du moins des alternatives incessantes de froid et de chaud, de pâleur et de rougeur. — Congestion vers la tête, fortes pulsations artérielles; gonflement des veines du cou et de la tête, céphalalgie intense; douleurs pressives, violentes, aux tempes et au front, douleurs que le mouvement, la parole des assistants, la lumière et le bruit rendent intolérables. Les yeux sont rouges, brillants, comme saillants, avec dilatation des pupilles et sensibilité à la lumière, strabisme. Tintements d'oreilles plus ou moins marqués.

L'air effaré, comme s'il avait peur et qu'il voulût fuir. Élancements violents dans le front, il porte souvent ses mains à la tête. Assoupissement ou difficulté à s'endormir, jusqu'à l'impossibilité et si le sommeil, survient il est bientôt dissipé par de forts tressaillements, des rêves effrayants qui le poursuivent même après le réveil.

Délire violent dans lequel il arrache les couvertures, il frappe, il mord, il crache sur les assistants. Mouvements convulsifs.

Lèvres sèches, parcheminées. Excoriation à la commissure des lèvres (pour *Arum Triph*, l'excoriation ne suffit pas, il faut des crevasses). Bouche sèche. Langue rouge à ses bords et blanche au milieu, ou sèche et rouge à sa pointe, comme pour *Rhus tox*. On dirait la langue paralysée d'un côté puisque quand elle est tirée hors la bouche sa pointe est déviée. Langue tremblante et pesante avec bégayement, comme dans l'ivresse. Goût amer dans la bouche ; soif vive, déglutition difficile des liquides surtout.

Pression au creux de l'estomac ; Ballonnement du ventre sensible à la pression ; nausées ; selles diarrhéiques fréquentes mais peu abondantes, ou constipation. Urine rare et d'un rouge foncé.

Respiration rapide ; toux par irritation des bronches, pouls plein et accéléré ou dur et filiforme.

Agitation anxieuse, continue, ou apathie et indifférence. Toutes les hallucinations des sens et de l'imagination rentrent dans la sphère d'action de *Bellad*.

Bryon. D'une application journalière après *Aco*. forme inflammatoire, cérébrale et thoracique. — Convient non-seulement au début mais à toutes les périodes de la maladie.

Les symptômes qui en recommandent l'emploi sont nombreux et la plupart d'une nuance tranchée, caractéristique.

Chaleur générale de tout le corps, peau sèche. Douleurs aiguës par tout le corps, tout ce qui le touche lui semble trop dur. — Langueur, lassitude, débilité et lourdeur des membres. Douleurs par le mouvement, ce qui oblige le malade à rester immobile ; répugnance pour l'air froid.

Céphalalgie frontale, pressive violente, avec hébétude, comme s'il avait reçu un coup ; qui s'exaspère en tournant, en ouvrant les yeux et à plus forte raison par tout mouvement

un peu fort et continu. Tout le front est douloureux d'une tempe à l'autre; sensation comme si la tête allait éclater; sensibilité du cuir chevelu au toucher; chaleur brûlante à la tête et pourtant le front est quelquefois couvert de sueur froide. Alternations de frissons et de chaleur. Délire, surtout la nuit, qui roule sur les occupations et les événements de la journée. Hallucinations surtout en fermant les yeux.

Le délire et les hallucinations de *Bryon*. diffèrent du délire et des hallucinations de *Bellad*. en ce que pour ce dernier médicament le délire est plus ou moins furieux, avec les yeux ouverts et que de plus le malade a toujours de la tendance à quitter le lit, tandis que pour *Bryon*, c'est un caractéristique de ne demander qu'à être laissé tranquille.

Assoupissement et disposition à dormir le jour; la nuit insomnie ou sommeil agité avec plaintes et gémissements. La première partie de la nuit est plus mauvaise que la seconde; Rêves effrayants pendant le sommeil et l'agitation que ces rêves provoquent persistent souvent après le réveil. Congestion à la tête, chaleur, anxiété. Le malade porte souvent les mains à la tête et ce trait associé à l'altération de la physionomie fait pressentir au praticien la persistance d'une céphalalgie violente que, dans sa stupeur, le malade n'accuse pas, mais dont il convient quand on appelle son attention sur ce point. Pendant le sommeil mouvements répétés de la bouche, comme s'il mâchait. Dureté de l'ouïe avec la sensation d'un tampon dans la gorge ou bien l'ouïe est plus subtile que jamais, particularité qui se représente dans *Lyc. Phosph. Bellad.* — Nez sec; les yeux larmoyants.

Bouche amère, goût amer. Lèvres sèches, brunes, crevassées. Langue brune et sèche à sa base; en avant, couverte d'un enduit épais, blanc ou jaunâtre. Sensation de sécheresse dans la bouche qui provoque la soif; cette soif est souvent très-ardente et ne se satisfait qu'en buvant beaucoup à la fois.

— Eructations, nausées et même vomissements muqueux et bilieux. Pression, pesanteur et picotement au creux de l'estomac, avec sensation douloureuse de distention et d'élancements; gonflement aux hypocondres qui sont sensibles au toucher et qui deviennent douloureux au moindre mouvement. Constipation ou diarrhée ; on a nié que *Bryon.* fut utile quand il y avait diarrhée ; c'est une erreur mais la diarrhée de *Bryon.* consiste uniquement en des selles molles, peu répétées. Urine fortement colorée et d'un jaune brillant avec sédiment jaunâtre.

Toux brève, séche, avec douleurs dans le dos, des élancements dans la poitrine et dans la région du foie. S'il y a bronchite proprement dite, la Bryone est encore plus sûrement indiquée. Points de côté.

Pouls fréquent, mou ou irrégulier, petit et intermittent. La peau habituellement sèche se couvre d'une sueur profuse au moment du redoublement de la fièvre et en même temps le visage se colore fortement. Éruption miliaire de petits boutons blancs avec angoisse précordiale ; avant que rien ne se révèle à la peau, le malade accuse une inquiétude générale provoquée par la sensation comme si une éruption allait se faire à la peau.

Caractère irritable, irascible, plaintif, parole précipitée. Le corps du malade sent l'aigre, qu'il y ait sueur ou non.

Aggravation de toutes les douleurs par le mouvement. Calcar, carb. Se souvenir toujours au lit du malade de l'insuffisance et du danger de la cure du nom ; ne jamais s'en tenir pour le choix du médicament à la liste de ceux que les *Manuels* prétendent opposer à l'appellation de la maladie; c'est un enseignement clinique du plus haut intérêt et de l'importance la plus capitale.

En dehors du diagnostic de la maladie et au-dessus de lui, pour l'importance du but à atteindre, il y a le diagnostic du malade et saisir son sujet dans les points constitutionnels par

lesquels il se différencie des autres malades atteints de la forme à peu près semblable de la même maladie, est certainement une des voies les plus sûres par lesquelles on arrive à trouver le remède curatif de son affection actuelle. La constitution est le support de la maladie, or en atteignant la constitution on arrive toujours plus sûrement soit à diminuer la gravité de la maladie présente, soit à l'effacer complètement. La logique le conçoit et l'expérience le prouve. Ne savons-nous pas depuis longtemps que lorsque nous avons pu trouver le médicament de la constitution d'un sujet, nous avons par cela même entre les mains le remède qui pourra nous servir à le guérir de toutes ses maladies ou à peu près, à quelque forme qu'elles appartiennent. Il n'est pas nécessaire que nous courions après la satisfaction de nous rendre compte du rapport qui existe entre la constitution et la maladie présente; ce rapport existe nécessairement, essentiellement, puisque la maladie présente s'efface devant le modificateur de la constitution.

Ces considérations ne nous paraissent pas déplacées au moment où nous avons à constater les bons effets obtenus par *Calc,carb.* dans le traitement de la fièvre typhoïde : 1° chez les enfants scrofuleux, surtout quand il y a menace de méningite, persistance de la diarrhée et répétition fréquente d'épistaxis; 2° Chez les femmes réglées habituellement très-abondamment et dont les règles surtout devancent de plusieurs jours; 3° Chez les sujets de tout âge qui sont surabondamment chargés de tissus graisseux; 4° Chez les hommes de cabinet qui ont eu à souffrir des tourments d'esprit, des inquiétudes et qui, par suite d'une activité cérébrale trop prolongée, sont sujets à l'insomnie avec picotement constant au milieu du sternum causant une toux sèche qui répond à la tête et qui s'aggrave par le mouvement et par la parole; 5° Encore chez les enfants, quand apparaît une éruption miliaire qui a été précédée d'une aggravation de tous les symptômes de la

fièvre typhoïde et entre autres de tiraillements douloureux dans les membres, avec palpitations de cœur, anxiété, agitation, rougeur de la face, délire, pouls tremblotant.

Dans tous ces cas particuliers, on a vu *Calc. carb.* couper court à la maladie qui, à dater de ce moment, n'a plus fait un pas en avant. *Calc. phos.* marche de front avec *Calc. carb.*

Camphora. Le camphre ne sera jamais un médicament de fond dans le traitement de la fièvre typhoïde, maladie trop grave et trop complexe pour céder à un médicament d'une durée d'action aussi courte. Mais on aura recours à lui, avec avantage, après *Rhus tox.*, dans un moment de grande faiblesse avec le cortége des symptômes qui suivent : pouls faible, à peine perceptible; perte de connaissance; abolition des sens; chaleur brûlante dans la tête avec peau froide et couverte de sueur visqueuse; froid continuel des mains et des pieds; respiration courte, oppressée, mouvements convulsifs dans les muscles de la face. Délire violent.

Cantharis. L'action curative de ce médicament s'exerce sur toutes les membranes muqueuses; c'est un fait constaté par l'expérience. Il ne faut jamais négliger de l'employer toutes les fois que dans un ensemble de symptômes, quels qu'ils soient, on surprend une miction douloureuse avec douleur excessive en urinant. Ce symptôme, qui est le caractéristique de *Cantharis*, est souvent une révélation qui met sur la voie du véritable remède et quand on croit ne toucher l'organisme que sur un point, on est tout étonné d'avoir embrassé la maladie tout entière.

Carbo. veg. Ressource souvent ultime, mais aussi souvent puissante dans les cas les plus désespérés. Il marche de pair avec *Ars.*, avec cette différence, à son avantage, que là où s'arrête *Ars.*, faute d'un certain éréthisme dans le système nerveux, *Carbo, veg.*, lui, peut encore manifester une action curative quand la vie paraît sur le point de s'éteindre, les fonctions vitales touchant à leur dernière limite.

Facies hippocratique ; assoupissement soporeux avec respiration stertoreuse ; pouls extrêmement faible , fréquent, petit au point d'être à peine perceptible ; la vitalité rabaissée promptement et profondément ; le visage et les extrémités sont froides ; tout le corps couvert de sueur froide et visqueuse ; le nez pincé, les yeux caves et éteints, les pupilles insensibles à la lumière, les paupières collées pendant la nuit ; bourdonnement d'oreilles et surdité ; hémorrhagie par la bouche et par le nez ; autour du nez, éruption brune ou noirâtre ; en rapprochant ce dernier trait de la rougeur érysipilateuse gagnant circulairement les côtés du nez, effet pathogénétique d'*Arsenic*, on constate une fois de plus le lien étroit de parenté qui existe entre *Ars.* et *Carbo. veg.*

Lèvres gercées ; la langue est humide et visqueuse ou brûlée, fendue, pesante, difficile à mouvoir, bleuâtre ou pâle. Ballonnement de l'estomac et du ventre ; douleurs brûlantes, lancinantes à l'épigastre et profondément dans le ventre, qui se renouvellent et s'exaspèrent par moments et qui sont accompagnées d'angoisses terribles, de flatulence, de selles aqueuses, sanguinolentes, fétides, de couleur claire ou noire et involontaires, occasionnant de la brûlure à l'anus. Urine d'un rouge foncé avec nuages flottants au dedans ou à la surface.

Râles dans la poitrine ; la toux a cessé. Les crachats s'accumulent dans les bronches et annonçent la paralysie ; la circulation ayant perdu toute son énergie, le sang séjourne dans les vaisseaux capillaires d'où cyanose de la face, des lèvres et de la langue. Ecchymoses çà et là, sommeil agité et interrompu par des réveils fréquents ; dans le sommeil les jambes sont fortement relevées.

Dans ces conditions il est bien rare que le malade ne porte pas des eschares et il est indiqué de lotionner ces eschares avec de l'eau contenant quelques gouttes de *Carbo veg*, 6e dilution.

Castoreum. C'est le médicament de la femme, il corrige

merveilleusement l'action pervertie du système nerveux . Or, chez les femmes en proie à la fièvre typhoïde ou dans sa convalescence, des accidents spasmodiques ne se montrent que trop souvent et il peut arriver qu'on sente le besoin de recourir à son intervention — utile surtout dans tous les cas de débilité générale où il s'agit non-seulement de régulariser l'influx nerveux mais de tonifier l'ensemble de la constitution.

Chamomilla. Chez les enfants ne perd rien de ses droits, même dans la fièvre typhoïde et nous devons signaler son efficacité dans tous les cas de coliques violentes avec ballonnement du ventre par des gaz, avec diarrhée aqueuse ou verdâtre d'une odeur d'acide sulphydrique, de vomissements bilieux, amers.

L'insomnie, les réveils fréquents et en sursauts, l'agitation ; des cris, des pleurs qui ne cessent que quand l'enfant est porté sur les bras ; rougeur et chaleur d'une joue, l'autre restant pâle et froide. Chaleur brûlante de tout le corps ; spasmes et convulsions, sont encore ici des indications pressantes de la spécificité du médicament.

China. Si la fièvre se complique d'hémorrhagies répétées, le meilleur agent pour combattre ces hémorragies et pour en prévenir les fâcheuses conséquences est *China*.

Pâleur de la face, même teinte sub-ictérique ; faiblesse, anxiété, pouls très-petit, frissons avec fièvre aux extrémités et refroidissement général. Douleurs aiguës, lancinantes, déchirantes ou pressives dans la tête surtout la nuit avec angoisse, agitation, insomnie. Afflux du sang vers la tête avec chaleur, plénitude et vertiges. Obscurcissement de la vue ; Bourdonnements dans les oreilles, dureté de l'ouïe.

Sécheresse de la bouche, goût pâteux ou amer, grande soif avec avidité pour l'eau froide. Langue jaune ou blanche, mais toujours nette, sans enduits. Tendance au vomissement surtout après avoir pris n'importe quoi. Ballonnement et sensibilité du ventre, pesanteur à l'estomac, Tension et anxiété dans les

hypocondres. Selles diarrhéiques, jaunes, aqueuses, écumeuses et sans douleur, contenant des portions d'aliments non digérés ; production abondante de gaz avec coliques ; urines rendues en petite quantité d'un blanc trouble, pâles ou fortement colorées ou nuageuses.

Oppression à la poitrine, surtout le soir. Douleurs très-vives d'élancements dans les membres. Sueurs nocturnes et débilitantes. — Ces sueurs sont particulièrement du ressort de *China* et après lui, si les sueurs persistent, c'est à *Sulphur* qu'il convient de recourir.

Dans la convalescence, *China* est utile pour hâter le rétablissement, surtout si la diarrhée a de la tendance à persister et que les forces aient été épuisées surtout par des pertes de sang ou par un dévoiement trop abondant et trop prolongé.

Chininum Sulph. Le plus ordinairement dans la fièvre typhoïde, on en est quitte pour observer des redoublements de fièvre vers le soir par exemple ou dans la nuit ; ces exacerbations sont inhérentes à la marche naturelle de la maladie et ne doivent pas nous faire dévier du choix du remède imposé par l'ensemble des symptômes dont l'exacerbation est un trait important sans qu'il soit pourtant exclusivement significatif; mais aussitôt que l'on constate dans le mouvement fébrile des rémissions tellement distinctes qu'elles se rapprochent de l'intermittence, c'est-à-dire de l'apyrexie, l'indication première qui prévaut sur tous les autres, c'est d'enrayer cette périodicité et le sulfate de quinine se présente tout naturellement à nous pour remplir cette indication.

Seulement, retenons ceci: la périodicité est la condition essentielle, indispensable du sulfate de quinine ; en dehors d'elle, il ne faut jamais y songer ; ni la faiblesse, ni la pâleur ne sont des raisons suffisantes pour recourir à son emploi et quand on le donne, ce doit être toujours à doses dynamisées, la 3e trituration, au plus bas, est seule autorisée.

Cocculus. La vie nerveuse est plus profondément atteinte

que la vie végétative. Grande faiblesse, confusion dans la tête ; il ne se souvient de rien, il saisit une pensée lentement et il ne trouve que difficilement les mots pour exprimer ses idées ; très-irritable, il se plaint constamment de vertige et de mal de tête, surtout en se relevant et en s'asseyant sur son lit ; dans ce dernier cas surviennent des nausées qui l'obligent à se recoucher. Bourdonnements dans les oreilles ; chaleur à la tête et frilosité sur le reste du corps. Tendance à la syncope au moindre mouvement, et menaces de la paralysie des membres. Des mouvements convulsifs tels que des tressaillements se réveillent de temps en temps dans les membres, dans les muscles de la face et dans les paupières.

Cuprum. A été préconisé dans la fièvre typhoïde presque entièrement dénuée de symptômes inflammatoires et remarquable par une excessive faiblesse et tous les signes d'une décomposition du sang, tels que saignements de nez et pétéchies.

Digitalis. Forme atonique avec ralentissement extraordinaire du pouls. J'ai vu la digitale opérer une résurrection dans un cas où le pouls était descendu à 45. — Prostration extrême de la vitalité avec craintes imaginaires, inquiétude morale et troubles de la vue. Dans les cas encore où l'on observe des envies fréquentes d'uriner, la nuit surtout, avec urine rendue en petite quantité, d'un brun foncé : La miction est douloureuse, difficile ou l'urine est entièrement supprimée.

La langue est nette, mais il n'en existe pas moins des troubles gastriques et des dérangements bilieux. La peau est ictérique. Des douleurs violentes se font sentir au creux de l'estomac. Sensibilité à l'hypocondre droit sous la pression. Vomissements bilieux.

Ardeur à la tête, à la face, aux oreilles ; rougeur des joues. Le malade dit éprouver des vertiges quand il se tient debout. Bruits éclatants, soudains, dans la tête qui réveillent en sursaut.

Ferrum met. Après des hémorrhagies abondantes et répétées; le pouls est resté faible ou fréquent; plus particulièrement indiqué chez les femmes qui sont ou ont été chlorotiques.

Gelseminum. L'adynamie est son caractéristique. Sensation de faiblesse extrême; tête lourde, pesante, douloureuse, surtout à l'occiput; frissonnement intérieur, les articulations sont raides et se prêtent peu au mouvement. Le malade ne demande qu'à rester tranquille et même à dormir. Hébétude, stupeur, assoupissement, les paupières semblent lourdes et se ferment malgré l'absence de sommeil. Délire qui survient aussitôt qu'il est sur le point de s'endormir, paroles incohérentes. Vertige, la vue est voilée par moments.

Tremblement par faiblesse; les jambes tremblent quand le malade essaye de les mouvoir; les bras et les mains tremblent quand il essaye de s'en servir ou seulement de les lever; les muscles n'obéissent pas à sa volonté.

Le pouls est faible et lent au repos, mais il s'accélère au moindre mouvement. Sensation de léger frémissement et de froid par tout le corps, peau sèche et chaude, épistaxis.

La langue est rouge, épaisse, enflammée à son milieu, douloureuse au toucher et au mouvement, elle tremble à ce point que le malade a de la peine à la sortir de la bouche. Bouche pâteuse, sans soif. Sensibilité dans la fosse iliaque. — Rémission de la fièvre le matin.

Les malades qui ont pu se rendre compte de l'action de Gelseminum, ont rapporté que sous son influence ils avaient éprouvé un fourmillement particulier et une sensation de chaleur par tout le corps et dans les membres, et qu'en même temps ils avaient senti revenir leurs forces; le fait est qu'après Gelseminum, les tremblements par faiblesse cessent et que le malade s'endort d'un sommeil réparateur.

Gloxoin. Dans ses prodrômes, comme dans sa période d'état, la fièvre typhoïde peut présenter comme symptôme prédominant

une surexcitation cérébrale résultat d'une congestion violente à la tête. Cette congestion existe-t-elle avec un état inflammatoire bien accentué, *Bellad.* en est le spécifique le plus certain, mais cette congestion existe-t-elle sans processus inflammatoire *Glonoin.* est préférable.

La céphalalgie de *Glonoin.* est le plus souvent pressive, constrictive de bas en haut et de dedans en dehors. Ces douleurs de pression et de constriction sont souvent très-intenses et l'excès de la douleur provoque des sueurs et amène des syncopes. Le malade éprouve la sensation d'une telle affluence de sang à la tête que le crâne lui semble trop petit pour le contenir ; il y a des bouffées de chaleur au visage ; battements des carotides, des temporales : les veines jugulaires sont gonflées, le pouls est plein, rapide, irrégulier, intermittent, la violence des battements artériels est telle que ces battements se font sentir à la nuque, à l'extrémité des doigts et dans tout le corps, ce qui explique l'agitation et l'anxiété auxquelles le malade est en proie.

Hamamelis. Perte de sang considérable par l'anus ; le sang est noir et visqueux, il ressemble à du goudron. Les hémorrhagies par le nez, l'estomac, les bronches, l'utérus et la vessie sont encore du ressort de ce médicament ; le sang étant toujours noir ou d'un brun foncé avec consistance visqueuse.

Hellb. nig. Toute la scène morbide paraît se passer exclusivement dans le cerveau, sans retentissement sur le ventre qui n'est ni ballonné, ni douloureux. La surface des intestins est si peu affectée qu'il n'y a même pas de diarrhée.

L'expression du visage est stupide au plus haut degré ; le moral est abattu, l'intelligence presque éteinte, tous les sens sont émoussés ou abolis. Le malade n'exprime aucun désir ; si on le laisse seul, il paraît engourdi par une somnolence dont il n'a pas conscience ; confusion des idées ; il est habituellement couché sur le dos, les jambes relevées ; il glisse

constamment au pied du lit. Ses pupilles sont dilatées, son regard fixe, comme voilé; quand on l'interroge il est lent à comprendre et à répondre.

Action lente du cœur; pouls lent, à peine au-dessus du rythme normal; respiration lente; chaleur presque normale. Pesanteur, raideur et faiblesse des membres.

Douleurs contusives disséminées dans diverses parties du corps; enflures œdémateuses, tuméfaction dans les téguments du crâne. Urine noire, trouble et nuageuse qui persiste parfois involontairement,

Indiqué principalement dans les fièvres typhoïdes qui succèdent à des affections aiguës comme la scarlatine, la rougeole, le choléra.

Si un épanchement cérébral survenait, chez des enfants surtout, *Helleb nig* répondrait à cette indication mieux qu'aucun autre médicament.

Hyoscyam. La fièvre typhoïde que ce médicament est appelé à combattre efficacement se distingue par une invasion brusque, sans prodrômes et par la prédominance marquée d'accidents spasmodiques.

Stupeur à faire croire que le malade est privé de connaissance; pouls fort, accéléré, plein avec chaleur brûlante à la peau. Aggravation la nuit, surtout après minuit. Toux en étant couché sur le dos.

Le pouls d'*Hyoscyam* peut être aussi faible et lent; la chaleur de la peau est plus forte le soir.

Délire constant, alternativement doux et furieux. Quand on lui adresse la parole il répond assez bien, mais le délire reprend de suite après; le délire persiste après le réveil; il croit voir près de lui des personnes qui n'y sont pas ou qui n'y ont jamais été.

Agitation qui ne permet ni de rester en place, ni de dormir. Sursauts, grincements de dents. Il tend à s'échapper, criant, se cramponnant aux personnes qui l'approchent.

Propos absurdes, loquacité à voix basse et indistincte. Carphalagie. Convulsions légères dans les muscles de la face, des yeux (strabisme) et des membres, soit supérieurs, soit inférieurs.

Peau sèche, parcheminée; ce n'est que lorsque le malade parvient à s'endormir que la peau devient moite d'abord et se couvre ensuite de sueur abondante qui s'arrête tout à coup au réveil.

Face rouge, chaude, avec joues bleuâtres, les yeux étincelants et roulant dans leur orbite.

Langue sèche, brune et fendillée, haleine fétide. Les sphincters de l'anus et de la vessie sont paralysés. Urine rare dans tous les cas ou manquant totalement. Froid aux extrémités. Taches de roséole sur la poitrine et sur le ventre.

Ignatia. Agit très-bien sur les tempéraments nerveux. Malaise indéfinissable qui est cause que le malade désespère de guérir; accès de baillements et d'étirements qui provoquent une douleur au front. Sensation de faiblesse, de vacuité au creux de l'estomac; cette souffrance particulière de l'estomac monte jusqu'à la gorge et se soulage par l'émission de gaz par le haut. — Soubresauts des tendons. Insomnie à cause surtout des hallucinations qui l'assiègent au moment de s'endormir.

Ipeca. Forme bilieuse, au début, surtout chez les femmes et les enfants. Quand prédomine le dérangement des fonctions digestives. Dégoût pour toute nourriture et nausées continuelles, sensation de faiblesse, hémorrhagies, vomissements de bile, d'aliments, d'eau; selles aqueuses, glaireuses, jaunes ou verdâtres. — On observe en même temps des alternatives de frissons et de chaleur; tantôt les frissons sont violents avec chaleur peu intense, tantôt au contraire beaucoup de chaleur avec de petits frissons.

Kreosot, Hémorrhagie à sang noir et décomposé; selles fétides, grande prostration. — S'il s'agissait d'un enfant à

l'époque de la dentition, *Kreosot* et *Calc Calc.* complèteraient et arriveraient à écarter les plus grands dangers.

Lachesis. Les malades atteints de maladie de même nature et de même forme peuvent souvent se différencier les uns des autres par le surcroit de symptômes *bizarres, singuliers* et c'est un fait d'observation que le médicament qui offre l'analogue, la similitude de ces symptômes *bizarres, singuliers,* est le plus souvent le spécifique du cas.

Ainsi pour *Lachesis* les indications suivantes sont précieuses et quand il est donné à leur sollicitation *Lachesis* peut à lui seul réclamer tous les honneurs de la guérison dans les cas les plus graves, j'oserai presque dire les plus désespérés.

Langue jaune à son milieu avec les bords d'un rouge très brillant comme s'il y avait un vernis, paupières abaissées comme si elles étaient paralysées ; sommeil léthargique avec tendance à se coucher sur le ventre, la face contre l'oreiller. Soif, et il refuse de boire. — Aggravation de toutes les souffrances après avoir dormi.

Autres signes. Vertige en se levant et en s'esseyant ; fièvre qui redouble dans l'après-midi. Stupeur et délire tranquille, marmottant ; il pense qu'il est mort, il dort la bouche ouverte ; la mâchoire inférieure est pendante. Langue tremblante comme pour *Gels. Bellad* et *Secale.* Langue sèche, rouge ou noire, fendillée à sa pointe ; il ne peut la sortir de la bouche tant sa pointe est collée sous l'arcade dentaire inférieure. Sécheresse de la bouche et de la gorge. Lèvres sèches fendillées et saignantes. — Selles très-fétides, tantôt moulées, tantôt diarrhéiques, urine abondante et d'un rouge brun foncé.

Lachnantes. Délire très-loquace et violent, ressemblant à celui de *Stramonium,* suivi de stupeur et d'irritabilité, fièvre intense, les yeux sont brillants et les joues couvertes de plaques rouges circonscrites. — Froid glacial de tout le corps, soulagé par des applications chaudes ; fièvre brûlante avec somno-

lence et délire ; sensation de chaleur dans le ventre ; surdité.

Lycop. Similaire de *Lachesis* pour les symptômes du réveil, l'aggravation à ce moment est positive ; en s'éveillant le malade s'agite, crie, invective, tandis que le reste du temps il se montre tranquille et résigné ; similaire de *Cale carb.* pour la souffrance que provoque l'éruption miliaire quand elle est en train de se former dans la deuxième période.

Les autres symptômes de *Lycopode* sont : assoupissement avec délire à voix basse ; ses idées seraient assez correctes mais les mots pour les exprimer ne lui viennent pas. — Soubresauts des tendons, carphologie ; météorisme avec constipation, spasmes des voies urinaires. — Rougeurs très-marquées aux joues par plaques circonscrites. Sécheresse de la langue sans soif. Rougeur de la langue qui est en même temps sale et gluante. — Maux de reins avec sensation de froid ; froid aux mains et aux pieds, ou bizarrerie ! un pied chaud, l'autre froid. Cette particularité jointe à la constipation, aux spasmes de la vessie, suffirait pour fixer l'individualité de *Lycopode*. — Crainte de rester seul, faiblesse extrême. La mâchoire inférieure est pendante. Respiration lente et gênée, mouvements de soufflet des ailes du nez. — Excitation générale sans chaleur ni congestion à la tête ou à la face.

Aggravation dans l'après-midi de 4 à 8 heures ; aggravation par les cataplasmes chauds, par la pesanteur des couvertures. Amélioration en se découvrant.

Mercurius. Digne de fixer notre attention, au début, chez tous les sujets à teint pâle, jaune, à tempérament lymphatique, qui ont de la bouffissure plus que de la graisse ; qui sont sujets aux refroidissements et à suer abondamment. Toutefois il faut que ces sujets, pour être impressionnés avantageusement par *Merc.* soient au fond et depuis quelque temps débilités au physique comme au moral, car j'ai trouvé souvent *Merc.* incompatible avec les natures riches et fortement trempées.

Dans la période prodomique, on trouve *Merc.*, indiqué s'il y a : céphalalgie pressive, violente surtout au front et au vertex, engourdissement des membres quand on est assis ou couché avec insensibilité et fourmillement, état qui durait depuis quelque temps avant l'invasion de la maladie. Au moindre mouvement battements de cœur ou sueur.

Langue épaisse, humide, portant l'empreinte des dents. Goût pâteux, amer, désagréable, peu de soif. Ballonnement du ventre, sensibilité surtout au toucher à la région de l'estomac et autour du nombril. Selles fréquentes, verdâtres, copieuses, aqueuses ou visqueuses et même sanguinolentes, caractérisées quelquefois par du ténesme sans résultats.

Période d'état. La peau qui était primitivement sèche et brûlante se couvre d'une sueur abondante. Grande prostration, et dans cet état de faiblesse le malade s'agite, est anxieux, se retourne constamment dans le lit. Face terreuse, décomposée, les yeux perdent leur éclat; le nez prend une teinte bronzée, noirâtre, les gencives se gonflent et saignent aisément. La bouche exhale une odeur putride. Les sueurs deviennent profuses et contribuent puissamment à affaiblir le malade.

Le pouls se déprime de plus en plus. Les régions hépatiques et épigastriques sont très-douloureuses. Les selles se multiplient verdâtres et finissent par contenir beaucoup de sang. Urine de couleur foncée et d'une odeur infecte. Nausées, vomissements muqueux et amers. Chaleur brûlante à la peau du ventre. Teinte ictérique de tout le corps.

Aggravation la nuit. Amélioration le matin.

Moschus. La paralysie des poumons qui s'annonce par la cessation de la toux et l'engouement des bronches dans lesquelles se sont amassées des mucosités dont le rejet est devenu impossible, est une des complications les plus fâcheuses de la fièvre typhoïde, et contre elle on ne saurait trop se premunir. Le musc est, dans ces cas fort graves, susceptible de

nous rendre service quand la respiration devient de plus en plus lente et que les battements du cœur se ralentissent; quand en avalant les boissons se font entendre à leur passage dans la gorge et le long de l'œsophage; quand les selles et les urines s'échappent involontairement.

Muri. acid. Prostration extrême, on est constamment à relever le malade tant il a de la tendance à glisssr vers le pied du lit La bouche et la langue sont d'une sécheresse excessive; la langue est pesante, comme paralysée, au point de ne pouvoir la remuer. Ulcérations d'un bleu foncé disséminées sur la muqueuse buccale. Hémorrhagies d'un sang liquide et foncé. — Le pouls est intermittent, et son intermittence s'observe ordinairement entre la 3e et 4e pulsasion, les trois premières étant régulières. — Selles diarrhéiques, aqueuses, involontaires; urine abondante avec incontinence.

Natr. mur Quand la fièvre typhoïde envahit un homme mal disposé ou déjà malade, elle entraîne nécessairement avec elle plus de faiblesse, et dans ces cas d'épuisement extrême, c'est déjà une raison pour songer à *Nat. mur.* Sécheresse de la langue, soif inextinguible. *Herpès facialis et labialis.* Excoriations humides aux commissures des lèvres, les crevasses réservées pour *Arum Triph;* ulcères plats de la langue, de la membrane muqueuse qui tapisse les lèvres à l'intérieur. Émission involontaire d'urine par l'effet de la toux.

Aggravation dans la matinée vers 10 heures. Battements de cœur en se couchant sur le côté gauche.

Nitri acid. Se recommande à titre de cicatrisant, dans les ulcérations intestinales que nous savons être si fréquentes pour ne pas dire constantes dans la fièvre typhoïde et qui amènent du tenesme et de la diarrhée âcre, verte, visqueuse. — Hémorrhagies intestinales. — Taches blanches ou vésicules sur la langue avec des points d'ulcérations qui forment une traînée continue. Enduit blanc et épais sur la langue. Points blancs dans la bouche et dans la gorge. Dou-

leurs d'élancements dans le bas ventre, exaspérées par la pression. Chaleur en urinant. Toux avec une expectoration brune sanguinolente. — Pouls irrégulier. — Des antécédents mercuriaux parlent en faveur de *Nitri. acid.*

Nux mosch. C'est a Hering que nous devons ses caractéristiques : coma profond, décubitus tranquille, passif ; insensibilité, intelligence obtuse, lenteur des idées. Il tarde à répondre aux questions qu'on lui adresse ou reste sans réponse, surdité, diarrhée colliquative et putride ; gargouillement intestinal, sécheresse persistante de la bouche, de la langue et de la gorge, avec sensation de plénitude l'estomac ; dans la soirée cette sécheresse est si grande que la langue reste collée au palais et cependant il n'y a pas de soif, crachats sanguinolents. Hémorrhagie instestinale.

On a proposé de le substituer à *Phosph Acid*. Je n'admets pas les substitutions parce que je ne crois pas aux succédanés; c'est à l'individualisation persévérante à trouver les traits différentiels. Je dois convenir cependant qu'il y a plus d'une ressemblance entre *Nux mosch* et *Phosph. Acid.* et que tous les deux se sont montrés utiles dans les cas de complications pulmonaires avec oppression et crachats sanguinolents.

Nux. vom. D'une application utile au début et dans la convalescence.

Au début, quand la fièvre est accompagnée peu après son apparition d'une faiblesse extrême ; même sensation que celle qui survient dans la grippe à son origine et quand à cet accablement souvent alarmant, du moins en apparence, se surajoutent tous les signes d'un état gastrique et bilieux avec teint pâle et terreux, rapports d'un goût amer ou putride, langue chargée et jaune ; sécheresse de la bouche et de la pointe de la langue. Rapports aigres, constipation ; vertige avec envies fréquentes mais inutiles d'aller à la garde-robe, l'émission de l'urine est douloureuse et difficile. Pression douloureuse et tension à l'épigastre et dans les hypocondres.

Sensation de meurtrissure dans tous les membres, excitation nerveuse générale avec grande agitation nocturne et sub-delirium ; soif et aversion pour l'eau, envie de garder le lit et soulagement par la position horizontale. — Aggravation le matin. Tempérament sanguin et bilieux ; caractère vif, irritable et impatient.

Convalescence : la fièvre typhoïde laisse souvent subsister après elle et pendant un temps assez long des spasmes qui troublent le repos du patient et lui imposent des secousses et des contorsions involontaires ; cette privation de repos contribue à retarder le rétablissement complet ; le visage, les mains, les membres inférieurs restent froids, le pouls est petit, les chairs s'amolissent de plus en plus, les yeux perdent leur expression, le malade a conscience de la perte de ses forces ; en pareils cas, *Nux. vom.* peut rendre de grands services.

Opium. Etat soporeux sans voix, avec perte de connaissance réelle ou apparente ; Respiration difficile, bruyante et même stertoreuse ; la bouche ouverte, les yeux ouverts avec regard fixe, pupilles très-dilatées ou les yeux à demi fermés, les membres raides,

Sub-délirium ou vrai délire doux ou furieux avec parole à haute voix, des rires, des chants, envie de fuir (*Bellad. hyoscy.*). Carphologie, stupeur continue, quand même on réussisse avec beaucoup de peine à l'en tirer, c'est pour l'y voir retomber un instant après. Congestion veineuse à la tête, avec coloration violacée de la face, ce qui établit une différence totale entre la congestion de l'*Opium* et celle de *Bellad.*, qui est tout artérielle. — Constipation avec excréments secs et de fort mauvaise odeur ou par fois, mais plus rarement, selles aqueuses, involontaires. Absence d'urine. Énorme ballonnement du ventre. — Pouls précipité, fort et dur.

Phosphor. Période d'état si la prédominance des symptô-

mes se fait du côté de la poitrine; congestion pulmonaire, bronchite, pneumonie. Toux sèche avec tension dans la poitrine ou râle muqueux avec crachats épais, jaunes, transparents ou rougeâtres; toux qui s'exaspère le soir jusqu'à minuit; respiration pénible avec anxiété, grande oppression; matité à la percussion; douleurs en respirant; crachats sanguinolents, hémoptysie.

Les symptômes qui suivent sont encore les signes révélateurs de l'action salutaire du *Phosph.*

Chaleur de la peau continue; pouls petit, dur, accéléré. Sensibilité et gargouillements dans la fosse iliaque droite surtout à la pression; dévoiement avec beaucoup de borborygmes. Sensation de brûlure dans le ventre, ardeur à l'anus avec selles fréquentes, liquides ou à peu près, striées de sang, suivies immédiatement après, de beaucoup de faiblesse.

Langue toute sèche, lèvres sèches et crevassées; goût amer dans la bouche; sécheresse de la bouche et de la langue, soif vive. Urine copieuse avec sédiment tantôt blanc, tantôt rougeâtre. Vomissements parfois très-pénibles de matières aqueuses, bilieuses ou visqueuses.

Délire, vertiges, battements douloureux dans la tête, battements violents des carotides; surdité, fréquents saignements de nez, avec chaleur au visage. Sueur nocturne. Sommeil troublé par une affluence d'idées, par des pleurs, des gémissements, des cris soudains et de l'agitation. Au réveil le malade se plaint d'une chaleur brûlante et de l'endolorissement de tout le corps. — Ecchymoses, éruption miliaire, taches de roséole; grande chaleur du tronc avec transpiration froide à la tête et aux extrémités.

Aggravation le soir et la nuit. Amélioration après le sommeil.

Si après *Phosph.* on observe de l'agitation et de l'inquiétude, on n'insistera pas sur son emploi, *Phosph.* n'est pas le remède curatif spécifique.

Auprès des jeunes gens on doit se rappeler que la masturbation et ses abus prennent une large place dans l'étiologie de la fièvre typhoïde et, dans ce cas, on fera bien de débuter par *Phosph.*

Phosph. Acid. Une apathie complète et une indifférence à toute épreuve sont depuis longtemps reconnues ici comme la première condition de succès. Le malade assoupi, constamment couché sur le dos, répugne à parler et ne répond que très-brièvement ou de fort mauvaise humeur aux questions qui lui sont adressées.

Hébétude imprimée sur le visage, les yeux sont fixes. Il rejette ses couvertures, il semble vouloir faire des efforts pour échapper à une contrainte imaginaire.

La peau n'est ni chaude ni froide, moite constamment et parfois le siége de sueurs gluantes et profuses. Pouls très-fréquent, faible et parfois intermittent. Saignement de nez. Le ventre est ballonné, borborygmes, et évacuations abondantes, aqueuses et généralement involontaires. Il y a du sang dans les déjections. — Grande faiblesse, ecchymoses, sugillations d'un rouge bleuâtre sur les parties du corps qui appuient sur le lit. — Au réveil étourdissement. Fuliginosités épaisses sur les lèvres.

Pulsat. Forme bénigne et à son début. Chaleur fébrile entremêlée de frissons surtout si l'on se découvre tant soit peu dans une partie du corps; ou bien on a froid d'un côté et chaud de l'autre. Assoupissement. Tristesse, indolence. Langue blanche, sans soif, la langue peut être sèche, comme brûlée, sans qu'il y ait soif, l'adypsie est un des caractéristiques de *puls.*

Nausées, vomissements, borborygmes, selles diarrhéiques avec coliques, les selles ont surtout lieu la nuit. — Tous les symptômes sont plus marqués le soir chez les sujets d'un tempérament doux, calme et phlegmatique; chez les fem-

mes habituellement mal réglées, avec abattement moral et accès de pleurs.

Rhus. tox. Hahnemann, dans son préambule de *Rhus. tox.*, s'exprime ainsi : « Durant le cours de la cruelle épidémie, qui dans l'été de 1813 ravagea les contrées où la guerre avait plus particulièrement établi son théâtre... il n'y eut que le *Rhus*, employé alternativement avec la *Bryone*, qui put guérir tous les malades... Il n'y eut jamais de plus beau triomphe pour la médecine homœopathique. » (Mat. méd.)

Ainsi le *Rhus tox* a été placé, par Hahnemann lui-même, en tête des médicaments les mieux adaptés à la forme typhoïde la plus grave, le typhus épidémique et contagieux; c'est à *Rhus.* que notre maître rapporte la gloire de son plus beau triomphe dans la plus belle campagne qui ait été engagée contre le typhus, et voilà que depuis quelque temps, au sein de notre école, ont surgi subitement des velléités de retrancher *Rhus. tox.* de la série des médicaments propres à combattre les états morbides typhoïdes. Ces velléités, qui sont allées jusqu'à se traduire par des protestations, reposent sur cette prétendue assertion qu'il n'y a rien dans la pathogénésie de *Rhus, tox.* qui ait la moindre ressemblance avec la fièvre typhoïde.

Cette assertion ne mérite pas qu'on la combatte longuement, elle s'annihile toute seule devant la matière médicale de Hahnemann dont le témoignage s'impose. Que l'empoisonnement par Rhus, trop rapide dans sa marche, ne nous permette pas de saisir dans l'ensemble de ses symptômes l'image de la fièvre typhoïde, affection si complexe et toujours lente dans son évolution, je le concède aisément, mais depuis quand allons-nous, dans notre école, chercher dans les empoisonnements notre ligne de conduite? Des renseignements précieux, des confirmations de lésions de tissus, tant qu'on voudra, mais de flambeau pour éclairer notre thérapeutique, il n'y en a pas d'autre que la matière médicale pure de Hahnemann.

Or, qu'on veuille bien prendre la peine de considérer avec soin cette œuvre si colossale et si patiente, si riche en enseignements et si féconde en résultats! et on sera bientôt obligé de reconnaître que l'histoire pathogénétique de *Rhus*. contient assez de traits typhoïdes pour justifier d'abord la confiance que Hahnemann avait mise en lui, et pour expliquer les guérisons qui depuis Hahnemann jusqu'à nous se sont succédées sans interruption.

Peau sèche et brûlante, visqueuse parfois mais jamais moite. Pouls accéléré, petit; grande faiblesse allant jusqu'à la prostration. Douleurs aiguës, engourdissement, picotements, impatience dans les membres qui sont aggravés par le repos et pendant la nuit, plutôt après qu'avant minuit; carphologie tremblement général, jactitation continuelle des mains, — grande anxiété peinte sur la physionomie, yeux rouges mais ternes et sans éclat; stupeur; céphalalgie moins vive que pour *Bryone*, plus d'accablement et de meurtrissure que de douleur. Vertige en se soulevant et en se remuant; absence de pensée; il demande à boire, prend le verre, le tient en main et il ne sait plus qu'en faire. Délire peu bruyant, loquacité mais paroles inintelligibles plus marmottées qu'articulées, sommeil agité, troublé ou empêché complètement par des tressaillements soudains et des soubresauts dans les tendons, des hallucinations et des rêves pénibles. Coma somnolent. Pétéchies-éruption miliaire.

Lèvres sèches et fuligineuses; langue lancéolée, rouge à sa pointe, chargée à son milieu d'un enduit visqueux brun et noirâtre. Mucosités dans la bouche avec salivation quelquefois sanguinolente; haleine fétide; soif ardente; pression à l'estomac avec gène de la respiration et resserrement de la poitrine. Ventre ballonné, gargouillements sans émission de vents.

Nausées, vomissements, diarrhée surtout la nuit avec évacuations involontaires pendant le sommeil. Selles mu-

queuses, séreuses, sanguinolentes ; urine chaude à l'émission et fortement colorée,

Respiration stertoreuse pendant le sommeil ; toux avec crachats visqueux et sanguinolents, engorgement hypostatique de la base des poumons. Oppression, frilosité.

L'oppression et la frilosité sont des traits tellement caractéristiques de *Rhus* que lorsque une observation attentive les constaste d'une manière tranchée, même au début, Rhus doit être préféré à tout autre médicament.

Autre particularité de *Rhus* fort importante. Le malade ne fait que s'agiter et se retourner dans son lit et se découvrir, ce qui le réveille sûrement parce que le froid ressenti par les parties découvertes lui est particulièrement désagréable. C'est dans la nuit que le malade se sent le plus mal ; le repos lui est une cause d'aggravation, il éprouve alors de l'oppression qui se soulage par des gémissements et des soupirs ; il se plaint de froid, de tiraillements, de faiblesse et de raideur dans les membres, à la nuque et dans le dos ; la raideur en particulier est si marquée qu'elle simule la paralysie ; les bras, en les levant, sont affectés de tremblement.

Convalescence : *Rhus Tox* convient essentiellement toutes les fois que le rétablissement ne progresse qu'avec lenteur, quand le pouls se maintient fébrile ; si l'appétit reste capricieux ne portant ses prédilections que sur des aliments insolites, le ventre d'ailleurs disposé au relâchement et la poitrine un peu sujette à l'oppression.

Secale corn. Recommandé en compagnie de *Nat. Mur.* Dans les états typhoïdes qui surviennent pendant le cours d'autres maladies et de plus, quand il y a des symptômes d'irritation spinale, comme douleurs spamodiques, fugaces, erratives, s'étendant de l'épine dorsale qui est leur point de départ, à diverses parties du corps. Ces douleurs spasmodiques, sans cortége de symptômes inflammatoires, purement nerveuses, sont continues quand elles siégent aux pieds et

aux mains; à la face, elles sont passagères; quand elles se portent aux parois de la poitrine, elles occasionnent une oppression asthmatique qui est due à la gêne apportée aux mouvements des muscles qui servent à la respiration.

Pouls accéléré; chaleur sèche à la peau, soif vive, agitation et insomnie. Langue tremblante quand elle est sortie de la bouche (Bellad, Lach, Gels). Il y a ceci de particulier à Secale, c'est que quelle que soit la partie du corps que l'on remue, elle se met aussitôt à trembler, bras ou jambes.

Stramon. Le délire qu'il est apte à produire et dont il est par conséquent le spécifique est loquace, mais presque toujours léger et ne consiste guère qu'en un chuchotement inintelligible; de plus, l'élément nerveux est perverti avec stupéfaction des sens. Le malade se livre à des gestes fantastiques, il chante, il rit, il pleure, il siffle. Tout son corps est en proie à des mouvements bizarres, constants, involontaires.

Perte de l'ouïe et de la parole, de la vue, et s'il y voit, il voit tout de travers. Strabisme. Tiraillements spasmodiques des muscles de la face, des muscles du pharynx, en avalant et surtont en buvant. Soubresauts des tendons. Tremblement des membres et même tremblement de la langue quand elle est hors de la bouche. Chaleur brûlante du corps, insomnie, rougeur de la face. Fièvre intense qui redouble après midi et minuit, pouls tremblotant, petit et précipité, souvent intermittent.

Eruption rouge sur la poitrine. Absence de selles ou régulièrement une selle toutes les heures, d'odeur fétide et de couleur noirâtre. Manque de secrétion d'urine, ou rétention, ou incontinence,

Sulphur. Une toux sèche la nuit et des sueurs continuelles, qui ne soulagent pas, persistants même après *China* sont deux caractéristiques qui commandent impérieusement le choix de *Sulphur*. — Toutes les manifestations à la peau (miliaire ou autre) qui surviennent pendant le cours de la maladie; toutes

les affections cutanées concomitantes font également un devoir de recourir à son emploi.

Viennent ensuite les indications suivantes : Chaleur sèche pendant le jour avec pouls légèrement accéléré et sueur profuse la nuit. Insomnie ou gémissements dans le sommeil. Epistaxis. Yeux enfoncés, cernés. Dureté de l'ouïe. Face pâle et profondément altérée.

Lèvres sèches et gercées, langue très-sèche, fendillée, d'un rouge très-vif à ses bords mais plus éclatant encore à sa pointe. Saignement des gencives ; mauvaise odeur par la bouche, goût amer.

Vomissements gluants ou bilieux ; sensibilité à l'épigastre et douleur comme d'excoriation autour du nombril qui augmente à la pression. Borborygmes, évacuations fréquentes, aqueuses, jaunes qui s'échappent souvent malgré le malade qui fait des efforts pour les retenir; ceci arrive le plus souvent le matin de bonne heure; après les évacuations grand dépit et grande faiblesse. Urine nuageuse, exhalant une odeur forte et déposant un sédiment rouge.

Dans la pneumonie intercurrente, surtout à son début, *Sulphur* est d'une merveilleuse efficacité.

Si la fièvre typhoïde est trop lente dans sa marche, se souvenir du privilége qu'a le soufre de réveiller l'aptitude de l'économie à se laisser impressionner par les excitations médicinales correspondantes à la maladie, alors que cette aptitude était opprimée par l'infection psorique très-probablement; mais le fait est qu'après *Sulphur* on voit agir plus efficacement les mêmes remèdes qui auparavant avaient été donnés sans succès.

Convalescence : Le soufre hâte la cicatrisation des plaies laissées par la chute des escarres; notamment chez les scrofuleux.

Sulphur. Acid. Sueurs profuses qui offrent ceci de parti-

culier qu'elles sont continues tant que le malade est couché tranquillement et qu'elles diminuent par le mouvement.

Tart. emet. Complications du côté de la poitrine. Symptômes de l'œdème du poumon. Dyspnée par accumulation de mucosités dans les bronches, révélées par des râles muqueux à grosses bulles.

Thérébentina. Je n'ai pas été à même de vérifier le fait, aussi je cite textuellement le Dr Wood de Philadelphie, dans les mêmes termes que le Dr R. Hughes, (pages 574-575) en laissant à ce digne confrère tout le mérite de son observation. « Il existe un état particulier, nullement rare et parfois très-dangereux, dans lequel je l'ai souvent employé, sans qu'il ait jamais trompé mon attente, c'est lorsque la langue, au lieu de se nettoyer graduellement en commençant par les bords et la pointe, se débarrasse de son enduit rapidement et par grandes plaques, en général d'abord, depuis le milieu ou la partie profonde de sa surface, qui reste unie et luisante comme si elle était dépourvue de ses pupilles, ou comme glacée et vernie. Si, après cela, la langue reste humide, on peut attendre avec confiance une convalescence lente. Mais si elle devient de nouveau sèche, il y aura en général une augmentation de la tympanite, et une aggravation, et sûrement aucune diminution des autres symptômes. Cet état de choses dépend d'un état d'activité des ulcérations intestinales et la Thérébentine sera utile presque infailliblement. Dans l'espace de vingt-quatre ou de quarante-huit heures, on observe quelque amélioration des symptômes. La langue devient graduellement plus humide et se recouvre d'un enduit blanchâtre; la tympanite cesse d'augmenter et diminue en peu de temps; le pouls perd sa fréquence; la peau, sa sécheresse et son aridité, et le patient entre en convalescence lentement, mais d'une manière régulière, et souvent sans le secours d'aucun autre médicament. J'ai connu des cas semblables durer longtemps sans modification matérielle, et

je les ai vus céder immédiatement à la Thérébentine. » Trad. Guérin-Meneville.

VERAT. ALB. complète l'action d'arsenic, quand il y a refroidissement des extrémités avec sueur froide, vomissements et diarrhée claire, liquide comme de l'eau, souvent sans odeur, ou d'une odeur peu marquée. La prostration est extrême, la peau ridée, le nez pointu, le visage cyanosé.

ZINCUM. Tremblement continu des mains et refroidissement des extrémités. Yeux fixes. Délire avec efforts pour sortir du lit. Dans le cas où le délire a résisté à *Bellad.*, *Hyosc.*, *Opi.* Zinc. reste encore une précieuse ressource. Le visage est couleur de cire, les traits sont décomposés; soubresauts des tendons. Déjections fréquentes et involontaires. Pouls petit, fréquent, intermittent. Menace de paralysie du cerveau.

L'idée dominante de ce travail a été de renfermer dans le même cadre toutes les ressources que l'École homœopatique possède, dans l'état actuel de la science, contre la fièvre typhoïde; dès lors, tous les développements qui précèdent étaient indispensables et nous ne pouvions en retrancher rien, si peu que ce fut, sans amoindrir volontairement et arbitrairement l'enseignement de notre École.

La lumière est faite, il ne reste plus qu'à former le vœu que chacun des médecins se mette en mesure de la faire rayonner et de lui faire produire tout son éclat.

Tous ces symptômes, si nombreux, si variés, jamais assez circonstanciés que nous donne la pathogénésie du médicament, la clinique les traduit en effets curatifs, mais à la condition expresse que l'ensemble des symptômes du médicament réponde à l'ensemble des symptômes de la maladie et du malade. C'est la loi. *Similia similibus curantur.*

Et ce rapport homœopatique n'est pas toujours facile à trouver. La bonne volonté peut être insuffisante; il faut du courage et de la persévérance dans les recherches et pour

l'application exacte, spontanée, il n'y a pas de mémoire si privilégiée qui ne puisse se trouver en défaut.

Les difficultés sont immenses, nous ne craignons le démenti d'aucun homœopathe.

Aussi, ne prenant compte que du sentiment de notre faiblesse, nous croyons utile de poser, en finissant, des indications trop générales sans doute, mais qui ont au moins le mérite de jalons qui tracent la route, de points d'arrêts pour fixer notre attention, de lieux de repos où l'on répare ses forces pour marcher plus sûrement à la conquête de l'individualisation parfaite qui est en homœopathie, avec les médicaments dynamisés à sa disposition, la condition première, essentielle, indispensable, de guérisons promptes, éclatantes, telles que l'Homœopathie Hahnemanienne seule peut les produire.

Forme légère muqueuse : Aco. Apis. Bryon. Ipeca. Nux. v. Merc. Phosph, acid. Puls.

Forme inflammatoire : Aco. Arnic. Bellad. Bryon. Cantharis, Merc. Puls.

Forme adynamique : Arnic. Ars. Baptis. Camph. Carbo v. China. Cocc. Cuprum. Ferr. Gels. Hell, ni. Kréosot. Lach. Lyc. Muri, acid. Natr m. Nitr. acid. Nux mosch. Opi. Phosph. Phosph. acid. Rhus tox. Secale. Sulph. Sulph. acid. Thereb. Verat. alb.

Forme ataxique : Agar, musc. Ars. Bapt. Camph. Carbo. teg. Castoreum. Digit. Gelsem, Hyosc. Ignat. Laches. Lachnant. Moschus. Nitr. acid. Nux. mosch. Rhus. tox. Secale. Stram. Zinc.

Predominance des symptômes cérébraux : Aco. Bell. Calc. c. Glonoin. Helleb. nig. Hyoscy. Lachnant. Zincum.

Prédominance des symptômes thoraciques : Aco. Bryon. Hyosc, Ipeca. Lyc. Mosch. Nux. mosch. Phosph. Phosph. acid. Tart. Emet.

Prédominance des symptômes abdominaux : Ars. Calc. c. Cham. Merc. Nitri. acid. Phosph. Puls. Rhus. tox. Ver, alb.

Douleurs dans les os avec chaleur et sécheresse à la peau : *Eupat. perf.*

Sueur froide, le corps a de la peine à se réchauffer : *Verat. alb.*

Insomnie : *Coff. Hyoscy. Ign.*

Saignements de nez trop répétés : *Arnic. china. Cupr. sulph.*

Hémorrhagies intestinales : *Hama. Kreos. Nux, Mosch. Nit. acid.*

Conséquences fâcheuses des hémorrhagies : *China. Ferrum.*

Suites de la fièvre typhoïde.

Faiblesse consécutive : *China. Hydras. Nux. vom, Rhus. tox.*

Fièvre lente : *Arnica. Ars. Cocc. Rhus. tox.*

Manque d'appétit : *Antim. c. Puls. Sulph.*

Perte de mémoire : *Anacard,*

Dureté de l'ouïe : *Arnic, phosph.*

Paralysie de la langue : *Baryt. carb.*

Paralysie des membres inférieurs : *Cocc. Rhus. tox.*

Menaces de tuberculose : *Calc. phos. Phosph.*

Accidents à la peau : Alcool. Arnic. Ars. Carbo. veg. Hydrast. Silicea, Sulphur. Intus et extrâ.

En cas de furoncles, si l'inflammation s'accompagne de beaucoup de rougeur et de douleur. *Bellad.*

A. Chargé.

ERRATA

Page.	*ligne.*	*au lieu de :*	*lisez :*
2,	11,	ont,	sont.
16,	20,	par,	pour.
34,	3,	constation,	constatation.
72,	5,	Dreste,	Dresde.
	6,	efficaces,	inefficaces.
91,	14,	enurèze,	enurèse.
	27,	Piertel jahrschrist,	Viertelj.
103,	6,	hypocondre,	hypochondre.
111,	12,	anéantir,	affaiblir.
113,	10,	symptôme,	système.
119,	21,	facilement,	seulement.
131,	23,	Tout,	Toux.
138,	17,	REMARQUES CLINIQUES,	EMPOISONNEMENT PAR LE CHLORURE DE CADMIUM.
168,	24,	qu'a,	qui a.
171,	11,	phlyctrue,	phlyctène.
174,	2,	REMARQUES CLINIQUES,	FRAGMENTS D'EXPÉRIMENTATION. DATURA STRAMONIUM.
178,	7,	Karrow,	Makarow.
	8,	ma suivantes,	suivantes.
197,	11,	il avait,	ils avaient.
	15,	5,	les.
203,	7,	REMARQUES CLINIQUES,	AILANTHUS GLANDULOSA DANS LA SCARLATINE.
204,	13,	Pope qui,	Pope que.
209,	3,	Lity,	City.
	19,	auxquels,	auxquelles.
219,	13,	Jacqoud,	Jaccoud.
231,	17,	nazale,	nasale.
235,	15,	hyprémie,	hypéremie.
	28,	ydropisie,	hydropisie.
247,	2,	circonvalution,	circonvolution.
252,	17,	comme,	comme par.
262,	7,	sur-crit,	?.....
	12,	doser,	donner.
266,	15,	condut,	conclut.
267,	10,	repaire,	repère.
273,	2,	nauseuse,	nauséeuse.
	17,	enchymose,	ecchymose.
	20,	corruption,	éruption.
274,	13,	L'eau,	Peau.
275,	6,	dilictions,	dilutions.
	27,	REMARQUES CLINIQUES,	OBSERVATIONS SUR OPIUM.
280,	20,	poisonneus,	poisseux.
281,	2,	lombriès,	lombries.
291,	33,	la poitrine,	le péritoine.
335,	11,	crois ne,	crois.
	28,	vertige,	vestige.

TABLE DES MATIÈRES

Abeille (Intoxication par piqure d') 282
Aceticum acidum. — Expérim. fragmentaire 141
Acide (l') du suc Gastrique 309
Aconitum (Empois. comparé par l') et le *Stramonium.* 116
Aconitum dans la gastrite 279
Acné produit par le *Kali bromhydrum* 349
Agnus castus (Notes sur) Dr Desterne. 133
Ailanthus glandulosus dans la Scarlatine. 175, 203
Aloes (Notes sur) Dr Desterne 101
Ambra grisea (Notes sur) (id)., id. 97
Ammonium carbonicum (id)., id. 65
Ammonium muriaticum (id)., id. 129
Antimonium crudum dans la gastrite. 281
Apis (Notes sur) Dr Desterne 12
Arsenicum (Notes sur) Dr Desterne. . 161, 193, 225, 257, 289, 321
Asparagus (id) 138
Atropine (accidents consécutifs à l'usage de l') 346
Balsamum peruvianum 306
Bibliographie. — L'Homœopathe des familles et des médecins, par le Dr A. Peladaise. 182
Boletus satanas (Emp. par l'). 351
Bright (Trait. de la maladie de — par le Dr Büchner. 337
Bronchite et la pneumonie (Indications des médicaments dans la). 7, 8, 9
Brucea antidysenterica 306
Cactus dans les affections cardiaques 341
Cadmium (Emp. par le *Chlorure de* 138
Camphora (Exp. fragmentaire 14
— dans le traitement du choléra 48
Caractéristiques. 81
Carbolicum acidum (Phenique. — Dangers de l'absorption de l'). . . 284
Cardiaques (*Cactus* dans les affections 341
Causticum (cas). 334
Cephalalgie (La — *d'Ignatia*). 113
Chenopodium vulvaria (Expér. fragmentaire. 140
China dans la Leucorrhée 336
Chloroforme (Nouveau méfait du). 352
Choléra (Traité par le camphre), Dr Rubini). 48
— épileptiforme. 51
Cimicifuga racemosa. 307
Colchicum (Observations sur—par le Dr C. Dunham). 89, 106
Convulsions consécutives à une frayeur, par le Dr Ping. 79
Copaïva Balsamum. 34
Curare (Action de la *strychnine* et du) 287
Cycliques (Des maladies —), Dr Pitet. 217
Datura stramonium (Expérience, fragment). 141, 175
Diaphragme (Maladies du), par le Dr J. Büchner. 1
Dysmenorrhée (*Ustilago* dans la). 337
Encéphalite (Cas). 205
Enrouement (*Natrum muriat* dans l'). 12
Erysipèle (Observations), Dr Turrell). 210
Erysipèle après vaccination). 207
Estomac (Maladies de l'—), Dr Bayes. 277
Eupatorium (Observations sur —), par le Dr C. Dunham). . . 208, 239
Euphrasia dans l'ophthalmie. 337
Ferrum phosphoricum dans l'irritation du col de la vessie. 337
Fraxinus excelsior. 35

Frayeur (Convulsions consécutives à une). 79
Gastrique (L'acide du suc). 309
Gastriques (Acidités. — *Robinia*). 337
Génération spontanée (La—par le Dr Gueneau de Mussy). . . 220, 247
Glonoine (Expérience, fragment —). 141
Hahnemann (Anniversaire de la naissance de —). 143, 186
Hamamelis (Dans le purpura hémorrhagique). 78
Ignatia (La céphalalgie d'—), Dr Schuldam. 1
— dans le prolapsus du rectum. 336
Ipeca (Action physiologique et thérapeutique, par le Dr Polychronie. . 311
Kali bromhydrum (Acné produit par). 340
Koumys (Le). 178
Leucorrhée (*China* dans la). 336
Lignum néphreticum 35
Liqueur de Harlem. 35
Ludlam (Discours du Dr—). 342
Lycopodium clavatum. 308, 333
— dans les douleurs des pieds. 341
Magnesia (Sur l'action de—). 282
Maladies. Cycliques, — Dr Pitet. 217
Mancône (Effets toxiques de l'écorce de). 344
Médecine (La), et Cupidon, poésie. 192
Métro-péritonite, Dr Puig. 103
Nasal (Catarrhe). 6
Natrum Muriat. Dans l'Enrouement. 12
Nitri acidum. 305
Nécrologie. — Dr Dours. 26
Dr Dupuy, de l'Isle-Adam. 126
Ch. Huvet. 155
Jahr. 255, 312
G. Weber. 176
Oleander (Empoisonnement par le suc d'—). 118
Oleum jecoris aselli. 306
Ongle incarné, — Dr Heermann. 22
Ophthalmie (*Euphrasia*) 337
Opium (Observations sur), C. Dunham. 241, 275
Pareira Brava, —Dr Turrel. 33
Phénique (Dangers de l'absorption de l'acide —). 284
Phytolacca dans les abcès du sein. 340
Pieds (*Lycop*. dans les douleurs des—). 341
Pneumonie (Bronchite et indications des remèdes) 7, 8. 9
Podophyllum (Expér. fragm.). 141
Poisons (action physiologique de certains 116
Prix offerts par la société Hahnemanienne de Madrid. 152
Prolapsus du Rectum (*Jgnatia*). 336
Purpura hemorrhagique (*Hamamelis*). 78
Robinia pseudo acacia dans les acidités et l'estomac 337
Rectum (Prolapsus du — *Jgnatia*). 336
Scarlatine (*Ailanthus gland*. dans la.) 175, 203
Seins (Abcès des — *Phytolacca*) 341
Silphium cyrenaicum. 25, 95, 121
Stramonium (compar. de l'Empois. par l' *Aconit* et le) 106
— Expér. fragment 41, 175
Strychnine et *curare* 285
Toux (caractéristiques de la) Dr H. N. Guernsey 82
Ustilago dans la Dysmenonhed. 337
Vaccination (Erysipèle après 20a
Variole (à propos du traitement de la — par le vaccin)., Dr Pitet . . 58
Vessie (Irritation du col de la — *Ferrum phosphoricum*). 337

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

mammaires et grande tendance à tendre le corps en arrière, les bras élevés, en bâillant. — 8 heures du matin : Douleurs dans les deux régions sus-orbitaires. Douleur aiguë dans l'épaule droite, le genou gauche et les articulations des genoux. — 8 heures et demie : Douleur dans la protubérance pariétale droite en montant les escaliers. Douleur vive à la partie externe du genou gauche, étant assis et en marchant. Douleur à la partie postérieure du cou, s'étendant à l'épaule droite, avec douleur pesante dans cette épaule. Douleur de brûlement, de picotement dons la poitrine, surtout dans la région du cœur, de temps en temps pendant tout le jour. (Ces douleurs sont semblables à celles qu'il eut, il y a 2 ou 3 ans, résultant, pense-t-il, d'adhérences consécutives à une pleurésie et à une péricardite, mais qui avaient disparu complétement, ne se montrant que quand il avait éprouvé un violent refroidissement.) 2 heures et demie : Léger saignement de nez après dîner, — sang rouge vif. — 6 heures du soir : selle naturelle. — 7 heures du soir : A éternué une fois. Douleur aiguë dans les deux épaules (profondément), plus forte à gauche, avec douleur s'étendant de la tête à l'épaule, très-violente pendant quelques secondes. Légères douleurs de colique à la partie supérieure du ventre. Douleur vive dans le coude gauche, avec craquement dans l'articulation de l'épaule en faisant tourner le bras. Endolorissement des muscles du bras en mouvant celui-ci. Le nez est sec et bouché, surtout à droite. Sommeil troublé et non rafraîchissant.

7 novembre. — Au lever du matin, endolorissement à la partie supérieure de l'abdomen pendant l'inspiration. Douleur tranchante (légère) dans le ventre. — 8 heures du matin : douleur dans la tempe gauche s'étendant à la narine gauche. Douleur pesante dans l'épaule gauche. — 5 heures du soir : Douleur tranchante s'étendant de l'ombilic au pénis. Forte céphalalgie frontale. Violente douleur tranchante dans l'hypochondre gauche. — 11 heures du soir : En se couchant, dou-

leur tranchante, aiguë, depuis la région iliaque droite jusque dans le testicule droit, qui laisse beaucoup d'endolorissement et de sensibilité aux parties situées au-dessus du ligament de Poupart, avec douleur s'étendant à la racine du pénis, quand on presse celui-ci.

8 novembre. 6 heures du matin : Après avoir uriné, douleur à la base du pénis, précisément quand le jet s'arrêta. — 8 heures et demie : Forte douleur au front, et douleurs picotantes dans la poitrine pendant quelque temps. Écoulement, par le nez, d'une matière jaunâtre, épaisse. Sensation de sécheresse à la base de la langue. — 9 heures du matin : Douleurs de colique dans l'abdomen, avec émission de vents et besoin d'aller à la selle. Selle de volume naturel, dont le passage excorie l'anus comme si elle était enduite de sable.

SECONDE EXPÉRIMENTATION.

18 novembre. — 11 heures du soir : Pris 10 gouttes de la 3e atténuation centésimale avant de se coucher (avait écrit auparavant) ; — 15 minutes après, légères douleurs de colique, avec borborygmes et gargouillements à la partie supérieure du côté gauche de l'abdomen. S'est réveillé une fois ou deux la nuit, pensant que c'était le moment du lever, mais s'est rendormi immédiatement.

19 novembre. — Sommeil inhabituellement lourd le matin; beaucoup de peine à se réveiller, ce qui n'était jamais le cas qu'il eût commencé cette expérimentation. Se sent lourd et non rafraîchi. Diminution d'appétit au déjeuner. Après le déjeuner, douleur tranchante (légère) dans l'abdomen, soulagée par l'émission de vents. — 8 heures du matin : Mauvaise humeur, esprit vindicatif. Aversion pour les occupations intellectuelles et obtusion de la mémoire, avec sensation générale de plénitude. Envie de se coucher. Sensation, dans le cerveau, de pesanteur, d'obtusion, allant jusqu'à une pression à la racine du nez. Mouchement de sang et de mucus jaune. Nez sec.

Douleur vive dans le cervelet, d'abord au côté droit, puis au gauche. Sensation de brûlement, de malaise dans l'abdomen. — 10 heures du matin : Douleur au-dessus de l'œil gauche qui parut plusieurs fois, mais était toujours soulagée en appuyant la main sur la partie. — Endormi ; ne peut donner attention suffisante aux lectures. Sensation générale d'obtusion. — 11 heures du matin : Légère sensation de frissons dans le dos et les cuisses, suivie, en peu de temps, par une agréable sensation de chaleur dans ces parties pendant sa marche au grand air. — Midi : Gargouillements et borborygmes dans le côté gauche de l'abdomen. Beaucoup d'oubli en écrivant ; s'il cherche quelque chose et étend la main pour le prendre, il oublie, en quelques secondes, ce qu'il désirait, ce qui le met très-en colère, et lui fait damner et maudire toute chose, ou l'ennuie tant soit peu. Dépit et tendance à cogner et frapper toute chose en général. Ces sensations disparurent vers le soir.

20 novembre. — A bien dormi toute la nuit, se sent très-rafraîchi le matin. Aucun symptôme marqué, mais une tendance au dépit, à la colère, avec envie de gourmander tous ceux qui n'étaient pas de son avis, — pendant toute la journée.

21 novembre. — Aucun symptôme ce matin.

Expérimentation par W. N. c. Georges.

Cheveux blonds, teint clair, tempérament nervoso-sanguin ; occupations ; imprimeur et étudiant ; taille plutôt au-dessous de la moyenne, bien prise ; âge : 24 ans ; pas d'affections héréditaires (1). Au moment de faire cette expérimentation, il était (et est encore) d'une bonne santé, sauf quelques légers accès d'*ozène ;* il a eu, cet été, une éruption vésiculaire aux extrémités supérieures et inférieures, et au scrotum pour

(1) On peut faire des réserves en raison de l'ozène (note du traducteur.)

laquelle il a pris *Croton tiglium*, 200 qui fit disparaître l'éruption et aussi la démangeaison au sommet des coudes et au scrotum où elle était pire que partout ailleurs.

31 octobre. — Prit une dose de la 30^{m} sur la langue, au momentde se coucher.

1er novembre. — Se sent tout joyeux au lever; observa une tendance à prendre froid facilement. — Midi : Très-confiant et très-content. Se sent tont à fait joyeux et naturel. Moins de souffrances au coude et au scrotum. — 6 heures du soir : Légèreté inaccoutumée. Se sent rafraîchi, et comme s'il eut étudié et travaillé toute la nuit. — Minuit : Va se coucher, *non fatigué*.

2 novembre. — En se levant (6 heures et demie), a quelque céphalalgie au travers du front. L'esprit n'est pas aussi vif que la veille, cependant il n'est pas déprimé. Léger rhume de cerveau, l'après-midi. A observé en expulsant une selle naturelle, abondante, qu'elle était teinte de sang ; ni douleurs, ni efforts. La démangeaison est à peu près la même que le jour précédent.

3 novembre. — Céphalalgie en se levant. Un peu de rhume; le nez paraît bouché. Peu d'appétit, les aliments ont un goût anormal. Selle enduite de sang, sans douleur. Se couche à 1 heure du matin.

4 novembre. — S'éveilla vers 4 heures du matin avec une sensation très-forte et presqne stupéfiante, comme si la tête allait se rompre. Fort rhume; nez bouché. Peu d'appétit. La céphalalgie était frontale, s'améliorait en pressant la peau vers le milieu du front, s'aggravait en pressant la tête vers l'os temporal, en appuyant sur le front, en endossant un chapeau léger ou un chapeau large enfoncé et serré; s'améliorait plutôt pendant le mouvement et quand l'esprit était occupé. Répugnance pour sortir, lire, écrire, faire quoi que ce soit. Se sent de mauvaise humeur et abattu. Désire des œufs. (En général, il ne les mange, ni ne les aime). Dégoût pour la viande et les

légumes. Appétence pour le pain et le thé. — 2 heures du soir : La douleur de tête commence à diminuer, et à 5 heures du soir, elle a presque disparu.

5 novembre. — Moins de céphalalgie; se sent mieux; — pris une goutte en se couchant; n'observe rien. —

6 novembre. — Sensation de désespoir; mieux après avoir « badiné » dans la soirée. — Tout à fait gai vers 11 heures du soir.

7 novembre. — Se sent mieux.

8 novembre. — Selle enduite de sang.

9 à 16 novembre. — N'a rien remarqué de particulier.

17 novembre. — Humeur gaie; — pris une goutte.

18 novembre. — Douleur de tête comme ci-dessus, sensation d'obstruction dans le nez, sans aucun écoulement; se sent très-gai et l'esprit vif.

19 et 20 novembre. — Douleur sourde dans le front et à la racine du nez, antérieurement décrite.

Expérimentation par A. G. Lillie.

Teint clair, tempérament sanguin, 25 ans, ouvrier et commis; homme fort, remarquablement bien bâti et jouissant d'une bonne santé.

31 octobre. — Prit une goutte sur la langue, à 3 heures.

1er novembre. — En s'éveillant, douleur sourde dans la tête qui disparut en quelques minutes. L'après-midi, a eu du pyrosis, ce qu'il n'a pas éprouvé depuis un an. — (On n'en put tirer d'autres explications et la crainte l'empêche de continuer).

Expérimentation par Henry Kusel.

Le 10 novembre, un Allemand, Henry Kusel, âgé de 23 ans. vint près de moi se plaindre d'un mal de gorge, avec âpreté et sensation d'excoriation en parlant, et d'un violent rhume de cerveau, contracté après s'être exposé au froid en sortant

de travailler devant un feu chaud. — Sous l'influence du traitement, l'état de la gorge s'améliore beaucoup, l'enrouement disparut, et il recouvra le goût et l'odorat qu'il avait perdu, mais le coryza ne cédait que lentement aux médicaments.

A cette époque, — 18 novembre, — je lui donnai du remède, à la 30e ; le lendemain il se plaignit que son coryza fut empiré, mais le soir, l'aggravation s'amenda et il se sentit beaucoup mieux.

20 novembre. — Le coryza a entièrement disparu, mais la gorge n'était pas si bien et elle devenait progressivement plus malade depuis qu'il avait pris le médicament; il parlait aussi d'avoir l'esprit plus vif; toute chose lui paraissait brillante, il se sentait heureux et voulait chanter.

(Ces deux dernières expérimentations sont fournies par M. M. Georges).

Expérimentation par M. D. Hall.

21 ans, santé robuste, teint rosé, yeux noirs et cheveux bruns, n'a jamais eu aucune maladie, sauf de légères congestions à la tête, avec saignement de nez.

31 octobre 1866. — A 11 heures du soir, en se couchant pris une goutte de la 30e. — A bien dormi toute la nuit.

1er novembre. — (1) Le matin, au lever, sensation de vide, de délabrement à l'estomac, comme après une longue diarrhée, il a été incapable, pendant plusieurs jours, de manger quoi que ce soit; l'abdomen avait fait l'aspect d'être rétracté en godet; en outre, il y avait de légères nausées et un enduit blanc, épais sur la langue.

(2) Céphalalgie avec sensation comme si le cerveau était comprimé contre les os frontaux; cela disparut après le déjeuner.

(3) Les extrémités des dents sont douloureusement sensibles aux courants d'air.

(4) 10 heures et demie du matin : Douleur lancinante,

sourde, à la partie postérieure de la jambe gauche ; cette douleur descend jusqu'au calcanéum ; elle dura 5 minutes.

(5) 11 heures du matin : Sensation comme si un courant d'air traversait la région lombaire et fessière droite..., pendant 15 minutes.

(6) Roideur des articulations, des genoux aggravés en montant l'escalier.

(7) Midi : Douleur pressive au-dessus de la protubérance de l'os pariétal gauche ; cette douleur était limitée à une surface d'environ 3 pouces de circonférence et ne dura que quelques minutes. Tous les symptômes, sauf la sensation, le vide, disparurent après dîner et ne reparurent pas.

2 nov. — (8) Le matin, au lever, la langue semble brûlée comme après avoir bu du café chaud ; cela s'aggrava en fumant.

(9) 8 heures du matin : Douleur pendant 4 heures, à différentes périodes, dans l'aine droite, puis passant à gauche.

(10) 8 heures et demie : Démangeaison voluptueuse au scrotum, forçant à gratter, ce qui soulage.

(11) Douleur au bas du dos et dans la région des reins, venant à 9 heures et durant toute la journée.

3 nov. — A bien dormi la nuit, et n'a eu aujourd'hui aucun nouveau symptôme, les précédents s'étant dissipés.

4 nov. — Augmentation des désirs sexuels, auxquels il satisfit. Pendant le premier coït, il n'y eut pas d'éjaculation ; celle du second fut tardive et rare. — A minuit, avant le coucher, prit 3 gouttes de la 30e.

5 nov. — A bien dormi toute la nuit ; n'a eu ni nouveaux symptômes ni retour des anciens.

6, 7, 8 nov. — Pas de symptômes. Dans la nuit du 8, a pris 4 autres gouttes sans production d'aucun phénomène,

Expérimentation par T. B. Dreher.

21 ans, tempérament sanguin, cheveux blonds ; a eu autrefois une dyspepsie dont il souffre à l'occasion.

31 oct. 1866. — A 6 heures du soir, pris une goutte de la teinture. — A 11 heures du soir, en se couchant sur le ventre, au lit, sensation pendant environ une minute, comme si quelque chose tournait et se tordait dans l'abdomen.

1er novembre. — A bien dormi ; le matin, au lever, il n'a pas le goût amer habituel dans la bouche et se sent extraordinairement bien. — 11 heures du matin : Sensation subite de nausée dans l'estomac, accompagnée de régurgitation gazeuse, de sensation de vide dans l'estomac, avec dépression visible dans la région de celui-ci; le symptôme dura environ 30 minutes. — 5 heures du soir : Immédiatement après avoir mangé, tranchées dans la région de l'estomac pendant 5 minutes. Parfois, régurgitation gazeuse bruyante dans l'après-midi.

2 novembre. — Midi : Douleur sourde, intense, dans la région de l'estomac, soulagée par la régurgitation de gaz. — 6 heures et demie du soir : Douleur dans l'oreille droite; quand elle disparut, elle fut immédiatement suivie de plénitude dans le front, et de douleur au-dessus de l'œil gauche ; ce symptôme suivit immédiatement le souper.

3 novembre. — Pas de symptômes. — A 11 heures du soir, pris 5 gouttes de la teinture. — 15 minutes après, gargouillements dans l'abdomen, comme s'il allait se manifester une diarrhée.

4 novembre. — A bien dormi. — A 9 heures du matin : Douleur au-dessus de l'œil gauche, avec endolorissement dans le front ; la narine droite est bouchée. En marchant au grand air, la céphalalgie disparut, et il se manifesta un coryza aqueux ; cette narine s'obstrua de nouveau à la chambre.

5 novembre. — 11 heures du matin : Sensation de vide et douleur sourde dans l'estomac, pendant une heure. — 11 heures et demie du matin : Douleur tractive du poignet vers le coude, au côté du radius gauche. — 2 heures 15 minutes du soir : Douleur tranchante à la courbure sigmoïde du

colon. — 3 heures du soir : après dîner, douleur tranchante dans l'hypochondre gauche et dans l'estomac ; a eu quelquefois, dans le jour, des régurgitations de gaz.

6 novembre. — Coryza : le matin, en marchant, le nez semble tout à fait sec; en entrant à l'air libre, écoulement d'eau qui cesse à la chambre, et le nez semble sec et douloureux quand y passe l'air inspiré. Urine diminuée et d'odeur forte.

7 novembre. — Douleurs rhumatismales dans les deux cuisses, s'étendant plus tard aux articulations de la hanche et du genou; cette douleur est pire quand on vient de s'asseoir après la marche.

Expérimentation par Miss S.

30 ans, tempérament nervoso-sanguin.

2 novembre 1866. — Étant au lit, prit une goutte de la 30e. — Un peu après 1 heure du matin : sommeil troublé par une irritation de la peau et les parties, forçant à gratter, ce qui soulage.

3 novembre. — A senti plusieurs fois, pendant le jour, des attaques spasmodiques de démangeaison en différentes parties du corps, et principalement au cuir chevelu ; aucune éruption n'était visible. Pendant la nuit, n'a éprouvé aucun retour de cette irritation.

4 novembre. — Pas de symptôme marquant jusqu'à 4 h. du soir ou revint la demangeaison au cuir chevelu et, vers le même temps se fit sentir une sécheresse dans la gorge; avec tuméfaction apparente de la luette et accumulation, dans les narines postérieures, de mucosités qui obstruent la gorge. La gorge semble à vif et grattée en avalant,

5 novembre. — Les sensations anormales dans la gorge ont toutes disparues vers 9 heures du matin ; à la chambre chaude, forte douleur tranchante au creux (hypogastrique) de l'abdomen, accompagnée de dérangement intestinal : désir

d'aller à la selle environ une fois toutes les demi-heures; cela dura jusqu'à 4heures, accompagné de malaise. Langueur, face pâle, sensation de rétraction de la peau vers la bouche dont les angles semblent tirés en bas, comme c'est l'habitude dans les maladies. La douleur tranchante précédait chaque évacuation, qui la soulageait ; ces évacuations n'étaient pas liquides, mais rares et accompagnées de ténesme rectal, qui produisait une sensation de tiraillement, de fatigue, dans les régions ovariennes. — 10 heures du soir : pas de symptôme marqué depuis 6 heures. — Pendant l'expérimentation, s'est montrée plus gaie et affectueuse que d'habitude.

Expérimentation par K.

21 ans. — Le mercredi, prit une goutte de la 8e; attendit 3 jours et ne ressentit rien. — Le samedi, rejeta la dose à 3 heures du soir, et, avant 7 heures, sentit venir le coryza, qui augmenta pendant 20 jours, avec écoulement de mucus liquide, excoriant la lèvre supérieure, et qui, ensuite, devint plus épais. Toux, d'abord courte et sèche, devenant ensuite grasse. Obstruction partielle de la trompe d'Eurtache; obstruction du nez, le matin.

Expérimentation par J. J. H.

21 ans.

31 octobre. — 11 du soir : prit une goutte de la 30e; s'est senti bien tout le temps.

1er novembre. — A senti, deux fois ce matin, une légère douleur cuisante au côté gauche du palais, plusieurs fois dans la soirée, à l'urèthre, en général profondément, mais une fois à l'orifice du canal.

2 novembre. — Une fois ou deux dans le jour, a éprouvé quelques symptômes, mais très-légèrement.

6 novembre. — S'est éveillé, ce matin, avec une sensation d'âpreté et d'endolorissement dans la gorge, pire en avalant.

— Vers 10 heures du matin : selle diarrhéïque, précédée de beaucoup de ténesme et de légères nausées, et suivie aussi de ténesme pendant quelques minutes. Augmentation de sécrétion de mucosités dans la gorge, amenant la toux ou plutôt le renâclement.

7 novembre. — Vers 7 heures du matin : diarrhée qui le chassa du lit; la partie supérieure du côté droit du pharynx est douloureuse, plutôt en avalant des substances sèches, s'améliorant en avalant les liquides.—Midi : seconde selle, presqu'entièrement composée d'eau jaunâtre. — Vers 9 heures du soir : forte céphalalgie temporale ; sensation d'obtusion, besoin de se coucher, soulagement par la pression. Cette céphalalgie disparut une heure plus tard, en allant à l'air libre; elle semble avoir été excitée par l'émotion.

8 novembre. — 10 heures du matin : diarrhée, comme la veille, et suivie de beaucoup de tenesme ; avant la selle, sensation de faiblesse et de tremblement; après la selle, faiblesse, avec soulagement; pendant et immédiatement après la selle, douleur aigue au gland. Le sommeil de la nuitdernière fut troublé par des songes, vagues, lascifs, qui n'ont laissé aucun souvenir.

9 novembre. — Ce matin, selle naturelle, bien qu'insuffisante. — Vers 6 heures du soir, en allumant une allumette j'ai inspiré la fumée, et, depuis lors, sensation constante de chatouillement au fond du pharynx, soulagée momentanément en toussant et en buvant.

10 novembre. — S'est réveillé, ce matin, avec cette même irritation et ce besoin de tousser ; la respiration semble oppressée ; besoin de tousser, croissant parfois jusqu'aux nausées ; besoin continuel de prendre une profonde inspiration ; la pression des doigts sur la trachée cause la toux ; — après le déjeûner, la tête commence à faire mal, elle semble d'abord extrêmement pleine, puis il y a une douleur sourde aux tempes, — cette douleur augmente à chaque pas et à chaque

mouvement brusques. En montant les escaliers ou en se baissant rapidement, il semble que la tête dût éclater, — aggravation par la toux. Douleur, comme d'excoriation derrière la partie supérieure du sternum pendant la toux; malgré le besoin, crainte de la toux, à cause de cette douleur. Sensation d'un tampon à la partie inférieure du pharynx, portant à avaler continuellement ; parfois l'obstacle semble remonter et va presque le suffoquer ; cette sensation de suffocation est soulagée en prenant, par la bouche, une inspiration aussi longue que possible. — Le soir, en se déshabillant, léger frisson ; la tête fit beaucoup souffrir jusqu'à ce qu'il s'endormit.

11 novembre. — Dormit bien la nuit dernière ; pas de céphalalgie aujourd'hui, ni sensation de tampon dans la gorge, excepté d'abord en se levant. Le besoin de tousser n'est pas aussi constant, bien que l'endolorissement sous-sternal soit le même.

12 novembre. — S'est éveillé le matin avec un très grand mal de gorge ; la toux et la douleur de poitrine persistent.

13 novembre. — S'est éveillé, le matin, avec un très grand mal de gorge, qu'il sent surtout en toussant et en avalant. Par la toux, expectoration douceâtre. — Vers 8 heures du soir, pris une dose de *Sepia*. 3.

14 novembre. — La gorge semble bien mieux, et s'est sensiblement améliorée depuis lors jusqu'à la disparition de tous les symptômes.

Expérimentation par Augustin Thompson.

31 ans, a eu une inflammation chronique et beaucoup d'hémoptysies aboutissant a la formation d'un abcès, guéri par le traitement homœopathique. Depuis, les poumons sont restés très-sensibles aux impressions morbides. Il était bien lorsqu'il commença l'expérimentation du médicament.

31 octobre. — 9 heures du soir, pris une goutte de la 6e atténuation sur la langue. Pendant la nuit, rêves de rencontres avec des bêtes sauvages (inhabituel).

1er novembre. — De 7 heures du matin à 1 heure du soir: après l'éternuement, sensation de chatouillement continuel à la partie postérieure de la narine; chaleur marquée et obtusion de la tête, avec perte de la mémoire des choses récentes ; cette chaleur et cette confusion étaient un peu soulagées en appuyant fortement la main froide sur le front. La nuit fut agitée et pleine de songes (avait travaillé beaucoup).

2 novembre. — Démangeaison intense dans la narine droite de 6 heures du matin à 1 heure du soir, toujours soulagée à l'air froid; douleur sourde et pesante dans la région occipitale gauche, avec face pâle, beaucoup de chaleur à la tête, et pression de dedans en dehors dans la région de la fosse temporale; la douleur est soulagée par la pression de la main froide et au grand air frais; parfois, douleurs lancinantes dans les muscles longs ; est constipé depuis deux jours.

3 novembre. — La pointe de la langue semble brûlée et démange continuellement; violente douleur, comme pour une régurgitation, dans le lobe du poumon gauche, d'avant en arrière, avec sensation de congestion, et telle que celle qui précède l'hémoptysie, — pendant 4 heures, de 9 heures du matin à 1 heure du soir. — Pesanteur inaccoutumée, douleur sourde, dans le côté gauche de la tête, toute la journée; la mémoire semble absente et la tête confuse; légère douleur sous l'épaule gauche pendant tout le jour; deux selles aujourd'hui normales); aversion constante pour les travaux intellectuels. La sensation de brûlure à la pointe de la langue a continué depuis hier, en s'empirant, et s'étend à toute la moitié antérieure de l'organe ; il y a une petite vésicule douloureuse, brûlante; au côté gauche du bout de la langue où s'est d'abord manifestée la sensation de brûlure; la gorge est sèche et douloureuse.

4 novembre. — Persistance des symptômes précédents qui diminuent.

5 novembre. — Pas de symptômes (encore assez de douleur linguale pour prendre *Sepia*).

Expérimentation par Miss V.

28 ans, tempérament nervoso-lymphatique. — Le jeudi soir, a pris une goutte de la 30e. — Pendant la nuit a eu des douleurs, mais était trop endormie pour les noter. Le lendemain matin, douleur spasmodique, commençant sous la clavicule droite et s'étendant en bas au côté droit de la poitrine et du dos ; cette douleur s'est fait fortement sentir deux fois pendant qu'elle riait, et elle ne pût terminer son rire ; expansion d'esprit et sensation de légèreté et de bonheur, moins de langueur par la fatigue qu'ordinairement.

Expèrimentation par Miss V.

20 ans, tempérament lymphatique ; — prit le jeudi soir, une goutte de la 30e. Douleur aigue dans le côté droit, dans la région du foie, s'étendant à l'omoplate, non continuelle et ne venant pas à des moments déterminés, mais surtout le matin, de 8 a 2 heures ; teinte jaunâtre de la peau, surtout autour de la bouche et du cou ; sensation de malaise et de langueur qui dura toute la semaine, avec dépression d'esprit et mauvaise humeur.

Expérimentation par H. M.

36 ans, tempéramment nervoso-bilieux ; le jeudi, prit deux gouttes de la 30e.

1er novembre. — Le lendemain, une fois le matin et une fois dans l'après-midi, a ressenti une douleur tensive, passagère dans l'oreille droite. Pendant plusieurs jours, gaîté inhabituelle et apparence heureuse. — Pas d'autres symptômes.

Expérimentation par MM. Walker.

31 ans. — 8 nov. — A minuit, prit une goutte de la 15e, après avoir beaucoup étudié. (1) S'éveilla à 7 heures et moucha par la narine droite un tampon muqueux mou. (2) Sentit un tiraillement sur une ligne verticale, dans les muscles du sein droit, à mi-distance du mamelon et du sternum ; lequel s'étendit rapidement, sur une longueur d'environ 12 pouces, sembla se porter de chaque côté de la ligne médiane, et s'en alla aussi rapidement qu'il était venu. (3) A 3 heures 1/2 du soir, sensation de fourmillement descendant le long de la narine droite, suivi immédiatement de la sortie de quelques gouttes de sang artériel ; c'était pendant qu'il travaillait, et l'épistaxis fut arrêtée avec de l'eau froide. (4) à 4 heures 1/2 du soir, fourmillement dans la narine droite produisant l'éternuement. (5) Pesanteur au côté droit de la tête, avec assoupissement. (6) Douleur depuis le centre du cerveau, jusqu'à la protubérance pariétale du côté droit.

9 novembre. — (7) à 9 heures du matin, l'oreille gauche semble comme bouchée par du coton, ce qui empêche d'entendre. (8) Plénitude au côté droit de la tête.

(L'expérimentateur n'est pas sûr que le symptôme 7 soit dû au médicament, parce qu'il y avait un peu de cérumen dans l'oreille ; toutefois ce symptôme persista quelques minutes après l'extraction de ce cérumen).

Expérimentation accidentelle du Dr Bayes.

Miss. W., 75e, est atteinte d'ulcère chronique de l'estomac; état de santé généralement bon.

Le 15 août 1862, au soir, prit par erreur 20 gouttes de teinture d'*Hydrastis*.

Elle fut agitée pendant la nuit ; le matin du 16, elle ressentit une forte sensation de délabrement et de faiblesse à l'épigastre, avec palpitation de cœur violente et de longue durée.

— Le 16, elle a eu trois selles verdâtres avec douleurs intestinales comme après la prise d'une purgation drastique.

Pendant le 16, elle a eu des bouffées de chaleur à la face, au cou et aux mains, auxquelles succédèrent une éruption érysipélatoïde couvrant le cou, les paumes des mains et les articulations des doigts et des poignets. Il y avait une furieuse démangaison avec chaleur brûlante intense.

Ces symptômes durèrent jusqu'au 22, où la peau s'exfolia ; l'irritation persista, plus légère, pendant quelque temps et était toujours pire la nuit,

Dans ce cas, j'exprime les sensations de la malade par les termes qu'elle employait. Le *délabrement à l'épigastre* et les *palpitations de cœur* ont été déjà notés par d'autres observateurs et par moi après l'usage d'*Hydrastis* à basses dilutions ou à doses massives. (*Brit. Hom. Observer.*, I, p. 189.)

Expérimentation du Dr H.-L. Cleveland.

On vint me chercher dans la nuit du 28 février pour me trouver en consultation avec le Dr R.-S. Pomeroy, auprès d'une femme menacée d'une fausse-couche qui se termina favorablement. La malade, Mme P..., âgée d'environ 30 ans, de tempérament bilieux, encéphalique, et de constitution scrofuleuse, était fréquemment sujette à des maux de gorge dont elle était restée sourde. Le second jour (2 mars), après l'apparition d'une très-forte inflammation de la gorge et de toute la cavité buccale, le Dr Pomeroy prescrivît une infusion d'*Hytrastis* en gargarisme, trois à quatre fois par jour. Mme P... n'ayant pas compris la recommandation et se trouvant bien de l'application, employa toute la dose d'un verre dans environ cinq heures, et, en même temps, appliqua sur la bouche et le menton des compresses imbibées du même liquide. Le lendemain matin (3 mars), la bouche, les lèvres et le nez étaient très-tuméfiés, et il apparut pendant le jour, des boutons autour de la bouche et du menton, semblables à ceux de la première

période d'une variole ou d'une varioloïde ; le lendemain matin (5 mars), ils commencèrent à suppurer. Le Dr Pomeroy m'appela alors pour voir ce cas avec lui, et comme j'ignorais les précédents de l'affection, je diagnostiquai une variole. Le 6, les pustules commencèrent à s'affaisser au centre et à se noircir, et puis à se dessécher, et, après avoir traversé toutes les périodes de l'éruption variolique, elles se desquâmèrent le 10, et le 11, la malade put reprendre ses occupations domestiques.

— Qu'est-ce qui causa l'éruption ?

RÉSUMÉ.

SYMPTOMES GÉNÉRAUX.

Quelques gouttes de la teinture-mère causent un sentiment de prostration physique (*Marsden*). — Défaillant, se sentant faible (*Burt*). — Si faible qu'il tomba trois fois en allant à la maison. — Grande faiblesse à l'épigastre avec palpitations violentes et de longue durée (dans plusieurs cas).

Beaucoup d'*ennui* et de lassitude. C'est un tonique très-doux, sûr et constant, qui renforce le système général et les différents organes de la nutrition (*autorités éclectiques.*)

(1) (Douleur, comme de fatigue dans les membres. — Sensation douloureuse de fatigue dans tout le corps, à 11 heures du matin. — Douleurs excessives dans tous les membres et dans la poitrine. — Sensation douloureuse de fatigue au travers des reins, de la taille, et des membres inférieurs. — Sensation générale de malaise ; répugnance pour l'étude. — Sommeil naturel et sensation de lassitude au lever. — (Endolorissement dans les deux régions mammaires), et grande tendance à s'étirer, le corps en arrière, les bras levés et en baillant. — Au réveil, se sent lourd, non reposé. — Sensation générale de

(1) Tous les symptômes entre parenthèses appartiennent aux expérimentations des élèves du Collége Hahnemann, ne sont pas relatés dans l'édition originale, et n'ont pas été compris dans les observations cliniques qui suivent.

plénitude. — Sensation générale d'obtusion. — Au lever, tendance particulière à prendre froid. — Au lever, se sont extraordinairement bien.—Se sent d'une légèreté inaccoutumée et tout à fait dispos. — Dérangement intestinal avec malaise, langueur. — Avant la selle, sensation de faiblesse et d'abattement après la selle, faiblesse avec soulagement. — Parfois, douleurs lancinantes dans les muscles longs.— Expansion de l'esprit et sensation de légèreté et de bonheur, moins d'abattement que d'habitude, par la fatigue. — Avec la douleur aigue, au foie, etc., sensation de malaise et de langueur pendant toute la semaine.)

Observations cliniques.

Relativement à ses effets généreux sur le système, il n'y a point dans la pratique éclectique, de médicament, au sujet duquel il y ait une telle unanimité d'opinion. Il est universellement considéré par cette École comme *le* tonique,—utile dans tous les états de débilité et dans toutes les conditions, sauf celles de l'inflammation aigue.

Il est à l'École éclectique ce que la *quinine* est à l'allopathie et le *china* à notre propre École. Les éclectiques considèrent avec surprise comment leur tonique favori est vu avec indifférence par les écoles rivales. J'ai connu de ceux-ci, ayant une large pratique qui n'avaient presque confiance, à l'exclusion de la *quinine* ou de la *salicine*, qu'à *l'Hydrastis*, dans les fièvres paludéennes, intermittentes ou autres. Ils prescrivaient ordinairement un drachme de la teinture ou de l'extrait liquide, ou un à deux grains (et même jusqu'à 6) d'*Hydrastine*, toutes les une, deux ou quatre heures, suivant les besoins du cas, et assuraient qu'elle agisait toujours comme un tonique *pur* et que ses effets ne s'accompagnaient d'aucune stimulation de la circulation, ni de congestion au cerveau, comme cela se présente avec la *quinine*. Cependant, chose curieuse, les homœopathes anglais, prétendent que « quelques gouttes de la tein-

ture-mère doivent produire de la prostration physique. » Cela ne serait pas dû, comme pour le *china*, à l'action primitive ; mais à son effet secondaire. Les Drs Marsden et M. C. Limont, disent que « chacun d'eux a, pendant plus d'un mois de suite, cherché par l'expérience à établir sa pathogénésie, mais ils ont été incapables d'obtenir des symptômes manifestes, sauf sur le sensorium, et le cœur, qui furent affectés pendant très-peu de temps par ses doses d'une demi-once et plus, les quantités plus faibles paraissent ne déterminer aucun effet du tout. » La teinture employée par ces Messieurs, devait être de très-mauvaise qualité, car une demi-once aurait causé des phénomènes tout à fait marqués. Toutefois, ils établissent qu'ils ne connaissent aucun médicament qui ait produit une seule amélioration sur la santé générale de leurs malades cancereux, amélioration qui, dans la plupar des cas, se manifestait par une meilleure expression de la physionomie.

Le témoignage de la plupart de nos confrères s'accorde beaucoup avec celui des éclectiques, sur ces points, notamment, « qu'il améliore la tonicité du système général plus promptement que ne le font *China* et les autres minéraux. » Mes récentes expérimentations confirment ce résultat, qu'il est homœopathique à la débilité.

Système nerveux :

L'action d'*Hydrastis* sur les nerfs de mouvement et de sensation est très-limitée, et n'occupe qu'une petite place dans son emploi thérapeutique.

Fièvre ;

Chaleur de la peau, bouffées de chaleur à la face et au cou; pouls lent et comprimé; palpitations de cœur. Léger mouvement fébrile avec démangeaison interne en différentes parties du corps. Frissonnement à 9 heures du matin; pouls à 52; pouls diminué d'environ 6 battements et accéléré vers la fin de l'expérimentation. Sensation de frisson, to te la nuit,

malgré l'abondance des couvertures; frissons avec douleur dans le dos et les membres.

(1) (Soif, état fébrile, le fond de la bouche est luisant et à vif comme par une brûlure. Sensation de frisson autour des épaules et de la poitrine. Grande chaleur de tout le corps; la tête semble chaude, mais elle est froide au toucher. Légère sensation de frisson dans le dos et aux cuisses, suivie (peu après) par une agréable sensation de chaleur à ces mêmes parties, pendant la marche au grand air. Le soir, en se déshabillant, léger frisson.)

Observations cliniques. — Nos expérimentations n'ont pas été assez énergiques pour obtenir des symptômes capables de nous faire juges de l'effet complet de la drogue sur le système vasculaire. Je suis d'avis que dans son action sur le système de la circulation du sang, il s'approche un peu de *China, Cornus, Aletris,* et autres de la même classe. Toutefois il ne produira pas, comme le fait *China*, les phénomènes de la fièvre intermittente. Les effets *primitifs* sur le système vasculaire sont plutôt ceux d'une stimulation continue, qui peut atteindre le degré d'une congestion sub-aiguë. *Secondairement,* il produit la torpeur et la débilité générale, d'une façon chronique, par une hyper-stimulation trop longtemps entretenue. Nous avons déjà cité son usage dans les fièvres intermittentes; il sera plus utile dans les formes *quotidiennes,* quand il y a des troubles gastriques considérables, de la jaunisse et un état général cachectique; de même pour les cas où le *Mercure* et la *Quinine* ont été employés d'une façon préjudiciable aux malades. On le trouvera très-avantageux dans la débilité qui suit les fièvres typhoïdes, gastriques et bilieuses.

Système lymphatique :

L'*Hydrastis* doit être capable de modifier la vitalité de ce système, ne doit-il pas même exercer, dans ce sens, cette action curative qui a été notée et rapportée par l'expérience

(1) Symptômes des Expérimentations du *Hahnemann College.*

clinique. Il est probablement, après son ingestion à l'intérieur, éliminé par les glandes, et doit par suite avoir, de quelque façon, une influence curative sur ces organes. Il passe pour avoir eu quelque pouvoir pour antidoter ou modifier la diasthèse cancéreuse; ceci peut se faire en aidant les glandes sans élimination du poison.

Il ne serait peut-être pas déplacé ici de mentionner l'usage de l'*Hydrastis* dans les affections squirrheuses et cancéreuses. Nous trouvons dans le *Bristich Journal of Homœopathy* de 1850 la première note de cet usage du médicament.

Dans le même journal, année 1863, se trouve un article des Drs M. Limont et Marsden, intitulé : « *Cancer, sa Pathologie*, etc., » où nous rencontrons une mention spéciale de l'usage de l'*Hydrastis*.

Après avoir cité l'usage d'*Arsenicum*, de *Conium*, de *Belladona*, et d'autres remèdes constitutionnels contre le cancer, ils arrivent ainsi à l'indication du *Golden seal* : « Nous ne pouvons certifier comment fut d'abord adoptée et recommandée l'administratien de l'*Hydrastis*, mais nous croyons que l'application de la racine fut d'abord faite en Amérique.

C'est le remède auquel nous accordons notre principale confiance dans le traitemənt du cancer, en soumettant en général, pendant un mois ou plus, nos malades à son influence, avant d'entreprendre l'extirpation de la masse. Nos doses varient de 1 à 2 gouttes de la 6e dilution jusqu'aux gouttes de la teinture mère; réservant les basses dilutions aux cas où l'état cachectique est amplement manifesté, et nous devons avouer ne connaître aucun médicament qui ait amené une aussi grande amélioration dans la santé générale de nos malades. Nous continuons cette prescription pendant la totalité du traitement et quelques semaines après.

Les Dro M. Limon et Marsden n'ont pas confiance entière dans l'administration seule de l'*Hydrastis*, mais ils la considèrent comme nécessaire pour l' « énucléation » de la tumeur.

Ce mode d'enucleation est décrit en entier. L'*Hydrastis* était appliqué sur la plaie après l'opération.

(Nous devons ajouter que, dans cette application locale, l'*Hydrastis* se trouvait uni au *chlorure de zinc* et à un onguent de *stramonium ;* ce qui excite la juste critique du Dr Hale.)

» Dans quelques cas cependant, continuent les auteurs, l'ulcération s'était étendue dans ces parties de façon à empêcher le traitement par l'application du la pâte, et alors nous avons obtenu de bons résultats par les *lotions* d'*Hydrastis*, unies à son usage interne ; la douleur et la fétidité diminuaient, la sécrétion était diminuée, et le travail d'ulcération se faisait moins rapidement... En résumé, notre expérience nous semble conduire à cette conclusion que, dans la plupart des cas, la santé (autant que le comporte la maladie) s'améliorait plus rapidement avec *arsenicum* qu'avec l'*Hydrastis*, tandis que, d'autre part, l'état local participait plus directement à l'amendement après l'administration de l'*Hydrastis*.

» Cas 1. — Une dame observait, depuis plusieurs années, une tumeur dure, sous coutanée, dans le sein droit, laquelle, dans les quelques mois précédents, augmenta rapidement de volume et devint assez douloureuse pour empêcher tout repos pendant la nuit. A l'examen, on trouva, à la partie supérieure du sein, une tuméfaction très-dure, du volume d'un œuf de cane ; elle n'était pas adhérente, mais la peau était fortement ridée et le mamelon très-déprimé. Un autre médecin avait diagnostiqué une tumeur maligne. *Hydrastis*, fut ordonné, en gouttes ; la douleur fut immédiatement soulagée. En conséquence, on décida l'énucléation de la tumeur. La plaie cicatrisa parfaitement et la maladie n'eut à souffrir aucune récidive.

» Cas. 2. — Une dame souffrait depuis six mois d'une tuméfaction dans le sein gauche ; la douleur, qu'elle comparaît à des coups de couteau, était devenue presqu'insupportable et la malade commençait déjà à présenter cette

apparence de consomption, si caractéristique de la diathise cancéreuse. La tumeur, de volume considérable, était dure, pesante et adhérente à la peau, qui était noire, marbrée et très-ridée; le mamelon était retracté. On conseilla immédiatement à la malade de venir se faire opérer, ceci fut cependant empêché par les circonstances, et sans en espérer un grand soulagement, on ordonna des lotions d'*Hydrastis*, conjointement avec l'administration interne du remède. La douleur cessa presqu'immédiatement, et la tumeur diminna si rapidement de volume qu'au bout de deux mois elle avait complètement disparue, ne laissant qu'une peau ridée qui reprit, d'autre part, son aspect normal. La dernière fois que nous vîmes la malade, elle était parfaitement bien. Il est bon de dire que sa santé s'améliora rapidement et que sa physionomie en reflétait l'apparence. »

On cite 10 autres cas; dans quelques-uns il arrêta les progrès du mal; en aucun cas, il ne donna aucun soulagement.

Il sera peut-être intéressant de connaître l'état des malades, deux ans après cette cure constatée; dans le numéro d'avril 1855, le Dr Marsden le rapporte ainsi :

« *Premier cas.* — La malade n'a jamais été complètement soumise à nos soins, et bien que nous l'ayons vu assez pour nous permettre de l'employer à démontrer les effets du traitement enucléactif, cependant nous ne voudrions pas en prendre nous-mêmes la responsabilité. Cette malade resta encore libre de toute manifestation de la diathèse cancereuse, mais elle fut quelque temps incommodée par la production de croûtes et d'écailles au voisinage de la cicatrice, et qui laissaient au dessous d'elles des ulcérations très-désagréables; cependant ceci disparut. Après la lésion très-étendue falte au muscle grand pectoral, l'usage du bras droit a été très-sérieusement atteint et ne se rétablira probablement jamais. Depuis la fin du traitement, cette dame souffre beau-

coup de violentes sensations de brûlement dans la région intra-mammaire, où il existe encore une forte tuméfaction œdémateuse. En somme, nous sommes très-peu disposé à considérer ce cas comme un type, bien que rien jusqu'à présent n'indique de récidive de la maladie.

« *Deuxième cas.* — Nous n'avons eu aucune nouvelle, mais nous avons la certitude qu'il n'en eut pas été ainsi s'il s'était présenté quelque chose d'anormal.

Des 8 autres cas, *deux* sont restés sans nouvelles; *trois* sont rapportés comme étant « parfaitement bien », et *trois* sont encore sous le coup de souffrances cancereuses.

De ce que nous connaissons aujourd'hui sur la nature de la dyscrasie cancereuse, il est permis de supposer que, à moins d'être enlevés subitement par quelqu'autre maladie, tous ces malades mourront finalement d'un cancer. Mais si le traitement par l'*Hydrastis* et l'énucléation doivent arrêter les souffrances et le progrès du mal pendant quelques années, cela seul lui doit faire donner du prix et du crédit.

J'ai traité par l'*Hydrastis* un cas de tumeur du sein; la dame s'était fait extirper, six ans avant, une tumeur squirrheuse du sein droit. Trois mois avant que je la visse, elle remarqua près du siége de l'ancienne, une petite tumeur ou induration, qui augmenta graduellement de volume et devint très-douloureuse. Les douleurs étaient lancinantes et s'étendaient jusqu'à l'épaule et le long du bras. Je donnai des lotions d'*Hydrastis* au 1/10, et lui fit prendre trois fois par jour 5 gouttes de la 10e dilution. La douleur cessa la première semaine et la tumeur diminua rapidement.

PEAU.

Une éruption érysipéloïde sur la face, le cou, les paumes des mains, et les articulations des doigts et des poignets; irritation furieuse avec forte chaleur brûlante ; les symptômes durèrent huit jours, puis la peau s'exfolia ; l'irritation resta, plus légère, pendant quelques jours, et était toujours pire la

nuit. Chaleur de la peau; éruption varioliforme sur la face (voyez *Face*). On dit que la racine pulvérisée produit l'éruption de pustules et la démangeaison en différentes parties du corps avec état fébrile.

Une démangeaison, qui existait antérieurement, n'est pas modifié par l'expérimentation. — Après une heure du matin, sommeil troublé par une irritation de la peau et des parties, forçant à gratter, ce qui soulage. Plusieurs fois pendant le jour, accès spasmodiques et démangeaison en différentes parties du corps, et principalement au cuir chevelu, sans éruption visible; cela ne se reproduisit pas dans la nuit, mais revint le lendemain, vers quatre heures du soir, au cuir chevelu. — Avec la douleur dans la région du foie, teinte jaune de la peau, surtout autour de la bouche et du cou (1).

Observations cliniques. — L'*Hydrastis* est probablement homœpathique à quelques exanthèmes aigus, et aussi à quelques formes de dermatôses chroniques. Quand les éruptions chroniques ont besoin de la débilité pour se prolonger, l'*Hydrastis*, par son action fortifiante, pourra être utile.

On l'a trouvé avantageux contre le *lupus*, les *rhagades* et les *excoriations*; il peut s'employer en lotions simples ou en glycerolé ou sous la forme de *cérat*, et lorsque le malade sera cachectique, ou présentera des symptômes qui indiqueront le remède, son usage interne sera encore plus utile.

Le Dr M.-C. Limont, prétend avoir traité heureusement trois cas de *lupus* par l'usage interne et externe de l'*Hydrastis*.

Le Dr H.-M. Saxton m'écrit qu'il a beaucoup expérimenté l'*Hydrastis* dans ses applications externes et donne des exemples :

« *Cas I.* — Une petite fillette, de 7 ans, tomba et se déchira la peau au-dessus de la tempe; la plaie avait plusieurs pouces de long, en forme de croissant; elle suppura et devînt

(1) Symptômes des expérimentations du Hahnemann College.

une ulcération ennuyeuse. On nettoya la surface et on appliqua l'*Hydratis*, en poudre fine; celui-ci arrêta la suppuration, amenda l'inflammation et, par son usage, l'ulcère guérit en quelques jours. »

« *Cas II.* — Un enfant avait au dos de la main, une ulcération, suite d'une brûlure, qui était très-enflammée, très-douloureuse, et empêchait presque les mouvements du poignets. On appliqua légèrement de la poudre d'*Hydrastis*. Malgré l'irritation entretenue par le petit malade, la plaie guérit bientôt, laissant un épiderme uni et sans cicatrice. »

« *Cas III.* —*Intertrigo infantile:* « Excoriations aux plis du cou. » La poudre sèche obtint sa guérison en 3 jours. »

En lotions (1 partie de teinture pour 10 d'eau), je l'ai trouvé plus utile que l'*arsenic*, dans les excoriations opiniâtres de la peau, chez les enfants. La *glycérine* est, pour l'*Hydrastis*, un meilleur véhicule que l'eau; le *glycérolé* d'*Hydrastis* s'emploie très-avantageusement dans les cas d'intertrigo, de fissures du mamelon et d'ulcérations superficielles. Tandis que l'*arnica* semble spécifique aux contusions avec épanchement et le *calendula* aux plaies par incision ou par dilacération, même quand il en résulte des suppurations malsaines, l'*Hydrastis* paraît le meilleur remède aux ulcérations chroniques, provenant de l'une des causes ci-dessus, ou de brûlures par le feu ou les liquides, ou de quelques maladies de la peau.

L'*Hydrastis canadensis* a été employé dans le traitement de la *variole*. Dans un article assez remarquable, récemment publié par le Dr J.-G. Wilkinson, de Londres, et intitulé : « La cause l'arrêt et l'isolement de la variole, par une nouvelle méthode », on exprime ainsi les supposées vertus de ce remède :

« Le Dr Wilkinson commence l'article par l'assertion surprenante que l'*Hydrastis* est le remède qui représente quelque chose comme le traitement spécifique de la variole, » parce que le chatouillement de la démangeaison étaient, au moment

de la maturité, si violents à la face qu'il ordonna d'humecter celle-ci avec une infusion froide d'*Hydrastis*, en chauffant un peu la quantité à employer chaque fois ; le soulagement produit fut instantané autant que complet et durable. La tuméfaction de la face disparut aussi rapidement, et le cas arriva à une issue heureuse avec une promptitude plus qu'ordinaire. Il ne se présenta pas d'autre cas dans la maison, point important dont le lecteur est prié de se pénétrer. »

Il y a, toutefois, un autre point important que le Dr Wilhanson a oublié de noter, à savoir si le malade ou les autres habitants de sa maison avaient *été jamais vaccinés*. C'est un fait bien connu de tous les praticiens que le variole, se manifestant sur des sujets vaccinés, paraîtra prendre souvent un type grave et même aggravé jusqu'au moment de la suppuration, où elle disparaît alors rapidement comme abrégée par quelque influence thérapeutique. C'est cette phase particulière de la maladie qui nous a conduit à prôner, à faux, de nouveaux remèdes, tels que le *sarracenia*, etc.

Dans le cas suivant, l'état du malade est ainsi décrit :

« Ces traits fins, susceptibles des jeux délicats et variables, qui en avaient faite la favorite du public, ne se pouvaient plus reconnaître dans cette tête énorme, charnue, couverte de bosses et de boutons par l'irruption naissante d'une variole confluente. Les yeux étaient tenus fermés par la tuméfaction. »

Il prescrit, dans ce cas, « une lotion composée de *veratrum viride* et d'*Hydrastis*, et il fit prendre les mêmes remèdes à l'intérieur en alternation rapprochée. » Trois jours après, « un amendement marqué se manifesta, les yeux pouvaient s'ouvrir, le pouls était tombé à 80, les pustules se décoloraient, et bien qu'enveloppant la face et le cou, ne déterminaient que très-peu de souffrances ; en fait, il n'y avait rien de l'imitation habituelle qui accompagne cette maladie. » Le Dr Wilkinson fait remarquer qu'aucun des assistants ne contracta la

maladie, mais il fait, au sujet de la vaccination, la même omission que précédemment.

Il tire, de ce dernier cas, les conclusions suivantes :

(1) « La rapidité avec laquelle la fièvre et la tuméfaction érysipélateuse, compagnes de la maladie, cédèrent à *veratrum viride* et à *Hydrastis* »; (2) l'absence de l'irritation habituelle sur la face et sur le corps. (Les lotions étaient appliquées partout où il y avait tuméfaction ou douleur); (3) comme conséquence du précédent, l'absence de l'incitation ordinaire à gratter ou à écorcher les pustules faciales; (4) l'absence de l'odeur caractéristique des cas graves de cette affection, avec abondance de suppuration et de desquamation; (5) la convalescence rapide chez un sujet aussi délicat; (6) l'arrêt apparent des propriétés infectieuses de la maladie; (7) les traces cicatricielles moins marquées qu'à l'ordinaire.

Il rapporte deux autres cas, dans le but de démontrer les effets spécifiques de l'*Hydrastis* pour empêcher les *marques* (cicatrices) des malades et arrêter le travail de suppuration. Il prétend aussi que ce remède est prophylactique de la maladie et appuie cette croyance sur une expérience. Il donna aux aux habitants de la maison, où était le dernier cas, de petites doses d'*Hydrastis*, et aucun de ceux-ci n'eut la variole; mais ici s'oppose toujours la question de vaccination. Le Dr Wilkinson suppose que c'est « en saturant, en couvrant et altérant les écailles et la poussière des surfaces infectées que les lotions et les bains d'*Hydrastis* doivent détruire le pouvoir de reproduction des dites parties et particules morbifiques. Ceci peut se prouver par expérience, en essayant l'inoculation de la matière variolique, avec et sans mélange d'*Hydrastis*. De la même manière, il semble probable que tout remède qui éteindra une maladie, doit aussi détruire l'infectibilité de ses particules et de ses effluves. »

En un autre point, il prétend que « l'application locale de l'*hydrastis* produit les inflammations vésiculeuse et pustuleuse

de la peau et du tissu cellulaire sous-dermique, et qu'il est ainsi, jusqu'à un certain point, localement homœopathique à ces affections cutanées comme la vaccination leur est chirurgicalement (?) homœopathique. »

Relativement à « l'homœopathicité locale » de l'*hydrastis* à la variole, nous n'avons pas vu prouver qu'elle put se mettre au rang du *Tartarus emeticus*, de *Podophyllum* et du *Croton*. Nous avons, dans des cas de tumeurs squirrheuses, appliqué, pendant des semaines consécutives, la teinture d'*hydrastis* sur la peau, et n'avons jamais remarqué, à la suite, d'inflammation, ni d'éruption pustuleuse.

Que veut dire le Dr W. par « chirurgicalement homœopathique ? »

Nous supposions que le virus vaccin était entraîné dans la circulation et y agissait comme antidote du toxique variolique !

Le Dr Cleveland, d'Atlanta (Georgia) rapporte ainsi son expérimentation de l'*Hydrastis* dans la *variole*

« Février, 1866. — Aujourd'hui et depuis plusieurs mois nous avons eu, dans notre ville, une violente épidémie variolique ; celle-ci, qui chez les blancs a été plutôt bénigne, s'est montré très-grave sur les noirs. Jusqu'à ce moment je n'en ai soigné qu'une quarantaine de cas, presque tous chez des blancs. Je les ai traités tout à fait homœopathiquement, employant, suivant les indications : *Aconit*, *Belladona* 3, *Bryonia* 3, *Sulfur* 3 et 30, *Stramonium* 3, *Macrotin* (*cimic. racem.*) 1/10, et *Tartarus emeticus*, à l'intérieur, le *chlorure de sodium*, le *sulfate* de *magnésie* et l'*huile d'amandes douces*. Le *Tartarus emeticus* m'a été conseillé par Marey et Hunt ; le *macrotin*, le *sulfate* de *magnésie* et l'*huile douce* par le Dr B. L. Hill. Si bien que je n'ai pas perdu un cas, qu'aucun n'a eu de fièvre secondaire et qu'il n'y a eu que très-peu de marques. »

« Il y a quelques jours, je fus consulté par le Dr R. S.

Pomeroy, au sujet d'un cas qu'il regardait comme douteux; on l'avait appelé très-tard, 7 jours après le début. Le malade, ingénieur de chemins de fer, avait à peu près 40 ans; pendant quelques jours, il semblait aller bien, mais il se fit un changement qui alarma la famille et les amis. Ceux-ci, appelèrent, à l'insu des parents, deux allopathes qui déclarèrent le cas incurable. Le Dr Pomeroy me décrivit ainsi l'état de son malade: « Très-grande tuméfaction de la face, occlusion des yeux, gonflement énorme du nez, avec obstruction totale, très-grand mal de gorge; pustules noires; malade presqu'inconscient; peu d'espoir de guérison. »

« Je lisais précisément la Revue du Dr E. N. Hale au sujet du travail du Dr Garth Wilkinson sur la variole; D'après ma connaissance de l'usage externe et intense de l'*Hydrastis*, après une pratique des six dernières années, je conseillai au Dr Pommeroy de l'essayer dans ce cas, et lui procurai le remède. Il le prépara et le donna vers 1 heure du soir. Le lendemain, vers 10 heures, à sa visite, quelle ne fut pas sa surprise de voir la tuméfaction disparue, la face avec son aspect naturel et le malade assez bien. Depuis ce moment, la convalescence fut rapide et complète, sans autres remèdes que l'*Hydrastis*.

La première fois que j' (Hale) employai l'*Hydrastis*, ce fut chez un bel enfant de 6 ans, de tempéramment délicat, a cheveux blonds frisés, qui n'avait jamais été vacciné. Je fus appelé dans la matinée ou parut l'éruption, et le trouvai très malade, la peau couverte d'un fin rash, qui annnonçait une variole confluente. Je le fis mettre en une chambre haute et soigner par sa mère; et, n'ayant pas asssez d'expérience du traitement par l'*Hydrastis*, je lui administrai les remèdes ordinaires: *Tartarus emeticus*, etc. Il alla bien jusqu'au huitième jour où je le trouvai bien plus malade; sa face était tellement tuméfiée pendant la nuit que les yeux étaient fermés, la gorge et surtout la bouche étaient plus atteintes

que je ne l'avais jamais vu. Je lui donnai *Hydrastis*, 6e, 3 gouttes dans un demi verre d'eau, et fis faire une infusion froide a appliquer, chaude, 3 fois par jour. En 24 heures, la tuméfaction disparut, les yeux s'ouvrirent, la bouche et la gorge devinrent bien, les pustules se déssèchaient, et, le dix-septième jour, je le laissai descendre et jouer avec les enfants ; et maintenant, il y a de cela deux mois, on ne dirait jamais qu'il a eu la variole. J'ai traité depuis plusieurs autres cas de variole et de varioloïde par l'*Hydrastis*, et avec un succès complet, chez des sujets d'âges divers, depuis sept mois jusqu'à 70 ans. En aucun cas, je n'ai eu de fièvre secondaire et très-peu de « marques. »

Le Dr Clevelant rapporte un cas « type. »

« Je fus, dans la matinée du 12 mars, appelé à voir Hulda, une femme de couleur d'environ 30 ans, qui avait été accouchée pendant la nuit par une sage-femme de couleur, d'un enfant sain et vivant. Je la trouvai atteinte de petite vérole ; elle me dit avoir été plusieurs fois vaccinée, mais le vaccin n'avait pas pris ; son père croit qu'elle a été vaccinée, étant enfant. Je lui donnai l'*Hydrastis*, 3e, 3 gouttes dans un demi-verre d'eau, à prendre par cuillerées à thé toutes les deux heures, ainsi qu'une infusion de poudre d'*Hydrastis* et d'eau froide, à appliquer, en lotion chaude, sur la face et les mains, trois fois par jour. L'affection était des plus mauvaises, la malade continua à nourrir son enfant tant qu'il vécut. La desquamation commença le dixième jour ; le dix-septième la femme allait et venait dans sa chambre et maintenant, il y a un mois de cela, on ne dirait jamais qu'elle a eu la variole. »

« L'enfant, d'apparence saine, était dans les conditions ordinaires de ceux de son âge, sans signe d'éruption ; je le surveillai jusqu'au 13, et alors le vaccinai. Le 16, le vaccin parut avoir pris, et suivit son cours habituel jusqu'au dixième jour, où il apparut une éruption qui ressemblait plus a la

variole qu'à une varioloïde. A cette époque je fus forcé de faire une abscence et laissai des instructions pour faire appeler le Dr Pomeroy, si le malade empirait, et c'est ce que les parents négligèrent de faire. L'enfant alla plus mal, eût de grands maux de bouche et de gorge, qui durèrent jusqu'au 26, où il mourut. Je revins le 27 et, à l'examen du corps, n'ayant trouvé aucune trace d'éruption ressemblant à la variole ou à la varioloïde, je pensai qu'il mourut faute de soins parce qu'il avait une très pauvre nourrice. »

— *Hydrastis can.* Dans un cas d'érysipèle, par le Dr E. B. Waûm, de Niddlefield (New-York) :

« Le 6 juin, je fut appelé près de G. H., un homme de 50 ans, de tempérament très-bilieux qui a été traité allopathiquement il y a trois ans et demi, et sans grand succès, puis enfin abandonné comme incurable. A ce moment, je le trouvai très-souffrant d'une inflammation érysipélateuse aigue de la jambe gauche. Il y a avait une forte fièvre, avec peau chaude et sèche, œdème étendu des pieds et des chevilles, avec de larges vésicules, d'apparence jaunâtre, remplies d'un liquide clair, et quelques symptômes indiquant une tendance du mal à se porter au cerveau.

Je lui donnai, en conséquence, *Aconit* et *Rhus toxicod.*, en alternation, toutes les deux heures, des lotions d'eau fraîches sur les parties malades, et une diète sévère. Il suivit ce traitement pendant une semaine, avec une légère amélioration de la plupart des symptômes, mais non celle que j'avais espéré. La peau commença alors à prendre une teinte pourpre-sombre, avec de la chaleur et une démangeaison qui augmentaient au mouvement. Je fis alterner *Aconit.* et *Belladona* toutes les heures, en continuant les lotions d'eau froide, et, malgré ce traitement pendant une autre semaine, il n'y avait que peu d'amendement. Comme aucun autre remède n'était homœopathiquement indiqué, je continuai *Aconit* et *Bellad.*, à l'intérieur, toutes les deux heures, et je fis appli-

quer extérieurement une infusion d'*Hydrastis*, dans la proportion de 20 grains de racine pulvérisée pour 32 onces d'eau. Les résultats les plus heureux suivirent cette application; la convalescence fut rapide et ininterrompue; et le 17 juin, il était relativement bien. Depuis, j'employai l'*Hydrastis*, à l'intérieur et à l'extérieur, dans des cas moins graves avec les plus grand succès. »

Sommeil.

Réveillé, plusieurs fois dans la nuit, par de fortes douleurs au bas du dos et dans la région hypogastrique, avec une douleur sourde à l'ombilic. — En s'éveillant, la nuit, bruit dans les oreilles et gargouillements dans les intestins. — Songes de monstres. — Nuit agitée, avec songes et visions fatigantes, rêves lascifs avec éjaculation.

(1) Sommeil de la nuit troublé par des songes désagréables, effrayants, de voyage et de mouvement, et cependant rafraîchissant. — Sommeil rafraîchissant, bien que plein de rêves, surtout de voyages et de mouvement. — Rêves pendant la nuit, sommeil difficile. Réveil de bonne heure. — Sommeil si tard que, par extraordinaire, le matin, il eut de la peine à s'éveiller. — A bien dormi toute la nuit et se sent reposé le matin. — Sommeil naturel et sensation de lassitude au lever. — Sommeil troublé et non rafraîchissant. — S'est éveillé, une fois ou deux dans la nuit, pensant que c'était le moment de se lever, mais s'est rendormi immédiatement. — Sommeil inhabituellement lourd le matin, beaucoup de peine à se réveiller. — Envie de se coucher (après le lever). — Est somnolent et ne peut donner d'attention suffisante au travail. — A bien dormi toute la nuit et se sent reposé le matin. — A bien dormi (3). — Après une heure du matiu, le sommeil est troublé par une irritation de la peau et des parties, forçant à gratter, ce qui soulage. — Céphalalgie avec envie de

(1) Sympt. des Expérimentateurs du Hahnemann College.

se coucher. Sommeil troublé par des songes vagues, lascifs, qui n'ont laissé aucun souvenir. Est réveillé par un chatouillement au pharynx avec besoin de tousser (après avoir aspiré, la veille, la vapeur d'une allumette en ignition). — Rêves de luttes avec des bêtes sauvages. Nuits agitées et pleines de songes. — Pesanteur au côté droit de la tête avec somnolence.

Observations cliniques. — Les symptômes du sommeil ne sont pas très-significatifs. — Le « bruit dans les oreilles » nous rappelle l'existence de ces symptômes chez les malades débilités par les pertes de sang.

Moral.

Répugnance pour le travail ou pour toute occupation, se sent très-malade et de très-mauvaise humeur.

(1) [Esprit très-oublieux, se perdant quelquefois dans la conversation, ne pouvant suivre un cours d'idées régulier; absence d'esprit, se trompe de lettres en écrivant (ce qui n'était jamais arrivé auparavant). Répugnance pour l'étude; en lisant il oublie ce qu'il lit. Le matin, mauvaise humeur, esprit de vengeance, aversion pour les occupations intellectuelles et obtusion de la mémoire avec sensation générale de plénitude. Beaucoup d'oublis en écrivant ; s'il cherche quelque chose et étend la main pour le prendre, il oublie, en quelques secondes ce qu'il désirait, et cela le met en colère et lui fait damner et maudire toute chose ou quiconque l'ennuie tant soit peu. Dépit et tendance à frapper et bousculer toute chose en général. Au réveil, tendance au dépit, à la colère, avec envie de gourmander tous ceux qui ne sont pas de son avis. —Tout joyeux au lever. Beaucoup de contentement et de confiance, il se sent d'une légèreté inaccoutumée et tout à fait dispos ; le lendemain, l'esprit n'est pas aussi gai que la veille, sans toutefois être déprimé. — Répugnance pour sortir, lire, écrire, faire quoique ce soit ; se sent abattu, de mauvaise humeur. — Sentiment de désespoir, amélioré par les distrac-

tions de la société, et gaîté vers le soir. Sensation d'obstruction du nez avec humeur gaie. — Il a l'esprit plus vif, voit tout en beau, se sent heureux et veut chanter. — Plus gaie et plus affectueuse que d'habitude. Chaleur et obtusion de la tête avec perte de la mémoire des choses; la mémoire semble absente et la tête confuse. Aversion constante pour les travaux intellectuels. — Expansiou d'esprit et sensation de légèreté et de bonheur. — Avec la douleur à la région du foie, etc., dépression d'esprit et mauvaise humeur. — Pendant plusieurs jours, gaîté inhabituelle et mauvaise humeur.]

Tête.

Céphalalgie frontale, sourde, pesante; céphalalgie sourde, constante avec douleurs dans l'hypogastre et au bas du dos; céphalalgie frontale, sourde, la plupart du temps; bourdonnement dans la tête ou dans les oreilles, la nuit. Douleur tranchante, aiguë, à travers les tempes, avec vue trouble. Sensation comme si le cerveau était partiellement narcotisé, suivie de douleurs tranchantes, aiguës, irradiant à travers les tempes, douleurs aiguës, lancinantes aux tempes, mais sourdes ou vives au-dessus des yeux; sensation d'ivresse; céphalalgie de caractère nerveux, gastrique; faiblesse presque constante, tellement augmentée vers le soir, avec un violent mal de tête et des vertiges, que je fus obligé de me coller au cheval pour me tenir en selle; céphalalgie continue pendant une semaine.

(1) [Légère céphalalgie (au réveil) d'abord à droite principalement à la région temporale, puis passant à la région temporale gauche qu'elle quitte pour revenir à la droite, où elle dure quelques moments, puis disparaît tout à fait; après la douleur, sensation de plénitude, à la partie antérieure de la tête, qui disparaît momentanément par la compression des

(1) Sympt. des expert. du Hahnemann colleg.

tempes. Douleur aiguë momentanée dans l'oreille droite, dans l'apophyse mastoïdienne du temporal qui passe à l'épaule droite. Douleur sourde à la région temporale droite, à la dernière dent molaire supérieure. Douleur aiguë (pénétrante) de la dernière dent molaire (inférieure), remontant ou côté gauche de la tête et irradiant au droit. La tête semble pleine; plénitude vers le dos du nez et à sa racine. Aux symptômes du coryza, s'unit une douleur sourde dans la tête. Douleur dans la poitrine avec céphalalgie, à laquelle s'ajoute ensuite une douleur transversale au bas du dos et dans les genoux. Céphalalgie sourde. Grande chaleur par tout le corps, la tête semble chaude, mais elle est froide au toucher. Douleur dans la région temporale des deux côtés avec douleur au sommet de la tête, prenant en dehors vers les oreilles. Pesanteur et sensatiou de plénitude dans le front, surtout au-dessus de l'œil gauche. La céphalalgie, qui était continue à la chambre chaude, disparait après une petite marche à l'air libre. Douleur dans la tempe au-dessus de l'œil gauche. Douleur dans la protubérance pariétale droite, en montant l'escalier. Douleur aiguë dans les deux épaules, surtout à gauche, avec douleur s'étendant de la tête à l'épaule. Douleur dans la tempe gauche, s'étendant à la narine gauche. Céphalalgie frontale violente. Douleur frontale et douleur de picotement dans la poitrine. Sensation dans le cerveau de pesanteur, d'obtusion, montant jusqu'à une pression à la racine du nez. Douleurs vives dans le cervelet, d'abord à droite, puis à gauche].

Légère céphalalgie, au travers du front (au lever, avec moins de gaîté que la veille). Céphalalgie, au lever, avec un peu de rhume: cette céphalalgie frontale s'améliore en pressant la peau vers le milieu du front, plutôt pendant le mouvement et si l'esprit est occupé; elle s'aggrave en pressant la tête vers l'os temporal, en appuyant sur le front, en enfonçant un chapeau, léger ou mou. Douleur sourde dans le front, à la racine du nez. Au réveil, douleur sourde dans la tête, qui

disparaît en quelques minutes. Céphalalgie avec la sensation que le cerveau est comprimé contre les os frontaux, disparaissant après le déjeuner. Douleur pressive au-dessus de la protubérance pariétale gauche, limitée à une surface d'environ trois pouces de circonférence; elle ne dura que quelques minutes. Douleur dans l'oreille droite dont la disparition fut immédiatement suivie de plénitude au front et de douleur au-dessus de l'œil gauche. Douleur au-dessus de l'œil gauche et endolorissement dans le front, qui disparurent au grand air avec la manifestation d'un coryza aqueux. — A 9 heures du soir, forte céphalalgie temporale, avec sensation d'obtusion et besoin de se coucher, elle était soulagée par la pression et disparut, une heure après, en allant au grand air; elle semblait avoir été excitée par l'émotion. Après le déjeuner, la tête commence a faire mal; elle semble d'abord extrêmement pleine, puis il y a une douleur sourde aux tempes, qui augmentait à chaque pas et aux mouvements brusques, en montant l'escalier et en se baissant rapidement, il semblait que la tête dût éclater; aggravation par la toux. Céphalalgie jusqu'au moment de s'endormir. — Chaleur marquée, et obtusion de la tête, soulagée un peu en appuyant fortement la main froide sur le front, avec perte de mémoire des choses récentes. Douleur sourde et pesante à la région occipitale avec face pâle, beaucoup de chaleur à la tête et pression de dedans en dehors dans la région des fosses temporales; la douleur est soulagée par la pression de la main froide et au grand air. Pesanteur inaccoutumée, douleur sourde dans le côté gauche de la tête, toute la journée, la mémoire semble absente et la tête confuse. — Pesanteur au côté droit de la tête, avec assoupissement. Douleur depuis le centre du cerveau, s'étendant à la protubérance pariétale droite. Plénitude au côté droit de la tête.)

Forte douleur névralgique au côté droit de la tête, s'étendant de l'occiput à la tempe, au-dessus de l'oreille; elle se promène et va et vient. (H. Noah Martin.)

Observations cliniques. — J'ai trouvé *Hydrastis* utile dans les céphalalgies provenant de troubles gastriques, de dyspepsie, et dans ces céphalalgies frontales qui se manifestent dans les catarrhes chroniques. On l'a vu guérir les céphalalgies dues à la constipations habituelle.

Oreilles :

Bruit dans les oreilles, comme par une roue dentée, quelquefois comme le roucoulement d'une perdrix, en s'éveillant la nuit ; bourdonnements, cinq minutes après la prise de la dose.

(1) Bruit dans les oreilles comme par le mouvement d'une roue dentée. Douleur dans l'oreille droite dont la disparition fut immédiatement suivie de plénitude au front et de douleur au-dessus de l'œil gauche, (après souper). Douleur tensive, passagère dans l'oreille droite. L'oreille gauche semble comme bouchée par du coton ce qui empêche d'entendre (il y avait quelqu'accumulation de cérumen, mais les symptômes persistèrent un peu, après son extraction.)

Observations cliniques. — Les symptômes précédents indiquent son application à la débilité avec bourdonnements et bruits dans les oreilles. Il est aussi utile dans le *tintement d'oreilles* résultant d'un catarrhe de l'oreille interne. Je l'ai trouvé avantageux dans l'otorrhée, avec mucus épais ; une solution facile peut-être employée en injections.

Yeux.

Forte congestion de la muqueuse des paupières ; écoulement de grandes quantités de mucosités blanches, épaisses ; sécrétion abondante de larmes ; agglutination des paupières ; congestion de la muqueuse palpébrale ; cuisson aux yeux ; brûlements aux yeux et aux paupières.

(2) Éternuements au soleil, produisant des scintillations devant les yeux (ces scintillations ont été déjà éprouvées pen-

(1) Sympt. des exper. de Hahnemann College.

dant plusieurs années par le travail ou la station au soleil.) Coryza aqueux avec sensation de brûlement au conduit lacrymal. Scintillations de lumière jaune vive devant les yeux, raies en carré faisant toujours trois côtés d'un carré (symptôme déjà ressenti.) L'air froid causait une douleur qui semblait s'étendre profondement des arrière-narines à la tête, en passant contre et au-dessus de l'œil gauche. Douleurs dans les deux régions sus orbitaires. Douleur au-dessus de l'œil gauche qui parut plusieurs fois et était toujours soulagée par la pression de la main. Douleur au-dessus de l'œil gauche, après la douleur de l'oreille droite. Douleur au-dessus de l'œil gauche et dans le front qui disparut au grand air avec la production du coryza aqueux.

Observations cliniques Nous trouvons ici une manifestation précise de l'action spéciale de l'*Hydrastis* ; il affecte toutes les membranes muqueuses et celle des yeux semble l'être d'une façon prédominante par ses effets pathogénétiques. Nous voyons aussi que ce remède a été heureusement employé par les praticiens éclectiques dans les maladies des yeux. Dans la conjonctivite catarrhale, après l'évolution de la période d'acuité, on l'a employé en collyre avec un succès inéquivoque. King le conseille dans l'*opacité de la cornée* ; Jones et Sendder assurent, qu' « en décoction il est très-utile, dans les ophthalmies aigues et chroniques, comme application détergente et antiphlogistique ; dans l'ophthalmie aigue nous nous sommes bien trouvés de l'application de cataplasmes de parties égales d'*Hydrastis* et d'*Ulmus fulva*, imbibés d'eau froide, ils soulagent la douleur et le brûlement, et dans plusieurs cas anodins, ont suffit à la cure. Dans la forme chronique de la maladie, nous l'employons sans l'*Ulmus fulva* et conseillons d'appliquer, sur l'œil atteint et au moment de se coucher, un large cataplasme qui sera conservé la nuit, en le mouillant dès qu'il se déssèchera. » Du témoignage précédent de l'usage d'*Hydrastis* dans l'ophthalmie, nous pouvons

déduire quelques indications pratiques. Les « symptômes des yeux » notés par les expérimentateurs montrent qu'*Hydrastis* est un analogue de *Pulsatilla. Euphrasia, Hepar sulfur* et *Sepia.*

Les deux premiers répondent plus particulièrement à l'inflammation catarrhale aigue, tandis que les derniers et l'*Hydrastis* sont mieux appropriés à l'état chronique. (*Œthusa* affecte les yeux de la même manière qu'*Euphrasia*); *Pulsatilla* est surtout indiquée quand l'écoulement est épais, muqueux ou muco-purulent, et quand il peut y avoir une ulcération superficielle de la conjonctive. Mais la sécrétion, qui se rapporte à *Hydrastis* provient d'une inflammation catarrhale plus ténace, et dans laquelle l'ulcération est un symptôme prédominant. Il est un peu étrange que les auteurs cités ne mentionnent, ni ne conseillent l'usage interne d'*Hydrastis* dans les maladies des yeux. On peut remarquer cependant que les anciens auteurs allopathiques ne parlent point de l'usage interne de *Pulsatilla* ou d'*Euphrasia*, bien qu'ils les emploient, comme agents topiques, dans les mêmes cas où nous les employons.

— *Dose* ; Dans la conjonctivité aigue, donnez la 3e dil. et appliquez sur les yeux la même atténuation (dans l'eau distillée); dans les cas chroniques, accompagnés d'ulcération, employez la 10e ou la 100e à l'intérieur ou en collyre.

Le Dr R. A. Horton, de East Poultney (Ruttend. co v.) m'écrit : « Je fus atteint, à la mi-janvier, d'une ophthalmie catarrhale aigue, résultant de l'exposition quotidienne aux vents rudes et secs qui ont régné en ce pays la plus grande partie des deux derniers mois. L'accès fut benin au début. Mais il augmenta rapidement, de jour en jour, pendant deux semaines, et je fus alors presque incapable de travailler. Cependant je baignais régulièrement mes yeux avec de l'eau froide dans la soirée et la première partie de la nuit pour maîtriser l'inflammation, afin de pouvoir faire mes visites pendant les quatre ou cinq jours suivants, mais à chaque re-

chute, le mal était pire que jamais à cette époque, l'affection s'étendait presque jusqu'au bord de l'iris, les paupières étaient si tumefiées et la sécrétion catarrhale si abondante que j'étais presqu'aveuglé. Je conclus en mon esprit que je devais suspendre mes occupations ou perdre la vue, et je résolus alors de faire un essai complet de l'*Hydrastis,* en me souvenant de plusieurs ophthalmies chroniques que j'avais guéries avec lui. En conséquence, je fis une solution d'un grain de la 1re dil. dec. de *Muriate* d'*Hydrastine* dans deux drachmes d'eau et en instillai quelques gouttes directement dans les yeux toutes les une ou deux heures ; je préparai un cérat du même médicament que j'appliquai sur les paupières excoriées. L'effet fut aussi calmant que celui que produit l'*opium* ; au bout de 48 heures mes yeux étaient tellement mieux que je recommençai à vaquer à mes occupations et ne m'arrêtai pas depuis. Ensuite j'appliquai le remède, une ou deux fois par jour, et maintenant, il y a trois semaines, l'inflammation a disparu et mes yeux sont aussi bien que jamais.

Nez.

Beaucoup d'obstruction ; *écoulement constant de mucosités blanches, épaisses, par le nez* ; coryza continuel avec sécrétion abondante de larmes ; obstruction des conduits nasaux avec coryza fréquent ; constant coryza avec céphalalgie frontale ; (B. « sécrétion excessive par la membrane muqueuse du nez, telle que ces sécrétions s'enlevaient en longs morceaux ou filaments tenaces. » *King.*

Obstruction, sensation de cuisson dans les narines postérieures avec écoulement d'un mucus clair, limpide, comme dans un coryza récent ; augmentation de sécrétion du mucus nasal. Reniflement continuel et parfois éternuements, dans le jour, avec enrouement. Sensation d'excoriation, de raucité, d'âpreté dans les deux narines, avec envie continuelle de se moucher. Coryza fluent. Accès comme d'influenza catarrhal pendant dix jours.

(1) Éternuements au soleil, produisant des scintillations devant les yeux (ont déjà été éprouvées). Éternuements qui déterminent une plénitude dans la tête, entre le front et les tempes. (L'expérim. n'éternuait pas, d'habitude, quand il prenait froid). Éternuement qui produit une douleur vive dans le sein droit, entre les 3e et 4e côtes, jusque le long du bras droit et de l'avant-bras, à mi-distance du poignet. Plénitude de la tête, avec plénitude vers le dos du nez et à sa racine. Coryza aqueux, d'abord modéré et plutôt par la narine droite. Éternuement qui ébranle toute la poitrine et produit une sensation douloureuse, spécialement au côté droit, au-dessus des mamelons. Coryza aqueux, avec sensation de brûlement au conduit lacrymal ou à la partie postérieure de l'arrière-gorge. Aux symptômes de coryza, s'unit une douleur sourde dans la tête. Plénitude à la racine du nez. Persistance du coryza aqueux ; cependant le nez semble bouché par un tampon au-dessous des os nasaux; il y a comme la sensation que quelque chose s'y rompt, suivie d'une évacuation abondante de mucosités aqueuses. La sensation de brûlement dans le nez et le coryza disparurent à la chambre chaude, et s'aggravèrent beaucoup au grand air; pendant l'expiration, ce brûlement est presqu'insupportable, tandis que l'inspiration s'améliore. Obstruction de la narine droite. Éternuements. Coryza aqueux. Coryza aqueux de la narine droite; coryza sec, avec un peu de sang, à la gauche. Éternuement, douleur de gorge et de poitrine. Aggravation du coryza à l'air libre. Sensation de brûlement dans la narine droite; épistaxis abondante par la narine gauche, et suivie d'une grande démangeaison. Saignement de nez (sang noir), immédiatement après le lever, pendant environ 10 minutes; beaucoup de brûlement dans les narines, comme si elles étaient à vif, avec légère démangeaison. Pendant quelques jours endolorissement dans la narine droite sur le car-

(1) Symptômes des expérimentations du Hahnemann College.

tilage de la cloison. Sensation comme par un cheveu dans la narine droite, sous l'os nasal et à son bord inférieur; (ce symptôme s'est présenté au moins trois fois distinctement). Le nez saigne au toucher. Après le déjeuner, éternuement par un chatouillement dans la narine droite, avec obstruc- de la gauche. En marchant à l'air froid, écoulement, par le nez, d'un mucus aqueux, forçant à se moucher souvent. Sensation comme s'il y avait dans la narine droite une soupape ou un voile qui s'ouvrit et se fermât pendant l'inspiration ; cette sensation passa graduellement à la narine gauche, en laissant la droite obstruée. Chatouillement, comme par un cheveu, à la partie supérieure de la narine droite, avec obstruction de la gauche. En marchant à l'air libre, froid, écoulement abondant de mucosités par le nez. L'air produit une sensation de froid à la partie supérieure et interne de la narine gauche pendant l'inspiration, et cause une douleur qui semble s'étendre des arrière-narines, profondément dans la tête, en passant auprès et au-dessus de l'œil gauche.

Endolorissement dans l'intérieur dn nez; pendant l'inspiration, l'air semble froid et provoque la douleur, avec renâclement de mucosités par la gorge et les arrière-narines. Le bord interne de l'aile droite du nez est épaissi et douloureux, la narine gauche est bouchée, la droite sèche et douloureuse (à la chambre). Sécheresse et obstruction du nez qui est rempli de croûtes (au lever). Léger saignement de nez (sang rouge vif) après dîner. A éternué une fois. Le nez est sec et bouché, surtout à droite. Douleur dans la tempe gauche, s'étendant à la narine gauche. Écoulement par le nez, de matières jaunâtres et épaisses. Mouchement de sang et de mucosités jaunâtres. Nez sec. Léger rhume de cerveau, l'après midi. Céphalalgie au lever, avec un peu de rhume; le nez paraît bouché. Sensation d'obstruction dans le nez, sans écoulement, avec humeur gaie. — Aggravation, puis amélioration, d'un coryza, sans influence sur un mal de gorge concomit-

tant, qui devint plutôt pire. — Douleur au-dessus de l'œil droit, avec endolorissement dans le front, et obstruction de la narine droite ; au grand air, la céphalalgie disparut, et il se manifesta un coryza aqueux ; la narine s'obstrua de nouveau à la chambre. Coryza ; le matin, en marchant, le nez semble tout à fait sec ; en entrant au grand air, écoulement d'eau qui cesse à la chambre ; le nez semble sec et douloureux quand y passe l'air inspiré. Coryza qui augmenta pendant 2 ou 3 jours, avec écoulement de mucosités limpides, excoriant la lèvre supérieure, et devenant ensuite plus épaisses. Obstruction du nez le matin. — Coryza de la narine droite, avec tendance continuelle à éternuer ; après l'éternuement, sensation constante de chatouillement à la partie postérieure de la narine. Démangeaison interne dans la narine droite, de 6 heures du matin à 1 heure du soir, toujours soulagée à l'air froid.—Au réveil, mouchement par la narine droite, d'un tampon muqueux et mou. Sensation de fourmillement descendant le long de la narine droite, suivie immédiatement par la sortie de quelques gouttes de sang artériel (pendant le travail) ; l'épistaxis fut arrêtée par l'eau froide. Fourmillements dans la narine droite, produisant l'éternuement.

Observations cliniques. — Les derniers symptômes (*influenza catarrhale*), qui se trouvent dans le *King's Dispensasatory*, montrent très-clairement la sphère d'action de la drogue et aussi que la muqueuse nasale est spécialement affectée : ce symptôme fut causé par l'administration *interne*. Pendant plusieurs années, j'ai eu l'habitude de traiter, avec l'*hydrastis*, les *catarrhes* nasaux chroniques, les ozènes et les affections diphthéritiques du nez. Dans le catarrhe simple, la seconde dilution peut être donnée à l'intérieur et employée en injections dans les narines, 2 ou 3 fois par jour. Quand il y a de l'ulcération, la 1re trit.-décim. donnera des résultats plus satisfaisants ; dans l'*ozène* on peut employer une préparation encore plus énergique, en alternant avec les injections de

Baptisia, et donnant en même temps à l'intérieur, l'*Iodure d'arsenic* ou l'*Acide nitrique*, Dans les cas malins, l'injection d'une forte solution de *Muriate d'Hydrastine* se montre rapidement curative.

Dans le coryza aigu, avec secrétion abondante de mucus blanchâtre et de larmes, frissons nocturnes, etc., je conseille l'usage des hautes puissances. Son usage interne et externe peut être avantageux contre les *polypes nasaux*. Si son pouvoir, affirmé, de dissoudre les squirrhes et autres tumeurs pouvait réaliser ses promesses, il pourrait être utile dans les cancers du nez. Comme nous l'avons déjà dit, on l'a trouvé curatif du *lupus nasal*.

Bouche.

Bouche pâteuse ; mauvais goût, le matin, avec enduit jaune au milieu, et quelquefois sur la totalité de la langue; le 13e jour de l'expérimentation, un aphthe à la lèvre supérieure, mais après un jour ou deux pas d'autres aphthes sur la lèvre inférieure et la langue ; langue large (molle), avec les empreintes des dents (Whiteside) ; larges excoriations aphtheuses sur la membrane muqueuse de la lèvre inférieure ; goût fade dans la bouche. (Burt). Goût acide, poivré, sur la moitié antérieure de la langue ; goût de poivre dans la bouche. La langue semble large et elle est marquée de l'impression des dents. Larges raies jaunes sur la langue avec mauvais goût. Bouche pâteuse, avec enduit sur la langue. Aphthes sur les lèvres. Aphthes, très-gros et douloureux, sur les lèvres et la langue.

(1) [Douleurs de la région temporale droite à la dernière dent molaire supérieure. Soif, état fébrile, avec bouche et langue humides ; le fond de la bouche, à une petite distance, en arrière des incisives, est luisant et à vif, comme par une brûlure. Douleur aiguë dans la dernière molaire (inférieure), remontant au côté gauche de la tête et irradiant au droit ;

(1) Sympt. des Exper. du Hahnemann collége.

cette douleur était aiguë, profonde, comme après la dénudation d'un nerf, et dura 15 minutes. Coryza aqueux avec sensation de brûlement au conduit lacrymal et à la partie postérieure de l'arrière-bouche, à droite. Douleurs sourdes au racines des dents dans le maxillaire supérieur. Sensation de sécheresse à la base de la langue. Enduit blanc, épais sur la langue. Les extrémités des dents sont douloureusement sensibles aux courants d'air. Le matin, au lever, la langue semble brûlée, comme par du café trop chaud, ce qui s'aggrave en fumant. Langueur, face pâle, sensation de rétraction de la peau vers la bouche dont les angles semblent tirés en bas, comme c'est l'habitude dans les maladies. Deux fois, le matin, une légère douleur de cuisson au côté gauche du palais. — La pointe de la langue semble brûlée et démange continuellement; la sensation de brûlure a continué depuis hier en s'empirant et s'étend à toute la moitié antérieure de l'organe; il y a une petite vésicule douloureuse, brûlante, au côté gauche du bout de la langue, où s'est d'abord manifestée la sensation de brûlure.]

Observations cliniques.

Nous trouvons ici les mêmes symptômes blennorchéiques que nous avons rencontrés au § Nez; l'*Hydrastis* a toujours été un remède domestique favori dans les « maux de bouche. « Plusieurs praticiens l'employèrent dans toutes les formes de *stomatite*, chez les enfants; dans les ulcérations simples de la muqueuse buccale; dans la stomatite mercurielle, et dans la *stomatitis materna*. J'ai vu les variétés les plus tenaces de ces affections céder aux applications locales d'*Hydrastis*, en décoction ou en poudre, après l'insuccès des acides minéraux, des astringents, du nitrate d'argent de la vieille école et même des remèdes homœopathiques. La meilleure méthode de prescription est d'ajouter un drachme de la teinture à une demi-pinte d'eau, et d'employer le tout en lotion, toutes les 3 ou 4 heures.

Le Dr Ludlam fait (*Trans. of Illinois Honn. Society*) une mention favorable de son usage dans la *stomatite puerpérale*. Le Dr Murch a été, dans plusieurs cas, très-heureux en employant les lotions ou la poudre sèche sur les ulcérations de la bouche. *Note à la seconde édition.*

Le meilleur mode d'emploi dans les affections de la bouche et de la gorge consiste à user du *Chlorhydrate d'hydrastine*, — un grain pour une once d'eau, — toutes les 3 ou 4 heures; il est beaucoup plus énergique que la teinture de la plante. Sur moi-même il agit promptement pour faire disparaître une sécheresse désagréable de la langue avec sensation de brûlure; celle-ci semblait excoriée et à vif et avait une couleur rouge sombre avec saillie des papilles; les gencives aussi étaient d'un rouge-sombre et tuméfiées comme l'était, du reste, la muqueuse buccale. La luette était allongée, douloureuse, et d'abondantes quantités de mucus tenace étaient renaclées de la gorge, en laissant une sensation d'excoriation. Une lotion d'*Hydratis* guérit le tout en 2 jours, bien qu'il ait depuis 2 semaines résisté à *Nitri acid. mercurius* et à la teinture d'*Hydratis*.

Face.

Bouffées de chaleur à la face, suivies d'une éruption érysipèloïde; la bouche, le nez, les lèvres sont très-tuméfiés et, pendant le jour, des boutons font leur apparition autour de la bouche et au menton; ils ressemblent à ceux de la première période de la variole, et le lendemain matin, commencent à suppurer. Le troisième jour, les pustules s'affaissent à leur centre et noircissent, puis commencent à se dessécher. Ils ont traversé tous les degrés d'évolution de la pustule variolique, et la desquamation s'est faite au 6e jour. (effets supposés d'une application externe de la teinture); éruption érysipelatoïde sur la face, le cou, etc.

Gorge :

Mucus visqueux, mais non abondant dans la gorge; mucus

visqueux autour du palais avec mauvais goût; clarté inaccoutumée de la gorge en chantant; quelques mucosités dans la gorge qu'on ne peut avaler; chatouillement et cuisson dans la gorge; renaclement de mucus tenace, blanc ou jaunâtre, avec excoriation de la gorge; en avalant, quelques douleurs comme par excoriation.

(4) Mal de gorge; sensation de chatouillement à la partie postérieure droite de l'arrière-bouche, éternuements; douleur de gorge et de poitrine. Endolorissement de l'intérieur du nez, l'air semble froid et provoque la douleur, avec renaclement du mucus par la gorge et les arrière-narines. Aggravation d'un mal de gorge après l'amélioration d'un coryza coexistant. Vers quatre heures du soir, retour de la démangeaison au cuir chevelu, avec sensation de sécheresse dans la gorge, tuméfaction visible de la luette et accumulation dans les arrière-narines, de mucosités qui obstruent la gorge ; la gorge semble à vif et un grattement y est produit par la déglutition. Obstruction partielle de la trompe d'Eustache. Au réveil, sensation d'âpreté et d'endolorissement dans la gorge, pire en avalant. Augmentation de sécrétion de mucosités dans la gorge, amenant la toux ou plutôt le renaclement. La partie supérieure du côté droit du pharynx est douloureuse surtout à la déglutition des substances solides, avec amélioration en avalant les liquides. Après avoir inspiré la fumée d'une allumette, sensation constante de chatouillement au fond du pharynx, soulagée momentanément en toussant et en buvant; cette sensation persiste le lendemain au réveil. Sensation d'un tampon à la partie inférieure du pharynx, portant à avaler continuellement; parfois l'obstacle semble remonter et menace d'étouffer; cette sensation de suffocation est soulagée en faisant, par la bouche, une inspiration aussi longue que possible ; elle disparut dans la nuit. Réveil avec un très-grand mal de gorge, qui devint pire le lendemain surtout en tous-

(1) Symp. des Expér. du Hahnemann, *Collège.*

sant et en avalant. (Amél. par *Sepia*. 3. La gorge est sèche et douloureuse.

Observations cliniques.

L'*Hydrastis* est un remède favori, pour beaucoup d'homœopathes de l'Ouest, en gargarisme, dans les cas de simple mal de gorge ulcéré ; de même que dans l'*angine*, avec ulcération, qui accompagne la scarlatine ; il ne chasse pas, comme le fait *Baptisia*, la fetidité d'une façon directe, mais ses effets curatifs sur l'ulcération tendent à dissiper toutes les conditions de putridité. Les symptômes pathogénétiques sont tout à fait semblables à ceux pour lesquels le Dr Gray, de New-York, recommande si fortement le *mercurius iodatas ;* et l'état pathologique, surtout l'inflammation et l'engorgement, avec sécrétion abondante de mucosités par les follicules muqueux de la gorge ressemble beaucoup à celui que produit le *mercure*. Dans quelques variétés d'*angine chronique*, nous trouvons la muqueuse de l'isthme parsemée de taches rondes, protubérantes, de couleur rouge, comme injectées de sang, et le malade se plaint d'aggravation par la moindre exposition au froid. Pour cet état de la gorge, on prescrit généralement *Hepar sulfur*, mais ses effets curatifs permanents sont grandement aidés par l'usage interne et local de l'*Hydrastis*.

Le Dr Lodge a eu beaucoup de succès avec l'*Hydratis* dans un cas de *salivation mercurielle*. « Un homme atteint de la gale avait entendu dire qu'il en serait guéri par une pommade au *sublimé corrosif*, il s'en servit généreusement. En même temps que disparaissait l'éruption cutanée, il se produisait une forte salivation mercurielle. Lorsque je le vis, les mâchoires étaient roidies, la déglutition des liquides se faisait mal, le pouvoir d'articuler les sons était perdu, et il ne pouvait manifester ses volontés qu'en les écrivant sur une ardoise. L'ulcération de la bouche, consécutive à la salivation, fut bientôt soulagée par l'*Hydrastis* (1[10), une partie de teinture pour 9 parties d'eau et, au bout d'une semaine, le ma-

lade était capable de parler. La convalescence fut rapide et définitive. »

L'*angine syphilitique* a été traitée avantageusement par ce remède, et, en effet, par son action sur les glandes de la membrane muqueuse, *Hydrastis* est un analogue des mercuriaux.

Il y a une sorte de mal de gorge, qui accompagne souvent la dyspepsie et qu'on appelle quelquefois l'*angine bilieuse*, bien que cette dénomination soit inexacte ; c'est un trouble sympathique, naissant d'une irritation de l'estomac et de la partie inférieure de l'œsophage ; pour cette affection désagréable, *Hydrastis* est un excellent remède.

Dans la *diphthérie, Hydrastis* s'est montré utile ; il correspond à la débilité qui résulte de cette maladie et à l'état local de la gorge quand il y a ulcération. J'ai l'habitude de l'employer en gargarisme dans tous les cas ou cette ulcération existe.

« J'ai, dit le docteur Logan, employé, avec des résultats très-satisfaisants, l'*Hydrastis* dans les ulcérations des membranes muqueuses ; il y a 3 ans, j'ai traité plus de 200 cas de diphthérie au moyen de gargarismes d'*Hydrastis*; il en est de même pour les leucorrhées du col utérin. »

Le Dr C. C. Smith, de Chicago, rapporte le cas suivant de diphtérie : « La maladie suivait sa marche habituelle; par l'usage de *nitri acidum*, *Belladona* et *Capsicum*, la gorge fut guérie en peu de temps, et les fausses membranes disparaissaient bien. Mais au moment où je pensais que la malade (une fille de 14 ans) serait bientôt en voie de guérison, je ne fus pas peu surpris de voir les membranes diphthéritiques se former dans la narine droite et dans le vagin, tamponnant complétement ce premier organe. Je fus égaré dans la recherche du médicament convenable (semblable) à cette nouvelle phase de la maladie, ne pouvant espérer beaucoup de la continuation des remèdes déjà employés. bien qu'ils eussent

dissipé les symptômes de la gorge, puisqu'ils n'avaient pas atteint l'essence morbide, qu'on voyait facilement menacer l'organisme. »

« Ayant lu quelque part, et me rappelant à ce moment qu'*Hydrastis* a le pouvoir de produire des fausses membranes sur toutes les surfaces muqueuses, j'administrai immédiatement cette drogue, à l'intérieur et à l'extérieur, à sa 1re dil. decim.; l'application externe étant faite au moyen d'un pinceau de poil de chameau, et la dose interne étant, pour une solution de 6 gouttes dans un demi-verre d'eau, une cuillerée à thé toutes les heures. La fausse membrane commença bientôt à se rider, et tomba; la guérison fut rapide et permanente. »

Symptômes gastriques.

Eructations de liquide aigre; sensation de défaillance à l'estomac; douleur sourde, vive dans l'estomac, causant une très-grande sensation de faiblesse, de délabrement; douleur brûlante à la région ombilicale, avec une sensation de « vide » à la région épigastrique; douleur tranchante dans l'estomac; oppression d'estomac; éructations; poids dans l'estomac; douleur aiguë, atroce dans l'estomac; nausées; *forte sensation de délabrement et de prostration à l'épigastre, avec palpitations de cœur violentes et continues*; gargouillements endoloris dans l'estomac.

(1) [Diminution d'appétit au déjeuner, avec céphalalgie et rhume, pas d'appétit. — Désir d'œufs (qu'en général il ne mange, ni n'aime), dégoût pour la viande et les légumes. Appétence pour le pain et le thé. L'après midi, a eu du pyrosis qu'il n'a pas éprouvé depuis un an. Incapable, pendant plusieurs jours, de manger quoi que ce soit (abdomen rétracté en godet), légères nausées, et enduit blanc épais sur la langue. Au lever, n'a pas le goût amer habituel. Sensation subite de nausée dans l'estomac, accompagnée de régurgitation gazeuse,

(1) Sympt. des expér. du *Hahnemann College*.

de sensation de vide dans l'estomac avec rétraction visible. Parfois régurgitation bruyante de gaz dans l'après-midi. A eu quelquefois, le jour, des régurgitations de gaz. Légères nausées et ténesme avant la selle diarrhéique. — Quelques éructations (inhabituelles), et légère tendance aux nausées (H.-N. Martin). (Beaucoup d'analogie avec *Lycopodium*, après lequel il est indiqué.) — Au lever, sensation de vide, de délabrement à l'estomac, comme après une longue tranchée. Immédiatement après manger, tranchées dans la région de l'estomac (5 minutes). Douleur sourde, intense dans la région de l'estomac, soulagée par la régurgitation de gaz. Sensation de vide et douleur sourde dans l'estomac, pendant une heure. Douleur tranchante dans l'hypochondre gauche et dans l'estomac.]

Observations cliniques.

Ce remède semble apte à se montrer aussi utile dans les états, connus sous la nom de dyspepsie, que *Nux vomica*, *Sulphur* ou *Pulsatilla*. Nous recueillerons, à ce sujet, le témoignage des médecins éclectiques : « Il est avantageusement donné dans la dyspepsie et les affections chroniques des membranes muqueuses de l'estomac ; il est très-utile dans l'inflammation chronique de l'estomac et se montrera spécialement bienfaisant dans le traitement des personnes adonnées aux excès, ne faisant graduellement disparaître l'état anormal de l'estomac, et, dans plusieurs cas, en détruisant l'appétence pour les légumes. » (*King.*) — Dans l'anorexie, l'indigestion et la débilité générale, provenant d'un état de langueur ou d'atonie de l'estomac, l'*Hydrastis* est sans rival pour restaurer la tonicité de l'estomac, ramener l'appétit et agir comme un corroborant général. On peut aussi l'employer dans les cas de gastrite chronique et d'irritation chronique de l'estomac, avec altération de sécrétion, qui sont les pires et plus tenaces formes de dyspepsie. Dans l'indigestion acide, l'*Hydrastis*, associé à la *magnésie calcinée* ou au *charbon* préparé, se mon-

trera vraiment utile, surtout s'il y a, en même temps, un état de torpeur des intestins. Dans les affections sympathiques des organes digestifs provenant de maladies utérines, nous avons obtenu plus d'avantages avec lui qu'avec tout autre remède. » (*Jones et Scudder*, *Materia medica.*) — « Les cas, dans lesquels nous avons vu cette plante employée avec le plus de succès, sont ceux de dyspepsie atonique accompagnée de torpeur du foie, de langueur de la circulation avec constipation. » (*Prof. Sée*, *allopathe.*)

Les quelques symptômes pathogénétiques que nous avons indiquent son usage dans la dyspepsie avec acidité et la dyspepsie par atonie. La sensation de défaillance est tout à fait indicative de la congestion du système porte, mais nous serons peut-être mieux guidés par l'action générale d'*Hydrastis* sur les membranes muqueuses. Nous savons qu'il cause : (1) la *blennorrhagie*; (2) l'excoriation et l'ulcération (superficielles?), et un état qui simule l'inflammation chronique. J'ai employé, pendant plusieurs années, ce médicament dans les affections gastriques, et mon expérience, unie à la connaissance de ses effets généraux, me porte à le considérer comme homœopathique aux états suivants (j'emploie la nomenclature du Dr Chamber) :

(1) Flux muqueux (chroniques).
(2) Excès d'épithélium (chronique).
(3) État anémique.
(4) Inflammation chronique (muqueuse).
(5) Ulcère de l'estomac.
(6) Insuffisance du suc gastrique (a).

Il peut se montrer utile dans le cancer ou squirrhe de l'estomac, si l'expérience de nos collègues anglais se vérifie ; il soulage les symptômes de flatulence, de distension et digestion douloureuse, si communs aux dyspeptiques.

(a) Voyez les indications d'*Hydrastis* dans la dyspepsie. Biblioth. Hom. Tome , page .

« *Cancer de l'estomac* : Mademoiselle Z... 25 ans, institutrice, a été abandonnée par la vieille école; prostration extrême, elle ne peut se soutenir sans aide, douleur au creux de l'estomac, vomissement de tous les ingestæ; l'eau avec du lait reste seulement quelquefois dans l'estomac. *Hydrastis*, 3, 3 gouttes, 2 fois par jour. Au bout de 14 jours, les vomissements ont cessé. *Hydrastis*, 2, de la même manière. Est bien dans 4 à 6 semaines. » — (*Allg. Hom. Zeitung*. 128, 83.)

Foie.

(1) [Douleur aiguë, au côté droit, dans la région du foie, s'étendant à l'omoplate, non continuelle, et ne venant pas à des moments déterminés, mais surtout le matin, de 8 à 2 heures; teinte jaune de la peau, spécialement autour de la bouche et du cou; sensation de malaise, etc.

Observations cliniques.

L'*Hydrastis* est considéré, par l'École éclectique, comme très-utile dans les affections hépatiques.

Coe dit : « Il agit sur le foie avec certitude et efficacité; comme cholagogue et désobstruant, il a peu d'égaux; il est d'une valeur inestimable dans le traitement des troubles chroniques du foie et de la circulation portale; il semble exercer une influence spéciale sur la veine-porte et le tissu hépatique en général, en dissolvant les dépôts biliaires, détruisant les obstructions, activant les sécrétions et donnant de la tonicité à ces différentes fonctions. On peut se fier sûrement à lui pour guérir la torpeur hépatique. Dans les fièvres intermittentes, nous l'avons trouvé surtout utile dans les cas où la persistance de la maladie dépendant d'un état de troubles des fonctions du foie. »

King ne mentionne pas l'applicabilité d'*Hydrastis* aux affections hépatiques. Toutefois, d'autres auteurs le recommandent dans ces maladies. Si le foie élimine les principes de l'*Hy-*

(1) Sympt. des Expér. du *Hahnemann Collége*.

drastis, nous pouvons certainement assurer que celui-ci troublera ses fonctions. J'ai cité ce qui précède pour attirer l'attention de notre Ecole sur ces faits. Il y a cependant un état du foie dans lequel je considère l'*Hydrastis* comme homœopathiquement indiqué : je veux dire « l'inflammation catarrhale des muqueuses qui tapissent la vésicule du foie, les conduits biliaires, etc. »

Le Dr J. A. Albertson rapporte le suivant cas de jaunisse :

« Le 7 oct. 1864, m. L.. , âgé de 40 ans, se plaignit près de moi de fortes douleurs dans l'estomac et les intestins, avec constipation et perte d'appétit; je prescrivis *Nux vomica*, puis *Podophyllum*, sans succès. Bientôt la jaunisse commença à apparaître et se développa d'une façon intense : la peau et les yeux étaient d'un jaune verdâtre sombre, l'urine très-foncée, les selles tout à fait décolorées, et il y avait une extrême prostration de tout le système. Je pensais d'abord que les douleurs étaient causées par une obstruction du canal biliaire, mais, à la fin, je me convainquis que ce n'était pas le cas, parce que ces douleurs diminuaient graduellement à mesure que la maladie prenait son plein développement. Après deux semaines de traitement, pendant lesquelles le malade prit *Nux vomica*, *Podophyllum*, *Mercurius*, *Leptandrina*, *Digitatis*, *Phosphorus* et *China*, tout en allant de plus en plus mal, je devins un peu alarmé, et, en relisant de nouveau les remarques de Coe sur l'action d'*Hydrastis* sur le foie (Hale. New. Remedies, 1re édition), je me décidai à l'expérimenter dans ce cas. En conséquence, je prescrivis la teinture mère, 5 gouttes, 3 fois par jour. Le malade commença bientôt à aller mieux et fut guéri en 10 jours. »

« Le même malade eut, depuis, une légère attaque qui fut rapidement guérie par le même remède. »

» Depuis que j'ai observé le cas précédent, j'en ai eu, peut-être, 20 semblables, que j'ai guéri dans une à deux semaines, par l'*Hydrastis*, à des doses variant de la 1re dil. à 5 gout-

tes de la teinture mère, 3 fois par jour. Accidentellement, quand quelque complication indiquait impérativement un autre remède, j'alternais celui-ci avec l'*Hydrastis*, et, en aucun cas, n'ai eu à m'en plaindre. Je ne l'ai pas employé dans le cas où j'étais absolument sûr qu'il y avait une lésion du tissu du foie, mais j'ai toute confiance qu'il doit être au moins utile dans les cas chroniques d'affection organique, produisant la jaunisse, puisqu'il est si efficace dans les troubles fonctionnels qui causent cette même maladie. J'aurais, dans ces cas, à moins que des symptômes n'indiquassent évidemment un autre remède, recours à l'*Hydrastis*, avec la confiance d'en obtenir de bons résultats. »

» Il devait être homœopathique aux symptômes et aux cas précédents, sans quoi il ne les aurait pas guéris si rapidement et si complétement, et les futures expérimentations confirmeront indubitablement la vérité de son action homœopathique dans la jaunisse. »

INTESTINS.

Légère douleur à la région ombilicale, avec sensation de chaleur au même point; forte douleur tranchante dans la région hypogastrique, s'étendant au testicule, où elle est de nature sourde et vive, se manifestant après une selle et accompagnée d'une très-grande sensation de défaillance; gêne constante dans la région ombilicale, avec gargouillements bruyants dans les intestins; douleurs sourdes à l'hypogastre et au bas du dos; douleur sourde à l'ombilic, aggravée par le mouvement, et accompagnée de beaucoup de gargouillements intestinaux; forte douleur dans l'hypogastre avec une très-grande sensation de défaillance, consécutive à la selle; douleur sourde, constante, vive, dans l'estomac qui produit une sensation de vide ou de défaillance; douleur constante dans la région cardiaque de l'estomac, qui produit une très-grande sensation de faiblesse, de défaillance, fortes douleurs tranchantes dans l'estomac et la région ombilicale; par inter-

valles, douleur aiguë dans la région du foie, avec douleurs sourdes, constantes, dans l'estomac et les intestins, accompagnées d'une sensation de chaleur brûlante; la douleur aiguë à l'ombilic empêche de dormir; beaucoup de douleurs dans les régions ombilicale et cœcale, continuant pendant toute la nuit, avec douleurs dans tous les intestins pendant tous le jour suivant; douleur aiguë dans la région du cœcum; beaucoup de gargouillements dans les intestins, spécialement en se couchant, et la nuit en s'éveillant; flatuosités fétides, douleurs dans la région ombilicale et à l'anus; douleurs constrictives dans les intestins avec diarrhée abondante, peu colorée; douleurs constrictives intestinales, avec plusieurs selles liquides, mais un peu corrosives; endolorissement dans les intestins.

Douleur abdominale crampoïde (déjà ressentie autrefois par l'expérimentateur, et provenant, à ce qu'il pense, de la constipation pendant le déjeuner, douleur tranchante abdominale, puis désir d'aller à la selle, avec émission de quelques vents avant l'évacuation. Douleur tranchante à la partie supérieure du côté droit de l'abdomen. Douleurs tranchantes dans les intestins, s'étendant à l'anus, soulagées par l'émission de quelques gaz, en étant couché. Douleurs tranchantes intestinales, avant et après le dîner, semblables à celles qui précèdent une attaque de dyssenterie. (L'expérimentateur a eu cette affection, il y a deux ans). Sensation d'endolorissement dans la poitrine et à la partie supérieure de l'abdomen, en faisant une inspiration profonde. Légère douleur de colique à la partie supérieure du ventre. Au lever, endolorissement à la partie supérieure de l'abdomen, pendant l'inspiration. Douleurs tranchantes (légères) dans le ventre. Douleur tranchante dans l'hypochondre gauche. Douleur tranchante, aiguë, depuis la région iliaque droite jusque dans le testicule droit, et qui laisse beaucoup d'endolorissement et de sensibilité aux parties situées au-dessus du ligament de Poupart, avec dou-

leur s'étendant à la racine du pénis quand on presse celui-ci. Douleurs et coliques dans l'abdomen avec émission de vents et besoin d'aller à la selle. 15 minutes après la prise, douleur de légère colique, avec borborygmes et gargouillements à la partie supérieure du côté gauche de l'abdomen. Après le déjeuner, douleurs tranchantes (légères) dans l'abdomen, soulagées par l'émission de vents. Sensation de brûlement, de malaise dans l'abdomen. Gargouillements et borborygmes dans le côté gauche du ventre. Au lever, sensation de vide, délabrement à l'estomac, comme après une longue diarrhée; incapacité, pendant plusieurs jours, de manger quoi que ce soit; l'abdomen semblait rétracté en godet. En se couchant sur le ventre, au lit, sensation, pendant environ une minute, comme si quelque chose tournait et se mouvait dans l'abdomen. 15 minutes après la prise, gargouillements abdominaux comme s'il allait se manifester une diarrhée. Douleur tranchante à la courbure sigmoïde du colon. Douleur tranchante de l'hypochondre gauche et dans l'estomac. Vers 9 heures du matin, à la chambre chaude, fortes douleurs tranchantes au creux (hypogastrique) de l'abdomen, accompagnées de dérangement intestinal; une douleur tranchante précède chaque évacuation qui la soulage. — Une demi-heure après la prise d'*Hydrastis*,, 10^{m}, douleurs abdominales, comme par plénitude gazeuse, et sensation comme celle qui précède la dyssenterie; besoin d'uriner et comme une envie d'aller à la selle, mais il n'y a qu'une émission de gaz (*H. Martin.* —)

Observations cliniques.

(1) Il serait bien ici de rechercher quelle est l'action de l'*Hydrastis* sur le tube intestinal : on ne le considère pas comme cathartique et cependant j'ai vu de fortes doses de la racine pulvérisée agir comme purgatif; mais toutefois cet effet peut être dû en partie aux effets irritants de la fibre ligneuse suspendue dans l'eau, parceque, à des doses tout à fait considé-

(1) Sympt. des Expér. du Hohnemann Collége.

rables, la teinture n'a pas cette même action. King dit que, dans quelques cas, il se « montre laxatif, mais sans astringence, et que son action thérapeutique se range entre celles de la *Rhubarbe* et de la *Sanguinaire.* » Le professeur Lee prétend qu'il se montre « laxatif intestinal. » Le Dr Burt, qui a fait une partie de cette expérimentation, m'écrit qu'il n'a eu aucune selle liquide pendant l'expérimentation; qu'il n'a remarqué aucune mucosité dans les évacuations; que la douleur intestinale brûlante était tout à fait incommode, mais que l'expérience ne fut pas continuée assez longtemps pour développer les effets blennorrhagiques spéciaux sur les muqueuses intestinales. Nous avons donc toute confiance pour assurer que l'*Hydrasis* n'est homœopathique, ni primitivement, ni secondairement, à la *diarrhée*, sinon dans les catarrhes ou on doit l'employer à une haute puissance. Mais il est moins fortement homœopathique aux états suivants :

(1) Flux muqueux chronique des intestins. — Cet état a été traité sous le nom de catarrhe intestinal, (blennorrhée entérique). L'*hydrastis* semble être analogue à l'*ammonium muriaticum*, dans ses effets sur les surfaces muqueuses.

(2) Erosions, ulcérations chroniques, et, avec manque d'absorption ; il est aussi homœopathique aux coliques flatulentes et aux douleurs intestinales qui s'accompagnent de défaillance.

Le Dr H. Vigand, de Dayton (Ohio) rapporte le cas suivant d'*entérite* guérie par l'*hydrastis*.

« Une femme mariée de 21 ans, mère d'un enfant de 3 ans, de tempérameut nerveux, avec les yeux bleus et les cheveux blonds, atteinte de prolapsus utérin et de leucorrhée datant de plusieurs années, prit froid en se mouillant les pieds, pendant les derniers jours de ses règles. (novembre 1864). Je la trouvai prise de forte fièvre et de frissons, avec douleurs dans les intestins et à la région utérine, et fréquentes évacuation dysentériques. *Gelseminum* et *aconitum* soulagèrent les

souffrances, à l'exception des douleurs qui persistaient en augmentant d'intensité, elle disait que cela lui faisait l'effet de gaz; un poid du volume d'un œuf de poule, lui semblait s'élever et retomber dans la fosse iliaque droite et la région lombaire; des douleurs aiguës, autour de l'ombilic, s'étendaient aux régions splénique et ovarienne gauche; la malade était continuellement en gémissements, et poussait parfois des cris déchirants. Beaucoup d'agitation, pas de sommeil, grande sensibilité des parois abdominales à la pression ; émission de flatuosités avec le bruit de la détonation d'un pistolet; langue et lèvres séches et gercées, peu de soif et dégoût des aliments; constipation et selles en boules par les lavements; écoulement puriforme, fétide, par le vagin, grande sensibilité du col de l'utérus; face pâle, yeux hagards, hoquet, fièvre hectique, sueurs froides, et escharres. Ces derniers symptômes se développèrent graduellement pendant une maladie de 3 semaines. Les douleurs des intestins et de la région utérine étaient constantes. Tous les médicaments homœopathiques, qui paraissaient indiqués, et les applications ordinairement usitées en pareil cas, échouèrent *totalement* à apporter quelque soulagement permanent. Je donnai enfln 1/8 de grain de *morphine*. Cela détermina un violent effet spasmodique et du délire, suivi par un sommeil agité de plusieurs heures de durée. Les douleurs revinrent, la malade s'affaiblissait et ses extrémités se refroidissaient; la mort semblait inévitable. Me rappelant l'usage d'*hydrastis* comme tonique, et voulant *faire quelque chose*, j'en mis 6 ou 8 gouttes de teinture dans un verre d'eau, et en fis prendre une cuillerée à dessert toutes les heures. » (Je n'avais pas connaissance alors de l'ouvrage du Dr Hale).

« J'y allai de bonne heure le lendemain matin; les gémissements et les cris ne me frappèrent pas, comme auparavant, en approchant de la maison. Etait-elle morte? J'entrai sans bruit; elle dormait tranquillement, — pour la première fois depuis 3 somaines. »

« Après la 3e ou 4e dose, les douleurs avaient cessé, et elle s'était endormie.

L'*Hydrastis* fut continué pendant 4 ou 5 jours ; l'appétit revint, les selles se régularisèrent, et elle fit une convalescence rapide. »

« Ici s'élève cette question : eût-on obtenu le même résultat avec la 30e ou la 200e dilution ? »

Selles.

Selle molle, suivie d'une forte douleur tranchante dans l'hypogastre, avec douleur sourde dans les testicules, accompagnées d'une très grande sensation de défaillance ; selle molle, pulpeuse, avec beaucoup de gargouillement dans les intestins (*Burt*). Relachement intestinal opiniâtre ; douleurs de griffement dans les intestins ; tenesme ; selle une fois par jour, un peu plus régulièrement que d'habitude, et plus molle ; parfois, douleurs dans l'anus, non pendant la selle ; selles de diamètre plus petit qu'à l'ordinaire ; évacuations verdâtres avec sensation de purgation dans les intestins ; diarrhée abondante, de couleurs claire, avec constriction et prostration ; selles âcres ; selles pulpeuses, de couleur claire ; selles molles, petites.

(1) Pendant le déjeuner, tranchées abdominales, puis besoin d'aller à la selle, que précède l'émission de quelques vents ; la première partie de cette selle semblait normale, la dernière était molle et foncée. Pas de selle, ni de besoin, depuis 4 jours ; expulsion seulement de quelques flatuosités pendant le jour ; selle naturelle. Selle de volume normale, dont le passage excorie l'anus, comme si elle était enduite de sable. — A observé, en espulsant une selle normale, abondante, qu'elle était teinte de sang ; — ni douleurs, ni efforts. — Selle enduite de sang avec la douleur tranchante au creux hypogastrique, dérangement intestinal, envie

(1) Sympt. des exqer. de Hahnemann collége.

d'aller à la selle toutes les 1/2 heures, de 9 heure du matin à 4 heures du soir, avec malaise; douleur tranchante avant chaque évacuation, qui n'était pas liquide, mais rare et accompagnée de tenesme rectal, produisant une sensation de tiraillement, de fatigue, dans les régions ovariennes.

Vers 10 h. 30 matin, selle diarrhéique, précédée de beaucoup de tenesme et de légères nausées, et suivie aussi de tenesme pendant quelques minutes. — A 7 h. 30 du matin, diarrhée qui chasse du lit ; à midi, 2e selle, presqu'entièrement composée d'eau jaunâtre ; le lendemain, même diarrhée suivie de beaucoup de tenesme ; avant la selle, sensation de défaillance et d'abattement ; après la selle, faiblesse avec soulagement ; pendant et immédiatement après la selle douleur vive au gland. — Le surlendemain, selle naturelle et insuffisante. — Constipation depuis 2 jours. 2 selles naturelles dans la journée.)

Observations cliniques : —

Le prof. Lee (allopathe) dit que ce médicament a été employé avec le plus grand succès dans la dyspepsie atonique accompagnée de langueur circulatoire, d'un état torpide du foie et de constipation. S'il s'est réellement montré curatif à doses massives dans la constipation, il doit être secondairement homœopathique à cet état. Les rapports de nos confrères anglais semblent appuyer cette théorie par des cas réels.

Le Dr Hastings, chirurgien (*Brit. Hom. Journ.* vol. XVIII, p. 317), écrit : « Mon cher collègue, le Dr Cliffard, emploie l'*hydrastis* dans des cas très chroniques et très opiniâtres de constipation, et prétend qu'une goutte de teinture-mère, dans l'eau tous les soirs, lui a bien réussi dans ces conditions.

Les cas suivants rapportés par le Dr Rogerson (*Brit. Journ.* vol, XVIII, p, 526) illustrent l'action d'*hydrastis* dans la constipation :

« Cas I. Margaret Schaw, 38 ans, vint au dispensaire dans l'état suivant : Depuis ces 8 derniers mois, elle est atteinte

de constipation, et n'a eu, daus ce temps, pas plus d'une a deux selles par semaine, et seulement à l'aide d'une médecine ; elle a pris, en général, l'huile et les pilules de ricin, et, en conséquence, se plaignait de céphalalgie continuelle, plus spécialement le matin ; de mauvais goût dans la bouche avec la langue sale; douleurs dans le dos et les épaules ; sensation de constriction à la région hypogastrique qui n'était soulagée que par le purgatif; teint jaune, plutôt bilieux, peau lisse et sèche ; beaucoup de douleur après chaque selle, qui était dure et noueuse, de couleur brune ou grise. Je lui fis prendre l'*Hydrastis canadensis*, matin et soir, et cesser l'usage des laxatifs ; au bout de 4 jours, elle était bien mieux de la céphalalgie, des douleurs du dos et des épaules ; elle avait eu une selle quatre jours après, la céphalalgie avait entièrement disparue, ainsi que les douleurs, les selles étaient faciles et normales, la face n'avait plus de teinte jaune, l'appétit était meilleur, et, au bout de 4 semaines, elle était tout à fait bien. »

Cas II. Sarah Howard, 29 ans, se plaint de douleurs au cou et à la gorge, de céphalalgie, de toux et d'expectoration; de douleur dans le côté en se baissant et en se relevant de la poitrine couchée ; de mauvaise haleine ; la langue est sale et couverte d'un épais endroit blanc ; l'appétit est mauvais et les intestins ont été si obstrués pendant 7 ou 8 semaines, qu'elle était obligée de recourir à un laxatif tous les samedis, soirs ; il y avait alors 3 ou 4 selles le dimanche et la constipation reparaissait jusqu'au samedi suivant, jour de la purgation. Elle prit *Hydrastis*, soir et matin, et, une semaine après, se sentit beaucoup mieux : haleine moins mauvaise, langue humide et plus naturelle, appétit augmenté, selle quotidienne depuis le début du médicament. L'*Hydrastis* fut continué ; 8 jours après, elle était presque bien, sauf une légère douleur en avalant les aliments ; la continuation de ce traitement amena la guérison complète deux semaines après. »

« Cas III. Thomas Oscar, 46 ans ; a été pendant plusieurs mois atteint d'anasarque générale, avec difficulté d'émettre l'urine, qui était très-colorée et déposait, par le repos, un sediment nuageux ; a été en service actif pendant la campagne de Crimée, où il avait coutume de dormir en plein air, et après plusieurs mois de cette vie, eut un accès aigu de fièvre rhumatismale, qui fut l'origine de sa maladie présente. Pendant ces deux derniers mois, il a été très-constipé, de façon à recourir aux laxatifs une ou deux fois par semaine. A ma première visite, le 21 avril, je prescris *Hydrastis* matin et soir. — 23 avril : Depuis la prise du remède, il a eu 2 ou 3 selles par jour ; il a aussi beaucoup plus uriné, l'urine est plus claire : continuer *Hydrastis*. — 4 mai : a eu des selles quotidiennes, sauf hier ; augmentation de l'urine ; langue meilleure, dort bien et se sent mieux sous tous les rapports. *Hydrastis* tous les matins — 25 mai : selles régulières, faciles ; tuméfaction très-diminuée, urine plus facile, plus claire et abondante, se sent presque bien : *Hydrastis* tous les deux jonrs. »

« Ces cas sont pris entre beaucoup dans lesquels j'ai employé *Hydrastis* avec succès ; il semble agir plus avantageusement chez ceux qui ont recours constamment à l'usage des purgatifs, et chez ceux qui, après une vie active, sont confinés à des habitudes sédentaires. »

Il est à regretter que le Dr Rogers ne donne pas les doses employées. Depuis la première édition de cet ouvrage, nous avons reçu de nombreux témoignages en faveur de l'efficacité de ce remède dans la constipation, les hémorrhoïdes, etc.

Le Dr Hughes, d'Angleterre, dit : « J'ai surtout expérimenté l'*Hydrastis* dans le traitement de la constipation, pour laquelle il est un remède précieux, bien supérieur à *Nux vomica* qu'on prescrit ordinairement. C'est dans les cas où cette constipation existe seule ou est la cause des autres souffrances que je trouve *Hydrastis* aussi utile. Je l'emploie de la pre-

mière à la sixième puissance décimales; cette seconde m'a semblé agir plus efficacement. »

« Les résultats que m'a donné *Hydrastis* dans le cancer n'ont pas été encourageants; j'ai, toutefois, retiré de grands avantages de son usage persévérant, intus et extra, dans les ulcères chroniques et indolents. »

Le Dr E. B. Brown, de Binghampton (New-York), rapporte le cas suivant de constipation et d'hémorrhoïdes, traité par l'*Hydrastis :*

« Madame B. 32 ans, yeux bleus, cheveux blonds, peau fine, mère de 2 enfants dont le plus jeune a 6 ans, a depuis 3 ans des hémorrhoïdes douloureuses, avec accès de céphalagie et de constipation; elle ressent de fortes douleurs brûlantes, cuisantes dans le rectum, avant et quelques heures après chaque selle; des douleurs de coliques, avec accès de défaillance et chaleur aux intestins, suivaient souvent les évacuations après une constipation de quelques jours. Deux médecins de la vieille école et un de la nouvelle ont tenté de la guérir. Comme j'avais dissipé des symptômes semblables chez une malade, six mois auparavant (cas I. M. H.), je résolus de donner à celle-ci l'*Hydrastis canadensis,* même dose et puissance qui m'avaient réussi. Dix jours après la prise, elle eut une évacuation sans douleurs et, en 3 semaines, elle était guérie; l'affection n'a pas reparu, depuis un an. Pendant 15 ans elle avait usé du thé et du café. »

Le Dr H. B. Clark, de New Bedfort (Massachussets) rapporte les notes cliniques suivantes sur *Hydrastis canadensis* dans la constipation :

« Cas I. En août, 1865, je fus appelé en consultation auprès d'une dame de 40 ans, qui avait une affection maligne du colon ascendant, ayant produit une constipation obstinée pendant longtemps, et s'étant enfin terminée par une obstruction complète des intestins,

Quand je la vis, il n'y avait pas eu d'évacuation spontanée

des intestins depuis environs 2 mois ; elle obtenait 2 ou 3 fois par semaines, par les lavements, l'expulsion de petites masses fecales indurées. La malade avait pris les médicaments homœopathiques de la constipation, puis l'huile de ricin qui avait été vomie. Une goutte d'*Hydrastis*, 1/20, fut suivi d'une action spontanée des intestins, après 12 heures ; les doses consécutives ne réussirent pas à procurer une évacuation, mais semblèrent rendre plus efficace l'influence des lavements. »

« La malade mourut environ 4 semaines après, sans avoir eu d'autre selle spontanée, bien que quelques jours avant la mort elle eut été soumise à de terribles tortures par quelques praticiens allopathes qui, doutant de l'existence de la tumeur que j'avais décrite et que révéla l'autopsie, essayèrent de forcer le passage par des cathartiques. »

« Cas. II, Une dame de 20 ans brune aux yeux noirs, aux traits délicats, mais forte et énergique, me consulta en mai 1865 pour la constipation et les hémorrhoïdes. »

« Elle était au second mois de sa 3e grossesse, et sous le traitement de la vieille école, elle avait beaucoup souffert de ces mêmes malaises dans ses grossesses précédentes. Elle ne pouvait alors avoir d'évacuation que par les lavements ; il y avait de fortes douleurs pendant sa selle, mais pas d'hémorrhagie. Je donnais sans succès, pendant 4 semaines, *nux vomica*, d'abord à la 3e, puis à la 1e. *Hydrastis can.*, à la dose de 2 gouttes de la 10e, la nuit, la soulagea promptement, et après l'usage de ces médicaments, pendant 2 ou 3 mois, les intestins prirent des habitudes naturelles et régulières, qui durèrent jusqu'à l'accouchement. »

Le Dr E. B. Brown rapporte encore le cas suivant :

« Madame H. 26 ans, blonde, au teint pâle, de constitution délicate ; prend du thé depuis son enfance ; depuis 10 ou 12 ans, elle a des accès de constipation avec hémorrhoïdes. Trois semaines après la naissance de son premier et unique

enfant, elle fut saisie, pendant la selle, de douleurs et d'endolorissement au rectum et à l'anus. Ses douleurs brûlantes, cuisantes, très-intenses, duraient souvent 6 ou 8 heures après chaque évacuation, avec une sensation de chaleur dans les intestins, et aussi des coliques et des défaillances. Elle n'a par semaine, qu'une ou deux selles, très-dures et de couleur naturelle. Il n'y a pas de chute du rectum et pas de douleur dans cette région, sauf pendant l'évacuation et plusieurs heures après. »

« Ces symptômes persistèrent sans modification pendant 2 mois, malgré l'usage d'*Ignatia*, *nux vomica*, *Pulsatilla*, *Sulfur*, *nitri acidum*, des lavements d'eau chaude et des bains de siége chauds. »

« En cherchant quelque ressource parmi les *new Remediis*, je choisis l'*Hydrastis* comme le plus approprié, et le donnai en teinture, n'ayant aucune autre préparation sous la main : 3 gouttes dans un demi verre d'eau froide, une cuillerée toutes les 6 heures. »

« Au bout de 2 semaines, les douleurs rectales avaient tout à fait disparu, et les selles s'étaient régularisées; les coliques, les défaillances, et la chaleur abdominale, se dissipèrent bientôt, et la malade se trouva bien. Il y a de cela 18 mois et il n'y a eu aucun retour de la maladie. »

Hydrastis est indiqué dans quelques formes de *dyssenterie* ; dans l'entérite muqueuse, de nature catarrhale et dans les inflammations subaiguës. Dans l'entérite chronique, quand les évacuations sont tenaces, visqueuses et accompagnées de ténesme, ou quand les matières sont en boules, enduites de mucus épais, jaunâtre, ce remède sera utile, à la 1re et à la 2e puissance. Dans ces cas, il ne faut pas oublier les applications topiques du même. Les lavements d'*Hydrastis* se montreront avantageux et guériront, sans autre aide, sauf l'administration interne, surtout quand le mal sera localisé dans le rectum.

Il est certainement indiqué dans la *blennorrhée* des intestins, autant que *Ammonium muriaticum*.

Dans les *ulcérations du rectum*, qui se manifestent après les dyssenteries graves, l'application d'*Hydrastis*, apportera une cure rapide; de même, dans les *fissures de l'anus:* dans ces cas, le *cérat* sera la meilleure préparation.

Dans les *hemorrhoïdes*, cette plante a quelque réputation; des praticiens dignes de foi m'assurent avoir guéri les cas les plus obstinés par l'usage alterné d'*Hydrastis* et de *Podophyllum*, avec des lavements d'*Hydrastis* tous les soirs.

Dans les *excoriations de l'anus*, qui se présentent chez les petits enfants, et même chez les adultes, dans la diarrhée et la dyssenterie, on ne peut conseiller un meilleur remède, et il aut l'employer sous forme de glycerole.

Un enfant de un an, constipé depuis sa naissance; après que les cathartiques et les lavements se furent montrés inefficaces, fut radicalement guéri par la teinture d'*Hydrastis*, une goutte deux fois par jour. — G. C. Hibbard. *Ann. Obs.* 1873. p. 254.)

Hydrastis sera utile dans les cas d'hemorrhoïdes saignantes, avec *légère* perte de sang suivie d'une *grande* prostration. H. J. Hunt, *Méd. Invest.* — .X. 146. (*Annual. Record.* 1874.)

ORGANES URINAIRES.

Les 2e, 3e et 4e jours, besoin d'uriner plus fréquent et plus pressant que d'habitude; l'urine ne semble pas être plus abondante. Quelquefois l'urine avait une odeur de décomposition; pendant l'éructation, il s'échappait souvent un peu d'urine dans l'urèthre; sensation douloureuse, sourde, dans la région des reins; pesanteur sourde dans la région lombaire; urine augmentée de 28 à 60 onces par jour, et dont la réaction acide est devenue neutre. (*Burt.*)

(1) L'urine semblait diminué en quantité, et plus pâle que de coutume.

(1) Sympt. des Exper. du Hahnemann Collége.

Douleur à la base du pénis quand finit le jet de l'urine, urine diminuée et d'odeur forte. Plusieurs fois dans la soirée, léger chatouillement dans l'urèthre, en général profondément, mais une fois à l'orifice du canal. Besoin d'uriner, et comme une envie d'aller à la selle, mais il ne sort que des vents. (*H. Noah. Martin.*) Légère douleur dans le dos, au-dessous des reins (*id.*)

Observations cliniques.

Il n'a été fait aucune mention de l'action *diurétique* d'*Hydrastis*, bien que cet effet semblât exister ; il a, toutefois, besoin de confirmation et il faut de nouvelles expérimentations pour éclairer ce sujet. Par analogie, on peut supposer que ce médicament a, sur la muqueuse des organes urinaires, les mêmes effets que sur la bouche, le nez, la gorge. Le principe résinoïde de la drogue peut-être éliminé par les reins comme la *Thérebentine*, le *Copahu* et d'autres ; et, s'il en est ainsi, il doit évidemment causer ces états blennorrhagiques de la vessie, de l'urèthre, etc, pour lesquels il a presqu'été considéré comme un spécifique.

King, et tous les auteurs éclectiques affirment « la grande valeur de l'*Hydrastis* dans la blennorrhagie, la gonorrhée chronique, le *rétrécissement commençant*, la *spermatorrhée*, *l'inflammation et l'ulcération de toute la couche interne de la vessie.* » « Plusieurs cas d'ulcération de la membrane interne de la vessie ont été guéris par la décoction d'*Hydratis* seul ; elle doit être injectée dans la vessie et y être retenue aussi longtemps que possible, et cela doit être répété 3 ou 4 fois par jour, immédiatement après avoir vidé la vessie de l'urine contenue. » On peut ainsi faire cette préparation ; « *Teinture d'Hydrastis*, 1 drachme ; eau chaude ; une pinte ; injecter à la température du sang. » Son usage interne seul guérirait indubitablement la maladie, mais cela demanderait un temps plus long. J'ai guéri une blennorrhée cystique avec *Copaïva*, *chimophila* et *Uva ursi*, à l'intérieur.

Dans la *gonorrhée*, l'*Hydrastis* a quelque réputation.

Le Dr T. B. Brown rapporte le cas suivant :

« M. J. B. 28 ans, blond aux yeux bleus et à la peau fine, célibataire, a beaucoup usé, pendant 10 ans, des vins et des femmes. Dans ces 4 dernières années, il a eu 3 accès d'épilepsie. Il use abondamment du thé, du café, du tabac, de la bière et autres liqueurs. Il a eu 3 fois la gonorrhée, et fut 2 ou 3 mois a guérir chaque fois ; dans aucun cas il n'employa le traitement homœopathique, mais se servit d'injections, et prit plusieurs drogues. Il y a environ 6 mois, j'eus à le traiter pour une 4e gonorrhée ; quand je le vis, il était malade depuis 8 jours, et avait les symptômes ordinaires, sauf une sensation de débilité et de défaillance qui se manifestait après chaque selle ; il voulait être *guéri sans injections* et *presque sans goûter aux médicaments*. Je résolus d'essayer l'*Hydrastis* à cause de cette défaillance après la selle, et lui en donnai une fiole d'un 1/2 once, 5 gouttes sur un morceau de sucre toutes les 6 heures ; je lui fis faire, matin et soir, des ablutions à l'eau chaude. En 15 jours, il était guéri de la gonorrhée et des défaillances. »

Dans la *blennorrhée*, il est utile, employé comme ci-dessus. Le Dr Hastings, de l'U. S. marine hospital, de San Francisco, rapporte, dans le *Pacific Journal* son traitement de la gonorrhée. Dans la période aiguë, les malades sont généreusement purgés, tenus au repos, mis à la demi-ration pendant 3 jours, puis rendus au régime ordinaire. Au moment de la réception, soir et matin, il fait faire des injections de solution d'*Hydrastis* frais ; on engage le malade a uriner, et après l'injection il doit rester au lit, sur le dos, pendant une heure pour garder l'injection. Après la première purgation, il n'est pas donné d'autre médicament interne. Ce traitement soulage immédiatement le brûlement et les érections, et guérit le cas en quelques jours. Le Dr Hastings dit que, après avoir employé toutes sortes de traitement, il a trouvé que celui-ci

produisait une guérison plus rapide et moins douloureuse que tout autre. Il emploie aussi l'injection d'*Hydrastis* dans la vessie dans les *cystites*, et dans ce but, amène l'injection à la température du sang. La miction douloureuse en est remarquablement soulagée.

Nous pouvons tirer de ce qui précède quelques indications pratiques : nous pouvons employer le remède en plus petites doses avec aussi bons résultats. Le Dr Cœe conseille de le prescrire à petites doses répétées dans la cystite chronique. « Dans les congestions des uretères, la suppression chronique de l'urine, les affections calculeuses, de même que dans l'incontinence d'urine et le diabète, il se montrera très-utile. » Cette assertion ne peut-être prise qu'à sa valeur.

ORGANES GÉNITAUX DE L'HOMME :

Il est homœopathique à la gonorrhée chronique, la blennorrhagie, la balanite, la balanorrhée, etc., (voyez *Organes urinaires*.) C'est un remède admirable pour la débilité consécutive à la spermatorrhée.

(1) Pendant plusieurs jours, douleurs sourdes, fouillantes, dans les deux aines, commençant à la droite, descendant au testicule droit, passant quelquefois à gauche, pour aller, de là, à l'aine gauche, s'étendant en bas au côté droit et en haut au gauche. Douleur s'étendant de l'ombilic au pénis. Douleur tranchante aiguë, depuis la région iliaque droite, jusque dans le testicule droit, avec douleur s'étendant à la racine du pénis quand on presse celui-ci. Après avoir miné, douleur à la base du pénis, puis, quand le jet s'arrête, démangeaison voluptueuse au scrotum, forçant à se gratter, ce qui soulage. Augmentation des désirs sexuels, à laquelle il satisfait ; au premier coït il n'y eût pas d'éjaculation, et, au second, celle-ci fut tardive et rare. Pendant et immédiatement après la selle, (diarrhéique) douleur vive au gland.)

(1) Sympt. des exper. du Hahnemann Collége.

ORGANES GÉNITAUX DE LA FEMME :

(1) Dérangement intestinal; évacuations précédées de douleurs tranchantes dans l'hypogastre et suivie de sensation de tiraillements de fatigue dans les régions ovariennes.

A défaut d'expérimentations suffisantes, l'expérience clinique est assez vaste au sujet de l'utilité d'*Hydrastis* dans quelques états morbides des organes reproducteurs. D'après son action spécifique, spéciale, sur les autres tissus muqueux, nous devons le considérer comme homœopathique aux états marqués par une sensation anormale, tels que le catarrhe utérin et vaginal, ou la *leucorrhée muqueuse* qui, suivant Eyles Smith, est une hypersécretion de la partie glandulaire du col de l'utérus. Dans cette forme de leucorrhée l'écoulement est ténace, quelquefois tombant dans l'orifice en longs filaments visqueux. L'*Hydrastis* doit aussi être utile dans les *erosions epitheliales* de l'orifice et du col utérus, et du vagin, spécialement quand il y a des *ulcérations superficielles*. Quand ces états s'accompagnent d'une débilité considérable et de trouble des fonctions digestives, j'ai trouvé, dans l'*Hydrastis*, un de ses meilleurs remèdes. On doit le donner à l'intérieur, à une basse atténuation, et l'employer en injection (un drachme de teinture pour une pinte d'eau).

Le témoignage éclectique suivant peut n'être pas déplacé : « Il est, dit d'une singulière efficacité dans la leucorrhée qui se complique d'affection hépatique ». — « Dans ces affections sympathiques des organes digestifs qui proviennent de maladies de l'utérus, nous avons eu beaucoup d'avantages par l'usage d'*Hydrastis*. Non-seulement il exerce une influence tonique sur l'appareil digestif; mais s'il y a un agent qui, plus qu'un autre, mérite le nom de tonique uterin, ce doit être celui-là. Aucun ne lui est supérieur comme injections vaginales, dans la leucorrhée et l'inflammation du col de l'utérus. » (*Dr Scudder*).

(1) Sympt. des expert. du Hahnemann Collége.

Le Dr M. M. Saxton m'écrit qu'il l'a employé avec succès dans diverses formes de leucorrhée; beaucoup d'autres praticiens de notre Ecole le considèrent comme indiqué dans cette classe d'affections, non par une affinité spéciale pour les organes digestifs, mais par sa sphère générale d'action comme restaurateur des énergies vitales, et par le pouvoir qu'il a d'influencer l'état des membranes muqueuses. Le Dr Logan, d'Ottava (*Carolina W.*) rapporte le cas suivant de cancer du sein droit :

« La malade avait plus de 60 ans, était pauvre et mal nourrie, et souffrait depuis plusieurs mois. A l'exception d'une petite partie de la circonférence, la glande était détruite; les bords avaient une apparence déchiquetée, et on voyait à travers la surface ulcérée des cônes irréguliers. Redoutant l'opération, j'eus idée d'employer l'*Hydrastis*, non pour rétablir la glande, mais pour manifester, si c'était possible, l'effet du remède sur les processus ulcératifs. Je donnai *Hydrastis*, 1re, 3 fois par jour (10 gouttes) et fis appliquer la poudre sèche, recouverte d'un cataplasme, sur les parties malades. Il y eut d'abord quelques douleurs, mais en quelques jours, la douleur brûlante, — qui ne cessait pas — était tout à fait disparue. Il apparut des granulations de bonne nature, et le travail de guérison marchait favorablement. Malheureusement la malade n'était pas en état de se procurer les soins et la nourriture convenables et elle fut, en conséquence, envoyée à l'hôpital, qui est sous la direction de l'Ecole opérante, de sorte que je suis incapable de dire ce qu'il en est résulté. Je suis porté à attribuer quelque valeur à ce remède dans le traitement du *cancer ulcéré.* »

Le témoignage du Dr Hasting, relatif à l'efficacité d'*Hydratis* dans le cancer n'est pas aussi favorable : « Ayant, dit-il, pendant un temps considérable employé l'*Hydratis* dans les cas de cancer, je pense ne pouvoir, sans présomption, faire des remarques à ce sujet. Depuis plus de 18 mois, je l'ai prescrit dans environ 20 cas de cancer (cancers de la langue du sein, des lèvres, etc.) sous toutes les formes, des hautes aux

basses dilutions ; je l'ai appliqué à l'intérieur, comme le fait le Dr Pattison, et même sur ses indications, et j'ai le regret de dire qu'en aucun cas il n'a guéri, ni même semblé arrêter la maladie... C'est sans doute un médicament puissant, mais il est très-douteux, au moins d'après mon expérience, qu'il puisse guérir le cancer à aucune de ses périodes. »

SYMPTOMES CATARRAUX.

Céphalalgie frontale, sourde, avec coryza fréquent et sécrétion constante de larmes ; nez très-obstrué ; constant chatouillement du larynx avec toux dure et sèche, frissonnements, douleurs au dos et dans les membres, yeux cuisants et brûlants, sensation de constriction dans le larynx ; toux continuelle, dure, hachante.

(1) Eternuement avec douleur au sein droit, entre les 3e et 4e côtes, s'étendant au bras ; éternuement qui ébranle toute la poitrine, produisant une sensation de douleur particulière au côté droit, au-dessus du mamelon. Sensation d'excoriation dans la poitrine ; expectoration d'un mucus visqueux ; endolorissement de la poitrine principalement dans les muscles superficiels. Douleur vive, mobile au bras droit, puis au côté droit du thorax, à environ un pouce au-dessus et à droite du mamelon, et enfin à la cuisse droite. Douleur continuelle et sensation d'excoriation dans la poitrine (profondément). Douleur et sensation d'irritation dans la poitrine, avec céphalalgie, pendant l'après-midi, et à laquelle s'ajoute ensuite une douleur transversale au bas du dos et dans les genoux. Douleurs excessives dans tous les membres et dans la poitrine. Eternuement, douleur de gorge et de poitrine. Douleurs dans les muscles superficiels de la poitrine à droite puis à gauche ; sensation d'endolorissement dans la poitrine (et à la partie supérieure de l'abdomen) en prenant une inspiration profonde ; plus tard, endolorissement dans les deux régions mammaires et grande tendance à s'étirer, le corps en arrière, les

(1) Sympt. des expér. du Hahnemann Collége.

bras élevés, et en baillant. Douleur de brûlement, de picotement dans la poitrine, surtout dans la région du cœur, de temps en temps, pendant le jour. (Ont été déjà ressenties par l'expérimentateur à la suite d'adhérences pleurales et pericardiques, et qui se montraient après les refroidissements).

Douleur frontale et de picotement dans la poitrine. Toux (avec le coryza, d'abord courte et sèche, et devenant ensuite grasse. Réveil avec un chatouillement au pharynx) après l'inspiration, la veille, de la fumée d'une allumette) besoin de tousser; la respiration semble oppressée, l'envie de tousser croît parfois jusqu'à être nauséeuse; besoin continuel de faire une inspiration profonde; la pression du doigt sur la trachée cause la toux. Douleur d'excoriation derrière la partie supérieure du sternum, pendant la toux, que, malgré le besoin, il essaie d'éviter à cause de cette douleur; cet endolorissement persiste pendant tout le jour, malgré la diminution du besoin de tousser; le 2e jour, expectoration douceâtre. Violente douleur, comme par régurgitation dans le poumon gauche, d'avant en arrière, avec sensation de congestion telle que celle qui précède ordinairement l'hémoptysie, — de 9 h. dn matin à 1 h. du soir, tiraillement, comme sur une ligne verticale, dans les muscles du sein droit, à mi-distance du sternum et du mamelon, qui vint rapidement, s'étendit des deux côtés et disparut aussi vite.

Le matin douleurs spasmodiques, commençant sous la clavicule droite et s'étendant en bas du côté de la poitrine et du dos; cette douleur se fait fortement sentir pendant le rire qu'elle arrête.]

Observations cliniques.

Bien que nos confrères éclectiques recommandent l'*Hydrastis*, dans « toutes les inflammations *chroniques*, et même aiguës, des membranes muqueuses, » nous ne pouvons mentionner son usage dans le catarrhe des voies aériennes.

Les symptômes précédents indiquent manifestement ses

effets sur les conduits respiratoires; il produit plusieurs symptômes catarrhaux marqués. Je le recommanderai théoriquement, dans le catarrhe nasal aigu, laryngien et bronchique (à la 6e dil.) et dans les catarrhes chroniques de ces mêmes parties. Il est homœopathique quand la sécrétion est épaisse, jaunâtre, très-tenace « filamenteuse », et abondante. Dans ces cas, on doit employer les basses atténuations, aidés, s'il est possible, d'applications topiques (en injections). Dans le catarrhe bronchique des vieillards. avec débilité, perte d'appétit, état cachectique, il se montrera très-utile.

Le Dr Small rapporte le cas d'un enfant affecté de toux catarrhale chronique, accompagnés de paroxysmes fébriles le soir et la nuit, avec débilité. La toux était rude, dure et ralente, et durait jour et nuit. Après avoir, sans succès, employé plusieurs médicaments, il donna *Hydrastis*, 2e, et la toux et la fièvre disparurent en quelques jours. Avec la persistance de ce traitement, l'enfant récupéra ses forces et sa santé.

Dos et cou.

Grand endolorissement et dureté des muscles du cou. Bouffées de chaleur à la face, au cou et aux mains.

(1) La douleur de l'apophyse mastoïde du temporal droit passe tout à fait intense et momentanée, à l'épaule droite, en arrière de la clavicule, à mi-distance du cou et du bras. Douleur d'irritation dans la poitrine, l'après-midi, avec céphalalgie, et à laquelle s'ajoute une douleur transversale en bas du dos et dans le genoux. Douleur dans le cou s'étendant de l'apophyse mastoïde gauche à l'épaule. Douleur à la partie postérieure du cou, s'étendant à l'épaule droite, avec douleur et pesanteur dans cette épaule.

Douleur du côté gauche du cou à l'épaule, soulagée par la pression de la main, sensation comme d'un courant d'air traversant les régions lombaires et les reins pendant le jour.]

(1) Sympt. des exper. de Hahnemann Collége.

Légère douleur dans le dos, au-dessous des reins. (*H. Noah. Martus.*)

Extrémités supérieures.

Douleurs dans les régions inférieures, faiblesse dans les bras « craquement » dans le coude gauche, et aussi dans les phalanges de la main gauche, tout à fait douloureuses, en s'éveillant la nuit. Douleurs tranchantes aiguës dans les coudes et les muscles biceps, avec sensation de contusion, de paralysie; légères douleurs rhumatismales dans les coudes, les avant-bras, l'épaule droite et le premier doigt de la main gauche. Eruption sur les mains.

(1) Éternuement, avec douleur au sein droit, jusque le long du bras droit et de l'avant-bras, à mi-distance du poignet. Douleur vive mobile, d'abord au bras droit, puis au côté droit du thorax au-dessus et à droite à environ un pouce du mamelon, enfin à la cuisse droite. Pression dans l'épaule gauche simultanée avec la douleur à la partie externe du genou gauche. Douleur aiguë dans l'épaule droite, le genou gauche, etc. Douleur à la partie postérieure du cou, s'étendant à l'épaule droite, avec douleur de pesanteur dans cette épaule. Douleur aiguë dans les deux épaules (profondément), surtout à gauche, avec douleur s'étendant de la tête à l'épaule. Douleur vive dans le coude gauche, avec craquement dans l'articulation de l'épaule en faisant tourner le bras. Endolorissement des muscles du bras en mouvant celui-ci. Douleur pesante dans l'épaule gauche. Douleurs tractives du poignet vers le coude, au côté du radius gauche. Légère douleur sous l'épaule gauche pendant tout le jour.]

Observations cliniques.

J'ai une fois traité une dame pendant sa menopause dont la souffrance principale était une douleur *vive*, intense au bas du dos. quelquefois cette douleur se change en brûlement. L'abondance des règles fut diminuée par *Platine*, les symptômes

(1) Sympt. des Expér. du Hahnemann Collége.

nerveux par *Lachesis* et *Pulsatilla*, mais ni ceux-ci, ni *Sepia* ne soulagèrent la douleur de reins. Sur l'avis d'une garde, elle but une décoction d'*hydrastis*, qui dissipa cette douleur en quelques jours. La guérison se maintint. (Voyez *Dos.*)

Extrémités inférieures.

Les jambes semblent très-faibles et douloureuses; douleur au bas du dos; forte douleur dans le genou droit pendant toute la journée, et très-aggravée par la marche; douleur sourde dans les reins. Douleur à la plante du pied gauche pendant une heure ou deux, ne peut être soulagée en changeant de position. Douleur a la plante du pied gauche pendant une heure.

(2) Douleur très-vive dans le pied gauche, s'étendant du métatarse au genou. Douleur vive, mobile au bras droit, puis près du mamelon droit, puis enfin à la cuisse droite. Douleur vive, passagère dans la jambe gauche, depuis le milieu de la cuisse jusqu'à mi-jamhe. Douleur d'irritation dans la poitrine, l'après-midi et à laquelle s'ajoute ensuite une douleur transversale au bas du dos et dans le genou. Douleur aiguë depuis l'articulation de la hanche droite jusqu'au genou, qui le rend incapable de se tenir debout, de soutenir quelque poids sur le membre droit. Pendant plusieurs jours douleur sourde, puissante, dans les deux aines, commencant à la droite, descendant au testicule droit, passant quelquefois sur le testicule gauche, pour de là aller à l'aine gauche. Constante sensation dans les deux aines comme après avoir fait une longue marche; elle s'aggrave par tout contact avec les aines, celui des vêtements même est désagréable. En marchant, douleur à l'articulation de la hanche droite, qui passa au genou et disparut. Pendant la marche forte douleur à la partie externe du genou, forçant à boîter; en même temps, pression dans l'épaule gauche. Légère douleur dans l'aine droite en marchant. Douleur aiguë dans l'épaule droite, le genou gauche et les

(2) Sympt. des Exper. du Hahnnemann Collége.

deux articulations des genoux. Douleur à la partie externe du genou gauche, étant assis et pendant la marche. Douleur lancinante, sourde, à la partie postérieure de la jambe gauche descendant jusqu'au calcaneum pendant cinq minutes. Roideur des articulations des genoux augmentée en montant l'escalier. Douleur à différents moments pendant quatre heures, dans l'aine droite puis la gauche. Douleurs rhumatismales dans les deux cuisses, s'étendant plus tard aux articulations de la hanche et du genou; cette douleur est pire quand on vient de s'asseoir, après la marche.]

Légères douleurs le long des jambes. (*H. Roah Martin*).

Observations cliniques.

Dans les ulcères *irritables* des jambes, ce remède peut être employé sous forme de lotion très-faible, et aussi à l'intérieur. Dans les ulcères *indolents,* on peut employer une préparation plus forte, et même la teinture pure.

Le Dr Eadon, de Bamburg (Angleterre), rapporte le cas suivant d'ulcères scrofuleux sur la jambe.

« John K..., à Oxford, jeune homme de 18 ans, souffrait depuis longtemps d'ulcères scrofuleux à la cheville et aux pieds. Lorsque je le vis, la diathèse était manifeste, et la consomption paraissait imminente. Il y avait 3 ulcères, secrétant du pus et une matière sanieuse; l'un au creux de la plante du pied, les deux autres sur les os tarsiens et métatarsiens. On prescrivit *Hydrastis,* 3 fois par jour, et les ulcères, étant bien nettoyés, furent pansés avec des compresses imbibées d'une solution d'*Hydrastis* et changés aussi souvent que possible. Ce fut le seul traitement, sauf une dose occidentelle de *sulfure,* intérieurement. L'amélioration se produisit immédiatement, l'appétit revint, les joues reprirent leur couleur, l'apparence mélancolique disparut, et l'embonpoint revint. Puis, les ulcères guérirent, et, en 3 ou 4 mois, le malade était bien... »

« Cas II. Une dame de 70 ans a cette sorte de mal de jambe,

particulier à son sexe, au milieu et vers la fin de sa vie. C'était une efflorescence vive depuis la rotule jusqu'au dos du pied ; une peau écailleuse, rompue çà et là, avec suintement séreux, et en quelques endroits un peu crevassée, déchiquetée. La lotion d'*Hydrastis* fut appliquée par un sauvage, et le même remède pris à l'intérieur. L'amélioration, d'abord peu marquée, fut ensuite plus encourageante ; la persistance du traitement amenda l'inflammation et soulagea les intolérables démangeaisons ; il restait encore, en quelques points de la sécheresse et une apparence comme fissurée. On appliqua alors un *glycerolé d'Hydrastis*. La peau se ramollit immédiatement, sa teinte rosée s'éteignit, les gerçures disparurent et les jambes reprirent leur aspect normal. »

Le Dr Gilchrist, de Philadelphie, rapporte deux cas d'ulcères des jambes :

« Cas I. J.-B. Mill, ouvrier, 58 ans, d'habitudes assez tempérées, a, sur la jambe, 3 larges ulcères, dont chacun semble appartenir à un genre distinct. Ils sont situés autour de la cheville et existent depuis plus de deux mois. L'un, en avant, est circulaire, à bords très-élevés, légèrement arrondis, à base irrégulière ; sa peau ambiante est enflammée, saigne facilement, et il s'écoule un ichor fétide et clair. Le second, à l'extérieur est circulaire, plan, le bord à pic, profond, à base unie, vive, mais sans sécrétion ichoreuse. Le 3e, interne, est le plus large, à bords déchiquetés et irréguliers, très-profonds, à base dure ; les bords très-arrondis et tuméfiés à la circonférence supérieure, sont, en bas, aigus et bien coupés ; il y a une sécrétion de pus grisâtre, putride, plutôt épais, et un ou deux ilots de granulations larges, pâles, molles. Toutes ces plaies occupent sur la jambe droite, entourent la cheville et ont un diamètre, variant de un pouce à deux pouces, l'antérieur étant la plus petite et l'interne la plus large. Entre les ulcères, la peau, à quelque distance au-dessus et au-dessous, est très-inflammée ; il y a de la douleur au mouvement de la cheville,

par la chaleur en général, et par la chaleur du lit ; en appuyant le pied sur le sol, il y a dans les plaies une sensation de picotement, et au repos après le mouvement, ce sont des douleurs lancinantes. »

« J'essayai, à différentes fois, un grand nombre de remèdes, mais sans bons résultats. Enfin je me décidai à employer l'*Hydrastis*, et je fis mettre une poignée de racines dans trois tasses d'eau, et, après qu'il eut repris sa couleur en un ou deux jours, j'y fis tremper des compresses à appliquer sur les plaies. Dès le début, l'amélioration fut apparente (c'était le 15 déc. 1865) ; aujourd'hui les ulcères sont entièrement couverts d'une mince croûte cornée, qui se desquamme, mais l'*Hydrastis* a déterminé l'apparition d'une éruption que je puis à peine décrire : *c'est une éruption de boutons, de forme conique, qui, au sommet paraissent sanguinolents, ou comme si la peau avait été frottée jusqu'à l'excoriation; ils siégent sur un tégument profondément enflammé, cuisent et démangent*; ils sont soulagés par l'eau froide et les applications froides. »

« J'ai vu une éruption presque semblable chez les gens qui travaillent sur les bassins salés des Indes-Occidentales. En suspendant l'usage de l'*Hydrastis*, cela disparaît pour revenir avec la prise du remède. »

« 4 janvier 1866. Je n'ai pas donné de médicament depuis le 30 décembre, et aujourd'hui les ulcérations sont tout à fait fermées, la peau naturelle et il n'y a pas de signes d'éruption. »

« Cas II. Miss Rachel L..., 22 ans; cette femme que je soupçonne d'être, comme le reste de sa famille, infectée de syphilis (sans pouvoir l'affirmer), a pris, dans le temps une grande quantité de *mercure*, ce à quoi pouvaient être dues ses souffrances. Toute lésion chez elle, produit un ulcère qui est douloureux et long à guérir. En la voyant le premier jour, je trouve deux larges ulcères produits par le frottement de la jambe sur la surface d'une boîte ; les plaies sont aux deux

jambes, deux à droite et une à gauche ; elles paraissent irritées, superficielles, sèches, couvertes d'une écaille jaunâtre, et sont le siége de douleurs piquantes, ou piquantes et brûlantes, intolérables la nuit au lit et par la chaleur, aggravées par la pression ou le contact des objets; la peau ambiante est enflammée et couverte de boutons qui, dans les attaques précédentes, se convertissaient en ulcères. Les douleurs s'aggravent aussi beaucoup par la marche· les bords sont élevés, épais, déchiquetés, et, pendant tout le temps du traitement, il ne fut pas sécrété une goutte du pus; parfois on pouvait noter une odeur très-fétide, qui portait au cœur (je ne sais si elle était constante). On peut ajouter que cette femme était maigre, brune, aux yeux noirs, mélancolique et parfois colérique avec des rages effrayantes. Je prescrivis, à différentes fois, *aconit, chamomilla, china, nitri acidum* et *mercurius*, et un cérat de *petroleum*, mais rien n'y faisait. *Arnica* et *conium* furent employés sans plus d'avantage. Je me procurai enfin de la racine pulvérisée et desséchée d'*Hydrastis*, et en préparai une lotion pour l'application interne. Au bout de quatre jours, les plaies étaient bien, mais la *douleur persistait encore*. Une dose de *camomilla*, 6. dans l'eau, toutes les 4 heures, dissipa cette douleur et la cure fut complète... »

Caractéristiques :

La plénitude à la partie antérieure de la tête, consécutive à la céphalalgie temporale, disparut momentanément par la compression des tempes. La sensation de brûlement dans le nez et le coryza disparaissent à la chambre chaude et s'aggravaient beaucoup au grand air ; ce brûlement est presqu'insupportable pendant l'expiration, tandis que l'inspiration le soulage. Aggravation du coryza au grand air. La douleur des aines augmente au contact, même à celui des vêtements. La céphalalgie, qui était constante à la chambre chaude, disparut après la marche à l'air libre. Douleurs intestinales tranchantes soulagées par l'émission des gaz. Endolorissement de

l'intérieur du nez pendant l'inspiration ; l'air semble froid et provoque la douleur. Sensation d'endolorissement dans la poitrine en faisant une inspiration profonde. Endolorissement de la partie supérieure du ventre pendant l'inspiration. Douleur au-dessus de l'œil gauche soulagée par la pression de la main. La céphalalgie frontale s'améliore en pressant la peau, vers le milieu du front, par le mouvement, et quand l'esprit est occupé. Elle s'aggrave par la pression vers l'os temporal, en s'appuyant sur le front et en enfonçant un chapeau mou et léger. Les démangeaisons du scrotum sont soulagées en grattant. Douleur d'estomac soulagée par la régurgitation des gaz. Coryza aqueux à l'air ; obstruction du nez à la chambre. Le grattement soulage la démangeaison. Douleur du pharynx à la déglutition des aliments solides, soulagée par celle des liquides. La céphalalgie temporale est augmentée par le mouvement brusque, à chaque pas, en montant l'escalier, en se baissant rapidement, par la toux. La pression du doigt sur la trachée cause la toux. La sensation de suffocation par un obstacle à la gorge est soulagée par l'inspiration, la bouche aussi largement ouverte que possible. Les douleurs de tête sont soulagées par la pression de la main froide et au grand air.

FIN

ESSAI SUR L'ACIDE GALLIQUE.

Par D. S. Stimbale.

PREMIER EXPÉRIMENT.

5 septembre. — Pris un grain d'acide gallique trituré avec vingt grains de *Sacch. Alb.*

A une heure du soir, augmentation d'urine d'une couleur pâle, et distension de la vessie.

Dînai à 3 heures et trouvai l'appétit diminué, et le goût pas si aigu qu'à déjeuner ; des rêves amoureux toute la nuit.

6 septembre.—Apreté, et sécrétion de mucosités augmentées dans la gorge et dans les narines postérieures, peu avant de prendre l'acide, mais pire maintenant. Vers le matin, une sensation rongeante et défaillante dans les intestins ; vers midi, eu une selle comme d'habitude, mais un peu plus tard, qui laissait une sensation piquante et mordicante, et comme une sensation de faim dans les intestins, s'étendant à l'estomac avec nausée, et durant une grande partie de l'après-midi.

Picotement dans la partie postérieure des intestins qui s'étendait jusqu'à l'estomac, avec une sensation astringente du même organe.

Me couchai dans l'après-midi, et m'éveillai après avoir dormi une heure avec une distension anxieuse de la vessie et l'*écoulement de l'urine* d'une couleur pâle, sans goût, légèrement colorée et limpide, *considérablement augmenté.*

Je dois dire en passant que j'avais mangé du melon d'eau à dîner, en ayant mangé pendant dix ou douze jours auparavant excepté quand j'avais commencé à prendre la médecine, et je ne crois pas que cette augmentation de l'urine était causée par le melon, parce qu'elle avait commencé avec la première dose de médecine et avant d'avoir mangé de ce fruit; j'étais en outre accoutumé au melon, donc son action diurétique avait cessé.

Des rêves amoureux pendant la nuit.

7 septembre. — Les symptômes les mêmes qu'hier, mai moins intenses, avec photophobie. A neuf heures du soir, la douleur dans le poumon droit, amoindrie en me couchant.

8 septembre. — En me levant le matin, senti une douleur dans le poumon droit, mais pas si intense qu'à la nuit, augmentée en toussant et en prenant une forte inspiration.

J'ai respiré de l'Aconit pour me soulager et de crainte que la douleur ne devienne sérieuse, car j'avais souffert aux mois de novembre et de décembre auparavant, de congestion et de l'inflammation des poumons, surtout celui de droite, mais qui était dompté, ayant pris à temps des remèdes appropriés pendant les premiers symptômes et quoique les suites aient duré quelque temps.

Le soir, la douleur du poumon est un peu augmentée; un petit bouton sur le haut de la tête.

9 septembre. — Avant et après m'être levé le matin, douleur dans le poumon droit quand je bâillais et que je toussais, ainsi qu'après avoir respiré fortement. Pris *phosphore* et tous les symptômes disparurent.

DEUXIÈME EXPÉRIMENT.

14 mars. — Avais eu pendant plusieurs jours le matin et l'après-midi une sensation douloureuse, défaillante, rongeante et mordicante dans les intestins.

Les restes d'une vieille dyspepsie qui revenaient de temps en temps avec une augmentation des hémorrhoïdes après la selle et qui saignaient rarement se font sentir, ainsi qu'une abondante sécrétion de mucosités dans les narines postérieures et la gorge surtout en m'éveillant le matin.

L'urine, couleur de paille, de dix onces et demi environ, le matin, et d'une odeur plus forte que d'habttude. Des rêves pas désagréables, le goût et l'appétit moyen.

Pris trois grains de la 1re trituration décimale avec

dix grains de Sacch. alb., triturés ensemble, à huit heures et demie.

Une selle qui avait lieu d'habitude entre onze heures et midi du matin, mais qui était retardée jusqu'à trois heures de l'après-midi.

A six heures et demie pris trois grains. Légères nausées, l'urine un peu augmentée.

Me suis couché plus tard que d'habitude, le sommeil et les rêves comme de coutume, m'éveillai le matin à l'heure habituelle, presque sans la sensation douloureuse, défaillante et mordicante dans les intestins, et grandement soulagé des mucosités dans la gorge. L'urine de la couleur et de l'apparence habituelles mais augmentée de sept onces, gencives douloureuses du côté gauche et autour d'une dent gâtée.

Moins d'irritation des hémorrhoïdes après la selle à une heure de l'après-midi.

15 mars. — Pris deux doses; de la même quantité et aux mêmes heures qu'hier. Sécrétion d'urine augmentée. L'après-midi et le soir photophobie et démangeaisons brûlantes des paupières; la nuit sécheresse de la gorge et de la bouche, et mauvais goût pendant un sommeil profond et des rêves; sécrétion de mucosités dans la gorge, augmentée, quoique pas si mauvaise qu'avant d'avoir pris la drogue.

Le matin quelques douleurs dans le milieu des poumons ainsi que dans la partie supérieure, ou plutôt à gauche, s'étendant à travers les muscles du cou et de l'épaule droite, et en bas de la partie supérieure de l'épine dorsale, surtout le matin et en tournant la tête.

Des démangeaisons fréquentes à la peau dans des endroits différents du corps et du crâne.

Trois onces d'urine de moins, le matin.

16 mars. — Aux heures habituelles pris trois et quatre grains, de la trituration décimale.

Dans la journée, mais plutôt pendant les premières heures de l'après-midi, les douleurs des muscles du cou et des épaules s'en allèrent peu à peu.

Rien à remarquer comme résultant de ces doses à l'exception de quelques démangeaisons des paupières et de la photophobie, et l'absence continuée de la sensation douloureuse, défaillante et mordicante des intestins, et l'irritation des hémorrhoïdes, avec moins de mucosités dans la gorge. L'urine est moindre.

17 mars. — Aux heures habituelles pris dix et vingt grains de la même préparation.

Le soir, eu quelques flatuosités, et en me couchant des douleurs dans les intestins.

La nuit et vers le matin une sensation rongeante, mordicante dans les intestins ; elle s'est amoindrie en me levant, quand j'ai senti de nouveau une sensibilité légère dans les poumons et les muscles du cou près de l'épaule gauche.

Urine normale, en quantité et en qualité.

18 mars. — A l'heure habituelle pris vingt et trente-sept grains du même qu'auparavant.

Rien remarqué d'extraordinaire dans la journée, excepté la photophobie, des picotements et des démangeaisons aux paupières.

Le soir et la nuit, flatuosités, et démangeaisons à la peau dans des endroits différents.

Urine du matin, vingt onces, avec un dépôt rouge.

La médecine ayant guéri la sensation douloureuse, défaillante et mordicante dans les intestins, et l'irritation des hémorrhoïdes (restes d'une vieille dyspepsie) ainsi que les mucosités et l'irritation dans la gorge qui existait avant de la prendre, paraît incapable de produire d'autres symptômes, à moins d'augmenter considérablement les doses ; et, ne désirant pas produire une aggravation des souffrances qui étaient maintenant soulagées, je discontinuai de la prendre momentanément, la croyant être le remède de pareil cas.

Sentis quelques symptômes de ma vieille dyspepsie depuis trois ou quatre jours, tels que: douleurs dans les intestins portant à la diarrhée; le matin sécheresse de la gorge et mauvais goût à la bouche, photophobie et irritation du bord des paupières. Avais eu l'indiscrétion de manger des légumes verts, et eu des selles liquides à sept heures du matin.

A 8 heures pris trois grains de la première trituration d'acide gallique.

Tous les symptômes, susdits, furent bientôt après grandement soulagés. Aussi je ne pris pas une autre dose pour les quelques symptômes qui restaient jusqu'au lendemain matin.

A midi, l'appétit était diminué, avec un goût astringent à la bouche; sécrétion d'urine, couleur de paille, augmentée avant midi et dans la journée; moindre pendant la nuit et fortement colorée le matin; transpiration facile l'après-midi, et le soir; démangeaison à la peau dans divers endroits, le soir, la nuit, et le lendemain matin. A huit heures moins un quart du matin, pris une autre dose comme avant, mais rien de remarquable n'en est résulté, à l'exception d'un soulagement des autres symptômes qui restaient et pour lesquels j'avais pris la médecine.

21 juin. — Eu une sensation défaillante, évanouissante et mordicante pendant quelque temps dans l'estomac et les intestins, et de temps en temps des coliques dans les intestins et les bourrelets hémorrhoïdaux ; des douleurs et des picotements après la selle dans les parties inférieures des intestins et l'anus ; des douleurs aux hypocondres; l'appétit et la digestion faibles, et quelquefois le ventre trop libre (diarrhée), mucosités et quelquefois apreté dans la gorge.

Pris deux grains (1re décimale) d'acide gallique, le matin, qui bientôt après soulagèrent.

Eu des démangeaisons à la peau le soir, et pendant quelques jours après.

23 juin. — J'avais fait beaucoup de visites pendant les deux

derniers jours, par une forte chaleur, qui avait fait revenir ces mêmes symptômes, en outre que des grandes douleurs au dos et aux extrémités.

Pris une autre dose comme avant, qui était bientôt suivie d'un grand soulagement.

Le lendemain matin, bien moins de gonflement et d'irritation dans les tumeurs hémorrhoïdales.

Sensation de contraction à l'anus qui demandait un plus grand effort pour l'expulsion des selles, qui viennent enfin volumineuses et moulées.

Des démangeaisons à la peau dans différents endroits du corps.

19 juillet. — Irritation, apreté, mucosités amères et gonflement à la gorge, surtout le matin. Irritation et picotement à l'anus et aux intestins, avec sensation générale de faiblesse et de défaillance après les selles.

Pris une dose d'acide gallique le matin comme la dernière fois. — grand soulagement bientôt après. A deux heures du soir sécheresse de la bouche des fausses nasales et de la gorge.

Depuis deux ans mes dents se sont gâtées plus vite qu'autrefois, mais il reste à prouver si l'acide gallique en est la cause ou non ; l'âge (66), ainsi que la prostration causée par la maladie des poumons que j'ai eue l'année précédente peut en être la cause.

Auparavant je n'avais jamais perdu qu'une ou deux dents.

(*Traduction de Mme S.....*)

Novembre 1872.

ALLIUM CEPA. (1)

Allium cepa, Wild. ; ordre natur : *Liliacées* :

Noms vulgaires : Onion, — Zwichel (allemand), — oignons (français.)

Préparations : Teinture de l'oignon rouge.

Autorités : — 1, *C. Hering* ; — 2, *C. Hering*, d'après d'autres « ab », « gg », etc. ; — 3, *J. Jeannes* ; — 4, *W. Wesselhoeft*, ☉ ; — 5, *Geist*, 3e ; — 6, *J. N. Eckel*, ☉ ; — 7, *Zumbrock*, ☉ ; — 8, *Alleborn*, ☉ ; — (9, *Toxicologie*) ; — (10, *auteurs anciens* ;) — 11, *Lingen ;* — 12, *Williamson* ; — 13, *Pereira* ; — 14, *Neidhard* ; 15, *Raue ;* — 16, *Z. B.* ; — 17, *Dubbs*. (Autorités des expérimentations de Hering.)

MENTAL. — A la *mandragore* nous pouvons ajouter l'usage excessif de l'ail, de l'oignon, du poireau, parce que tous les médecins les considèrent comme très-malsains et produisant une humeur maligne profondément corrompue, qui enflamme le sang, lèse les yeux, la tête, le cerveau et l'estomac, en prédisposant à la léthargie, au sopor, à la somnolence, au vertige, à l'épilepsie, et enfin à l'insanité, 10 — Les oignons montent à la tête par leur âcreté et affectent le cerveau, et ils peuvent déterminer, chez ceux qui en mangent trop, l'insanité et la folie. 10 — Quand on en mange beaucoup, et crus, ils produisent la folie, par le fait de leur arôme qui monte à

(1) Nous donnons ci-après la traduction de la Pathogénésie d'*Allium cepa*, tirée de l'Encyclopédie de matière médicale pure, par le Dr Allen, dont les 2 premiers volumes ont déjà paru ; c'est le meilleur argument que nous puissions employer en faveur de cette œuvre colossale, à laquelle se rattachent, comme collaborateurs, les noms des D. Hering, Canoll, Dunham, Lippe et Richard Hughes, et qui ne comprend pas moins de 12 volumes, grand in-8° de plus de 600 pages chacun.

Les chiffres qui suivent les symptômes se rapportent à ceux auxquels correspondent les autorités citées.

0. Symptômes cliniques vérifiés.

*. » » Plus importants.

la tête, 10. —Lorsqu'on en mange trop, le suc de ces oignons détruit les sens, en raison de sa grande chaleur et de son âcreté, et altère considérablement l'estomac, 10. — Je trouve quelque chose de malsain dans l'oignon et crois fondée l'opinion de Spigelius que son usage continu et trop abondant, comme aliment, amène des troubles dans le cerveau, 10.

Anxiété inexprimable, il se meut çà et là, plein de désespoir, avec une forte colique, 9. — Douleurs avec excoriations aux doigts, qui le rendent furieux, 0. — * *Très-grande mélancolie avec catarrhe*, 0. — Dans l'après-midi, après avoir pris le vin et le café, il avait l'esprit tout à fait confus et absent en ce qui concernait ses occupations, oubliait et embrouillait toute chose au plus haut degré (le 4e jour), 1. — 10. — Il fait des méprises en épelant une langue étrangère, 1 — apathique le matin, 6. Les ouvriers mangent, le matin, l'oignon avec du pain et du sel contre le mauvais air, mais, chez les gens oisifs, cet usage produit la folie, la mélancolie et la somnolence, 10. — Cardanus affirme que même les enfants de ceux qui abusent de l'oignon sont enclins à l'insanité, 10.

TÊTE. — * *Confusion de la tête*, 4, *avec coryza*, 0. —Vertige, etc., 01—(en se levant), 0. — Confusion de latête spécialement dans le front, après des éructations renouvelées, 8. — Confusion de la tête, après que cela eut monté de l'estomac à la gorge, 4. —Douleur dans les deux côtés de l'occiput et une obtusion sourde depuis le vertex, en arrière et en bas, jusqu'aux régions de la « conscience » et de « l'amour de l'approbation, » qui dura toute l'après-midi ; elle disparut le soir après avoir bu de la bière, 1.—Confusion dans l'occiput, d'abord des deux côtés et vers la partie supérieure, avec pression en bas de chaque côté, puis derrière les oreilles, tout autour de l'occiput (après une heure), 1.

20 : — Pression et confusion à la partie supérieure de l'occiput, dans les régions de la « conscience, » de « l'amour de l'approbation » et de la « prudence, » pendant toute

la soirée; s'améliorant à l'air libre et s'empirant en rentrant à la chambre chaude (le 1er jour), 1. — Céphalalgie, 10.— Mais ceux chez lesquels l'oignon produit la céphalalgie doivent s'en abstenir, 10. — Faites une décoction de poireaux dans l'eau, et baignez-y la tête, contre la céphalalgie, 10. — Crus, ils sont très-malsains à la tête et aux yeux, 10.— Chez les constitutions inflammatoires, ils excitent souvent la céphalalgie, 10. —Ils affectent la tête et les yeux et, par conséquent, doivent être évités par ceux qui étudient et ont la tête, la vue et l'ouïe faibles et humides, 10. — Si on en mange trop, ils produisent la céphalalgie, 10. — * *Céphalalgie qui s'améliore au grand air*, 6.— * *Céphalalgie qui s'empire en rentrant dans une chambre chaude*, 1.

30 : —* *Céphalalgie à la chambre, le soir, avec coryza*, 6.— * *Céphalalgie avec coryza*, 6.— * *Céphalalgie et coriza, pire pendant les soirs* (4e jour), 6.—*Forte céphalalgie avec coryza léger*, 6 — Céphalalgies et troubles gastriques, 10. — Céphalalgie et baillements — Toute la tête devient chaude (après avoir coupé des oignons), 1. — Chaleur de la tête, 1.— Chaleur et pesanteur de la tête, durant depuis la matinée jusque vers le soir, (après avoir coupé des oignons), 1. — La tête est pleine et pesante.

40 : — Plénitude et pesanteur dans la tête, comme si elle était bandée, avec scintillations devant les yeux, 1.— Comme des chocs électriques à travers la tête, 1. — Douleur à la tête, 3. — Obtusion dans la tête avec léger coriza et larmoiement, le soir en coupant des oignons, 1. — Obtusion dans le front et dans toute la tête, comme après avoir inspiré du chloroforme, 1. — Douleur sourde, pressive, dans la tête, 7. — Pesanteur dans la tête, 3. — Céphalalgie pressive au-dessus des yeux, traversant souvent la tête, comme une étincelle électrique (le 1er jour), 6. — * *Douleur dans le front avec catarrhe.* — Élancements dans le front comme par des aiguilles, 7.

50 : — Élancements au-dessus de tout le front gauche, à l'extérieur; ils irradient à l'oreille, à la mâchoire supérieure et aux dents du même côté (immédiatement après l'ingestion); le soir, 11. — Douleur profonde dans la tête au-dessus du sourcil gauche (après une heure), 1.—Céphalalgie, le lendemain matin, spécialement aux deux tempes, 1. — * *Douleurs dans les deux tempes, plus fortes à droite, aggravées en clignant de l'œil; la douleur s'étend ensuite au-dessus du front, pire au côté gauche,* 12. — Comme une tuméfaction et une pesanteur au vertex, 1.

YEUX. — 70 : (yeux bleus, 0-10). — (Les yeux ne sont plus longtemps larmoyants et troubles, le 6e jour; le 7e ils reprennent leur éclat naturel, 0-6). — * *L'oignon produit dans les yeux une mordication et fait pleurer,* (effet indenié), 1. — Le soir, en coupant des oignons, il y avait un roulement continuel des yeux, qui devinrent ensuite douloureux, 1. — Odeur forte, mordification et larmoiement des yeux, et éternuements après l'ingestion, 1.—* Il *causele larmoiement,* 13. —(Le suc arrête le larmoiement excessif, 0-10). — Les yeux pleurent après quelques heures (le 1er jour), 6. — L'œil gauche est douloureux le lendemain matin, il y a des élancements fins, après avoir coupé des oignons le soir, 1. — * Le *larmoiement de l'œil gauche avec coryza, était beaucoup plus considérable, l'œil beaucoup plus rouge et plus sensible à la lumière que l'œil droit* (le 1er jour), 6.

80 : — Larmoiement excessif de l'œil gauche, avec rougeur du globe de loeil, après de fréquents éternuements (le 4e jour), 6.—*Le larmoiement se manisfeste surtout le soir, à la chambre chaude; l'œil gauche pleure le plus et est aussi plus sensible à la lumière,* 6. — * *Écoulement d'eau par le nez et par les yeux,* 3 — * Larmoiement avec coryza, 6. — Très fortement après larmoiement (non corrosif) avec coryza, 0. — Brûlement en dehors de la paupière supérieure droite (après 3 minutes), 1. — Brûlement aux paupières, 8. — Comme s'il

y avait de la fumée dans les yeux sous les paupières supérieures, surtout dans la nuit (le 1er jour), 1. — Rougeur des paupières avec catarrhe, 0. — Après avoir bu du café, irritation sur la paupière supérieure gauche, qui provoque à la frotter souvent; pire à la chambre chaude, disparaissant à l'air libre (le 1er jour et le matin du second), 6.

90 : — L'irritation de la paupière supérieure *gauche* reparaît le 3e jour, 6. — Démangeaisons dans la région sus orbitaire, *surtout du côté gauche,* (après une heure), 1. — Brûlement, démangeaisons, aux sourcils, aux régions sus orbitaires et aux paupières supérieures, le soir du 1er jour, 1. — Chaleur dans le sourcil *gauche,* 12. —Élancements, comme par des aiguilles dans les sourcils, 8. —Douleur pressive au-dessus de l'œil droit (après 20 minutes), 1. — Sensation de pesanteur au-dessus des deux yeux et dans le front, après quelques minutes et pendant deux heures, 14. — Douleurs dans les yeux, comme s'ils étaient retournés et comme s'ils flottaient librement en arrière, sur un tendon, qu'on y fouillât avec les doigts et qu'on les retournât, 1. — Douleurs tractives dans la joue gauche, pénétrant dans l'intérieur de l'œil gauche; amélioration à l'air froid (le second jour), 6. —Douleur au-dessus de l'œil droit, à la racine du nez, 7.

100 : — (Douleur depuis les joues jusque dans l'œil gauche, 6).—(Ecchymoses naissantes sur les yeux, 0-10). — (Ulcères, taches sur les yeux, 0-10.)— (Affections irritantes des yeux, employé sous forme de cendre, 0-10.) ? — (Il faut frotter les orgeolets avec un morceau d'oignon cru, 0-10.) — (* *Tuméfaction des paupières et autour des yeux, avec coryza,* 0.) — En s'endormant pendant la lecture, les lettres lui paraissent très-petites (après la seconde dose), 1. —Scintillations devant les yeux et obscurcissement de la vue; les objets dansent çà et là; il y a en même temps plénitude et pesanteur de la tête, comme si elle était liée; toute la tête devient chaude et semble tuméfiée et pesante au vertex, avec une si grande

faiblesse générale qu'elle dut se coucher; après avoir coupé des oignons, 1.—Clarté ébouissante à une grande distance tandis qu'auprès la vue est trouble, 7. — Les yeux, spécialement le gauche, sont sensibles à la lumière, 6.

110 : — La vue se trouble à la lumière des bougies, 3.

OREILLES. — Picotement derrière l'oreille droite (après une minute), 1. — Douleurs, comme par une tension des filaments, se dirigeant du centre de la tête aux oreilles, sur une longueur d'environ un doigt, se fixant en des points particuliers, du diamètre d'un pois à celui d'une noisette (après 50 minutes), 1.— Douleur derrière les oreilles, profondément dans la tête, allant de la partie interne et postérieure aux oreilles, une sensation tout à fait nouvelle et spéciale (après uue heure). — Lancinations irradiant du front, à gauche, dans l'oreille, 11. — Sous l'oreille gauche une tumeur dure, du volume d'une noisette, s'étendant d'au-dessus de l'angle de la mâchoire inférieure à l'oreille, et de laquelle les douleurs pénètrent dans l'oreille, spécialement à la pression, 1. — Sensation douloureuse, s'étendant de la gorge aux oreilles (après 5 minutes), 1. — Tiraillement avec froid et brûlement au côté droit de la gorge, dans la région de la trompe d'Eustache, puis, en plus, une sorte de rongement; tous deux ne sont pas douloureux (après une heure), 1. — Douleurs dans la gorge, irradiant à l'oreille droite, 7. — Les oreilles, la gorge, spécialement vers la base de la langue, sont manifestement affectées (15 minutes après la seconde dose), 1.

120. — Élancements à travers l'oreille droite, le lendemain matin, 1-2. — (Instillé dans les oreilles, il dissipe les douleurs aussi bien que les tintements et les bourdonnements, 0-10.) — (Pour les douleurs déchirantes dans les oreilles, on doit introduire dans le canal auditif le cœur d'un oignon, 0-10.) — De temps en temps, tintements d'oreille; aussi des sons durs, dans les deux oreilles, comme par des bruits à une grande distance (surtout dans la droite, dont il entend bien), (du

4e au 7e jour), 1. — Bourdonnements dans les oreilles, en se couchant. 1-2. — Bruits dans l'oreille gauche, comme il n'en avait jusqu'alors entendu qu'après un fort refroidissement, l'après-midi du 1er jour, 6.

NEZ. — Douleur au-dessus de l'œil droit à la racine du nez, 7. — (Mêlé à du vinaigre et introduit dans le nez, il en arrête l'hémorrhagie, ce que produit aussi la simple olfaction de l'oignon, 0-10) — (contre les saignements de nez, il faut mettre un oignon à la nuque, 0-10). — * *Le soir, pendant la promenade dans la rue, augmentation d'écoulement nasal, tout à fait inaccoutumé, par les deux narines, sans sensation de coryza* (le premier jour), 1.

130. — Ecoulement aqueux abondant par le nez et larmoiememt des yeux. 0-3. — (* *Ecoulement, par le nez, d'un fluide ichoreux, pendant la convalescence d'une fièvre scarlatine*), 0-3. — Reptation dans la narine droite, comme avant l'éternuement; il doit souvent moucher un mucus clair; une heure après avoir pris une goutte de la 3e (dans la matinée), 5. — * *Eternuements fréquents dans la soirée en entrant dans une chambre chaude* (le second jour), 6. — * *Eternuements*, 3. — Depuis qu'ils ont recueilli une moisson d'oignons, il y a 4 ans, un frère et une sœur, chacun dans leur 13e année, ressentirent pour la première fois un coryza qui revenait chaque année à la même époque, continuant pendant 2 ou 2 semaines; ils devaient alors éternuer violemment 20 à 30 fois tous les matins, et étaient obligés d'éviter les pèches à cause de l'enveloppe rude de celles-ci, de même que toutes les plantes et tous les arbres en floraison (ces symptômes furent beaucoup soulagés par *nux vom.*, mais il fallut d'autres remèdes encore pour les guérir), 15. — Eternuements très-violents, comme si elle allait se mettre le corps en pièces, dès qu'elle pose le pied hors du lit, 16. — Le soir, après avoir bu de la bière et mangé du hareng, soif excessive, *chaleur et violent coryza avec beaucoup de larmoiement et de céphalalgie, écoulement avec*

et brulant qui rougit et endolorit la lèvre supérieure (le premier jour) 6. — * *Ecoulement nasal et céphalalgie s'améliorant au grand air, le premier jour; moins violents le lendemain matin, s'empirant le soir à la chambre, mais fortement soulagé aussitôt qu'il va à l'air libre, — le second jour, très-léger, — le 3e jour au réveil, puis plus violent après avoir répété la dose*, 6. — Beaucoup d'irritation dans la narine droite, endolorissement du nez, éternuement, larmoiement, le matin du 4e et du 5e jour, avec céphalalgie, 6.

140. — Léger endolorissement du nez (le 8e jour) 6. — Coryza, tantôt avec un chifrènement qui la fait « parler du nez », tantôt avec écoulement muqueux abondant, 16. — * Avec le coryza, tremblement des mains, le soir, 6. — * ECOULEMENT CORROSIF PAR LA NARINE GAUCHE, 0. — (Après une succession rapide de jours froids et chauds, en novembre 1852, une jeune femme se plaignit d'avoir, pendant quelques jours, souffert de coryza, qui s'aggravait le soir. L'eau lui coulait abondamment du nez, elle éternuait fréquemment, avait la tête prise, les lèvres et les régions périoculaires étaient tuméfiées; il y avait beaucoup de larmoiement (non âcre, comme dans *Euphrasia*), une toux fréquente, de la tension à la partie supérieure de la poitrine, de la perte d'appétit. Elle prit *Cepa*, 30, dans la soirée, dormit bien toute la nuit, était tout à fait bien le lendemain et resta telle. *Lippe*), 0. — (Le nez est humide, avec un léger coryza, mais il y avait une forte douleur dans le front, laquelle n'était pas, cette fois, soulagée en se couchant comme c'était le cas habituel pour ses coryzas, chez une femme de 50 ans, avec amélioration dans la soirée, 0). — (Coryza fluent, écoulement d'eau claire, (au côté droit, comme cela lui est habituel); il a non-seulement, comme c'est la coutume, duré 12 heures, mais bien plusieurs jours, en dépit des bains froids; il disparut en quelques heures après. *Cepa*, 0).

FACE. — Expression d'anxiété et de désespoir, avec dou-

leur abdominale, 10. — Douleur dans la mâchoire supérieure droite, comme dans un filet nerveux, qui descend de haut en bas de la ligne médiane au côté, profondément dans l'os, le soir du 1er jour, 1. — En se couchant le soir, la douleur de la mâchoire supérieure droite s'étend, le matin du second jour, du nez en bas et en dehors, 1.

150. — Tiraillements laminants du front, à gauche, à la mâchoire supérieure, 11. — Violentes douleurs (névralgiques), de la moitié supérieure de l'œil droit à la racine du nez, 7. — Douleurs tractives dans la joue gauche, s'étendant à l'œil gauche (le 3e jour), 6. — (Paralysie de la moitié gauche de la face, qu'on remarque aussi un peu dans les membres du même côté, avec secrétion trop abondante d'urine, 0-3). — En certains points de la joue droite, plus de chaleur que d'habitude, après 50 minutes), 1. — Chaleur, spécialement à la face, chaque fois qu'elles ont mangé des oignons, — chez plusieurs sœurs, 1. — Chaleur de la face le soir, 17. — (Erysipèle de la face 0-3). — (Porrée produisît une éruption testiceriforme sur la face et sur le corps ; il en fut de même sur plusieurs autres membres de la famille, 1). — Tuméfaction des joues avec odontalgie, 5.

160. — La lèvre supérieure est rendue rouge et sensible par l'écoulement corrosif du nez.

BOUCHE. — Douleurs, comme par une pioche, dans les deux dents les plus profondes (après 30 minutes), 1. — Dans la première dent supérieure du côté droit, tiraillement douloureux depuis la racine jusqu'à la couronne (après 30 minutes) ; plus tard, la même sensation dans la dent correspondante du côté gauche (le 1er jour) ; —odontalgie pressive dans les dents postérieures, en haut et en bas, avec tendance à y faire pénétrer la langue et à les sucer, ce qui soulage, pendant une heure ; le 5e jour, après avoir voyagé contre le vent du nord-ouest; et de nouveau le 6e jour, après avoir marché contre le même vent, 5. — Légère pression dans la dent pos-

térieure droite en entrant dans une chambre chaude ; douleur au déjeûner (avec du cacao chaud), améliorée par l'eau froide (le 7e jour), 5. — Au déjeûner, douleur dans les dents postérieures en mangeant du pain, de sorte qu'il ne peut prendre que des aliments mous. Une douleur pressive persiste quelque temps après. Vers midi, la douleur disparaît au côté droit, et se fixe dans la racine de la canine gauche ; autour de cette racine, la gencive est enflammée, souvent la douleur cesse subitement et reparaît après un instant dans la molaire droite ; dans la canine, la douleur est pressive, sourde, soulagée par l'eau froide et par le froid en général (le 8e jour), 5. — L'odontalgie pressive revient après avoir marché contre le vent du nord , elle est soulagée en suçant avec la langue, elle s'aggrave beaucoup en mangeant la soupe chaude, et disparaît après avoir avalé de l'eau froide ; — elle est toujours la même, après des expérimentations répétées, 5. — La douleur pressive dans la racine de la canine gauche trouble le sommeil, avec chaleur excessive dans les joues ; vers le matin, il y a rémission et sueur ; la joue semble tuméfiée (le 9e jour). 5. — Pendant le sommeil, sensation comme si les molaires étaient trop longues, avec douleur légère ; elle disparaît au lever, pendant deux nuits, 5. — Elancements et tiraillements depuis le front, à gauche, jusque dans les dents, 11.

170. — Immédiatement après avoir mangé des oignons, une douleur violente attaque une dent brisée ; *arnica*, à haute dilution dans l'eau, soulagea aussi rapidement, 15. — Les dents ont, le matin, un enduit jaune noir, qui persiste toute la journée, chez un sujet qui les avait très-blanches et très-saines ; cela dure de 3 à 5 jours, 6.

LA LANGUE, spécialement le matin, a un endroit sale, surtout à la racine, le 3e jour ; un endroit muqueux le 5e jour, 6. — La langue est chargée le lendemain matin, 17. — Sécheresse à la racine de la langue au côté droit, 12. — La bouche

et la langue sont comme brûlées, 15. — Douleurs sous la langue; à l'insertion inférieure du frein, il existe demi-cercle de petites élévations douloureuses, le lendemain matin, et tout le jour, 1. — La langue n'est pas aussi chargée le matin (le second jour), 1. — Sécheresse dans la bouche, sans soif, 17. — L'oignon produit une haleine fétide (*expérience générale*).

180 : — (Les oignons chassent le mauvais goût dans la bouche 0-10.) — (Les oignons dissipent la fétidité de l'haleine 0-19.) — (Le suc d'oignon est utile dans les maux de gorge putrides 0-10.)—(Antiscorbutique 0-10.)— Il existe un goût doux et âcre, aromatique 1. — Goût douceâtre et nauséeux après avoir pris l'oignon, et aussi le 3e jour 6. — En s'éveillant, goût nauséeux, le 3e jour et le matin du 5e 6. — Un goût douceâtre, morbide encore, bien que moins fort, après le 13e jour 6. — Goût brûlant, surtout aux gencives et à la partie supérieure 1. — (Perte du goût 0-10.)

GORGE. — La gorge fut manifestement affectée (après 15 minutes) 1.

190 : — *Douleur constrictive dans la partie antérieure de la gorge, en bas, dans la région de l'os Hyoïde, après* 5 *ou* 6 *minutes*; *en bas, postérieurement du côté droit, après* 7 *minutes* 1. — Douleur tractive au côté gauche de la gorge, s'améliorant à l'air froid (le second jour) 6. — Légère rougeur à la partie postérieure du palais du côté droit 1-2. — *Douleur de gorge. s'étendant à l'oreille* 1. — Dans la gorge et à l'orifice de la trompe d'Eustache, tiraillements ou rongements, avec frisson ou brûlement non douloureux 1. — Chaleur, en bas, dans le pharynx, s'étendant à l'estomac 12. — * Douleurs dans la gorge au-dessous du larynx, comme après avoir avalé une trop grosse bouchée d'aliments ou comme s'il y avait de la tuméfaction; les douleurs s'étendent pendant uu petit moment dans l'oreille droite; tout l'après-midi; ayant apparu après midi, par 10 gouttes 1-7. — Sensation derrière le pharynx, comme si les aliments restaient attachés derrière le

sternum 12. — Mal de gorge, comme s'il y avait un tampon dans la gorge, qui est douloureuse, mais seulement pendant la déglutition et l'élévation de la langue, le lendemain matin (24 heures) 1-2 — Dans un cas de gène chronique de la déglutition, comme par une « boule dans la gorge, » elle rejeta un tampon de mucosités et fut ensuite soulagée 0-1

200 : — Mal de gorge comme après un refroidissement 14. — (Endolorissement de la gorge avec catarrhe 1-6.) — Sensation de nausées s'étendant dans la gorge. 4 — Sensation d'engourdissement à la partie postérieure de la gorge, persistante (1er jour) 1. — Après le déjeûner, grande sécheresse du voile du palais, continuant pendant 2 heures et demie (1er jour) 6. — Avec la grande sécheresse des deux narines, soif considérable; un mucus blanc, écumeux, insipide, se ramasse dans l'arrière-gorge et est faiblement expectoré sans toux 11. — Sécheresse dans la gorge 6. — Il renâcle des mucosités qui ont un goût douceâtre, nauséeux, le 3e jour 6. — Vers le soir, collection de mucus derrière l'isthme 7. — Dans l'arrière-gorge, l'isthme, et à la face postérieure du voile du palais, un mucus doux, moelleux, se ramasse continuellement, ce qui force à l'avaler ou à le renâcler, le soir du 1r jour 1.

210 · — Le matin, sensation d'excoriation dans la gorge, avec chatouillement dans la région de l'épiglotte, dabord à droite, puis à gauche; en même temps, sensation de faiblesse dans l'estomac, hoquet très-ennuyeux, et expulsion d'un liquide muqueux, mousseux, salivaire, éructations gazeuses et émission de flatuosités fétides. De plus, tendance continuelle à renâcler pour soulager le chatouillement dans le larynx. Après le déjeuner, forte douleur dans la cheville droite, et gargouillements dans l'abdomen (le second jour) 3. — (Diminution de secrétion de mucosité dans la gorge, avec catarrhe chronique de l'arrière-gorge 0-4.) — Mucosités dans l'arrière-gorge.

ESTOMAC. — (Perte d'appétit avec coryza, 0. — *Lippe.*) —Les oignons provoquent l'appétit, mais quand on en mange trop, ils amènent une révulsion de l'estomac, 10.—L'appétit est augmenté, 10.—* *L'appétit est excité, même jusqu'au degré de la faim canine*, 16. — Il se produit un appétit qui, toutefois, disparaît immédiatement dès qu'on commence à manger; l'aliment provoque le dégoût, 8. — Les prêtres défendaient l'usage de l'oignon parce qu'il amène la soif, 10. — L'oignon excite la soif, 10.

220. — Soif excessive avec mal d'estomac, 10, avec tympanite, 10.—*Soif avec chaleur*, le soir pendant le coryza, 15; après un frissonnement, 6; après des bouffées de chaleur le soir, 6. — (Nausées, 0-10.)—Une horrible et mortelle nausée d'estomac, avec très-petites éructations qui, cependant, soulagent un peu, tous les jours après avoir mangé; chez une femme qui ne sut pas ce qu'elle avait pris, 1. — Sensation de nausées après 15 minutes, 1.—Nausées à la partie postérieure de la gorge, elle est repoussée comme par un effort, après 30 minutes, 1. — Les nausées semblent avoir surtout leur siége réel dans l'estomac, 1. — Nausées, 8. — Légère chaleur dans l'abdomen et malaise, bientôt après la prise de la drogue, 4. — Tendances aux nausées et légers accès de celles-ci. Depuis les intestins jusqu'à la gorge, puis légère confusion de la tête, 4.

230. — Il y en a qui, sentent l'oignon d'une cuisine éloignée, et ont le goût dans la bouche, de sorte qu'ensuite tout semble avoir ce goût et leur donne des nausées, 1.—(Nausées en se redressant, 0.) — Fréquentes éructations, dans l'après-midi, ayant le goût d'oignon, après avoir pris 4 gouttes de teinture le matin, 6.—Immédiatement après avoir mangé des oignons, éructations qui se continuent longtemps (mais non après avoir pris la teinture, 7.—Le soir, éructations gazeuses, bouffées de chaleur sur tout le corps, et soif (le 4e jour), 6. —Éructations presque incessantes le matin du 5e jour, sans

répétition de la dose, 6.—Éructations gazeuses, 3-8, avec distension de l'abdomen, 6, — et gargouillements, 6. — De légères éructations soulagent les horribles nausées de l'estomac, 1.—(Il dissipe les rapports aigres, 0-10).— L'odeur même de l'oignon la fait vomir, elle ne peut avaler la teinture dans de l'eau, celle-ci revient aussitôt tant elle a de répugnance contre elle, 1.

240. — Vomissements de liquides visqueux, mousseux, 3. — Vomissements et maladie qui se termina par la mort, après avoir mangé des oignons, 3.—Hoquet ennuyeux, 3. — L'oignon stimule la digestion, 10.—Il irrite l'estomac et accélère la digestion ; cependant son abus donne naissance à des troubles dyspeptiques, 10. — Les oignons crus provoquent des sécrétions nuisibles dans l'estomac, la soif, l'inflammation, la flatulence et la céphalalgie, 10. — Sensation de vide et de tiraillement en arrière et en dehors dans l'estomac, avec quelque douleur, 8. —Sensation de faiblesse dans l'estomac, 3.— Douleur au côté gauche de l'estomac, 8. — Pression, souvent répétée, profondément dans l'épigastre comme si c'était à l'orifice de l'estomac et à son côté postérieur, le soir à 10 heures (1er jour), 1.

250. — Douleur sourde au-dessous du sternum, plutôt à droite, en se mouvant au lit,— le soir à 10 heures (après 5 minutes), 5.—Douleur au-dessous du sternum, en se baissant, le matin, 5.—Douleur dans la région du pylore, 3.—Pression dans l'estomac et plénitude dans la tête, 8. — Pression dans l'estomac, 8. — Pression dans l'estomac et bâillements, 1. — Chaleur s'étendant à l'estomac, 12.—Après le dîner, tous les symptômes disparaissent (après 1 heure 1/2), 1. — Après le souper tous les symptômes disparaissent de nouveau, comme après le dîner (le 1er jour), 1. Distension de l'abdomen avant dîner, 5.

260. — Douleur dans les intestins, pris après manger, 6.

ABDOMEN. Douleur pressive dans la région hépatique,

s'étendant à tout l'abdomen, 8. — Pendant quelque temps les douleurs se fixent dans l'hypochondre droit, elles s'accompagnent de frissons qui descendent le long du dos, de sorte qu'il peut à peine se réchauffer ; le soir à 9 heures (3e jour), 6.— Elancements dans le côté gauche vers le soir du premier jour ; la matinée du second, pires en se couchant le 4e jour, 6.— Douleur contractive dans l'hypochondre gauche avec la sensation comme si des flatuosités y étaient en mouvement, 12. — Douleur vers l'ombilic, une heure après le dîner (3 h. du soir), 12.— Douleur dans la région ombilicale. 8.— Les douleurs dans les intestins sont plus intenses en étant assis ; pendant le mouvement il y a émission de flatuosités avec soulagement des souffrances (le 1er jour), 6. — Une demi-heure après avoir pris le café, dans l'après-midi, les douleurs d'intestins revinrent plus violentes, surtout dans la région inguinale gauche, plutôt pressives que brûlantes, mais avec chaleur dans l'abdomen (le second jour), 6. — En même temps que des gargouillements dans le ventre, les douleurs reparaissent plus fortes qu'avant, avec issue de beaucoup de flatuosités, le matin du 3e jour après la seconde dose. 6.— Coliques flatulentes. 10 — Douleur dans l'abdomen et dans l'épaule (du côté droit?). — 10.

270 — Douleur abdominale s'aggravant chaque fois après avoir mangé, 6.— Douleur dans le côté gauche de l'abdomen comme s'il s'était heurté à cette place contre un instrument pointu, 7. — En marchant, douleur tranchante subite, avec froid ou brûlement, — aussi mince qu'un fil, — dans l'hypogastre des deux côtés en dedans vers la partie médiane et supérieure (après une heure), 1. — Sensation de chaleur brûlante ou de froid, comme disséminée, avec une sensation confuse dans le côté droit de l'abdomen ; et puis émission facile de flatuosités d'odeur d'oignon, très-fétides et assez bruyantes (après une heure et demie), 1. — Sensation de chaleur ou de froid, comme si un feu intérieur brûlait contre l'abdomen, du

côté droit, et vers la partie externe et supérieure des deux cuisses, le soir du premier jour, de 9 à 10. Cela se répéta plus tard, 1. — Chaleur dans l'abdomen avec douleur, 6. — Dans la région pelvienne, à l'intérieur, du côté droit, au-dessus et en dedans de l'aine, pression très-intense sur une petite place ; cela semble être à l'intérieur de la cavité pelvienne. Après 20 minutes, comme une violente douleur sur une petite place, profondément, dans le côté droit du pelvis; le soir (1er jour), 1. — Douleurs violentes, comme des incisions avec des couteaux très-acérés, unies à un mouvement de torsion, profondément, au-dessus de l'aine gauche, à mi-distance sur une ligne, entre la symphyse du pubis et l'épine antérieure et supérieure de l'ilion. Cette douleur se meut, tournant çà et là dans un petit espace ; il n'en a jamais ressenti de semblable auparavant (4e et 5e jours), 1. — Douleur dans le flanc gauche (second jour), 7. — Pression violente dans la région de la vessie, bientôt après au bas du dos (10 h. soir, 1er jour), 1.

280 — Douleurs pressives profondément dans le pelvis (à la prostate), 1. — Douleurs périodiques dans la région pubienne, pires en étant assis (le 1er jour), 6. — Douleur vive et pressive à l'anneau inguinal postérieur et au cordon spermatique (immédiatement), 3. — (Hernie inguinale gauche sortie et étranglée, 0 — *Lippe*). — Il mangea quelques petits oignons ; au bout de 4 heures, *anxiété indéfinissable* ; il marchait çà et là, et enfin, plein d'appréhensions, il se jeta sur le lit et bientôt se releva; douleurs continuelles violentes dans le côté gauche de l'abdomen, plutôt à la partie moyenne et inférieure, et dans la région de la vessie, avec souffrances en remuant et pas de selle; *soif violente ; sur la face, expression d'anxiété et de crainte ;* peau chaude, spécialement aux places douloureuses et sensibles ; pouls quelque peu accéléré, plein, dur, 9. — Chez une femme de 40 ans qui avait mangé des oignons bouillis, *la hernie inguinale du côté gauche fit beaucoup*

de saillie et s'étrangla, il y avait des douleurs très-violentes de la partie supérieure au côté gauche de l'hypochondre, se dirigeant vers la hernie incarcérée ; beaucoup d'agitation et de fièvre, etc.; la hernie rentra après une seule dose d'*aconit*, et il n'y eut pas besoin d'autres remèdes (*Lippe*).—Douleur tractive depuis la région du foie jusque dans l'abdomen, 7. — (Coliques gastriques, venteuses et hémorrhoïdales ; plus de 20 cas par un médecin qui en ayant été un jour violemment atteint, vit des oignons suspendus en bottes, en prit (guidé par l'instinct médical intuitif de Rademacher) un des plus gros, le dévora avec une véritable avidité et fut soudainement enchanté de se sentir débarrassé de la colique. — 0 — Lœffler) — (Coliques après avoir mangé immodérément des oignons. Lœffler). — (Douleurs fréquentes dans les intestins, pendant l'été, spécialement si on a mangé de la salade, des concombres, ou leurs analogues; ce moyen soulage presque chaque fois et une seconde dose est rarement nécessaire, 0-6).

290. — Souvent utile dans la colique des enfants, 0-6. — Ascite (datant de 11 ans) ; les oignons furent rôtis et triturés avec de la graisse d'oie comme pour une pommade ; après 24 heures d'usage seulement, l'eau s'écoula en quantité, la malade devint si faible qu'on craignit pour elle, mais elle se remit, et, 6 ans après, il n'y avait pas eu de rechute, 0 (*Frank's Mag.*). — Distension flatulente de l'abdomen, 10. — Si on en mange trop, ils distendent l'abdomen et produisent la flatulence, 10. — (Ils dissipent la flatulence, 0-10). — Ils font du mauvais sang, donnent peu de nourriture, gonflent le ventre, produisent la soif, et altèrent la bile, 10. — Bouillis, ils deviennent plus doux, mais ils produisent encore la flatulence (Hahnemann). — Flatulence par les oignons crus, chez une dame, les oignons crus produisaient toujours beaucoup de gaz dans l'estomac et des éructations ; les oignons bouillis ne causaient jamais cet effet, 15. — Immédiatement, éructations gazeuses, puis confusion de la tête, spécialement au front, et

distension de l'abdomen ; ensuite besoin d'aller à la selle et seulement émission de vents avec sensation de faiblesse dans les membres, et, le soir, expectoration facile des mucuosités ; la distension de l'abdomen continua jusqu'au lendemain et se termina par une diarrhée, en même temps que disparaissaient aussi tous les autres symptômes (par 50 gouttes de teinture, plusieurs fois répétées), 8. — Éructations continuelles, nausées et pression à l'estomac avec gargouillements et borborygmes dans l'abdomen, spécialement au côté gauche, où il y a des élancements avec les gargouillements et des envies inutiles d'aller à la selle, 8.

300. — Gargouillements abdominaux avec émission de vents par l'anus, précédée d'une sensation de chaleur et de fréquentes éructations (bientôt après la prise de la drogue le 1er jour), 6. — Eructations fréquentes, abdomen distendu et douloureux, soulagés après chaque émission de gaz par en bas, avec chaleur interne (le 1er jour), 6. — Sensation comme si l'abdomen était très-tuméfié, avec douleur aiguë et oppression de la respiration avant et après la diarrhée, 3. — Gargouillements dans le colon transverse, le soir, et besoin subit d'aller à la selle, 12. — *Gargouillements dans les intestins*, avec douleur d'estomac, 3, — à l'épigastre après déjeuner, 3, — dans le côté gauche du bas ventre, 8. — Avant dîner, l'abdomen est tellement distendu que les vêtements semblent trop serrés (après une heure), 1. — Le bas ventre est très-lourd, comme si on pressait dessus, avant et après s'être tenu debout ; cela disparaît après un bain (le 9e jour), 5. — ..... *Flatuosités très-fétides*, 3-1, et humides, 6, — le matin, 4. — Flatuosités fétides, à émission bruyante (après 50 minutes), 1.

310. — Flatuosités fréquentes, difficiles à émettre, le soir (1er jour), 1. — Flatuosités difficiles à expulser, inodores (le 1er jour), 1. — Emission fréquente de flatuosités la nuit, 6. — Flatuosités humides, fétides (le 1er jour), 6. — Fréquente émission de flatuosités sans douleur, 8, — moins d'expulsion

de vents le matin et toute la journée ; les quelques émissions sont (contrairement à l'habitude) très-fétides, 4. — Exceptionnellement, très-peu ou presque pas de flatuosités chez un sujet qui avait coutume d'en émettre le matin une grande quantité et bien que, selon son habitude, il eût mangé des pommes la veille au soir (le second jour et les suivants) ; cette diminution d'expulsion de gaz, le matin, et leur odeur offensive dura pendant plus d'un an, après lequel les flatuosités revinrent aussi abondantes et aussi inodores qu'auparavant, 4. — La douleur des intestins est soulagée après l'expulsion des vents, 6.

SELLES ET ANUS. — Il facilite la défécation, 10. — Evacuations molles sans douleur, 12. —

320. — S'il mange des oignons le soir, il devient assoupi et ses yeux sont pesants ; le lendemain matin il a une selle régulière et normale, 1. — Après avoir mangé des aliments assaisonnés avec des oignons, il a toujours la diarrhée, ou la nuit suivante, ou vers le matin, 1. — Sensation, dans les intestins, comme s'il allait se produire une diarrhée, et selle molle non diarrhéique, 12. — Purgation (le 3e jour et ensuite), 3. — Purgation (du 3e au 7e jour), même la nuit, 3. — Diarrhée consécutive à la distension de l'abdomen et après laquelle tous les troubles disparaissent, 8. — (Diarrhée après minuit et vers le matin, 0-3.) — Absence d'évacuations avec très-forte douleur de ventre, *t.* — Evacuation difficile de matières fécales (à l'heure habituelle, après le déjeuner), qui, bien que peu dures, nécessitent beaucoup d'efforts pour leur expulsion (le 3e jour), 5. — La selle manque (le 3e jour), 6.

330. — Selle le matin du 4e jour, longue et volumineuse, 6. — (Pas de selle pendant plusieurs jours, avec le catarrhe, 0-6.) — Selle normale le matin, chez un sujet ordinairement constipé, 1. — Depuis une fièvre intermittente et de fortes doses de *china*, deux ans auparavant, l'expérimentateur a des évacuations rares (4 à 8 jours sans ressentir le plus léger

besoin); elles se présentent plutôt le *soir*; depuis l'expérimentation, pendant un an et demi il a eu une selle presque tous les matins, à l'exception très-rare de deux ou trois jours, 6. — Besoin très-énergique et pressant d'évacuer une selle molle à l'époque habituelle (5 à 6 jours), 5. — Besoin subit d'aller à la selle, avec gargouillements, 12. — Besoin d'aller à la selle, avec borborygmes intestinaux, mais il ne se produit rien, 8. — Besoin d'aller à la selle avec émission seulement de vents, 8. — Un élancement très-douloureux s'étendant le long du rectum en bas jusqu'à sa partie inférieure (l'après-midi), 7. — Pendant l'évacuation, il semble qu'il y ait des crevasses à l'intérieur de l'anus (le matin du 7e jour), 5.

340. — Avec quelque saillie des hémorrhoïdes à l'anus, sensation de reptation froide, comme par un ver froid, plutôt du côté gauche (après une heure et plus tard), 1. Mordications à l'anus, 8. — Il passe du sang avec la selle (du 10e au 12e jour). (Cela n'est pas arrivé depuis qu'il a expérimenté le *Lithium*.)

ORGANES URINAIRES. — Douleurs sourdes dans la région rénale droite, et sensation très-désagréable de plénitude dans la vessie, avec besoin fréquent d'uriner (le second jour), 7. — Très-violentes douleurs dans la région de la vessie et de l'utérus, 3. — Pression dans la vessie, 3. — Irritabilité de la vessie et douleur à la région rénale, 3. — Sensation très-désagréable de plénitude dans la vessie et besoin d'uriner, 7. — Douleur dans la région de la vessie et dans côté gauche de l'abdomen, *t*. — (Sensation de faiblesse dans la vessie et dans l'urèthre, 0-3.)

350. — Sensation très-agréable de chaleur dans l'urèthre sans érection ni désir sexuel, 11. — * *Miction abondante (l'après-midi)*, 12. — Besoin d'uriner et sensation de plénitude dans la vessie, 7. — (* *Miction fréquente, avec le catarrhe*, 0-1). — *Miction fréquente avec brûlement dans l'urèthre; urine très-rouge* (second jour); toute la journée, encore plus souvent le

soir (3e jour); spécialement avec tremblements et frissons, 6. — Besoin fréquent, excessif d'uriner, avec émission brûlante, par gouttes, *t.* — Il était obligé d'émettre de petites quantités d'urine; cela cessa après quelques jours mais revint de nouveau et resta pendant longtemps, 4. — La miction est plus difficile, 4. — Pellicule irisée sur l'urine, dans deux cas, 3. — Urine très-mousseuse, mais claire; l'écume reste plus longtemps que de coutume, 11.

360. Urine très-rouge, 16, avec un sédiment sabloneux jaune rougeâtre, 3. — (Dans l'albuminurie, l'*allium cepa* soulagea la miction fréquente et diminua même la quantité de l'albumine, 0-3). — (La pression de la main sur la vessie augmente les cris de l'enfant. 0-1. — (Sensibilité de la vessie et douleur dans la région des reins; sensation de faiblesse, de longue durée, de la vessie et de l'urèthre, guérie par 6 doses, 0-3.) — (* Polyurie, 0-3.) — (Miction difficile par obturation spasmodique de la vessie, 0.) — (Strangurie spasmodique après avoir eu froid au ventre et les pieds mouillés, 0.) — (Rôti et appliqué sur la vessie, remède populaire.) Ecoulement d'urine par gouttes ou en jets, chez les vieillards, 0-1.)

ORGANES SEXUELS. — Augmente le coït et excite les désirs sexuels, 10. — Augmentation de la virilité, 6.

370. — Augmentation des désirs, 10. — Le matin, en s'éveillant, érection avec tension douloureuse, sans désir sexuel (les 8e, 9e et 10e jours), 1. — Tiraillements dans le cordon spermatique droit (le premier jour), 7. — Douleur depuis l'anneau inguinal le long du cordon spermatique, 3. — Brûlement dans l'urèthre, 9. — Douleur brûlante à la partie antérieure du gland, 8. — A cause de la faiblesse dans les cuisses il ne peut terminer le coït, même après deux ou trois essais répétés (le premier jour), 1. — Douleurs pressives dans la vessie et la prostate, profondément dans la cavité Pelvienne, le lendemain matin et l'après-midi, après le coït (les 4e, 5e et 6e jour), 1.

Violente douleur dans la région utérine, 3. — Provocation des règles, 10.

380. — Il provoque les règles, mais non très-fortement, 10. — Le sucre mêlé au vin fait venir les règles, 10. — Injecté dans l'utérus, il provoque la menstruation, 10. — Mangé cru, il avance l'époque, 10. — Il fait venir les règles et l'urine, 10. — Macéré dans le vinaigre il amène les règles, 10.

APPAREIL RESPIRATOIRE. — Chatouillement à l'épiglotte, 3. — Chatouillement dans le larynx, avec collection abondante et gênante de mucosités dans l'arrière-gorge, 3. — *Chatouillement dans la gorge avec douleur dans le larynx*, 0-3. — * *Enrouement*, 3.

390. — (Enrouement pendant le printemps. 0-3). — *Battements et sensation de contraction au larynx*, 12. — Le soir, il ne peut respirer librement, à cause d'une gêne au milieu de la poitrine, à la partie supérieure, 1. — Respiration asthmatique, comme souvent auparavant, à 11 heures du soir, après avoir fumé du tabac, 1. — Oppression de la respiration, avec l'ascite, 3. — Il soulageait l'asthme et produisait une sueur abondante, 0-3. *La pression à la partie supérieure et médiane de la poitrine rend la respiration difficile*, 0-3. — Pendant l'inspiration profonde, picotement dans le côté gauche, 6. — *En inspirant l'air froid, toux hachante*, 6. — Sécheresse et chatouillement dans la gorge, et toux hachante le matin (le 4e jour), 6.

400. — * *Tendance constante à toussotter afin de soulager le chatouillement dans le larynx*, 3. — (Chatouillement dans la gorge et toux, 0-3). — (Toux courte qui le fit beaucoup souffrir pendant une semaine, 0-3). — (* Violent catarrhe chez un enfant, après l'exposition au vent du nord-est et à un temps pluvieux, yeux bouffis, paupières très-rouges, comme après avoir crié et les avoir frottées; nez coulant, mal de gorge, et un peu de toux, 0-1). — (* *Violent refroidissement, éternuements fréquents, larmoiement, douleur frontale, écoule-*

ment corrosif par la narine droite, toux hachante en inspirant l'air froid, froid alternant avec chaleur, pas de selles pendant plusieurs jours, 0-6). — * *Violente laryngite catarrhale, la toux rauque semble devoir déchirer et faire éclater le larynx,* 0. — Il y a du larmoiement, etc., 0).

POITRINE. — Douleur dans la poitrine, 10. — Douleur dans la poitrine comme si les aliments étaient restés logés derrière le sternum, 12. — Élancements dans le côté gauche de la poitrine avec douleur brûlante, 8, — (*Les douleurs perçantes dans le côté gauche sont aggravées à chaque inspiration profonde,* 0-6).

410. — Douleurs piquantes en différents points de la poitrine, surtout dans la région des cartilages des 5e et 6e côtes, 3. — (Douleurs passagères dans la poitrine, 0-3). — (Tension à la partie supérieure de la poitrine avec coryza et toux, 0-1).

COEUR ET POULS. — Pouls accéléré, plein, dur, avec douleur d'estomac; excitation nocturne, 11. — Pouls plus dur le soir, seulement 80 à 84 pulsations (premier jour), 1.

COU ET DOS. — Frissonnement dans le dos, 6. — Douleur, sur la largeur d'une main, au-dessous de l'épaule droite, plutôt vers l'épine, après avoir été longtemps assis, 1. — (Douleur dans l'omoplate droite, étant couché au lit, 0). — Élancements dans la région lombaire, 8. — Douleurs dans les reins, telles qu'il a coutume d'en avoir quand il n'a pas été à la selle pendant plusieurs jours (le 3e jour), 6.

420. — Pression et brûlement au bas du dos, 1. — Douleur dans la région rénale gauche, puis, moins forte, dans la droite (le premier jour); les jours suivants dans la gauche, 3. — Douleur aiguë dans le rein gauche, 12. — Douleurs sourdes dans la région rénale droite, et une sensation très-douloureuse de plénitude dans la vessie, avec fréquent besoin d'uriner (le second jour), 7. — (Douleurs dans la région des reins, 0-3. — (Douleur au-dessus de la région des reins, 0-3).

EXTRÉMITÉS EN GÉNÉRAL. — * *Dans tous les membres, spécialement dans les deux bras, endolorissement comme s'il s'y était égratigné, avec sensation de fatigue simultanée*, 1. — Douleurs rhumatismales dans les articulations, 3. — Malaise comme après un refroidissement ; le lendemain, douleur dans tous les os, douleur aiguë dans la gorge, prostration, etc., 14. — Agitation dans tous les membres, il ne peut les tenir tranquilles, 17.

430. — Sensation de faiblesse dans les membres, avec symptômes de flatulence, 8. — (* Névralgie d'un moignon, après l'amputation, violentes douleurs brûlantes, 0).

EXTRÉMITÉS SUPÉRIEURES. — Douleur dans l'épaule et l'abdomen, 10. — Sueur à l'aisselle, 1. — Sensation de faiblesse, spécialement dans les bras, 8. — Un élancement qui court dans le bras droit depuis l'omoplate jusqu'au coude, avec douleur brûlante, 8. — Éancements comme par des aiguilles, dans les bras, 8. — Sensation d'engourdissement dans l'articulation du coude gauche, pire aux mouvements faibles (dans la matinée), 5. — Sensation d'engourdissement dans l'articulation du coude gauche, avec céphalalgie, 5. — Douleur comme par un coup dans l'articulation du coude droit, le 7e jour à midi, 5.

440. — Affection douloureuse de l'avant-bras gauche, spécialement dans le radius, en appuyant le bras pendant qu'il écrit, le soir, — (1er jour), 1. — Douleur au milieu du radius gauche, qui disparaît en le soutenant et en le frottant, mais revient (second jour), 1.—Douleurs dans le poignet droit, sur la face dorsale et le côté de l'extension ; le soir (1er jour), 1.— Paresse dans les articulations de la main gauche, 8. — Tremblement de la main droite, tel qu'il peut à peine écrire, le soir, avec coryza (1er jour), 6. — Tremblement de la main droite, 6. — Les mains sont sèches, rouges, comme s'il avait été au froid (3e jour), 6.—Douleur dans le doigt médius gauche, 3. — Douleur dans les 4e et 5e doigts droits (bientôt), 1. — Dé-

mangeaison voluptueuse, comme par corrosion, spécialement à la face palmaire du pouce gauche, depuis la première jusqu'à la seconde phalange, non au bout, et qui dure toute la soirée jusqu'après 10 heures (1er jour), 1.

450. — Sueur à la paume des mains, 1.

EXTRÉMITÉS INFÉRIEURES. — Sensation excessive de fatigue dans la région des hanches, tard dans la soirée, en se levant du siège, en marchant et spécialement en montant les escaliers (1er jour), 1. — Faiblesse dans les hanches, la nuit, 1. — Douleur de courbature dans la cuisse gauche à la partie inférieure, sur le côté, très-près du genou (1re heure), 1. — — Douleur, presqu'une pression brûlante, à la partie supérieure de la cuisse gauche, vers le côté externe (après 70 minutes), 1. — Douleur dans la cuisse gauche, au côté externe, très-près du genou, semblable à la douleur de la cheville (1 heure 1/2), 1. — Sensation d'ardeur au côté externe et à la partie supérieure des deux cuisses, 1. — Urticaire aux deux cuisses jusqu'aux genoux, avec chaleur; au frottement, démangeaison, et à la partie supérieure il se montre des vésicules rondes, à la partie inférieure des taches marbrées; après un refroidissement et d'autres troubles, 0-14. — Douleurs lancinantes dans la jambe et le pied droits, 3.

460. — Douleur de paralysie dans l'articulation du genou, 8. — Élancements dans le genou droit, comme venant des os, s'étendant de dedans en dehors, à la partie antérieure, — 1. Pression brûlante au milieu de la jambe gauche, sur une petite place, à l'extérieur, puis sur la droite, juste de même, mais plus bas, le soir (1er jour), 1. — Douleur violente à la cheville droite, le matin, 3. — Douleur dans la cheville gauche, après 1 h.), 1. — Douleurs brûlantes autour de la cheville gauche en dehors, ensuite plus bas, et une pression brûlante extérieure puis interne (après 1 h. 1/4), 1. — Douleurs dans le pied droit (le soir), (1er jour), 1. — Tressaillements douloureux au côté interne du talon gauche, 7. — *Douleurs dans les parties*

molles les plus externes du gros orteil droit et aussi du doigt médius gauche, 3. — Violente douleur piquante dans l'os métatarsien du gros orteil gauche, se répétant et devenant continue, le soir (1er jour), 1.

470. — Places endolories, enflammées et très douloureuses, à l'extérieur de la cheville gauche, guéries rapidement par l'*oignon*, après l'insuccès d'autres remèdes, 0-1.)

GÉNÉRALITÉS. — Attaque immédiatement tout le corps et produit une secousse avec éructations gazeuses, 8. — Tout le corps est mis dans une révolution que l'expérimentateur n'est pas en état de décrire, 8. — Telle faiblesse croissante qu'elle doit se coucher, 1. — Défaillance mortelle après une miction abondante, 9.

PEAU. — Rougeur externe et démangeaison de la peau. Une légère démangeaison corrosive, çà et là, avec laquelle il y a de petits points, qu'on ne peut ni bien décrire, ni bien voir; désir vague d'être frictionné ou ablutionné, et sensation forte et distincte de ce désir, le soir, pire en étant assis tranquille après être rentré du dehors (le 1er jour), 1. — Élancements à la peau, comme par des aiguilles, spécialement sur la tête, au front, aux sourcils, dans la gorge et sur le bras droit, 8. — (Urticaire aux cuisses, 0-14). — Une verrue, entre l'épaule gauche et le côté du cou, commence à devenir douloureuse; le lendemain matin, elle est rouge et comme égratignée, 1.

FIÈVRE. — Frissonnement inaccoutumé, 14.

480. — De fréquents frissons courent le long du dos (1er jour), 6. — Froid courant le long du dos (5e jour), 6. — Frissons au bas du dos, spécialement la nuit au lit; il désire toujours se couvrir davantage; en même temps, il se sent de la fièvre dans toutes les veines et sue, spécialement aux aisselles et aux paumes des mains. (Chez un jeune homme qui ne sut pas ce qu'il prit), 1. — Frissons au bas du dos, avec douleur au foie (le soir), 6. — Frissons et horripilation avec

augmentation de l'urine, 6. — Froid interne, avec chaleur consécutive et grande soif, qui continuent jusque dans la nuit (3 jour), 6. — (Le froid alterne avec la chaleur, dans le catarrhe, 0-6.) — L'oignon est nuisible, en augmentant la chaleur, 10. — Il augmente la chaleur de la peau, 9. — Fièvre dans toutes les veines, avec frissons dans le dos, 1.

490. — Le suc excite la circulation (*Hahnemann*). — * *Chaleur passagère, de temps en temps*, 1. — Chaleur interne avec gargouillements abdominaux, 6. — *Chaleur* dans la tête, sur la tête, aux sourcils, à la face, aux joues, à la gorge, à l'estomac et aux intestins.—Chaleur, avec coryza, le soir, alternant avec du froid, et *. *Chaleur passagère sur tout le corps avec soif*, le soir, 6. — Chaleur et soif après le froid, 6. — Après avoir mangé des oignons, il se sent comme après un refroidissement; fièvre, spécialement le soir, avec chaleur à la face, sensation de sécheresse et de brûlement de la langue et de la gorge, sans soif; il ne boit à la fois qu'en petite quantité; avec agitation dans tous les membres, telle qu'il ne peut les maintenir tranquilles; le lendemain, la langue est chargée, 17. —Chaleur sans soif à 2 heures du matin, qui disparaît le matin *et devient pire après le déjeuner*, 11. — Sueur inaccoutumée en travaillant, 3. —La sueur sort après de fortes doses, dans 3 cas, 3.

500. — Sueur à l'aisselle et aux paumes des mains, 1. — sueur abondante, 3. — (Fièvre interne, toujours produite ou renouvelée par une trop grande marche, s'éveille la nuit, à 2 heures, avec un pouls accéléré et ne peut se rendormir jusqu'au matin; chaleur sans aucun frisson et sans soif, qui disparaît le matin, mais revient pire quelques heures après le déjeûner; ensuite grande prostration. —*Phosp.* prescrit sans résultat, *Cepa* guérit, 0-11).

SOMMEIL ET SONGES. — Pendant l'assoupissement, les objets voisins semblent éloignés, 1. Beaucoup de bâillements avec céphalalgie et pression dans l'estomac, 8. — Bâillement

interne, fréquent, mais non très-profond, le soir, (1er jour), 1. — Très-assoupi à minuit, s'endort bientôt; sommeil non facile à troubler (1er jour), 1. — Si on mange trop d'*oignons*, cela cause la léthargie, un sommeil profond, insurmontable, 10. — Sopor, 10. — L'usage excessif de l'oignon produit le sopor, 10.

510. — Un sommeil lourd, le sopor, la léthargie suivent son usage, 10. — Il détermine des rêves fatigants, spécialement chez ceux qui viennent d'être malades, 10. — Ceux qui désirent avoir des songes agréables, doivent manger un oignon cru, sans souper, avant de se mettre au lit, 10. — Songes constants de batailles, de combats, de précipices, d'orages sur mer et de difficultés à atteindre les côtes, de puits profonds et de peine à en sortir, 3. — Pendant deux nuits de suite, rêva qu'il était près de l'eau, 3. — Sommeil agité avec rêves multipliés, 10. — Sommeil troublé par l'odontalgie, 5. — Pendant le sommeil, les dents semblent trop longues, 5. — S'éveille à 2 h. du matin, avec un pouls excité et ne peut plus se rendormir, 11. — Le matin, après le lever, se trouve assoupi et répugne au travail, tous les jours, 6.

520. — Assoupissement le matin, 1. — Goût nauséeux en s'éveillant, 6.

CONDITONS : AGGRAVATIONS : —(Le *matin*) : Apathique, endormi; flatulence; érections, etc.; sécheresse de la gorge et toux; douleur dans la cheville. — (L'*après-midi, après le vin et le café*): confusion et absence d'esprit, etc.—(*Le soir*) : * *Tous les symptômes catarrhaux et les douleurs*; chaleur de la face; éructations gazeuses; *bouffées de chaleur et soif; dureté du pouls*· douleurs dans les pieds; *chaleur et soif;* accumulation de mucus derrière l'isthme. (*La nuit*): Émission de vents. — (*La nuit, au lit*): Frissons, etc.— (*Après minuit*): Diarrhée.— (*A l'air libre*) : Écoulement par le nez. — (*Au lit*) : Douleur sous le sternum.—(*En se penchant en avant*) : Renouvellement de la douleur sous sternale. — (*Apres le déjeûner*): Sécheresse du voile du palais. — (*En respirant profondément*) : Élance-

ment dans le côté.—(*En respirant l'air froid*) : *Toux.*—(*A l'air froid*) : *Coryza;* douleurs dans les joues et les yeux. (*Après le café*) : Symptômes des yeux ; mal d'estomac.—(*Après le retour des éructations*) : Confusion de la tête. — (*Après avoir mangé*) : Douleurs dans les intestins. (*Etant couché*) : Douleur dans le côté gauche. — (*En se couchant*) : Bourdonnement dans les oreilles. — (*Par le mouvement*) : Émission de vents qui soulage les maux d'estomac. — (*Par le mouvement des paupières*) : Douleurs dans les tempes. — (*Pendant un mouvement léger*) : Les articulations du coude semblent engourdies. — (*En reposant le bras pendant qu'on écrit*) : Douleur dans l'avant-bras gauche, etc. — (*A la chambre*) : * *Larmoiement et écoulement par le nez.* — (*Etant assis*) : Douleurs dans les intestins; douleur dans la région pubienne. — (*Étant assis tranquille*) : Symptômes catarrhaux ; démangeaison de la peau, etc.—(*Après avoir été longtemps assis*) : Douleur dans le dos, au-dessous de l'épaule droite. — (*En mangeant la soupe chaude*) : Odontalgie. — (*Après avoir trop marché*) : Renouvellement d'un accès de fièvre intermittente. — (*En montant l'escalier*) : Fatigue des hanches. — (*Par la chaleur*) : Odontalgie. — (*En rentrant à la chambre chaude*) : *Pression dans la tête, éternuements,* etc.; odontalgie; tressaillement à la lèvre supérieure ; *larmoiement*; *céphalalgie*; *troubles catarrhaux.* — (*Par le vent du nord-est et un temps pluvieux*) : Violent catarrhe. — (*En allant à cheval, contre un vent du nord-ouest*) : Odontalgie.

AMÉLIORATION : — (*L'après-midi et le soir*) : souvent tout à fait bien. — (*A l'air libre*) : Douleurs dans les membres ; pression dans la tête ; douleurs dans la tête; tressaillements à la lèvre supérieure ; *troubles catarrhaux.* — (*Par le bain*): Pesanteur dans les intestins. — (*Par le froid*) : Odontalgie; douleur dans la gorge. — (*A l'air froid*) : Douleurs dans les joues. — (*A la chambre froide*) : *Troubles catarrhaux.* — (*Par l'eau froide*) : Odontalgie. — (*Par l'émission de vents, pendant le mouvement*) : Mal d'estomac ; douleurs dans les intestins.

ALLIUM SATIVUM

Allium sativum. L. — Ordre nat : *Liliacées*.

Noms vulgaires : *Garlic*; — en allemand : *Knoblauch*; en français : ail.

Préparation : Teinture du bulbe frais.

Autorités : — 1, *Petroz* : Journ. de la Soc. Gallic. 3, 279 : —2, *Teste* : Systématisation;—3, allg. Hom, Zeitung. 83, 184; — 4, *Catell* : Brit. Journ. of Hom. 11, 340.

ESPRIT.

Pleurs pendant le sommeil, 1 — Mauvaise humeur, agitation quand il est seul, 1 — Anxiété d'esprit, 1 — Crainte d'être empoisonné, 1. — Crainte de ne se jamais bien porter, 2 — Crainte d'être incapable de supporter aucun médicament, 2. — Tendance à s'enfuir, 1. — Impatience, 1. — Sensibilité morale, 1.

10. — *Pensées* fugitives, 1.

TÊTE.

Vertige en regardant longtemps et assidument quelque chose, 1 — Vertige de courte durée et en se levant du siége, 2. — Pesanteur dans la tête, 2 — Pesanteur de la tête, cessant pendant les règles et revenant après, 1 — Pesanteur dans le front, qui l'empêche presque d'ouvrir les yeux, 2. — Pulsations dans les tempes, 2 — *Douleur sourde à l'occiput, le matin*, en étant couché sur le dos, 2

YEUX.

* Ophthalmie catarrhale, la nuit, larmes brûlantes, cuisantes ; agglutination, difficulté prolongée d'ouvrir les paupières agglutinées; (cela se manifestait régulièrement toutes les nuits où il voulait lire une heure au lit (habitude ordinaire), de sorte qu'il dut y renoncer), 3.

OREILLES.

* Disparition du catarrhe auditif habituel ; il entendait mieux de l'oreille malade, 0-3.

20. — Ronflements dans les oreilles, 2.

NEZ.

Coryza, plutôt sec, puis fluent avec douleur pressive au-dessus de la racine du nez, 2. — Augmentation de sécrétion de mucus nasal, en même temps qu'une légère obstruction des deux narines, 2. — La nuit, mouchement de sang par le nez, 2.

BOUCHE.

Sensation de chatouillement aux dents inférieures, 1. — Pression momentanée, tiraillement (l'après-midi) dans les deux mâchoires et dans les dents molaires supérieures droites, 2. — Tuméfaction de la gencive inférieure, 1 — Pendant la nuit et le matin, sensation de gêne, comme par un cheveu sur la langue ; renouvelée en s'éveillant, 1.

30. — Sécheresse du palais, 2 — *Flux très-abondant de salive douceâtre dans la bouche, pendant l'après-midi, après les repas, plus spécialement après le souper et pendant la nuit*, 1-2. — Goût chaud dans la bouche, venant de l'estomac et rappelant fortement le goût de l'ail, immédiatement après avoir pris le médicament et revenant, après le déjeûner, avec assez d'intensité pour produire un flux de salive, 2. — Les symptômes buccaux s'aggravent en lisant, 1.

GORGE.

Inflammation de la gorge, 1. — Sensation que quelque chose de froid montât à la gorge, 1. — Sensation comme si une vapeur chaude et cuisante montait à la gorge, 2. — Le matin, accumulation de mucosités dans la gorge, avec pesanteur de la tête, 2.

ESTOMAC.

Appétit vorace, 2. — Sensation de grande faim, par faiblesse d'estomac, sans augmentation d'appétit, 2.

40. — *Soif*, 2-4. — Soif qui empêche le sommeil, 1. — Éructations brûlantes, 1. — *Éructations brûlantes* après un repas, 2. — Éructations (immédiatement), 2. — Éructations qui déterminent une salivation abondante, 2. — Nausées et dégoût des aliments (symptôme immédiat et de très-courte durée), 2. — Vomissement pendant la fièvre, 1. — Brûlement dans l'estomac qui n'est pas douloureux au toucher, mais qui est très-sensible à la moindre pression, 2. — Lancinations dans l'estomac, 2.

50. — Sensation d'un poids dans l'estomac, empêchant de dormir, 1. — Douleurs sourdes à la région épigastrique, qui ne se font sentir qu'à l'inspiration profonde et qui, finalement, embarrassent la respiration, 2. — Pression interne comme s'il y avait une pierre dans la région épigastrique, 3. — Pression à la partie supérieure de l'abdomen (dans l'estomac et le long dn colon transverse), qui n'est soulagée qu'en s'asseyant penché et en pressant avec les deux mains; cette douleur devient insupportable pendant la promenade, 3.

ABDOMEN.

Pression à la partie supérieure de l'abdomen (à l'estomac et le long du colon transverse), etc. (Voir ci-dessus), 3. — Tortillements et pincements autour de l'ombilic, 2. — Borborygmes pendant l'après-midi, 2. — Flatulence, 4. — Émission incomplète, et comme interrompue de flatuosités fétides, 2. — (Les coliques habituelles disparaissent pendant quelques jours, 0-3).

60. — Chaque pas sur le pavé causait des douleurs atroces comme si les intestins étaient déchirés (amélioration en se couchant), 3. — Tout (dans l'abdomen) semblait tiraillé en bas, 3. — Pesanteur à l'hypogastre, immédiatement après le repas, sans besoin d'aller à la selle, ni d'uriner, 2.

SELLES ET ANUS.

Hémorrhoïdes, 4. — Diarrhée, 1. — Selles involontaires, 1. — Selles diarrhéïques (après 30 heures), vers 3 heures du

matin, précédées, accompagnées et suivies de tranchées dans l'abdomen et les reins, 2. — Plusieurs selles, mais non diarrhéiques, toutes les 24 heures, pendant 3 jours, 2. — Selles, d'abord fécales, puis aqueuses; évacuations avec brûlement, 3. — Selle normale immédiatement après un repas (contrairement aux habitudes), 2. — Selle retardée du matin (époque ordinaire) à l'après-dîner, avec besoin pressant; pendant la selle, chaleur dans le rectum, 3.

70. — Constipation qui devient obstinée, 1. — *Constipation avec douleur sourde, presque constante, dans les intestins,* pendant 8 jours (principalement dans l'après-midi), 2.

ORGANES URINAIRES. — Sensation dans la vessie et l'urethre, comme d'un besoin d'uriner, lequel, cependant, n'existe pas, 2. — Augmentation de l'urine, 1. — *Urine blanchâtre, très-abondante, devenant nuageuse, par l'acide nétrique,* 2. — Une espèce de diabète, 2. — Urine rare, très-colorée, 2. — Urine dont la quantité égale à peine la moitié de la normale (premier jour); le tiers de la normale (second jour), 3. — N'urine pas la nuit (contrairement à l'habitude), 3.

ORGANES SEXUELS. — Pendant les règles, boutons purulents sur la vulve, 1.

80. — *Taches rouge-vif, avec démangeaison et cuisson à l'intérieur des grandes lèvres et à l'orifice du vagin,* 2. — Les règles avancent de 5 jours, 2. — Pendant les règles, la peau de la face interne des cuisses présente de larges excoriations, 2.

APPAREIL RESPIRATOIRE. — Irritation douloureuse de la trachéee en toussant, 1. — Grattement dans le larynx, excitant une toux sèche, sans autre symptôme, 2. — *Râles muqueux presque continuels dans les bronches,* 2. — Toux d'origine profonde, 1. — Toux qui semble venir de l'estomac, 2. — Toux qui donne naissance à une odeur fétide très-perceptible, 1. — Toux sèche après le repas, 2.

90. — *Toux le matin, après avoir quitté la chambre à cou-*

cher, avec expectoration muqueuse, extrêmement abondante, 2. — Accès subits d'une toux sèche, dure, en fumant, ce qui l'oblige à cesser, 2. — *Grande difficulté d'expectorer un mucus glutineux*, 1, — Augmentation de l'expectoration, 1 — Expectoration de mucosités liquides, jaunâtres, d'aspect purulent et striées de sang, d'une odeur putride, 2. — Respiration difficile, comme si le sternum était comprimé, 2. — Gène de la respiration, 1. — Les symptômes de la toux sont aggravés en penchant la tête, après avoir mangé et en allant à l'air libre, 1.

POITRINE. — Oppression de poitrine pendant le sommeil, 1. — Douleur lancinante dans la poitrine, empêchant le sommeil, 1.

100. — Lancinations dans un côté de la poitrine, 2. — Douleur tiraillante dans un côté de la poitrine, il lui semble qu'il y a une place vide dans la poitrine, 1. — Élancements sous les omoplates et les muscles pectoraux, augmentant pendant la toux et les inspirations profondes, et devenant spasmodiques si ces dernières sont renouvelées plusieurs fois de suite ; avec tendance irrésistible à tousser, 2. — Tuméfaction des deux seins qui deviennent sensibles au toucher (après 24 heures) 2. — Élancements sourds dans le sein droit, 2. — Éruption d'ampoules rouges entre les seins et autour des mamelons, 2.

COEUR ET POULS. — Battements cardiaques bondissants, 1. — Tension du pouls, 1.

COU ET DOS. — Douleurs tractives dans le cou, 1. — Insensibilité au toucher de la partie antérieure du cou, 2.

110. — Démangeaison entre les épaules, 2. — Douleur lancinante dans le dos, 1. — Démangeaison dans le dos, 1. — Des taches rouges, comme de l'impetigo, apparaissent sur le dos, 1. — Douleur de déchirement au sacrum, 1. — Douleurs tranchantes au sacrum, le matin, 1. — Douleur simple au coccyx, 1.

EXTRÉMITÉS SUPÉRIEURS. — Sensation douloureuse de contraction dans le bras, 1. — Tension et chaleur dans le coude droit, qui est douloureux au mouvement du bras, 2. — Douleur dans l'avant bras, qui semble comme paralysé, 1.

120. — Brûlement, puis moiteur, à la paume des mains, 2. — Apparition de quelques taches rouges sur les mains, 1. — Douleurs déchirantes dans les doigts, s'étendant jusqu'aux ongles, 1.

EXTRÉMITÉS INFÉRIEURES. — Faiblesse des membres inférieurs, 1. — Douleur déchirante dans la hanche, 1. — Douleur presque intolérable, limitée au tendon commun aux muscles iliaque et poas ; cette douleur qui n'est que légère dans la journée, pendant le repos, se renouvelle au moindre mouvement ; elle est assez aïgue pour arracher presque des cris quand il essaie, étant assis, de croiser les jambes, c'est-à-dire de placer la cuisse droite sur la gauche, mais ce mouvement s'accomplit presque sans douleur, si, au lieu d'employer les muscles du pelvis et des cuisses, il soulève doucement celles-ci avec la main. Enfin, cette douleur qui est insupportable pendant la marche, puisqu'elle le force à boiter, s'aggrave, vers 8 heures du soir, au lit ou il lui devient impossible de changer de position ou de dormir, 2. — Faiblesse douloureuse des cuisses, 1. — Furoncle sur la cuisse, 1. — Douleur, comme par un effort, dans l'articulation de la cheville, 2. — Tous les symptômes s'aggravent beaucoup par la marche, 1. — Douleurs déchirantes dans les pieds, 1.

130. — Brûlement à la plante des pieds, 1. — Sensation de roideur dans les pieds, 1. — Chatouillement aux pieds, 1. — Douleur, comme d'effort, dans les articulations des orteils, 1. — Les symptômes sont beaucoup plus désagréables pendant le repos, spécialement si le pied n'est pas soutenu, 1. — Les douleurs dans les membres sont toujours aggravées par les changements de température et par l'effet de la chaleur humide, 1.

GÉNÉRALITÉS. — Lassitude générale, spécialement dans les membres inférieurs, à un tel degré qu'il craint d'avoir à monter deux ou trois marches, 2. — Lassitude du matin qui paraît dépendre d'une insensibilité nerveuse, 1. — Relâchement des muscles, 1. — Sensation d'oppression ; faiblesse, 1.

140. Tiraillements dans les muscles pendant la nuit, 1. — Sensation de contraction dans les muscles, 1. — Chatouillement dans les parties affectées, 1.—Douleurs dans les glandes, 1. — Élancements dans les membres, 2.— Souvent les douleurs augmentent graduellement jusqu'à un haut degré et se dissipent de même, 1.

PEAU. — Relâchement de la peau, 1. — Tuméfaction dure des téguments, 1.— Tuméfaction avec chatouillement, 1. — Sécheresse de la peau, 1.

150. —Il fait venir des ampoules sur la peau (localement), 4. — Taches, d'abord blanches, puis devenant jaunes, et accompagnées d'une démangeaison avec chatouillement, 2. — Démangeaison avec lancinations, 1. — Fourmillements à la peau, 2. — *Tension dans la peau des articulations*, 1. Extrême sensibilité de la peau, 1.

FIÈVRE. — Frissons d'un jour à l'autre, 1. — Frissons seulement sur un côté, 1. — Pendant le froid, rougeur de la face, 1.— Horripilations *avant midi et le soir*, 2.

160. — Fièvre catarrhale avec prédominance de froid, 1. — Chaleur générale avec malaise, 2. — Chaleur pendant laquelle elle ressent des tiraillements dans les membres, 1.— Pendant la fièvre, vomissement, 1. — Sueur dans l'après-midi, 1. — Sueur qui produit des démangeaisons, 1. — Sueur d'odeur acide, 1. — Sueur fétide, 1.

SOMMEIL ET SONGES.—Assoupissement après le repas, 1. — Sommeil nocturne agité, 2.

170. — Fréquents réveils par le froid, 1. — Tressaillements dans les muscles et secousses dans les pieds, la nuit,

en s'endormant, 2. — Sommeil empêché par des douleurs lancinantes dans la poitrine, 1. — Sommeil empêché par une sensation de poids dans l'estomac, 1. — Sommeil empêché par la soif, 1. — Léger accès de froid en s'endormant, 1.— Froid du corps pendant le sommeil, 1. — Songes de choses auxquelles il pense, 1. — Songes qui se coutinuent après le réveil, 1. — A minuit, songes anxieux, effrayants, avec céphalalgie, pression au vertex, 3.

CONDITION. — AGGRAVATION. — (*Le matin*) : Douleur dans l'occiput; mucosités dans la gorge, etc. ; tranchées au sacrum ; sensation d'un cheveu sur la langue ; toux après avoir quitté la chambre à coucher — (*Dans la matinée*) : Symptômes généraux ; tiraillements dans les mâchoires et les dents; *flux salivaire ;* borborygmes ; *horripilations.* — (L'*après-midi*) : Sueur. — (*Le soir*) : Horripilations ; symptômes généraux. — (*Le soir, au lit*) : Douleurs dans les muscles des cuisses. — (*La nuit*) : Tressaillements et secousses en s'endormant ; ophthalmie catarrhale; mouchement de sang ; flux de salive ; sensation d'un cheveu sur la langue ; tiraillements dans les muscles; sommeil agité. — (*A minuit*) : songes effrayants. — (*A l'air libre*) : Symptômes de la toux. — (*Après le déjeûner*) : Retour du goût chaud. — (*Par la respiration profonde*) : Douleurs épigastriques. — (*En toussant*) : Irritation de la trachée. — (*Après le repas*) : Symptômes de toux. — (*Pendant la fièvre*) : Vomissements. — (*Par la chaleur humide*) : Douleurs dans les membres. — (*En regardant fixement*) : Vertige. — (*Pendant les règles*) : Boutons sur la vulve. — (*Par le mouvement*) : Douleurs dans les muscles des cuisses. — (*En mouvant les bras*) : Douleur au coude droit. — (*En lisant*) : Symptômes de la bouche. — (*Pendant le repos*) . Symptômes des pieds. — (*En se levant de siége*) : Vertige. — *En parlant et en se baissant*) : Symptômes généraux. — *En marchant sur le pavé*) : Douleurs dans les intestins. — (*Pendant le sommeil*) : Oppression de poitrine. — (*En fumant*) : accès de toux. — (*Par les efforts du*

vomissement) : Symptômes intestinaux. — (*En marchant*) : Pression à la partie supérieure de l'abdomen, etc. ; douleurs aux membres inférieurs.

AMÉLIORATION. — (*Étant couché*) : Douleur dans les intestins. (*Pendant les règles*) : Cessation de la pesanteur de tête.— (*Par le mouvement de la voiture*) : Symptômes généraux. — (*Étant assis penché*) ; Pression à la partie supérieure de l'abdomen, etc.

APPENDICE : — (Nous ne pouvons résister au désir d'ajouter ici les extraits de deux articles relatifs à l'emploi, assez inconnu, de l'*ail* dans le choléra.)

D'après une lettre adressée au *Bulletin Thérapeutiqu*, pendant l'épidémie cholérique de 1848-49, M. le Dr Michel, d'Avignon, préconise l'*ail* contre cette affection : — « Dans plusieurs affections adynamiques, dit-il, dans la paralysie, l'atrophie des membres, divers cas cacochymiques et comateux, l'*ail* relève les forces contractiles, met en jeu la circulation et excite cette fièvre salutaire qui est souvent le sûr garant et le triomphe de la nature dans les crises qui vont s'effectuer. Dans la période algide du choléra,... maintes fois nous avons vu cette réaction s'opérer et le malade marcher sans entraves vers la guérison. Malgré la figure décomposée et livide, le pouls insensible, les ongles violets, les extrémités froides, le hoquet, les crampes, le vomissement, les déjections alvines, la prostration, la stupeur et l'asphyxie cholériques, nous avons vu, sous l'influence de l'*ail*, les ressorts de la vie se remettre en mouvement sur des cholériques, pour ainsi dire, agonisants.

Pour produire cet heureux phénomène, il ne faut que piler quelques bulbes d'*ail* dans un mortier, avec addition de 50 à 75 centigrammes d'encens, qui se réduisent parfaitement en pommade, et l'employer en frictions et en cataplasmes sur plusieurs parties du corps, principalement sur la région thoracique et abdominale, pendant que d'un autre côté on admi-

nistre quelques tasses d'une infusion chaude préparée avec quelques gouttes de cet asphodèle. Bientôt un sentiment de chaleur suivie de sueur se déclare avec forte odeur alliacee ; c'est le prélude de la réaction... »

D'autre part, M. Lange, de Poncacy (Marne) : « Partant de cette idée que dans le choléra, l'indication est de donner la fièvre au malade, a mis en fait l'emploi vulgaire par les militaires d'une gousse d'*ail* en suppositoire pour se donner la fièvre, et rapporte plusieurs cas de choléra-morbus traités avec succès au moyen de *cataplasmes couverts d'ail écrasé sur l'épigastre et la partie interne des cuisses; de suppositoires d'ail, d'eau alliacée pour boisson et de lavements d'eau alliacée.* »

« Je me bornerai, dit l'auteur, à insister sur les points suivants : 1° La fièvre est le contraire du choléra; 2° au moyen de l'*ail* on peut avec certitude doser la fièvre comme on dose le sulfate de quinine ; 3° en raison de ses propriétés pyrexiques et autres, l'*ail* mérite une place dans la thérapeutique générale, et particulièrement dans celle du choléra. »

(*Revue medico-chirurg.*)

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE